

DÉPARTEMENT DES ARTS, LANGUES ET LITTÉRATURES
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

La diversité des tactiques, roman
suivi de
La chasse au loup, essai

par
ANTONIN MARQUIS

Thèse présentée pour l'obtention du
DOCTORAT EN ÉTUDES FRANÇAISES (PROFIL CRÉATION)

Sherbrooke
Hiver 2021

COMPOSITION DU JURY

La diversité des tactiques, roman
suivi de *La chasse au loup*, essai

Antonin Marquis

Cette thèse a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Nathalie Watteyne, directrice de recherche
Département des arts, langues et littératures
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Sarah Rocheville, examinatrice
Département des arts, langues et littératures
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

André Duhamel, examinateur
Département de philosophie et d'éthique appliquée
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Alain Beaulieu, examinateur
Département de littérature, théâtre et cinéma
Faculté des lettres et des sciences humaines
Université Laval

RÉSUMÉ

La diversité des tactiques réunit de jeunes vingtenaires dont les vies sont chamboulées par la grève étudiante de 2012. P-A, étudiant à la maîtrise en sociologie, s'initie à la démocratie étudiante et abandonne la rédaction de son mémoire pour consacrer tout son temps au militantisme. Il rencontre Sophie, une étudiante en arts visuels, qui lui fait découvrir l'anarchisme et l'action directe, au grand dam de Marianne, pacifiste convaincue. Pendant ce temps, Simon, le colocataire de P-A, est aux prises avec des problèmes de couple. Alors que les esprits s'échauffent, que les débats publics se polarisent et que les amitiés sont mises à rude épreuve, les personnages parcourent tant bien que mal ces « chemins dans le brouillard » (Kundera) qui, croient-ils, les mèneront à une vie meilleure.

La chasse au loup est une réflexion présentée sous forme d'essai littéraire sur le bonheur et l'écriture, entremêlant la vie de Tolstoï et celles des personnages de *La guerre et la paix*, mais qui réfléchit aussi sur la vie de l'auteur au moment de la rédaction de *La diversité des tactiques*. Cet essai pose la question de l'écriture fictionnelle et de sa relation à la vie bonne. Pour répondre à cette question, dans un premier temps, les années de formation de Tolstoï, explorées à partir de ses *Journaux et carnets*, posent les jalons de la réflexion éthique et esthétique. Les idées de Tolstoï, de Kundera et de Schopenhauer sont discutées sur cette base. Dans un second temps, le roman *La guerre et la paix* fournit une représentation littéraire du conflit interne qui torturait Tolstoï depuis sa jeunesse : alors que, dans sa vie, il entretenait une conception rigide du bonheur, dans le roman, il propose une version beaucoup plus fluide. La forme inhabituelle, et par moments décousue, de son grand roman est explorée en tant que recherche éthico-esthétique qui n'a réussi qu'à fixer son incapacité à conclure quoi que ce soit de définitif. Les écrits de Schopenhauer, de G.S. Morson et de Boris Eikhenbaum fournissent les assises théoriques à cette réflexion. Enfin, la conversion religieuse de Tolstoï, racontée dans *Ma confession* en 1882, est abordée pour tirer des conclusions sur la pratique de l'écriture romanesque.

Mots-clés : création littéraire, roman, essai littéraire, vie bonne, éthique et esthétique, Tolstoï, *La guerre et la paix*, l'art du roman, grève étudiante, printemps érable, idylle et aventure.

REMERCIEMENTS

Tout d’abord, merci à Nathalie Watteyne, ma directrice, pour sa patience (elle a lu avec attention, et plusieurs fois, chacune des pages de cette longue thèse) et ses commentaires judicieux. Sans elle, le courage m’aurait manqué.

Merci au FRQSC pour son soutien financier.

Un gros merci à Maude Autier-Pigeon pour sa lecture éclairante du roman, ainsi qu’à Rae Lavande Pellerin, Sarah Mouette Grenier, Neon Dubé et Hugo Bonin pour leurs observations, anecdotes et témoignages.

Merci aux auteurs et autrices du livre *On s’en câlice*, sans lesquels ce roman n’aurait jamais vu le jour.

Merci à Gabrielle pour sa sensibilité et sa force, qui m’inspirent plus qu’elle ne le pense.

Merci à mes amis et à ma famille pour leur amour indéfectible.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
<i>La diversité des tactiques</i>	20
<i>La chasse au loup</i>	418
Avant	422
Pendant	463
Après	537
CONCLUSION	545
BIBLIOGRAPHIE	557

INTRODUCTION

Avec le recul, je constate que la grève de 2012 a eu une importance considérable dans ma vie. Il y a près de dix ans, cependant, je n'étais conscient d'aucun changement particulier, n'ai vécu aucune épiphanie. Il s'agit pourtant d'une période charnière. Peut-être celle-ci (la jeune vingtaine) l'aurait-elle été de toute façon? N'empêche que la grève a teinté mes choix, mes activités et ma sensibilité jusqu'à aujourd'hui, alors que je termine cette thèse. Mon intérêt pour les sujets traités dans le volet création, un roman intitulé *La diversité des tactiques*, ainsi que dans le volet réflexion, un essai intitulé *La chasse au loup*, est né pendant les huit mois qu'a duré la grève. À cette époque, j'ai commencé à m'intéresser à la philosophie éthique, lu Tolstoï pour la première fois et entamé ma maîtrise en recherche-crédation.

Celle-ci a été scindée en deux par cette grève, que j'ai ensuite intégrée dans le roman qui en est issu, *Les cigales*, publié en 2017, chez XYZ. Avant la grève, je pensais que la littérature n'avait rien à voir avec l'éthique ou la morale; je me souviens avec embarras d'une intervention que j'avais faite dans un séminaire pour me moquer de la littérature engagée et de l'utilité sociale de l'art. Après la grève, pourtant, j'étais convaincu que le roman pouvait, et peut-être même devait, participer à l'amélioration du monde, sans pour autant prêcher les bonnes mœurs. Ainsi, l'engagement du roman ne se trouve pas dans la défense d'une cause, mais dans la révélation de la complexité du monde. Le volet réflexif de mon mémoire de maîtrise traitait de ce sujet : l'essai qui entremêlait des réflexions sur la littérature (Kundera et Girard, surtout), ma propre expérience de la grève et du cynisme, ainsi que les romans de Kundera et de Tolstoï, que je venais alors de découvrir. Je prenais du plaisir à rédiger cette réflexion, qui nourrissait ma curiosité. Un tel travail n'est pas aisé,

et l'aurais-je mené à terme si je n'avais pas été obligé de le faire? J'ai donc décidé que, pour poursuivre cette réflexion, je devais m'inscrire au doctorat en création, afin d'approfondir l'écriture romanesque. Mon rapport au monde s'était transformé pendant la rédaction de mon mémoire; je voulais garder le cap, continuer à apprendre, continuer à écrire, ce que la recherche-crédation me permettait de faire. De plus, cela m'amusait et me satisfaisait – pourquoi aurais-je voulu faire quoi que ce soit d'autre?

J'avais dix-huit ans quand j'ai lu pour la première fois *L'art du roman*. Kundera m'a fait découvrir que « le roman » avait sa propre histoire, sa propre morale, sa façon spécifique d'aborder le monde. C'est lui qui m'a donné envie de lire les classiques et qui m'a conduit vers Tolstoï. Mais mon gout pour ce genre littéraire particulier précédait cette lecture. Au Cégep, j'avais lu beaucoup de poésie, de théâtre et de nouvelles, mais jamais avec grand enthousiasme; cela me rentrait par une oreille et ressortait par l'autre, sans laisser de traces ni d'impressions fortes. Par contre, quand je lisais un roman, j'avais l'impression que cela avait du sens, m'aidait à vivre et en valait la peine, même si je ne comprenais pas toujours comment et pourquoi. J'imagine que c'est ce qui m'a porté vers ce type d'écriture.

J'ai toujours aimé les histoires qui s'étirent, qui prennent du temps. Du *Seigneur des anneaux*, de *Harry Potter* et du *Roman d'Alexandre le Grand*, je suis passé à *La montagne magique*, *Crime et châtiment* et *Anna Karénine*. Les longs romans ont pour moi un attrait particulier, un charme difficile à cerner et que je pourrais résumer par la réflexion qui m'était venue à propos de *Ça*, de Stephen King : « On aurait pu en couper la moitié, facilement; mais si on l'avait fait, ça n'aurait pas été aussi bon. » Cette réflexion, qui remonte à presque quinze ans, contenait déjà les embryons de cette thèse.

Il est difficile d'expliquer pourquoi on aime un roman. Il faut rationaliser une impression, une intuition, une émotion, ce qui représente un défi considérable même si on étudie la littérature. À la base de mon intérêt pour le roman s'impose un constat assez simple : j'ai du plaisir à lire ce livre. C'est ce qui m'est arrivé avec Tolstoï : je lisais *Anna Karénine* avec un plaisir réel qui m'a mené, éventuellement, à *La guerre et la paix*. Je peux maintenant préciser ce qui me plaisait chez Tolstoï : j'aime qu'il prenne son temps, qu'il raconte des scènes inutiles mais qu'on ne peut pas s'empêcher de lire parce qu'il s'y trouve quelque chose digne d'intérêt, même si on ne saurait trop bien l'expliquer. On s'y reconnaît, on voit nos amis, notre famille, et on a l'impression de partager le même monde que les personnages. Cette joie qui était mienne à la lecture de Tolstoï, j'ai fait mon possible pour l'insuffler dans le volet créatif de cette thèse.

Un peu comme dans *La guerre et la paix*, mon roman traite d'une période trouble, et s'intéresse aux personnages qui la vivent autant qu'aux faits historiques eux-mêmes. Pour recréer l'époque de la grève de 2012, j'ai consulté de nombreux articles de journaux, des vidéos YouTube, des photos sur Facebook et Google images, ainsi que des ouvrages publiés après les événements. La source m'ayant le plus servi est sans aucun doute *On s'en câlice*, du Collectif de débrayage, qui relate les événements du point de vue des militants. On y retrouve des récits de première main et des réflexions théoriques parfois très poussées. En ce qui concerne l'anarchisme et les black blocs, je dois beaucoup aux ouvrages de Francis Dupuis-Déri, mais aussi à plusieurs personnes rencontrées pendant et après la grève.

La diversité des tactiques raconte la vie d'un groupe d'étudiants de l'UQAM pendant la grève de 2012. Grâce à Marianne, Véro et Sophie, P-A, un fils de bonne famille,

s'initie à la démocratie étudiante et au militantisme, mais son coloc Sim ne partage pas son enthousiasme. Plus la grève avance, plus les tensions apparaissent entre P-A et Sim, qui en parallèle vit des problèmes amoureux, et au sein du groupe de grévistes, déchirés entre pacifisme et action directe. En se rapprochant de Sophie, P-A sort de son univers restreint et réalise que tout le monde n'a pas eu la chance de grandir dans une famille aimante, stable et bien nantie. De plus en plus engagé, il oublie son mémoire de maîtrise et se dévoue à la grève, content de ses nouvelles amitiés, mais révolté par le cynisme du gouvernement. La répression policière s'intensifie ; les manifestations se font plus mouvementées ; les grévistes vivent différemment les impacts de cette grève qui s'étire. « La diversité des tactiques », d'abord une expression politique, s'étend rapidement au sens même de la vie, alors que chacun s'oriente le mieux possible dans un monde qui, comme le roman de Tolstoï, n'offre aucun fil directeur au sens classique du terme.

L'objectif principal du roman est, pour reprendre la formule de Schopenhauer, de dire au lecteur : « Regarde, voilà la vie ! » (1966, p. 1139) C'est pourquoi, ainsi que dans *La guerre et la paix*, mon roman ne comporte pas d'intrigue clairement définie ; il commence au début de la grève et se termine le jour de l'annonce des élections par le gouvernement, mais rien n'est réglé dans la vie des personnages, qui ne savent pas quoi penser de ce « printemps érable » qui leur semblait si important. Loin d'apporter le dénouement attendu, le dernier chapitre introduit plutôt un germe de récit potentiel, indiquant que la vie continue malgré la fin du roman, que le récit aurait pu continuer encore et encore.

Récit chronologique, narrateur omniscient, usage du passé simple, à première vue la forme de ce roman est proche du réalisme du XIX^e siècle, où il puise d'ailleurs une certaine

inspiration. En effet, ce récit d'une crise sociale et politique prend acte, dans une certaine mesure, de l'engagement de *Germinal*, de l'ironie de *L'éducation sentimentale* et de la frénésie des *Démons*. S'y trouvent cependant quelques aspects qui le rattachent aux expérimentations modernes : une grande place est laissée aux messages textes et aux statuts Facebook, rédigés dans une langue abrégée et familière, ponctuée d'émojis et de fautes de français. De plus, j'ai tenté de représenter la fluidité du réel en entremêlant des dialogues, des paroles de chansons (la musique est très présente et participe à l'atmosphère du récit), des descriptions de décors et des narrations d'actions. Le roman est formé d'un enchaînement de scènes d'une vingtaine de pages séparées par des ellipses de quelques jours, de quelques semaines ou de quelques mois.

Le ton général est donc celui d'une ironie non pas mordante, mais, je l'espère, bienveillante : les opinions énoncées par les personnages sont tempérées par celles des autres personnages, laissant au lecteur le soin de prendre position. Je m'inspire encore une fois de Tolstoï, sans pour autant adopter sa position en surplomb ; alors qu'il observe ses personnages du haut de ses certitudes, j'essaie de rester à leur niveau, dans l'ici-bas. Le ton n'est pas au drame : les événements racontés, qui suscitent parfois des émotions intenses, ne sont pas narrés de façon à choquer ni à émouvoir. La gravité de la situation est souvent désamorcée par la juxtaposition d'éléments anodins, triviaux, qui rappellent l'indifférence du monde à l'égard des humains.

Afin de rendre quelque chose de la vie, j'ai tenu à ajouter des détails insignifiants, à représenter des discussions sans queue ni tête, à marquer des changements anodins dans la vie des personnages, éléments réalistes servant à dissimuler les motifs qui prendront du relief plus tard. De plus, certains personnages disparaissent alors que d'autres apparaissent

ou sont présentés à la fin du roman. Comme dans la vie, les trajectoires s'entrecroisent, sans pour autant mener à des histoires intéressantes. Le fil conducteur est tout de même la relation entre P-A et Sophie, qui s'apprivoisent malgré leurs différences. La trame secondaire, celle de la relation entre P-A et Sim, tire le récit hors de la grève et montre que, en marge de cette crise sociale, continuent de se dérouler les petits drames qui forment le quotidien de nos vies. Dans son introduction à *War and Peace*, Clifton Fadiman affirme que le principal souci de Tolstoï dans ce roman est de « montrer des gens qui vivent, tout simplement » (1942, p. xxvi) (traduction libre) et de « décrire des gens ne cherchant rien d'autre que d'être heureux » (1942, p. xxviii) (traduction libre). C'est ce que j'ai tenté de faire.

Le roman se veut aussi une réflexion sur la création artistique : Sophie, une étudiante en arts visuels, prend des photos et développe un projet qui ne cesse d'évoluer tout au long du récit pour ne prendre forme qu'à la fin, alors que la seule chose qui lui permet de mettre un point final à sa création est la date de l'exposition. Ainsi, ce processus créatif reprend-il celui que j'évoque dans l'essai : une intention qui change dans le temps, et une forme qui aurait pu être différente – comme le roman de Tolstoï et le mien, dont la forme est fixée plus par une nécessité arbitraire que par l'aboutissement d'une démarche esthétique menée à terme. L'ironie est là : une œuvre est beaucoup moins préméditée qu'on aimerait le penser; l'artiste qui l'a produite, moins brillant qu'on voudrait le croire. Ainsi, la création artistique, dont il est beaucoup question dans l'essai, est représentée ici avec une sensibilité différente, romanesque.

Ce qui m'attire vers les romans de Tolstoï est la réflexion éthique des personnages. Depuis mes premières lectures, je me sens très proche d'eux et de l'auteur qui les anime et

les met en action. Plus qu'aucun autre romancier de son époque, Tolstoï aborde de front les grandes questions philosophiques à propos du bonheur et du sens de la vie, et cette transparence m'interpelle au point où j'ai voulu y consacrer mes recherches. Plus je me penchais sur *La guerre et la paix*, plus j'y trouvais matière à émerveillement. J'étais fasciné par l'esthétique antiromantique des scènes de guerre; par la patience de l'auteur dans la construction des intrigues; par la variété des personnages et des décors; par la minutie des descriptions et la précision des détails; par l'apparition soudaine de longs passages philosophiques; etc. Cette fascination a été décuplée par la lecture de *Tolstoï*, par Henri Troyat : la vie de cet homme est une longue suite de contradictions, dont la plus importante est celle qui l'a porté à renier ses propres œuvres. L'histoire et la forme de *La guerre et la paix* rendent le roman mystérieux : publié en feuilleton, puis en volumes, il n'a cessé de se transformer, l'auteur modifiant ses buts et sa vision du monde en cours d'écriture, pour suivre les changements qui s'opéraient en lui-même.

J'ai donc décidé de travailler sur la période de rédaction de *La guerre et la paix* (1863-1869), qui constitue selon moi une étape charnière dans la vie de Tolstoï, d'abord parce que ses biographes décrivent celle-ci comme un bonheur inédit (ce dont je doute), ensuite parce qu'il sort de celle-ci tenaillé par une angoisse qui aboutit, dix ans plus tard, à sa conversion religieuse et à un certain abandon de la littérature. Le conflit intérieur de Tolstoï transparait à même la forme de l'œuvre, alors que les passages philosophiques prennent de plus en plus de place et aboutissent à des conclusions qui semblent contredire les passages romanesques. D'une part, un raisonnement, qui conclut à l'absurdité de l'existence; d'autre part, une sensibilité intuitive, qui aime le monde et la vie. Pourquoi et comment ces deux tendances se juxtaposent-elles dans l'œuvre? S'agit-il là d'un

déchirement spécifique à Tolstoï ou ne renvoie-t-il pas à la condition de l'écrivain moderne? L'individu est-il condamné à envisager un bonheur inatteignable, comme le romancier si lucide dans la fiction et l'homme si entêté dans la vie réelle? La vie et l'œuvre de Tolstoï ont suscité chez moi une foule de questions qui forment la base du volet essayistique de cette thèse.

La chasse au loup vise à mettre en lumière les enjeux éthiques, esthétiques et créatifs qui habitent Tolstoï, l'homme, et Tolstoï, l'écrivain, puis à observer comment ceux-ci sont représentés dans son chef-d'œuvre. Je souhaite, dans les pages à venir, creuser ces enjeux, dans mon roman aussi bien que dans mon essai. Trois grands axes de réflexion s'entremêlent tout au long du second volet : la réflexion philosophique, qui s'intéresse au bien et au beau; la réflexion littéraire, qui se penche sur la narrativité et sur les premières œuvres tolstoïennes, mais surtout sur *La guerre et la paix*; enfin, la réflexion sur le geste créateur qui, conformément aux buts de la recherche-crédation, porte un regard critique sur le processus d'écriture. Ces grands axes se déploient à travers quatre fils narratifs qui traversent l'essai : la vie de Tolstoï, la mienne, celles des personnages de *La guerre et la paix* et, enfin, celle du roman en tant qu'œuvre, dont l'élaboration aura pris cinq ans.

Le volet théorique de ma thèse prend la forme d'un essai littéraire, genre protéiforme qu'il faut distinguer de l'essai tout court, désignant généralement ce que les anglophones appellent la *non-fiction*. Alors que l'essai critique vise à évaluer une œuvre ou un courant, que l'essai politique vise à défendre une idée, et que l'essai philosophique vise à expliquer le monde, l'essai littéraire vise avant tout à montrer une pensée en mouvement, sans prétendre à l'exhaustivité (Paul Aron, 2002). Bien qu'il soit argumenté et réfléchi, l'essai

représente une réflexion mouvante, flottante, qui aborde son objet sous différents angles.

Dans *L'essai comme forme*, Adorno écrit même que

le bonheur et le jeu lui sont essentiels. Il ne remonte pas à Adam et Ève, mais part de ce dont il veut parler; il dit ce que cela lui inspire, s'interrompt quand il sent qu'il n'a plus rien à dire, et non pas quand il a complètement épuisé le sujet [...] Ses concepts ne sont ni construits à partir d'un élément premier, ni convergents vers une fin ultime. (Dumont, 2003)

Ainsi, l'essai littéraire est « sans intrigue », ou plutôt, son intrigue se crée au fur et à mesure. La motivation qui est la sienne ne sait pas vers quoi elle aboutira et ne se le cache pas; cette indétermination est assumée et revendiquée comme un gage de transparence à l'égard de la réflexion mise en forme.

L'essai est divisé en trois parties. Dans « Avant », je jette les bases qui soutiendront l'essai. À l'aide de la biographie de Troyat et des *Journaux et carnets* de Tolstoï, je me penche sur les premières réflexions éthiques de l'écrivain, qui n'a pas encore vingt ans, pour les étudier à la lumière du concept de « vie bonne » tel que défini par Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre* :

la nébuleuse d'idéaux et de rêves d'accomplissement au regard de laquelle une vie est tenue pour plus ou moins accomplie ou inaccomplie [...] la recherche d'adéquation entre ce qui nous paraît le meilleur pour l'ensemble de notre vie et les choix préférentiels qui gouvernent nos pratiques. (1990, p. 210)

Selon lui, l'individu animé par une « visée éthique » doit aspirer à une « vie bonne avec et pour autrui dans des institutions justes. » (Ricœur, 1990, p. 202) Or, l'idée de vie bonne n'a pas toujours ce caractère de réciprocité entre le sujet et le monde.

La réflexion sur le sujet remonte à Platon, qui identifie le bonheur à la vertu : la vie bonne est liée à la pratique du Bien et réservée au philosophe, représenté par Socrate. Cette association entre bonheur et vertu est appelée eudémonisme, et s'oppose à un autre courant de pensée qui fait du plaisir (du corps, des sens) la condition de la vie bonne : l'hédonisme.

Au XIX^e siècle apparaît la notion de l'utilitarisme, dont la paternité est attribuée à Jeremy Bentham. Ce courant postule que la moralité d'un acte est mesurée par la somme de bonheur qu'il procure; ainsi, toute action doit prouver son utilité à l'égard du bonheur du plus grand nombre. Alors que l'eudémonisme impliquait que certains actes sont intrinsèquement bons, l'utilitarisme les juge plutôt selon leurs conséquences. Une autre veine philosophique fait de la vie bonne la réalisation parfaite d'une essence ou d'une nature humaine qui varie selon les auteurs : actualisation de soi, exercice de la volonté, accord avec le divin, etc. Certains philosophes placent le bonheur dans des « biens objectifs » (talents, relations, activités) qu'il faut cultiver pour être heureux et sans lesquels on ne peut l'être réellement. L'idée de vie bonne est donc écartelée entre objectivité et subjectivité, entre universalisme et particularisme, entre vertu et plaisir. (Canto-Sperber, 2020)

L'énorme biographie de Troyat, qui a fait un travail de documentation extraordinaire, m'a surtout servi à établir une chronologie des événements et à me faire une idée d'un homme complexe dont l'on veut trop souvent faire un saint et un génie, ou, à l'inverse, un mari négligeant et misogyne. Les *Journaux et carnets* de Tolstoï me servent quant à eux à établir la progression de sa pensée, mais surtout à entrer dans ses soucis quotidiens, ses préoccupations éthiques et ses réflexions du moment. Pour tout ce qui touche aux rapports de Tolstoï au milieu littéraire de son époque et à l'évolution de son esthétique, je m'en remets à Eikhenbaum, qui se penche spécifiquement sur ces questions dans ses trois essais biographiques. Les faits de ces principaux ouvrages sont comparés à ceux évoqués dans le *Journal de la comtesse Sophie Tolstoï* et dans les mémoires de deux de leurs filles, Tatiana et Alexandra.

Je montrerai que, très tôt, Tolstoï a une idée claire de ce qu'est une vie bonne, mais qu'il n'arrive pas à s'y conformer; je ferai ressortir le conflit entre ses nobles aspirations intellectuelles (art, philosophie, contemplation) et ses pulsions charnelles (jeu, débauche, luxure), et je l'approfondirai par la philosophie schopenhauerienne, notamment en ce qui concerne le désir dans *Le monde comme volonté et comme représentation*. Ce conflit intérieur mène Tolstoï à se rendre au Caucase, où il entame son travail d'écriture et de réflexion esthétique, tout en continuant à ne pas être à la hauteur de ses ambitions. Le commentaire sur ses *Journaux et carnets* me permettra d'établir que l'écriture fictionnelle prend alors une valeur éthique d'autant plus évidente que le jeune écrivain reproche à la littérature romantique de ne pas être fidèle à la vie. Je me pencherai ensuite sur les récits *Enfance* et *L'incursion*, qui illustrent la quête tolstoïenne d'une littérature vraie sans trafiquer la réalité, sans l'embellir. Les descriptions de la nature qui figurent dans ces textes, ainsi que dans les *Journaux et carnets*, montrent que la vie bonne se trouve dans le *là-haut*, cette idylle (Kundera) où s'abolit le sujet désirant (Schopenhauer) qui peut enfin savourer la plénitude d'une existence purement objective. J'approfondirai ensuite le concept d'idylle, qui fait le pont entre éthique et esthétique : ce bonheur inatteignable auquel aspirent les humains est représenté, dans les récits et les contes, comme étant à leur portée. Je postulerai alors que Tolstoï aspire réellement, dans sa vie, à un bonheur constant, même s'il représente dans ses récits un bonheur fuyant et éphémère, comme l'explique Boris Eikhenbaum dans *The young Tolstoi*. Tout au long de ces réflexions, je reviendrai sur mes débuts dans le monde littéraire et la publication de mon premier roman, puis j'exposerai l'impasse éthique à laquelle m'a conduit la réflexion entamée lors de la grève de 2012.

« Pendant » retracera l'évolution des idées mises en place dans la première partie pendant la période de rédaction de *La guerre et la paix* (1863 à 1869). L'ouvrage d'Eikhenbaum *Tolstoï in the sixties* replace l'écrivain dans le contexte de l'époque et fournit la chronologie complexe de l'évolution du projet, montrant comment l'intention créatrice a « évolué dans le temps », comme le propose G.S. Morson dans *Narrative and Freedom* (1994). Ces réflexions sur la création littéraire seront développées alors que j'évoquerai le processus d'écriture de *La diversité des tactiques* et remettrai en question mon rapport au monde et à autrui à la faveur de cette expérience. En parallèle, ma lecture de *La guerre et la paix* montrera à quel point la forme de ce roman met à mal les conventions narratives aristotéliennes de façon à mieux représenter la vie. Ainsi, Tolstoï tenait à mettre en scène ce que Morson appelle la « présentitude », c'est-à-dire l'insatisfaction inhérente au moment présent, qui permet cependant une forme de bonheur que sa propre conception de la vie bonne excluait : le bonheur intuitif des sens, de l'action, du jeu. Là résidera le nœud de l'essai : de quel type de bonheur est faite la vie bonne? Se pourrait-il que la sagesse romanesque accepte une forme de bonheur que la philosophie éthique rejette? En cours d'écriture, le discours tolstoïen se transforme sous l'influence de ses lectures sur la philosophie de l'histoire; « infecté par la raison » (Eikhenbaum), le roman se scinde en deux : alors que les parties romanesques évoquent la possibilité d'une vie bonne terrestre, éphémère mais valable, les parties philosophiques concluent à l'impossibilité de l'idylle et à l'absurdité de l'existence. J'utiliserai alors les concepts d'intuition et de raisonnement (Schopenhauer) pour montrer que le processus créatif de Tolstoï paraît plus fécond que son raisonnement philosophique; pourtant, c'est ce dernier qu'il choisit d'explorer quand, dans son roman, il laisse de plus en plus de place à la

philosophie de l'histoire. Alors qu'il aurait pu suivre son intuition, qui semblait le mener vers un certain bonheur, il a choisi de développer un raisonnement qui l'a mené dans une impasse, du point de vue romanesque¹.

Dans « Après », j'évoquerai les années qui suivent la rédaction de son grand roman pour montrer où l'a conduit cette « infection par la raison ». Quand il renie ses œuvres, Tolstoï prend définitivement le chemin de la philosophie et de l'éthique, au détriment de la création artistique et de l'esthétique. Comme on peut le lire dans *Ma confession*, il choisit de baser sa vie sur le raisonnement plutôt que sur l'intuition, qu'il avait pourtant identifiée, dans *La guerre et la paix*, comme le meilleur moyen de vivre heureux. J'essaierai en parallèle, de mon côté, de mesurer les influences dans ma vie et mon œuvre de ces deux types de connaissance, puis de tirer des leçons de l'exemple de Tolstoï pour les appliquer à ma vie et à ma pratique de romancier.

Le volet créatif précède le volet essayistique pour la simple raison que le premier a été écrit avant le second, qui se présente comme une réflexion sur l'écriture romanesque. Le lien entre les deux parties n'est pas thématique; il est à la fois plus fondamental et plus discret : c'est en écrivant le roman que me sont venues les questions qui composent l'essai. Il semble donc logique de le placer en premier.

¹ Je souhaite ainsi approfondir l'opposition entre prédication et fiction qu'aborde Dominique Rabaté dans *Le roman et le sens de la vie*, à propos de *La mort d'Ivan Ilitch*.

La diversité des tactiques

Roman

Il frappa ses bottes contre le mur de brique et ouvrit la porte vitrée de son appartement. Un rude tapis brun, de travers, reposait sur le plancher de l'étroit vestibule parsemé de gravelle.

— Saaaaaaluuuut ! fit mollement une voix masculine qui provenait du salon.

Un couloir s'étirait entre la porte d'entrée et celle du balcon ; deux chambres contigües s'ouvraient sur la droite, puis une salle de bain et, enfin, une pièce double faisant office de salon et de cuisine. Des roses, jaunes et mauve pastel, choisis par les locataires précédents, en recouvraient les murs.

— Yoooo ! répondit P-A, secouant la neige qui collait à ses vêtements.

Il accrocha ses affaires à une patère surchargée ; sur une petite table en coin étaient déposés des lunettes de ski, un casque de vélo et une paire de mitaines de motoneige. Accoté au mur, un vieux vélo de montagne reposait sur un long traineau de plastique rouge, qui recueillait l'eau brunâtre s'écoulant du cadre et des roues encore enneigés.

— Tu viens d'arriver ? cria P-A, penché contre le mur pour tirer à deux mains sur sa bottine gauche.

— C'était laite en crisse, mon gars. J'ai frôlé la mort au moins trois fois.

— S'il y avait une journée où tu devais pas prendre ton bike, c'est ben aujourd'hui ! fit P-A en entrant dans le salon.

Il ôta sa tuque et passa sa main droite dans ses cheveux bruns épais et bouclés, puis la remit en place.

— Ben là, j'ai dit que je ferais du vélo d'hiver, je suis pas pour pas en faire dès qu'il y a une tempête... non ? lança Sim d'un air fier.

Ses cheveux mi-longs et châtons, mouillés par la sueur, collaient à son front et ses tempes ; ses combines et son t-shirt de sport étaient tachés par l'effort. Il mangeait une barre protéinée et buvait un grand verre d'eau. P-A fit une moue qui gonfla sa lèvre inférieure et s'écrasa lourdement sur le sofa à côté de son colocataire.

— T'arrives d'où ?

— De la patinoire.

— La glace était pas pire ?

— Correct. C'était cool, il y avait pas trop de monde. Mais il neigeait trop.

P-A leva le coude pour sentir son aisselle droite et grimaça. Sous son épais chandail de laine, la sueur plaquée sur son corps refroidissait rapidement.

— Shotgun ! cria Sim, la bouche pleine, en bondissant vers la salle de bain.

En soupirant, P-A alla chercher ses patins et en essuya la lame avec un chiffon qu'il prit sous l'évier de la cuisine. Il les bourra de boulettes de papier du journal *Métro* et les rangea dans le placard de l'entrée, puis pianota sur son iPhone. **[P-A : eille merci encore pour les patins sont vraiment nice ! :) ils vont vraiment vite :P lol]**

— Eille, il y a-tu une game, à soir ? cria-t-il en passant devant la salle de bain.

— Quooooi ? répondit son coloc à travers le grondement de la douche.

— Il y a-tu une... hurla-t-il. Laisse faire, ajouta-t-il pour lui-même.

Il ouvrit son MacBoOK et, les talons appuyés sur la table du salon, se connecta sur Facebook par automatisme, oubliant qu'il recherchait une information spécifique. Son fil de nouvelles lui annonçait la fusion de deux partis politiques. Une ancienne camarade de classe publicisait sa nouvelle coupe de cheveux. L'Association facultaire étudiante des sciences humaines de l'UQAM (AFESH-UQAM) annonçait la tenue d'un vote de grève

dans le courant de la semaine. Une publicité ciblée lui recommandait une technique révolutionnaire pour rédiger et organiser ses notes de cours. Un paquebot de croisière s'était échoué quelque part en Toscane, entraînant la mort d'une trentaine de passagers. Une de ses cousines partageait une pétition contre les usines à chiots. **[Cell parents : ça nous fait plaisir mon beau !]** Au Mali, un conflit armé opposait des rebelles djihadistes aux forces armées nationales. **[Cell parents : c'est ta mère qui parle]** Un éminent mathématicien postulait que notre existence pourrait bien être le fruit d'une simulation informatique. Un ami du cégep s'enthousiasmait de la première bande-annonce de la mégaproduction *The Avengers*. **[Cell parents : est-ce que c'est la tempête chez vous aussi ?]** Le gouvernement conservateur canadien proposait une loi qui durcirait les peines d'emprisonnement pour possession de marijuana. L'anniversaire d'un ami arrivait à grands pas. La Syrie, la Libye et le Yémen étaient secoués par des révoltes populaires durement réprimées. **[P-A : oui c'est fou ça tombe à gros flocons]** **[P-A : c'est vraiment nice]** Un ancien professeur de cégep, après avoir été mis au défi par une amie, partageait la deuxième entrée de son palmarès des dix livres l'ayant le plus marqué. Une connaissance lointaine recherchait des suggestions pour des chiropraticiens à Sherbrooke. Des attentats suicides avaient fait plusieurs morts en Iraq et en Afghanistan.

- C'est libre, annonça Sim, sa serviette autour de la taille, laissant derrière lui l'empreinte mouillée de ses pieds nus.
- Il y a une game à soir ?
- Non, demain. Caroline. Anna s'en vient tantôt, en passant.
- On se fera un petit *Carcassonne* !

— *Caroliine que fais-tuuu dans ce paradis de glace*, chantonna Sim, le pouce en l'air, en se retirant dans sa chambre. *Ici la vie n'est pluuus, qu'un songe, qu'une trace...*

P-A prit sa douche, enfila des pantalons de coton gris et un chandail à capuchon noir, puis s'adossa à la tête de son lit double et, marqueur jaune en main, reprit sa lecture du volumineux syllabus à couverture bleue du cours *SOC8775-20 – Auteur 1 : Michel Foucault et la sociologie*. « Le succès du pouvoir disciplinaire tient sans doute à l'usage d'instruments simples : le regard hiérarchique, la sanction normalisatrice et leur combinaison dans une procédure qui lui est spécifique, l'examen. » Dans la chambre adjacente, Sim communiquait dans son casque d'écoute avec les autres joueurs de son équipe de *Call of duty*. **[P-A : man le cours sur foucault va être chiant...]**

— OK, je vais à gauche... Hostie ! Fuck, il est où ?

À côté de lui, sur une petite table de chevet en bois pressé étaient posés une boîte de mouchoirs, deux tasses de café cernées, un iPhone à l'écran fissuré, branché à son chargeur, et une pile de livres : *Fight Club*, *Belle du seigneur*, *L'étranger*, *Rise and fall of the third Reich* et *Walden*, *La vie dans les bois*. Sur le mur opposé au lit, une étagère Billy contenait les lectures obligatoires de ses cours de français du secondaire et du cégep : *Le Père Goriot*, *La Vénus d'Illes*, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, *Les belles-sœurs*, *Le bourgeois gentilhomme*, *Le survenant*. **[Mat : tu penses ? moi jtrouve ça intéressant] [P-A : tant mieux, tu m'expliqueras, j'ai pas l'impression de comprendre grand-chose...]** « La punition disciplinaire est, pour une bonne part au moins, isomorphe à l'obligation elle-même; elle est moins la vengeance de la loi outragée que sa répétition, son insistance redoublée. Si bien que l'effet correctif qu'on en attend ne passe que d'une façon accessoire

par l'expiation et le repentir ; il est obtenu directement par la mécanique d'un dressage. Châtier, c'est exercer. » Il prit son cellulaire et tapa « isomorphe définition » dans la barre de recherche de Google. Une autre tablette contenait des syllabus photocopiés, des manuels à reliure rigide et un amas de crayons à mine, de stylos bleus et rouges et de gommes à effacer. **[Mat : ben oué, on se fumera un batte pis je t'expliquerai ça certain]** Plus bas encore, de vieux jeux de société crouissaient dans leurs boîtes défoncées. Tout en haut était exposée une modeste collection de verres à shooteurs affichant les drapeaux de la France, de la Belgique, des Pays-Bas, de l'Allemagne, du Danemark, de l'Autriche et de l'Espagne.

— M'en vaaaaaaa/ Te tu-er/Te TU-EEEERR/M'en va t'tuuuu-er... TE TU-ER TE TU-ER TE TU-ER TE... chantait Sim sur l'air de *Con te partiro*.

P-A surlignait le texte presque en entier avec un marqueur jaune, ignorant ici un complément de phrase, là une subordonnée relative. Il enleva sa tuque et passa une main dans ses cheveux, dont il mâchonna une mèche d'un air distrait. Sa directrice de recherche, une dame gentille, mais intimidante, exigeait de lui plus qu'il ne se sentait prêt à offrir : un sujet de recherche clair et une méthodologie impeccable. « À travers cette micro-économie d'une pénalité perpétuelle, s'opère une différenciation qui n'est pas celle des actes, mais des individus eux-mêmes, de leur nature, de leurs virtualités, de leur niveau ou de leur valeur. » La semaine précédente, elle lui avait suggéré des lectures et l'avait encouragé à commencer la rédaction d'un plan de travail, tâche qui lui semblait au-dessus de ses forces.

— Aahhhh, t'es ben scrub, man, voyons que tu te fais avoir de même!

P-A leva les yeux et observa la neige tomber par la fenêtre pendant de longues secondes, puis revint à sa page ondulante, imbibée d'encre jaune fluo. Il revoyait le regard perplexe

de sa directrice quand il lui avait dit ne pas aimer « le style phénoménologique de Foucault ». Il tourna la tête vers son vieux réveille-matin numérique, puis compta le nombre de pages qu'il lui restait à lire ; encore une heure, au moins. « Comme la surveillance et avec elle, la normalisation devient un des grands instruments de pouvoir à la fin de l'âge classique. Aux marques qui traduisaient des statuts, des privilèges, des appartenances, on tend à substituer ou du moins à ajouter tout un jeu de degrés de normalité, qui sont des signes d'appartenance à un corps social homogène, mais qui ont eux-mêmes un rôle de classification, de hiérarchisation et de distribution des rangs. » Au lieu de prendre connaissance des textes avec une curiosité désintéressée, comme il faisait au baccalauréat, il cherchait maintenant à y déceler ce qui plairait à ses professeurs, chose qui rendait l'exercice ardu et anxiogène. Il ferma les yeux et prit une grande respiration.

— Tin, mon hostie! cria Sim en riant d'une façon inquiétante.

Il essaya de lire pendant encore une heure, jusqu'à ce que la porte d'entrée s'ouvre brusquement et percute le mur là où un ressort aurait dû se trouver.

— Oups... Allo ? fit une voix féminine.

P-A abandonna sa lecture et sortit de sa chambre au moment où Anna, les mains accotées aux murs, retirait ses bottes de travail en appuyant la pointe de l'une sur le talon de l'autre.

Il se pencha pour embrasser la joue qu'elle lui tendait.

— Yo !

— Ça va?

Elle retira sa canadienne, son foulard et sa tuque.

— J'arrive! cria Sim de sa chambre.

— Pas pire, toi?

Elle s'installa devant le miroir de l'entrée et noua ses longs cheveux noirs ondoyants en une couette qui pendait mollement sur sa nuque. Son long cardigan noir tombait sur des jeans délavés et troués, sous lesquels elle avait enfilé des collants noirs.

— J'en ai marre de *l'hostie* de neige.

La bouche entrouverte, elle inspecta son visage. Un trait d'eye-liner courait le long de ses paupières.

— Il en reste pas long ! l'encouragea P-A, le front collé contre la porte vitrée.

Dehors, le vent s'était calmé ; la rue déserte ressemblait à un décor abandonné pour la nuit. Un pied de neige recouvrait maintenant le trottoir et les voitures. De gros flocons tombaient sans se presser.

— Hé ben, la petite Ben Achour, toé ! lança Sim en s'approchant d'Anna, qui le dépassait de quelques centimètres.

Ils s'embrassèrent chastement. Le front de P-A laissa une trace opaque dans la vitre quand il se retourna. Elle tira une bouteille de vin de son sac à dos d'écolière et ramassa le sac de plastique gris qu'elle avait rapporté du dépanneur.

— J'ai des surprises pour vous, les garçons... Des Méli-Mélo pour toi, Simon, et des oursons pour toi, Pierre-André.

Les gars feignirent une joie enfantine, avec force grimaces et cris ; elle sortit alors de son sac une pinte de lait et quelques rouleaux de papier de toilette.

— Qu'est-ce que t'as là ? demanda Sim en se dirigeant vers la cuisine.

Il pilait sur les ourlets de son pantalon de pyjama carotté.

— Un cabernet-sauvignon, répondit Anna en tendant la bouteille à P-A, qui leva l'étiquette devant ses yeux, la lèvre inférieure gonflée.

- Apparemment, faut watcher les notes végétales et épicées.
- J'espère qu'il est meilleur que ton vin orange de la semaine passée...

Ils prirent trois anciens pots de Nutella faisant office de verres, s'assirent autour d'une longue table en bois qui occupait la majorité de l'espace de la cuisine et tâchèrent, en humant et en faisant rouler le vin dans leur bouche, de déceler les nuances décrites sur l'étiquette de la bouteille.

- Ça goûte le vin rouge, annonça P-A, l'air connaisseur.

Sim déglutit et mastiqua dans le vide pour activer ses papilles gustatives, l'air concentré.

- Il a un petit côté cannelle, ou clou de girofle, non ?
- Vous le trouvez pas trop sec ?
- En tout cas, il est pas trop « sur le fruit », se moqua Sim d'un faux accent français.

Anna lui adressa un sourire appuyé. P-A remplit les trois verres et de frotta les mains.

- Bon, on se fait un petit *Carcassonne* ?

Comme Sim et Anna l'avaient découvert, c'était le seul jeu de société auquel P-A pouvait jouer sans ralentir le rythme en engageant des discussions qui lui faisaient perdre le fil de la partie. Sim alla chercher la boîte dans le placard et étendit les tuiles sur la table. À tour de rôle, les joueurs en pigeaient une et la plaçaient sur la surface de jeu ; il fallait construire des villes et des chemins afin de faire plus de points que ses adversaires.

- Pis, Anna, qu'est-ce tu fais ces temps-ci ? demanda P-A en plaçant une tuile de chemin.
- Ben, on a des souris dans notre appart.

Le regard d'Anna hésitait entre la tuile et le jeu. Son grand corps penché sur la table, P-A s'assurait que les chemins étaient bien alignés.

— Madame veut pas s'en débarrasser parce qu'elles sont « trop mignonnes » fit Sim en avalant son « r » d'une façon exagérée.

— Non mais, même si j'arrive à en capturer une dans une trappe qui va pas l'écrabouiller, je fais quoi, moi, après ? Je la mets dehors en plein hiver ?

Ils jouaient avec entrain, oublièrent d'apprécier le vin et firent quelques tours paisibles, jusqu'à ce que Sim effectue une manœuvre que P-A jugea immorale : il avait placé une tuile de ville de sorte qu'il « parasitait » celle que P-A construisait depuis plusieurs tours.

— Tabarnac !

— Ben là, c'est légal !

— C'est pas ça, le problème ! Pourquoi tu t'en fais pas une de ton bord ?

— Je pensais que t'aimais pas ça, la compétition.

— Attends, là, c'est pas parce que je veux pas perdre, c'est que je comprends pas pourquoi tu fais tout le temps ça !

Deux tours plus tard, les deux villes fusionnaient, pour le plus grand plaisir de Sim, qui nargua P-A en lui tendant la main ; Anna le ramena sur terre et lui rappela qu'il avait un tour de retard sur elle.

— Fucking nazi, cracha P-A en hochant la tête.

— Un point Godwin pour P-A !

— Tu veux tellement juste foutre la marde.

Anna avait eu besoin de quelques semaines pour s'habituer à l'étrange façon qu'avaient Sim et P-A de s'étriver avec le sourire ; elle avait appris à les comprendre, puis à s'en

amuser. Ainsi, les trois amis échangeaient parfois des paroles qui auraient été blessantes si elles avaient été proférées sérieusement, mais qui, relevant du domaine de l'humour, ne laissait pas de traces.

— Je joue pour gagner, tu veux dire.

La partie continua et une discussion se forma, jalonnée de commentaires sur les coups des joueurs.

— Je vous jure, dans la grosse tempête, tantôt, j'étais sur Maisonneuve avec mon vélo de montagne —

P-A plaça une tuile et ramassa un pion.

— Boom ! Peux-tu m'avancer de six points ?

— ... pis je rochais un peu, tsé, pis là je vois un gars sur un unicycle !

— Un clown ? demanda Anna.

— Un hippie ?

Anna tournait et retournait sa tuile, cherchant une façon de la poser à un endroit précis.

— J'en revenais pas ! Moi je me trouvais ben fin de sortir mon vélo même dans la tempête, mais... tourne-la encore une couple de fois, pour voir si ça marche, ajouta Sim en voyant Anna tourner sa tuile cinq fois avant de réaliser qu'elle ne pouvait pas la jouer à cet endroit.

P-A ricana ; Anna leva un regard réprobateur vers son chum.

— T'as qu'à me le dire, hein, si je suis trop conne pour jouer avec vous.

— Ben là ! Je disais ça de même... répondit Sim, l'air innocent.

— Attends, si quelqu'un est trop con pour jouer, c'est Sim, il arrête pas de perdre, intervint P-A.

— En plus, il va chercher des astuces sur Internet ! s’esclaffa Anna.

Sim serra les lèvres et baissa légèrement les paupières, résigné aux moqueries qui suivraient.

— C’tu vrai ?! s’exclama P-A, son visage ravi tourné vers son coloc.

— Il s’est tapé une vidéo de vingt minutes sur *YouTube* !

Ils reprirent la partie en se moquant de Sim chaque fois qu’il plaçait une tuile.

— Ta stratégie, c’est-tu de faire le moins de points possible ?

— Ho là là, ça se voit, le mec, il est pas ici pour déconner, hein !

Bon joueur, il riait avec eux. Quand il se leva pour se servir un verre d’eau, il frôla subtilement la nuque d’Anna, qui leva les yeux et lui sourit. P-A finit par perdre la partie, battu par Anna qui, à la toute fin, avait réussi à rattraper son retard. Ils rangèrent la table et sortirent sur le balcon. Sim grognait en s’habillant.

— Faut que j’embrasse ça, moi, après...

Il enfila sa cagoule de vélo, un manteau Kanuk et ses énormes bottes d’expédition. P-A mit ses bottines et son caban mais omit sa tuque et son foulard. Une lourde neige tombait toujours et collait aux branches des arbres, à travers lesquelles on apercevait quelques balcons ornés de lumières de Noël, qui coloraient la monochromie hivernale.

— Ils annoncent genre trente centimètres pendant la nuit, annonça Sim. Ça va être beau en vélo...

— Tu vas prendre ton vélo ? fit Anna en louchant vers le bout de sa cigarette, qu’elle alluma en deux coups de briquet.

— Ben oui, c’est ça, le vélo d’hiver...

Sim écarta la tête et éloigna la fumée avec sa main. P-A observait un gros chat jaune qui se promenait furtivement le long d'une clôture de bois.

— Ça me fait chier de plus pouvoir espérer manquer l'école à cause d'une tempête... énonça-t-il pensivement.

— Vous allez être en grève bientôt, vous là, remarqua Sim.

P-A frissonnait, les bras croisés devant lui et les épaules remontées aux oreilles. Le matou disparu sous une voiture stationnée.

— Ouin, c'est ce que j'ai cru comprendre. On a une assemblée générale dans quelques jours.

— C'est pour quoi, cette grève ?

— Ben, commença P-A, le gouvernement veut monter les frais de scolarité, mais j'avoue que je connais pas les détails. Juste ce qu'ils disent à la radio.

— Quelque chose comme 1500 piastres de plus par session... Ou par année ? En tout cas.

Sa cagoule remontée sous les yeux, Sim poussait avec ses bottes la neige qui s'accumulait sur le bord du balcon ; elle tombait à l'étage du dessous, dans la cour déserte où une vieille table de bois disparaissait peu à peu, ensevelie.

— Toi, Pierre-André, t'en es où dans ta maîtrise ?

— Bah, tsé. Ça avance, répondit-il laconiquement.

— As-tu trouvé ton sujet ?

— Ben, ça s'en vient...

Le projet de P-A, encore embryonnaire, consistait en une mosaïque d'auteurs (Lipovetsky, Chamberland, Zinn, Hedges, Klein, Chomsky, etc.) et de citations qui appuyaient ses

opinions politiques, et relevait plus du pamphlet que de la recherche universitaire : il avait pour but de faire une démonstration qui pourrait régler la question des inégalités sociales. Pour démontrer les errements de l'individualisme postmoderne, il ne cessait d'ajouter à son plan les propos des auteurs qu'il lisait (Thoreau, à ce moment-là), de sorte que son projet prenait de plus en plus d'ampleur.

— Pour l'instant, je m'enlign pour parler de l'intolérance comme trait distinctif de la société postmoderne, genre... l'idée, c'est que dès que quelque chose a un effet sur toi, ça devient négatif, comme si... comme si on voulait vivre dans une société où on cohabite, mais sans vraiment entrer en contact. Mettons, si t'as un char, ben tu vas voter pour le parti qui veut favoriser les chars, si t'as une entreprise, tu vas voter pour le parti qui veut aider les entreprises, si t'as des enfants, tu vas voter pour le parti qui veut augmenter les allocations familiales...

— Si t'es sur le B.S., tu vas voter pour le parti qui veut augmenter les prestations d'aide sociale... ajouta Sim, les yeux bleus perçant hors de sa cagoule.

Un rire maniaque résonna plus loin dans la ruelle. P-A fronça les sourcils.

— Heu, genre...

Anna pichenotta son mégot dans la cour quelques mètres plus bas. Ils rentrèrent et se contorsionnèrent sur le petit tapis pour retirer leurs vêtements chauds.

— Je me rappelle, continuait P-A, au Nicaragua, sur les routes, c'était fou, mais en même temps ça marchait : le monde klaxonnait tout le temps pour laisser savoir où ils étaient pis ils se fâchaient pas, mettons que quelqu'un bloquait la voie, ils faisaient juste passer à côté. Genre, au lieu de se mettre en crise, le gars recule sur trois coins de rue dans une ruelle large comme le balcon, pis il y en a pas, de

problème ! Ici, on se fâche quand quelqu'un nous coupe dans le métro, comme si on aurait aimé que tout le monde se tasse pour qu'on puisse rester dans sa bulle avec ses écouteurs...

P-A et Anna se rassirent à table. Les jambes écartées, il joignit ses mains sur sa nuque, tandis qu'elle soufflait sur ses doigts.

— C'est vrai, dans le métro, tout le monde est sur son téléphone ou avec des écouteurs, acquiesça Anna. C'est hyper déprimant.

— Faut faire du vélo ! intervint Sim en allant aux toilettes.

— Tsé, continuait P-A, dès qu'on se fait aborder dans le métro ou dans la rue, on est full méfiants, comme si tout le monde nous voulait du mal. L'autre fois, y a un gars qui m'a demandé s'il pouvait m'emprunter mon cell pour faire un appel parce que le sien avait plus de batteries... Mon premier réflexe c'était de dire non, mais au fond, j'avais aucune raison de pas vouloir. Faque je lui ai prêté.

— Et ?

— Ben, rien, il a genre dit quelques affaires dans une langue que je connaissais pas, pis il m'a redonné mon cell en me remerciant. Il m'a même dit : « Dieu vous bénisse »... Je sais pas pourquoi on est si méfiants... En fait, je pense que c'est à cause de la compétition qu'on nous inculte super jeune... il faut être le meilleur dans tout pis les autres sont pas là pour nous aider, mais pour nous empêcher de gagner. C'est tellement ancré profondément en nous qu'on considère tout le monde comme des compétiteurs dans... *le jeu de la vie*, donc comme des menaces qui pourraient nous empêcher de... d'être heureux.

— Ça, ou ben on veut juste pas être dérangé par des weirdos, proposa Sim en s'appuyant contre le comptoir de la cuisine alors que se faisait entendre le bruit de la chasse d'eau. L'autre fois, on est restés coincés avec un gars qui nous expliquait qu'il voulait marier Jennifer Lawrence, tu te rappelles ?

— Oui ! Il mangeait des roulés suisses ! ajouta P-A en riant.

— Pis on a été pogné avec combien de temps, genre dix minutes ? À faire oui de la tête pis à faire des pas subtils vers l'arrière.

Sim l'imita et recula doucement vers le salon. Anna alla à son tour aux toilettes.

— Je voulais juste pas être méchant, expliqua P-A.

— Il y a toujours ben des limites... Non, mais, la compétition, pour vrai, c'est *programmé* dans nos gènes, fit Sim en s'écrasant sur le sofa.

P-A se retourna sur sa chaise :

— Je lisais un article l'autre jour qui disait que la coopération c'était aussi ancré dans nos gènes, pis que c'est pas vrai qu'on est fait pour s'entretuer.

— C'était qui, l'auteur ?

Il le toisa de ses yeux bleus ; P-A détourna le regard.

— Je sais plus trop, ça fait longtemps...

— D'un point de vue évolutif, se méfier des autres, c'est améliorer ses chances de survie. Quand tu fais confiance aux gens, ils peuvent, pis ils vont, en profiter.

La chasse d'eau se fit entendre à nouveau. Irritée par l'habitude désagréable de Sim à contredire quelqu'un pour le simple plaisir de le faire, qu'il soit en accord ou non avec ce qu'il disait, Anna s'assit à table et se laissa distraire par l'écran de son cellulaire.

- Au Cégep, dans le projet Nica, on avait fait un exercice quand même nice, si je peux m'en rappeler... C'était genre... pour montrer l'avantage de coopérer pis de faire des traités, mettons pour limiter les gaz à effet de serre. Si tout le monde respecte le traité, tout le monde bénéficie un peu, parce que le réchauffement climatique —
- Les *changements* climatiques, corrigea Sim, les bras croisés.
- ... menace tout le monde. Si personne le respecte, personne en bénéficie. Mais si tout le monde respecte le pacte *sauf un* pays, il est fucking avantagé sur les autres parce que son économie a moins de restrictions...
- Comme la Chine.
- L'idée, c'est que l'intérêt égoïste de chacun empêche l'intérêt collectif. Donc on gagnerait, objectivement, à coopérer.

Anna faisait défiler une page avec son index et poussa un petit rire nasal, les yeux rivés à son cellulaire.

- Pas du point de vue de celui qui coopère pas. Tu l'as dit, il en profite... Essaye de convaincre quelqu'un d'abandonner son niveau de vie « pour le bien commun »... Concrètement, si moi j'ai des bénéfices à ne *pas* coopérer, ben d'un point de vue évolutif, c'est la bonne chose à faire parce que c'est ce qui va maximiser mes chances de survie pis de... répandre mon patrimoine génétique. C'est *normal* de favoriser sa propre survie.

P-A secoua la tête et leva les sourcils, découragé.

- Faque toi tu penses que c'est chacun pour soi, pis that's it ?

— Tout ce que je dis, reprit innocemment Sim, c'est que même quand on fait quelque chose d'altruiste, en apparence, on le fait pour des raisons égoïstes, parce que ça nous procure du bonheur, le sentiment d'être vertueux, etc.

— Faque même les bonnes actions sont égoïstes ?

— Oui. Me semble que l'expérience le démontre assez bien. Pis l'histoire, aussi.

— Faque t'es d'accord avec moi que les gens sont individualistes, conclut P-A, perplexe.

— Putain, tout ça pour ça ! geignit Anna en s'effondrant sur la table.

— Attention : toi tu dis que notre société est individualiste, pis que c'est une mauvaise chose ; moi je dis que les gens sont individualistes de façon innée, pas parce que « le capitalisme les a corrompus », nuança Sim d'un ton condescendant.

— Bon, est-ce qu'on regarde un film ? proposa Anna pour changer de sujet.

Ils s'installèrent devant la télévision et cherchèrent sur Netflix, pendant près d'une demi-heure, un film qu'aucun d'eux n'avait déjà vu. Ils jetèrent leur dévolu sur un film catastrophe à propos du tsunami de 2004, que personne n'avait particulièrement envie de regarder, en se fiant sur l'opinion d'un ami d'Anna qui le lui avait recommandé en disant que c'était quand même bon. P-A fit réchauffer un restant de spaghettis qu'il dévora pendant les premières minutes du film : une famille anglaise arrivait dans un bel hôtel sur la côte thaïlandaise ; pendant le reste du visionnement, il lança des commentaires du genre « C'est horrible ! » et « Imagine... ». Après le film, Sim et Anna retraitèrent dans la chambre et P-A fit de même.

Quand il s'installa sur son lit, le syllabus sur les genoux, pour finir ses lectures, il ressassait encore des images du film et se demandait comment il aurait agi dans une

situation similaire. Maudissant l'alcool, qui obscurcissait ses pensées et entamait sa résolution, il se replongea dans le texte. « À mesure que le pouvoir devient de plus en plus anonyme et plus fonctionnel, ceux sur qui il s'exerce tendent à être plus fortement individualisés ; et par des surveillances plutôt que par des cérémonies, par des observations plutôt que par des récits commémoratifs, par des mesures comparatives qui ont la « norme » pour référence, et non par des généalogies qui donnent les ancêtres comme points de repère ; par des « écarts » plutôt que par des exploits. » De la chambre de Sim, adjacente à la sienne, lui parvint un bruit sourd, suivi de quelques pas et du léger grincement des ressorts du lit. Pourquoi avait-il bu s'il savait très bien qu'il devait ensuite finir ses lectures ? Il sortit une mèche de cheveux de sous son capuchon et la mâchonna en relisant la phrase qu'il venait de surligner. Au bout d'une heure, il laissa tomber son syllabus par terre et lu quelques paragraphes de *Walden ou La vie dans les bois* avant de déposer le livre et d'éteindre la lumière. Il ferma les yeux et un passage à propos d'une baignade dans l'étang de Walden s'imposa à son esprit. Lui aussi aurait aimé habiter à côté d'un lac, se baigner dans des eaux paisibles, reflétant un ciel pur, vierge de tout trafic aérien... Il glissa son bras sous l'oreiller et tapa sa tête dans le renflement ainsi créé. « Me semble que c'est de même que je me suis endormi l'autre fois... » Il ignorait quelles espèces pouvaient bien vivre dans ce genre d'étang, et se dit qu'un nombre impressionnant d'insectes devait aussi habiter ses eaux, comme des punaises d'eau, créatures cauchemardesques dont l'évocation suffisait à lui donner la chair de poule. Il sortit son bras gauche de sous les couvertures, qu'il pressa contre son torse. « Pense pas à ça », s'ordonna-t-il tout en répertoriant les autres pensées qui venaient régulièrement troubler son sommeil : le face à face évité de si peu alors qu'il conduisait, passablement défoncé, la voiture de ses parents ; son incapacité

à dire non au gars qui, à Nice, lui avait demandé, sans raison, plusieurs bouchées de sa baguette et de son brie ; la colère injustifiée qu'il avait piquée dans un restaurant libanais de la rue Saint-Laurent, devant quelques clients interloqués, en raison d'un malentendu entre le serveur et lui. Il releva la tête légèrement, toussota pour dégager sa gorge, se gratta la fesse et s'installa sur le dos, les mains levées sur son oreiller. Son grand-père paternel ne faisait-il pas, tous les matins, quelques brasses dans le lac jouxtant le chalet familial ? « Je pourrais commencer à aller à la piscine tous les matins... » Le calorifère laissa entendre quelques clics suivis d'un léger grondement. Il se tourna du côté gauche, fourra un bout de couette entre ses genoux et colla ses bras à sa poitrine. Sur les rives du lac sur le bord duquel était installé le chalet, de grandes maisons se juxtaposaient tous les cent mètres ; existait-il encore, dans la province, un seul lac inviolé par l'immobilier ? « Comme ça je suis bien, je pense... » Peut-être dans le nord, loin de tout, mais toutes les étendues d'eau qui étaient à une distance raisonnable d'un centre urbain avaient été colonisées par des citadins en quête de tranquillité. « Ah oui, je pense que ça s'en vient... » Et la plupart de ces chalets étaient vides plusieurs mois par année... « Il faudrait crissement nationaliser les chalets ! » se dit-il dans un éclair de génie. Tout à coup il n'était plus si confortable et, désespéré, il se retourna encore une fois. Afin de prévenir la détérioration des berges, la prolifération des embarcations motorisées et la disparition des étendues sauvages, le gouvernement québécois pourrait, chaque année, par tirage au sort ou par un autre moyen, distribuer les chalets aux citoyens, politique qui démocratiserait du même coup l'accès à notre belle nature. « C'est une bonne idée, pour vrai... » Apparemment, certains résidents d'Hochelaga-Maisonneuve n'étaient jamais sortis de leur quartier, ce qui lui semblait tout à fait invraisemblable. Mais ces pauvres gens étaient-ils les seuls responsables de leur

situation, ou alors avaient-ils été aliénés par un système qui les confinait à l'indigence et à l'ignorance ? Dans la rue, une portière de voiture claqua. Il bascula sur le ventre et remonta son genou gauche dans la position de l'arbre. Les vraies victimes du capitalisme, celles qui auraient toute la légitimité de se révolter, avaient été dépouillées des outils nécessaires pour reconnaître leur oppression — c'était là la redoutable efficacité du système. Un bruit strident le sortit de ses pensées : vvvvvvVVVVVVVVVV. Un imbécile faisait tourner dans le vide les roues de sa voiture qui ne trouvaient aucune prise dans la neige accumulée. « Crisse de cave, ça veut pas pelleter pis ça fait chier tout le voisinage ! », pensa amèrement P-A en essayant de ne pas « perdre » sa progression vers le sommeil. Quelques années plus tôt, après une fête chez des amis, la voiture de ses parents était restée embourbée dans la rue. N'ayant pas de pelle, malgré l'heure tardive, P-A avait patiné ainsi jusqu'à ce qu'une vieille voisine irritée sorte pour l'aider. Quand enfin il avait réussi à partir, il avait réalisé avec honte que son frein à main était toujours enclenché. Une vague de chaleur le parcourut à ce souvenir embarrassant. vvvvvvvvvv — vvvvVVVVVVVVVV — vvvvvvZZZZZZZZZZ. « Tu me niaises ?! Voyons donc ! Au pire, je vais y aller, pelleter, moi ! » Il se retourna brusquement, frappant le matelas du plat de sa main gauche. « Il est deux heures du matin, câlice ! » vvvvvvVVVVVVVV. Comment quelqu'un pouvait-il faire preuve d'un aussi grand manque de jugement et ne pas réaliser que son comportement dérangeait des dizaines de personnes ? Il se laissa retomber et porta ses mains à son visage. vvvvvvvvZZZZZZZZZZ. « Câlice... » Probablement le genre de personne qui, si on lui faisait poliment remarquer l'inconvenance de sa conduite, répondrait quelque chose comme : « Ouin, pis ? ». vvvvVVVVVVVVVV. N'en pouvant plus, il se leva et s'approcha de la fenêtre devant laquelle il tira le rideau, comme si un contact visuel avec le propriétaire

de la voiture embourbée allait changer quoi que ce soit. Une petite berline blanche oscillait doucement sur place. vvvvvvvVVVVVVV — vvvvvvvZZZZZZZZZZZ. « C'est ça qui arrive quand tu tiens absolument à avoir un char en ville... », se dit P-A en reprochant à la civilisation nord-américaine sa dépendance à l'automobile. vvvvvVVVVVVV. Lors de la fameuse tempête du 14 février 2007, il lui avait fallu trois heures pour parcourir les quelques kilomètres qui séparaient le Cégep de Sherbrooke de la maison familiale. vvvvvvvVVVVVVV — vvvvvvvZZZZZZZZZZZ. Sur le pont Terrill, une file de voitures se faisait ensevelir ; par égard pour l'environnement, P-A avait coupé le moteur mais, comme il écoutait la radio pour passer le temps, la batterie était morte. Il avait dû emprunter des câbles de survoltage à un inconnu et demander de l'aide pour faire démarrer la voiture. vvvvvZZZZZZZZZZ — contre toute attente, la berline progressa lentement vers l'avant ; un soubresaut la propulsa dans la rue recouverte de plusieurs pouces de neige et elle disparut sur Hochelaga. « Bonne chance, mon chum » fit P-A en se blotissant dans les couvertures. « Qui c'est qui sort à cette heure-là un jour de tempête ? » pensa-t-il avec irritation, avant de réaliser qu'une urgence familiale pouvait expliquer ce genre de comportement apparemment incompréhensible. Peut-être sa colère était-elle égoïste. « J'ai envie de pisser », réalisa-t-il avec irritation. Il alla aux toilettes, revint s'installer sous les couvertures et passa l'heure suivante à se retourner et à regarder son réveil en désespérant.

STATUT FACEBOOK DE P-A GAUDET

12 FÉVRIER 2012 00H17

Merci à [Marianne Tran-Turcotte](#) de m'avoir recommandé *Walden ou La vie dans les bois*, de Henry David Thoreau. À peine quelques pages de lecture et je tombe sur ce petit bijou :

« Être philosophe ne consiste pas simplement à avoir de subtiles pensées, ni même à fonder une école, mais à chérir assez la sagesse pour mener une vie conforme à ses préceptes, une vie de simplicité, d'indépendance, de magnanimité, et de confiance. »

Je sens que ça va être une belle lecture !

COMMENTAIRES

Simon Leduc-Chamberland : Je savais pas que t'étais philosophe...

P-A Gaudet : lol peut-être un jour

Marianne Tran-Turcotte : *Émoji d'un pouce en l'air*

Véronique Lapolice : Je recommande chaudement *La désobéissance civile* :)

P-A Gaudet : C'est sur ma liste!

Malgré le froid mordant, dans les trente degrés sous zéro, un attroupement accaparait le trottoir devant la salle de spectacle où se tenait l'assemblée ; on fumait et on distribuait des pamphlets sous un ciel immaculé. Des étudiants aux nez rougis, portant des dossards, demandaient aux passants en expirant un nuage de fumée blanche : « C'est pour l'AG ? » et les dirigeaient à l'intérieur. P-A entra en s'essuyant le nez avec la manche rugueuse de son manteau. Une grande chaleur régnait dans le vestibule ; des bénévoles assis derrière des tables pliantes accueillaient les membres et vérifiaient leurs cartes étudiantes ; il se faufila et s'installa dans la file d'attente qu'il croyait la bonne ; on lui fourra dans les mains un dépliant intitulé *Fermaille. Expiratoire de création*, et d'autres papiers divers. De la grande salle lui parvenait une rumeur comparable à celle qui précédait les prestations musicales auxquelles il avait déjà assisté au même endroit ; la foule était aussi dense que lors des soirées les plus courues. Il montra sa carte étudiante ; le jeune homme lui remit des cartons orange et bleu, puis le pria de prendre des pantoufles bleu poudre, comme à l'hôpital. Il gagna la salle et s'arrêta pour évaluer la situation : sur la scène, une grande toile était tendue derrière une longue table pliante sur laquelle s'affairaient deux gars en bras de chemise et une fille portant un gros foulard coloré. Des microphones et trois ordinateurs portables étaient connectés à une barre d'alimentation dont le fil serpentait sur le plancher. Des gens circulaient dans les allées tandis qu'au parterre, où on avait retiré tables et chaises, ils s'assoiaient à même le sol — d'où la nécessité des pantoufles. « Bien joué », songea P-A. Il remarqua une table, près de la porte, sur laquelle étaient posés de gros thermos ainsi qu'une pile de gobelets de plastique. Il alla se servir un café et, soufflant sur le liquide qui lui brûlait les doigts, la paperasse fourrée sous son bras, chercha du regard

des visages connus. Il finit par s'adosser à la balustrade d'une section surélevée du parterre, déposa son café et enleva son manteau, puis ouvrit le long tract rouge et blanc :

« Coup de grisou.

Fermaille naît dans le sein de la grève pour nous unir contre la hausse sous toutes ses formes. Hausse des droits de scolarité, certes, mais aussi hausse de nos angoisses individuelles et collectives comme en témoignent l'actuel paysage artistique étudiant et cette souffrance d'isolement qui en résulte.

Fermaille nous réunit entre ses pages pour laisser place à l'effusion de ce que nous taisions hier, seuls, prisonniers de la gangrène d'un poème intimiste, abandonnés à des intérêts individuels dont on ne peut se sauver.

Fermaille nous occupe et nous dérange et nous agrafe dans l'espace de ses pages parées à recevoir ce que nous ne disons plus qu'au coin d'un bar à cette heure tardive de la nuit où la face nous tombe à terre et les émotions nous remontent à fleur de peau.

Fermaille en a contre le capitalisme sauvage et son goût pervers du pétrole sous la cravate, quand nous, étudiants abusés, ne pensons qu'en survivance et en comment du pourquoi du demain fait d'incertitude et d'endettement.

Fermaille c'est l'expression artistique comme possibilité de réunion des puissances créatrices.

Fermaille existe au milieu des gris béton d'escrocs qui signent nos villes et nos campagnes exigeant sans cesse de nous une piasse de plus. Elle en a contre elle-même et son souffle court de promesses quand tout s'explique et burger king number seven for sale santé économique savoir-faire économique solitude économique éducation économique. Alors elle agit, libidineuse, au premier degré des forces psychiques qu'elle dirige vers cet objet commun : faire maille. »

— P-A !

Véro s'approcha, vêtue des pieds à la tête en coton ouaté gris et chaussée des mêmes pantoufles que tout le monde.

— Eille, Véro, qu'est-ce tu fais là? lança P-A, comme s'ils ne s'étaient pas donné rendez-vous.

— Ben, je... commença-t-elle, fronçant les sourcils.

— Laisse faire, l'interrompt P-A d'un geste de la main.

La tête penchée, elle le fixait de ses grands yeux verts, comme prêts à sortir de leurs orbites. Bien qu'il la côtoyait depuis quelques années, il n'avait toujours pas l'impression de la connaître. Leurs interactions le laissaient souvent perplexe ; elle ne semblait pas comprendre ses blagues.

— Ça va? T'as l'air perdu.

— Nonon... je lisais Fermaille, dit-il en brandissant le pamphlet, tout souriant.

Crime, t'es chic!

Elle baissa le regard sur ses vêtements.

— Quand même, han!

Son sourire révélait des dents trop parfaites pour ne pas avoir été alignées par des broches.

— T'es avec les autres ? demanda-t-il après une seconde de flottement.

— Là-bas.

Elle lança son bras vers le milieu du parterre. P-A ramassa ses choses.

— Cool. Après toi, fit-il galamment.

Faisant attention pour poser ses pas entre les sacs à dos, les cahiers, les mains et autres parties du corps qui traînaient sur le plancher, il suivit Véro jusqu'au petit cercle de la maîtrise en sociologie. Marianne, Dan et Mathieu étaient là, ainsi qu'une fille que P-A n'avait jamais vue.

— Eille, qu'est-ce que vous faites là !? fit P-A en mimant la surprise, blague qu'il s'entêtait à répéter malgré son faible taux de succès.

Marianne leva la tête et, de l'index, replaça ses lunettes sur la racine de son nez.

— Allo.

Ses cheveux noirs aux reflets bleutés tombaient sur un étrange chandail mauve à poils longs qui évoquait moins un vêtement qu'un tapis. Assise en indien sur un coussin, elle avait déposé ses bottes de randonnée devant elle, à côté d'un thermos fumant duquel se dégageait une odeur sucrée. Elle s'habillait comme quelqu'un qui, le même jour, magasine au salon des métiers d'art et escalade une montagne. Dan, à quatre pattes, étira tout son corps et tendit sa paume vers l'avant, devant le visage de Marianne.

— Salutations.

— Mes hommages. En forme? demanda P-A en tapant sa main.

Dan se rassit et replaça derrière ses oreilles ses longs cheveux de surfeur.

— Resplendissant.

Ses lèvres, surmontées par une mince moustache jaune, se retroussaient sur ses gencives et révélaient des incisives espacées; son grand sourire était celui d'un enfant espiègle et charmeur. Il tira les manches de son gros tricot à motifs sombres et revint à son syllabus; ses boxers bleu marine dépassaient de son pantalon. D'un geste de la main, Véro fit passer sa longue tresse châtain sur son épaule et s'installa sur un oreiller à côté de l'autre fille, qui était tournée vers la scène et balançait doucement le haut de son corps. Mathieu tassa son sac à dos pour faire de la place à P-A.

— Yooo, lança-t-il sans lever les yeux de son cellulaire, écartant de la main une mèche de cheveux qui tombait de sa casquette de cheminot.

— En forme?

Mathieu tenta de ramener sous lui ses pieds chaussés de hauts converses zébrés.

— J'ai déjà mal au cul, mais ça va.

Il tourna vers P-A son visage parsemé de grains de beauté et commença à lui parler d'un « film gore allemand culte des années 80 crissement sick » qu'il avait vu la veille. Leur amitié était née dans la file d'attente pour l'obtention de leur carte Opus et avait culminé quelques mois plus tard dans le visionnement du film *Holy Mountain*, alors qu'ils avaient fumé une quantité anesthésiante de haschich. P-A l'écoutait distraitement en observant les environs. La salle était fébrile; autour du petit cercle, d'autres groupes d'amis riaient fort et communiquaient leur enthousiasme par des exclamations enjouées. P-A n'était pas vraiment politisé ; bien qu'il suivait l'actualité plus que la moyenne des gens, qu'il pouvait nommer sans trop de problèmes les principaux ministres fédéraux et provinciaux, ou tenir une discussion sur les sujets polémiques du moment, il n'était en rien un expert et ne pouvait que vaguement expliquer ce qu'étaient la crise des commandites ou l'accord de Charlottetown.

— ... faque il ramasse le cadavre pis il le ramène chez eux pour pimenter la vie sexuelle de sa femme...

L'épisode politique le plus important de sa jeune existence avait été le référendum de 1995 et l'image qui lui en était restée était celle de son père rangeant la bouteille de champagne qu'il avait achetée pour l'occasion. Véro jasait à voix basse avec l'autre fille, que P-A observait discrètement : elle portait un cardigan fatigué par-dessus une blouse fleurie boutonnée jusqu'au cou ; quelques mèches de cheveux gras s'échappaient d'une toque improvisée et tombaient sur sa nuque frêle.

— ... l'esthétique est crissement *arthouse* mais en même temps vraiment amateur, ce qui rend ça encore plus troublant...

Son implication en politique se résumait à voter chaque fois que l'occasion se présentait, conformément à ce que lui avaient inculqué ses parents : voter était un devoir, ne serait-ce que pour témoigner du respect à l'endroit des malchanceux nés dans des pays moins civilisés que le Canada — le même argument qui servait à le convaincre de terminer son assiette. La fille se leva et, un appareil-photo entre les mains, disparut dans la foule en sautillant.

— ... les effets spéciaux sont dégueux, genre super suintants, pis il y a une scène où un lapin se fait dépecer pour vrai...

À une occasion, écoutant les conseils de sa mère, le jeune P-A de dix-huit ans avait été greffier le jour de l'élection qui avait accordé un second mandat à Jean Charest; il en gardait un souvenir flou, limité à l'ennui et au désagrément d'écouter la dame qui agissait à titre de scrutatrice lui parler de la diète à laquelle l'astreignait une grave opération à l'estomac.

— C'est malade ! s'exclama P-A en interrompant Mathieu. Combien tu penses qu'il y a de monde ?

— Je sais pas, genre... au moins trente, quarante personnes, conclut-il, pince-sans-rire, après un moment.

— Il y a combien de membres dans l'AFESH ?

— Aucune idée !

— C'est-tu votre première AG? demanda Marianne, étonnée.

Elle se rapprocha d'eux en glissant sur les fesses, puis s'étira pour récupérer son thermos.

— Ouin, avoua P-A, penaud. Comment ça marche?

Ils furent interrompus par une voix masculine qui résonnait dans les hautparleurs de la salle : « Un deux, un deux... Bon, je propose l'ouverture de cette assemblée générale

extraordinaire. » « Enfin! » cria quelqu'un alors que le bourdonnement de la salle perdait en intensité.

— Vous allez voir... chuchota Marianne.

« Je propose que mes compères ici présents s'occupent de l'animation de l'assemblée », reprit-il en désignant les deux gars et la fille assis à la table. À ce moment, la fille à l'appareil-photo revint s'asseoir à côté de Véro en faisant un pouce en l'air et une moue satisfaite. Tous levèrent leur carton orange; même les opposants à la grève devaient suivre le protocole.

— Ça sent ben bon, c'est quoi?

Une fille le remplaça au micro : « J'aimerais rappeler à tout le monde de respecter le temps de parole de chacune et chacun. Il y a des micros devant la scène, au bout de chaque rangée. »

— Du thé blanc.

« Mettez-vous en file si vous voulez vous exprimer. Pour des raisons d'égalité, on va essayer d'alterner les tours de parole entre hommes et femmes. » P-A gouta, prit un air impressionné et redonna le thermos à Marianne. « Vous votez avec les cartons qu'on vous a donnés à l'entrée. Pas d'applaudissements ; vous pouvez manifester votre appui en secouant les mains dans les airs. » Appuyé sur sa main gauche, Dan se rongea l'ongle du majeur droit.

— C'est comme ça que les sourds applaudissent, lui glissa Mathieu à l'oreille.

La jeune femme sur la scène continuait : « L'ordre du jour proposé est projeté ici. On peut l'amender au besoin. Nous constatons l'ouverture de l'assemblée à... onze heures vingt-six. »

— J'aurais dû apporter un coussin...

« On a une proposition, ici ? » À l'un des micros, un grand gars en veston brun demanda d'une voix neutre, l'air habitué à ces procédures : « Je propose qu'on fasse un huis clos avec les médias » et retourna s'asseoir immédiatement.

— Veux-tu le mien? proposa Marianne en levant une fesse.

Sur l'écran s'ajoutaient au fur et à mesure les propositions et les noms de ceux et celles qui les appuyaient. P-A refusa d'un geste de la main. L'amie de Véro revint s'asseoir et toutes deux agitèrent les mains pour appuyer la proposition. On allait maintenant passer au vote. P-A se sentit bousculé : il devait voter sur une proposition qu'il aurait aimé examiner en profondeur.

— Bon, j'ai envie de chier, dit Mathieu.

Faute de pouvoir se décider à temps, P-A se tourna vers Marianne, qui de toute évidence connaissait mieux que lui la démocratie étudiante, et leva son carton bleu. Devant eux, les deux filles et Dan levèrent leur carton orange. Le vote contre l'emporta à majorité.

— Je reviens, fit Mathieu en se leva brusquement.

L'assemblée adopta l'ordre du jour à l'unanimité, puis passa à la constatation du plancher. À l'écran était projeté un fichier Word sur lequel était écrit : « Que l'AFESH constate l'atteinte du plancher de 7 associations représentant 20 000 membres sur 3 campus. » Quelques applaudissements retentirent. « À l'ordre, s'il vous plait. » La constatation fut adoptée à l'unanimité. Puis plusieurs étudiants et étudiantes défilèrent aux micros pour réclamer l'exemption de certains de leurs cours au vote de grève.

— C'est quoi ces mèches-là, on est-tu en 2005? glissa Marianne à P-A.

Certains des amendements furent acceptés, d'autres rejetés, sans que la raison principale soit claire aux yeux de P-A. Pendant ce temps, dans toute la salle, les différents groupes d'amis commentaient les interventions au micro, traitant d'égoïstes les étudiants qui se plaignaient d'être affectés par la grève, ou d'antidémocratiques ceux qui voulaient obliger tout le monde à la faire.

— Close call, chuchota Mathieu en se rassoyant.

La salle était de plus en plus bruyante ; ça faisait presque quarante-cinq minutes que des étudiants venaient essayer de faire exempter leurs cours de la participation à la grève et le parterre s'impatientait. L'amie de Véro, après s'être balancée pendant plusieurs dizaines de minutes, avait posé sur ses cuisses un cahier-spirale dans lequel elle dessinait des motifs psychédéliques au crayon de plomb. Dan semblait serein et écoutait gentiment, la jambe gauche repliée sous sa cuisse, rongant les ongles de sa main droite. Ses seuls commentaires consistaient en des grimaces qu'il faisait en se retournant vers ses amis. P-A commençait à avoir sérieusement mal aux fesses et aux genoux ; il déplia ses jambes et les ramena vers sa poitrine, mais cette position n'était guère plus confortable que celle qu'il venait de quitter.

— Fait ben chaud!

Il soupira, enleva son chandail de laine et le plaça sous ses fesses. Il sentit l'odeur âcre de ses aisselles s'échapper par les manches de son t-shirt et colla ses bras le long de son corps pour ne pas trop importuner ses camarades. Marianne sortit de son sac un tupperware rempli de salade de pâtes. « Ceux qui veulent passer immédiatement au point Plan d'action, levez votre carton. » En quelques secondes, une vague orange déferla sur le parterre. « Adopté à l'unanimité. » Marianne cria sa joie et, la main devant la bouche, rit de son

manquement au protocole. La fille se retourna et braqua son objectif sur la foule derrière elle; P-A, au premier plan, fit un sourire exagéré. Elle baissa son appareil et les commissures de ses lèvres se levèrent légèrement en un sourire baveux aux canines saillantes. Ses fins sourcils suivaient la ligne de son nez busqué et quelques boutons d'acné rougissaient son menton. L'animatrice lut la proposition du plan d'action : « Que l'AFESH participe activement au blocage du Centre de Commerce Mondial le 16 février à 8 h au Square-Victoria — »

— Tchèque-moi ben PAS être là à huit heures au Square Victoria, lui glissa Mathieu à l'oreille.

« à la manifestation régionale du 20 février à 16 h au Carré Berri — »

— Commences-tu à avoir faim ? Y a un Tim juste à côté, ajouta Mathieu.

« à la manifestation nationale de déclenchement le 23 février au Square Phillips à 14 h »

— Penses-tu que ça va finir bientôt ? demanda P-A à Marianne.

— Ça dépend ce que tu veux dire par « bientôt ».

« Ainsi qu'à la manifestation nationale à Québec le 1^{er} mars, au parc des Braves à 14 h. »

— Hier, dans la faculté des arts, ça a duré cinq heures, fit l'amie de Véro en se retournant, l'air excité.

— Cinq heures! répéta Mathieu.

— Faque j'ai le temps d'aller acheter une douzaine de beignes pis un café de l'autre côté de la rue ?

— Ben oui, ça sera pas fini c'est sûr. Tchèque.

Devant les micros se pressaient quelques personnes qui voulaient proposer des amendements à la proposition principale. Déjà, un gars qui portait un bandage sur le

poignet gauche demandait d'ajouter, à la fin de la proposition : « que l'AFESH participe à l'opération Westmount le 15 février à 16 h au parc Westmount. » Il fallait maintenant voter sur cette proposition. P-A et Mathieu se levèrent et coururent jusqu'au café voisin, où ils entrèrent en frissonnant. Ils se placèrent dans la file d'étudiants qui avaient eu la même idée qu'eux. Assis sur les banquettes de plastique, des aînés les observaient d'un air curieux.

— Sti que c'est plaaaaate ! grogna Mathieu, la tête penchée vers l'arrière.

P-A regardait les rangées de beignes derrière la vitrine.

— Tu trouves ? Moi je trouve ça... je sais pas... fascinant ? Moi je dis : ben des rosettes, des glacés, pis des Boston. Je pense que je vais me gâter un sandwich, aussi.

— C'est tellement juste du gossage ! Faut voter pour toute, même pour ouvrir la maudite assemblée où on a été invité ! Pour vrai, si ça finit pas bientôt, moi je sacre mon camp. Voyons, c'est pas des paninis, ça ! ajouta-t-il, le regard levé vers les affiches derrière le comptoir.

— Tu resterais pas pour le vote ?

— Ben là, le vote, on s'entend que c'est pas un gros suspense, non ?

Ils traversèrent la rue en courant et ramenèrent des sandwiches, des grands cafés et une douzaine de beignes. À leur retour, la chaleur de la salle leur sembla moins lourde.

— Excusez, excusez, excusez, fit P-A en se faufilant au parterre.

Il déposa la boîte de beignes au milieu de son cercle d'amis et essaya de reprendre le fil de l'AG. Sur l'écran, on pouvait lire l'amendement suivant : « Que l'AFESH participe activement à la manifestation opposée à la brutalité policière du 15 mars. » Sans hésiter, Dan s'empara d'un glacé à l'érable. Au micro, une fille rousse s'agitait : « ... que c'est pas

pour tout le monde ces manifs-là. Chaque année ça vire en émeute ! Tous les ans, il y a de la casse — ». P-A associait ces manifs à des gens cagoulés et bien décidés à faire dégénérer la manifestation pour que la répression policière justifie leur marche, qu'ils avaient pourtant eux-mêmes fait dérailler — c'était en tout cas ce que disait Sim, dont le père était un agent à la retraite de la Sûreté du Québec.

— De la casse... deux-trois vitres pétées pis un char viré su'l top, faut pas charrier..., disait l'amie de Véro en lorgnant le contenu de la boîte de beignes.

Perplexe, P-A essuya un peu de mayonnaise qui coulait sur son menton. « pis des arrestations. Faudrait informer les gens avant de décider de représenter l'AFESH là-bas pour être sûr que tout le monde sait dans quoi il s'embarque. »

— Ça a juste pas rapport avec la grève, dit Marianne.

Quelques minutes plus tard, on proposait un sous-amendement : « Que l'AFESH prenne les moyens nécessaires pour informer ses membres sur les conséquences possibles entourant la participation à ce genre de manifestation. Que l'AFESH organise des ateliers sur la défense de droits et la répression politique dans les premières semaines de grève. » P-A chiffonna l'emballage de son sandwich. Une fille proposa d'un ton impatient la « question préalable ».

— C'est quoi, ça ? demanda P-A à Marianne.

Une odeur de cannabis parvint aux narines de P-A ; assise en indien, une fille aux cheveux courts roulait un joint, appuyée sur le syllabus du cours *LIT849X : Théories de l'écriture au féminin*.

— C'est quand on a assez niaisé pis qu'on décide de voter. Faut que ça soit accepté aux deux tiers.

Le sous-amendement fut accepté à l'unanimité, puis l'amendement lui-même. Devant lui, Véro avait ôté son tricot et, les jambes tendues, collait son nez sur ses tibias. Son amie se balançait en regardant l'écran numérique de sa caméra. On proposa ensuite « Que l'AFESH travaille avec les autres associations facultaires afin d'organiser une nuit de création à l'UQAM, dans l'objectif de se réapproprier un lieu public ainsi que de rassembler le plus de personnes possible dans un événement festif. » Plusieurs étudiants secouèrent les mains. Mathieu échappa une coulée de gelée aux fraises sur ses pantalons ; il observa le dégât puis, avec l'index, racla la gelée et la porta à sa bouche d'un air nonchalant. Quelqu'un proposa de fixer une date pour cette éventuelle nuit de création, mais l'amendement fut rejeté par l'animatrice : c'était un événement organisé avec les autres associations et il était impossible de fixer une date dès maintenant. On fit appel de cette décision, sans succès. Alors on proposa d'ajouter, à la fin de la proposition : « Que la date finale de l'événement soit soumise à l'AG de l'AFESH. » L'idée fut rejetée à majorité. Mathieu soupira.

— Reste-tu des beignes? demanda Dan en s'étendant vers la boîte.

La majorité rejeta aussi la proposition qui visait à remplacer « une nuit » par « plusieurs nuits », puis adopta la proposition principale. P-A commençait à s'impatienter ; peu importe la position qu'il prenait, il avait mal au dos, aux fesses, aux genoux. L'assemblée s'éternisait; les propositions d'amendements et de sous-amendements se multipliaient sans qu'il en voie la pertinence. Il se demanda même s'il devrait partir avec Mathieu ; ils pourraient aller boire un verre. Marianne avait sorti les *Pensées pour moi-même* de Marc-Aurèle et feuilletait au hasard les passages soulignés. « De même, si tu t'affliges parce que tu ne fais pas une action qui te paraît saine, pourquoi ne la fais-tu pas

plutôt que de t'affliger? » lut-il par-dessus son épaule. Il parvint à étendre sa jambe droite devant lui, entre Véro et Sophie.

— Ça vous dérange pas que je mette ça là quelques minutes? En passant, moi c'est P-A.

Il tendit la main à l'amie de Véro.

— Sophie.

Elle la lui prit et la secoua vigoureusement.

— Ayoye, mon opération! cria-t-il en s'agrippant le coude.

Elle sursauta et grimaça, puis esquissa un sourire sceptique. On proposa la tenue d'une « plénière » de trente minutes sur l'organisation de la grève au quotidien. Marianne se leva et se dirigea vers les toilettes.

— Une quoi ? demanda P-A, penché vers l'avant.

— C'est genre une discussion, expliqua Véro. N'importe qui peut aller au micro pitcher des idées d'activités pis toute.

— Qu'est-ce qu'il y a à discuter?

— Ben des affaires, dit vaguement Sophie.

P-A réalisa qu'il n'avait qu'une vague idée de ce que signifiait « être en grève ».

— M'en vas prendre l'air, fit Mathieu en se levant, une cigarette entre les lèvres.

Un jeune homme se présenta au micro pour demander si la grève était vraiment nécessaire, s'il n'y avait pas d'autres moyens de faire pression sur le gouvernement, qui auraient moins d'impact sur les étudiants. Véro et Sophie s'indignèrent silencieusement ; celle-ci se leva et se rendit à l'avant. Quelques minutes plus tard, elle prit la parole, la tête légèrement penchée vers le micro : « C'est en réponse à ce que monsieur a dit plus tôt sur les

alternatives à la grève. Ça fait deux ans qu'on milite pour annuler la hausse. Deux ans ! » Elle appuya ses propos en levant deux doigts; des mains frétilèrent. « On organise des manifs, on a fait des pétitions, on a été dans les médias, on a exigé de rencontrer le gouvernement... on a occupé des bureaux, on a tenu notre boutte devant l'administration de l'UQAM, mais... de leur côté, ils veulent pas négocier. » Les mains dans ses poches de derrière, elle balançait son poids d'une jambe à l'autre. « Ils y tiennent en hostie, à la hausse. Ils ont l'appui des recteurs, des chefs d'entreprise, des chambres de commerce, heu... des instituts économiques, pis toute. On a fait notre possible, mais ça l'a rien donné. Faque, pour répondre à la question demandée plus tôt : non, on a pas d'autres options. Là, c'est le temps d'arrêter d'être gentils. »

— Yeah! cria une voix masculine.

— Décorum, s'il vous plait, rappela platement la maitresse de cérémonie.

« By the way, dans l'histoire du Québec, c'est jamais arrivé qu'une session soit annulée à cause d'une grève. Le marché du travail a besoin des diplômés, faque c'est nous qui a le gros bout du bâton. Si on lâche pas, ils vont être obligés de plier. » Marianne l'observait, la tête penchée vers l'arrière et ses lunettes au bout de son nez. « L'idée, c'est pas de savoir si *votre* session va être chamboulée par la grève ; c'est de savoir si les études de *tous* les Québécois-Québécoises vont être compromises dans les prochaines années. » Elle descendit de la scène et rejoignit le groupe en faisant des highfives. Au micro, une jeune femme proposait d'organiser un club de tricot pour créer un immense carré rouge en laine qui serait déployé lors des manifestations ; une autre proposait de mettre sur pied un orchestre mobile de *gumboots* et de percussions en tous genres, la création d'un journal de grève, la tenue de plusieurs *manif-festives*, rassemblements publics à mi-chemin entre

carnaval et manifestation traditionnelle, etc. Un jeune homme prit la parole au micro : « Il faut qu'on soit solidaire les uns des autres, pis que c'est pas solidaire de rester chez vous pendant que du monde se donnent comme des malades pour que la grève aboutisse sur quelque chose. » C'est vrai, se dit P-A, faut que je m'implique... « Le gouvernement, ils vont pas revenir sur leur décision après une semaine ; la grève, si on veut la gagner, il va falloir la faire durer. Pis, pour la faire durer, il va falloir s'entraider, agir ensemble... on va leur montrer que c'est pas vrai que les jeunes sont dépolitisés ! » Oui! songea P-A, oui! « On va leur montrer ce qu'on peut faire quand on est unis ! On va leur montrer en TABARNAC ! » Toute la salle contrevint au protocole et applaudit chaudement, cris à l'appui, l'étudiant qui brandissait maintenant le poing dans les airs. Sophie se leva pour prendre des photos de la foule. Sur la scène, la présidente réclamait mollement le « décorum » avec un sourire qui laissait deviner ses sympathies politiques. P-A applaudissait comme un déchainé ; autour de lui, des visages extatiques ; même Mathieu s'était laissé emporter par le discours inspiré. Le calme revint finalement ; quelqu'un proposa l'ajournement immédiat de l'assemblée ; un autre que l'article 28 du code de procédures soit levé ; sans succès.

— C'est quoi, l'article 28 ?

Alors une fille proposa un long texte qu'elle lut dans son intégralité :

« **Considérant** la nécessité d'une coordination de la grève au quotidien ;
Considérant la nécessité de démocratiser l'organisation de la grève auprès des grévistes ;
Considérant l'important de construire un lieu où tous et toutes se sentiront à l'aise d'intervenir ;

Qu'une *Assemblée populaire des grévistes* soit constituée ;

Que toute personne d'une faculté ou d'un module de l'UQAM en grève ainsi que toute personne, en grève ou non, appuyant la grève et souhaitant se solidariser avec les grévistes y soit conviée : qu'elle y ait le droit de parole, de proposition et de vote ;

Que cette Assemblée soit un lieu de diffusion et de présentation des projets et des décisions : en ce sens, qu'elle statue un calendrier cohérent des divers projets, qu'elle serve

à solidifier les relations des grévistes entre eux et entre elles, qu'elle se charge de la diffusion des projets et qu'elle mette en relation les organisatrices et les organisateurs avec les associations étudiantes ayant les fonds pour subventionner leurs projets et prendre des décisions relatives au déroulement de la grève ;

Que cette Assemblée ait le pouvoir de créer ou de reconnaître tout comité qu'elle juge pertinent ;

Que cette Assemblée soit exempte de discriminations politiques et de remarques sexistes, racistes et homophobes ;

Qu'en tout temps, cette Assemblée tienne compte des décisions prises démocratiquement dans les assemblées générales des facultés et des modules en grève ;

Que cette Assemblée respecte l'autonomie des comités et des groupes affinitaires qui la constituent ;

Que cette Assemblée puisse à tout moment déterminer son fonctionnement ;

Que cette Assemblée se tienne dans la matinée des mardis et des jeudis, et à tout autre moment qu'elle jugera pertinent. »

Cette proposition semblait pleine de bon sens aux yeux de P-A, qui anticipait la fin de l'Assemblée. Mais tout le monde ne partageait pas cet avis ; aussi demanda-t-on de remplacer l'expression « tienne compte » par « respecte », ce qui souleva l'ire de Sophie. L'amendement fut rejeté à majorité. On proposa ensuite de biffer « ainsi que toute personne, en grève ou non, appuyant la grève et souhaitant se solidariser avec les grévistes ».

— Nooonnnnn ! lança Sophie, mimant la déception la plus totale.

— Ben là, fit Marianne.

Véro prit Sophie dans ses bras et la consola en lui frottant le dos. L'amendement fut une fois encore rejeté ; la proposition principale, elle, fut adoptée à majorité. La salle soupira de contentement. Les grévistes enfilèrent leurs manteaux dans un grand froissement de tissus. Un gars proposa « que la prochaine assemblée de reconduction soit le mercredi 22 février, idéalement à 17 h, et qu'un service de garde y soit organisé ». Malgré l'agitation dans la salle, des étudiants continuaient à aller au micro. On proposa un amendement qui ajoutait : « Que le deuxième point de cette assemblée soit le point CLASSE et que le

point 2.1 soit *alliance stratégique*. » Un sous-amendement fit biffer « et que le point 2.1 soit *alliance stratégique* ». P-A ne sentait plus ses fesses. On proposa de changer « le 22 février » pour « la semaine prochaine », puis la proposition de fermer l'assemblée fut appuyée à l'unanimité. Tout le monde se leva d'un coup, courbaturé et gémissant de douleur. P-A prit le dernier beigne, le tint entre ses dents pendant qu'il nouait son foulard, puis suivit ses amis en mastiquant nonchalamment.

STATUT FACEBOOK DE SIM LEDUC-CHAMBERLAND

14 FÉVRIER 2012 7H29

« Privé des fonds pourtant promis par le gouvernement Harper dans son dernier budget, le Laboratoire de recherche atmosphérique en environnement polaire (PEARL), installé à Eureka sur l'île d'Ellesmere, près du cercle polaire, devra fermer ses portes à la fin d'avril. »

Lien partagé : **La station Eureka fermera en avril/Le Devoir**
Le Devoir

COMMENTAIRES

Anna Ben Achour: :(

Pierre Chevrier : Désolant!

— Bon ! On va célébrer ? lança Marianne en s'élançant dans la noirceur précoce de l'hiver.

La lueur des lampadaires se reflétait sur la neige et se perdait dans la poudrerie et les enseignes lumineuses des commerces adjacents.

— Venez chez nous ! proposa Sophie en reniflant.

Les rares passants marchaient tête baissée contre un vent puissant qui semblait souffler dans toutes les directions ; le toussotement d'un moteur qui refusait de démarrer se fit entendre.

— C'est dans quel coin ? demanda P-A en relevant le collet de son caban.

— On devrait faire une grève contre l'hiver, maugréa Mathieu.

Il alluma une cigarette. Dan enfila une cagoule de ski et de grosses mitaines, puis lança un pouce en l'air.

— C'est pas loin.

Elle serrait contre elle son ample blouson aviateur en suède et pointa le sud d'un mouvement du menton.

— Let's go ! fit Véro, impatiente.

Elle jogga sur quelques mètres, glissa sur le trottoir enneigé et tomba sur les fesses. Sophie éclata de rire et la pointa du doigt.

— Aowe, se plaignit-elle, couchée en étoile.

Elle agrippa la main que lui tendait Marianne et remonta rapidement sur ses pieds. Un sourire au visage, elle essuya la neige collée à son pantalon. Le petit groupe se mit en route.

Mathieu écrasa sa cigarette, rentra ses mains à l'intérieur des manches de son manteau et en posa les extrémités sur ses oreilles. Pendant quelques minutes, tous restèrent silencieux, sauf pour énoncer d'insignifiants « Hostie qu'il fait frette ! » ou « Je commence à avoir faim, moi-là... » Après avoir pris une enfilade de rues résidentielles, le groupe pénétra dans un petit dépanneur qui arborait une enseigne lumineuse Tremblay. À l'abri du froid, les grévistes se frottaient les mains et les oreilles en se plaignant de la température. Dan et Marianne argumentaient devant l'étal de croustilles.

— Tu me niaises? Pourquoi pas au pickle, tant qu'à y être? s'enquit Marianne, l'air offensé.

Un sac de chips au ketchup dans les mains, Dan souriait.

— C'est quoi, t'es pas game?

À la caisse, un quadragénaire asiatique, arborant de minces lunettes rondes et un manteau Canada Goose, attendait patiemment qu'une dame compte et organise ses billets de loto.

— T'as du lait, chez vous? demanda Véro en se mettant dans la file.

— Je vais en chercher.

Sophie gambada vers les réfrigérateurs. Des hautparleurs chuchotaient une musique classique que P-A n'était pas en mesure d'identifier. Mathieu pénétra dans la chambre froide.

— On se prend une douze ? Je m'en occupe. Je t'en dois pour la dernière fois...

Ils rejoignirent les autres à l'extérieur et reprirent leur marche. P-A essayait d'oublier ses pieds gelés en se demandant comment Sophie faisait pour ne porter qu'un jeans mince dans un froid pareil. Les mains dans les poches, son foulard noué sur ses oreilles et la tête rentrée dans les épaules, elle faisait de longues enjambées qui secouaient son sac à dos en toile.

— Grouille-toéééééé, fait freeeeeette ! cria Véro, quelques mètres plus loin, ayant déjà atteint la porte de l'appartement.

— J'arrive !

Sophie entama un sprint prudent puis se laissa dérapier sur la neige tapée du trottoir et s'arrêta devant un immeuble de trois étages ; elle tourna la clé et donna un coup de pied dans le bas de la porte, qui s'ouvrit sur un corridor dont le bois franc était recouvert de tapis à motifs orientaux. Chacun essayait d'ôter son manteau et d'enlever ses bottes en se bousculant dans l'espace exigu.

— On devrait faire une grève contre l'hiver, répéta Mathieu qui soufflait dans ses mains.

— Vite, vite, vite ! cria Sophie en courant dans le salon, où elle se blottit sous une épaisse courtepointe.

On alla déposer les caisses de bières sur le balcon arrière et tout le monde se rejoignit dans le salon, où régnait une odeur d'encens. Les plafonds hauts, les fenêtres et les grandes moulures qui les bordaient témoignaient de l'âge du bâtiment, qui aurait bénéficié de quelques rénovations : des craques s'étiolaient aux coins des murs, les lattes du parquet s'écartaient, le plancher décrivait une pente impossible à manquer. Deux divans fatigués, l'un mauve, l'autre gris, se faisaient face de part et d'autre d'une petite table basse.

— Tout le monde a de quoi boire ? demanda Dan en remontant son pantalon.

— Attendez ! Marianne décapsula sa bière et ajouta : OK !

Ils firent un petit cercle autour de la table et levèrent leurs bières au-dessus de leurs têtes.

— À la grève !

— À la grève ! reprirent-ils à l'unisson.

Les invités se serrèrent ensuite sur les deux sofas.

- Ça fait longtemps que t’habites ici? demanda Dan à Sophie.
- C’était-tu looong?! geignit Mathieu en s’asseyant entre P-A et Marianne.
- Deux ans, à peu près.

Assise par terre, les jambes en V, Sophie observait la pièce à travers l’objectif de son appareil-photo.

- Mais ça valait la peine, on est en grève!

Marianne observa une tache sur le coussin qu’elle serrait contre elle, grimaça et le déposa par terre.

- J’aime vraiment les hauts plafonds, remarqua Véro, la tête en l’air.
- J’avoue que ça me tentait pas trop d’avoir le cours de cet après-midi.
- Ouin, moi aussi, mais il manque juste un peu de lumière. Il y en a un peu dans la cuisine, mais c’est vraiment pas assez.
- Ben là, P-A, j’espère que c’est pas juste pour ça que t’es venu à l’AG!
- Surtout pas à ce temps-ci de l’année! Ça affecte vraiment mon humeur.
- Évidemment! Mais tsé, d’une pierre, deux coups...
- C’est-tu vrai, cette affaire-là de dépression saisonnière? demanda Mathieu en s’immisçant dans l’autre discussion.
- T’es au courant que faire la grève, c’est pas juste de pas avoir de cours?
- Je te dis, je pogne toujours une déprime au début novembre.

P-A mima la surprise.

- C’est pas des vacances?
- Non mais, c’est-tu prouvé scientifiquement?

Mathieu se pencha vers l'avant, forçant Marianne et P-A à se reculer pour se parler.

— Faut lever des cours, faire du piquetage, aller aux AGs...

Dan s'assit sur le dos du sofa.

— Pour vrai, je pense que faire des sports d'hiver, c'est le meilleur moyen de contrer ça.

— Mon coloc fait du vélo, lança P-A.

— Véro! cria Marianne. On a des novices, ici...

— L'affaire, c'est que ça coute cher, fit Sophie.

— C'est parfait, on va pouvoir les endoctriner!

La première bière n'était pas encore ingérée que les répliques fusaient à vive allure, formant une conversation chaotique et protéiforme.

— Non, je vous dis, c'est l'EN-FER, poursuivait Véro. Ça fait deux ans que notre appart a été infecté (shout out à mon proprio, qui a essayé de me faire payer pour l'extermination), pis je capote encore chaque fois que ça me pique dans mon lit...

— Une de mes amies se faisait cruiser par l'exterminateur, commença Sophie.

— Ben non ! s'étonna Marianne en replaçant ses lunettes.

— Je vous jure ! Le gars avait son numéro de cell, faque un soir elle reçoit une photo du dude en boxers qui l'invite à venir passer « la meilleure soirée de sa vie » ou de quoi du genre, pis elle a répondu, genre, « No way », pis le gars était comme « Scuse, c'était pour ma blonde ».

— Buuuullshiiiiit ! cria Dan dans ses mains en portevoix, d'un ton de basse.

P-A leva sa bière.

— Au nom du genre masculin, je tiens à m'excuser.

— Quand j'étais à Saint-Henri, intervint Mathieu, on avait trouvé une punaise dans notre chambre, faque on avait appelé le proprio : quand les exterminateurs sont allés dans l'appart d'en haut, ils ont dit que c'était infesté. Il paraît que ça grouillait sur le matelas.

— Aaaaaaark !!!

Marianne remarqua que Sophie pointait son objectif dans sa direction et détourna la tête.

— Comment ça se peut ? Je veux dire... à un moment donné t'allumes, non ?

— Ben, pas si tu sais pas c'est quoi. Peut-être que tu te sens mal devant le proprio...

— C'est un problème de pauvre, les punaises de lit, expliqua Véro. Il y en a pas à fucking Westmount, des punaises. C'est juste dans les quartiers pauvres. Les riches pensent que c'est parce que les pauvres sont pas propres, mais ça a pas rapport. Crisse, tu pognes un matelas sur Kijiji, ou même tu dors chez quelqu'un qui a des punaises, pis WOUPS ! t'en ramènes chez vous. C'est-tu de ta faute ? Ensuite, ça coute cher, l'hostie de traitement, faut que le proprio fasse ça vite, faut que tu trouves une place où dormir, pis que tu passes huit-cents fois ton linge à la sècheuse... Essaye de faire ça en travaillant à temps plein pis en t'occupant de deux kids !

— T'as un mémoire de maîtrise drecte là, fit Dan. « La punaise et le proprio : une enquête sociologique ».

— Quand un gars à la job avait des punaises, commença P-A, ça c'était su pis le monde était comme « Il est mieux de pas en ramener ici ! Je sais pas si je lui fais confiance pour s'en occuper comme du monde. » J'étais comme « Yo, il resterait

chez lui s'il avait pas besoin de venir travailler ! Paye-lui des journées de congé, au lieu de chialer... »

— Tu lui as dit ça ?! s'étonna Véro.

— Non, mais j'aurais dû...

Un coup sourd frappa la porte d'entrée, qui s'ouvrit ensuite en laissant passer un courant d'air glacial.

— Identifiez-vous ! cria Sophie.

— Myriam Clarke ! annonça une voix féminine enrouée.

— Javier Serrato Hernandez ! cria en entrant dans le salon un gars bronzé avec une coupe champignon et une chemise en flanelle.

Ses jeans bleus tombaient sur des mocassins artisanaux aux motifs élaborés. Myriam entra par la suite en faisant un grand geste circulaire de la main, qui révélait un chat noir tatoué sur son avant-bras : « Allo. » Sophie fit les présentations.

— Il est où, Totoro ? demanda Myriam en se penchant vers l'avant pour secouer la neige collée à ses longs cheveux mauves.

— La dernière fois que je l'ai vu, il chillait sur ton lit.

Elle quitta la pièce, laissant derrière elle un silence inconfortable.

— Pis, le taekwondo ? s'enquit Sophie.

— Taikiken, la corrigea Javier, immobile, les mains jointes dans son dos.

— C'est japonais, ça, non ? intervint Dan, intéressé. Moi j'ai fait du karaté pendant longtemps.

— T'es ben trop sportif pour être aux études supérieures, lança Mathieu sans lever les yeux de son cellulaire.

Dan se leva et s'approcha de Javier en lui tendant la main.

— Moi c'est Dan. C'est un honneur et un privilège, Javier.

— Réciproquement, répondit Javier avec un léger accent espagnol.

Une barbe clairsemée recouvrait ses joues et sa gorge. Myriam revint au salon, vêtue d'un chandail à capuchon et portant dans ses bras un chat noir aux yeux vert émeraude qui sortit de la pièce dès qu'elle le posa par terre.

— Toi aussi, tu fais du... des arts martiaux ? demanda P-A, par politesse, à Myriam, qui se tenait près de lui.

— Ça m'a vraiment appris la discipline, continuait Dan près de l'entrée.

Installé dans un angle de cent-trente degrés à côté de Javier, qui hochait la tête, il avait lui aussi croisé les mains derrière son dos.

— Ben oué, toé ! fit-elle d'une voix puissante, en mimant la surprise. C'est Javier qui m'a convaincue.

De la langue, elle jouait avec l'anneau qui ornait sa lèvre inférieure.

— J'aime le côté plus... spirituel. C'est comme de la méditation.

— Faque tu pourrais me péter la gueule, genre, n'importe quand ? blagua P-A.

Il ôta sa tuque et se gratta la tête. Javier hochait la tête et regardait Dan dans les yeux.

— La composante « combat », à la limite, c'est pas nécessaire...

— Les nerfs, ça fait un mois que j'ai commencé. Mais si tu veux vraiment le savoir...

Elle alla chercher son sac, sorte de poche noire aux multiples fermetures éclair, et en sortit un poing américain en acier. P-A fut aussi surpris que si elle lui avait montré un fusil d'assaut.

— Malade ! Je peux-tu ?

— Gâte-toé.

L'objet était lourd ; P-A passa ses doigts dans les trous et accota la partie contondante contre sa mâchoire. Il frissonna en imaginant le choc de l'acier sur ses os.

— Disons qu'avec ça, j'ai déjà... convaincu un gars plus grand que toé de me laisser tranquille.

Il le lui redonna avec une sorte de déférence qu'il n'aurait pu s'expliquer.

— Je peux-tu voir ? demanda Véro à son tour.

Myriam le lui lança d'un sofa à l'autre. Tout le monde s'approcha pour contempler l'objet alors que Véro le glissait sur ses doigts.

— J'haïs pas le feeling, pour être honnête.

Elle tendit la main devant elle comme pour admirer une bague.

— Ça fait très raffiné, lança Sophie.

Tout le groupe se passa l'objet pendant que Véro sortait de son sac une bouteille aérosol.

Myriam fit une moue appréciative.

— Du poivre de cayenne. Nice.

— Je me suis pogné ça après qu'un *perv* m'ait suivie en fin de soirée.

— Ben voyons !

— J'étais soule, je revenais chez nous. Il devait être autour de quatre heures, pis j'ai remarqué qu'un dude me suivait. Dans ma poche, j'ai passé mes clés entre mes doigts... Je me suis retournée, pis il était là, la graine entre les mains (elle se leva et l'imita), pis il a fait une face genre d'enfant qui se fait pogner par sa mère.

Assise en amazone sur un bras de fauteuil, Sophie frissonna de tout son corps.

— Je connais une fille qui s’est fait venir dessus dans le métro, révéla Mathieu en levant la tête.

— Quoi ?! s’écrièrent tous les invités.

— Le gars lui a dit « Merci madame », pis il est parti.

— Au moins, il était poli ! lança P-A en riant.

Quelques rires éclatèrent tandis que Véro tourna vers lui ses grands yeux verts, tête penchée, sourcils froncés.

— C’est une joooOke, je niaise ! se défendit-il en souriant.

Après quelques bières, le groupe afficha une énergie décomplexée et Véro commença à faire des démonstrations de flexibilité : elle se tint en équilibre sur une jambe et cambra le dos pour attraper son autre pied, dans la position du danseur. Sophie se leva.

— Attends, là, c’est facile, ça!

Elle se tint debout, face au reste du groupe, perdit l’équilibre dès qu’elle tendit sa jambe derrière elle et s’écroula par terre en riant.

— Booooouuuhh!

— T’es capable de faire ça, toi? demanda P-A à Marianne.

— Es-tu malade? Mais je peux faire ça, fit-elle en lui tendant ses lunettes.

Elle posa la tête au sol, se donna une impulsion avec les pieds et se leva sur les mains; puis elle déplia les jambes, lentement et en tremblant, à la verticale, sous les encouragements des autres. Sa jupe en suède glissait de plus en plus sur ses collants et son ample chandail mauve révélait son ventre blanc.

— Attention, là, Marie, tu perds des morceaux, lança Mathieu.

Dan se leva, prit son pied gauche avec sa main droite et, sans hésiter, en sautant, fit passer son pied droit dans l'anneau ainsi formé.

— Quoi ?! s'étonna P-A.

Il fit un salut de gymnaste et se rassit. Quelques minutes plus tard, tout le groupe s'essayait à faire des roues latérales. Marianne s'assurait de protéger les bières qui traînaient un peu partout.

— Yoga et escalade, fit Véro à Dan, en se dirigeant vers la cuisine.

— Ça m'a toujours tenté, l'escalade, tu me montreras!

— J'ai pour mon dire qu'un sport où t'as pas d'adversaire qui veut te faire mal, c'est pas un sport, glissa P-A à Mathieu, pince-sans-rire.

Un peu à l'écart, Sophie faisait des arabesques chambranlantes avec une concentration anormale; plus personne ne la regardait.

— Ça veut-tu dire que manifester, c'est un sport? demanda Myriam.

— Soph, il est où ton moule à gâteau? cria Véro de la cuisine.

— Ça dépend comment tu manifestes, répondit Marianne.

— Gâââteeeeeaaaauuu! hurla Sophie en gambadant dans l'autre pièce.

— En Tunisie, ça l'air d'être du sport en tabarnac...

— Eille, y a des preneurs pour du weed? lança Mathieu en faisant pivoter entre ses doigts son égreneur de métal.

Dan leva la main.

— Absolument, fit Marianne en aparté. On va espérer que ça dégénère pas comme en Tunisie...

— Mais, genre, on s’attend à ce que ça dure combien de temps, cette grève-là?
demanda P-A en se penchant vers l’avant.

Sophie revint s’asseoir sur le bras du sofa.

— Dur à dire. Ça va dépendre de... notre résolution, de notre dévouement à la cause! En 2005, ça avait duré deux mois.

La lèvre inférieure de P-A se gonfla; en 2005, il terminait son secondaire et n’avait aucun souvenir particulier de cette grève; il hocha la tête.

— Quand même!

— On s’attend à ce que ça soit assez long, vu que le gouvernement a été complètement fermé à nos demandes depuis qu’ils ont annoncé la hausse il y a deux ans.

— Bon, on est prêts? fit Mathieu en se levant, un long deux-papiers entre les lèvres.

Véro revint au salon.

— Je peux te voler une clope?

Dan, Véro, Mathieu et Marianne enfilèrent leurs manteaux et sortirent sur le petit balcon arrière, laissant P-A avec Sophie, Myriam et Javier.

— Tu fumes pas, toi? demanda P-A à Sophie.

Elle écarquilla ses yeux bruns.

— Noonn! Ça me fait fucking paranoïer...

— Je comprends! Quand je fume, j’ai tellement l’impression de dire des niaiseries... Faque, t’es dans l’asso de la faculté des arts, c’est ça?

— Exact.

— Pis vous autres?

Il se tourna vers Myriam et Javier.

— J'ai-tu l'air d'une universitaire? fit Myriam en riant. Non, je suis designer.

— Je suis *designer*, répéta Sophie sur un ton snob, le menton levé.

— Ouin, non, c'est pas ben glamour mes affaires. Du linge pour les gothiques pis du cosplay.

— Moi je fais de la traduction pour des jeux vidéo, expliqua Javier.

Sophie se retourna vers P-A.

— Toi?

— Maîtrise en socio. Avec eux-autres, là... les drogués!

— Des hosties de pelleteux de nuages!

Leurs rires s'essoufflèrent en soupirs malaisés et le silence revint.

— Faque ça ressemble à quoi, un bac en arts visuels?

— De quoi, genre les cours? Des cours d'histoire de l'art, des cours plus pratiques, genre différentes techniques, des cours théoriques, comme... Connais-tu un peu ça?

— Pas vraiment. Je suis allé voir l'expo sur Andy Warhol au MAC, par contre. Complètement défoncé, ajouta-t-il en riant.

Elle roula les yeux et porta sa canette à ses lèvres. Javier étira ses jambes sur les cuisses de Myriam.

— Ouf, je vais être raqué demain...

— Warhol, c'est l'artiste capitaliste par excellence! C'est lui qui nous a mis en tête que la pub, ça peut être de l'art... Les boîtes Brillo, c'est l'urinoir de Duchamp, mais récupéré par le marché!

— Heu...

Elle éclata de rire.

— Excuse-moi, quand je bois, je pars sur des tirades anticapitalistes.

— Ça arrive à tout le monde, ricana P-A. Anyway, j'ai rien compris.

Un autre silence. Sophie frottait distraitemment un bouton d'acné sur son menton.

— Les photos que tu prends, c'est pour, heu... un projet artistique?

— Genre... répondit-elle, l'air troublé, en baissant le regard sur son appareil, qu'elle manipula nerveusement. Je me suis dit que j'allais documenter ça, mais je sais pas pantoute ce que... Pour l'instant, je prends des photos, pis je verrai après! Mais je vais les mettre sur Facebook, si tu veux m'ajouter.

P-A sortit son cellulaire de sa poche.

— Certain, c'est quoi ton nom?

Les autres rentrèrent, le nez et les joues rougis, en se frottant les mains. Javier se redressa et se fit un massage de sinus. Myriam se leva pour aller nourrir le chat qui miaulait dans la cuisine.

— Soph, t'aurais-tu des speakers? demanda Véro.

— Je te dis, si t'aime le métal, tu vas aimer le *prog*, disait Mathieu à Dan. Surtout *King Crimson*.

Marianne pouffa de rire.

— Ça sonne tellement quétaine, « King Crimson ».

— Toé, t'es quétaine, répondit Mathieu en connectant son cellulaire à de vieux hautparleurs d'ordinateur.

Dan se coucha sur le tapis, croisa ses jambes et observa le plafond.

- Ça va? demanda P-A à Marianne, qui se laissa tomber sur le sofa à côté de lui.
- Ça va, répondit-elle avec un sourire mou. Je suis gelée. Viens-tu chez nous, ce soir? ajouta-t-elle à son oreille.

Tout doucement, la musique commença à se faire entendre : « The wallllll / on which the proooophets wrote / is cracking / aaat the seeaaams ».

- J'ai déjà vécu un moment de transcendance en écoutant cette toune-là, dit Mathieu alors que Véro déposait sur la table basse un gâteau dont le glaçage à la vanille, inégal, avait été étendu avant que le gâteau refroidisse.

Dan se releva sur ses coudes et braqua sur celui-ci des yeux abasourdis.

- Ben non!
- C'est pour ça que c'est une bonne coloc, lança Marianne.
- J'ai moffé un peu le crémaaâge, mais bon.

Elle tendit à tous des fourchettes et ils se bousculèrent pour manger à même le moule. « Confusiooonnnnn/ Will be my epitaph » D'un habile mouvement de fourchette, Sophie déroba le morceau que Dan venait de soulever avec la sienne.

- Eille! s'indigna celui-ci, alors qu'elle le gobait tout entier. Brigande!
- Ha-ha! s'exclama-t-elle.

À son tour, Dan s'empara du morceau de Marianne, tandis que P-A évitait la fourchette de Véro. Mathieu mangeait comme si de rien n'était, bougeant la tête au rythme de la musique. Sous le regard inquiet de Véro, Sophie et Dan faisaient de l'escrime en entrechoquant leurs ustensiles.

- En garde, coquine!

La langue sortie et la main gauche retenant son appareil-photo, Sophie braquait ses yeux sur les armes, le sourire aux lèvres. Assis sur le sofa juste à côté, Javier reculait la tête pour éviter d'être une victime collatérale. « But I fear, tomorrow / I'll be cryyyyyiiiiing... » Mathieu porta son poing à sa poitrine. Quelques minutes plus tard, le moule était vide, et Marianne pinçait les dernières miettes pour les amener à sa bouche.

— À Véro! firent-ils en levant leurs canettes, pendant que celle-ci ramassait adroitement les assiettes.

— Bière et gâteau : excellent accord, lança P-A en avalant une gorgée de bière.

— Moi je suis plus salée que sucrée, annonça Myriam à Mathieu, qui mangeait des chips.

— De quoi, de façon générale?

— Que je voie personne faire la vaisselle, cria Sophie alors que Véro disparaissait dans la cuisine.

— Mettons, si j'ai le choix entre des chips pis des bonbons, je vais toujours prendre les bonbons.

Javier se leva et commença à ramasser les bouteilles vides qui traînaient sur la table, sur les tablettes des étagères accotées aux murs ou par terre.

— Ça dépend quels bonbons, pis quelles chips, intervint P-A.

— Des melons surettes.

Il la pointa de l'index pour lui témoigner son accord. Mathieu passa sa langue sur ses lèvres.

— T'as vraiment une conception essentialiste de ton gout pour les snacks.

— Honnêtement, tout ce qui a du petit sucre surette, concéda P-A.

— Me semble que tout ce que je peux dire, c'est qu'en ce moment, je suis plus salé ou sucré, pis même là, est-ce qu'on peut vraiment savoir de quoi on a envie?

— Les quartiers de pamplemousse, continuait Myriam.

P-A tendit son bras et leva sa canette devant Myriam.

— Ah! Une femme de gout, je vois.

— Comment tu le sais, que les chips te rendraient pas plus heureuse que les bonbons? Est-ce qu'on peut toujours faire confiance à nos envies?

— Je sais pas si t'es salé ou sucré, Mat, mais je sais que t'es stone! lança Dan en riant.

À côté de P-A, Marianne bâillait en crispant le visage. Elle remonta ses lunettes du bout de l'index et se tourna vers P-A. Ses yeux rougis par le cannabis semblaient se fermer tous seuls. Un bruit de vaisselle qui s'entrechoque provenait de la cuisine.

— Ça va, Marie? demanda Véro qui revenait dans la pièce et essuyait un cul de poule luisant.

— Top shape. Mais je pense que c'est mon heure. Faut j'y aille, ajouta-t-elle en restant assise.

— Pas trop vite, là! blagua Mathieu.

— Ça me tente paaas!

— Je vais t'accompagner, proposa P-A.

Marianne prit la main qu'il lui tendait et se hissa sur ses pieds.

— Toi, Véro, tu fais quoi?

— Je pense que je vais rester ici. Soph! cria-t-elle, je peux-tu dormir ici?

— OK, accepta Sophie en mimant l'exaspération.

Dan s'étendit de tout son long sur le sofa et tendit le bras vers P-A et Marianne, qui enfilèrent leurs manteaux.

— Adieu.

Ils tapèrent la main qu'il leur présentait.

— Merci pour l'accueil! lança P-A.

— Byyyyye!

— À demain, là! Couchez-vous pas trop tard.

— Bon, j'ai-tu toute? fit P-A pour lui-même en tapotant les poches de son pantalon et de son manteau.

Ils enfilèrent leurs bottes, lancèrent un dernier au revoir et sortirent dans la nuit glaciale. Marianne monta son capuchon et prit le bras de P-A. Il la dépassait d'une bonne tête. Quelques fenêtres illuminées se détachaient du gris bleuté des lampadaires, leur reflétée par la neige qui crissait sous leurs pas.

— Il manque d'arbres, ici.

— Ouin.

— J'ai hâte d'être chez nous.

Dans le Village, des lumières blanches et rouges pendaient à travers la rue Sainte-Catherine; dans la vitrine d'une pharmacie, des cupidons en carton flottaient parmi des cœurs roses.

— Eille, c'est vrai, c'était la Saint-Valentin, aujourd'hui! s'exclama P-A après un moment, alors qu'ils arrivaient à la station Beaudry.

Ils cambrèrent leurs corps pour lutter contre la bourrasque qui bloquait les portes de métro.

— Big deal.

P-A sourit en passant les tourniquets. Marianne cherchait sa carte Opus, les deux mains dans son sac à dos. Un léger grondement commença à se faire entendre.

— Viiiite!

Ils coururent sur le long tapis roulant et arrivèrent à la plateforme juste avant que le train s'immobilise. Ils s'assirent côte à côte sur une banquette double.

— Faque, tu fais quoi demain?

— *On* fait quoi, non? fit-elle, ses sourcils froncés faisant glisser légèrement ses lunettes sur son nez.

Un homme avec un turban, les écouteurs aux oreilles, regardait quelque chose sur son cellulaire. Une édition déchirée du journal *Métro* trainait sur le plancher mouillé du wagon.

— Moi, je travaille demain.

— À quelle heure?

— En après-midi...

— Ben là, tu peux venir lever les cours du matin.

— C'est juste que... je suis vraiment pas matinal. Je fais de l'insomnie depuis quelques semaines, pis... Je veux dire, je vais être là les jours que je travaille pas, mais... Je te jure!

— C'est pas à moi qu'il faut que tu dises ça, mais à ta conscience, conclut-elle en souriant d'un air espiègle.

À la station Berri-UQAM, de grandes affiches du Théâtre du Nouveau Monde annonçaient *La trilogie des femmes* de Wajdi Mouawad. Ils entrèrent chez Marianne une quinzaine de minutes plus tard.

— Bon, Véro a laissé la lumière allumée.

Chacun son tour, ils allèrent à la toilette, burent de l'eau et se retrouvèrent dans la chambre de Marianne, dont le plancher était jonché de vêtements.

— Bon, m'aides-tu à l'enlever, ce linge-là? demanda-t-elle, assise sur son lit, les bras en l'air.

— Si ça peut te rendre service, fit P-A en tirant son chandail par-dessus sa tête.

STATUT FACEBOOK DE MARIANNE TRAN-TURCOTTE

16 FÉVRIER 2012 19H47

Perso, j'm'en tape un peu de la hausse des frais de scolarité, tsé. J'pourrais le payer, le 1378 piasses de plus par session. L'affaire, c'est que la grève, c'pas à propos de moi. Nenon. La grève, c't'à propos d'éducation, de justice sociale, de démocratie. Pis quand le gouvernement vient dire à monsieur-madame-Tout-le-monde que l'éducation, c'est pas important, ben moi, j'ai pas envie de rester silencieuse. L'éducation, c'est comme ça qu'on fait qu'un peuple est critique. Pis un peuple critique, c'est un peuple qui est uni, qui se laisse pas faire. Un peuple qui demande des changements, qui se satisfait pas du statuquo. Un peuple curieux, qui cherche à s'améliorer, évoluer.

Faque quand j't'entends chialer contre les sciences molles pis les parasites, excuses-moi d'être un peu pas mal frue. Ça me donne envie de te dire que c'est pas en chialant contre les grévistes que tu vas améliorer les choses. Que la démocratie, ça dépasse ton petit monde de hockey pis de tout-inclus dans le Sud. Sur ce, j'te dis bye, mais saches que tu vas me, nous, trouver sur les campus, dans la rue, pis, que tu le veuilles ou non, dans ta grosse télé plasma achetée à crédit.

Scusez-la.

COMMENTAIRES

Marie-Andrée Zapata Demers : je partage

Maxime Fléchette : C'est vrai, Marie, c'est le bordel. Mais ceux qui nous dirigent sont tous allés à l'université...

Rémi Constando : "El pueblo unido jamás será vencido" (chanson de Quilapayún) La démocratie, c'est notre responsabilité à tous, universitaire ou pas!!

Cathou Pilon : on peut être contre le statu quo sans nécessairement participer à la grève on peut exprimer autrement notre désaccord

Sipp Tau : J'appuie! :)

Rémi Constando : Nonobstant ça étaye que le droit de manifester parfois c'est un devoir qu'il faut l'utiliser en sachant ce qu'on fait bien sûr!

Maxime Fléchette : Manifester, c'est une chose. S'insurger, c'en est une autre.

Rémi Constando : 1793 déjà à l'époque le gouvernement accusait les manifestations d'insurrection. Depuis le texte est inchangé alors je rétracte mon contresens... Je prône la manifestation, pas la Révolution :)

83

Quand la radio se mit en marche, P-A appuya sur le bouton snooze et, neuf minutes plus tard, entendit la ritournelle de Radio-Canada. « Câââlllllliiicce » soupira-t-il. Incapable de se lever, il restait étendu, écoutait distraitement les nouvelles : un leader étudiant fit une tirade contre la hausse des frais de scolarité : l'éducation n'était pas un privilège, mais un droit ; les universités avaient oublié leur vrai mandat et elles étaient maintenant dirigées comme des entreprises dont le but serait d'engranger des profits plutôt que de former des citoyens avertis. « Bien dit ! » pensa P-A en décrouant ses yeux du bout de ses doigts.

Il éteignit la radio, enfila son pantalon de la veille, de gros bas de laine et un t-shirt froissé, puis alla se faire un café qu'il bourra de sucre. Le regard dans le vide, il mangea un sandwich Nutella/beurre d'arachide et but un grand verre de lait, puis fourra son livre de Thoreau et une barre tendre dans son sac à dos avant de sortir dans l'aube enneigée. **[P-A : on se rejoint où?]** Les rues et les trottoirs du quartier étaient presque impraticables ; les déneigeuses étaient affectées au centre-ville et dans les quartiers plus aisés. Une couche de neige pâteuse couvrait le bitume ; des congères irrégulières s'élevaient entre la rue et le trottoir, ou entre les voitures stationnées ; ici et là, des empreintes d'automobiles disparues creusaient la neige durcie ; P-A suivait le petit sentier qui serpentait sur le trottoir en essayant tant bien que mal de ne pas mouiller ses bottines. Il pénétra, poussé par une puissante bourrasque, dans la station de métro Joliette. **[Marianne : devant le local de l'asso, où les imprimantes]** À cette heure, la ligne verte était surtout fréquentée par des étudiants installés dans les quartiers modestes de l'est de la ville, ainsi que de travailleurs, certains avec des boîtes à lunch et des bottes de travail, d'autres en complet veston-cravate,

en plus de tous ces gens qu'il était impossible d'identifier vu l'extrême banalité de leur habillement ou, au contraire, de leur éclectisme, qui activait l'imagination.

Il monta les escaliers à grandes enjambées et arriva dans le carré central de la station Berri-UQAM. Le plancher était recouvert d'une mince couche de gadoue qui forçait les gens à la prudence. Entre une librairie indépendante, une sandwicherie et les guichets de la Société des transports de Montréal, se pressait une foule hétéroclite de professeurs, d'étudiants, de travailleurs, d'employés municipaux et de sans-abris. Il acheta un exemplaire du journal de rue *L'itinéraire*, même s'il l'avait déjà lu, n'ayant pas la force de dire non à l'homme qui le lui offrait. Il passa les portes qui menaient au pavillon Judith-Jasmin, gardées par deux agents d'une firme de sécurité privée.

Dans la vitrine de la coopérative, passé l'entrée du métro, avait été installée toute une section « contestation » : on y trouvait des essais de Noam Chomsky sur la manipulation médiatique, le pamphlet de Thoreau *De la désobéissance civile*, des ouvrages collectifs féministes et anarchistes, le *Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels, et plusieurs titres de Georges Orwell. La moitié des étudiants qu'il croisait arboraient le petit carré rouge en feutre qui, épinglé sur les vêtements, indiquait leur appui au mouvement de grève. L'agora du pavillon Judith-Jasmin bourdonnait : suspendue en hauteur, une grande bannière rouge disait en lettres blanches : « UQAM en grève ». Sur les murs des corridors étaient collées toutes sortes d'affiches annonçant les prochaines AG, invitant les grévistes à des « camps de formation », chose que P-A s'imaginait mal, ou présentant des arguments contre la hausse des frais de scolarité. On distribuait des tracts et des carrés rouges en feutre un peu partout; P-A en prit un et l'épingla à son manteau. Devant les locaux de son association étudiante s'entassait une petite foule bruyante. Des éclats de rire fusaient en

écho ; il se dégageait du groupe un enthousiasme contagieux. Il reconnaissait quelques visages qu'il croisait dans les corridors, ou qui avaient pris la parole lors de l'AG de déclenchement de grève ; Marianne, Dan et Mathieu étaient déjà là. Dan lui tapa dans la main.

— Salutations!

— Eille, P-A ! Contente de voir que t'as pas déserté, glissa Marianne en souriant. Elle avait attaché son manteau sur ses hanches et portait un chandail thermique bleu poudre; une tuque à oreilles donnait à son crâne une forme d'obus.

— Ben non!

— En forme? baïlla Mathieu.

Sa veste doublée du surplus de l'armée s'ouvrait sur un t-shirt *Day of the dead*.

— Ça va, ça va, mais j'ai besoin de café... Où c'est que vous l'avez pris ?

Il se faufila dans le local aux murs couverts d'images de magazines et de coupures de journaux et se servit un café ; dans un bureau du fond discutaient les membres de l'exécutif. Sur les tables étaient posées des piles de documentation destinée à être distribuée dans les rues. P-A ressortit et rejoignit son groupe :

— Pis, c'est quoi le plan ? demanda-t-il en soufflant sur son gobelet.

— On va se dispatcher : piquetage, levée de cours pis distribution de tracts.

Il se brula la langue avec sa première gorgée.

— Elle est où, Véro ?

— Aucune idée.

— Elle est partie tôt ce matin, expliqua Marianne d'un air vague.

Des gardes de sécurité les épiaient, faisant les cent pas à quelques dizaines de mètres de là, mine de rien. P-A leva le regard et rencontra l'œil d'une des nombreuses caméras installées sur le campus. Il sourit à pleines dents et grimaça. Une voix s'éleva par-dessus le vacarme :

— Tout le monde !

Quelqu'un siffla très fort pour faire taire le groupe.

— Bon matin, commença un gars en chemise de popeline blanche, un sourire de connivence sur le visage. Il fait encore pas mal froid, mais bon, on va se relayer, comme la semaine passée, me semble que ça s'est bien passé, non ?

— Sa chemise est ben trop serrée, chuchota Marianne à l'oreille de P-A.

— Est-ce qu'il y a des volontaires pour distribuer des tracts ?

Plusieurs mains se levèrent. Marianne gigotait sur place.

— OK, il va falloir du monde aux entrées principales. Je vous laisse vous organiser pour le reste. Le matériel est dans le local, servez-vous. Essayez d'être souriants, on veut que le monde nous appuie ! Ceux qui veulent faire du piquetage, gêtez-vous, les pancartes sont dans le local aussi. Essayez de lire le matériel de la CLASSE, au cas où. Bon, je vous laisse faire vos équipes, ensuite venez nous voir, on va vous donner une liste des cours à lever. »

— Je peux me mettre avec vous ? glissa P-A à Marianne.

— On a imprimé des listes avec les locaux des cours qui sont censés être levés, continuait le gars. Faites attention, on veut pas perturber des cours légitimes, dans des assos pas en grève.

— Ben là, il est où le fun, d'abord ? lança quelqu'un.

— Qui veut aller voir nos amis de l'école de gestion ? demanda-t-il ensuite, l'air narquois.

Une clameur joyeuse s'éleva ; on termina d'assigner les groupes à des pavillons.

— Oubliez pas que vous êtes pas là pour argumenter. Vous êtes là pour faire respecter le vote de grève. Entrez pas dans des discussions, faites juste répéter qu'il faut qu'ils partent. Si ça marche pas, on va vous envoyer des renforts. Quand la liste est finie, revenez, on va vous trouver autre chose à faire. On y va ?

Une crécelle se fit entendre et plusieurs cris se mêlèrent. La foule se dispersa.

— Eille, Dan, c'tu moi ou tu boites? remarqua P-A en passant devant le café C.

— Me suis un peu pété la gueule hier.

— Comment t'as fait ton compte?

— Flatspin 360 japan sur un big air. Me suis tellement chié!

Un large sourire se dessinait sous la ligne de bronzage de son masque de ski. La liste en main, les étudiants se dirigeaient vers le département de philosophie. Les couloirs étaient placardés de babillards en liège où étaient affichés des annonces de colloques et des appels de textes pour des revues. Des portraits de philosophes célèbres étaient accrochés aux murs ; Marx reçut quelques baisers, Heidegger dut se contenter de doigts d'honneur. P-A ne connaissait pas ce dernier, mais le détesta dès qu'il apprit ses sympathies pour l'idéologie nationale-socialiste, que Marianne lui expliqua succinctement.

— C'est comme Nietzsche, au fond, ajouta-t-elle.

— Wo wo wo wo, les nerfs, lança Mathieu en s'immobilisant pour marquer son exaspération. Nietzsche a rien à voir avec les nazis !

— Ben là, le surhomme, c'est genre la base du nazisme !

- Erreur commune : c'est en fait la sœur de Nietzsche, l'hostie de conne, qui a adapté ses textes après sa mort pour que ça appuie le nazisme.

Marianne haussa les épaules.

- Toute une moustache, en tout cas, conclut P-A.

La plupart des locaux étaient occupés par des professeurs obligés par leur convention collective de faire acte de présence au cas où des étudiants se présenteraient malgré le vote de grève. Certains lisaient tranquillement, d'autres avaient le nez rivé à leur téléphone intelligent ou à leur portable ; la plupart accueillait la petite escouade avec sympathie. Du fond du corridor leur parvint une voix faible; dans une classe à la porte ouverte, quelques étudiants écoutaient un jeune professeur à lunettes rondes et à la calvitie naissante.

- Ah! s'exclama-t-il, paraissant très soulagé de se faire interrompre.
- Salut, on vient lever les cours.
- Bon ben! fit le professeur en mimant l'impuissance.

Les étudiants ramassèrent leurs affaires en échangeant des regards irrités et des sourires méprisants qui mirent P-A mal à l'aise.

- Merci pour votre enthousiasme pour le cours... ajouta-t-il en souriant, à l'intention de ses étudiants.

Le professeur expliqua en enfilant son manteau qu'il ne s'attendait pas à ce que des étudiants exigent qu'il donne le cours, chose qu'il avait dû faire à contrecœur, obéissant au mot d'ordre de la ministre de l'Éducation. Pris en flagrant délit par des grévistes, il commença à reprocher au gouvernement libéral son mépris des intellectuels, mais

interrompit rapidement son monologue et déguerpit, comme honteux de son comportement. Les grévistes échangèrent des regards confus.

— Bon, on continue ?

Ils sortirent et patrouillèrent les couloirs jusqu'à ce que tous les locaux de leur liste aient été vidés.

— C'est juste ça? demanda P-A.

— Juste ça, confirma Marianne.

Devant eux, Mathieu s'était arrêté devant une table jonchée de livres et feuilletait une énorme édition de poche du *Monde comme volonté et comme représentation*.

— Je m'attendais à plus de... en fait, je sais pas trop à quoi je m'attendais! J'étais un peu stressé, ajouta-t-il en riant.

— Les levées de cours sont plus intenses dans des programmes où il y a des stages, ou qui sont plus proches du marché de l'emploi, expliqua-t-elle.

P-A leva vers elle un visage narquois.

— Nonon, stressé parce que j'avais peur que tu me chicanes.

Elle plissa le nez en lui faisant des yeux mauvais. Ils retournèrent aux locaux de l'AFESH et partagèrent leur expérience avec les autres équipes en buvant des cafés. Plusieurs en profitèrent pour consulter les nouvelles sur leurs téléphones intelligents : au même moment, devant la tour de la Bourse, un affrontement était en cours entre des grévistes et des policiers. Sur la page Facebook de la CLASSE, on réclamait l'arrivée de « renforts ».

— Des renforts? interrogea P-A avec circonspection.

— On peut être là dans vingt minutes si on part live ! lança une voix féminine.

— Ça nous prend du monde pour la levée des cours de l'après-midi, quand même, rappela Marianne.

— Bon, un peu d'action! se réjouit Dan en se frottant les mains. On y va?

P-A ne savait pas quoi répondre ; son instinct premier lui disait de rester à l'UQAM.

— Ça va être fini dans une demi-heure, ça sert à rien de se geler le cul pour ça, trancha Marianne.

— Mat? P-A?

— Nope! glapit Mathieu, les yeux plongés dans son Schopenhauer.

— Moi, heu, je... je vais rester ici avec Marianne... je suis pas habillé assez chaudement pour...

— OK. Adieu ! fit-il en boitant à la suite de la vingtaine de personnes qui partait.

Le gars de l'association étudiante envoya tout le monde en pause-diner, mentionna que de la nourriture gratuite était servie dans l'agora, et donna l'heure de rendez-vous pour la levée de cours de l'après-midi. Le groupe se dissout et plusieurs étudiants allèrent au café Aquin. À mesure qu'ils s'en approchaient, les murs blancs des corridors du pavillon devenaient de grandes murales colorées où s'enchevêtraient slogans militants et appels à la grève. Situé entre deux corridors, le petit café autogéré disposait de plusieurs tables, de quelques sofas et de grandes fenêtres qui donnaient sur la brique rouge du Aquin et qui en faisait l'un des endroits les mieux éclairés du pavillon. Au plafond étaient suspendus des plantes et des fanions sérigraphiés. P-A et Mathieu firent la file devant les réfrigérateurs pendant que Marianne s'assoyait à une table bancale. Un funk entraînant créait une ambiance enjouée.

— C'est quoi? demanda P-A en désignant le livre que Mathieu trainait sous son bras.

— Schopenhauer. Un classique. Ben déprimant.

— Connais pas.

— C'est un projet pour pendant la grève.

Ils s'installèrent avec Marianne après avoir acheté leur lunch. Devant Marianne étaient étalés des petits pots contenant des noix, des crudités, des raisins et du yogourt.

— Vous vouliez pas aller à l'agora, à la place ?

— Bah, fit P-A la bouche pleine de salade de patates.

Il avala son énorme bouchée et continua.

— J'aime mieux laisser ça au monde qui en ont vraiment besoin. Mes parents ont du cash pis ils payent mes études... je me sentirais mal de profiter quand j'ai l'argent, tsé.

— Sérieux? s'étonna Marianne. Moi je serais pas capable.

Elle croqua une carotte et remonta ses lunettes d'un coup de jointure. Mathieu fronça les sourcils en croisant le regard de P-A.

— Quoi, ça?

— Ben, me faire payer mes études par mes parents. C'est comme... je sais pas, j'aurais de la misère à accepter leur argent de même.

— Faque tes parents, ils t'ont offert de payer pis t'as refusé? demanda Mathieu.

— Non, répondit fièrement Marianne, mes parents ont jamais voulu payer mes études. Pourquoi tu penses que je suis pour la grève?

— Heu... hésita Mathieu, l'air sceptique.

P-A fronça les sourcils et plissa les paupières.

— Mes parents payent mes études mais je suis pour la grève pareil...

Ils restèrent silencieux quelques secondes. Mathieu mastiquait la bouche ouverte en observant le ciel par la fenêtre.

— Non mais elle sort avec un gars genre, vraiment instable, disait une fille assise la table adjacente.

— Elle l'avait pas laissé?

— Ça a l'air que non.

— On aurait-tu dû aller à la tour de la Bourse? demanda P-A brusquement.

— Sais-tu ce qui se passe, là-bas? Un blocage, expliqua Marianne.

Mathieu déposa sur la table son énorme volume de Schopenhauer et continua à le feuilleter.

— Ça veut dire qu'il va y avoir du poivre de cayenne, des lacrymos, des arrestations.

— C'tu vrai?

— Tu t'attendais à quoi?

— ... vraiment un manipulateur, continuait la fille à côté d'eux.

— Le pire, c'est que c'est sûrement là que Véro est, en ce moment, ajouta pensivement Marianne.

Elle versa une vinaigrette dans un pot Tupperware rempli de laitue, en referma le couvercle et le secoua vigoureusement.

— Véro?

— Me semble que c'est plus le genre à Dan de s'amuser à baver la police en se filmant avec une GoPro!

Elle rit et continua.

— Non, mais Véro... tsé, on est allé au cégep ensemble. Au Vieux. C'est là qu'on s'est politisées, si on veut. On a fait la grève en 2007, pis ensuite à l'UQAM, en 2010... Anyway, on en a fait, des manifs ! Mais Véro, elle est allée au G20 à Toronto...

— Ouh, ouin... fit P-A en grimaçant.

— Wow, c'est feel good, ça! intervint Mathieu, lisant à voix haute : « Tout bonheur est négatif, sans rien de positif; nulle satisfaction, nul contentement, par suite, ne peut être de durée ».

— Ouin. Disons que... ça l'a marquée.

— Elle s'est fait arrêter ? reprit P-A sans porter attention à Mathieu.

Mathieu leva la tête, vit qu'on ne l'écoutait pas, et fit une moue indifférente.

— Oui, mais... c'est ça qu'elle m'a dit, mais j'ai l'impression qu'il y a des détails que je connais pas, mettons...

— Ouin, c'est vraiment terrible ce qui s'est passé...

Des rapports d'abus policiers avaient fait surface dans le sillage de l'évènement : des arrestations de masse arbitraires et la détention préventive illégale ; des manifestants détenus de longues heures dans un fourgon, sans pouvoir aller aux toilettes ; des rumeurs d'agressions sexuelles et de violence gratuite exercée sur des manifestants incarcérés et sans défense.

— Disons qu'elle... est devenue plus intense, reprit Marianne. Depuis, ben, elle se tient avec du monde qu'on évitait dans le temps... Le genre de monde qui lance des roches aux policiers.

— C’tu vrai !? s’étonna P-A, comme si on venait de lui dire que Véro fréquentait le crime organisé.

Marianne croqua dans une tomate-cerise dont le jus éclata hors de sa bouche et gicla sur la table. Elle leva les yeux vers P-A, gênée.

— Tabarnouche, la grosse classe !

Elle rit et s’essuya les lèvres.

— Bon, je vais aller prendre l’air, annonça Mathieu en se levant, une cigarette entre les lèvres.

— Faque, la fille chez qui on est allés, l’autre fois, Sophie, c’est...

— Ouin.

— Mmmmm... fit P-A pensivement, en fourrant le reste de son sandwich dans sa bouche.

Ils retournèrent lever les cours de l’après-midi, se joignirent à une autre équipe, sortirent distribuer des brochures sous le soleil couchant et revinrent à l’agora pour se réchauffer.

— Je suis tellement faaatiiiiguééé, geignit P-A en s’effondrant sur une table.

— Tu t’es couché tard? demanda Marianne, qui s’assit devant lui.

— Genre deux heures, mais je me suis pas endormi avant cinq heures...

— As-tu essayé de slacker le café?

— Un peu de tabac d’orchestre avant de se coucher, ça fait des merveilles, proposa Mathieu en ouvrant son paquet de cigarettes.

— Ouin, mais je suis comme pogné dans un cercle vicieux : j’ai besoin de café pour tougher ma journée mais je dors pas à cause du café... C’est tellement chiant,

genre je pourrais m'endormir, là, mais je sais que ce soir je vais être comme :
« Ping! » fit-il en ouvrant les yeux tout grands.

— Anyway, c'est pas mal ça pour aujourd'hui. Viens-tu boire une bière?

— Non, je vais écouter le hockey avec mon coloc.

— Toi, Mat?

— Pourquoi pas, lança-t-il en s'éloignant. Je reviens!

P-A fit la bise à Marianne et quitta le campus. Il anticipait la joute de hockey de la soirée avec optimisme : l'équipe adverse était dans un creux de vague, ayant perdu la majorité de ses six derniers matchs, et son principal marqueur était en léthargie depuis début décembre. Un jeune espoir offensif venait d'être rappelé du club-école et P-A avait hâte de voir où en était rendu son développement. Sans oublier qu'une nouvelle tactique pour l'avantage numérique pratiquée à l'entraînement promettait de grandes choses.

Le vélo de Sim dégoulinait dans l'entrée. En s'avancant dans le couloir, P-A entendit la voix de son coloc qui lui parvenait de sa chambre : « Ouin, non, moi je pense que je vais écouter la game à maison... ben là, c'est une game de 4 points ! Nonon, je niaise... ouin... » Il sortit deux bières et plaça le reste de la caisse dans le réfrigérateur. « C'est parce que... pour vrai c'est dégueu dehors, j'ai passé proche de... non, le métro c'est de la marde... j'ai dit l'autre fois à P-A que j'écouterai la game avec lui... regarde, on se verra demain, OK ? » Il alla chercher son portable dans la chambre et l'ouvrit sur la table de la cuisine. « C'est quoi le film que tu voulais écouter, l'autre fois ? Bon ben on écouterà ça demain, OK ? Tu diras bonjour à tout le monde... Ouin... ouin... à demain, Poupou... ouin... bye. » Sim sortit de sa chambre, vêtu d'un pantalon de coton et de son vieux chandail du Canadien au nom de Russ Courtnall, et s'échoua lourdement dans le divan.

— Saaalut.

— Hé ! En forme ? demanda P-A en ouvrant sa page Facebook.

— Correct.

— Bière ?

Il lui apporta une bouteille. Sim en étudia l'étiquette :

— Je savais pas qu'ils faisaient une IPA.

P-A se rassit à table, passa une main dans ses cheveux et remplaça sa tuque.

— Qu'est-ce qu'elle faisait, Anna?

— Bah, un souper avec des amies de comm... celles dont je te parlais l'autre fois.

— Celles qui gossent?

Il soupira en secouant la tête et en roulant les yeux, puis s'accota au comptoir.

— Je sais pertinemment que si j'étais allé, j'aurais passé la soirée à être irrité à cause de leurs hosties d'inside jokes poches, j'aurais pas eu de fun pis j'aurais fait chier Anna.

— Ça la fait chier que tu y ailles pas?

Il hocha la tête en faisant la moue.

— Pour vrai, je comprends pas pourquoi il faudrait que je passe du temps avec du monde que j'ai pas envie de voir, je veux dire, je l'oblige pas à écouter le hockey, moi! Anyway... conclut-il en remarquant le silence de P-A. Toi, vois-tu encore la fille, là... l'asiatique?

— Marianne? Des fois. Son père est *vietnamien*.

— Ça va aboutir à quelque chose?

— Je pense pas. C'est cool, on se fait du fun, mais... Je sais pas, elle est vraiment intense avec la grève. Genre, l'autre fois, je lui ai dit que je serais pas là le lendemain pour la levée de cours parce que je travaillais, pis elle me texte à 8 h, genre « T'es où? ».

— *Overly attached girlfriend.*

— Plus *overly attached* gréviste...

Le match allait commencer d'un instant à l'autre; Sim ouvrit son portable pour trouver une diffusion en direct, puis le brancha dans la télé. L'écran montra de la neige.

— Câliiiiiiiiisse...

Il souffla dans l'embout du câble HDMI et le réinséra dans la prise ; cette fois l'image apparut, pixélisée et bégayante. « ... peut pas se permettre d'avoir un seul trio qui fonctionne, à un moment donné, tout le monde doit contribuer... » À l'écran, trois commentateurs en veston répondaient à des questions de l'animateur. « Pensez-vous que c'est possible que le Canadien termine sa saison sans un seul marqueur de 20 buts? » P-A s'assit à côté de Sim, son portable sur ses genoux. « Quand ça va pas bien, et c'est ça que l'entraîneur doit dire aux joueurs, dirige des rondelles au filet, force le gardien à faire des arrêts... » Les joueurs se regroupèrent autour du centre de la patinoire et le coup de sifflet initial retentit ; les deux gars portèrent un toast en se souhaitant bon match. « ... envoie la rondelle en fond de territoire, récupérée derrière le filet par... » P-A regardait distraitement le match et lisait un billet de blogue que Véro avait partagé. Après avoir parcouru l'article, il passa à la section des commentaires.

— Hostie de moron! lança-t-il soudainement.

— Toute une sortie de zone, blagua Sim.

« ... une punition qui ne faisait aucun doute, même si le capitaine plaide sa cause... »

— Han? Non, je veux dire... Écoute : « Avant de manifester contre la hausse des frais de scolarité, prenez donc le transport en commun au lieu de vous payer une voiture, les assurances, l'immatriculation, le permis de conduire, l'essence, les réparations, etc. »

P-A n'attendit pas la réponse de son coloc et continua à lire sans remarquer que le Canadien évoluait en avantage numérique.

— Voyons, câlice, grogna Sim en voyant le défenseur échapper la rondelle à la ligne bleue. Tu manques un power play de merde, là, ajouta-t-il à la blague.

— Câlice : « si vous avez les moyens de fumer cigarette, pot ou autre, de boire ou de faire la fête, vous avez les moyens de payer votre scolarité ».

— C'est cave.

« ... seul point positif dans une saison de misère, le rendement étonnant de... »

— « AVANT DE CONTESTER DES AUGMENTATIONS DE FRAIS SCOLAIRE » en caps lock, pas de S, « soyez donc logique, intelligent et rationnel... » au singulier, trois petits points, « bottez-vous les fesses, gang de bébés gâtés, ET RETOURNER EN CLASSE... » Retourner, ER.

Il se tourna vers Sim, qui regardait la partie.

— On joue-tu bien?

Il prêta attention au match, le temps que le Canadien écoule une pénalité mineure, jusqu'à ce qu'une alerte sonore se fasse entendre. Il se tourna vers l'écran, sacra, et remit son portable sur ses genoux.

— Ça se peut pas, s'indigna-t-il : « La vie ça se commence au pied de l'échelle et non pas au haut de l'échelle. Ca me révolte, vous êtes des enfants rois, gatés pourris qui mèneront le monde dans l'avenir... ouffff j'ai peur ! »

Il tenta de rédiger une réponse à ces commentaires ignorants mais n'arrivait pas à bien formuler ses idées. « ... atteindra à Pittsburgh la barre des 900 matchs dans la Ligue nationale de hockey, une belle carrière qui... » Il écrivait, effaçait, réécrivait, sans savoir par où commencer.

— Ouh, man, il te l'a étampé! sursauta Sim.

— Han? souffla P-A en levant la tête.

— T'as pas vu? Une maudite belle mise en échec. Tchèque!

P-A baissa les yeux vers son portable pendant que l'écran montrait la reprise vidéo. « ... aucun problème avec ce type de contact, épaule contre épaule, du bon vieux hockey, si tu me permets... »

— Dude, t'as pas regardé!

— J'essaie de répondre au gars qui —

— Ça te tente pas d'écouter la game, à la place? Bois ta bière, relaxe, man.

— Ouin, t'as raison, c'est juste que... j'en reviens pas qu'on peut dire ça sérieusement!

— Les nerfs, fâche-toi pas contre moi...

— Scuse, ça vient me chercher, là...

— Le monde est cave, qu'est-ce tu veux que je te dise!

P-A ferma son portable et regarda le match, mais continua à argumenter mentalement avec l'inconnu aux préjugés. Toutefois, quand le Canadien combla un écart de deux buts dans

la deuxième période, P-A commença à s'animer et bientôt les deux gars, les yeux rivés sur l'écran, n'échangèrent plus que des commentaires qui n'appelaient pas de réponse :

- Maudit qu'il est moumoune !
- Ciboire, ils ont pas pratiqué les passes, cette semaine ?
- Depuis quand il joue sur le powerplay, lui ?
- Come on, ref, slashing !

Les publicités, qu'ils connaissaient déjà par cœur deux semaines après le début de la saison, reçurent le même traitement. Ils chantèrent en cœur la ritournelle country d'une annonce de camion, puis se moquèrent du ton des annonces pour lesquelles ils n'étaient pas le public cible.

- DODGE! POUR ÊTRE UN VRAI GARS! criait Sim d'une voix grave.
- Courez la chance de gagner un séjour au chalet Budweiser et de pogner une gonorrhée À VIE !

Ils utilisèrent les dix-sept minutes de l'entracte pour faire un peu de ménage et ouvrirent les dernières bières du 6-pack au début de la troisième période. Deux buts rapides à la seizième minute vinrent diminuer leur plaisir; quand la rondelle pénétra dans un filet désert, Sim souhaita bonne nuit à P-A et s'enferma dans sa chambre. P-A resta assis sur le sofa à peser ses options : il était maintenant 22 h 30, il avait bu trois bières et n'avait pas envie de lire. Il écouta l'analyse d'après-match jusqu'à ce que la diffusion soit interrompue, puis ouvrit son portable et relut les propos aberrants qui l'avaient tant marqué plus tôt. C'était encore préférable à se retourner dans son lit sans trouver le sommeil. Les bras croisés devant son écran, il tentait de comprendre pourquoi, si ces arguments étaient si clairement stupides, il avait autant de difficulté à y répondre. Il actualisa sa page Facebook et se perdit

dans un labyrinthe d'hyperliens qui générait plus de questions qu'il n'apportait de réponses : Les universités étaient-elles sous-financées ? La qualité de l'éducation avait-elle diminué dans les dernières années ? L'augmentation des frais de scolarité permettrait-elle l'embauche de « meilleurs professeurs » ? Il se frotta les yeux, se servit un verre d'eau et se rassit, une jambe pliée sous ses fesses. Il reprit sa lecture. Plusieurs onglets s'accumulaient dans son navigateur. La hausse nuirait-elle à l'accès des classes les plus démunies à l'éducation supérieure ? Les étudiants québécois étaient-ils des cancre paresseux qui pourraient très bien, pour peu qu'ils se retroussent les manches, encaisser la hausse des frais de scolarité ? Il mâchonnait ses cheveux, remplaçait sa tuque, se grattait la tête, tapait du pied, levait le regard et fixait le vide pendant plusieurs secondes, fronçait les sourcils, baillait en étirant ses bras, frottait son mollet avec son autre pied. S'agissait-il d'une politique purement rationnelle, libre de toute influence idéologique ? Les finances du gouvernement du Québec étaient-elles aussi mauvaises qu'on l'affirmait ? Dans un fichier Word, il tapait réflexions et arguments inspirés par ses lectures, comme pour compiler des idées qui lui serviraient plus tard. Il souleva une fesse et, sans quitter l'écran des yeux, lâcha un énorme pet. Il se rendit à la salle de bain et continua ses recherches, le portable en équilibre précaire sur ses genoux qui touchaient presque le mur de la pièce exigüe. Quel était le montant moyen des prêts et bourses offerts par l'aide financière aux études ? Comment se comparaient les universités québécoises avec celles du Canada, des États-Unis et de l'Europe ? Après avoir consulté les sites web de la CLASSE et de l'IRIS, après avoir téléchargé de lourds fichiers PDF de rapports de l'OCDE et de Statistiques Canada, après avoir visionné capsules et documentaires sur YouTube, après avoir lu plusieurs débats sur différentes pages FaceboOK, après avoir lu tout ce qui s'était publié

dans les dernières semaines à propos de la grève, P-A ne savait toujours pas comment répondre au commentaire réducteur qui avait déclenché sa réflexion. Il déposa son portable sur la table et se laissa tomber sur le sofa. Il remarqua alors le voyant lumineux de son cellulaire : il recevait un appel.

— Sergent Lalancette, poste 13, s’il vous plait, demanda une voix pâteuse.

— Allo?

Une voix en arrière-plan disait quelque chose; un rire retentit, il y avait des craquements; quelque chose faisait gricher le microphone. « Vos yeules! » ordonna une voix féminine en chuchotant fort. P-A s’approcha de la porte du balcon et posa son front sur la vitre. Une pénombre rosée baignait la ruelle.

— Sergent Lalancette?

— Non, c’est P-A. C’est qui?

Un long rot sec résonna dans l’oreille de P-A. Quelqu’un lança : « Y est chaud raide, le sergent Lalancette! » Des rires fusèrent. Il parlait à voix basse pour ne pas déranger Sim. Son haleine embuait la fenêtre devant laquelle il se tenait. L’air du dehors se faufilait sous la porte et refroidissait le plancher.

— C’est Sophiiie... On s’en va danser, veux-tu venir?

Quelques personnes scandaient son nom : « P-A! P-A! »

— C’est pas que ça me tente pas, mais il est un peu tard.

Il se mit à marcher de long en large dans la cuisine. « Dis-lui qu’y est pas game! »

— Quoi? Pourquoi tu parles pas fort?

— Tu sais qu’il est deux heures du matin, han? demanda-t-il, exaspéré.

— Penses-tu que je sais pas quelle heure il est?

Elle semblait fâchée; il ne savait pas quoi répondre.

— T'es fucking plate, lança-t-elle en raccrochant.

— Allo?

Il observa son cellulaire, l'air hagard, et fronça les sourcils.

STATUT FACEBOOK DE VÉRONIQUE LAPOLICE

27 FÉVRIER 2012 17H13

Woupsiiiiii

Lien partagé : **Des étudiants bloquent le pont Jacques-Cartier/David Santerre/Éducation.**
Cyberpresse.

COMMENTAIRES

Marion Bordeleau : oui c'est malheureux car ce n'était pas tous les étudiants.... les média ne focus que sur cet évènement isolé

Véronique Lapolice : Justement, Marion, les médias ne donnent aucune attention aux manifs pacifiques, alors à un moment donné, il faut leur forcer la main un peu ;)

Karine Tel Quel : La CLASSE ne devrait pas organiser des évènements de cette teneur, je crois aussi que cela nuira à l'image du mouvement devant l'appui de la population...

Véronique Lapolice : La CLASSE n'a rien à voir avec cette action de blocage. Il est très difficile d'empêcher une foule de 15 000 personnes de faire ce qu'elle a envie de faire...

Sophie SoSo : *Émoji de diable souriant*

Simone Gariépy : Lâchez-pas, les jeunes, vous êtes du bon côté de l'histoire!

Véronique Lapolice : Merci, Simone, on se voit bientôt dans une manif ;)

Phil frotta plusieurs fois un marqueur rose sur le pli qu'il venait de créer, puis posa la brochure sur la pile à sa droite. Il leva la tête vers Marianne et gratta sa barbe rousse à la jonction du cou et de la mâchoire.

— En gros, je me pose la question : c'est quoi un évènement? Qu'est-ce qui crée un évènement? Est-ce qu'on devrait identifier un évènement avec ses causes pis ses conséquences, ou indépendamment de celles-ci?

Hormis le brouhaha habituel qui se répercutait dans les hauteurs du pavillon, il régnait dans l'agora une atmosphère calme; la voix radiophonique de Phil portait loin.

— Qu'est-ce tu veux dire? demanda Marianne, la tête penchée sur l'arrière, ses lunettes tombées sur son nez.

Elle ôta son pashmina et le déposa devant elle.

— Moi j'en prends cinq à la fois, ça va plus vite, dit Mathieu à personne en particulier.

Les levées de cours de l'après-midi étaient réglées et les grévistes qui n'étaient pas allés manifester patientaient en s'occupant de menus travaux.

— Ben en histoire, comme dans toutes les autres disciplines, le monde s'envoie chier parce qu'ils sont pas d'accord. Pour la Deuxième Guerre mondiale, mettons, il y a autant d'interprétations que de livres sur le sujet. Est-ce qu'on peut dire, aujourd'hui, objectivement, que la guerre a été causée par telle ou telle affaire?

Penché sur la table pliante, une mèche de cheveux dans la bouche, P-A suivait distraitement la conversation en partageant les écouteurs de Mathieu, qui diffusaient un rock zambien peu approprié à l'ambiance. La nuit avait été courte et il tombait de fatigue.

— Je pense qu'on peut affirmer sans se tromper qu'elle a été causée par les nazis, fit Marianne en plissa le nez.

Phil la toisa un instant, clignant des paupières. Il retira son béret et se gratta le cuir chevelu.

— Je vois ce que tu veux dire, reprit-il. Mais on peut se demander aussi : qu'est-ce qui a causé le nazisme? La dévaluation du mark? Mais elle-même a été causée par la 1^{re} guerre mondiale, qui elle-même a été causée par l'assassinat de Ferdinand d'Autriche, et ainsi de suite jusqu'au bigbang.

— Faque le nazisme, vu qu'il est le résultat d'une chaîne de causes et de conséquences, était inévitable? conclut Mathieu sans lever la tête.

Phil se tourna vers lui pendant que Marianne disposait des petits plats sur la table : des amandes, des abricots séchés, des cubes de fromage.

— C'est ce que diraient certaines personnes, oui.

— Han? grogna P-A, dans la lune.

— C'est vraiment cave, décréta Marianne en invitant les autres à se servir. Le monde, en Allemagne, là, les individus, ils avaient le choix de coopérer ou pas. Ils auraient pu agir autrement. Ça aurait pu être différent.

— Justement! C'est ça qui me fait capoter. Du point de vue historique, c'est inévitable, mais du point de vue individuel, c'est absolument contingent.

Mathieu acquiesça pensivement, un abricot dans la bouche; P-A bâilla, les bras levés derrière sa tête. Le cellulaire de Marianne vibra sur la table.

- Le classique conflit entre déterminisme et libre arbitre, résuma Mathieu.
- Voilà sur quoi porte ma thèse, ajouta Phil en faisant un petit signe de tête.

P-A suivait du regard un concierge qui circulait dans le corridor sur une petite voiture électrique; il avala quelques amandes et toussa dans son poing.

- Il vient d’y avoir une intervention policière, annonça Marianne. Véro pis Dan s’en reviennent.

Phil sortit son cellulaire de la poche intérieure de son veston de velours côtelé et, quelques secondes plus tard, annonça qu’un manifestant avait perdu un œil. Il lisait un article à voix haute; quelques têtes se tournèrent vers lui.

- « ... après que les jeunes manifestants eurent occupé un certain temps la tour et les rues avoisinantes, qui ont dû être bloquées, les policiers les ont sommés de quitter les lieux. La plupart ont obtempéré, mais quelques-uns ont résisté de façon plus musclée. »

Marianne hochait la tête, la main sur le front.

- « Certains ont tenté de bloquer la rue Sherbrooke avec une barrière, et des projectiles auraient été lancés aux agents. La police a dû user de la force, de ses boucliers et de gaz irritants pour repousser les plus récalcitrants. »
- C’était pas prévu, ça, commenta-t-elle, découragée, se cachant le visage dans son foulard.

Peu après, un petit contingent arriva par l’entrée du métro dans un état de grande excitation; Dan avait les yeux rouges, toussait et sentait la moufette.

- Ils vous ont gazés? demanda Marianne.
- Ouin. Mais Dan a été poivré en plus, raconta Véro en souriant légèrement.

Elle lui tapota l'épaule.

— J'ai perdu mon pucelage, lança celui-ci entre deux quintes de toux. Ça chauffe en s'il vous plait...

Les bloqueurs se séparèrent en différents groupes, faisant monter le niveau de décibels dans l'agora; Véro et Dan lancèrent leurs manteaux par terre et s'assirent avec les quatre autres.

— Maudit que vous puez, s'étonnait Marianne, les sourcils froncés.

— Faque? demanda P-A avec intérêt.

Véro ramena sa tresse sur son épaule et appuya ses coudes sur la table; Dan se rongea les ongles et se raclait la gorge régulièrement. Phil les observait en silence et se grattait la barbe.

— On est entré dans le building pour faire du bruit pis toute, mais après on a bloqué les rues jusqu'à l'ordre de dispersion. Là, le monde est parti, faque on a monté des clôtures pis l'antiémeute est arrivée pas longtemps après. Ils ont lancé des grenades pis des gaz, ils ont crissé la clôture à terre pis ils ont chargé.

P-A croisa ses mains sur sa nuque, puis croisa les bras sur sa poitrine et se redressa.

— Wow. Avez-vous vu le blessé?

— Ça dit « quatre blessés », dans l'article, corrigea Phil. « Dont un policier ».

Véro tourna vers lui ses grands yeux verts et le toisa, irritée.

— Boo-fucking-hoo... cracha-t-elle en bougeant la tête.

Phil éclata d'un rire forcé qui résonna dans l'agora. Mathieu fronça les sourcils en continuant à plier ses brochures.

— Moi j'ai rien vu, reprit Véro, mais ils ont tiré les grenades vraiment bas, à la hauteur de la tête, faque... Anyway, c'était déjà pas mal fini rendu là, y a pas grand-chose qui allait se passer...

— Pas vu grand-chose moi non plus, ajouta Dan en clignant des paupières et en grimaçant.

À quelques mètres de là, une grande fille aux cheveux à la garçonne cria un « Pow! » retentissant. Tout le monde se tourna vers elle.

— Je vous jure, direct dans sa face! Il avait du sang plein les mains pis il courait avec les autres en se pognant la face...

— Tu l'as vu? lança P-A de sa table.

— Juste à côté! Le pire, c'est que ses amis ont demandé à une police d'appeler une ambulance, pis l'agent était comme « je peux rien faire pour vous » pis il est juste parti! de même!

Elle leva les bras en signe d'incrédulité.

— Quoi ?!

— Ça a pas de sens!

— On organise une vigile drette à soir! cria quelqu'un.

— On organise une *émeute*, drette à soir, répéta Véro à l'oreille de Dan.

Quelques minutes plus tard, un évènement avait été créé sur FaceboOK. Dans l'agora, les grévistes préparaient des pancartes et improvisaient des lampions avec des chandelles et des gobelets transparents.

— Comment tu peux tirer comme ça à la hauteur de la tête? s'indignait Marianne.
C'est illégal, en plus d'être juste... immoral.

P-A grimaça.

— Fouille-moé...

Assis sur la table, Phil lisait à voix haute des commentaires suscités en ligne par la nouvelle :

— « Ce sont les manifs mal organisées, les provocateurs qui sont la cause principale de ce triste évènement. »

— Parce que tu peux? répondit Véro en se tournant vers Marianne. T'as du pouvoir, t'en abuses, point. C'est pas une question d'être moral ou immoral. Tu penses vraiment que les flics, c'est du monde qui ont à cœur le bien commun?

La tête appuyée sur ses avant-bras, Dan écoutait d'un air absent. Phil lisait toujours en souriant.

— « La vraie question est : comment savoir que le projectile qui l'a blessé ne vient pas des manifestants? »

— Ark! lança P-A en promenant ses doigts sur sa barbe de quelques jours.

— C'est des hosties de douchebags qui se tapent des powertrips! continuait Véro. Ils font ce qu'ils veulent parce qu'ils savent qu'il y aura ZÉRO conséquence!

— Est-ce que la moralité est universelle? demanda Mathieu avec nonchalance, comme s'il n'attendait pas de réponse.

Marianne toisait Véro d'un air sceptique, la tête penchée vers l'arrière.

— Tu généralises pas un peu, là?

— Pour vrai, je pense pas.

Elle détourna le regard et croisa les bras. Marianne remonta ses lunettes.

— Tsé, si on reproche aux médias de généraliser en disant que les étudiants sont des enfants-rois-qui-profitent-du-système, me semble qu'on peut pas le faire de notre côté. Non?

— Faudrait pas non plus généraliser en disant que tous les dictateurs sont des mangemardes? Come on, Marie!

Véro envoya ses bras en l'air d'un geste exaspéré.

— OK, laisse faire, fit Marianne, roulant les yeux comme pour dire « si t'es pour réagir comme ça, ça sert à rien de te parler ».

Interloqués, les gars l'observèrent se lever et se diriger vers les toilettes. Ils ramenèrent leur regard vers Véro qui, les yeux fermés, serrait les mâchoires. Elle rouvrit les paupières et les toisa de ses grands yeux verts :

— Quoi?

— Rien, répondit Mathieu, alors que P-A levait ses mains en signe d'innocence.

— Pour vrai, là, vous êtes d'accord avec ça?

Un lourd silence tomba sur la table.

— On a-tu le choix? risqua Dan toujours couché sur la table.

Un sourire complice apparut sur le visage de Véro.

— Non!

— Une petite tope? demanda Mathieu à Phil.

Ils sortirent et croisèrent Marianne, qui se rassit avec les autres et se plongea dans la lecture de *Rules for Radicals*, de Saul Alinski. Véro mangeait un muffin en commentant l'actualité sur son portable, pendant que P-A et Dan continuaient à plier des brochures. Des toussotements provoqués par la proximité de Dan fusaient régulièrement. Sophie vint les

retrouver en fin d'après-midi, après une AG de la Faculté des arts. Elle invita la petite bande à souper chez elle avant la vigile.

- Je connais une recette de chili végétarien! annonça Marianne.
- As-tu une laveuse, chez vous, Sophie?
- Ça ressemble à un plan.

Ils sortirent sur Sainte-Catherine. Après un bref redoux, la température était retombée sous le point de congélation, figeant les grandes flaques aux coins des rues et glaçant les trottoirs, qui restaient glissants malgré les abrasifs répandus par la ville. Mathieu et Phil allumèrent des cigarettes pendant que les autres entraient à l'épicerie. Chez elle, Sophie indiqua à Véronique et à Dan comment utiliser la laveuse.

- Gentle dame, fit-il en la laissant utiliser la douche en premier.

Les autres s'installèrent dans la petite cuisine. Sur le comptoir, P-A séparait une grosse *Fin du monde* dans trois bocks en verre qui s'emplissaient d'une mousse brunâtre. Mathieu déposa une planche à découper sur la table, devant Marianne.

- Aurais-tu un couteau? lui demanda-t-elle.

Il ouvrit des tiroirs au hasard et lui tendit un petit couteau pas plus long qu'un canif.

- Y a pas quelque chose de plus gros?

Il hocha la tête et prit le bock que P-A lui tendait. Dans le cadre de porte, Sophie et Javier sympathisaient avec Dan.

- C'était ta première fois? dit Sophie en se balançant d'une hanche à l'autre.

Javier s'était rasé les joues mais pas la moustache; l'épaule accotée au mur, il tenait sa bière derrière son dos.

- C'est épouvantable, quand on sait pas c'est quoi.

— Je vais avoir besoin d'un bol, aussi! P-A, émince-moi donc ça, ordonna-t-elle en lui tendant l'ognon et le couteau.

Les bras croisés, Dan haussa les épaules.

— Ben j'ai pas eu peur, tsé, mais disons que j'étais... surpris.

P-A posa sa bière sur la table et s'assit à côté de Marianne.

— OK, boss. Je mets ça là-dedans?

— Pour vrai, ça fait longtemps que je vais plus manifester sans amener mon masque... expliqua Sophie avant de souffler dans le goulot de sa bouteille de bière.

— Ça va me prendre quelqu'un pour les poivrons!

Marianne s'approcha de la cuisinière et fit chauffer quelques cuillères à soupe d'huile végétale. À côté du réfrigérateur, Phil, les hanches accotées au comptoir, aspira avec sa lèvre inférieure la mousse qui imbibait sa moustache.

— C'est vraiment rare, au Québec, les bonnes brunes. C'est toujours au café ou au chocolat...

— Voyons, P-A, j'ai dit émincé, pas tranché!

Il leva la tête et s'immobilisa, pris en faute. Devant lui, le bulbe était tranché en rondelles inégales.

— Faque sont où, les bonnes brunes?

Marianne s'approcha et lui prit le couteau des mains, sous le regard horrifié de Sophie.

— Crisse, P-A ! hurla Dan, avant de s'étouffer.

— En Belgique. Quand j'habitais à Bruxelles...

— Tu commences par couper dans ce sens-là, pis après tu viens toute trancher d'une shot.

- Hostie, c'est une bonne technique, s'étonna P-A.
- Bon, on se fait de la wheatpaste? proposa Véro, les cheveux mouillés, qui portait le pyjama de Sophie : une camisole noire et des pantalons carreautes.
- Ouiiii!

Marianne surveillait le grand chaudron qui bouillonnait.

- De la quoi?
- De la wheatpaste. Pour coller des affiches subversiiiiives...

Par la fenêtre qui donnait sur le balcon, Phil et Mathieu expulsaient des nuages blancs devant leurs visages. Sophie mit de l'eau à bouillir sous le regard intrigué de Marianne, puis sauta pour s'asseoir sur le comptoir.

- Une petite question pour vous, commença P-A, vu que vous êtes, heu, plus expérimentées que moi, en ce qui concerne la grève... Tantôt, Véro, t'as dit que quand la police s'était pointée, vous avez monté des clôtures... Ben je suis un peu, disons, intrigué, par le côté... stratégique de la chose. Pis je dis ça, tsé, en tant que... néophyte. Je sais que vous connaissez ça plus que moi, faque j'aimerais juste comprendre. Vu que la grève, c'est une bataille médiatique...

Sophie et Véro l'interrompirent furieusement. Il s'arrêta, interdit.

- Dude, la grève, c'est dans la rue! lança Véro en échappant de la farine sur le plancher.
- La « bataille médiatique », c'est ce qu'ils veulent que ça devienne.

Véro versa la farine dans le chaudron d'eau bouillante.

- Je suis ici pour apprendre, blagua-t-il d'un air contrit.

— Tu parles de stratégie, continuait Sophie en brassant avec une cuillère en bois, mais ça se peut-tu qu'on en ait juste pas besoin?

Marianne avala la bouchée de chili qu'elle venait de goûter.

— Mais il faaaauut qu'on en aille une, sinon tout le monde ferait juste n'importe quoi!

Le cellulaire de P-A vibra dans sa poche. Il se contorsionna pour l'en sortir. **[Sim : J'ai des petites frettes, t'arrives quand?]**

— « Stratégiquement », continuait Véro, l'utilité des clôtures (elle se tourna vers Marianne), c'était purement pragmatique, pour nous protéger des flics.

Marianne envoya sa tête vers l'arrière pour bien voir Véro à travers ses lunettes tombées sur son nez.

— Fuck! s'écria Sophie en replongeant sa cuillère dans la casserole.

— C'est pas les clôtures qui ont causé l'intervention policière?

P-A observait la scène avec intérêt. **[P-A : Shit man désolé j'avais complètement oublié on a une vigile organisée à 21 h...]**

— La *police* a causé l'intervention policière, répondit Véro, l'index levé.

Marianne ricana en soufflant de l'air par son nez. **[Sim : Vigile?]** Sophie replia ses jambes en tailleur. Dan sortit de la douche et s'approcha en frottant vigoureusement sa tête avec une serviette.

— Ça commence à sentir bon!

— Au final, reprit Sophie, je pense que c'est important de respecter la diversité des tactiques.

Phil et Mathieu rentrèrent et s'installèrent dans la cuisine avec Javier. **[P-A : Pour le gars qui a reçu une grenade assourdissante dans face tantôt!]**

— C'est quoi, la diversité des tactiques? demanda P-A.

— C'est qu'il faut respecter les limites et les intentions de chacun et chacune dans leur action militante. Bon, je pense que ça va...

Véro s'approcha avec un sac de plastique dans lequel Sophie versa le contenu de la casserole.

— Mettons, continuait-elle, aujourd'hui, il y a du monde qui ont marché, d'autres qui ont bloqué le building, pis ensuite y en a qui ont défié l'ordre de dispersion. Tout ça c'est utile pis légitime, c'est juste qu'il faut pas commencer à penser que marcher c'est mieux que bloquer.

— Ou l'inverse, ajouta Marianne. C'est prêt!

[Sim : OK. Amusez-vous]

— Maanngerr! cria Sophie en sautant au plancher.

[P-A : Bonne game! Tu me tiendras au courant. Désolé encore] Ils se succédèrent devant la cuisinière pour se servir et s'assirent où ils le purent.

— Les carottes sont pas assez cuites, annonça Marianne d'un air déçu.

— Sont ben correctes, fit Sophie, la bouche pleine.

Après le souper et la vaisselle, ils sortirent pour rejoindre les autres grévistes amassés au carré Berri, dont la surface était recouverte d'une couche de glace raboteuse. Les flammes des chandelles vacillaient dans le vent et donnaient au lieu une solennité inquiétante. Quelques policiers entouraient la place mais restaient à distance, tandis que des caméramans et des photographes, dont Sophie faisait partie, tentaient d'en immortaliser

l'ambiance singulière. Ils allumèrent leurs lampions et se placèrent côte à côte. P-A observait les alentours en gigotant; Phil alluma une cigarette avec la flamme de sa chandelle; Mathieu murmura « Sti que c'est awkward... »; Marianne avait les yeux fermés; Véro mordillait l'intérieur de ses joues; Dan oscillait lentement sur ses pieds, dégageant toujours une odeur de gaz; Javier essayait d'ignorer le caméraman qui s'approchait pour un gros plan. Son cellulaire vibra mais, conscient de l'attention des caméras, il résista à la tentation de prendre le message. Il se demanda combien de temps ils resteraient ainsi immobiles, puis, tranquillement, des murmures se firent entendre et bientôt les quelques centaines de grévistes se mirent en mouvement sous les yeux attentifs du SPVM.

— Eille, une action pacifique, muette pis qui bloque rien, ça donne pas grand-chose... murmura Véro à l'oreille de Sophie.

— Des belles images! Mais bon, ça c'est réglé, on peut passer à autre chose.

— Je vais appeler les autres, voir s'ils ont quelque chose de prévu...

— On va où, de même? demanda P-A en sortant son cellulaire : **[0-1]**

Ils marchaient sur Saint-Denis, escortés par des policiers casqués sur les trottoirs et dans les rues perpendiculaires.

— On va voir! lança joyeusement Dan. Depuis deux semaines, j'ai appris à laisser aller les choses. Être zen.

— Pis t'as vu ce que ça a donné cet après-midi, ronchonna Marianne.

Dan éclata de rire et entama un « À qui la rue? », immédiatement repris par les autres marcheurs. Véro se bouchait l'oreille gauche en appuyant son cellulaire sur son oreille droite.

— À quelle heure?

Une voiture klaxonnait en appui; la conductrice brandissait son poing par la fenêtre.

— Je suis tout énervé. La dernière fois que j’ai manifesté, c’était contre la guerre en Iraq, glissa P-A à Sophie, l’air excité.

Elle rit et grimaça.

— Hé, ciboire!

« Sau-sau-sau/sau-vons l’édu-cation! » L’air maussade, Mathieu, la tête rentrée dans les épaules, suivait la foule en silence. P-A devait presque crier pour se faire entendre. À côté d’eux, la voix portante de Phil se faufilait dans le vacarme.

— C’est un problème atavique de la gauche, la division interne, expliquait-il à Marianne qui, le menton enfoncé dans son foulard, l’écoutait avec intérêt. Déjà, pendant la guerre civile espagnole, les anarchistes s’entendaient pas avec les communistes, pis les socialistes avec les républicains... Tous les mouvements de contestation sont déchirés par la lutte idéologique entre les factions réformistes et radicales.

Les mains dans les poches de son caban, P-A suivait Sophie et s’arrêtait quand elle prenait des photos.

— C’était en secondaire 3, racontait-il, me semble, pis une rumeur s’était répandue dans l’école comme quoi on allait skipper l’après-midi pour marcher contre la guerre. Faque c’est ce qu’on a fait. C’est comme ça que j’ai eu la seule retenue de ma vie.

Quelques pas devant, Véro et Dan criaient et gesticulaient.

— Je sais, répondit Marianne en ajustant la ceinture abdominale de son sac à dos, mais l’affaire, c’est que la diversité des tactiques, c’est ben beau, mais ça marche

juste si les tactiques sont utiles... j'ai ben de la misère à tolérer des tactiques qui nuisent clairement à la cause... Si on avait une stratégie clairement énoncée, au moins, on pourrait agir de façon concertée.

— Wow. Juste une retenue? s'étonnait Sophie en frottant ses mains pour les réchauffer. J'ai passé mon secondaire en retenue.

Emmitouflé dans un coton ouaté, une veste en jeans et un blouson de cuir, Javier suivait le cortège en silence, mains sous les aisselles, le nez enfoncé dans son gros foulard de laine. Au coin Saint-Denis et Émery, le ton montait entre des policiers et des passants. P-A affecta un air fier.

— Je suis un élève modèle. Veux-tu mes gants?

Juste avant Ontario, un camion-flute émit un avertissement : « Cette manifestation est devenue un attroupement illégal. Nous vous ordonnons de vous disperser et de rentrer chez vous. Si vous n'obéissez pas, vous pourriez être accusés d'une infraction municipale ou criminelle. »

— Bon... fit Marianne, le menton dans le collet de son coupe-vent, alors que le cortège se compactait devant le cordon policier.

— On fait quoi? demanda P-A.

Véro, Sophie et Javier observaient la taille de la foule pendant que les manifestants témoignaient de leur mécontentement envers les policiers :

— On est pacifiques!

— Y a un gars qui est en train de perdre un œil à cause de vous!

Sophie prenait des clichés des grévistes qui rebroussaient chemin. [1-1] Des agents casqués escortaient le cortège et zigzaguaient dans la foule.

- Pourquoi ils nous suivent? demanda Marianne à personne en particulier.
- Ils veulent juste foutre la marde, répondit Véro.

Les grévistes s'étaient à peine réinstallés sur la place que les policiers entreprirent de les repousser vers la rue Maisonneuve. Certains manifestants faisaient des signes de peace, d'autres invitaient à rester pacifiques; quelques personnes défiaient les agents.

- Reculez! leur intimaient les policiers.
- Les nerfs!
- C'est glacé, ici!

Les grévistes tentaient tant bien que mal d'obtempérer sans tomber sur la surface glissante. « À qui la rue? À nous la rue! » Non loin de P-A, un grand gars en manteau noir fut bousculé par un agent et se retrouva par terre; une fille cria d'indignation, tandis que fusèrent des insultes; le cortège se brisa alors que les policiers menaçaient la foule.

- Fuck off, cracha Marianne à côté de P-A.
- On reste caaaalme, scanda Véro en marchant vers la rue Maisonneuve.
- Gredins! Malotrus! criait Dan aux policiers, le poing en l'air.

Autour de lui, P-A entendait des jurons et des exclamations craintives. Une poussée d'adrénaline parcourait son corps. Les policiers semblaient toutefois rester au sud, sur Sainte-Catherine. Sur Maisonneuve, des manifestants se dispersaient tandis qu'un petit cortège se reformait. [1-2]

- On va-tu prendre une bière? proposa-t-il aux autres.
- Ils veulent vraiment pas qu'on reste, han! lança Phil en allumant une cigarette.

Il lança son briquet à Mathieu, qui s'approchait. Marianne jetait des regards inquiets vers les policiers. « On avance! On avance! On recule pas! »

— Allez-y, nous on va rester encore un peu, fit Sophie en soufflant dans ses mains, son foulard enroulé autour de sa tête pour couvrir ses oreilles.

— C'est pas fini, cette marche-là! déclara Véro d'un air sérieux.

— Non madame!

P-A, Marianne, Phil et Mathieu quittèrent la manifestation et se dirigèrent vers le Cheval blanc.

— J'ai entendu un policier dire à un dude qu'il pouvait pas passer parce qu'il y avait une émeute.

— Une émeute? s'étonna P-A. On marchait en chantant! Pourquoi ils nous ont dispersés? On a pas le droit de manifester?

Devant la gare d'autocar de Montréal, des chauffeurs de taxi fumaient des cigarettes, accotés sur leur véhicule.

— Le droit de manifester est encadré, pas absolu.

— D'où la nécessité d'avoir une stratégie... Les improvisations vont toujours être vues comme des débordements, intervint Marianne.

Ils poussèrent la porte du Cheval blanc et enlevèrent leurs foulards en cherchant des visages connus. À la télévision, la troisième période venait de commencer. Au fond du bar, sur un plancher surélevé, un groupe bruyant occupait une longue table. Ils montèrent le rejoindre.

— Ben ça parle au yab'! lança Mireille, grande et truculente, en apercevant les nouveaux arrivants.

Les visages de leurs compères des dernières semaines se tournèrent vers eux. Des salutations chaotiques furent échangées; on raccorda une table et quelques chaises et, bientôt, chacun fut emporté par le flux de la soirée.

Le lendemain, P-A apprit avec stupéfaction qu'environ deux-cents manifestants avaient, en fin de soirée, tenté de défoncer, à l'aide de clôtures amovibles, les portes vitrées du quartier général du SPVM.

STATUT FACEBOOK DE SOPHIE SOSO

16 MARS 2012 8H11

Pour les bienpensants qui saignent du nez depuis hier soir :

Lien partagé : **Black bloc : des anarchistes non-violents, selon des spécialistes/David Santerre**
LaPresse.ca

COMMENTAIRES

Véronique Lapolice : « selon des spécialistes » lol

Véronique Lapolice : « Ils font plutôt dans la destruction de matériel. Mais on ne casse pas qu'une vitrine, il y a un sens politique derrière le choix de la vitrine qui sera brisée. C'est souvent interprété par le public comme du vandalisme, mais pour eux, c'est une action politique » *emoji du signe OK*

Éric Pineault : Ironique quand même d'utiliser la violence dans une manifestation qui est censée la dénoncer...

Véronique Lapolice : Ça te fait de la peine, que des chars de police aient été un petit peu décriés?

Éric Pineault : Dans une démocratie, le dialogue remplace la violence.

Véronique Lapolice : Dans une démocratie, la violence est la prérogative de l'État. C'est faux de croire qu'elle n'existe pas, quand l'État (la Police) l'exerce tous les jours sur les citoyens...

Éric Pineault : Mon grand-père disait : « celui qui lève le ton vient de prouver qu'il a perdu l'argumentation »

Véronique Lapolice : Faque, si je te suis bien, dans la vie, c'est *jamais* légitime de se fâcher?

Marianne Tran-Turcotte : Au-delà de la question de la violence, mon principal grief est que ça nous donne mauvaise presse. Tsé, sachant que les médias vont pas faire l'effort d'essayer de comprendre le côté politique de l'acte, pourquoi le faire pareil? C'est contreproductif, non? Et peut pragmatique.

Véronique Lapolice : Ben, on en parle, là, non? Je rappelle aussi qu'être raisonnable a jamais fait avancer une cause. Les mouvements qui ont changé les choses ont toujours été dénoncés comme étant radicaux. Sans eux, les femmes auraient toujours

pas le droit de vote, les normes du travail existeraient pas, les Noirs seraient toujours des citoyens de seconde classe.

Marianne Tran-Turcotte : On s'entend-tu que la hausse des frais de scolarités, c'est quand même moins pire que la ségrégation raciale?

Véronique Lapolice : La hausse s'inscrit dans le contexte du capitalisme néolibéral, qui lui, est la cause d'énormes inégalités à travers le monde.

Sophie Soso : Wow, ça brasse

P-A Gaudet : Merci, Sophie, pour l'article, ça fait beaucoup réfléchir!

Sophie Soso : tu m'en vois ravie

Le temps s'était réchauffé, couvrant la chaussée d'une gadoue sale qui giclait sous les roues des voitures. Au coin de Berri et Sainte-Catherine, des sans-abris jasaient en fumant des mégots de cigarettes. P-A traversa la rue et grimpa un escalier pour aboutir dans un bar anarchiste dont il n'avait pas soupçonné l'existence avant d'y être invité. Séparé en plusieurs petites pièces, l'endroit semblait avoir conservé la disposition intérieure du temps où l'immeuble avait une vocation résidentielle. Un rock épuré s'échappait des hautparleurs. P-A reconnut autour d'une table quelques personnes qu'il avait rencontrées chez Sophie : Javier et Myriam, Patrick, le chum de Javier, Yves, un gars dans la quarantaine, et les filles du Lac, trois amies natives de Roberval; deux d'entre elles s'appelaient Émilie; l'autre, Ariane.

— Bonsoir, bonsoir, bonsoir, lança-t-il en s'assoyant.

Les autres lui retournèrent ses salutations. Il se leva pour commander un grilled-cheese et une bière ; la serveuse, une fille souriante, dans la trentaine, les bras tatoués, lui donna une figurine de zèbre à déposer sur sa table. Il s'en amusa quelques secondes, puis laissa son regard errer sur la foule qui remplissait la pièce, où régnait une chaleur réconfortante. Autour de lui, il y avait des vestes de cuir et de jeans, beaucoup de noir, quelques studs, des camisoles avec des logos de groupes de musique, des bottes de combat, des piercings, un képi, des cheveux longs, des crânes rasés et des dreads. Il y avait aussi, et surtout, des « gens normaux », qui ne correspondaient pas à l'idée qu'il se faisait des anarchistes. Leur présence le rassura et il put relaxer un peu.

— Véro est pas là? demanda-t-il à Myriam.

— Elle fait de l'escalade avec Dan.

Sophie entra soudain dans son champ de vision et, sans s'arrêter, interpella P-A.

— T'as pas amené ton coloc réac? lui lança-t-elle, sourire aux lèvres.

— C'est pas tant son genre!

Sur la petite scène, elle jouait avec des fils et des hautparleurs. Elle portait les mêmes jeans que d'habitude et un épais tricot aux couleurs criardes. Javier la rejoignit peu après et ils échangèrent quelques mots en pointant l'équipement. Un gars aux cheveux noirs, placés derrière ses oreilles et coupés à la hauteur de la nuque, portant des pantalons carreautes, se joignit à eux ; P-A ne le connaissait pas. Il déposa trois bières sur un hautparleur.

— Étiez-vous sur le pont Champlain, à matin? demanda P-A à Émilie.

Elle remonta la manche du chandail rayé qui tombait sur son épaule et porta la main à son oreille ornée de nombreux piercings.

— J'aurais tellement aimé ça, faire chier « les honnêtes travailleurs » répondit-elle en mimant les guillemets, mais je travaillais. Je pense que Yves était là.

P-A aperçut la serveuse qui semblait le chercher, son assiette à la main. Il brandit sa figurine de zèbre et elle s'approcha.

— Quoi? hurla Yves en se penchant.

Une mèche de ses cheveux poivre et sel s'échappa de sa queue de cheval et trempa dans sa bière. Ses minces lunettes rectangulaires formaient un angle étrange dans son visage.

— T'étais là, à matin, sur le pont?

— Non, mon gars était malade, il a fallu que j'aille le chercher à l'école.

Il la toisait, semblant attendre la suite, pendant que la serveuse étirait le bras pour déposer une assiette devant P-A.

— C'est tout! conclut Émilie en souriant.

Yves reprit la discussion avec Patrick, un gars musclé avec une barbe broussailleuse et des pattes-d'oie au coin des yeux.

— Tu travailles où, déjà? demanda P-A à Émilie en attaquant son grilled-cheese.

— Dans un organisme communautaire à Lachine.

— J'espère qu'ils auront pas fait trop peur aux étudiants, avec leurs tickets de cinq-cents piastres pour « entrave à la circulation », lança l'autre Émilie en prenant une poignée de bretzels dans le panier en osier au milieu de la table.

Un bandeau élastique retenait ses cheveux, qui tombaient derrière sa nuque en une queue de cheval. La musique cessa et les hautparleurs lancèrent un grincement strident qui attira l'attention de la salle en entier.

— Ouache! s'exclama la serveuse en montant sur scène, avant de reprendre :
Bonjour tout le monde, le show va commencer. On a trois bands ce soir, et on commence avec... *Maxime et ses problèmes!*

Un gars aux cheveux longs, dans la jeune vingtaine, portant de grosses bottes de travail, monta sur scène et s'installa sur la chaise en bois, seul avec sa guitare sèche. Sophie, Javier et l'autre gars prirent leurs bières et s'assirent près de P-A. Sans préambule, il joua quelques accords rythmés et se mit à chanter d'un débit rapide, presque rappé, qui plut à P-A. La première chanson traitait du polyamour et des problèmes de cœur que ça causait ; la seconde, du conformisme qu'on encourage dès l'école primaire en prescrivant des pilules aux enfants turbulents ; la troisième, des *manarchists*, ces anarchistes machos qui reproduisent l'oppression patriarcale à l'échelle des groupes militants.

— C'est nice! glissait P-A à Sophie entre les chansons.

Le jeune chansonnier joua à peu près une demi-heure, entrecoupant ses chansons d'interactions maladroites avec le public. L'animatrice revint pour introduire le groupe suivant : « *The Amazing Disease!* ». Javier s'installa derrière la batterie, Sophie passa la ganse de sa basse au-dessus de sa tête et l'autre gars gratta quelques accords sur une douze cordes, l'air absorbé. Le silence se fit dans la salle.

— Hi, we're *The amazing disease*, and this is our music, annonça-t-il en relevant la tête.

Après quelques mesures d'une mélodie folk, la basse se joignit à la grosse caisse et bientôt les trois musiciens se déchainèrent; la voix stridente du gars, ainsi que ses inflexions étranges, donnaient l'impression qu'un méchant de Disney chantait sur du Nirvana. Ils revinrent ensuite à un couplet plus doux; déstabilisé par les intonations du chanteur, P-A n'arrivait pas à saisir les paroles. Sophie battait la mesure avec tout son corps et, quand elle chantait pendant les refrains, levait des yeux craintifs vers la foule. P-A l'observait comme une patineuse artistique dont on redoute la chute à chacun des sauts. Mais elle prenait de l'assurance et sembla rapidement plus à l'aise. Ils terminèrent leur performance sous de chaleureux applaudissements, descendirent les trois marches qui menaient au parterre et se rendirent au bar. P-A se leva pour aller à leur rencontre.

— Maintenant, une chaleureuse main d'applaudissement pour le *Reagan-Thatcher trio*, qui ont même pas l'air d'avoir l'âge pour être ici!

La foule éclata de rire pendant que deux gars et une fille à l'air juvénile montaient sur scène. Le bar était rempli ; il fallait se déplacer de côté et bousculer gentiment les clients pour progresser. P-A réussit à les atteindre alors qu'ils commandaient des bières :

— Salut ! Eille c'est sur mon bras, OK ?

Sur la scène, le trompettiste, un gars noir avec des dreads et des lunettes à monture noire, qui portait un t-shirt tiedye sur lequel se juxtaposaient des avions de chasse, un aigle à tête blanche et des drapeaux américains, s'approcha du micro.

— C'est correct, nos parents sont ici.

Il pointa le milieu du parterre et, pendant que la foule s'esclaffait, le batteur entama un rythme jazzé en trois temps.

— On s'en plaindra pas ! accepta Sophie, tout sourire.

Javier porta sa main à son cœur et fit un signe de tête.

— Thanks, man, dit le chanteur en tapant l'épaule de P-A. Quel est ton nom? demanda-t-il avec un accent anglais.

— P-A, répondit-il, avant de répéter « P-A » en anglais. Toi?

— Andrew. Nice to meet you, man.

Des gens passaient et félicitaient le groupe, puis s'installèrent à leur table près de la scène. Le jazz tranquille et la voix apaisante de la chanteuse donnaient une tout autre atmosphère au bar. Sophie buvait en se balançant sur sa chaise. La prestation prit fin et la salle se mit en mouvement ; on sortait fumer, on allait aux toilettes, on commandait des bières. Andrew se leva, une cigarette entre les lèvres; P-A sauta sur la chaise qui venait de se libérer à côté de Sophie.

— Yo!

— C'est le fun que tu sois là, P-A, je pensais pas que tu viendrais.

Comme d'habitude, elle ne fit aucun mouvement pour le saluer — ni poignée de main ni embrassade, ce qui causait toujours une sorte de froid.

— Pourquoi pas? demanda-t-il, faussement insulté. Je suis pas assez cool?

— T'es pas assez weird.

Un coin de table où gisaient deux sous-verres mouillés les séparait. Les hautparleurs crachaient un vieux delta blues. Deux places vides les isolaient du reste du groupe; penchée sur la table, Émilie parlait avec intérêt à Ariane, une fille aux cheveux courts qui clignait des yeux avec irrégularité, comme si elle envoyait, avec ses paupières, un message en code morse.

— L'affaire, avec une grève dans le communautaire, c'est que les usagers en souffrent...

— Pour être honnête, j'étais un peu stressé de venir ici... une place d'anarchissssses ! ajouta P-A à mi-voix, penché vers Sophie.

Ariane clignait des yeux et observait le menu écrit au mur, au-dessus du bar.

— J'avoue... mais il y a sûrement moyen de trouver une façon de rejoindre le mouvement sans fermer les services...

Sophie acquiesça, son sourire baveux au visage.

— C'est vrai que t'as pas tant le profil.

— Faudrait commencer par vouloir le faire, t'as pas vu mes collègues... continuait Émilie en replaçant ses épais cheveux bouclés. L'autre fois, Sylvie disait qu'elle avait jamais été victime de brutalité policière parce qu'elle avait jamais brisé la loi...

— Attends, là, j'ai mis mon déguisement d'anarchiste, dit P-A en désignant ses vêtements.

— Dude, t'es juste habillé en noir !

Il grimaça et ils rirent timidement. Un silence s'immisça entre eux. Ariane baissa les yeux vers Émilie.

— Partagerais-tu un plat d'houmous?

Ils prirent des gorgées de bière. Sur la scène, un gars en jeans délavé rangeait le matériel.

— Ça fait longtemps que tu joues de la musique? demanda P-A.

Le chandail d'Émilie était encore tombé sur son épaule, laissant deviner une poitrine généreuse. Elle releva sa manche et joua avec ses piercings.

— Pour vrai, moi, je m'en irais bientôt... Je suis sur une table de concertation demain matin.

— Quand même, mais comme... jamais sérieusement, répondit Sophie. Mon père est musicien, faque j'ai grandi avec des instruments qui trainaient chez nous... C'est lui qui m'a montré à jouer de la guit.

En arrière-plan, Javier mimait quelque chose et sautait sur un pied; Patrick et Yves riaient en l'observant. Émilie était dans la lune depuis plusieurs minutes, l'air inquiet.

— Nice! T'es chanceuse, dans ma famille, personne a l'oreille musicale.

P-A appuya son propos d'une grimace découragée.

— Faque tu partagerais PAS un houmous? clarifia Ariane.

— Ouin... Je sais pas si je dirais « chanceuse »...

Sophie roula les yeux et palpa un bouton sur son menton.

— Pourquoi? demanda P-A, alors qu'Émilie calait les dernières gorgées de sa pinte.

Elle mit son manteau et, trente secondes après avoir pris sa décision, dit au revoir à tout le monde et disparut dans l'escalier. Sophie serra les lèvres.

— Mon père, c'est un peu un mangeux de marde.

— Ah ouin? Comment ça?

Ariane se leva pour se rendre au bar.

— Il a volé du cash à ma mère pendant des années avant de la crisser là pis de partir habiter dans le nord... C'est devenu un genre de survivaliste, je pense. Anyway. Je le vois jamais, pis quand je le vois, il me dit que je devrais passer plus souvent, pis après il essaie de me convaincre que je suis une fille ingrate vu qu'il donne une pension à ma mère pis toute...

— Ouin, shit... Désolé...

Elle fit la moue et prit une gorgée de bière.

— Toi ? Tes parents ?

Une fille en collants noirs souffla dans sa paume pour lui envoyer un bec de l'autre côté de la pièce. Un gars en blouson l'accompagnait, l'air maussade. P-A étira les bras et replaça sa tuque.

— Mes parents ? Ben... ils sont encore ensemble. On s'entend bien. J'ai genre une famille parfaite, dans le fond. Tout le monde se parle, on fait un gros party à Noël pis on parle pas de politique... C'est presque troublant, à quel point c'est... genre, mon père fait tout le temps la joke de déballer un cadeau en faisant semblant de se faire pogner la main par quelque chose dans la boîte...

Il mima la blague; elle sursauta.

— OK, ouin, fit Sophie en riant. Moi mon père m'a donné une perceuse à ma fête de dix ans...

— Hé boy, s'étonna P-A en grimaçant. Qu'est-ce qu'il pensait ?

Elle fit des yeux ronds.

— Dude. Qui sait ?

— Hey, Sophie, come on, I need to introduce you to someone.

Andrew apparut à côté de Sophie et lui prit le bras.

— Il veut qu'on joue dans sa salle du spectacle...

— Cool, dit-elle en se levant, puis lança un regard étrange à P-A, qui la regardait s'éloigner.

Il se tourna vers la table, presque déserte. Myriam et Émilie jouaient au babyfoot contre Javier et Patrick, qu'elles insultaient en souriant. Yves sirotait sa bière et battait la mesure de la tête. P-A sortit son cellulaire : aucun nouveau texto, 23 % de batterie. Il texta Marianne : **[P-A : Chus au show de soph, y a une faune intéressante, je me sens semi à ma place lol] [P-A : tu fais quoi?]** Plus loin, Sophie jasait avec Andrew (qui commençait à chanceler) et un grand monsieur à l'oreille percée. Il alla au bar s'acheter une bière. **[P-A : y a un dude en kilt lol]** Quand il se rassit à la table, son regard circulaire rencontra celui de Yves.

— Pierre-Luc, han, c'est ça?

Il le pointait avec l'index de la main dans laquelle il tenait sa bière.

— Pierre-André, corrigea-t-il en déposa son cellulaire devant lui.

Yves se leva et vint s'asseoir à côté de lui.

— Toutes mes excuses, je suis vraiment nul avec les noms.

— C'est beau.

— Pis, la grève, comment tu trouves ça?

— Comment je trouve ça? répéta-t-il en souriant, comme pour mettre en évidence le caractère général de la question. Je trouve ça cool, reprit-il finalement. Je découvre la démocratie étudiante, les AGs, tout ça, c'est vraiment nice.

Un bruit de verre cassé fit tourner des têtes vers le bar, où la serveuse fit un salut théâtral.

— C'est tellement important, cet apprentissage-là, de ce qu'on appelle la démocratie directe. T'es familier avec le terme?

Yves lui sourit et, d'un coup de tête, envoya vers l'arrière les cheveux qui tombaient sur son visage.

— Ben, un peu. Genre, les décisions sont prises directement, sans l'intermédiaire de représentants...

Patrick leva les bras en l'air en hurlant; de l'autre côté de la table, Ariane agrippa ses joueurs de défense et lui envoya le manche dans l'entrejambe.

— Chez les Grecs, c'était ça.

Javier lança des imprécations faussement menaçantes en espagnol tout en flattant le pantalon de son chum, qui buvait une gorgée en riant.

— Sauf que les femmes pis les esclaves pouvaient pas participer, lança P-A, sourire en coin.

[Marianne : haha peux-tu compter le nombre de filles avec un côté de tete rase?] Yves ignora sa remarque.

— Le pouvoir au peuple, c'est ça qui fait peur aux Libéraux. Parce qu'ils savent ce que ça donnerait : un Québec libre.

Ariane revint s'asseoir avec un plat d'houmous et quelques tranches de pita. Elle poussa le plat vers P-A, qui refusa d'un signe de main.

— Sais-tu ce qu'ils défendent vraiment? continuait Yves.

Du coin de l'œil, P-A aperçut Sophie faire une grimace de dégoût après qu'Andrew lui ait effleuré le bas du dos en sortant fumer. Elle se dirigea vers les toilettes.

— La violence et l'intimidation? proposa Ariane en inspectant de très près une olive au noyau à moitié découvert.

— Le parlementarisme britannique.

— Tu penses? demanda mollement P-A, qui remarqua le voyant lumineux de son téléphone.

[Marianne : Festival de films de montagne avec Phil] Il ôta sa tuque et se gratta le cuir chevelu.

— Tout le monde sait que c'est le parti des Anglais, continuait Yves.

— C'est quand même vraiment étrange une olive.

— John James. C'est son prénom, à notre *prime minister* Charest. Pis ça, c'est sans parler de Power Corporation. En 2009, ils ont passé proche de faire passer Hydro-Québec sous juridiction fédérale —

— Yves, intervint Ariane en levant la tête, on en a déjà parlé, personne ici est souverainiste, veux-tu ben laisser P-A tranquille?

Comme un enfant réprimandé, Yves se rembrunit et cessa de parler. P-A se tourna vers Ariane, qui regardait son assiette en mastiquant lentement. **[P-A : update : je viens de rencontrer un séparatiste conspirationniste]** Après un moment, Yves se leva et alla aux toilettes.

— Il est pas méchant, Yves, c'est juste qu'il faut l'arrêter, des fois, sinon il part sur une hostie de *sheere*.

— Vous êtes pas tous souverainistes, au Lac? demanda P-A en souriant.

— C'est un mythe, répondit-elle rapidement.

— Comme la consanguinité?

— Non, ça c'est vrai.

P-A recracha sa gorgée et envoya des éclaboussures de bière sur la table.

— Houmous?

Il pelleta un peu de purée et fourra une tranche de pita dans sa bouche, puis remarqua que Sophie était accroupie à côté d'une table et semblait chercher quelque chose.

— Ça va? demanda-t-il en s'approchant.

— Je trouve pas mon cell, annonça-t-elle sans le regarder.

Elle tournait sur elle-même, les yeux au ciel et les mains dans ses poches de derrière.

— Tu te rappelles où tu l'avais la dernière fois?

Ils passèrent quelques minutes à chercher, puis Sophie le trouva dans son sac à dos, enroulé dans son foulard. **[Marianne : dans un bar anarchiste? WOW]**

— Je l'ai! cria-t-elle, aussi heureuse que si elle venait de gagner à la loterie.

— T'es bonne pour une autre bière? demanda P-A.

— Certain!

Il paya pour les deux consommations et ils s'installèrent à la table sur laquelle trainait l'assiette vide d'Ariane, dont le manteau avait disparu.

— T'as pas ton appareil-photo?

— Non, non... Je voulais apporter le moins d'affaires possible, déjà que j'avais ma basse...

Le bar s'était vidé de moitié; le bourdonnement des conversations avait diminué, laissant plus de place à la musique et aux cris des joueurs de babyfoot. Sophie déposa son cellulaire sur la table.

— Je suis tellement contente de l’avoir retrouvé. Hostie que je perds tout le temps toute.

— Ah ouin?

— Je pensais que vous étiez bons au soccer, les Mexicains! lança Ariane à Javier.

— J’ai déjà oublié mes souliers chez quelqu’un.

P-A affecta un air impressionné. La balle fut catapultée hors du jeu et roula vers le bar.

— À ma décharge, c’était l’été, j’avais douze ans pis on jouait dehors, mais quand même. Je m’embarre dehors sur une base régulière.

— Crime, c’est pas facile.

Il fit un sourire complice et but une gorgée. Yves s’installa à la table de babyfoot pour regarder le match.

— Tant que t’as tes clés, ton cell pis ton portefeuille, ça va.

— Nous autres, on jouait au hockey sur table, précisa Yves.

Elle répéta « clés, cell, portefeuille » en cherchant dans ses poches de manteau et son sac à dos, d’où elle sortit, en plus de ses carnets et de ses vêtements, plusieurs factures chiffonnées, une dizaine de *Skittles* mauves, de vieux mouchoirs et un muffin écrasé.

— Hé ben! J’apprécie particulièrement le fait que les *Skittles* sont de la même couleur, ce qui suggère un acte délibéré, et pas un oubli.

— De quoi, les buts du milieu comptent pas?! Arrête d’inventer des règles!

— C’est les moins bons, expliqua-t-elle en rangeant ses clés dans ses poches de manteau. Les mauves, c’est toujours les moins bons. Sauf pour les *Mr. Freeze*.

Il agitait les mains dans les airs comme si c’était la chose la plus absurde jamais entendue.

— OK : t’es une psychopathe.

P-A mangea quelques bonbons.

— Tu ris, mais des fois je me sens de même, pour vrai.

— Comme quoi?

— Comme une psychopathe. Comme si je comprenais pas, genre... les codes de base des interactions entre humains.

— Je niaisais, han, pour les *Mr. Freeze*...

— Ooonnnn, fit-elle, attendrie, en lui touchant l'avant-bras. Voyons.

D'un geste de la main, elle lui intima de ne pas s'en faire. Elle baissa le regard et resta silencieuse un moment, avant de reprendre :

— Toute mon adolescence, là, j'ai... je me suis sentie... *le monde* m'a fait sentir que j'étais bizarre, genre... je disais jamais les bonnes affaires, je faisais jamais les bonnes affaires, mais j'en avais aucune idée. J'avais des pantalons que j'aimais full, c'était juste genre... une courtepointe de patches de plein de couleurs. Jamais j'aurais pensé me faire écœurer à cause de ça, mais...

Elle haussa les épaules et fit une moue résignée. Les coudes appuyés sur la table, les deux mains autour de son verre, P-A hochait la tête et faisait les grimaces appropriées.

— Encore aujourd'hui, j'ai souvent l'impression de briser des conventions que je savais même pas qu'elles existaient. Mais je le remarque, quand ça arrive, parce que le monde me regarde fucking genre « qu'est-ce qu'elle crisse? ». Maintenant, ça va, au pire, mais dans le temps...

Elle se tut quelques instants et, comme P-A allait dire quelque chose pour meubler le silence, ses sourcils se froncèrent, sa bouche se tordit, et elle reprit.

— Crisse, quand j'étais au primaire, ils m'ont mis sur le Ritalin parce que je dérangeais dans la classe, mais c'est pas que j'étais hyperactive, je m'emmerdais! Ça allait pas assez vite, faque... à un moment donné, fouille-moi pourquoi, mais j'avais genre collé du *tape* sur mes yeux sans penser à ce que je faisais, pour moi je faisais juste passer le temps, mais... je me rappelle encore quand le prof m'a appelée, sa face... Une genre de surprise pis de déception, avec de l'irritation... Je sais pas...

Son regard était fixé sur la table devant elle. Dans les pauses de son discours, elle rongait ses lèvres gercées. Les mains posées sur les cuisses, elle se balançait doucement.

— J'ai catché tout de suite que j'avais fait de quoi que j'aurais pas dû faire, pis... c'est ça, j'ai passé une bonne partie de ma vie à me sentir mal d'être bizarre pis à essayer d'être normale... Quand j'ai découvert l'anarchisme, c'est comme si on me disait pour la première fois « T'as le droit de pas vouloir ce que les autres veulent, t'as le droit de pas respecter leurs normes, t'as le droit d'être qui tu veux sans faire rire de toi... » Juste d'avoir trouvé du monde qui se sentent comme moi, ça fait du bien, tsé, même si le problème s'en va pas... Faque depuis, je me tiens avec du monde weird!

Elle leva la tête et sourit tristement.

— Sauf moi.

— Ben là, tu dois ben avoir un côté weird. Si tu creuses un peu... ajouta-t-elle en se penchant vers lui avec intérêt, le regard carnassier.

— On y va, annonça Javier en posant une main sur l'épaule de Sophie, qui sursauta.

Patrick, Myriam, Émilie et Yves s'approchèrent de la table.

— Tout le monde s'en va? demanda Sophie.

— On est pas tous des maudits étudiants lâches, blagua Myriam. On travaille, nous, demain.

— Hosties de prolétaires, cracha Sophie d'un air dégouté.

Myriam lui envoya des doigts d'honneur; les autres les saluèrent et s'en allèrent alors que Yves demandait à quelle heure passait le dernier métro. Il était presque minuit, un mardi soir; le bar était plus tranquille depuis que les bruits de babyfoot s'étaient arrêtés. La serveuse essuyait des tables vides; encore une quinzaine de personnes étaient assises, réparties en quelques groupes.

— Tout va bien, ici? demanda-t-elle en passant.

P-A et Sophie échangèrent un regard; quelques gorgées stagnaient encore au fond de leurs verres.

— Une autre?

— Let's go.

— Je reviens! lança la serveuse en rapportant son plateau de verres vides.

— Je vais arrêter de te raconter des affaires déprimantes, s'excusa Sophie.

— Ben voyons!

Il s'écarta pour laisser la serveuse déposer leurs pintes.

— Cheers, fit P-A en levant son verre.

Il essuya la mousse sur ses lèvres.

— Faque tu viens d'où?

— Valleyfield.

Elle tira un long cheveu hors de son verre et le colla sur la table. Il la toisa un instant, l'air embarrassé.

- Je sais que ça existe, mais je sais pas c'est où...
- À l'ouest de Montréal.
- C'est comment, Valleyfield ?
- Trash. C'est une des villes avec le plus haut taux de criminalité au Québec.
- C'tu vrai ?
- Genre, quand j'habitais là, au cégep, dans mon building à un moment donné y avait un dude qui s'était mis à cogner à la porte d'à côté pis à crier après sa blonde ou je sais pas, mais genre fucking fort pis fâché, au point qu'on pensait que le gars allait la tuer ou de quoi, faque on a appelé la police, pis après le gars a genre cogné sur toutes les portes pis quand la police est arrivée pis qu'ils l'ont pogné il y avait du sang partout sur les murs parce qu'il s'était éclaté les jointures.
- Hé ben! s'étonna P-A, les yeux ronds.
- Mais on a aussi le festival des régates, faque ça compense, blagua Sophie en mimant une balance avec les mains.
- Nous, à Sherbrooke, notre gros festival, c'est un tournoi de balle molle...
- T'es de Sherbrooke ? Connais-tu J-P Ménard? Il est dans mon bac pis lui aussi est de Sherbrooke. Un genre de hipster...
- On se connaît pas tous, à Sherby...
- Faque tu connais pas Jean Charest... fit Sophie d'un air suspicieux.
- En fait, je lui ai déjà serré la main, quand j'étais au primaire.
- Traître !

— Chut !

P-A jeta des regards nerveux aux alentours. Ils rirent et restèrent silencieux un moment.

— John James... reprit pensivement P-A.

— Dis-moi pas que Yves t'as fait son speech conspirationniste sur PowerCorp?

— Ben, presque, mais Ariane était comme « Yves! Non! »

Il pointait devant lui comme s'il s'adressait à un chien. Sophie riait.

— Non mais, pour vrai, il est full fin, Yves. Tout le monde a ses défauts; lui, il est souverainiste.

— C'est un défaut, ça? Personnellement, j'aurais plus penché pour le côté conspirationniste, mais bon.

— Tous les militants ont un petit côté conspirationniste, je te dirais. Pis ça le prend! Pour passer ta vie à te battre contre « le système », faut que tu croies au moins un peu que tout ça est genre... organisé. Le moins.

— J'imagine.

— Tsé, les histoires de flics infiltrés, là, c'est pas de la paranoïa, ça arrive. Au G20, à Toronto, pour vrai, c'est clair qu'ils ont « laissé » le black bloc se promener pour justifier la répression déjà planifiée. Même nous, on était comme « Heu, sont où les flics? »

— C'tu vrai?

— Certain. T'iras voir sur Youtube, ils ont arrêté plein de monde qui manifestait ben relax, genre, même pas proche de la « casse ». Ils voulaient juste libérer les rues. Ça leur prenait un motif.

— Faque c'est quoi ton analyse de la situation actuelle?

— Bah. Comme tout le monde : ils veulent faire dévier la conversation. Au lieu de parler de la hausse, on va parler de violence.

— Mais tu penses pas que... Tsé, je pose la question parce que je veux vraiment savoir ta réponse, pas pour argumenter... mais, que la « violence », le black bloc, les blocages sur les ponts, tout ça, ça les aide à démoniser les grévistes?

— Pour vrai, je sais pas... peut-être. Mais moi, quand j'entends ça, j'ai envie de te demander : même si tu réponds « Oui, il faudrait être des bons petits manifestants », qu'est-ce qui te fait croire que tu pourrais empêcher toute forme d'action qui contreviendrait à ce principe-là?

— Heu...

— À un moment donné, il y a une limite à quel point on peut vouloir que tout le monde se comporte de la « bonne » façon. Que tu le veuilles ou non, il va toujours y avoir quelqu'un qui va faire de quoi que t'es pas d'accord avec. Tu peux chialer, tu peux dénoncer, mais tu peux pas l'empêcher. Forcer le monde à agir d'une façon pis pas d'une autre, c'est la définition du totalitarisme. La CLASSE peut pas contrôler les manifestants. Crisse, même les flics peuvent pas...

Elle souriait d'un air diabolique, puis se rembrunit.

— Anyway, je me remets encore à parler...

— Voyons, pour vrai, c'est full intéressant! Ça fait réfléchir.

Un silence tomba entre eux. Un trip-hop vaporeux berçait le bar d'un rythme lent. Leurs bières étaient presque vides. Sophie tapa ses mains sur la table.

— Bon!

— C'est l'heure?

Elle se leva et enfila un chandail. P-A mit son cellulaire dans sa poche.

— T'es à Hochelag, toi, han?

— Oui madame.

Un autre chandail. Il noua son foulard.

— Comment tu retournes?

— Je vais marcher.

Ils commencèrent à se diriger vers la sortie.

— C'est quand même un bout.

— Bah, genre une demi-heure? C'est vraiment pas si pire. Oublie pas ta basse.

— Hostie, c'est vrai!

Elle retourna prendre son étui en nylon et revint vers la sortie. L'escalier incliné aux marches étroites recouvertes de gadoue les forçait à se tenir à la rampe.

— Toi, t'es pas loin, observa P-A.

— Non, cinq minutes.

Ils sortirent dans l'étrange tranquillité de la rue Sainte-Catherine un soir de semaine ; une fine neige tombait et formait un tapis glissant sur le bitume. P-A foula le trottoir et se retourna vers Sophie.

— T'as tes clés, ton cell pis ton portefeuille?

— Heu...

Elle palpa son manteau et fouilla dans ses poches.

— Oui! fit-elle en souriant.

Ils partirent vers l'est, le vent dans le dos. Dans le Village, les décorations des fêtes avaient été enlevées, laissant la rue morne et éclairée par les commerces.

- Ouh, ça c'est *orfretti* ! remarqua P-A en se frottant les mains.
- C'est pas chaud pour la pompe à l'eau.
- J'irais jusqu'à dire que ça caille.
- Il gèle à pierre fendre.
- Ouh, joli.
- Bon, je tourne ici, byyyyyyyyye ! lança Sophie en s'éloignant de ses longues enjambées. Sa démarche était affectée par l'alcool de sorte qu'elle décrivait d'amples S sur le trottoir.
- Texte-moi en arrivant, OK ? lança P-A.
- OK, papa !

P-A l'observa un instant, puis continua en se disant qu'il était plus soul qu'il ne le pensait.

Quelques minutes plus tard, au coin Papineau, son cellulaire vibra. **[Je suis saine et sauve, même si me suis plantée sul trottoir lol]**

STATUT FACEBOOK DE MARIANNE TRAN-TURCOTTE

25 MARS 2012 13 h 40

« Je suis capable d'imaginer des formes de servitudes pires que les nôtres, parce que plus insidieuses : soit qu'on réussisse à transformer les hommes en machines stupides et satisfaites, qui se croient libres alors qu'elles sont asservies, soit qu'on développe chez eux, à l'exclusion des loisirs et des plaisirs humains, un goût du travail aussi forcené que la passion de la guerre chez les races barbares. À cette servitude de l'esprit, ou de l'imagination humaine, je préfère encore l'esclavage de fait. »

- Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*

COMMENTAIRES

Cathou Pilon : excellent livre je l'ai lue dans ma jeunesse (demandez pas quand lol!!) et j'ai beaucoup aimé comment Marguerite arrive à pénétrer aussi réalistement dans la tête d'un homme!

Maxime Fléchette : De ce que je comprends du texte, c'est qu'il y a une catégorie d'hommes qui sont " transformés en hommes stupides et satisfaits " et de la façon qu'elle la décrit, j'en ferait partie?

Marianne Tran-Turcotte : Loin de là!

Maxime Fléchette : Si on a une carrière, que l'on travaille beaucoup et que l'on se distrait avec l'argent accumulée, et que la semaine d'après on doit travailler plus pour rembourser et tout... qu'on est pas libre finalement et que l'on est conditionné à cela

Marianne Tran-Turcotte : Toi t'es open pis t'écoute, même si on est pas d'accord on peut jaser sans poser de jugement de valeur

Marianne Tran-Turcotte : yen a d'autres qui me traiterait de mongol sale pis toute

Maxime Fléchette : ouais... c'est juste que j'aime pas le fait de catégoriser des gens

Maxime Fléchette : pis le fait de traiter quelqu'un de mongol pour ce qu'il pense répond exactement à ce que je déplore je crois...

Marianne Tran-Turcotte : exact !

Maxime Fléchette : tout cas, je voulais juste te faire réagir un peu! *Smiley émoji*

Maxime Fléchette : (remarque le petit bonhomme... impossible d'être fâché avec ça)

Véronique Lapolice : Marguerite *emoji de cœur*

Rémi Constando : Marie tu sais que j'apprécie grandement tes idées depuis la grève, avec plaisir même mais, attention, si tu veux un conseil, la complaisance peut-être à double tranchant... comme on dit

Philippe II de Rimouski : L'empereur Hadrien aurait-il inspiré Karl Marx? Travail, aliénation...

Marianne Tran-Turcotte : peut-être!

— Vous avez pas un entonnoir ? demanda Anna en essayant, au-dessus de l'évier, de verser du rhum dans l'étroit goulot d'une flasque en métal.

— On calera pas à l'entonnoir, toujours ? cria P-A depuis sa chambre.

Il ferma son sac à dos et s'appuya au mur à l'entrée. **[P-A : viens-tu marcher?]**

— Pour *remplir la flasque*, Pierre-André.

— On est-tu prêt ? demanda Sim, en pantalons et espadrilles de randonnée, qui patrouillait le corridor en enjoignant aux deux autres de se dépêcher.

— OK, les garçons, on y va ?

Anna passa la flasque, tous trois en prirent une gorgée, elle la rangea dans le sac de Sim et ils partirent pour la station Joliette, munis de la pancarte qu'ils avaient improvisée la veille (deux grands cartons fixés avec du duct-tape sur le manche dévissé d'un balai en plastique), laquelle disait, d'un côté : « L'éducation est un droit, pas un privilège », et de l'autre : « Pancarte contre la hausse », slogan qu'ils avaient trouvé hilarant au moment de sa conception, mais qui le semblait moins maintenant.

— Il fait-tu assez beau, han! lança joyeusement P-A en mettant des lunettes *Aviator* de pharmacie.

La météo était anormalement clémente : le soleil réchauffait l'air froid d'un printemps précoce et le mercure frôlait les quinze degrés en fin d'avant-midi. La neige avait fondu en quelques jours, laissant des piles de déchets et de gravelle dans les rues et sur les trottoirs.

— Ah! Le printemps, avec la marde qui dégèle.

Anna lui donna un coup de hanches et lui lança un regard d’institutrice. P-A tira sa chemise en flanelle au-dessus de sa tête, révélant une bédaine naissante et poilue; il rabaissa son t-shirt et noua sa chemise autour de sa taille.

— Je veux dire : Ah! le printemps, la renaissance, la nature, l’amour! C’est-tu mieux?

Elle hocha la tête et se colla à son épaule. Tout le quartier semblait se diriger vers le métro : étudiants, parents et familles arborant le carré rouge se suivaient comme des fourmis qui convergent vers la fourmilière. On portait des pancartes, des enfants étaient maquillés, des groupes chantaient joyeusement comme si c’était jour de carnaval.

— Eille, un nouveau tag, lança P-A dans la ruelle.

Sur le mur de briques brunes était écrit, en lettres attachées roses : « La grève sera féministe ou ne sera pas ». Des cœurs formaient les points sur les « i ».

— Ouaaaaaiis, fit mollement Anna, levant le poing.

— Ça veut dire quoi? demanda Sim d’un air sceptique.

Anna pointa deux fillettes aux cheveux bouclés, les joues ornées de deux carrés rouges.

— Trop mignon.

[Mathieu : non man j’ai commencé battlestar galactica hier pis je me peux pu cest ben trop bon!]

— Ça adonne bien que tu me demandes ça, Simon, commença P-A d’un ton professoral. D’après mes récentes lectures, la lutte contre *une* forme d’oppression ne peut pas aboutir à de bons résultats; il faut plutôt lutter contre *toutes* les formes d’oppression.

— Faque au lieu d’essayer de régler un problème à la fois, il faut essayer de les régler tous d’un coup? Gros mandat...

Anna s’écarta de lui.

— MAIS! noble et inspirant, ajouta-t-il.

Elle hocha la tête et lui prit la main.

— Faque nous, continuait P-A, on se bat contre la hausse des frais de scolarité, donc contre la marchandisation de l’éducation, donc contre le néolibéralisme, donc contre le capitalisme. Comme le capitalisme est fondamentalement misogyne et sexiste, on peut pas se battre contre lui sans se battre pour le féminisme.

À côté de l’entrée du métro, à l’abri du vent, un homme dormait sous un drap sale. Ils passèrent les portes tournantes.

— Le capitalisme serait profondément misogyne? répéta Anna.

— Ben oui, heu... reprit P-A, essayant de se rappeler des lectures de la semaine. Ça prône des valeurs typiquement masculines, comme la compétition, heu... pis les emplois typiquement féminins sont souvent moins bien payés...

Plus bas sur l’escalator, Sim affichait un sourire crispé et fixait un point devant lui. Il descendit le reste des marches et les attendit en bas.

— Je t’enverrai l’article, dit P-A à Anna.

— Eille, transforme pas ma blonde en anarchiste, là.

— Elle est allée à l’UdeM, je crois pas qu’il y ait de risques...

Le timbre de la STM se fit entendre alors qu’ils descendaient vers la plateforme :

« Attention, attention », énonçait une voix féminine saccadée.

— Shiiiit...

« Un incident cause un ralentissement de service sur la ligne bleue ».

— Oouuff!

— Fuck la ligne bleue, lança P-A.

Ils se tassèrent dans des wagons bondés; les manifestants se souriaient sans toutefois s'adresser la parole. Anna observait son reflet dans les différentes vitres du wagon. Sim faisait les gros yeux à un homme qui n'avait pas déposé son sac à dos à ses pieds. À côté de P-A, une petite fille manipulait le manche d'un sabre-laser jouet.

— Attention, là, l'avertissait son père, au moment exact où elle accrochait le bouton qui faisait se déployer la « lame » télescopique en plastique vert.

Le vrombissement caractéristique de l'arme attira l'attention de tout le wagon. Anna sursauta en poussant un petit cri aigu.

— Excusez, marmonna le père qui se pencha pour attraper l'arme et la ranger dans son sac à dos. Qu'est-ce que j'avais dit?

Anna porta la main à sa bouche et pouffa d'un rire embarrassé. Sim pinça les lèvres et tourna la tête. La fillette souriait en lançant des regards à la ronde. Le père sembla exaspéré un instant, puis, comme malgré lui, se mit à rire doucement. Sim ne disait rien et fixait le plancher. Un peu plus loin, deux parents se plaignaient de l'attitude d'une éducatrice en garderie.

La station Bonaventure était bloquée par une foule dense. P-A fendait l'attroupement de sa grande taille, suivi des deux autres. On ne s'entendait plus parler. Des grévistes distribuaient des tracts sous le regard des policiers postés près des murs ; un humoriste controversé se promenait dans la gare, suivi d'une caméra à laquelle il s'adressait ; P-A eut

l'impression qu'il se moquait de la grève. Ils se faufilèrent jusqu'à la sortie la plus proche. Tout sourire, P-A contemplait la place bondée.

— Cal-vaire !

— Ça te fait pas trop chier d'être à la place du Canada ? lança Sim à P-A, qui répondit par une blague inintelligible.

— Ça me rappelle vachement le souk, glissa Anna d'un accent tunisien exagéré. Ça donne envie d'acheter des poulets.

À travers la foule de centaines de milliers de personnes étaient stationnées les fourgonnettes de plusieurs médias, leur longue antenne déployée. Certains grévistes arboraient des peintures de guerre rouges ; un gars portait un drapeau du Québec à la manière d'une cape et jouait un air enjoué à l'harmonica ; **[Marianne : je viens de voir un dude avec une ceinture fléchée lol]**; une fille textait en serrant contre elle le drapeau rouge et noir du socialisme libertaire ; quelques personnes portaient de hauts chapeaux mous et colorés ; des pancartes se moquaient des journalistes et des politiciens en les citant à tort, ou en répondant à leurs récentes prises de position; **[P-A : il avait-tu un drapeau des patriotes aussi? t'es ou?]**; des individus grimpaient sur les monuments et les rampes des édifices pour avoir une vue d'ensemble. Trois gars jouaient au aki, bière à la main. Sim voulut dire quelque chose mais se retint. **[Cell parents : Bonne marche!]** Le soleil de midi plombait sur la foule qui avait déjà oublié l'hiver ; on entendait des djembés et on respirait l'odeur du cannabis. P-A, Sim et Anna trouvèrent un endroit pas trop coincé pour attendre le départ de la manifestation, censée commencer quelques minutes plus tard. **[P-A : merci! ça marche-tu aussi à Sherbrooke?]** Ils ne parlaient pas sauf pour se crier à l'oreille d'insignifiants « C'est malade ! » ou bien « Regarde ça ! », en pointant une pancarte au

slogan particulièrement inspiré. Sim regardait sa montre en soupirant. Anna sortit la flasque du sac à dos et prit quelques gorgées avant de la passer aux gars. Un groupe de percussionnistes en chandails rouges entamèrent un rythme compliqué et enthousiaste; un joueur de caisse claire faisait tourner sa baguette entre ses doigts; **[Marianne : en avant, on vient de partir, tu viens nous rejoindre?]** Anna tapait des mains avec le reste de la foule; Sim, un peu à l'écart et l'air irrité, observait une fille costarde qui dansait devant les tambours. **[P-A : Peut-être! je te tiens au parfum]** Anna se leva sur le bout des pieds.

— Ça a l'air de bouger par-là !

— Bon, ben... dit Sim en se dirigeant vers l'est.

Une des musiciennes tapait sur une grosse caisse qu'elle portait avec un harnais, penchée vers l'arrière.

— Tu veux pas rester avec eux? demanda Anna en pointant les percussionnistes.

Il se retourna.

— Toi, t'aimerais ça rester avec eux?

Un grondement de trompette d'aréna se fit entendre, suivi d'une grande clameur.

— On est pas pressés, non?

Il ferma les yeux, prit une grande inspiration et les rouvrit.

— On est pas pressés, non, soupira Sim.

Quelques minutes plus tard, le groupe de tambours fut emporté par la foule, qui s'agglutinait à l'intersection, bloquée par des voitures de patrouille. Les policiers en dossards jaunes supervisaient la marche en parlant dans des walkietalkies. De part et d'autre du cortège s'élevaient de hauts édifices vitrés et des structures en béton arborant des noms de firmes d'avocats et des logos de sièges sociaux. **[Marianne : my god y a**

tellement de monde! :D] Anna filmait le groupe de percussionnistes en fumant une cigarette. « Un peuple/uni/jamais ne sera vaincu! » criait P-A avec la foule. Sim ne chantait pas et promenait un regard blasé sur les environs. **[P-A : c'est fou raide! chus genre ému lol]** Le cortège sortit bientôt du centre-ville et commença à descendre la rue Berri. La paume levée pour bloquer le soleil, les yeux plissés derrière ses verres fumés, P-A observait les corniches qui se découpaient sur le ciel bleu. Sur le haut balcon d'un immeuble d'habitation, quelqu'un brandissait un drapeau rouge. Pour la première fois depuis des mois, il sentait la chaleur du soleil sur sa peau nue. Rarement regardait-il vers le haut en marchant; il fixait d'habitude le trottoir devant lui. Une brise légère faisait onduler les cheveux et les vêtements. « Sau-sau-sau/sauvons l'éducation! » Sim lui passa la flasque. En déambulant ainsi, sans se presser, il voyait la ville d'un autre angle, remarquait des détails qui lui échappaient habituellement. Un avion laissait derrière lui une longue traînée blanche; Sim le frappa du coude et cria : « Chemtrails! » Entre les mains d'Anna, leur pancarte perdait de l'altitude; puis elle frappa par mégarde un homme qui s'avéra être un ancien animateur de MusiquePlus bien apprécié de P-A et Sim, qui trouvèrent la chose d'autant plus hilarante qu'Anna ne s'en rendit pas compte.

— Attention de pas éborgner quelqu'un, lança Sim.

P-A s'empara de la pancarte et la brandit bien haut. Quelques minutes plus tard, Anna entra dans un dépanneur pour acheter à boire. À l'extérieur, Sim en profita pour retirer la partie inférieure des jambes de son pantalon, attachées avec une fermeture éclair.

— Tadam! fit-il fièrement.

Des bas gris lui montaient à mi-mollet.

— Tu l’aimes ben trop, ce pantalon-là, maugréa P-A en roulant le sien jusque sous les genoux.

— Meilleur achat que j’ai fait depuis mon Dreamcast.

Derrière la porte vitrée du dépanneur, Anna s’arrangeait les cheveux en observant son reflet. Puis elle sortit et ils repartirent. Sur un viaduc, un groupe de grévistes avait suspendu une impressionnante bannière : « La grève commence aujourd’hui » et accueillit la manifestation sous un tonnerre d’applaudissements et de cris enthousiastes, que reprirent les marcheurs. **[Marianne : pour vrai, c’est une HUGE manif, j’ai jamais vu ça!]** Sous le viaduc, les cris se répercutaient sur les murs de béton ; le vacarme était assourdissant. **[P-A : fou raide!]** Sim regardait autour d’un air neutre tandis qu’Anna se bouchait les oreilles avec ses mains. P-A souriait ; **[P-A : notre révolution tranquille à nous? :)]** Il laissa échapper un cri de joie qui se perdit parmi les autres hurlements candides. Au bas de la côte, tout le monde se retournait pour voir la queue du cortège : on criait toujours sous le viaduc et la foule affluait jusqu’en haut de la rue. **[Marianne : hâte de voir ce que le gouvernement va dire après ça!]** Sim donna un coup de coude à P-A.

— Tu me niaises ! Tchèque ça !

Plusieurs mètres devant eux, un drapeau rouge orné d’un marteau et d’une faucille jaunes faisait des huit au-dessus des têtes des marcheurs. « À qui la rue? À nous la rue! »

— Ben oui, qu’est-ce tu veux..., répondit-il en haussant les épaules.

À côté d’eux, Anna essayait de prendre un égoportrait avec la marée humaine en arrière-plan.

— Crisse, Staline a tué plus de monde que Hitler, pis on marche avec quelqu’un qui brandit ce drapeau-là ? C’est n’importe quoi...

— Il y a aussi genre cinq cent mille personnes qui ont PAS de drapeau soviétique...

— Cinq cent mille? rétorqua Sim d'un air sceptique et méprisant.

P-A sentit une goutte sur sa peau, puis quelques autres, et bientôt une averse intense se déchainait sous un nuage sombre, au milieu du ciel bleu. Sim enfila en sacrant le coupe-vent qu'il avait apporté par prudence. Un soupir de satisfaction sembla émaner de la foule, qui étouffait sous la chaleur inhabituelle. Anna s'abritait sous son petit sac en cuirette. La pluie chaude tombait à grosses gouttes, mouillant la chaussée brulante et les vêtements déjà trempés de sueur. Un groupe d'amis imitait une danse de la pluie vaguement autochtone. L'averse s'intensifia puis cessa aussi rapidement qu'elle était venue, comme on ferme le robinet d'une douche. L'eau perlait sur la peau nue, des sourires flottaient dans la foule et la ville sentait le printemps. « On veut étudier! On veut pas s'endetter! » Ils convergèrent ensuite dans le Vieux-Port et s'entassèrent sur la rue De la commune, au pied de la place Jacques-Cartier, où était installée une scène sur laquelle s'agitaient des silhouettes humaines que les trois amis distinguaient mal.

— *Simple plan?* blagua Anna, imitant une excitation juvénile.

— Ça serait quasiment moins pire, murmura Sim.

— Ça va, monsieur grognon...

Elle sourit et lui prit la main. Après un long moment de flottement, pendant lequel personne ne savait trop quoi faire ni ce qu'ils attendaient, des applaudissements se firent entendre et, comme une vague, remontèrent la foule jusqu'à P-A, Sim et Anna. Ils entendirent ensuite une voix étouffée projetée par des hautparleurs trop distants.

— On se rapproche ?

— Suivez-moi !

Anna prit les devants.

— C'est pas comme si on s'en câliçait pas, chuchota Sim en suivant ses amis.

Ils se rapprochèrent jusqu'à ce que le discours soit audible ; la foule se taisait pour entendre l'un des porte-paroles de la CLASSE : « ... parce que nous sommes des centaines de milliers, dans la rue, et la grève, la grève ne se passe pas sur les plateaux de télévision, la grève, elle se passe dans la rue ! » Applaudissements.

— Heu, pourquoi on veut se rapprocher? demanda Sim, irrité.

— Parce qu'on veut voir, merde ! explosa Anna en lui lâchant la main d'un geste sec.

Les trois amis essayèrent de remonter vers le haut de la place Jacques-Cartier et se butèrent à une foule trop dense pour circuler. « Depuis les dernières semaines, dans les médias, la ministre de l'Éducation madame Beauchamp, le ministre des Finances monsieur Bachand, et le premier ministre monsieur Jean Charest, ne cessent de marteler que nous sommes en guerre contre les travailleurs et les travailleuses. » P-A essayait d'ignorer la chicane qui se tramait à ses côtés.

— Voir quoi, des cégépiens crier « Camarades » dans un micro ?

Anna esquissa un sourire méprisant et secoua la tête. « Câlice, Sim... » pensa P-A. « J'ai quelques petites nouvelles pour le gouvernement libéral : depuis leur entrée au pouvoir, c'est eux qui ne cessent de s'attaquer aux travailleurs et aux travailleuses ! » Des applaudissements fusèrent, puis retombèrent. Les lèvres pincées, Sim observait Anna du coin de l'œil.

— Tu m'avais promis... dit-elle en se retournant vers lui.

Il tenta de se justifier; Anna éclata, levant la voix pour être entendue à travers le vacarme.

— Tu sais comment ça me fait sentir, moi, quand je te vois passer ton temps à chialer, comme si j'étais une pauvre conne ? J'en ai marre de ton attitude de merde !

Sim ne bougeait pas et regardait par terre, la mâchoire crispée. **[P-A : yoooo chus à la manif, vous êtes où?]** « Durant le lock-out au *Journal de Montréal*, où étaient les Libéraux ? Durant le lock-out à Rio Tinto Alcan, où étaient les Libéraux ? Durant la fermeture d'Aveos, où étaient les Libéraux ? Ils étaient avec les patrons ! » Nouvelle salve d'applaudissements. **[Soph : chez nous avec les amis] [Soph : pis c'était le fun?]**

— Si t'as pas envie d'être ici, ben t'as qu'à te barrer ! ajouta Anna en se retournant vers la scène.

Elle alluma une cigarette. P-A crut entendre, derrière lui, quelqu'un se plaindre de sa taille et de son positionnement ; il lui barrait la vue. **[P-A : trippant, jusqu'à ce que mon coloc se chicane avec sa blonde...]** « Et nous, nous étions, et nous sommes encore, aux côtés des travailleurs et des travailleuses du Québec contre ce gouvernement corrompu et sale ! »

— OKOK, OK, câlice... concéda Sim. J'arrête. J'arrête, répéta-t-il en croisa les bras.

Il resta là, planté à côté d'Anna. **[Soph : ouuh, du drama!]** « Ce n'est pas, ce n'est pas le mouvement étudiant qui est en guerre contre le peuple du Québec, ceux qui sont en guerre contre le peuple, ce sont les Libéraux et leurs alliés économiques, et leurs alliés politiques. Nous sommes le peuple ! » L'orateur leva le poing. Cris et applaudissements. **[P-A : êtes-vous encore là pour un bout?]**

« Les lunettes, les lunettes de la secrétaire de madame Beauchamp sont peut-être brisées, mais c'est tout ce gouvernement-là, au complet, qui est aveugle, aveugle devant la

mobilisation historique, **[Soph : ben oui, viens ten!]** aveugle devant la colère des étudiants et des étudiantes, les lunettes de la secrétaire de madame Beauchamp sont peut-être brisées, mais c'est l'ensemble de ce gouvernement devant la plus grande mobilisation populaire de l'histoire du Québec ! » Il se pencha vers Sim et lui annonça son départ.

— Bye, Anna! lança-t-il ensuite.

Elle se retourna et lui fit un signe de la main. Il redescendit vers De la commune et se faufila dans la foule qui s'éclaircissait à mesure qu'il allait vers l'est. Dans les rues du Vieux-Port étaient stationnés de nombreux autobus scolaires qui attendaient le retour de leurs contingents respectifs ; quelques groupes d'étudiants affluaient déjà vers leur véhicule attitré pour éviter la cohue qui suivrait le discours et la fin officielle de la grande marche. **[Marianne : 300 000 personnes!]** Des voitures de police bloquaient l'accès à quelques rues piétonnes ; des agents gesticulaient en expliquant la situation à des touristes au volant de voitures luxueuses. Ses pieds commençaient à lui faire mal. Il bifurqua sur Berri et remonta vers le quartier Centre-Sud. Devant la porte de l'appartement de Sophie, Véro fumait une cigarette, assise sur ses talons, avec l'une des Émilie qui, accotée au mur, la regardait en surplomb.

— Eille, P-A! Comment elle était, la parade? lança Véro en se redressant.

— Malade, il y avait des chars allégoriques... J'ai mal aux pieds!

— Faut pas marcher en Converse, expliqua Émilie. Les semelles plates, c'est vraiment mauvais pour la posture.

D'un coup de hanches, elle s'écarta du mur et ramena ses épais cheveux bouclés sur sa nuque.

— Des recommandations particulières?

— Des souliers de marche.

— Ou des espadrilles de course, dépendamment du genre de manif... ajouta Véro en levant sa jambe à l'horizontale pour montrer ses Nike noir et blanc.

Elle poussa la porte, et il la suivit à l'intérieur. Du Brassens sortait des hautparleurs grésillant. Dans le salon se trouvaient plusieurs visages familiers : Véro, Myriam, Émilie, Sophie, Dan et Yves. **[Marianne : tu fais quoi? on s'en va au parc Lafontaine]** P-A déposa son sac à dos et s'assit par terre en soupirant de soulagement.

— Fait du bien d'être assis !

— Pis, qu'est-ce qu'il avait de bon à dire, le « chef » de la CLASSE ? demanda Sophie.

P-A étira le bras pour rapprocher un sac de chips au barbecue. « Ce n'était rien qu'un bout de bois/mais il m'avait chauffé le corps ».

— Ben, en gros, il était comme « les Libéraux disent que c'est nous les méchants, mais en fait c'est eux les méchants ! »

Dan lui tendit une bière.

— Tiens, mon cher.

Il ouvrit la canette, en prit de grandes lampées.

— J'imagine qu'il faisait son show sur le stage, en prenant des pauses pour que le monde applaudisse, lança Véro.

— Sérieux, le Comité médias, au prochain congrès... maugréa Sophie.

Véro se leva et imita la gestuelle du porte-parole de la CLASSE.

— Aujourd'hui, aujourd'hui, nous avons accompli un exploit HISTORIQUE! Historique, parce que jamais, jamais, dans toute l'histoire de la contestation

étudiante, jamais, dans toute l’histoire de L’UNIVERS, un mouvement n’a été aussi uni que le MIEN! Gens du commun, prolétaires, APPLAUDISSEZ-MOI!

Tout le monde applaudit en riant.

— Longue vie au führer! cria Dan.

— Non, mais pour vrai, reprit P-A, il y avait gros du monde en tabarnac, on se pilait sur les pieds, c’était fou! Tsé, trois cent mille personnes dans la rue, ça commence à faire du monde !

« C’étaient pas des anges non plus/L’Évangile, ils l’avaient pas lu/Mais ils s’aimaient toutes voiles dehors ». Émilie se leva et lança en allant aux toilettes :

— Pis à la police, ils disent combien, genre une quarantaine?

— Passe-moi donc les sel et vinaigre...

P-A se pencha en grognant et tendit le sac à Yves.

— À un moment donné, Charest, il pourra pas continuer à nous ignorer.

Véro ne semblait pas partager son enthousiasme.

— Ben là... c’est considérer que Charest est de bonne foi.

Au même moment, Patrick entra dans l’appartement avec trois boîtes de pizza dans les bras. Myriam fit de la place sur la table basse.

— Oooonnnnn, commença Sophie d’un ton attendri, tu crois encore à la démocratie ?

— Tsé, P-A...

Dan lui posa une main sur l’épaule.

— Le père Noël... il existe pas, enchaina-t-il gravement.

— Quoi !? fit-il, bon joueur.

Myriam revint de la cuisine avec une pile d'assiettes. **[P-A : chez Soph]**

— Végétarienne, Québécoise, All dressed, annonça Patrick en pointant les pizzas.

— Laisse faire les assiettes!

Yves déchira un bout d'une des boîtes de cartons et la brandit en disant : « Kin, tes assiettes! » Les autres l'imitèrent et, bientôt, chacun mangeait dans son assiette improvisée.

— Je comprends pas pourquoi on en a pas plus profité, disait Yves à Dan. On les avait, là, continuait-il. Ils étaient pas prêts...

— Es-tu bonne, la végé? demanda P-A.

Émilie haussa les épaules.

— Correcte.

— C'est juste qu'on avait pas parlé de ça avant, lança Myriam à Yves.

— On peut pas tout décider à l'avance, là, faut aussi pouvoir improviser, profiter des opportunités qui se présentent!

— Moi pis Marie, avant qu'elle vire végé, ce qu'on faisait, c'est qu'on commandait une pizza végé, mais avec extra viande.

Sophie fit mine de réfléchir. Javier, l'air endormi, sortit de sa chambre et rejoignit les autres au salon.

— C'est pas con, lança P-A, impressionné.

— C'est pas tout le monde qui est à l'aise avec ça, Yves.

— Comme ça t'as les légumes PIS la viande.

— À l'aise avec quoi?

Véro tapait son index sur sa tempe en souriant.

— C'est qui le cave? han?

- Ben, la confrontation directe.
- Ils avaient juste à pas venir.
- Tchèque ben, commença P-A en superposant une pointe de québécoise et une pointe de végé sur son carton.

D'un air impressionné, Sophie mima l'explosion dans sa tête.

- Yves, franchement. Tu le sais, que ça marche pas de même.

Myriam se leva. Il se renfroigna et cessa de manger.

- Pis, vous avez fait quoi aujourd'hui ? reprit P-A.
- On est allé bloquer le port ! annonça joyeusement Sophie. L'hélicoptère TVA nous a suivis tout le long.

Heureux d'avoir un si bon public, les grévistes entreprirent de raconter leur journée avec enthousiasme, s'interrompant l'un l'autre.

- Le plan, c'était d'aller bloquer l'entrée au port — commença Véro.
- Ça a marché ! se réjouit Sophie.
- Ils vous ont-tu gazé ? demanda P-A, curieux.
- Nonon, ils nous ont « encerclés »... précisa Sophie avec désinvolture.
- C'était pas la vraie antiémeute, juste des flics dispatchés parce qu'ils étaient pas trop loin... des amateurs.
- Mais bon, on a été fins, on a fini par se tasser.
- Les pauvres, ils avaient l'air full stressés.
- Faque on a pris une petite marche dans l'est de l'île pis on est revenus.
- C'était malade, ajouta Dan avec un sourire espiègle. On a passé à la TV !

— On voit même Yves se faire fesser par la police ! lança Véro en riant. Yves, montre ton bras !

Il releva la manche de sa chemise et révéla une grosse ecchymose noirâtre qui passait par toutes les teintes de violet.

— Tabarnac, s'étonna P-A en prenant son téléphone.

[Marianne : Véro est tu là?] Il leva la tête et fronça les sourcils.

— C'est pas la pire chose qu'un flic m'a faite, lança fièrement Yves.

— Sérieux ?

— Il y a cinq ans... six ans? En tout cas... à la manif contre la brutalité policière...

STATUT FACEBOOK DE VÉRONIQUE LAPOLICE

25 mars 2012 8 h 58

Et maintenant ?

300 000 manifestants pacifiques pour la parade du 22 mars, quel est le résultat ? Un budget ridicule, insultant. Pas plus de dialogue. No shit. Depuis un mois, le mouvement enfle, pis enfle, pis enfle. La manif du 22 mars, c'était prévu depuis longtemps. Les fonctionnaires de la CLASSE l'avaient mis à leur agenda, déjà prêts à rencontrer Beauchamp, à serrer des mains pis à signer une entente « pas si pire », un autre « compromis », une autre trahison. L'affaire, c'est qu'une enflure, ça finit par éclater.

Et maintenant ?

Camarades pacifistes, gentils étudiants et grévistes modérés, dites-moi, que devrait-on faire pour rester dans les bonnes grâces de papa et maman ? Comment pousser plus loin la révolte ? Vos bonnes intentions ne nous ont menés nulle part. Votre belle grille d'escalade des moyens de pression, nous venons de la défoncer. Après les pétitions, les actions symboliques, les grèves ponctuelles, quelques blocages peureux et une GGI qui dure depuis cinq semaines, dites-moi, qu'elle est la suite des choses ? Des moyens de pression, il en existe d'autres, mais saurons-nous assez courageux pour se les approprier ? Quand on risque autre chose que sa session, est-ce qu'on va marcher avec la même candeur ?

On s'en reparle dans quelques semaines.

COMMENTAIRES

P-A Gaudet : tabarnouche, t'es fâchée noir !

Véronique Lapolice : fâchée rouge et noir ;)

Marc Tortue : est-ce un appelle aux armes ?

Marianne Tran-Turcotte : en tant que camarade pacifiste, gentille étudiante et gréviste modéré, j'aime croire qu'on peut continuer à manifester comme du monde... Soyons meilleurs qu'eux !

Véronique Lapolice : diversité des tactiques, ma chère

Marianne Tran-Turcotte : L'affaire, c'est que certaines tactiques nuisent à d'autres.

Véronique Lapolice : Faut pas blâmer les tactiques, mais plutôt la répression *emoji bonhomme sceptique*

Mathieu Sacquet : peut-on vraiment isoler une action de ses conséquences?

Marianne Tran-Turcotte : Salut Mat, contente de voir que tes pas mort! T'as raison : si on sait quelle va être la réaction (si injuste qu'elle soit), faut quand même la prendre en compte, non?

Sophie So-So : clairement, si personne avait bloqué quoi que ce soit ou pété des fenêtres, le conflit serait déjà réglé

Véronique Lapolice : t'es-tu en train de me parler de l'opinion publique, là?

Mathieu Sacquet : [*http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/questions/opinionpub.html*](http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/questions/opinionpub.html)

Véronique Lapolice : Bourdieu *émoji de cœur*

Mireille BBQ : je partage!

Dans un demi-sommeil, P-A entendit des pas légers dans la pièce. Il avait très mal à la tête. Non loin de lui, quelqu'un tripotait des objets sur l'étagère. L'intérieur de sa bouche avait un gout désagréable. Il entendit le grondement d'un connecteur stéréo, puis le *cloc-cloc* caractéristique d'un iPod dont on fait défiler la bibliothèque. Il sursauta alors qu'une guitare distordue et une batterie à double pédale résonnèrent violemment dans le salon.

— Câllice...

— Arkkk, geignit Dan en se tournant sur le dos.

Une voix gutturale hurlait des mots incompréhensibles. La lumière s'alluma.

— Bon matiiiiin!

Déjà habillée, Véro se tenait debout au milieu du salon, faisant des *devil horns*. P-A se couvrit le visage de ses deux bras, à moitié couché sur son matelas de sol, à moitié sur le tapis du salon.

— C'est pas correct...

Sur le sofa, Dan protesta mollement. Un cri impatient retentit de la chambre de Sophie.

— Aaaaahhhhh!

— Vous aimez pas *Slipknot*? On écoutait ça pour se réveiller dans les tournois de volley au secondaire. Faut être là dans trois quarts d'heure.

Elle baissa le son et retourna dans la cuisine. Sophie entra dans le salon en camisole et pantalon de pyjama.

— Je pense que je suis encore soule.

Elle rit, puis soupira. « People equal shit/People equal shit » criait maintenant le chanteur.

P-A se redressa en se frottant les yeux.

— Il est quelle heure?

— Le soleil est pas encore levé... annonça Sophie, le nez écrasé dans la vitre du salon.

— Pourquoi on a dit qu'on irait?

Toujours à la fenêtre, les lèvres tirées vers le haut, Sophie pinçait un bouton sur son menton.

Dan se leva et enfila ses jeans ajustés, puis noua le cordon qui lui servait de ceinture.

— Parce qu'on était chauds raide.

— No shit. Faut j'aille pisser, ajouta P-A en se levant.

Véro avait posé un pain aux bananes sur la table. P-A se souvint vaguement l'avoir vue cuisiner aux petites heures, ébahi qu'elle soit toujours fonctionnelle même en état d'ébriété.

Il urina longuement en observant son reflet dans le miroir au-dessus de la toilette. « People equal shit/People equal shit ».

— C'est feel good, cette musique-là, han, lança-t-il en sortant.

Essoufflé, il s'installa à table pendant que Véro continuait à s'affairer, sa longue tresse rangée dans le capuchon de son coton ouaté.

— Le café est prêt!

Assise devant lui, Sophie mastiquait la bouche ouverte, le regard perdu dans le vide.

— Du bon potassiuuuuummmmm...

Dan s'immobilisa dans le cadre de porte, enveloppé dans une couverture légère, et parut plongé dans une réflexion troublante. Véro déposa la cafetière à piston sur la table.

— Ça va, Dan?

— C'est juste que... t'as joué au volleyball, au secondaire?

Il mima l'étonnement le plus complet.

— C'est-tu si bizarre? demanda-t-elle en servant un café à Sophie. Tu fais du ski pis du bike...

— Ouin mais... tu sortais-tu avec un joueur de football, aussi? T'as-tu été la reine du bal?

Dan souriait de toutes ses dents. P-A prit la tasse que Véro lui tendait. Elle souriait elle aussi.

— Moi, je jouais au hockey, dit-il d'un air désinvolte.

— Soph, reprit Dan, dis-moi pas que tu faisais du flag-football?

— Oooh non!

Elle rit comme pour confirmer son propos.

— Moi pis le sport...

Un long silence s'installa dans la cuisine. « People equal shit/People equal shit »

— Eille, on met-tu autre chose?

Une demi-heure plus tard, ils sortaient dans le matin frisquet. Les dépanneurs étaient fermés, tout comme les entrées du campus; pourtant, des autobus scolaires les attendaient, alignés sur Berri. D'autres étudiants affluaient tranquillement. Quelques mètres derrière le groupe, Sophie prenait des photos. Ils trouvèrent Marianne dans l'un des bus, assise à côté de Phil, qui avait encore un pli de drap imprimé sur la joue.

— Eille, je pensais pas que vous seriez là! lança-t-elle, les yeux bouffis, en remplaçant ses lunettes.

Dépassé, P-A se gratta le cuir chevelu à travers sa tuque.

— Moi non plus...

— Mon *alma mater*, certain que j'allais venir! expliqua Sophie en prenant quelques clichés de l'intérieur de l'autobus.

Ils s'installèrent sur les banquettes de cuir et Véro distribua les restes du pain aux bananes.

— T'étais pas contre ça, les blocages? demanda Sophie sans se retourner vers Marianne.

Celle-ci plissa le nez, sceptique.

— Pas quand c'est pour faire respecter un vote démocratique.

— Ah oui, c'est vrai, la démocratie... répondit-elle en fermant les yeux et en accotant sa tête sur l'épaule de Véro.

— C'est pas comme si on allait juste bloquer le collège pour le fun...

— J'espère que les scabs vont y aller doucement, en tout cas, lança Véro, parce que la chaîne humaine va avoir des maillons faibles...

P-A somnola une partie du trajet; quelques grévistes discutaient de rumeurs voulant qu'un certain Justin fréquenterait une « fille de St-Lau ». Le soleil commençait à se lever quand le bus s'immobilisa devant le Collège de Valleyfield, un ancien séminaire construit à la fin du XIX^e siècle.

— C'est quand même mieux que le béton de l'UQAM, remarqua Dan en débarquant.

Il s'étira et attendit les autres. L'aube orangée révélait quelques dizaines de silhouettes devant l'entrée principale du bâtiment. Phil alluma une cigarette. P-A s'approcha de Sophie.

— Bien dormi?

Elle se frotta les yeux avec ses poings et grogna. Ils se dirigèrent lentement vers l'entrée.
Elle prit quelques clichés.

- J'ai tellement passé de temps ici, c'est weird de revenir. Pour vrai, en dedans, ça ressemble à Poudlard!
- Il y a un *choixpeau*? demanda P-A en feignant l'excitation.
- Je voulais étudier en admin, mais le tabarnac m'a envoyé en arts avec les hippies...

Elle leva son appareil vers P-A, qui afficha un grand sourire et des yeux exorbités. Autour d'eux, quelques camarades échangeaient des nouvelles et des stratégies pour défendre le bâtiment.

- Nous, on voulait camper ici mais ils nous ont pas laissé faire.
- Je sais même pas si on est assez nombreux pour couvrir toutes les entrées...
- On fait le tour? proposa Marianne après un temps de flottement. On est clairement les plus vieux ici, grogna-t-elle à l'endroit de Phil.
- Agréable matinée! lançait Dan aux grévistes qu'ils croisaient.
- Il y a une autre porte à bloquer? demandèrent-ils à un groupe de cégépiens.
- On sait pas, on est pas d'ici.
- On est clairement les plus vieux, répéta Marianne.

Ils s'immobilisèrent finalement devant une entrée secondaire qui n'était toujours pas surveillée.

- Faque, c'est quoi qu'on fait ici? demanda P-A en frissonnant.

L'air humide d'avril perçait les mailles de son tricot. Il sautillait d'un pied à l'autre.

- C'est toujours bon à savoir, effectivement, acquiesça Dan en riant.

Des laissez-passer de ski pendaient sur les fermetures éclair de son coupe-vent. À quelques pas de là, Sophie gesticulait en expliquant quelque chose à Véro.

— En arrière, il y a l'église, on voit le clocher, là... Pis là-bas, il y a un gros parc...

— Imagine si Martineau nous voyait, hangover pis même pas sûrs de pour quoi on manifeste!

Véro tapota son sac à dos.

— J'ai apporté des restants de l'autre fois.

Sophie lui lança un regard complice.

— Ma petite snoraude...

— La direction a fait savoir qu'elle respecterait pas le vote de grève, expliqua Marianne aux deux gars.

Elle monta son capuchon sur ses oreilles rouges. À côté d'elle, la tête enfoncée dans un épais foulard de laine, Phil fumait une cigarette en soufflant la fumée vers le haut.

— Mais c'est quoi la différence entre aujourd'hui pis toutes les autres fois où on a piqueté? demanda P-A en s'assoyant lourdement sur les marches froides en béton.

— La différence, c'est que d'habitude, la direction appelle pas à ignorer le vote de grève.

Véro et Dan firent quelques salutations au soleil sous le regard sceptique de Phil, qui serrait contre lui son veston. Le soleil grimpait rapidement derrière les nuages et rien ne se passa pendant un moment, jusqu'à ce que des voitures commencent à circuler autour du collège ; doucement, la ville se réveillait. Quelques personnes en complets et tailleurs faisaient le tour du bâtiment à la marche, escortées de trois policiers. Ils s'approchèrent alors que le petit groupe d'amis se serrait devant la porte.

- Désolé, on peut pas vous laisser passer, commença Marianne, souriante.
- Vous ne passerez pas ! lança Dan théâtralement.
- Ils ont pas eu d'injonction, han? vérifia P-A.
- Pas encore... répondit Véro.

Ils n'insistèrent pas et disparurent derrière un angle du bâtiment, mais revinrent quelques minutes plus tard.

- On vous demanderait de dégager la porte, lança un policier.

Début trentaine, il arborait une courte barbe bien taillée et portait des lunettes de soleil de sport.

- On vous demanderait de respecter le vote de grève, répondit Véro, frondeuse, les bras croisés.

- C'est pas des étudiants que vous bloquez, c'est la direction.

Derrière les trois agents, un homme grisonnant en veston marine parlait au cellulaire : « On essaie de rentrer, là, ouin, la police est ici... » Une trentenaire aux cheveux blonds en queue de cheval fumait une cigarette, l'air nerveux. Véro agrippa le bras de P-A, qui prit celui de Marianne, et bientôt les six grévistes formaient une chaîne humaine. Le policier soupira et échangea des regards fatigués avec ses collègues.

- Écoutez, si vous libérez pas les portes, on va être obligés d'intervenir.

P-A sentit Véro et Marianne se crispier ; une vague de chaleur le parcourut. Il ne savait pas où poser son regard.

- OK, dernier avertissement, ajouta un autre agent d'un ton ferme. Arrêtez de niaiser pis tassez-vous. On a autre chose à faire, nous autres. Non ? OK.

Matraque à la main, les trois agents s'approchèrent et bousculèrent Marianne et Phil, qui tombèrent en déséquilibrant les autres ; « Ei-ei-eille ! » ; en une fraction de seconde, la chaîne humaine était brisée ; les bras écartés, un agent s'interposait devant Dan et Sophie, un autre devant P-A et Véro.

— Bravo, vraiment, bravo ! applaudissait Véro.

— Tassez-vous, ordonna l'autre à Marianne et Phil, qui levèrent les mains et s'écartèrent de l'escalier.

Quelques grévistes apparurent, attirés par les cris. Les membres de la direction se dépêchèrent de déverrouiller la porte sous les quolibets de Dan et Sophie.

— Beau petit suit, madame ! Tu l'as pris où ?

— Vanupied ! Sans-culotte !

La porte se referma derrière eux ; les policiers reculèrent, puis retournèrent à leurs autopatrouilles.

— Tabarnac ! cria Véro.

— Eille, on a tellement *fail*, là ! riait Sophie.

— Ça va, Marie ?

— Je pense... je me suis cogné le coude.

Elle releva la manche de son manteau et loucha vers son coude égratigné.

— Moi ça va, annonça Phil, qui s'essuyait les mains.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandèrent d'autres carrés rouges en s'approchant rapidement.

— Ils ont réussi à rentrer, cracha Véro en gesticulant de colère.

Les autres grévistes échangèrent des regards déçus et irrités, puis une fille lança d'un ton résigné :

— C'est pas ben grave, on attend plus de monde pour bloquer les cours tantôt...

Peu de temps après, une musique enjouée résonna de l'avant du Collège.

— Bon, je suis tannée, on va-tu voir ce qui se passe ? proposa Sophie.

— Le cirque est arrivé... grogna Véro.

Ils abandonnèrent leur poste pendant que Marianne vérifiait si la porte était bien barrée.

Devant l'entrée principale, une petite foule s'agglutinait. « Ra ra Rasputin/ Lover of the Russian queen / There was a cat that really was gone ». Plusieurs chaînes d'information prenaient des images des centaines de carrés rouges.

— C'est le fun, après *Slipknot*, du *Boney M...* Ça te donne pas envie de danser?

Il bougea les coudes et les épaules au rythme de la musique. L'ambiance festive lui redonnait l'énergie de surmonter le manque de sommeil et le mal de tête.

— J'ai toujours envie de danser, répondit Sophie, distraite, en contemplant les environs.

Un étudiant énergique faisait un discours, perché sur une grosse roche : « On demande à la direction du Cégep de Valleyfield de respecter la décision des étudiants jusqu'à la reconduction de la grève lundi prochain, ainsi que des excuses de leur part à l'endroit de tous les étudiants et étudiantes du Québec! » Quelques pas derrière, Dan désigna un gars qui portait un bouclier rouge.

— Nice. Ça nous aurait pris ça, tantôt!

— Penses-tu qu'il prend les commandes? demanda Véro, intéressée.

P-A continuait à danser. « Ra ra Rasputin/ Lover of the Russian queen / There was a cat that really was gone ». Sur le portique, des carrés rouges tenaient une banderole « La hausse ne passera pas! » derrière un cordon jaune de sécurité. Une leader étudiante à l'air sérieux arborait des moustaches de chat rouges.

— On a droit à une visite de la royauté, ironisa Véro.

Dan se pencha dans une élégante révérence.

— Votre altesse.

Dans l'entrée du pavillon principal, des professeurs se mêlaient aux étudiants devant les caméras des médias dépêchés pour l'occasion. De l'autre côté de la rue, des maisons de ville témoignaient de la vocation résidentielle du quartier. « Crions! Plus fort! Pour que personne ne nous ignore! » Quelques grévistes faisaient des jumping-jacks en chantant.

— Qu'est-ce qu'ils crissent? cracha Marianne.

Elle sortit de son sac à dos un plat de plastique dont le contenu avait coulé; les doigts pleins de yogourt, elle observait les dégâts d'un air impuissant.

— Tabarnac...

Des danseurs en combinaisons roses gambadaient dans la foule. Quelques pancartes « Profs contre la grève » étaient apparues. Véro, Sophie et Dan se promenaient dans l'attroupement pendant que Marianne essuyait le yogourt répandu dans son sac. À côté d'elle, P-A et Phil échangeaient des platitudes. « Scabs! Scabs! » commença-t-on à crier. Des étudiants qui portaient le carré vert représentant leur opposition à la grève étaient dans la rue. Certains étaient abordés par des journalistes; d'autres rebroussèrent chemin; quelques-uns s'approchèrent sous les cris des piqueteurs, qui montèrent le ton. « Scabs! Scabs! » La foule

se serra pour bloquer le passage; au front se trouvaient des leaders étudiants, des syndicalistes aguerris et des caméramans.

— T'es qui, toi? lança un jeune étudiant, un carré vert épinglé à sa chemise rayée, à un homme dans la cinquantaine.

Appuyé par les carrés rouges, l'homme répliqua fièrement :

— Ce cégep-là, je l'ai occupé quatre fois, comme étudiant! Respecte la décision démocratique de tes confrères!

« Scabs! Scabs! » Le jeune carré vert ricana d'un air condescendant.

— Sti qu'il est laid, glissa Marianne, qui s'approchait en se léchant les doigts.

— Gredins! cria Dan en arrivant derrière elle.

P-A n'entendait que la clameur de la foule et observait les deux camps; certains affichaient des sourires méprisants, d'autres avaient le visage déformé par la colère, d'autres encore ne savaient pas quelle attitude adopter. Quelques mètres à l'écart de la confrontation principale, d'autres étudiants débattaient furieusement; P-A crut même entrevoir un carré rouge asséner un coup de poing au visage d'un carré vert, mais l'attroupement qui s'ensuivit l'empêcha de voir.

— Hostie, il vient de le puncher! lança-t-il en souriant, mais personne ne l'entendit.

Marianne et Dan criaient avec la foule : « Un peuple! instruit! jamais ne sera soumis! » Les mains dans les poches de son veston, Phil observait en spectateur. Le directeur du collège fit son apparition et tenta de raisonner les grévistes, mais se fit rabrouer par des huées. L'heure du début des cours approchait; l'animosité monta; les grévistes formèrent une chaîne humaine.

— C'est l'occasion de faire amende honorable! lança P-A en riant.

Entre Dan et Marianne, il essayait de ne pas regarder les caméras qui les fixaient.

— Pour une fois qu'on a un ministre qui se tient debout, disait le même gars à la chemise rayée, je l'appuie à cent pour cent.

— J'ai payé pour çô! cria Dan d'un ton bourru.

Des agents de la SQ arrivèrent sur les lieux, mais restèrent à distance derrière les carrés verts.

— Sont où les filles? demanda P-A.

Dan bougea légèrement la tête, le menton dans le masque de ski qu'il portait autour du cou.

— Parties par-là, faire je sais pas quoi.

— C'est pas elles, les expertes de la confrontation? lança Marianne.

Du coin de l'œil, P-A observait les policiers, qui ne semblaient pas vouloir intervenir.

— Malandrins! cria Dan.

La tension montait, la chaîne humaine se crispait; épaules tendues, mâchoires serrées, les grévistes redoutaient l'intervention policière. Finalement, l'administration déclara l'impossibilité de donner les cours; une clameur retentit; la foule se réjouissait de l'efficacité du blocage, imperméable aux insultes lancées par les carrés verts qui quittaient les lieux. Des étudiants du collège, criant dans un mégaphone, remerciaient les grévistes et leur promettaient de leur rendre la pareille à la première occasion; le syndicaliste aux cheveux blancs prit la parole, félicitant les jeunes pour leur implication et les remerciant de continuer le travail commencé par sa génération. Phil sortit une grande canette de bière de son sac.

— Bon ben, j'imagine que maintenant on peut boire!

P-A grimaça. Les premières notes de basse de *U Can't Touch This* montèrent dans l'air qui se réchauffait.

— Ouh, non, pas pour moi, merci...

— Ben là, il est même pas neuf heures! lança Marianne.

Phil leva la tête.

— Quoi?

— En plus, il y a encore plein de caméras. De quoi ça a l'air?

— D'une occasion spéciale? fit innocemment Dan.

« My my my music / hits me so hard/ makes me say / Oh my lord! » Dans le stationnement adjacent, les cinq grévistes habillés en rose s'adonnaient à une danse collective à laquelle se joignirent des dizaines de personnes. Marianne les observa, le nez plissé.

— Whatever.

Elle alla s'asseoir dans un escalier à plusieurs mètres de là et plongea son nez dans un livre.

Phil fit une grimace et ouvrit sa canette en haussant les épaules. « It feels good, when you know you're down / A super dope homeboy from the Oaktown / And I'm known as such / And this is a beat, uh, you can't touch! »

— De la noire? s'étonna Dan. Brutal.

— C'est aussi nourrissant qu'un déjeuner.

Il prit une gorgée. P-A eut un haut-le-cœur et alla s'écraser à côté de Marianne. « Can't touch this! »

— Sti que je suis magané.

— Ouin, moi aussi.

Un long silence s'incrusta. « Can't touch this! » Phil alluma une autre cigarette. La foule continuait de chanter. Une brise froide faisait voler les cheveux noirs de Marianne. P-A affectait un air compatissant.

— Je suis vraiment désolé pour ton yogourt, ça doit pas être facile de vivre ça.

Elle sourit et baissa le regard vers ses bottes, desquelles elle enleva quelques brins d'herbe.

— Je suis pas du monde aujourd'hui. Je suis tombée dans ma semaine hier pis j'ai fucking mal au ventre...

— Ah, shit... C'est poche.

Elle mima l'impuissance, puis lui tendit une gourde en plastique bleu. Dan et Phil se rapprochèrent. Des corneilles croassaient au-dessus de leurs têtes.

— Tu trouves pas ça lourd? commença Marianne, penchée en deux sur ses genoux.

— Quoi? demanda P-A.

Marianne fit un geste vers la foule.

— Tout ça. La grève.

Il hésita. Elle poursuivit. « Can't touch this! »

— Je sais pas... je passe mon temps à me sentir mal, comme si fucking Martineau était toujours là en train de me tchèque pour voir ce que je faisais de pas correct. Genre : « Eille, tu t'achètes un billet de cinéma? Eille, tu t'achètes une bière? » Tu catches?

— Tellement! Eille, l'autre fois, j'étais comme « ils disent que la hausse c'est l'équivalent d'un café par jour, je vais arrêter de boire du café, ça va leur montrer! »

— Sti que t'es niaisieux, lança Marianne en s'esclaffant.

P-A replaça sa tuque.

- La caféine, c'est hautement addictif, intervint Phil.
- Mets-en! Ça a pas duré vingt-quatre heures, mon affaire, pis ça a été la pire journée de ma vie. J'étais à la job, j'avais un hostie de mal de tête pis je voulais me tirer une balle. J'étais full déprimé, genre « qu'est-ce que je crisse dans un centre d'appel, j'ai vingt-quatre ans », pis toute.
- C'est fou comment les hosties de commentaires caves des chroniqueurs nous rentrent dans la tête, han? Genre, ils réussissent à nous culpabiliser...
- Vraiment.
- Eille, on part-tu en quête de victuailles? proposa Dan.

Ils revinrent une vingtaine de minutes plus tard avec des sacs de Subway. Sophie et Véro les attendaient, assises sur les marches d'une entrée secondaire. Devant le collège, les grévistes étaient plus tranquilles, mais continuaient à faire sentir leur présence.

- J'ai fait faire un petit tour de la ville à Véro, expliqua Sophie alors que les autres s'assoient. Valleyfield a des attractions touristiques très intéressantes.
- Surtout la cathédrale.

P-A déballa son sandwich et l'attaqua goulument.

- Pour vrai, vous faisiez quoi? demanda Marianne en réorganisant les ingrédients de son sous-marin.

Véro et Sophie se regardèrent.

- On réalisait un projet d'art public.
- De l'art abstrait.
- Le genre d'art qui se fait avec une canette de peinture? demanda Dan.

- Nous n'allons ni confirmer ni infirmer cette allégation.
- Vous avez vandalisé la cathédrale? demanda Marianne avec irritation.
- OK, premièrement, commença Sophie brusquement, chut! pis deuxièmement, les nerfs!
- Marie, come on.

Elle hochait la tête, incrédule. P-A mastiquait une grosse bouchée en appréhendant la suite.

- Au secondaire, je me suis fait pogner à taguer le mur de mon école, raconta Dan. Tsé, le genre de tag qui finit avec une queue de diable?

P-A pointa Dan en riant.

- Je faisais ça, moi aussi, dans mon agenda!
- Pourquoi? explosa Marianne. Je comprends pas. Vous vous êtes dit « eille, qu'est-ce qui manque pour qu'on gagne? ah ben oui, des graffitis! »
- Des graffitis... répéta Dan en souriant.
- Historiquement, commença Phil avant d'être interrompu par Sophie.
- Pour foutre la marde un peu.
- Je vois ça comme la continuation de l'escalade des moyens de pression, dit Véro en étirant ses ischiojambiers. Tsé, t'as le droit de pas être d'accord, mais...
- Je sais, je sais, faut respecter la diversité des tactiques, fit-elle en roulant les yeux.
- Veux-tu un six pouces? proposa P-A à Sophie. Je te le donne.

Elle fit de grands yeux, secoua la tête en souriant et, sans hésiter, en prit une grosse bouchée.

- Pis, satisfaite?

- C'est vraiment bon, marmonna-t-elle, la bouche pleine.
- Non, je veux dire : le blocage.
- Ah! Certain. En même temps... ça reste un peu trop... gentil à mon gout.
- C'est pour ça que vous êtes allées...
- Ouin. Le monde va être comme « il y a eu du vandalisme dans une église?! maudits étudiants qui respectent rien! », pis il va y avoir des débats dans les médias, dans les assemblées, pis toute. Je suis une grande fan du brassage de marde.
- Bon, on retourne? proposa Marianne en se levant.
- C'est-tu notre bus?

Devant l'entrée, les grévistes s'éparpillaient sous les remerciements des étudiants du collège; certains d'entre eux, munis de grands sacs de poubelle, s'assuraient de ne laisser aucun déchet derrière. « Crions! Plus fort! Pour que personne ne nous ignore! » Sophie restait assise dans l'escalier.

- Allez-y, moi ma mère vient me chercher, je reste pour la fin de semaine.
- Bonne fin de semaine. Merci pour ton hospitalité! lança P-A en s'éloignant à la suite des autres.

Sophie lui envoya la main.

- Merci pour le diner!

Le petit groupe revint vers l'autobus, qui reprit la route vers Montréal. À l'intérieur, des grévistes excités échaufdaient des plans ambitieux pour la suite du conflit. P-A sortit son cellulaire et se rappela qu'il n'avait plus de batteries.

- Bon, on fait quoi? demanda Véro en se retournant sur le trottoir de la rue Sainte-Catherine.

— Nous, on va chez Phil, annonça Marianne.

— Moi je pense que je vais y aller, je travaille demain pis je me suis pas lavé depuis trois jours, décida P-A en sentant son aisselle.

— Bon, on va chez nous? proposa Véro à Dan.

Ils pénétrèrent dans le métro et se séparèrent. En sortant de la station Joliette, P-A fit un détour par l'épicerie avant de rentrer chez lui. Une odeur d'humidité flottait dans l'appartement. Il alluma la radio et rangea les sachets de pâtes instantanées dans le garde-manger. « La BBC a indiqué que l'agresseur présumé était sous surveillance policière active au moment de l'incident, et que la police considérait l'attaque comme liée à l'islamisme. » P-A brancha son cellulaire et fourra une pile de vêtements dans la vieille laveuse que lui avaient donnée ses parents, puis s'installa dans le salon, son portable sur les genoux. « Le Premier ministre britannique a remercié sur Twitter les services d'intervention d'urgence, et a déclaré que ses pensées allaient aux blessés et à toutes les personnes affectées. » Il se perdit dans des argumentations futiles sur Facebook jusqu'à ce que Sim rentre du travail.

— Yo! lança P-A en se levant.

Dans l'entrée, Sim ôtait son casque.

— Eille, ça fait longtemps, répondit-il, un reproche dans la voix.

« Selon l'émission *Enquête*, le député de Gaspé, Georges Mamelonet, pêche illégalement l'oursin depuis longtemps. En fait, depuis plus longtemps qu'il ne le prétend. » P-A s'appuya contre le mur du corridor et joua avec les poignées de frein du vélo de Sim.

— Ouin, grosse semaine... Je suis encore crissement lendemain de veille.

— Hé ben! commença Sim sur le ton d'un chroniqueur. Je pensais que vous faisiez la grève, pas la fiesta!

— L'un empêche pas l'autre.

Sim enleva ses bottes et se dirigea vers la cuisine.

— Tu réponds pas à tes textos?

— J'avais pu de batteries, répondit P-A en lui emboitant le pas. On était chez Soph, pis j'avais pas mon chargeur...

— C'est pas compliqué, trouver un chargeur...

Il but quelques gorgées et remit la bouteille d'eau au réfrigérateur.

— T'avais quelque chose d'important à me dire?

P-A appuya sur le bouton de mise en marche de son cellulaire.

— Pas particulièrement... T'as oublié de sortir le recyclage.

Plusieurs alertes sonores retentirent.

— Ouin, scuse, j'avais autre chose en tête...

[Cell parents : c'est ta mère qui parle] [Cell parents : je voulais juste prendre des nouvelles] [Cell parents : penses-tu venir nous voir bientôt?] [Sim : yo si je passe acheter des roteux t'en veux tu?] [Sim : Man le gouvernement harper est attardé] [Sim : c'est quoi encore le cell du proprio? le robinet de la cuisine s'est mis à couler] [Sim : Yo?]

— Je l'appellerai demain, le proprio, proposa P-A.

— Cool.

[P-A : ca va! la grève me tient occupé. je pense pas, je travaille tous les samedis...]

— Pis, la job? demanda P-A après un long silence pendant lequel Sim faisait réchauffer un bol de potage.

— Bah, la même marde... Data entry pis des demandes de subvention...

— Comment va Anna?

Il s'assit à table en portant son bol fumant avec un linge à vaisselle.

— Correct.

Il plongeait sa cuillère dans la soupe, soufflait dessus et la portait à sa bouche craintivement.

— Non, ben, elle a décidé... *on* a décidé que, pour... « retrouver la magie dans notre couple », on allait recommencer à *dater*, expliqua Sim en roulant les yeux.

— OK... Ça implique quoi?

— On se voit moins souvent pis on sort au resto, au cinéma, peu importe... Pis on se pose des questions genre comme si on se connaissait pas...

— T'as pas l'air convaincu.

Il crispa le visage.

— C'est juste que... je pense que c'est une bonne affaire, tsé, pour vrai on s'est quand même fait du fun, mais... c'est juste *fucking lame*. Imagine sortir avec quelqu'un que tu connais pis lui demander « Faque, tu viens d'où? », « Comment était ton enfance? », « C'est quoi tes plus grands rêves? »

— Ouin... Depuis quand vous faites ça?

— Ça va faire deux semaines, là.

Moment de silence.

— Pis, c'est quoi ton plus grand rêve?

Sim roula les yeux. P-A sourit innocemment.

- Pas toi aussi! ... Hostie, tu veux que je réponde pour vrai. « Que tout le monde vive dans la paix et l'harmonie ».

La laveuse s'arrêta dans un crissement, soutirant des grimaces aux deux gars. P-A plaça ses vêtements dans la sècheuse.

- Je dors sur un matelas de sol au milieu d'un salon depuis trois jours, ça va faire du bien de dormir dans un vrai lit.

- T'as le train de vie d'un cégépien, lança Sim en rinçant son assiette.

- On était justement au Collège de Valleyfield, tantôt! On a pas de bière, han? demanda-t-il en ouvrant la porte du réfrigérateur.

- Non.

- C'est con, j'étais à l'épicerie, tantôt, j'aurais dû y penser... Soph pis Véro ont fait des tags, apparemment.

- Les anarchistes? C'est tellement cave...

Accoté au comptoir, Sim secouait la tête et engloutissait des poignées de noix mélangées.

- Marie était en tabarnac. Je pense que vous vous entendriez bien!

- Ta blonde, ça?

P-A plissa les yeux et serra les lèvres.

- Ma fréquentation? Mon « plan cul »? comme dirait Anna. Non, pour l'instant je pense qu'elle fréquente un autre dude. Un roux.

- Sorry, man.

Il haussa les épaules et se leva.

- Tu me donnes faim.

Il mit de l'eau à bouillir et ouvrit un paquet de pâtes Alfredo. Sim rangea les noix dans le garde-manger et s'assit sur le sofa. Le visage dans la fenêtre, P-A se grattait la tête.

— Mais, non, pour vrai, Soph... je l'aime ben, annonça-t-il en se retournant.

— P-A est A-MOU-REUX!

— Un peu, peut-être...

Il sourit. La vapeur fit sursauter le couvercle de la casserole.

— Elle est-tu *chicks*?

P-A versa le contenu du sachet dans l'eau bouillante et brassa.

— Ben... elle est cute. Mais en même temps, elle est un peu weird. Mais pas weird qui fait exprès pour qu'on la remarque...

— Qu'est-ce tu veux dire?

— Ben elle fait des faces bizarres pis elle bouge tout le temps comme ça...

Il fourra ses mains entre ses cuisses et balançant le haut du corps.

— Autiste?

— Non. Je pense pas... Anyway, on est fucking différents, mais on s'entend bien pareil, tsé.

Il vida le contenu de la casserole dans une assiette et s'assit à table.

— Elle est vraiment intéressante, pour vrai.

— Pis elle?

— Aucune câlce d'idée... À part le fait qu'on s'entend ben, j'ai perçu aucun signe qu'elle serait intéressée, ajouta P-A, une bouchée trop chaude dans la bouche.

Sim tenait son cellulaire devant son visage et, l'air absorbé, touchait l'écran avec son index.

P-A respirait bruyamment et avala avec difficulté.

— Peut-être qu'elle est lesbienne. Elle a-tu un côté de tête rasé? Fuck! ajouta-t-il en aparté, les yeux sur son téléphone.

— Non, répondit P-A en souriant. Je te le dis, tu t'entendrais ben avec Marianne... Mais peut-être, pour vrai, j'ai aucune idée. En attendant, je me garde une petite gêne.

Il souffla sur sa fourchette. Sim secoua la tête en étirant ses jambes sur la table de salon.

— Anyway, reprit P-A, je vois pas pourquoi elle s'intéresserait à moi. Avec son profil, je veux dire. Pas sûr qu'une artiste anarchiste s'intéresse à un bourgeois fan de hockey.

— « Les contraires s'attirent », lança distraitement son ami.

— Ouin, mais « qui se ressemble s'assemble »... Qu'est-ce tu fais?

— Je joue.

— À quoi?

Un silence perdura le temps que P-A finisse son assiette. Son regard se perdit à nouveau dans la fenêtre. Dehors, une fine pluie tombait dans la brunante.

— Ça va faire weird de rentrer à la job, demain.

STATUT FACEBOOK DE P-A GAUDET

20 AVRIL 2012 00H37

Après quelques mois à essayer d'écrire quelque chose sur la grève, je prends le risque. Pourquoi maintenant ? Parce qu'il me semble qu'on est rendus à un point de bascule. La judiciarisation du conflit vient cacher son côté politique et renforce l'individualisme ambiant. Rapidement, les libéraux ont décidé de laisser de côté le mot « grève », qui évoque un mouvement collectif, pour répéter ad nauseam que ce qu'on fait, c'est un boycott. Et comme un boycott, ça n'implique que nous, alors les étudiants qui le veulent devraient pouvoir avoir accès à leurs cours. Comme si le droit de grève nous était retiré, alors qu'il a toujours prévalu.

J'étais à Valleyfield la semaine passée pour bloquer les cours après que l'administration ait appelé à ne pas respecter le vote de grève. Ça s'est bien passé, malgré un peu de tension, évidemment, mais les cours ont été annulés et la démocratie, honorée. Mais on peut se demander ce qui se serait passé si une injonction avait été accordée au collège. C'est une chose d'essayer de briser une chaîne humaine par la force quand il faut le faire soi-même ; c'en est une autre quand c'est les policiers qui s'en occupent. Si l'administration avait été légalement obligée de donner ses cours, la police aurait fait le nécessaire pour faire passer les étudiants.

Ce recours à la violence nous place dans une situation difficile : devons-nous nous soumettre, ou persévérer ? J'ai toujours été pacifiste (mais je respecte la diversité des tactiques), alors c'est une vraie interrogation : est-ce que je plie devant la judiciarisation du conflit ? est-ce que j'accepte de subir la violence de l'état ? est-ce que je réponds à cette violence ?

Je n'ai pas particulièrement envie de poser des gestes violents, mais que faire si la Police nous empêche d'exercer notre droit démocratique ?

COMMENTAIRES

Sim Leduc-Chamberland : J'ai plus l'impression que tes choix c'est : obtempérer, ou te faire arrêter.

P-A Gaudet : Pis that's it, ils ont gagné?

Sim Leduc-Chamberland : C'est ben dur de pas gagner quand t'as la police de ton bord.

Sophie So-So : Au pire on va trouver d'autres endroits à bloquer faut être créatif :)

Marianne Tran-Turcotte : Non mais c'est vraiment grave là ce qui se passe! On peut pas juste accepter que les votes de grève soit invalidés en cour! C'est une atteinte à la démocratie j'en reviens juste pas!

P-A Gaudet : je sais c'est terrible!

Marianne Tran-Turcotte : c'est comme ça que ça commence une dictature...

Sophie SoSo : wut

Subtilement, P-A alluma l'écran de son cellulaire. Dans le cubicule adjacent, Abdou parlait à un client réticent : « non, monsieur, nous ne... comme je l'ai dit, le but de ce sondage est d'obtenir un portrait représentatif de la population canadienne pour... » **[Soph : besoin de renforts au palais des congrès asap]** Il le fourra sous ses fesses quand la superviseure s'approcha en compagnie d'une jeune femme. P-A fit semblant de noter quelque chose sur un bloc-notes.

— Pierre-André, pourrais-tu montrer le système à Romina? C'est sa première journée.

D'une poussée des pieds, P-A effectua un tour complet sur sa chaise.

— À vos ordres!

Romina s'installa à ses côtés. Dans la trentaine, elle avait un léger accent que P-A n'arrivait pas à reconnaître; elle portait des vêtements amples et bien repassés.

— Tu vas voir, ça a l'air compliqué au début, mais après quelques jours tu vas tout comprendre.

Du coin de l'œil, il surveillait le voyant lumineux de son téléphone. Pendant sa pause diner, il tenta de texter Sophie et Véro, sans réponse. À côté de lui, François mangeait du McDonald's les yeux baissés sur son cellulaire; Romina révisait le manuel destiné aux nouveaux employés. Il se connecta au wifi hésitant de la salle des employés : selon les grands médias, le SPVM avait été forcé à une intervention musclée visant à interrompre le saccage perpétré par des manifestants masqués, des voyous que le chef de la police refusait d'assimiler aux étudiants.

— Savez-vous c'est à qui, ça? demanda Nirina en brandissant un pot Mason rempli d'une substance jaune.

Elle les observait à travers ses épaisses lunettes écaille de tortue, un poing sur la hanche.

P-A, François et Romina levèrent la tête.

— Non.

— Ça fait longtemps que ça traîne... conclut-elle en remettant le pot au réfrigérateur.

Les grévistes avaient tenté de perturber le Salon-Plan-Nord, une réunion de gens d'affaires que le gouvernement voulait convaincre d'investir dans son chantier d'exploitation des ressources du Grand Nord québécois. En étouffant des rots de Bolognaise, P-A regardait les vidéos amateurs disponibles en ligne et voyait des manifestants de tout âge fuir dans la fumée des lacrymogènes, des agents en habit antiémeute matraquer des jeunes portant le carré rouge et des gens masqués qui lançaient des projectiles vers la ligne de policiers. « Crisse, c'est grave, ça ! c'est fucking grave ! » songeait-il en observant un agent de la paix frapper une manifestante à plusieurs reprises pour briser une chaîne humaine.

— Est-ce que Micha vous a demandé de le remplacer, dimanche? interrogea Nirina en plaçant un Tupperware fumant sur la table.

P-A ne dit rien; François répondit simplement :

— Non.

Cette violence à laquelle il n'était pas habitué, n'en ayant jamais été témoin, même en vidéo, lui nouait la gorge et l'emplissait d'une grande colère. « Ça arrive au Québec, ça ? » s'étonnait-il en réalisant que les récits de brutalité policière de ses amis n'étaient pas des exagérations.

— À un moment donné, le monde va se tanner de le remplacer. Un horaire, ça sert pas à rien...

Il rangea son plat, passa à la toilette [**P-A : êtes-vous corrects?**] et reprit la formation, son inquiétude lui revenant à l'esprit avec régularité. Après son quart de travail, il remarqua qu'il avait manqué un appel de Sophie. Il la rappela en enfilant ses bottes, le téléphone calé entre son épaule et son menton.

— Yoooooooo! commença-t-elle d'une voix énervée, qui se perdait derrière des rires et des cris que le mauvais micro de son cellulaire peinait à rendre clairement.

— T'es-tu correcte ?

— On est plus que correct ! On célèbre ! Viens-t'en, on est chez nous !

Il glissa sa carte d'identification sur le lecteur numérique et sortit du bâtiment. La soirée était chaude; le soleil commençait de se coucher et colorait le ciel d'un rose pâle. Il se dirigea vers le métro.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Je te dirai tantôt, byyyyyyeee!

À la fois intrigué et irrité par cette bonne humeur qui contrastait avec les images véhiculées dans les médias, il lut distraitemment la copie des *Méditations pour moi-même* que lui avait prêtée Marianne, puis se dépêcha de quitter la station Berri. Devant la porte d'entrée, grande ouverte, un groupe d'inconnus discutait joyeusement ; Yves gesticulait, une cigarette entre les doigts. Il tapa dans la main de P-A. Une odeur âcre et piquante flottait dans le salon. D'abord déstabilisé par le nombre de visages inconnus dans la pièce, P-A remarqua la présence de Javier. Accoté au rebord d'une fenêtre, il jouait sur une basse débranchée; à ses côtés, Patrick lui racontait quelque chose, la tête levée vers le plafond.

Dans la cuisine, Andrew, une caisse de Alexander Keith's vide sur la tête, buvait en s'esclaffant. Deux enfants bousculèrent P-A en courant autour des sofas. Les invités discutaient, répartis dans le salon en petits groupes de deux ou trois. Quelqu'un lui plaqua la main dans le dos en criant « Contravention ! » P-A se retourna brusquement ; un petit blond grassouillet avec une barbe en bouc lui présentait une contravention sur laquelle une main tremblante avait rédigé : « té laite ACAB côlissssss ». Perplexe, il réprima l'envie de frapper le gars.

— P-A! cria Sophie en se collant contre son dos.

Il sentit un choc sur son omoplate et lui rendit maladroitement son accolade, ses bras levés vers l'arrière.

— Soph!

— Laisse faire, il est chaud raide, ajouta Véro qui s'approchait, ses yeux verts encore plus grands que d'habitude.

Son sourire avait quelque chose d'étrange.

— Tu l'as appelé par son nom! cria quelqu'un dans la cuisine, déclenchant des éclats de rires.

— Bois! Bois! Bois! crièrent en chœur plusieurs personnes.

Le blond présenta sa contravention à un gars portant un mohawk, qui lui prit les épaules et leva sa bière en criant. Sophie lâcha P-A et les imita; un rugissement s'échappa de sa bouche. Véro s'empara de la contravention et la mit dans ses poches, ignorant les molles protestations du gars.

— On peut juste pas se faire pogner avec ça, observa-t-elle.

Le gars au mohawk pouffa de rire; le blondinet fronça les sourcils, puis passa à autre chose.

— On a trouvé un sac de police, expliqua Véro en se tournant, excitée, vers P-A.

Elle portait son ensemble en coton ouaté et buvait du vin blanc dans une tasse à motifs asiatiques. Sophie avait enfilé son pyjama.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Ça sent les gaz en hostie.

— On a ga-gné-É-É-É-É !

Sophie sautait sur place, poings levés, coudes écartés.

— De quoi, gagné ? répéta P-A, exaspéré.

— On a battu les flics !

— Soph! l'appela Myriam.

Elle courut la rejoindre dans la cuisine, d'où retentirent des cris enthousiastes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda P-A à Véro. Je suis à la job, je reçois un texto de Soph qui veut des « renforts », dans les médias ils parlent d'émeute, d'arrestations pis de blessés, j'arrive ici, pis c'est l'hostie de déglingue.

Ils s'écartèrent pour laisser passer deux filles que P-A ne connaissait pas.

— C'était malade, commença Véro en souriant.

Elle faisait nerveusement tinter les ongles de sa main droite sur sa tasse.

— Je demande officiellement un récit de la manif de tantôt.

P-A s'appuya sur le bras d'un des sofas; debout, Véro croisait et décroisait ses jambes.

— C'est une méchante bonne histoire. Faque : on arrive au Palais des congrès pis Chris me texte pour me dire qu'il est pas capable de nous ouvrir les portes, comme on avait prévu le faire.

Une fillette vint l'attaquer avec un diplodocus en plastique; P-A cria de douleur alors que le dinosaure lui croquait une fesse. Elle repartit sans rien dire.

- C'est qui, ça?
- La fille à Yves. J'ai oublié son nom...
- Elle est vraiment cute.

P-A et Véro tournèrent la tête vers la fillette, qui faisait voler son diplodocus d'une personne à l'autre.

- Faque vous vouliez entrer illégalement ? reprit P-A.
- Comment tu penses que ça marche, une action de perturbation ? Anyway, les portes étaient barrées pis no way qu'on pourrait entrer. On était à ça de s'en aller quand la porte du garage s'ouvre pour laisser rentrer un truck. Moi pis Soph pis tout le monde on s'est regardé, genre « ah ben câlice ! », pis on a couru avec les autres en dedans. On a foutu la marde un peu en gueulant, jusqu'à ce que les gardes de sécurité pis la police nous crissent dehors, mais dehors les autres étaient là, devant les portes, pis là c'est devenu un peu le bordel, il y avait les gaz pis le poivre, mais tout le monde à ce moment-là avait un foulard ou un masque, anyway...

Elle parlait rapidement, s'enfargeant dans certains mots comme si elle était pressée; ses phrases étaient entrecoupées des petites gorgées de vin; son sourire ne quittait pas son visage mais vacillait imperceptiblement, comme la flamme d'une chandelle.

- On s'est mis à pitcher de la peinture jusqu'à ce que la police lance des grenades assourdissantes par les portes, faque on décâlce, on se rejoint un peu plus loin — je sais même pas on était rendu où — pis le SPVM arrive pis nous disent de nous disperser, pis comme on reste là, ils se mettent à poivrer le monde comme des malades, faque on recule, pis juste comme on allait partir, je te jure, comme dans les films, y a d'autres manifestants qui se pointent. Pendant que nous on sort du nuage,

ils viennent affronter les flics, pis on a couru pendant un hostie de boute autour du palais des congrès, à se disperser pis à se reformer, ils arrivaient pas à nous pogner, c'était fucking malade, j'avais même pu peur ou rien, pis là un moment donné on a fait des barricades avec du stock qu'on a pogné sur le chantier à côté pis la police pouvait rien faire, on était des centaines à leur pitcher des affaires, il y avait même des vieux syndicalistes pis du monde pas rapport, pis quelqu'un a ouvert une borne-fontaine, faque là, je sais pas, genre vingt minutes plus tard, la police se tourne pis ils courent dans l'autre direction ! Nous on les suit en gueulant pis en leur lançant ce qu'on trouvait à terre —

— Attends, attends : vous avez chassé l'antiémeute avec des roches ?

— Tout à fait, confirma-t-elle avec son sourire aux dents parfaites.

P-A fronça les sourcils et replaça sa tuque.

— Je sais pas si c'est admirable ou inquiétant.

— Ben là ! C'est admirable, voyons, on reprend possession de la ville ! On leur montre qu'ils ont pas le monopole de la violence ! Ça va leur faire du bien d'avoir peur, un peu.

Elle parlait avec tant d'excitation qu'il regrettait presque d'être resté au travail. Assis sur un des sofas du salon, un gars qu'il ne connaissait pas entonna une chanson de Mononc' Serge en grattant une vieille guitare acoustique. « À la déportation des Acadiens, les Anglais ont eu peur/Qu'avec trop de gros dans leurs bateaux/Ils coulent dans les profondeurs » Quelques gars chantèrent en harmonie; les conversations s'arrêtèrent.

— Nos nouveaux amis ! lança Véro en réponse au regard interrogateur de P-A.
Soph les a invités pour célébrer.

« Ils n'ont donc emmener qu'les p'tites femmes/C'tait plus sécuritaire de même/Laissant sur le rivage par crainte du naufrage toutes les grosses torches acadiennes » Les gars riaient et chantaient; les autres les observaient. Dans un coin, les deux enfants jouaient avec des dinosaures et des animaux de la savane.

— Dan est pas là? s'enquit discrètement P-A.

Les bras croisés et les pieds écartés, il dominait le salon de sa haute taille. À ses côtés, la tête enfouie dans son capuchon, Véro sirotait son vin.

— Il est allé faire du ski... ou du bike, je sais pas trop.

Son visage se voila un instant; P-A replaça sa tuque.

— Diversité des tactiques...

Il sourit; Véro roula les yeux. « Après le grand dérangement, les grosses ont procréé/Donnant naissance à de petites grosses, qui elles même ont proliféré » Javier avait délaissé sa basse et murmurait à l'oreille de Patrick. De la cuisine parvinrent des hurlements hilares. Le gars avec le mohawk alluma un joint dans le salon. « Si bien qu'après deux siècles et quelques, grâce à la magie des gènes/On trouve encore un nombre record de ces belles grosses torches acadiennes » Sophie s'arrêta à côté de P-A en buvant un verre d'eau à deux mains. Il se pencha vers elle.

— Yo.

Il fit un grand sourire exagéré ; en réponse, elle déforma son visage dans une grimace inquiétante.

— Ark, c'est quoi cette face-là ?

Ses dents étaient bleuies par le vin. « Sur la plage de Parlee Beach l'été les touristes viennent/Y'ont pas besoin de prendre le bateau pour observer les cachalots ».

— De quoi ? demanda-t-elle toujours en grimace.

— Je vais faire des cauchemars.

« Thibeault et Thibodeau me l'avaient bien dit : Si tu aimes les baleines/Oublie Tadoussac, amène ton pack sac sur la péninsule acadienne ». Sophie soufflait dans son verre d'eau, produisant un léger grondement.

— Elle est tellement fine, Myriam, elle prend soin de moi ! dit-elle, émue. C'est elle qui m'a donné ça. T'en veux-tu ?

— Je te la laisse, merci. J'essaie d'arrêter, ajouta-t-il malgré lui.

« L'autre soir j'ai rencontré une grosse torche de Bouctouche/J'vous dirai pas quel morceau de moi que j'lui ai mis dans la bouche ». Des rires fusèrent.

— C'est quoi cette hostie de toune-là ? dit Myriam à l'oreille de Véro.

Elle mima l'ignorance et le découragement. Elles échangèrent un regard avec Javier et Patrick, qui secouaient la tête avec un sourire condescendant. Sophie leva des yeux vaporeux vers P-A.

— As-tu pris des photos, tantôt ?

— Ouiii ! J'ai même réussi à pogner Véro qui sourit !

« Ça la changeait des poutines râpées, des pogos pi des hots chickens/Qui sont les habitants les plus fréquents des bouches des grosses torches acadiennes ».

— Tu dois commencer à en avoir pas mal, là.

— Faut juste que je trouve quoi faire avec, maintenant... C'était tellement malade, là, P-A ! T'aurais tellement dû venir !

« Malgré c'que j'ai dit avant, ces bakaisses je les aime/Elles aiment la vie, l'été elles font de l'ombre/L'hiver elles réchauffent ta cabane ».

— Ouin, j'étais à la job... Faut ben qu'y en ait qui travaillent ! ajouta-t-il en imitant les chroniqueurs de droite.

— La marde était tellement pognée !

Son sourire était plus baveux que jamais. « Quand c'que les belles filles de Montréal ne voudront plus de moi/Ça m'fera pas d'peine de me saucer la graine dans une grosse torche acadienne » La chanson se termina sous des applaudissements hyperactifs.

— Bon, à mon tour! lança Sophie en donnant son verre d'eau à P-A.

— Québec Redneck! cria une fille aux cheveux mauves.

Elle sautilla jusqu'au sofa et tendit les bras vers la guitare, paumes ouvertes. Le gars prit une gorgée de bière et leva l'index.

— Juste une autre.

Il s'essuya la bouche du revers de sa manche. Le visage de Sophie se crispa.

— C'est MA guitare! gronda-t-elle en la lui prenant des mains.

Le gars fit des yeux ronds.

— Calme-toé...

Il se leva en riant sous les moqueries de ses amis.

— Oouuhh!

— Tu te l'es fait dire!

— C'est SA guitare!

Ignorant les commentaires, Sophie s'assit sur le sofa et chercha des accords. Elle murmurait : « C'est quoi, déjà... non... »

— Je la connais pas, celle-là! lança un des gars.

— C'est juste moi ou ils gossent un peu, vos nouveaux amis? murmura P-A à l'oreille de Véro.

Véro croisa sa jambe droite derrière sa gauche et hocha la tête.

— C'est ça que j'étais en train de me dire.

— Sont le fun, mais sont caves, expliqua Myriam.

— Ah oui, c'est ça!

Sophie joua quelques accords lents, toussota, et chanta d'une voix basse. « It's four in the morning / The end of December / I'm writing you now / Just to see if you're better ».

— C'est pas joyeux joyeux, ça!

— Toute une toune de party...

— On va fumer?

Quelques gars sortirent de la pièce en riant; P-A s'approcha, les toisa méchamment et s'assit devant Sophie. « New York is cold / But I like where I'm living / There's music on Clinton street / All through the evening ». La pièce paraissait soudainement plus calme; les éclats de rire de la cuisine, plus audibles. Le blondinet dormait assis contre le mur.

— Faut maintenir la pression, c'est sûr, mais faut aussi faire attention, disait Véro à Myriam. Après aujourd'hui, ils vont revenir plus forts...

Recroquevillée sur la guitare, elle haussa le ton : « I hear that you're building yooour little house / deep in the desert / you're living for nothing now / I hope you're keepiinng some kind of record ». Myriam but une gorgée de vin.

— J'espère juste qu'ils vont pas virer fou comme à Toronto...

— Penses-tu?

— Je sais pas.

« A-a-annd Jane / came/ by with — non ». Elle reprit le passage quelques fois, trouva le bon accord et recommença. « A-a-annd Jane / came/ by with a lock of your hair / she said that you gaaave it to her / that night that you planned to go clear / did you ever go clear? » Elle reprit les accords du couplet et s'arrêta.

— J'ai oublié le reste.

Javier et Patrick se levèrent et applaudirent. P-A se redressa et les imita, puis se pencha vers Sophie.

— Nice, c'était quoi?

— Leonard Cohen.

Elle posa la guitare, le manche accoté sur le bras du sofa, et secoua sa main gauche.

— J'avoue que je le connais pas bien.

— D'habitude, quand je suis pas soule, je me rappelle des paroles.

— T'es soule?

— Cric.

Elle sourit et lui donna un coup de poing dans l'épaule. Soudain, une dizaine de personnes rentrèrent, emmenant avec elles une odeur de cigarette et de cannabis. Javier brancha les hautparleurs et quelques secondes plus tard résonnèrent les premiers accords de *Love will tear us apart* :

— Ooooh shit! cria Sophie.

Une quinzaine de personnes dansaient maintenant dans le salon. Les deux enfants sautillaient au milieu du groupe. À Joy division avaient succédé Abba et Sean Paul. P-A, Sophie, Véro, Javier et Patrick imitaient en riant les mouvements des uns et des autres.

— Ah, c'est ça qu'il faut faire, avec ses coudes, lança P-A en les collant le long de son corps.

« Yo sexy ladies want par with us / In a the car with us / Them nah war with us ». Véro donnait des coups de hanches, tandis que Patrick essayait d'expliquer à Sophie comment *twerker*.

— Non, juste le bassin!

— Je pense pas que j'ai ces muscles-là, disait-elle en frétilant.

La fillette et le garçon s'approchèrent de Sophie.

— J'ai l'air niaiseuse, han? leur demanda-t-elle.

Elle entreprit de leur apprendre la danse des canards. P-A porta la bouteille à ses lèvres et se rappela qu'elle était vide. À ses côtés, Javier souriait doucement, mais semblait préoccupé.

— Étais-tu là, tantôt? Apparemment, j'ai manqué quelque chose!

Il le toisa un instant et détourna le regard. Sophie, Véro et les deux enfants faisaient le charriot d'épicerie au milieu du salon. « Yo sexy ladies want par with us / In a the car with us / Them nah war with us ».

— Non, j'étais là... Mais...

Il fit un signe de tête et ils sortirent sur le balcon. Dans la cuisine, six personnes calaient des bières, un jeu de cartes posé sur la table.

— Commença à faire chaud, anyway, dit P-A en refermant la porte derrière eux.

Ils restèrent silencieux pendant que Javier allumait un joint tout mince. Dans la ruelle gisait une vieille tente-roulotte abandonnée, sur laquelle on avait écrit « RIP FREDDY VILLANUEVA ». Javier lui tendit le joint.

— Rien qu'une tite poffe, murmura-t-il avant de le lui redonner en toussotant. Hé my my!

— Je sais que les filles sont vraiment contentes, mais... commença Javier.

Il se pencha et appuya ses avant-bras sur la rampe en bois. P-A l'imita.

— Je veux pas gâcher leur fun, mais j'ai moins trippé... C'était la première fois que ça virait de même... J'avais juste vraiment pas l'impression d'être à ma place, pis j'avais envie de m'en aller... Pis Soph pis Véro avaient l'air de se faire du fun... c'est pas vrai, pas du *fun*, mais elles avaient l'air de savoir quoi faire, pis moi je suivais... À un moment donné, les grévistes lançaient des insultes homophobes aux policiers...

— Ark! lança P-A en réalisant qu'il utilisait le mot « fif » régulièrement.

— Surement qu'il y en a qui sont ici en ce moment... Déjà que je dois gérer l'homophobie quotidienne au travail...

— Ouin. C'est pas nice.

— Disons que je garde pas de la journée le plus beau souvenir...

— Tsé, je suis sûr que les filles comprendraient...

— Moi aussi, j'en parlerai à Soph plus tard, mais... C'est pas tant ça... C'est plus que je crois en la cause, je pense que c'est un devoir de... d'être humain, de lutter contre l'injustice, mais ça me fait sentir mal... J'ai pas envie de recommencer, mais je sais que je devrais.

— Ouin. Je comprends. Je pense. Je parlais de ça avec Marianne, l'autre fois, de comment c'est crissement tough de pas se mettre fucking du poids sur les épaules...

P-A aurait voulu continuer mais ne trouvait pas quoi dire. Un long silence passa. En rentrant, ils trouvèrent Sophie, assise dans l'entrée, les jambes écartées, qui fouillait dans son sac. « First born unicooorn / Hardcore soft pooorn ».

— J'ai perdu mon cell!

Ils regardèrent dans les endroits évidents, puis Sophie fouilla sa chambre pendant que les gars retournaient les coussins des sofas du salon. « Dream of Califooornication ». P-A sentit une pression sur son bras et se retourna; Javier lui tendit un cellulaire en faisant un signe des sourcils. Perplexe, il prit le téléphone.

— On l'a, Soph! lança Javier. P-A l'a trouvé.

Elle s'approcha en bondissant et enlaça P-A. Les bras collés le long du corps, P-A ne pouvait lui rendre son accolade.

— Il était où? demanda-t-elle en s'écartant.

— Heu, dans une craque de sofa, là...

— Viens danser!

« Marry me girl, be my fairy to the world, be my very own constellation ».

— Ben, heu, moi j'étais sur mon départ, pour être honnête.

Elle le toisa d'un regard sérieux.

— Non.

— Je travaille demain. Au risque d'être plate...

Elle tira la langue en faisant un bruit de pet.

— OK, je peux rester encore un peu, mais juste un peu...

— Je vais te chercher une bière!

Elle sauta à clochepied jusqu'à la cuisine. Le gars au mohawk l'accrocha au passage et lui offrit un shooter qu'elle cala sans hésiter. Elle revint avec deux bières décapsulées.

— Tu penses pas que tu devrais peut-être slacker un peu?

Le visage de Sophie, souriant jusque-là, se crispa en un rictus inquiétant.

— Tu penses que je devrais arrêter de boire?

— Ou pas, se reprit P-A, l'air contrit.

— Ça tombe mal, moi j'ai envie de célébrer. Je pense que tu devrais sacrer ton camp.

P-A souriait, à défaut de savoir quoi faire.

— Je pensais que tu voulais que je reste.

— J'ai pas besoin qu'un petit bourgeois pogné me dise comment vivre ma vie. Tu peux t'en aller. Pour vrai, tu peux t'en aller.

Elle pointa la porte. La musique continuait à jouer et les autres, à danser.

— Sérieux? Voyons, relaxe, fais juste oublier ce que j'ai dit.

— Ben oui, c'est moi qui est folle, c'est ça? C'est pas toi qui as pas rapport, c'est moi qui réagis trop fort?

Elle s'approcha de lui. Des regards se tournèrent vers eux. P-A lança les mains dans les airs et secoua la tête.

— Fuck off, hostie.

Il lui tourna le dos et s'accroupit dans l'entrée pour enfiler ses converses. Elle s'approcha et lui donna une petite poussée qui lui fit perdre l'équilibre.

— Tu me niaises, là.

— De quoi? Qu'est-ce tu vas faire, han?

Elle souriait d'un air diabolique en le poussant une seconde fois. Il sortit et passa sans le voir devant Yves qui fumait dehors.

— Byyyye! lança Sophie par la porte.

La mâchoire serrée, P-A marchait d'un pas rapide en ruminant des insultes : « mets-en que t'es folle hostie si t'es pas capable de boire au pire vas-y à l'hôpital tabarnac c'est pas mon hostie de problème mais viens pas te plaindre après elle s'est fucking ridiculisée crisse au pire je voulais juste l'aider normal que le monde l'écœurait si elle se comportait de même fucking bourgeois j'en reviens pas fucking bourgeois au moins moi je fais pas des fautes dans mes statuts Facebook pis je me prends pas pour un fucking révolutionnaire alors que je fais des tags sur des bixis calvaire chus pas pogné hostie j'ai juste de la fucking cocologie j'ai pas à gérer des hosties de crises de fille soule voyons j'ai jamais vu ça je pense qu'elle m'aurait frappé j'ai eu l'air de quoi moi calvaire d'un hostie de moron bravo crisse de folle ». Il ne pensa à rien d'autre pendant son trajet de retour. Chez lui, il déverrouilla la porte sans faire de bruit; au fond du corridor, la lumière du salon était allumée. Une odeur de savon ménager flottait dans l'air. La voix de Sim lui provenait de sa chambre.

— Enweille, let's go! Qu'est-ce qu'il crisse?!

Le plancher luisait, débarrassé des boules de poussière au coin des murs. P-A cogna doucement à la porte de la chambre.

— Quoi?

P-A ouvrit et s'appuya sur le cadre de porte. Dos à lui, penché vers l'écran de son ordinateur, Sim jouait à *Call of Duty*.

— T'as fait du ménage?

— On peut rien te cacher. Fuck!

Plusieurs bières étaient posées sur son bureau.

— Ça va?

Sim répondit avec une dizaine de secondes de retard. À l'écran, il tirait sur des ennemis dans ce qui ressemblait à une ville moyen-orientale.

— Ça va. T'as reçu un paquet. Sur la table.

— Tu travailles pas, demain?

Aucune réponse. Il referma la porte et ouvrit la boîte de carton qui trainait sur la table. Elle contenait trois livres : *La propriété, c'est le vol*, de Proudhon, *Les black blocks*, de Francis Dupuis-Déri, et *On anarchism*, de Chomsky. Il s'assit sur le sofa et les feuilleta en retombant constamment dans la lune. Peu après, Sim sortit de sa chambre pour aller aux toilettes.

— J'ai besoin de ton avis, l'interpella P-A.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Sim en penchant le haut de son corps dans le cadre de porte.

Il déposa son livre sur le sofa et décroisa les jambes.

— Il s'est passé de quoi de bizarre, tantôt, avec Soph... Le party était pogné solide, ils célébraient l'émeute du Palais des Congrès, pis —

— Hostie que c'est cave.

Sim l'observait d'un air stoïque.

— Ben, reprit P-A après un instant, c'est ça que je me disais au début de la grève, tsé, mais je pense que c'est plus complexe que ça. Ils ont des arguments —

— Man, arrête, ça me fâche.

— Tout ce que je veux dire, c'est que —

— Non, arrête! Tu pourras pas me convaincre que tirer des roches c'est pas complètement imbécile.

P-A écarta les mains et fit une moue irritée.

— Anyway, c'est pas de ça que je voulais parler...

— De quoi tu voulais parler?

Il laissa échapper un soupir impatient.

— Bah, laisse faire.

— En passant, c'est pas un peu contradictoire de commander des livres anarchistes sur Amazon? lança-t-il en disparaissant dans le couloir.

P-A resta immobile et silencieux pendant un moment, puis sortit son cellulaire de sa poche.

Il sélectionna la discussion avec Sim dans la messagerie, tapa **[ça va, man?]** et l'effaça immédiatement. Il recommença : **[si tu veux parler]**, et l'effaça à nouveau. Il ouvrit la discussion avec Anna et passa quelques minutes les yeux dans le vide. Il ferma l'écran, serra les lèvres et secoua la tête. Après un long moment, il se rendit dans la chambre et s'installa sur le lit, son portable sur les genoux.

EXTRAIT DE LA DISCUSSION SMS ENTRE P-A GAUDET ET SOPHIE SOSO

P-A !!!

Il paraît que j'ai été full méchante avec toi hier mais je me rappelle
de fuck all
chus tellement embarrassée
je l'ai vraiment échappé
tu vas me pardonner han
stp stp stp

T'as été quand même méchante lol

chus vraiment désolé pour vrai
qu'est-ce que j'ai dit ?

Que j'étais un petit bourgeois pogné
Tu m'as poussé aussi

OMG chus ben conne !!!
J'en reviens pas que j'ai fait ça
Des fois quand je bois je perds le contrôle mais ça faisait longtemps
que c'était pas arrivé

J'ai vu le moment exact où ça s'est passé lol
J'étais comme
Eille Soph peut-être que tu devrais slacker sur la bière
Pis t'es devenue genre Hulk

Lol
Pauvre toi t'as pogné mon trigger exactement sans le savoir
J'ai vraiment un problème de contrôle

Toi ? Je pensais que t'étais full diversité des tactiques

Oui, mais DIS-MOI PAS QUOI FAIRE !

lol ça aussi tu me l'as dit hier
Je cite
« C'est pas un hostie de bourgeois qui va me dire quoi faire ! »

OMG tu dois me trouver tellement conne

Ben non
Mais je me réjouis un peu à l'idée que ton hangover doit être
solide lol

Dude
Chus une loque humaine
lol
Mais pour vrai P-A
Je m'excuse
T'es full gentil pis t'es une des seules personnes que j'ai pas
l'impression qui me juge parce que chus qweird

Hostie de qweirdo

lol weird
Calice
J'espère juste que je t'ai pas fait de peine pis qu'on va pas arrêter
de se voir à cause de ça

Ben non :)
Mais for the record je te juge crissement de mettre du ketchup
dans tes œufs

Hahaahha
fuck you
bourgeois

Penché sur son cellulaire et tapant du pied, Mathieu consultait un top 10 des meilleures théories du complot. P-A lisait par-dessus son épaule en sirotant un latté froid. « Number 4 : Did Saddam Hussein own a Stargate? »

— Wow.

Mathieu joignit son index et son pouce en rond en signe d'appréciation. Assise à côté de lui, Marianne, la tête vers l'arrière et les lunettes sur le bout du nez, croquait dans une pomme verte. Dans de la salle de classe, quelques dizaines de grévistes observaient un écran montrant une page Word modifiée en direct par un gars aux cheveux parfaits qui pianotait sur son portable.

CONSIDÉRANT que la dérive néolibérale est un bon sujet de discussion.

CONSIDÉRANT que Line Beauchamp a exclu elle-même le mouvement étudiant de sa table de négociation.

CONSIDÉRANT la mauvaise foi du gouvernement.

ATTENDU l'incapacité du gouvernement d'assurer ses fonctions.

ATTENDU que Line Beauchamp n'est pas une interlocutrice crédible.

QUE la CLASSE ouvre elle-même une table de négociation.

QU'elle y invite la FECQ, la FEUQ et la TaCEQ.

QU'elle y invite le gouvernement à condition que celui-ci dénonce son propre recours à la violence et à l'intimidation, qu'il s'excuse et déplore son incompétence et qu'il se dote d'un mandat ministériel pour discuter de la hausse des frais de scolarité.

QUE la rencontre ne se fasse pas à huis clos.

QUE les perturbations économiques et sociales se poursuivent pour la durée de cette table, autrement dit sans trêve.

Dans la rangée devant eux, Véro et Dan s'échangeaient une feuille de cartable en riant silencieusement. Marianne secoua la tête et fit un geste exaspéré qui aurait pu être dirigé autant vers ses amis que vers la proposition affichée à l'écran. P-A se pencha vers elle.

— C'est quoi, ta technique?

Elle l’observa, confuse, le nez plissé.

— Pour manger ta pomme.

— On a une proposition d’amendement, ici.

Une fille aux cheveux courts se leva et lut dans un carnet : « Que le gouvernement s’engage formellement à faire tomber toutes les charges judiciaires liées à la grève qui pèsent sur les étudiant-e-s ainsi qu’à faire lever toutes les injonctions dans les établissements collégiaux et universitaires pour avoir accès à la table de négociations de la CLASSE. » Les mains s’agitèrent en l’air; la fille tendit le carnet à l’animatrice, qui le passa ensuite au secrétaire.

La proposition s’ajouta sur l’écran.

— Ben, murmurait Marianne, je fais un tour au milieu, après je commence par le top pis je finis par le bas.

— Malade.

Elle rit, puis tourna la tête vers l’avant. Un gars avec un béret proposa un sous-amendement : « de remplacer le texte de l’amendement par le suivant : QUE la ministre revienne sur son appel à franchir les lignes de piquetage et qu’elle n’appelle plus les administrations d’établissements scolaires à forcer la reprise des cours. » Tout le monde leva la main.

— Adoptée à majorité, déclara l’animatrice. Retour sur la principale.

— Penses-tu que nos résolutions vont mettre fin à la grève? murmura P-A.

Marianne hocha la tête d’un air sérieux.

— Demain ou après-demain, c’est fini cette affaire-là. La ministre va
« reconnaître son incompétence ».

« d’ajouter : Qu’en cas de refus, la CLASSE demande la démission de Line Beauchamp. »

— On l'a pas déjà demandé, ça?

— Me semble...

« de remplacer "QUE les perturbations économiques et sociales se poursuivent pour la durée de cette table, autrement dit sans trêve" par "QUE la CLASSE propose une trêve de 24 heures de perturbations économiques et sociales si la ministre Line Beauchamp accepte de s'asseoir autour de la table de négociations et consent à respecter nos conditions." » P-A leva la main et fit une grimace désolée à Marianne, qui affecta un air nonchalant. Comme d'habitude, Mathieu s'abstint de voter.

— Rejeté à majorité.

Une fille proposa « d'ajouter, après "son propre recours à la violence" : "dont la violence policière" ». Les mains fusèrent.

— « Dont la violence policière », ça laisse entendre qu'il y a de la violence *pas* policière, non? On parle de quoi, là?

— Heu... la violence symbolique inhérente au capitalisme? suggéra P-A en levant la main.

— Adopté à majorité.

— Des fois, Marie, ajouta P-A sur un ton enfantin, les mots, ça fait plus mal que les coups.

Elle mima l'attendrissement et porta les mains à son cœur. Un gars barbu, aux cheveux longs, demanda à Véro et à Dan de faire moins de bruit; ils s'excusèrent avec des gestes de la main tout en dissimulant leurs sourires complices.

— T'as l'air de bonne humeur.

— J'ai décidé d'arrêter d'espérer que le monde agisse rationnellement. Si je m'attends à rien, je peux pas être déçue. C'est Marc-Aurèle qui disait genre « Lève-toi chaque matin en acceptant que tu vas côtoyer des imbéciles pendant la journée. »

P-A fit une moue appréciative.

— Sage ET condescendant. Un équilibre pas facile à trouver.

— Faut juste pas le dire aux gens concernés.

Il porta son index à ses lèvres; elle mima une fermeture éclair sur sa bouche. Elle se retourna, replaça ses lunettes et prit une gorgée de son thermos. Suivirent encore quelques propositions et plusieurs amendements puis, comme l'AG se dissolvait, la nouvelle se répandit que l'*hostie de grosse manif de soir*, organisée la veille sur les réseaux sociaux, était repoussée au lendemain pour ne pas nuire au processus de négociations. Dans la salle résonnèrent les récriminations des grévistes.

— La CLASSE se dissocie de la manif...

— Voyons, ils peuvent pas faire ça à quelques heures d'avis !

— De toute façon, la trêve, c'est de la bullshit ! La police va-tu respecter la trêve, elle ?

— La CLASSE a pas le contrôle sur ses membres, elle sait très bien que ça sera pas respecté !

— Moi, je dis qu'on y va pareil !

— Son hostie de trêve de merde, elle peut ben se la mettre dans le cul !

Quelques minutes plus tard, quelqu'un avait créé un nouvel événement Facebook appelant les grévistes à manifester le soir même.

— On est *back on track* !

— Oh oui !

— Eille, c'est plein de rebondissements, remarqua Mathieu en sortant avec le groupe dans les corridors du pavillon Aquin.

Dans l'agora, des grévistes s'affairaient à préparer les pancartes et le matériel de mobilisation pour la soirée. Des petits kiosques improvisés distribuaient des tracts sur les droits des manifestants, de la nourriture gratuite et végane, ainsi que des préservatifs, « parce qu'on n'a jamais assez d'amour ». Autour, on rédigeait des lettres ouvertes, on planifiait la prochaine AG, on cherchait à inventer un slogan à la fois comique et efficace.

— Je peux t'en voler une? demanda Véro à Mathieu.

Il lui tendit un paquet de *Pall Mall* rouge et ils sortirent sous le regard étonné de Marianne.

Quelques heures plus tard, Sophie vint les rejoindre avec la nouvelle que les fédérations étudiantes s'étaient pliées aux exigences de la ministre. Véro roula les yeux.

— À un moment donné, *grow some balls*, crisse!

— Sont déjà des vieux syndicaux qui ont peur pour leur régime de retraite!

P-A se tourna vers Marianne qui prit ostentatoirement une grande inspiration et expira en lui renvoyant un sourire serein.

— On se fait une bouffe? proposa Sophie.

Chez elle, ils distribuèrent les tâches selon leurs rôles maintenant bien définis.

— Bon, les filles, j'ai besoin de précisions, commença P-A en écrasant une gousse d'ail.

Un masque de ski sur le visage, Dan coupait des oignons. Marianne versa un peu d'huile dans une casserole tandis que Véro déposait une douzaine d'œufs sur la table.

— Shoote.

- Pourquoi c'est si grave que les fédérations aient « dénoncé la violence »?
- Parce qu'on est en train de renverser le rapport de force, pis que c'est pour ça que le gouvernement essaie de mettre un ultimatum, expliqua Véro en appuyant la pointe d'un mince couteau sur le dessus d'un œuf.

Sophie revint dans la cuisine avec une bouteille de plastique remplie d'un liquide rouge vif.

- Faudrait commencer par définir le terme « violence », lança Mathieu en servant du vin.

Doucement, Véro vida l'intérieur d'un œuf dans un cul de poule.

- Ils espèrent qu'on va avoir peur, pis ils ont eu raison, apparemment... ajouta Sophie, peu impressionnée.
- Une tasse de patates, tu disais? demanda P-A.

Dan versa les oignons dans la poêle crépitante.

- Pas besoin non plus d'être condescendant, c'est juste une stratégie différente, non? lança Marianne innocemment, en ouvrant une conserve de bouillon de poulet.

Sophie se plaça au-dessus de l'évier avec quelques coquilles d'œufs vides et les remplit avec le contenu de la bouteille de plastique.

- Violence : « Force brutale exercée contre quelqu'un », « Brutalité du caractère de quelqu'un, emportement dans ses propos, dans sa conduite », lut Mathieu sur son téléphone.
- Si tu penses que mordre à l'hameçon, c'est une stratégie...
- Diversité des tactiques, ajouta P-A en souriant.

Avec un chiffon, Sophie essuyait quelques coquilles tachées; Véro lui en apporta d'autres.

— Pas de gaspille, lui glissa-t-elle en déposant au frigo le bol rempli de jaunes et de blancs d'œufs.

Marianne versa une tasse de lentilles dans la casserole.

— Ben là, on pourrait très bien dire que votre stratégie se résume à justifier ce que vous faites, après coup.

— Qu'est-ce qu'on fait?

— Ben là, l'autre fois, vous leur avez lancé des roches, aux policiers! Pis des œufs...

Elle pointa le comptoir avec sa cuillère en bois. Véro secouait la tête en remettant les œufs délicatement dans leur support en carton.

— Ils sont en armure! Pour vrai, il est pas question que je dénonce la « violence » des grévistes. Comparée à la brutalité policière...

— Ah! s'exclama Mathieu en levant un doigt : « faire violence à quelqu'un : contraindre quelqu'un par la force ou l'intimidation ».

— Les policiers, c'est du monde, aussi, précisa Marianne, le nez plissé.

— Pour la coriandre, demanda P-A, est-ce que je garde les tiges?

Marianne lui répondit d'un signe de tête subtil. Véro tourna vers elle un visage indigné.

— Sais-tu qui qui est du monde, aussi? Les pauvres, les immigrants, les fuckés, les sans-abris...

Sophie sauta en bas du comptoir et roula les yeux.

— Pour vrai, je sais même pas pourquoi on parle de ça, lança-t-elle, exaspérée, on s'en crisse-tu de la définition de la violence? On pourrait pas juste foutre la marde pis voir où ça nous mène?

Dan tendit le bras et lui offrit sa paume; elle la tapa vigoureusement. À table, P-A hachait maladroitement son bouquet de coriandre, qui dégageait une odeur fraîche.

— Si la violence, poursuivit Véro, c'est le pouvoir de contraindre, alors l'État est violent, *par définition*.

— Jusqu'à preuve du contraire, commença Marianne, on vit dans une démocratie. On est pas ben ben contraints...

Véro la toisa de ses grands yeux verts, abasourdie; Dan fronçait les sourcils.

— La preuve est là, en ce moment! Tu me niaises? Le but de la hausse, c'est *justement* de contraindre les étudiants à penser en fonction du cash! Pis ceux qui sont pas d'accord, on les contraint par la force!

Mathieu se leva, la cigarette aux lèvres, et se faufila entre les deux filles qui continuaient à argumenter de part et d'autre de la cuisine.

— La question, me semble, c'est pas la contrainte en tant que telle, mais plutôt le degré de contrainte qu'on juge raisonnable, non?

— Ça a l'air que non! glissa P-A à Mathieu, qui haussa les épaules, acceptant que personne n'ait relevé son commentaire.

— La seule raison qu'il y a la police, c'est que y a du monde qui font du vandalisme! Sont supposés faire quoi, vous laisser péter des fenêtres sans rien faire? Eux, ils se disent pas « On va tolérer ça parce que c'est un acte légitime de contestation contre la violence symbolique de l'État »!

— Nice, faque c'est *notre* faute si ça a fucking dégénéré?

Insultée, Véro semblait n'en pas croire ses oreilles; Marianne soupira, baissa le ton et brassa le contenu de la casserole.

— Je fais juste dire que, rationnellement, je comprends pas ce que vous pensez accomplir en —

— On est tous du même bord, les amies... remarqua P-A.

— Fuck la rationalité! explosa Véro, les traits déformés par la colère.

Marianne se retourna, étonnée et déstabilisée. Le visage de Mathieu apparut à la fenêtre du balcon. Véro la pointait d'un index accusateur.

— T'es-tu déjà fait crisser un genou dans le dos par un policier? T'es-tu déjà fait fouiller pis tripoter par des policiers qui font des commentaires sur ton corps en riant? Han? T'es-tu déjà pissé dessus parce qu'ils voulaient pas te laisser aller aux toilettes? Ben, ta yeule! Ta fucking yeule...

Sa poitrine se soulevait rapidement; du revers de la main, elle essuya son nez qui coulait et fit quelques pas vers le salon, tête baissée. Marianne ferma le rond et déplaça la casserole. La tête baissée, P-A fixait le plancher. Un temps passa.

— Je suis désolée, Véro, je... commença Marianne. Tu m'avais jamais dit...

— Je sais. C'est correct.

Elle se retourna et renifla.

— Veux-tu une colle? proposa Marianne.

Véro secoua la tête. Sophie s'approcha.

— Tu sais qu'on a ton back, right?

— T'es backée jusqu'à Sherbrooke! blagua P-A.

— On t'aime, Véro! cria Dan.

— Fuck la rationalité! lança Sophie en levant sa bière.

Véro ricana.

— Fuck la rationalité! reprirent-ils en chœur.

Une heure et demie plus tard, à la place Émilie-Gamelin, plusieurs milliers de manifestants avaient décidé de se réunir malgré le risque de déplaire à la ministre de l'Éducation.

— Bon, je vous quitte, annonça Mathieu.

— Longue vie et prospérité, lança Dan en tendant sa paume.

— Tu viens pas marcher?

— Bof, moi, les manifs...

— Diversité des tactiques! rappela P-A. Bye, là!

Le temps était maussade et froid, mais un gars avec une casquette des Canadiens avait apporté une bouteille de vodka qu'il faisait passer. Plusieurs policiers à pied ou à vélo ceinturaient le parc ; à quelques rues de là, un cortège de voitures de patrouille patientaient, gyrophares éteints. Un cri fut repris en écho par la foule : « Nazgûûûûls! Nazgûûûûls! » : l'hélicoptère du réseau TVA survolait la place qui se remplissait rapidement. Des grévistes déroulèrent une grande bannière noire faite pour l'occasion, sur laquelle était écrit : « Négociés hostie ! » Le camion-flute laissa entendre la voix légèrement robotique d'un policier : « Pour votre sécurité et celle des usagers de la route, nous vous demandons de vous déplacer dans le même sens que la circulation. »

— Boouuuuh! lança Sophie.

— Heu, guys, il y a une faute ! remarqua un gars portant des dreads et un coupe-vent orange.

— De quoi ?

« Vous avez le droit de manifester en autant que vous l'exerciez de façon pacifique. » Un caméraman de CUTV filmait la banderole en répétant « Lots of cops, a lot of cops ». Une trompette d'aréna et une batterie militaire se faisaient entendre.

— Négocier, ça prend pas de S à l'impératif, c'est un verbe du premier groupe.
Just saying...

— Tu me niaises !?

« Aucune infraction ne sera tolérée. Si vous en commettez, des accusations pourront être portées et nous devons mettre fin à la manifestation. » Sophie pointait son objectif dans toutes les directions.

— On dira que c'est ironique parce qu'ils ont coupé dans l'éducation...
— On peut le barrer avec un trait rouge...
— C'est bon pour notre crédibilité, grogna Marianne en roulant les yeux. Des fautes sur nos pancartes...

La tête de la manifestation se détacha du reste de la foule, qui suivit docilement. Le camion-flute répétait son avertissement.

— On va toujours être plus forts que vous autres! cria un gréviste enthousiaste.

Le petit groupe d'amis se trouvaient à la tête de la manif, quelques pas derrière la ligne de front. Les policiers communiquaient entre eux pour suivre l'itinéraire que les manifestants improvisaient à mesure pour les déstabiliser : « On tourne à gauche! » criait la foule. Le cortège passa par la place des festivals, juste à côté du quartier général du SPVM, protégé par des voitures de patrouille, avant de pousser plus à l'ouest. « Charest! Ta yeule! On peut s'crosser tout seuls! » Véro, Dan et Sophie marchaient plusieurs mètres devant; P-A et Marianne les virent renverser des cônes de construction.

- Ça compte-tu comme de la violence? demanda P-A, à moitié sérieux.
- Surement que les policiers peuvent trouver une façon de te donner un ticket pour ça. C'est juste... come on. Ça sert à quoi?

Il fit la moue et haussa les épaules. Dan se retourna et, les mains en porte-voix, cria « Des bro-co-lis/Ça goute le yable! »

- Ça va? demanda P-A.

Marianne prit une grande inspiration.

- Ouin, ouin... répondit-elle pensivement. Je me sens mal pour tantôt, tsé.

Devant, Sophie continuait à prendre des photos. P-A suivait des yeux la direction dans laquelle elle braquait son objectif, comprenant mal ce qui l'intéressait. Alors qu'auparavant elle photographiait les grévistes qui l'entouraient, elle paraissait maintenant chercher ailleurs ses sujets.

- J'ai de la peine pour Véro, mais ça change pas... Bah, oublie ça, je sais pas...

En bas de la rue Bleury, P-A se retourna : des milliers de personnes défilaient derrière eux. La foule occupait les trottoirs et les rues, et la queue de la manifestation se perdait au loin. Un homme avait grimpé sur un lampadaire et tâchait de prendre une photo avec un appareil au zoom énorme. Des gens criaient de temps en temps de se resserrer, d'aller moins vite et d'attendre les autres pour éviter de disperser le cortège.

- Il y a gros des polices, me semble, observa Marianne dans son oreille.

L'air nerveux, elle jetait des regards rapides à la ronde. Sur les trottoirs, des agents en habit antiémeute suivaient les marcheurs. P-A étirait le cou.

- Plus que d'habitude?

Elle le cogna du coude et pointa un grand gars cagoulé qui enfilait des gants de caoutchouc bleu poudre. Au-dessus de leur tête était apparu un drapeau noir et rouge. Retentit alors un chant qu'ils n'avaient jamais entendu auparavant.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda Marianne à P-A.

Ils tendirent l'oreille.

— One, two, three, four, quoi?

— This is fucking... class war? Five, six, seven, eight... Organize and...

— Smash the state? Sérieux ?

— On dirait ! rit P-A. Pourquoi pas!

Autour d'eux, les cagoules et les foulards se multipliaient; Sophie avait enfilé un chandail à capuchon, un bandana et des lunettes fumées. Dan portait des lunettes de ski et Véro une cagoule en laine. Marianne s'arrêta brusquement.

— Nonon. Je suis pas anarchiste, moi, je marche pas avec eux, je suis pas venue pour ça!

— Veux-tu reculer un peu ? proposa P-A, l'air tendu. Voir ça ressemble à quoi en arrière...

Ils ralentirent le pas, gagnèrent le trottoir, entrèrent dans un café et se servirent des toilettes.

[P-A : eille nous on recule un peu, bonne soirée à vous! faites attention...] Quand ils ressortirent, quelques minutes plus tard, la foule semblait plus tranquille : pas de masques, pas de drapeaux, beaucoup moins de policiers et de caméras. **[Soph : OK papa!]**

L'ambiance était plus festive, moins militante. « Un peuple, uni, jamais ne sera vaincu! » Des éclaboussures rouge vif apparurent sur la façade de la Banque de Montréal et du complexe Desjardins; P-A manqua se tordre la cheville sur un fragment d'asphalte gros

comme le poing; quelques manifestants cagoulés fendirent la foule en courant. Marianne les suivit des yeux et se tourna vers P-A.

— On s'en va-tu?

Il hocha la tête. Le cortège tourna sur Sainte-Catherine et s'immobilisa devant une imposante ligne de policiers en habits antiémeutes. D'autres agents se déployaient sur les trottoirs, poussant les gens dans la rue. Certains étaient armés de fusils à balles de plastique. Des sirènes se firent entendre au loin. Le cortège avait été coupé.

— Câlîce, marmonna Marianne, se crispant soudainement.

— Ark, man, on est pacifiques, on a le droit de marcher, pourquoi ils font ça ? demanda P-A avec inquiétude.

Du tapage s'élevait un peu plus loin, de l'autre tronçon du cortège; entre les deux, les policiers protégeaient un grand espace vide. Devant le cordon policier, un gars portant un t-shirt de *Led Zeppelin* faisait des saluts nazis; des manifestants agglutinés à quelques pas de la ligne criaient « Bouge! Bouge! ». Un ululement aigu s'éleva. Plusieurs photographes et caméramans se promenaient entre les manifestants et les policiers; P-A aperçut Sophie qui prenait apparemment une photo du ciel. Tout à coup se répandit une clameur dans la foule : « On s'assoit ! » P-A cria à son tour : « Aaaaassssssssssiiiiiiiiiiiis! » En quelques secondes, des centaines de manifestants s'assirent au sol. Les grévistes toujours debout semblaient se demander quoi faire. P-A promenait un regard étonné sur la foule. Des signes de peace apparurent au-dessus des têtes.

— Vooiiiilà! lança Marianne. C'est ça qu'il faut faire...

— Vraiment nice!

— Maintenant, s'ils interviennent, c'est eux qui ont l'air cave!

Debout à côté d'eux, un gars cagoulé parlait au cellulaire en se bouchant l'autre oreille avec la main :

- La manif est coupée... Non, c'est plein de pacifistes, ici... Quoi ? Où ça?
- Non... Non... Je sais pas... OK...

Il raccrocha et repartit vers l'arrière. Marianne tourna un regard irrité vers lui.

- « Des pacifistes » ? Crisse, il voudrait qu'on fasse quoi ?
- Je sais pas...

Un avertissement résonna depuis les hautparleurs du fourgon du SPVM, immobilisé derrière les policiers. « Des projectiles ont été lancés. Nous vous demandons de vous disperser immédiatement, sinon nous serons dans l'obligation d'intervenir. » La foule répondit : « On reste pacifiques! On reste pacifiques! »

- Des projectiles? Quand ça, avant qu'on arrive ?
- C'est tellement de la bullshit, lança une fille à côté d'eux.
- Ben, la peinture, P-A, trancha Marianne avec impatience.

Brusquement, la ligne de policiers s'avança de quelques pas et les agents frappèrent leur matraque contre leur bouclier. Il y eut quelques détonations; la foule se leva en un seul mouvement et se dirigea vers l'arrière; « On a rien fait! » hurla une voix outrée; dans l'agitation, on entendait des « fuck » et des « tabarnac » essoufflés. P-A se surprit lui-même à crier « On reste calme ! »; son cœur palpitait et une bonne dose d'adrénaline coulait dans ses veines. Une fumée blanche et une odeur de soufre flottaient au-dessus de l'endroit du sit-in. Marianne fulminait.

— Crisse, c'est sûr que si tu lances de la peinture, tu vas te faire arrêter ! Après ils sont genre « brutalité policière » pis ils viennent nous traiter de pacifistes comme si c'était une insulte pis que c'était nous les caves !

Marchant à ses côtés, P-A gardait le silence. Ils accompagnaient les autres manifestants dans leur retraite; certains invitaient à repartir dans une autre direction, mais la foule s'éparpillait dans les rues du centre-ville. Marianne remarqua la présence d'un gars cachant son visage sous un kéfié. Elle leva le ton :

— Au lieu de venir crasher nos manifs, pourquoi ils en font pas une, manif anarchiste ?!

Le gars se retourna. Il portait des lunettes à monture fine sous son capuchon :

— Parce qu'on se ferait arrêter... répondit-il d'une voix posée.

— No shit ! Je me demande pourquoi !

Ils marchaient côte à côte en argumentant. P-A regardait ailleurs. Un jeune homme roulait tranquillement sur son skateboard, les mains dans les poches.

— Tu serais surprise du nombre de membres des assos étudiantes qui sont anarchistes.

Il leva les yeux vers le ciel : une lune gibbeuse brillait mollement dans un ciel nuageux.

[P-A : êtes-vous corrects?]

— Je m'en câlice, faites vos affaires de votre bord pis venez pas vous cacher dans nos manifs !

— De quoi, « vos » manifs ? Ça appartient à tout le monde! Pis, en passant, moi aussi je suis étudiant!

Il bifurqua et s'éloigna.

— Ben oué, c'est ça, retourne faire la révolution, imbécile !

Marianne resta silencieuse un moment; elle marchait en mordillant son foulard. Quand il se mit à pleuvoir, P-A proposa d'aller boire une bière.

— Oui ! Ça va me faire du bien...

Ils entrèrent dans une taverne presque vide. Les hautparleurs crachaient un reggaeton enjoué. Ils commandèrent deux grosses Labatt 50 et s'assirent à la fenêtre qui donnait sur la rue. Le barman avait les yeux sur un écran muet qui diffusait un match de hockey. À côté des toilettes, sous des néons rouges, quelques clients jouaient aux machines à sous. Soudain, Marianne recommença à dénoncer les « casseurs », comme s'ils étaient au milieu d'une conversation sur le sujet.

— C'est tellement adolescent comme mentalité : « si j'ai pas ce que je veux, je vais toute péter ! » Fuck les banques, fuck la police, fuck les parents, un coup parti ?! Véro, l'autre fois, me disait avec un grand sourire qu'ils avaient *gagné* au Palais des congrès... Gagné quoi ?

P-A esquissa un sourire taquin.

— Je pensais que t'avais arrêté de te faire chier avec les gens pas rationnels...

— Non mais, y a des hosties de limites, à un moment donné! Tout ça juste pour se sentir supérieur aux autres, pis gagner un concours d'anticapitalisme... « Moi j'haïs la Police! » « Moi je l'haïs plus que toi! »

Le regard de P-A alternait entre le visage de Marianne et l'écran de télévision derrière elle. Sa bière restait intouchée.

— Voyons que le gars nous trouvait caves d'être « pacifistes »! Il y avait fucking du mépris dans son ton, comme si on était des imbéciles! What the fuck? En plus, ils

mettent en danger tout le monde avec leurs conneries, parce qu'ils doivent se cacher dans le monde normal? Voyons, pourquoi tu dis rien?

Il tourna les yeux vers elle et porta la bouteille à ses lèvres.

— Qu'est-ce tu veux que je dise?

— Je sais pas, quelque chose!

Elle remonta ses lunettes du bout de l'index.

— Pourquoi ça te fâche de même? demanda enfin P-A.

— Ça te fait pas chier, toi, que nos efforts soient gâchés par des caves?

— Ben... non. Je veux dire : Véro, Dan pis Soph sont pas caves. Non?

Elle détourna le regard, se laissa tomber contre le dossier de sa chaise et prit une gorgée de bière, puis envoya un message texte. Tous deux restèrent silencieux pendant un moment. Du coin de l'œil, P-A surveillait le voyant lumineux de son cellulaire posé sur la table. Au milieu de la pièce, une boule disco tournait en irradiant une lumière mauve qui n'éclairait personne. Le barman regardait encore le hockey, les buveurs jouaient toujours aux machines à sous. Dehors tombait une bruine maussade qui, en humectant le béton et l'asphalte, reflétait les couleurs des néons des commerces environnants. Quelques voitures de patrouille, gyrophares éteints, passèrent devant la taverne. Marianne soupira.

— Je suis tellement tannée d'être jamais correcte, là... J'essaie d'être une bonne gréviste, de montrer ma bonne foi, mais soit je suis trop radicale pour les antigèves, soit je le suis pas assez pour les black blocks... tout le monde m'envoie chier pis moi j'essaie juste de... de faire *la bonne chose*, hostie.

— Je comprends, moi aussi je suis comme « Je *devrais*-tu aller foutre la marde avec Véro pis les autres? »

Marianne gonfla les joues et pencha la tête, découragée. P-A insista.

— Rationnellement, pour vrai, j'ai de la misère à pas être d'accord avec le discours sur l'action directe pis toute... Mais dans les faits, j'ai pas tant envie d'aller faire des tags pis des blocages.

— Penses-tu vraiment qu'ils sont rationnels? J'ai-tu besoin de te rappeler qu'on a porté un toast à « fuck la rationalité »?

P-A le lui concéda avec un sourire.

— En même temps, toi, t'étais-tu rationnelle quand t'envoyais chier le gars tantôt?

Marianne sourit à son tour, puis haussa les sourcils. Elle tendit la main vers son cellulaire qui vibrait.

— Crissement. Pauvre gars, pareil...

Elle lut le message et reposa le téléphone sur la table.

— C'est Véro. Ils continuent la marche.

— Faque, ils sont corrects?

Elle hocha la tête, replongea dans ses pensées et dirigea son regard vers la fenêtre. Sous la table, son pied gauche tressautait. P-A regardait le match de hockey.

— Je me sens mal pour Véro, dit-elle après un moment.

— Ouin, pauvre elle, c'est de la fucking marde!

— Penses-tu qu'elle m'en veut?

— Pour?

— Je sais pas. De pas être restée avec elle. J'ai l'impression de l'avoir abandonnée... Comme si après ce qu'elle nous a dit, j'aurais dû, je sais pas, changer d'idée pis être comme « fuck la police, on va lancer des roches! » Tsé, ça change rien

à ma conception de la grève pis de la lutte sociale... C'est-tu horrible ce que je dis là?

— Ben non.

Elle hochla la tête, les yeux dans le vague, et but une gorgée.

— Veux-tu venir chez nous? J'ai besoin d'un orgasme.

P-A affecta un air choqué.

— Je me sens un peu utilisé.

— Pauvre toi.

Silence.

— Il se passe quoi avec Phil?

Elle gonfla les joues et soupira longuement.

— Rien. On se voit pus. Je pense qu'il était alcoololo, pour vrai...

— Ah ouin?

Ils prirent des gorgées.

— Honnêtement, commença P-A, je me suis toujours demandé ce que tu lui trouvais... Il était fin pis toute, c'est pas ça! Mais...

— Sans commentaire...

Tous deux souriaient.

EXTRAIT DE LA DISCUSSION MESSENGER ENTRE P-A GAUDET ET MATHIEU

SACQUET

C'était quoi déjà le band que tu m'as fait écouter l'autre fois?

Eh boy
Va falloir tu sois plus précis que ça

lol tu disais que leurs autres albums c'était de la pop de
marde mais que celui-là c'était un chef-d'œuvre

Talk-talk! Spirit of Eden
sti que c'est bon

Cool merci

En ce moment je suis plus dans le boom-bap des 90s
Pis, la grève?

Ça y va au toast
Pour vrai c'est intense en crisse
Mais j'ai espoir!
Toi ça va? t'étais pas à la dernière AG

Je sais j'avais complètement oublié
chus vraiment dans une genre d'ébullition intellectuelle mon
gars
Genre Schopenhauer ça torche
Je lis de la philo toute la journée
Ça pis je fume des battes
Platon c'est crissement psychédélique hahahaha

Ché pas comment tu fais pour pas suivre la grève man
Moi j'obsède

Au contraire je la suis tous les jours! C'est de même que je
suis tombé dans mes lectures
fascinant

Mais genre t'as pas envie de venir marcher avec nous?

Non man
Les fois que je suis allé je me suis toujours senti weird
Le conflit m'intéresse à un niveau intellectuel, mettons

J'ai juste l'impression que c'est pas pour moi ce genre d'affaire-là
Ché pas comment dire
Chus d'accord avec la cause pis je crois que vous faites bien de
marcher
C'est juste que moi
Ché pas
Faut vraiment que je me fasse violence pour aller marcher

J'essaye pas de te faire sentir mal tsé c'est juste que moi je
trouve ça tellement hot ce qui se passe que j'ai de la misère à
comprendre comment on peut laisser passer ça lol

Ben c'est ça
Je doute pas de ton enthousiasme c'est juste que moi je le ressens
pas
C'est pas bien ou mal
C'est juste de même
Toi t'es content de marcher
Moi chus content de lire de la philo pis être mind blown par
Schoscho

Je comprends
Alright
Ben texte-moi si tu décides de venir faire un tour
On serait dû pour fumer du weed pis écouter du prog!

Hell yeah

Man tu sais pas ce que Soph m'a dit l'autre fois
Que Pink Floyd c'est de la musique de cégep

Quoi?!

Je sais! J'étais comme « blasphème! »

Elle a-tu écouté Atom Earth Mother?

Lol pas sûr que Alan's psychedelic breakfast va la convaincre

Non, mais le reste!
Bon ça y est je suis fâché
Ça se peut tu

Lol

Dan s'affala lourdement à ses côtés, renversant un peu de son café sur la banquette.

— Shit... En forme? demanda-t-il en suçant son index.

— Fatigué. Toi?

P-A s'étira en faisant craquer son dos. D'autres grévistes s'entassaient dans l'autobus scolaire en commentant l'actualité. Dan aspira bruyamment le liquide qui perlait sur le couvercle de plastique.

— Magané. J'avais une compé hier à Tremblant.

— Right. As-tu gagné?

— Je me suis a-mu-sé, et c'est ça l'important! lança Dan à la manière d'un professeur de primaire. Qu'est-ce vous avez fait, vous autres?

P-A fit une moue blasée.

— On a été marcher pis je suis retourné dormir chez nous.

— Marie venait pas?

— Yooo!

Véro et Sophie s'assirent à côté d'eux en tapant dans la main à Dan.

— Mesdames, salua-t-il cérémonieusement.

— Véroooo, dis-moi que t'as du pain aux bananes!

— Non, désolée... On a couru jusqu'à tard dans la nuit.

Elle entreprit de défaire sa longue tresse; Sophie avait l'œil dans son appareil-photo.

— Il y a eu quelques arrestations, hier, non? s'enquit P-A. Je m'inquiétais.

L'autobus se mit en marche.

— Merci, papa, lança Sophie en souriant. C’est pour ça que tu m’as textée à genre deux heures du matin?

— J’arrivais pas à dormir!

— Pauvre chou.

Promenant sa main dans ses cheveux comme un peigne, Véro se pencha vers Dan pendant que Sophie et P-A se parlaient au-dessus de leurs têtes.

— Toi, ta compé?

— Correct. Ça fait du bien de sortir de la ville...

Véro prit un air triste.

— Même si c’est pour nous abandonner?

— Que nenni! cria Dan, faussement indigné.

Le coude appuyé sur la banquette avant, P-A faisait tourner entre ses doigts les poils de sa barbe.

— Je sais pas pourquoi, chez nous je dors mal, mais chez vous je dors comme un bébé.

Le visage de Sophie s’éclaira; elle appliqua un baume sur ses lèvres gercées.

— Ben là, Myriam s’en va, tu devrais venir habiter avec nous! Ça serait full le fun! lança-t-elle en serrant les lèvres.

— Je pourrais dormir sur autre chose que mon petit crisse de matelas?

— T’aurais TOUTE une chambre pour toi.

L’autobus prit un virage qui força les passagers à s’appuyer. Véro baissa le ton, se pencha vers Dan et monta une main devant sa bouche.

— C’est plate, chez Soph, quand t’es pas là...

— Ah ouin? Vous, heu... commença Dan d'un air espiègle, en faisant sauter ses sourcils.

Véro esquissa un sourire irrité.

— Non. You wish... Eille, P-A, tasse-toi donc!

Véro s'installa avec Dan alors que P-A s'assit à côté de Sophie, qui appuya ses deux semelles sur le siège devant elle.

— Vu que t'es riche, tu pourrais nous payer l'Internet.

— Malheureusement, je pense pas que je pourrais abandonner mon coloc réac.
Surtout pas en peine d'amour.

L'autobus s'engouffra dans le pont-tunnel; Sophie inspira et retint son souffle en regardant P-A qui fronçait les sourcils. Elle expira alors qu'ils étaient toujours baignés par la lueur jaunâtre qui éclairait l'intérieur.

— Tu faisais pas ça quand t'étais petit?

— Non...

Sophie pointa Dan :

— Oh shiiit!

L'air calme, il retenait toujours sa respiration. Véro le chatouilla; il éclata de rire et la chatouilla à son tour. L'autobus sortit du tunnel et prit l'autoroute 20. Deux heures plus tard, il s'immobilisa dans le vaste stationnement d'un Wal-Mart, où plusieurs centaines de personnes attendaient le début de la marche. P-A s'étira en grognant.

— Avez-vous vu ça aux nouvelles? Le monde barricade leurs commerces.

— Faudrait pas les décevoir!

Dan souriait à pleines dents comme un enfant espiègle et ajusta les sangles de son sac à dos. De grandes bannières étaient déroulées, un orchestre à vent jouait des airs joyeux et des membres des associations étudiantes et d'autres regroupements faisaient des discours dénonçant les actions du gouvernement.

— Non, mais, continua P-A, pourquoi on voudrait péter la *main* à Victo?

— Pourquoi on voudrait faire quoi que ce soit à Victo? lança Véro.

Sous le ciel maussade, la route 116 traversait l'horizon; un quartier résidentiel s'étendait. Une épicerie grande surface et une station-service étaient les seuls bâtiments visibles. Hormis les grévistes, le paysage semblait abandonné par l'être humain.

— C'est pas ici qu'ils ont inventé la poutine? demanda Sophie, l'œil dans l'objectif de sa caméra pointée vers le ciel.

— C'est débattu, répondit simplement Dan.

La foule se mit en marche sous le ciel sombre ; il faisait humide, et l'épaisse couche de nuages réfractait les rayons du soleil en diffusant une faible lumière grise. « Charest! Dehors! On va t'trouver une job dans l'Nord! » Fort de plusieurs milliers de personnes, le cortège occupait toute la largeur du boulevard Arthabaska.

— Ouin, ça risque de rester tranquille! lança Véro après avoir sondé la foule, de laquelle se dégageait une ambiance joyeuse.

— En tout cas, ça a pas marché fort, leur idée de déplacer leur congrès!

La foule s'anima en arrivant à l'hôtel Le Victorin. Autour du large stationnement avaient été érigées des clôtures comme celles utilisées pour des spectacles extérieurs.

— Shit, commenta Dan, sarcastique, va falloir revirer de bord...

Les grévistes encadraient l'hôtel, un bâtiment banal, semblable à ceux qui hébergeaient l'équipe de hockey de P-A lors des tournois à l'extérieur de Sherbrooke. Des policiers de la SQ, portant leur uniforme kaki et un dossard jaune, patrouillaient à l'intérieur du périmètre. Des drapeaux rouges, noirs et fleurdelisés flottaient au-dessus de la foule, qui faisait un vacarme avec des cloches à vaches et des trompettes d'arène. On scanda les slogans habituels; des grévistes se mirent à secouer les clôtures. Un policier s'approcha rapidement et dit « On arrête ça » en mettant la main sur la clôture. « Ta yeule ! » cria un gréviste alors que le policier s'éloignait. P-A riait. L'antiémeute sortit alors de derrière le bâtiment et vint se placer, au jogging, devant l'entrée de l'hôtel. La foule les accueillit avec de grands cris ironiques.

— Ils veulent pas qu'on rentre, han! cria Sophie à P-A.

Elle prenait des photos des policiers. Véro et Dan secouaient la clôture devant eux.

— On veut rentrer? demanda P-A, sceptique.

— Ben, c'est un peu pour ça qu'on est là, non?

— Forbans! Vanupieds! criait Dan.

Sifflement, trompettes, insultes se mélangeaient au-dessus de la foule.

— Je pensais qu'on était là pour exprimer notre mécontentement.

— Quoi? hurla-t-elle dans le tumulte.

Les clôtures furent renversées et la foule envahit rapidement le stationnement pendant que la SQ retraitait. Incertain du degré de dangerosité de cette charge, P-A suivait ses amis, qui ne partageaient manifestement pas ses craintes. Sophie gambadait, les bras en l'air; Dan et Véro marchaient tranquillement vers l'hôtel. Le cordon policier se repositionna, gardant toujours l'entrée ; des agents se heurtaient, confus, ne sachant trop où se mettre. Ils

semblaient paniqués. Une détonation retentit. À quelques mètres de là, Dan, Véro et Sophie criaient : « Bouge ! Bouge ! Bouge ! » avec la foule ; l'ambiance semblait plus tendue, les chants plus agressifs. Deux grévistes s'assirent juste devant la ligne de l'antiémeute et firent des signes de peace. À droite de l'entrée, un nuage de gaz se dissipait tranquillement.

— Tassez-vous! lança Véro.

Des manifestants masqués leur crièrent de se lever; d'autres dansaient devant les policiers ou filmaient la scène. Des bombes de peinture commencèrent à tomber aux pieds des policiers ; des manifestants cagoulés replacèrent les clôtures entre eux et les policiers en criant : « La police, au service, des riches et des fascistes ! » À côté de P-A, un gars cria « Diversité des tactiques ! »

— Faut respecter la diversité des tactiques, répéta-t-il.

— Absolument, absolument, répondit un homme grisonnant avec un foulard sur le visage.

La foule était maintenant près du cordon policier. Une bombe fumigène éclata et les manifestants reculèrent, tandis que l'antiémeute avançait de quelques pas. Plusieurs caméras filmaient les agents, qui se faisaient grassement insulter. Les sens à l'affut, P-A suivait la foule comme un poisson dans un banc. Il leva les bras en faisant des signes de peace; devant lui, les autres avaient enfilé leurs masques.

— C'est-tu une bonne idée? cria P-A à Sophie.

— As-tu un masque? demanda-t-elle en ignorant sa question.

— Non! Pourquoi j'en aurais un?!

— Recule!

— Câlince...

Le nuage de gaz se déplaçait lentement vers la foule, qui refluaient vers l'arrière. Au front, les plus déterminés portaient des masques de plongée, des foulards et des gants de travail. Une sirène se fit entendre au loin. Le nuage de gaz passa sur l'entrée de l'hôtel ; P-A sentit l'odeur de soufre qui s'en dégageait, puis le picotement dans ses yeux, qui devint une brûlure ; peinant à ouvrir les yeux, il cherchait ses amis et porta les mains à son visage ; il se mit à tousser et monta son chandail sur son nez ; chaque inspiration empirait la douleur ; « fuck, fuck, fuck » ; pris de panique et penché en deux, P-A essayait de reculer, comme le reste de la foule ; autour de lui, les grévistes en déroute criaient des jurons, des prénoms, des indications, des insultes ; « on fait le tour, on fait le tour ! » lança une voix masculine. À travers les larmes et les gaz, P-A vit des blacks blocks courir vers la gauche, où une nouvelle ligne de policiers équipés de masques à gaz prêtait mainforte à ceux qui défendaient l'hôtel. Ils avançaient au pas ; derrière eux, un camion-mégaphone crachait un message incompréhensible. À côté de lui, un couple de soixantenaires portant le carré rouge jetait à la ronde des regards désorientés ; deux filles masquées vinrent les tirer hors du nuage. L'orchestre à vent continuait de jouer son air rythmé. Derrière, les policiers s'immobilisèrent un instant pour se repositionner, puis reprirent leur avance, chassant la foule hors du stationnement. Entre deux quintes de toux, P-A aperçut des agents à l'allure martiale, munis de fusils à balles de caoutchouc. Maintenant hors du brouillard de gaz, des grévistes reformèrent une ligne devant les policiers ; d'autres couraient pour revenir dans leur dos ; d'autres encore s'en retournaient simplement vers les autobus. P-A ne voyait plus ses amis. Des projectiles commencèrent à voler vers les policiers. Des sifflets se firent entendre. L'orchestre jouait toujours, ainsi que le tambour militaire. Des grenades assourdissantes pétaradèrent au-dessus de la foule ; les policiers profitèrent de la confusion

pour avancer en rudoyant les grévistes avec leurs boucliers. Une bombe fumigène éclata. Quelqu'un cria « C'est beau, la démocratie ! ». Puis, à travers le vacarme, P-A reconnut la chanson « Libérez-nous des libéraux » de Loco Locass. Il y eut une autre détonation, très forte, et un gars à quelques mètres de lui tomba au sol.

— Tabarnac !

— Amenez-le en arrière !

— Médiic !

À travers les corps et la panique, P-A entrevit le visage du gars : les yeux ouverts, il semblait sonné, du sang maculait son oreille gauche et son cou. Il ne bougeait pas.

— Ils l'ont fucking tué ! entendit-on dans la foule.

L'odeur de soufre revint, ainsi que la douleur. Un hélicoptère descendit et enterra le tambour militaire qui se faisait entendre jusque-là. Devant les policiers, des grévistes masqués renvoyaient à coups de pied les bombes fumigènes dirigées vers eux. Un gars cria « Attention ! » Tout le monde autour de lui se pencha et on entendit une puissante détonation. P-A suivit la foule dispersée. Une dense fumée blanche l'entourait et l'hélicoptère continuait à vrombir au-dessus de sa tête. Il fronçait les sourcils pour essayer de distinguer quelque chose à travers le voile blanc qui troublait sa vision. À bout de souffle, il cherchait son air, mais chaque inspiration faisait pénétrer plus de gaz dans ses poumons ; pris de nausées et craignant de s'évanouir, il avait l'impression qu'il allait tousser un de ses organes. Puis une main se posa sur son épaule :

— Viens-t'en! ordonna une voix masculine.

Le gars le tira par le bras. Plié en deux, P-A le suivit sans réfléchir : il avait l'air de savoir ce qu'il faisait, et c'était suffisant pour le rassurer.

— Penche ta tête.

Il sentit alors un liquide tiède couler sur ses yeux et son visage ; tranquillement la sensation de brûlure diminuait, imperceptiblement, jusqu'à ce que ça ne fasse aucun doute : la douleur s'en allait. Il clignait des yeux rapidement et, peu à peu, le voile blanc se dissipa : il vit des arbres qui ondulaient dans le vent, paisiblement. Derrière les frondaisons, des nuages gris se découpaient sur un ciel laiteux ; ils se déplaçaient lentement, suivant des trajectoires mystérieuses et infinies.

— Ça va ? Eille ! Ça va ? lui criait un gars au visage dissimulé par une cagoule noire et un masque de ski.

P-A était trempé, mais ses yeux ne brûlaient plus. On entendait encore des détonations ; des gens couraient ; un gars vomissait. Éberlué, il sonda les environs : il était derrière l'hôtel, et des manifestants scandant « SS-Q ! SS-Q ! SS-Q ! » lançaient des roches à l'escouade antiémeute qui se protégeait avec des boucliers.

— Cric de fascistes ! cria quelqu'un.

Les policiers essayaient sans broncher les tirs primitifs, protégés par leurs boucliers et leurs casques. Le gars s'en alla pendant que P-A reprenait ses esprits, un peu à l'écart, à côté d'une fille qui expliquait à un caméraman qu'elle s'opposait aux jets de pierre et qu'elle était pacifiste. **[P-A : vous êtes ou? wtf]** La plupart des émeutiers ne portaient pas de foulard, ni de lunettes de protection, ni de vêtements noirs. Les policiers continuaient à lancer des bombes lacrymogènes, qui leur étaient renvoyées immédiatement. Puis on entendit quelques détonations sèches ; « Balles de plastique ! » ; une fille lâcha un fort « Tabarnac ! » et sautilla en retraitant vers l'arrière ; un gars s'effondra comme une poupée de chiffon ; « Ils tirent à hauteur de la tête ! » des grévistes coururent vers lui ; « Laissez-

lui de l'air! » ; P-A s'approcha et vit un visage ensanglanté et tuméfié ; son sang bouillonna dans ses veines et fut pris d'une colère qui l'amena proche des larmes. « On avance ! On avance ! On recule pas ! » Le blessé fut transporté derrière le front. Submergé par une vague de colère envers ces policiers qui tiraient au hasard, avant même de réfléchir à ce qu'il faisait, P-A ramassa une roche par terre et la lança de toutes ses forces vers l'antiémeute ; il manqua sa cible de plusieurs mètres.

— Fuck you, hostie de mangeux de merde de calice !

Il leur faisait des signes obscènes sans se soucier d'être un « bon manifestant » ; il criait comme un déchainé, mu par la colère et la brûlure dont son corps ne s'était pas complètement remis, sans préméditer ses actions, ses paroles, ses gestes. Il lança quelques roches dont il ignorait si elles avaient atteint leur cible, puis quitta les lieux de l'affrontement avec les autres grévistes quand la fumée des lacrymogènes devint trop intense. Plusieurs d'entre eux toussaient et pleuraient, incommodés par les gaz et essoufflés par la fuite. On entendait encore des grenades assourdissantes, des trompettes et des cris. Des filets de gaz flottaient un peu partout ; l'hélicoptère vrombissait quelque part dans le ciel ; des détonations lui parvenaient, certaines distantes, d'autres moins. De l'autre côté de l'hôtel, dans le stationnement, une bande de grévistes lançaient des roches sur un fourgon de la SQ laissé sans surveillance. Un individu se fit plaquer au sol par un policier avec un dossard fluo, sorti on ne savait d'où ; plusieurs manifestants coururent porter secours à leur camarade ; une autopatrouille fonça dans le tas en s'immobilisant brusquement ; les cris redoublèrent ; P-A porta ses mains à sa tête en disant à voix haute « Voyons, crisse ! Qu'est-ce qui se passe ? » ; le policier réussit à prendre place dans la voiture, qui subissait la colère des grévistes ; elle disparut rapidement derrière la fumée.

Sur le côté, quelques caméras avaient filmé la scène. La foule se dispersa alors ; un gars avec une perruque rose continuait à jouer du tambour ; P-A suivit docilement, jetant des regards par-dessus son épaule.

Des nuages sombres tombait un crachin désagréable. Sur la route 116, une brume fantomatique flottait, portée par le vent ; les mains tremblantes, P-A manipulait son cellulaire. **[P-A : on vient de se faire gazer hostie]** **[P-A : Etes-vous corrects? je retourne au walmart]** **[P-A : t'as ben fait de pas venir, ça a dégénéré]** ; les grévistes affluaient dans le stationnement du WalMart ; tous semblaient rassurés de trouver les autobus au point de rendez-vous. **[Sim : ?]** Des amis se retrouvaient et se serraient dans leurs bras ; des grévistes animés racontaient leur expérience ; d'autres groupes blaguaient bruyamment, avec cette nervosité qui suit les événements tendus ; certains restaient seuls pour méditer sur ce qu'ils venaient de vivre ; d'autres encore haranguaient la foule. P-A s'arrêta au milieu du stationnement, les yeux baissés.

— Ils laissaient pas passer l'ambulance ! J'étais comme « On a un individu en perte de conscience » et ils me disaient « Appelle le 9-1-1 »... L'ambulance était juste derrière eux ! J'en reviens juste pas !

[P-A : à Victo, congrès du PLQ] **[P-A : ils ont gazé tout le monde sans avertissement]**

Il se demanda comment les organisateurs feraient pour s'assurer de ne laisser personne derrière ; des gens de la CLASSE parlaient au téléphone ou avec les chauffeurs d'autobus. Son ventre émit un grondement qui lui rappela sa faim. **[Marianne : qu'est-ce qui s'est passé???**

— All cops are bastards !

P-A jetait constamment des regards à la ronde, craignant apercevoir l'antiémeute à l'horizon. L'odeur des gaz avait suivi les grévistes; tout le monde reniflait et toussait. [P-

A : ils ont juste gazé tout le monde sans avertissement] [Sim : t'es allé là?]

— Il paraît qu'une fille a reçu une balle de plastique en pleine face !

Où étaient les blessés ? se demanda P-A. Et les arrêtés ? Combien étaient-ils ? Ses amis étaient-ils du lot ? Avaient-ils été atteints eux aussi par des balles de plastique ? [Marianne : **es-tu correct?**]

— Ils ont pas le droit de tirer à la hauteur de la face, c'est illégal !

— Il y avait des vieux pis des kids, calvaire !

[P-A : **là oui, mais tantôt ça brûlait du crisse]** [P-A : **j'ai perdu Soph Véro pis Dan par contre]** [Marianne : **chus a job je peux pas texter mais tiens-moi au courant]** Il attendit ainsi sans bouger pendant de longues minutes, observant la scène, perdu dans ses pensées. La mâchoire serrée, il fulminait en silence, tapant du pied. Son monologue intérieur interne était un fatras d'images troublantes, de sensations désagréables, d'émotions étranges, de raisonnements avortés, de craintes viscérales. Son cellulaire vibra. [Dan : **On passe au dep, besoin de qqc?**]

— Tu me niaises, chuchota P-A.

[P-A : **etes-vous corrects!?**] [Dan : **top shape. faque?**] [P-A : **du boire pis du manger]**

Ses trois amis arrivèrent quelques minutes plus tard. Dan lui lança une bouteille de Gatorade bleu à la manière d'un ballon de football. P-A l'attrapa et leva les yeux.

— Oh non, qu'est-ce qui s'est passé ? lança Sophie en sautillant vers lui.

Assise sur ses talons, Véro mangeait une barre de chocolat. Dan observait les environs d'un air désintéressé.

— Ben, rien, là... fit-il en toussotant.

Il passa sa main dans ses cheveux, gratta sa barbe et laissa échapper un rire nerveux.

— T'as l'air tout triste! Ta barbe sent le gaz, ajouta-t-elle en reniflant sa joue.

— Toute sent le gaz, lança Véro.

— Je suis tellement désolée, on aurait jamais dû te laisser comme ça, pour vrai je m'excuse, c'est juste que c'était tellement rapide, en tout cas on a essayé de te retrouver mais anyway... qu'est-ce qui s'est passé de ton côté?

Elle semblait surexcitée. Dan offrit du bœuf séché à Véro, qui refusa d'un mouvement de la main. P-A ouvrit la bouteille et la vida presque d'un trait.

— Fuck, ça fait du bien!

Il s'essuya la bouche et raconta son histoire.

— Pis vous autres?

— Bof, rien de très croustillant. On a surtout passé notre temps à aider le monde qui feelait pas. Pour vrai, on a eu le temps de rien faire, la marde a pogné avant qu'on foute la marde, peux-tu croire!

Elle tourna son sourire baveux vers P-A.

— J'ai des photos pas pires, je pense.

— Me suis fait du fun, moi, répondit Dan en mastiquant. C'est comme du paintball, mais avec un plus gros enjeu.

P-A et Sophie éclatèrent de rire.

— T'es *attardé*, man!

Véro se leva brusquement et s'écarta. Dan l'observait d'un air confus, puis lui emboîta le pas. P-A se tourna vers Sophie, qui lui fit un signe voulant dire « rien de grave, mais pas maintenant ».

— Faque, c'est quoi ton verdict pour la journée?

— Ben, comme il y a eu des blessés pis des arrestations, je dirais que c'est de la marde, mais en même temps, j'ai vu ben du monde pas masqué péter leur coche comme toi pis foutre la marde, j'étais comme « *Yes, yes, let the anarchisme flow through you!* »

Son visage était plissé en une expression diabolique. P-A éclata de rire.

— Empereur Palpatine, nice! Eille, peux-tu croire que Marianne a jamais vu ni *Star Wars*, ni *Harry Potter*, ni *Le seigneur des anneaux*?

Elle hocha la tête, incrédule.

— Genre, tu lui fais une joke de Gryffondor pis elle comprend pas.

— Il y a du monde qui aime pas la vie... dit-elle finalement, l'air consterné.

— Diversité des tactiques!

Ils finirent par embarquer dans les autobus, où l'air devint rapidement irrespirable à cause des vêtements imbibés de gaz irritant.

— Baissez les fenêtres!

Un air froid s'engouffrait dans l'habitacle. On toussait, on reniflait, on se frottait les yeux. À côté de P-A, à genoux sur la banquette et accoudée sur le dossier, Sophie échangeait ses réflexions avec d'autres grévistes. **[P-A : j'ai retrouvé les autres, tout le monde est correct]**

— Oui, il y a eu du négatif, disait Sophie, mais en même temps ça prend ça pour que le mouvement s'intensifie.

— Tu diras ça au monde qui sont à l'hôpital pis en détention, lança Véro de la banquette adjacente.

Elle se releva sur son siège.

— Moi aussi, je veux que le mouvement prenne de l'ampleur, mais... J'ai de la misère en hostie à voir du positif dans ce qui vient de se passer.

P-A tombait de fatigue et, malgré la collation apportée par Dan, une faim immense le tenaillait. Il écoutait distraitemment la conversation, perdu dans ses pensées.

— Justement, parce que c'est si terrible, il faut qu'on continue, sinon ça aura toute été pour rien. Faut pas abandonner.

À l'extérieur, le paysage monotone de l'autoroute 20 défilait, morne et gris, sous une pluie hésitante qui entraînait par les fenêtres et mouillait son chandail.

— Je parle pas d'abandonner... Au Palais des congrès, on était sur l'offensive, mais là... on était sur la défensive du début à la fin. Va falloir aussi s'adapter à eux...

Des images lui revinrent, pêle-mêle : le pauvre étudiant atteint au visage par une balle de caoutchouc; les nuages se mouvant sans égard pour ce qui se passait sur Terre; l'orchestre qui jouait des airs joyeux même dans la déroute et à travers les gaz.

— Eille, je suis-tu le seul à trouver que les clôtures étaient un peu louches? demanda un gars avec une tuque des Expos et une moustache en pinceaux. Dans le sens qu'elles avaient l'air d'être là juste pour être renversées? réfléchissait-il à voix haute.

— Pour vrai, oui, acquiesça Véro. Dès que je les ai vues j'étais comme « Heu... »

— Ils voulaient arrêter plein de monde. Une fois les clôtures tombées, ils avaient le go pour la grosse répression. C'était toute *stagé*.

— Par les francs-maçons, un coup parti?

P-A s'endormait; il perdit le fil de la conversation mais perçut très clairement quelqu'un annoncer :

— Il paraît que la SQ a intercepté un des autobus.

Il ouvrit les yeux et se tourna vers Sophie, qui regardait Véro. Après une microseconde, une rumeur de panique envahit l'autobus.

— Quoi ?!

— No way !

— Où ça ? Quand ? D'où elle vient, ton info ?

— Mais ils peuvent pas arrêter tout le monde !

— Ils peuvent pas faire ce qu'ils viennent de faire, non plus, mais ils l'ont fait !

— Câlice, murmura P-A.

Une membre de la CLASSE se leva pour donner des directives sur la marche à suivre en cas d'arrestation, pendant que certains manifestants accusaient les « casseurs » d'avoir gâché la journée. Rouge de colère, Sophie se balançait en sacrant. « On vous suggère de coopérer, ça rend les choses plus faciles. Ça sert à rien de baver la police. »

— Ça va? demanda Dan à Véro, qui avait fermé les yeux et respirait par le nez.

Devant P-A, une fille pleurait. Il se souvenait avoir lancé des roches aux policiers, acte qui faisait de lui un criminel et un « casseur ». Il n'avait toutefois pas l'impression d'avoir été celui qui commettait ces actes. « Ils vont vous demander votre nom, votre adresse, votre

date de naissance, vos papiers. À part ça, vous devriez garder le silence. Vous êtes pas obligé de parler, même s'ils essaient de vous intimider. »

— Ça va, répondit succinctement Véro.

Il ne se rappelait pas avoir pris la décision de ramasser une roche et de la lancer aux policiers ; c'était en quelque sorte arrivé malgré lui, hors de sa propre volonté. Il mit cette « violence » sur le dos de la confusion et de la colère, puis imagina les idées mêlées qu'il tenterait d'expliquer à un policier. « Demandez au policier de s'identifier pis observez-le comme il faut. Dites rien tant que vous avez pas un avocat avec vous. »

— Sur le viaduc! cria quelqu'un.

— Où ça?

Des lumières de gyrophares rouge et bleus se déplaçaient sur le viaduc sous lequel l'autobus allait passer ; des autopatrouilles de la SQ prirent la bretelle et descendirent sur l'autoroute, où elles entourèrent les autobus, qui roulaient groupés. Véro remonta ses jambes contre son torse et serra ses genoux dans ses bras.

— Tsé, au pire, en arrivant à Berri, on sort vite pis on court un peu... T'es sûre que ça va? demanda Dan.

La fille se pencha à la fenêtre, puis continua : « Rappelez-vous : ils sont pas trustables. Ils vont vous faire des promesses qu'ils tiendront pas. »

— Arrête de me demander si ça va!

— Ils sont en train de partir avec un autobus !

Dans la grisaille de la pluie printanière, l'un des autobus du convoi se faisait escorter hors de l'autoroute. Sophie observait la scène, dégoutée.

— J'essaie juste d'aider, se défendit Dan, irrité.

— Arrête! rugit Véro, tremblante.

Elle le repoussa des deux mains.

— L'autre aussi ! commenta quelqu'un alors qu'un deuxième autobus empruntait la sortie.

— Dan, tasse-toi, ordonna Sophie en se levant.

Elle s'assit auprès de Véro et lui prit la main. L'autobus était maintenant escorté par trois autopatrouilles. **[Marianne : je viens de voir aux nouvelles ça a pas de sens qu'est-ce qui s'est passé?!]**

— T'es-tu déjà fait arrêter? demanda P-A à Dan, qui maugréait en prenant place à ses côtés.

— Ça va être correct, respire avec moi, OK? dit Sophie à Véro.

Il lança un regard vers les deux filles.

— Non.

— Moi non plus.

Ils passèrent une sortie mais restèrent sur l'autoroute. **[P-A : on est dans le bus mais on va peut-être se faire arrêter sur le chemin... je te raconterai de vive voix]** Sophie inspirait longuement par le nez et expirait par la bouche.

— Ça va aller, Véro, ça va aller.

À la sortie suivante, l'autopatrouille s'engagea sur la rampe d'accès; l'autobus continua son chemin et les deux autres véhicules de police abandonnèrent leur escorte. Des exclamations de joie échappèrent aux passagers mais la tension remonta rapidement : apparemment, le SPVM allait cueillir les manifestants au retour des autobus. **[Marianne : tiens-moi au parfum] [P-A : yes]** Il rangea son cellulaire dans sa poche et releva la tête.

L'excitation était retombée; plusieurs passagers semblaient perdus dans leurs pensées; d'autres écoutaient de la musique. La tête accotée sur l'épaule de Sophie, Véro fixait le vide à quelques pouces devant ses yeux. Dan lisait un numéro de *Fermaille*.

— Pour vrai, je suis en train de me dire qu'un poste de police, c'est peut-être pas si pire comparé à une banquette d'autobus mouillée.

— On vit dans une démocratie, ça a pas de bon sens ce qui s'est passé! se plaignit une voix masculine.

— Reviens-en! lâcha une voix exaspérée.

P-A croisa les bras et remonta les épaules en frissonnant; pour échapper au vent de l'autoroute, il se tassa vers Dan, qui le tira contre son corps.

— Viens te réchauffer, mon beau.

— Ça te fâche pas?! continuait le gars.

— Ben oui, mais qu'est-ce tu veux...

P-A se dégagea de l'étreinte en riant. **[Sim : pis?] [P-A : on arrive à mtl, je te reviens]** Montréal se rapprochait rapidement; l'autobus pénétra dans le pont-tunnel Louis-Hyppolyte-LaFontaine. Ni Sophie ni Dan ne retenaient leur respiration. « C'est l'endroit parfait pour une embuscade » pensa P-A malgré lui. L'autobus s'arrêta à la station de métro Honoré-Beaugrand. Les portes arrière s'ouvrirent et le chauffeur se tourna vers les passagers.

— Allez-y. Aller! dit-il d'un mouvement de la main.

Coincés dans l'allée centrale, les grévistes se pressaient de sortir.

— Merci monsieur! cria joyeusement une fille.

— Quel homme! lança Dan.

Rapidement, les passagers se fondirent dans la foule et le trafic de la rue Sherbrooke. Dan se retourna devant les portes de la station de métro.

— On fait quoi?

P-A aperçut son reflet dans la vitre de la porte : l'air hagard, il avait les yeux rougis par les gaz irritants, qui imbibaient encore ses vêtements d'une odeur âcre.

— Moi, je retourne chez nous, annonça Véro.

— Veux-tu que je vienne avec toi? demanda Sophie.

Véro hocha la tête.

— Ça va, j'ai juste besoin d'un bain pis d'une poutine.

— Drôle de mélange.

— Anyway, on va tous dans le métro, non?

Ils descendirent vers la plateforme, où de nombreux grévistes se mélangeaient aux usagers qui vaquaient à leurs occupations habituelles.

— Moi aussi, je vais retourner chez nous, annonça Dan après un moment.

Véro s'accroupit, la tête sous son capuchon et le dos appuyé au mur du débarcadère. Les trois autres l'observèrent avant de relever les yeux.

— J'avais dit aux autres que j'irais à la manif de nuit, faque... P-A, si tu veux venir...

— T'as encore de l'énergie?! Non, ça m'aurait tenté, mais faut que j'aille m'occuper de mon coloc réac dépressif.

[P-A : on est à honoré-beaugrand pis on s'est pas fait arrêter. Tout va bien] L'écran numérique annonçait le prochain train sept minutes plus tard et diffusait des images confuses avec, en surimpression, les mots « Émeute au congrès du PLQ ».

- Évidemment, ils montrent pas les blessés... lâcha Sophie.
- Tchèque toute la fumée, j'en reviens pas.
- Ils se sont vraiment gâtés.

Le métro arriva et avala des dizaines de personnes sur lesquelles il referma ses portes dans un grincement sourd. Plusieurs passagers toussèrent quand les grévistes pénétrèrent dans le wagon. P-A se tenait à une ganse de plastique suspendue au plafond et réalisa qu'il sentait la sueur ; il en fut embarrassé. Véro s'était accroupie contre les portes opposées. Dan restait près d'elle, visiblement mal à l'aise. Sophie laissa tomber sa tête sur l'épaule de P-A, qui observait leur reflet dans la vitre devant lui. À côté, deux gars parlaient d'un jeu vidéo avec enthousiasme ; une dame montrait des photos sur son téléphone cellulaire à un collègue qui paraissait peu emballé ; une fille serrait sur sa poitrine un petit chat qu'elle venait de sortir de sa cage, déposée à ses pieds. P-A et Sophie fixaient le chaton avec tendresse.

- Désolée encore pour tantôt, dit-elle après plusieurs minutes de silence.
- C'est correct.

P-A baissa les yeux et rencontra ceux de Sophie; elle détourna le regard.

- Elle s'en va où, Myriam? demanda P-A.
- Je sais pas trop... faire du woofing.

« Station Joliette » annonça la voix féminine enregistrée.

- Bon... On se voit demain?
- Certain.

Sophie lui fit une accolade rapide; P-A salua rapidement les deux autres et sortit du wagon. Il remonta à la surface, passa acheter une caisse de douze au dépanneur et entra chez lui. La porte était débarrée.

— Allo ?! lança P-A.

— Attends un peu! lança Sim de sa chambre.

P-A se rendit à la cuisine et ouvrit une bière dont il prit de grosses gorgées. Il rota et toussa, puis porta son t-shirt à son nez et grimaça.

— Man, c'était la fucking apocalypse, là-bas, lança-t-il en passant devant la porte de la chambre de Sim.

À l'étroit dans la petite salle de bain, il enleva ses vêtements et entra sous la douche. Il se savonna longuement et avec plaisir; la sueur refroidie par le vent coulait le long de son corps avec, lui semblait-il, les produits chimiques collés à sa peau. Il se sécha, enfila ses pantalons de coton et retourna à sa bière.

— Direct dins schnolles! riait Sim dans sa chambre.

P-A entrouvrit la porte.

— Veux-tu une bière?

— Oui monsieur.

Sim portait ses écouteurs sur une oreille seulement. P-A s'approcha pour déposer une bouteille sur l'étroit bureau. À l'écran, des soldats échangeaient des tirs dans un décor urbain enfumé. Sim courait le long d'un édifice qui s'ouvrait sur une place publique où des voitures étaient abandonnées.

— Man, ça ressemblait à ça, tantôt, observa P-A en croisa les bras.

Il tourna un coin, aperçut un ennemi et tira une salve rapide.

— Kin, toé! De quoi, c'était la troisième guerre mondiale?

Il rechargea et monta un escalier qui le mena à un balcon. Il sortit un fusil de précision et, à travers la lunette de visée, tira sur plusieurs ennemis.

— La SQ a gazé tout le monde, sans joke ça ressemblait vraiment à ça, genre on voyait rien, on entendait l'hélico dans le ciel pis des détonations de grenades assourdissantes, c'était vraiment...

P-A fut interrompu par une quinte de toux. Il but quelques traits et se racla la gorge. Sim continuait à tirer sur des ennemis.

— Ah ouin?

— Man, je goute encore les gaz dans ma bouche, c'est horrible, pour vrai, on voyait rien pis y avait du gaz partout, les yeux pis les poumons brulaient, genre le monde dégueulait, je pensais que j'allais crever, hostie, tellement j'avais de la misère à respirer... À un moment donné, je me retourne, y a un gars à terre qui est *passed out*, le monde gueule autour en s'approchant, pis...

— Shit, fit Sim alors que l'écran se tachait de sang.

Un compte à rebours apparut; Sim appuya sur une touche de son clavier et fit pivoter sa chaise. La cheville droite sur le genou gauche, les deux mains sur les accoudoirs, il toisa P-A.

— Scuse, quoi?

Il tendit le bras vers sa bière et en prit quelques gorgées. P-A l'observa quelques secondes, puis porta sa bouteille à ses lèvres.

— Qu'est-ce tu disais?

— Que ça ressemblait à une zone de guerre, à Victo.

— Non, ça j’ai compris, ça fait trois fois que tu le dis.

— Ben voyons, s’étonna P-A en écartant les bras, l’air blessé. Je disais que la SQ tirait à la hauteur de la tête pis que j’ai vu un dude se faire éclater la face. C’est fucking grave ce qui vient de se passer! explosa-t-il. Ils ont juste pas averti pis ils ont gazé tout le monde! Genre, ils laissaient pas passer les ambulances! Ça a juste pas de sens!

— Gueule-moi pas après, là.

P-A s’interrompt.

— Je sais pas, man, on dirait que tu t’en crisses.

— C’est juste que je vois pas ton point.

— Mon point? répéta P-A en grimaçant. De quoi, mon point?

— Où c’est que tu veux en venir? Ton histoire, elle mène à quoi?

— À rien, hostie, je fais juste...

Il s’arrêta et hocha la tête d’un air ahuri, puis quitta la pièce en refermant la porte derrière lui. Sim remit ses écouteurs et retourna à son moniteur. Dans le salon, assis sur le sofa, la mâchoire serrée, P-A observait son reflet dans l’écran noir de la télévision.

EXTRAIT DE LA DISCUSSION SMS ENTRE SOPHIE ET VÉRO

Véro!

J'ai pensé à toi toute la nuit
Comment tu vas à matin?

Ça va

J'en reviens pas pour Victo le monde à la manif de nuit étaient
vraiment crinqués
Tu veux tu je vienne te voir?
Je peux t'amener des cup-a-soup :)

lol merci mais Marie est là pis elle s'occupe de moi

OK! en tout cas si ya quoi que ce soit dis le moi!
Même si c'est juste pour être là pis rien dire des fois ça fait du
bien je le sais j'ai déjà passé par là

Bien reçu

Je t'ai pas remerciée pour hier, mais merci pour hier

Ben voyons
J'en reviens juste pas de fucking Dan
Crissement insensible

Une chance tu l'as tassé j'allais péter un plomb

J'ai ben vu ça
lol
LES HOMMES

attention soph G.A.M.M.A. va penser qu'on est des FÉMINISTES
RADICALES

lol GAMMA pense déjà qu'on est des féministes radicales
eille
ça existe tu pour vrai l'escouade GAMMA ou ben c'est une
légende urbaine pour que les anarchistes se sentent importants?

JE SAIS PAS

oups

Ça change pas grand-chose au final

À part que si c'est vrai c'est full stressant lol

Il se dépêcha de grimper les escaliers roulants de la station Joliette. **[P-A : chus là dans 5]**

Il descendit la rue Joliette **[Cell parents : prends ton temps]**, tourna sur Rouen et pris Valois vers le sud. Des rafales faisaient danser ses cheveux au-dessus de sa tête; sur les trottoirs, des bacs de recyclage renversés offraient au vent emballages chiffonnés et récipients de plastique. Un tag rouge « FUCK HOMA » ornait le mur de brique d'un nouvel immeuble à condos. La place Valois était déjà animée en cette fin d'avant-midi. Il repéra ses parents sur la terrasse qui jouxtait le square.

— Allo ! lança-t-il en contournant la clôture, tandis que ses parents se levaient.

Comme d'habitude, son père l'accueillit en lui serrant la main et en lui disant avec un signe de tête et un sourire : « Fils. » De la taille de P-A, mais alourdi par les années, il avait le crâne rasé pour cacher une calvitie prononcée; ses lunettes fines lui donnaient un air raffiné.

— Papa, dit-il en répondant par le même geste.

Sa mère, une femme ronde aux longs cheveux poivre et sel, vêtue d'une chemise de lin et d'un pantalon marine, lui fit une accolade. Son nez était rougi par les allergies printanières.

— Je suis contente de te voir ! Ça fait longtemps.

— Certain. Désolé pour le retard, j'ai dormi chez des amis... expliqua P-A en s'asseyant. On a marché jusqu'à tard hier soir... Vous êtes là depuis longtemps ?

Une serveuse blonde, habillée en noir, vint remplir son verre d'eau et lui souhaita bon matin d'une voix aigüe. Il remarqua des taches sur son pantalon et se frotta les cuisses.

— Cinq, dix minutes? évalua sa mère en se tournant vers son père.

— À peu près. Eille, c'est beau, ici ! lança-t-il en levant la tête.

Un cappuccino était posé devant sa mère; son père sirotait un café noir. Tous deux arboraient un carré rouge en feutre.

- Pis, la route ? demanda P-A, pour dire quelque chose.
- Ton père roulait un peu vite à mon gout.
- C'est pas ma faute ! se défendit-il, tout content. Avec cette auto-là, ça roule tellement doucement qu'on accélère sans s'en rendre compte !

P-A baissa les yeux sur le menu plastifié.

- Vous êtes parkés où ?
- À Longueuil.
- Longueuil ? s'étonna P-A.
- Ton père avait peur de prendre le pont et de rester pris dans une manifestation, lança sa mère d'un air espiègle.
- Ben voyons, qu'est-ce que tu dis là ? Nonon, j'aime ça, prendre le métro, ça me rappelle Expo 67.

La serveuse revint.

- Des questions à propos du menu?

P-A, le menton bien enfoncé dans sa paume et le coude sur la table, observait les autres clients, dont quelques-uns portaient le carré rouge.

- Oui, heu, j'aimerais savoir... des blinis? Qu'est-ce que c'est?

Un couple de hipsters dans la jeune trentaine s'occupait d'un poupon qu'ils sortaient peut-être pour la première fois.

- Ben, c'est comme des petites pancakes, à peu près grosses comme ça, expliqua-t-elle en joignant ses pouces et ses index.

Un groupe de baby-boomers bronzés riait bruyamment.

— Hé ben. On va se coucher moins niaisieux à soir, blagua son père.

Deux quadragénaires barbus se montraient l'écran de leurs téléphones intelligents.

— Je vous laisse encore deux minutes?

Elle s'éloigna. Personne sur la terrasse ne semblait se souvenir que sévissait l'un des plus graves épisodes de répression politique de l'histoire du Québec.

— J'aime ça, tes cheveux longs, ça te fait bien, dit sa mère avec douceur.

— Merci, maman, lança P-A en riant. Sont un peu crottés...

Il se passa la main dans les cheveux; quelques boucles retombèrent sur son visage.

— Pis, commença le père, c'est quoi les grosses nouvelles ?

— Je sais pas, est-ce qu'ils ont passé la loi 78, finalement?

Son père sortit un cellulaire de sa poche de poitrine et en tapota l'écran avec son auriculaire.

— Oui, la loi vient juste de passer.

— Ark.

— La session est suspendue, interdiction des rassemblements de plus de 50 personnes sauf si l'itinéraire est fourni huit heures à l'avance.

— Tu me niaises?!

— Alors avez-vous fait votre choix? revint demander la serveuse.

Ils commandèrent et attendirent qu'elle s'éloigne avec de reprendre leur discussion.

— Amendes allant jusqu'à 35 000 —

— Quoi?! C'est une atteinte à nos droits démocratiques de base, ça!

— Ils sont vraiment têtus, tempéra la mère en épongeant son nez avec un mouchoir en boule.

— C'est ça qui est le pire, c'est que depuis le début de la grève le gouvernement a fait tellement d'affaires antidémocratiques que ça empire chaque fois! La hausse, c'est une chose, mais voter des lois qui détruisent la démocratie, c'est ben plus grave! C'est ça que le monde comprend pas : si on est fâchés de même, c'est pas pour « un café par jour », c'est parce que depuis le début de la grève le gouvernement agit comme une dictature! Il fait de la répression, il intimide les dissidents... La « paix sociale », c'est juste un synonyme de « la loi et l'ordre », c'est crissement totalitaire comme objectif!

Son père et sa mère l'écoutaient en hochant la tête.

— Pis tout ça, ça part des directions des universités qui veulent imposer leur vision marchande de l'éducation, pour eux les universités c'est une façon de créer de la richesse, pas de transmission du savoir, pis la job des profs ça devient de trouver des subventions pis de publier des articles pour que l'université puisse grimper dans les cotes internationales pis attirer plus d'étudiants pour faire plus de rayonnement pour faire plus d'argent, c'est absurde! Ils disent qu'on capote pour rien, ou ben que nos revendications sont rendues trop larges, mais c'est toute lié! Tu peux pas lutter contre la marchandisation de l'éducation sans lutter contre le capitalisme, ça va ensemble! Toute revient à ça! L'environnement, la justice sociale, la démocratie, tout ça c'est des enjeux qu'on peut pas régler sans remettre en question le capitalisme. Mais ça a l'air que quand on fait ça, on est des radicaux, des communistes pis des hippies... Comme si on était dangereux!

— Il y a quand même des dangereux dans cette gang-là. L'autre fois, j'ai lu que la police avait reçu des cocktails Molotov et des boules de billard...

— Où, ça? De toute façon, tous les médias sont biaisés, qu'ils soient de droite ou de gauche, ils sont tous quand même capitalistes pis ils font des reportages de merde sur les « weirdos » qui sont anticapitalistes, ils considèrent par défaut que les blacks blocks sont des imbéciles qui vont juste profiter des manifs, comme si c'était pas des gens avec une réflexion politique valable...

La serveuse arriva avec leurs assiettes. Ils se turent et la remercièrent. Un chien aboya quelque part.

— Quand même, Pierre-André, faut pas avoir beaucoup de cocologie pour s'en prendre à des gens qui font leur travail...

— Même si leur travail, c'est de tabasser des étudiants? Il y a ben plus de blessés chez les grévistes que chez les policiers, voyons! Pourquoi on demande pas aux flics de condamner la violence, han? s'échauffa-t-il en haussant le ton. C'est eux qui viennent avec des armures pis des boucliers, pis c'est nous qui sont violents? C'est ridicule!

P-A prit le temps de se calmer. Il coupa sa saucisse en tronçons pendant que sa mère portait à ses lèvres une bouchée de gravlax et que son père appuyait sa paume sur son hamburger pour l'aplatir.

— Le monde masqué, là, ils cassent des fenêtres de banques pis de commerces pour protester contre la violence que le capitalisme impose au peuple. Ils cassent des vitres, mais ils s'attaquent pas au monde!

— Sauf aux policiers.

— Moi, je comprends pas comment on peut vouloir faire mal à un autre être humain... Les policiers, c'est aussi des personnes, intervint sa mère.

— Comment on peut en vouloir à un autre être humain ?! répéta P-A en laissant tomber bruyamment ses ustensiles dans son assiette et en se penchant vers l'avant. Je sais pas, peut-être parce que t'as été abusé par la police ? J'ai une amie qui était au G20 à Toronto, pis...

Il soupira sans terminer sa phrase, baissa le regard et prit quelques bouchées de son déjeuner.

— Vous savez que j'étais là, à Victo ?

— À Victo !?

— Pendant l'émeute ?

P-A prit une pause et retrouva son calme.

— Moi aussi, j'ai vu les images de Victo à la télé, pis c'est vrai que ça a l'air d'être une émeute, mais... Pour vrai, la police a vraiment été pas correcte. Ils ont gazé tout le monde sans avertissement, ils ont tiré des balles de plastique à la hauteur de la tête pis ils ont bloqué le passage à des ambulances...

— Il y a eu aussi des policiers blessés, il me semble.

— « Blessés », répéta P-A en mimant des guillemets. Pas mal sûr qu'aucun d'eux a eu une double commotion cérébrale, une fracture de la mâchoire ou une rupture du tympan. Ou qui a perdu un œil.

— Tout va bien ici? demanda la serveuse en venant remplir leurs verres d'eau.

— Très bien, merci.

— Je prendrais bien un petit réchaud de café.

— Tout de suite.

Elle disparut à l'intérieur. Une odeur de cigarette leur parvint de la place Valois.

— Vous êtes-vous déjà fait charger par l'antiémeute? reprit P-A. C'est FUCKED UP. T'es là, convaincu que t'exerces un droit démocratique de base, pis toi tu sais que t'as rien fait, tsé. T'es comme « J'ai rien fait, ils peuvent pas me faire de mal, ils sont là pour me protéger », pis l'instant d'après ils te foncent dessus en tapant sur leur bouclier pis si tu te tasses pas, ils te fessent dessus, pis ils sont dans leur droit. J'avais rien fait, moi, pis je me suis fait gazer solide. Pis savez-vous quoi? C'est un dude cagoulé qui est venu m'aider. Faque sacrez-moi patience avec les gentils policiers contre les méchants blacks blocks...

La tête baissée, la mâchoire tendue, son père piquait des frites avec sa fourchette, tandis que sa mère le regardait faire, les sourcils froncés. P-A soupira.

— Scusez, là, c'est pas à vous que j'en veux... C'est juste que... C'est tough, là, de passer son temps à entendre dire des niaiseries dans les médias alors qu'on sait très bien que c'est pas ça la réalité. C'est vraiment bizarre, je me sens bipolaire ces temps-ci, genre quand je suis avec le monde, quand on manifeste, tout ça, c'est vraiment nice, je suis comme « Y a de l'espoir, c'est malade! », pis quand je lis les nouvelles, je suis comme « Ark le monde est trop cave il y a rien à faire... » Je suis comme vraiment fâché, ou vraiment content.

— Ça a l'air de t'affecter, en tout cas, finit par dire sa mère.

La serveuse vint débarrasser la table ; tous trois répondirent à l'unisson quand elle leur demanda le repas leur avait plu. Ils discutèrent pendant un moment des événements qui avaient marqué leur quotidien ou celui de leurs proches, puis le père réclama l'addition. Ils sortirent sans prononcer un mot, jusqu'à ce que P-A brise le silence :

— Vous faites quoi pour le reste de la journée ?

— On voulait aller au Musée des beaux-arts pour l'exposition sur les impressionnistes.

— Cool.

— Tu voudrais venir ?

— Ben je pense que je vais aller me reposer...

P-A les accompagna jusqu'à la station Joliette. Le vent soulevait la poussière des rues.

— Sinon, tes amours? demanda son père.

— Heu... Au neutre, là.

— Pis tes finances ?

— Correct, fit-il en haussant les épaules, gêné par cette question.

— Nous, on a acheté nos billets d'avion pour la Sicile!

— Ta mère a commencé à étudier son italien...

— Pis, quand on va arriver là-bas je vais tout oublier, comme toujours!

— Vous allez faire quoi?

— On a loué un appartement à Syracuse et une voiture. On va se promener, aller voir les musées, les sites archéologiques...

— L'histoire là-bas est incroyablement riche, l'île a été tour à tour habitée par des Phéniciens, des Grecs, des Romains, des musulmans, des Normands...

[Sim : la loi 78 c'est vraiment débile]

— Wow. Les Normands, c'est les Vikings, right?

[P-A : tu veux venir marcher ce soir? :D]

— Comme dans Astérix : « Les no... les nono... les Normands! » cria son père.

Ils s'arrêtèrent devant les murs jaunes de la station Joliette.

— Vous repartez après le musée?

— C'est le plan.

— Bon, ben.

P-A se pencha vers sa mère et lui fit la bise.

— Fais attention à toi, demanda celle-ci.

— Promis.

Il serra la main à son père, passa au dépanneur et revint chez lui. **[Sim : pourquoi pas? YOLO] [P-A : fuck yeah! je vais caller malade à la job. On se rejoint là-bas?]** P-A retira ses chaussures et alluma la radio. **[P-A : hé ben mon coloc réac fru veut venir marcher ce soir!]** « ... le plus grand roman historique, au sens où la campagne napoléonienne en Russie, donc l'Histoire avec un grand H, sert à révéler les personnages... »

— Blablabla, fuck Napoléon, lança P-A joyeusement en fermant la radio.

[Soph : grand jour pour le mouvement! faque votre chicane est finie?] [P-A : ça fait un boutte lol on en a juste pas reparlé pis fait comme si de rien était] Il posa la cafetière sur le rond, alla chercher son portable dans la chambre et s'installa à la table de la cuisine. **[Sim : je passe à la banq anyway on se rejoint autour de 8 h?]** Sur les réseaux sociaux, le monde entier semblait dénoncer la loi 78. **[Soph : la chose mature à faire hajahha]** Il passa le reste de l'après-midi à s'indigner devant son portable.

Sim l'attendait dans un café non loin de la station Berri, le nez dans un gros ouvrage à couverture plastifiée. Son casque de vélo était déposé sur une table chromée. Un comptoir vitré présentait des sandwichs et des salades; une télévision diffusait un bulletin de nouvelles avec des sous-titres pour les malentendants.

— Yo! C'est malade que tu viennes marcher!

— Ouin. J'ai beau chialer contre les casseurs, reste que le gouvernement vient de faire une hostie de *dick move*. En plus, si je te surveille pas, je sais pas ce que tu pourrais faire...

P-A posa son sac à dos et contempla le présentoir.

— Une chance que t'es là pour me retenir de tomber sur la pente glissante de la radicalisation. Ils ont pas de bière, han? Mes parents font dire bonjour, en passant.

— Hé ben. Comment ils vont?

— Correct.

Ils se levèrent pour commander des combos soupe-sandwich.

— Qu'est-ce tu lis? demanda P-A en se rassoyant avec son plateau.

— C'est un livre d'un psychologue, là... J'ai trouvé ses conférences sur YouTube. Ça m'aide avec... mon sevrage.

Sim croqua dans son panini et s'essuya le coin des lèvres avec une serviette en papier. P-A soufflait sur sa soupe.

— Ouin, comment ça va, cette affaire-là?

— Ça va... c'est tough.

— J'imagine.

Sim ouvrit un sachet de poivre qu'il vida dans son bol.

— En même temps, je suis motivé, tsé, j'ai full de temps pour faire autre chose, c'est vraiment nice, genre lire pis toute...

— Tant mieux, man!

— C'est tough, parce que mon premier réflexe, quand j'ai du temps libre, c'est toujours genre « je vais aller jouer », pis mettons la nuit, quand j'essaie de dormir je suis comme « j'étais tellement proche de monter en grade, ça serait niaiseux de pas le faire »...

— Ouin, une espèce de lutte mentale contre toi-même... Quand je lisais mes affaires avant la grève, j'avais vraiment besoin de lutter contre toutes mes envies de faire autre chose, le hockey, le ménage, n'importe quoi...

— Ce qui m'aide, c'est de garder un ordre dans ma vie, genre je me suis mis à faire mon lit chaque matin.

— Wow. Pourquoi?

P-A ramassait des croutes tombées sur la table et les portait à sa bouche.

— Pour que ce soit en ordre. C'est aussi un exercice de discipline.

— Ben là, t'es full discipliné, je veux dire, tu prends ton bike tout l'hiver!

— Rendu là, c'est une habitude, ça me demande pus ben ben de détermination.

Anyway. C'est ton amie, à la télé, fit Sim en pointant du menton.

Il se leva et se rendit à la toilette. À l'écran, la ministre de l'Éducation s'adressait à des journalistes. P-A prit le livre et le feuilleta en attendant le retour de Sim.

— Ça a l'air weird, ton affaire. « Set your house in order before you criticise the world ».

— Comme je te dis, je l'ai pas lu, mais ce que j'ai vu de l'auteur sur YouTube, ça m'a vraiment aidé pis motivé.

— C'est juste un bon conseil pour que personne nulle part puisse critiquer le monde, non? Je veux dire, personne a sa vie en ordre, non? Tchèque, moi, je me lève

tard, je mange comme un adolescent pis je bois trop, faque je devrais pas faire la grève? En plus, tu vas toujours trouver des affaires que le monde fait de pas correct. C'est exactement l'argument des populistes! Genre « Ouin, ça fait la grève mais ça fait pas la vaisselle chez eux! »

— Bon... dit doucement Sim.

— Quoi, bon?

— Je...

Il soupira. Derrière le comptoir, les deux employés échangeaient des plaisanteries en arabe.

D'autres grévistes entrèrent et s'assirent dans le café.

— Écoute, depuis quelques mois, tu parles juste de la maudite grève.

— Ben là, c'est normal, les médias aussi parlent juste de ça! C'est grave, ce qui se passe!

— Je sais, moi aussi je lis les journaux. C'est juste que... on dirait que toutes les occasions sont bonnes pour te partir, pis après t'es plus arrêtable. Tu catches? Je sais que t'es ben là-dedans pis toute, mais moi, pas tant, pis quand t'es parti j'ai l'impression que tu me parles même pas genre pour vrai, comme si tu voulais juste que je sois d'accord pis qu'on se pompe l'un l'autre...

— Je suis vraiment si pire que ça?

— Quand même. Disons que depuis le début, c'est difficile de te parler de quoi que ce soit d'autre.

P-A fixait le vide à quelques pouces devant ses yeux.

— Désolé de lancer ça de même, mais avec ce qui s'est passé avec Anna, j'essaie de... travailler sur moi. J'aime mieux être sincère qu'impatient, tu catches?

P-A hochait la tête, sourcils froncés, lèvres pincées.

— Tantôt, commença-t-il après un moment, j'ai été bruncher avec mes parents, pis je me suis comme un peu emporté à propos de la grève.

— No shit! lança Sim en riant.

— Tsé, j'étais en train de défendre les casseurs pis les anticapitalistes pis les anarchistes, pis j'ai comme allumé : pourquoi mes parents ils connaîtraient quoi que ce soit à ce monde-là? Tsé, que je le veuille ou non, je suis un fils de famille bourgeoise. Mes parents ont passé leur vie à l'université, loin de la misère, à côtoyer du monde qui ont le même niveau de vie qu'eux... Pourquoi ils en voudraient au capitalisme? Crisse, moi-même, au début de la grève, j'étais d'accord avec eux! Pourquoi ils auraient fait le chemin que moi j'ai fait depuis que je m'implique?

— Non mais en plus c'est encore pire avec tes parents — ben, pas les tiens en particulier, les parents en général...

Des cris retentirent sur la place Émilie-Gamelin.

— Faudrait penser à y aller.

— On sera pas tous seuls, on dirait.

Ils se levèrent pour payer. **[P-A : viens-tu marcher?]**

— Attend un peu, je vais aux toilettes.

[Marianne : on s'en vient!] [P-A : on se rejoint où?] [Marianne : en face du Archambault? on est là dans 10] [P-A : magnifique] Ils sortirent dans la soirée chaude; les vents de la journée continuaient à soulever la poussière et à renverser les poubelles. Le ciel s'assombrissait en un profond cobalt qui s'harmonisait avec les drapeaux du Québec claquant au-dessus des têtes. Sur la place, plusieurs milliers de personnes s'étaient

rassemblées ; la foule narguait la police en chantant : « Oonnn est plus que ciiinnnquante ! »
et « Tous les soirs ! Jusqu'à la victoire ! » Des policiers patrouillaient les rues.

— À combien t'évalues nos chances de se faire arrêter? cria Sim à son ami.

— Faibles. En même temps, je pensais ça à Victo aussi... ajouta-t-il en souriant.

— Cool...

Ils s'immobilisèrent au coin de Sainte-Catherine et de Berri. « On est plus que ciiinquinquante! »

— Inquiète-toi pas, je m'en viens pas pire, pour manifester, dit P-A en voyant l'air agité de Sim. Si jamais ça devient un peu sketch, on s'en ira. Pis, au gros pire, j'ai ce qu'il faut dans mon sac.

— Quoi ça, des roches?

— Crime, avoir su que ça te tentait! Nonon, des affaires pour les gaz.

— C'est rassurant...

Le camion-flute du SPVM laissa entendre un avertissement : la manifestation pouvait commencer, tant que tout le monde restait pacifique.

— Mais ça devrait pas servir... Sauf s'ils décident d'appliquer la loi. Mais il y a déjà tellement de monde. Faut juste rester dans le bon bout de la manif. En avant, c'est le monde plus intense, pis plus loin, c'est plus relax. D'habitude je reste jusqu'à tard, mais là on s'en ira avant la casse. Anyway, Marianne est pacifiste. Elle haït les « casseurs » autant que toi.

Un groupe de femmes déroula une longue banderole « MÈRES EN COLÈRE ET SOLIDAIRE ». Le cortège se mit en marche, vers l'ouest, au son des « Ta loi spé-ciale, tak tak ta-ta-tak, on s'en câ-lice ! ». Les deux amis laissèrent la tête disparaître au loin.

- Eille, tu pars bientôt, toi là! se souvint P-A.
- Après la Saint-Jean. Un mois. J'ai hâte, mon gars...
- Ouin, le terrain doit être aussi nice que la job de labo est à chier...
- Mets-en. J'ai vraiment trippé l'an passé, même si c'était chiant quand il pleuvait pis qu'il y avait des mouches... Juste aller dans le bois tous les jours...
- Eille, le pouilleux! lança Marianne en s'approchant.

Elle fit une accolade à P-A, qui s'occupa des présentations.

- Marie, Sim, Sim, Marie.

Ils se serrèrent la main et échangèrent des sourires gênés.

- Véro est allée acheter des clopes au dep, elle arrive dans pas long.
- Véro? Comment elle va?
- Mieux... Mais toi, qu'est-ce tu fais ici, avec les hosties de pacifistes?
- C'est à cause de lui, blagua P-A en pointant Sim, qui leva la main.
- C'est ma faute.
- Saaalut, fit Véro en allumant une cigarette.
- Yo! Content d'assister à ton retour au jeu, blagua P-A malgré lui. Heu, Sim, Véro, Véro, Sim.
- Salut.

Véro pencha la tête. Un moment de flottement se prolongea.

- Bon, ben, on y va?

Le petit groupe suivit la foule, Véro et Sim de chaque côté de Marianne et de P-A. « À qui la rue? À nous la rue! » **[Soph : viens nous rejoindre!]** Une main dans la poche de son jean bleu, Véro paraissait calme mais jetait à la ronde des regards subtils. Elle ne portait

pas les vêtements sombres qui formaient son « uniforme » de manif de nuit, mais une chemise à carreaux verte. **[P-A : malheureusement ce soir je reste tranquille comme un bon bourgeois... je marche avec mon coloc, marianne pis véro on va prendre ça relax]**
[P-A : tiens moi au courant quand même!]

— C'est pas si pire, pour l'instant, non?

Sim se retourna vers P-A et fit une moue d'acquiescement. Le cortège prit Saint-Laurent vers le sud. De nombreux policiers suivaient les marcheurs.

— Ça fait-tu partie de l'itinéraire? demanda Sim.

— Je sais pas. Surement pas.

— J'en reviens juste pas qu'ils aient passé cette loi-là! lança Marianne. Le Barreau du Québec a dit que ça portait atteinte aux droits pis aux libertés fondamentales!

— Sont vraiment rendus bas. J'avoue que je suis agréablement surpris par l'ampleur de la désobéissance civile.

Ils tournèrent sur René-Lévesque pour continuer vers l'ouest.

— Moi aussi! On dirait que le monde vient de réaliser à quel point c'est sérieux, ce qui se passe. J'ai vraiment l'impression que cette loi-là va pas rester longtemps! Ils peuvent pas arrêter tout le monde! Pis s'ils le font, c'est eux qui ont l'air cave!

— En plein ça! Pis si la pression continue d'arriver de partout, pis qu'on continue à marcher, ben là le monde va être genre « eille, votre loi était pas supposée ramener la paix sociale? » pis les Libéraux vont perdre des appuis.

[Soph : de quoi elle a l'air véro?]

— On va se le dire, c'est pratiquement réglé, cette affaire-là! prédit-elle en riant.

P-A grimaça.

— Si seulement!

Peu après, le cortège remonta sur Stanley et prit à droite sur De Maisonneuve, à contresens.

[P-A : tranquille.] [P-A : t'es avec qui en avant?] P-A se tourna vers Sim.

— Ouin, faque t'as hâte de partir?

— Tu dis! Je suis à boutte. Ça t'arrive pas de te dire que tu serais mieux à vivre dans le bois?

[Soph : les filles du lac, Myriam, Yves, les gars du palais, plein de monde je suis en sécurité;)]

— Man, tout le temps. Avant la grève, je lisais *Walden* de Thoreau, pis je me disais que ça serait nice, mais... Je sais pas, depuis le début de la grève, j'y ai pas tant pensé. Tu pourrais pas avoir le wifi, par contre.

— C'est pas nécessairement vrai. Tsé, ma collègue chicks? Elle part faire le tour des parcs nationaux du Canada pour de la promo sur Instagram. Ils ont le wifi dans les parcs pis les campings, à c't'heure.

— Wow. C'est comme nice, mais pas.

[P-A : fais attention]

— Man, c'est la fin du monde, tu veux dire!

— Ben là, ça peut être utile.

Il se retourna.

— Marie, pour ou contre, le Wifi dans les parcs nationaux?

— Contre! Es-tu fou?

— Booonnn! fit Sim. Merci.

— Je passe beaucoup trop de temps malgré moi sur Facebook, je me retrouverais à écouter *Grey's anatomy* autour du feu de camp...

— À la station de recherche, l'été passé, on avait un wifi de merde, faque on était full analogique pour nos divertissements : un jeu de cartes, une planche de Toc, pis un lecteur VHS. La fin de semaine, on prenait le pickup du labo pis on allait « en ville » se pogner des films au club vidéo, genre *Conan le barbare* en traduction française. C'était malade.

[Soph : OK papa!]

— Dans quel coin, ça ? demanda Marianne.

— En Abitibi, autour de Rouyn. Ben, à une heure de Rouyn, dans le bois.

— Pis vous faites quoi, là-bas ?

— Ben, en gros, on étudie le cycle de maturation de la forêt boréale.

P-A s'approcha de Véro. Devant eux, un groupe d'amis, bière à la main, chantait *Seul au combat*, des BBs.

— Pis, as-tu réussi à te reposer un peu ?

Il lui parlait sans la regarder. « Moiiii qui suis la moooort de l'univeeeers, le chevalieeeeer iiiimaginaaiire! » Un gars portant une casquette de vélo dansait avec une fille en jupe de denim, qu'il tenait par la main.

— Me reposer, c'est un grand mot, mais... Oui. Comme ça, reprit-elle rapidement, t'as pris ma place dans nos petites escapades de fin de soirée ?

— Personne peut chausser tes patins, Véro, mais j'ai fait mon possible !

Elle haussa les sourcils et sourit poliment.

— Disons que j’ai participé à l’anonymat de la foule, mais rien de plus, ajouta P-A.

— C’est déjà ça, dit-elle avant d’ajouter après une courte pause : Ça me fait chier d’être ici pis pas là-bas, mais...

— Je comprends, glissa P-A quand il sentit que Véro n’allait pas finir sa phrase.

« Perdu dans la forêt désenchantée, Sans traces de tooiii, ah-ah, oh oh-oh
Seeuuul au combat »

— Ils gossent ben, eux autres, avec leur hostie de toune de marde! C’est pas une fucking parade, c’est une manif! Nous, on est là parce que la démocratie est menacée, pis eux ils font leur show en se pensant drôles!

— En plus, ça pogne dans la tête, cette toune-là.

Un grand gars en jeans ajustés et chemise à carreaux se retourna, leva sa bière et cria :
« Chaaaaarest! » La foule répondit : « Yoouu-hoouu! » Une bourrasque faillit emporter sa casquette, qu’il écrasa de justesse sur sa tête.

— C’est crissement pas fair qu’il y en ait qui puissent juste marcher pour le fun, hostie, pendant que d’autres marchent parce que... Je sais pas, c’est pas un fucking jeu...

Elle alluma une cigarette en s’abritant du vent derrière P-A. Sim et Marianne parlaient à côté d’eux.

— Il y a des groupes Facebook qui font du covoiturage pour aller faire des randos, t’as juste à t’abonner, pis tu peux aller dans les Laurentides même si t’as pas d’auto.

— Je devrais faire ça, je pense que j’ai sous-estimé le bien que ça me faisait...

— Sinon, il y a les États. Le mont Mansfield est pas loin pis c'est quand même une bonne hike, aussi ! Faut juste partir tôt...

— As-tu fait le mont Jacques-Cartier ? Dans le parc de la Gaspésie ? On l'a fait l'an passé avec P-A, c'est fou comme paysage !

— T'as plus ta barbe ? remarqua Véro après un long silence.

— Non ! Ça pognait trop les gaz à mon gout...

— Sage décision.

Plusieurs dizaines de mètres devant eux, un feu d'artifice s'envola en étincelles. Véro sursauta ; Marianne soupira.

— Bon, je pense que c'est assez pour aujourd'hui. Moi j'y vais, dit-elle à Marianne.

— Je viens avec toi. Byyye!

Les deux filles se perdirent dans la foule. P-A et Sim échangèrent un regard.

— Je t'avais dit que tu t'entendrais bien avec Marianne.

— Elle a l'air nice. On fait quoi, nous autres?

— On peut continuer encore un peu, ou partir maintenant. D'après moi, la police va considérer que le feu d'artifice est un « engin pyrotechnique » qui leur donne le droit d'intervenir.

— Faque, on devrait partir là.

— Go.

STATUT FACEBOOK DE VÉRONIQUE LAPOLICE

19 MAI 2012 04H47

Petit manuel d'utilisation de l'anxiété comme arme politique :

1^{re} étape : normaliser la présence de la police dans les rues et dans les médias

2^e étape : arrêter et attaquer aléatoirement et illégalement des grévistes

3^e étape : loin des yeux du public et des médias, mettre les arrêtées et arrêtés dans des conditions de détention déshumanisantes

4^e étape : restreindre les droits et libertés des citoyens et donner plus de pouvoir à la Police.

5^e étape : passer la nuit les genoux entre les bras à hyperventiler

COMMENTAIRES

Émilie Tremblay-Gamache : mucho love, Véro, c'était temps que qqn en parle....

Mathieu Sacquet : « terrorisme de l'intime »? « répression psychologique »?

Chris Montoya : eille y a toujours ben des limites!! assume pis arrête de blâmer les autres, j'en connais plein de monde qui capotent pas pis qui sont dans face de la police soir après soir. ils viennent pas brailler qu'ils sont pas capable de faire dodo...

Véronique Lapolice : manarchist alert

Sophie So-So : ça faisait longtemps que j'en avais pas vu un dans la nature

Marianne Tran-Turcotte : wow quel argumentaire fin

Chris Montoya : chus juste tanné des bons petits universitaires qui pense que la lutte anticapitaliste va être une partie de plaisir... vous vous amusez pendant la grève à jouer aux révolutionnaires, mais nous on fait ça depuis des années...

P-A Gaudet : Chris, l'anxiété est intimement liée au capitalisme, que tu dénonces. Tu peux pas lutter contre l'un tout en clamant que l'autre existe pas...

Dans la nuit sans lune, nuageuse, la lueur hésitante du brasier orange dansait sur les grévistes, illuminant leur étrange bacchanale. Une fille à l'abondante chevelure bouclée avait retiré ses vêtements et sautillait joyeusement ; une étudiante souriante en robe fleurie lançait un deux par quatre dans le feu; Sophie prenait des clichés en courant dans la foule ; Véro pianotait sur son cellulaire en fumant une cigarette; Dan, le visage dissimulé par un bandana et son masque de ski, aidait les deux Émilie, elles aussi masquées, à jeter un grand cône de construction dans le brasier. « On va gaaagner! On va gaaagner! » P-A, Marianne, Javier et Patrick observaient en spectateurs. D'autres grévistes cagoulés s'affairaient à ériger des barricades sur trois des quatre issues de l'intersection, aidés par des manifestants au visage découvert. Sur les trottoirs et les balcons des commerces adjacents se massait une foule de curieux. L'hélicoptère de TVA filmait le tout des airs.

— Nazgûûûû! criait la foule.

— C'est MALADE! lança Sophie en s'approchant de P-A.

Elle secoua le bas de son t-shirt aux manches coupées pour s'aérer un peu; P-A avait retroussé les siennes sur ses épaules. Des grévistes tentaient de griller des guimauves au bout de longs bâtons qui ne l'étaient toutefois pas assez pour les protéger de la chaleur du brasier.

— Pour être honnête, je suis en plein débat avec mon réac intérieur.

— Comment ça?

Elle braqua son appareil-photo sur Javier et Patrick, qui discutaient tranquillement en partageant une barbotine bleue.

— Genre, je trouve ça nice pis toute, mais... y a un côté de moi qui... qui est comme : « Eille, c'est contre la loi, ça! » cria P-A en imitant une indignation bienpensante.

— Pauvre petit bourgeois, il est tout réprimé! lança Sophie d'un air attendri.

Elle s'écarta en gambadant. À côté de lui, Véro dit à Marianne :

— Je sais pas sont où, les flics, pis ça me gosse. Il y a une autre marche au centre-ville, mais...

Elle fit craquer son dos en se balançant d'une hanche à l'autre.

— Ouin. Tsé, hier ils ont toléré la marche pis il y a pas eu tant d'arrestations, rappela Marianne entre deux bouchées de barre granola.

Véro fit une moue confiante, le regard baissé. P-A grimpa sur un bloc de ciment et jeta un regard aux alentours. Des policiers en dossards jaunes s'approchaient de l'intersection, pas assez équipés pour intervenir. Peu de temps après arriva l'antiémeute, dans ses habits noirs, puis un autre contingent de policiers à vélo. Le camion-flute émit un avertissement : « ... par les trottoirs, la manifestation est annulée, tout rassemblement sur les trottoirs, tous les attroupements sur les trottoirs ou dans la rue ne seront pas tolérés » La tête penchée vers l'arrière, Marianne se tourna vers Véro.

— Bon. On y va?

Véro acquiesça, l'air maussade. « si les gens demeurent sur les trottoirs, ils seront arrêtés en vertu du Code criminel pour participation à une émeute. » Sophie s'approcha.

— Ça va?

— Sti que ça me fait chier! cracha Véro en secouant la tête.

Sa longue tresse s'agitait sur sa camisole rayée. La voix de Javier leur parvint au-dessus de la rumeur.

— Non, moi je veux plus aller avec eux, lâcha Javier d'un ton exaspéré.

Patrick fit une grimace évoquant la surprise et l'incompréhension.

— Ben là, me semble que —

— Je veux juste plus militer avec des homophobes.

Javier toisait Patrick d'un air déterminé. Sophie donna un coup de coude à Véro et lui sourit.

— Prends soin de toi, nous on va prendre soin de la police, OK?

Véro hocha la tête en mordillant sa lèvre inférieure.

— C'est juste des caves, on le sait, faut pas que tu les laisses t'affecter comme ça!

Javier tourna les talons et s'en alla sans rien dire; Patrick cria son nom et le suivit en lançant un regard exaspéré aux autres. Mal à l'aise, P-A fit une moue contrite. Après de brefs adieux, Marianne et Véro disparurent de leur côté. « Il est impossible de monter vers le nord, vous pouvez emprunter la rue Sanguinet ou la rue Berri si vous voulez remonter vers le nord. »

— Pauvre Véro, ça a l'air de la faire chier, han! remarqua P-A.

— C'est Marianne qui doit être contente...

— On fait quoi? continua-t-il sans relever le commentaire de Sophie.

« Les gens qui vont demeurer dans la rue ou sur le trottoir seront arrêtés et comparaitront lundi après-midi devant un juge pour participation à une émeute. »

— On peut se diriger vers le centre-ville, j'imagine. Mais ça me fait de la peine d'abandonner notre feu...

— On peut mettre le feu ailleurs? proposa P-A en souriant.

Elle le pointa en un claquement de doigts.

— J'aime ton attitude.

Quelques minutes plus tard, P-A, Sophie, Dan, les deux Émilie, Yves et plusieurs centaines de carrés rouges quittèrent l'intersection et laissèrent derrière eux la clameur et la chaleur qui régnaient au carrefour. Dan échangeait des messages textes avec des camarades qui marchaient déjà dans le centre-ville. Il approchait minuit quand les deux groupes se rencontrèrent : quelques centaines de personnes marchaient, escortées par des voitures de patrouille. Des drapeaux rouges et noirs flottaient au-dessus de plusieurs visages masqués. P-A enfila un chandail à capuchon, noua un t-shirt sur son visage et abaissa sur ses yeux le masque de ski qu'il avait emprunté à Sim sans lui en parler : le monde prit une teinte orangée. À ses côtés, il reconnaissait d'autres grévistes aperçus dans les derniers jours : le gars avec son casque de motocross, celui avec un masque de Jean Charest, les deux filles aux capuchons à oreilles de chat. Des capsules de peinture rouge commencèrent à éclater sur les façades des banques. Un gars barbu en costume de banane et une mascotte de panda criaient avec le reste de la foule « Chaaarest dans un coffre de – Chaaarest dans un coffre de – Chaaarest dans un coffre de – Chaaarest dans un coffre de – Chaaarest ». Un bruit de verre cassé fit sursauter P-A. Sur le trottoir nord, la vitrine défoncée d'une boutique Vidéotron achevait de s'émietter. « Fuck you, Québécois! » À sa gauche, Émilie lança une poubelle dans une porte vitrée qui résista à l'impact; elle s'y prit à trois reprises avant que la vitre vole en éclats; l'autre Émilie tirait des balles de peinture avec un lance-pierre; la tête encapuchonnée et le visage dissimulé par un foulard gris, Sophie prenait des clichés. Yves entonna un fort : « Travaille! Consomme! Pis ferme ta yeule! » P-A suivait des yeux ce qui se déroulait tout autour,

l'esprit paralysé par un trop-plein de stimuli. La vitrine d'un Couche-tard éclata quelques dizaines de mètres plus loin. Dan lui tendit un morceau d'asphalte de plusieurs centimètres de diamètre en disant : « Tiens, mon cher. » Ses lunettes de ski dispendieuses, complètement opaques, lui renvoyaient son propre reflet distordu. Il l'observa, interdit ; son sang reflua vers sa tête et une vague de picotement parcourut sa peau. Son corps était couvert de sueur. Il chercha Sophie dans la foule ; elle photographiait deux femmes blondes qui fumaient devant l'entrée d'un bar de danseuses. « An-anti, anticapitali-sme ! »

— C'est quoi ma cible ? demanda P-A.

Dan leva le bras.

— Desjardins ?

— C'est ma banque ! Mais c'est pas une coop ?

— Techniquement, oui, mais...

Il ponctua sa phrase d'un haussement d'épaules. À mesure qu'ils s'approchaient de la succursale, les battements de son cœur devenaient assourdissants, ses côtes allaient se rompre. Il sortit de la protection de la foule, monta sur le trottoir, entrevit son reflet dans la vitrine et entendit un fracas tel qu'il avait l'impression qu'un gratte-ciel en verre s'écroulait. Avant même qu'il réalise ce qu'il venait de faire, il était entouré de marcheurs ; il ne se souvenait pas avoir donné à son corps l'ordre de lancer son pavé, ni de retraire dans la foule ; il cherchait ses amis ; son esprit emballé l'empêchait de fixer son attention ; il réalisa qu'il souriait ; puis porta les mains à son visage et s'assura qu'il était bien couvert. Et si on l'avait filmé ? Pourrait-on le reconnaître malgré sa cagoule ? P-A, qui n'avait jamais eu de contravention de sa vie, qui avait voté à chaque élection depuis sa majorité, qui était un élève modèle et un fils de bonne famille, était officiellement devenu un

« casseur ». Dan enroula un bras autour de ses épaules et cria quelque chose qu'il ne comprit pas.

— J'ai pété une fenêtre! dit-il stupidement.

— J'ai vu ça!

Il riait et tout son corps tressautait comme s'il grelottait. Retentit alors le claquement d'une grenade assourdissante, vers l'avant du cortège. Des gaz se répandirent dans l'air tandis qu'une voix robotique enjoignait aux manifestants de se disperser. « Des méfaits ont été commis. Ce rassemblement est devenu illégal. Ceux qui refuseront de se disperser seront en état d'illégalité et se verront remettre des constats d'infraction. » Immédiatement, P-A se dit qu'ils étaient là pour l'arrêter, lui. La foule reculait, fuyant les gaz ; des gens, visage découvert, couraient en toussant, pliés en deux, les mains vers l'avant. Des grévistes masqués s'approchèrent en sortant de leurs sacs à dos des bouteilles de maalox, qu'ils leur versèrent sur les yeux. « On reste/on reste/on reste groouupés! » Les grenades continuaient à éclater à intervalles réguliers; les mains tremblantes, P-A sortit de son sac une bouteille de vinaigre de cidre avec laquelle il mouilla le t-shirt qui lui cachait le visage; il toussota et la panique de Victoriaville revint le titiller un instant; Sophie s'approcha et le prit en photo : « je reste pas loin! »; dans le brouillard, P-A tomba sur une fille qui vomissait ; il se pencha vers elle et lui dit : « Viens-t'en, frotte pas tes yeux, ça va aller » et la guida vers l'arrière du cortège, où on lui administra les premiers soins; des dizaines de personnes quittaient les environs vers le Sud; un gars masqué parlait au cellulaire : « ... sur Ste-Cat? Fuck! Non, Cathcart est bloquée... Alright, OK! »; « Qu'est-ce qu'il y a? » demanda P-A; « Ils veulent nous pogner entre Maisonneuve pis Ste-Cat! Faut y aller *live*! »; « Je vais leur dire »; P-A repartit dans le nuage; au front, Dan participait à l'érection d'une barricade

tandis que d'autres grévistes lançaient des projectiles aux policiers pour ralentir leur avance; Sophie prenait des photos en essayant de ne pas nuire aux manifestants; « Faut y aller! » cria P-A; il répéta la même chose à Dan; bientôt une clameur se fit entendre; des dizaines de grévistes retraits en courant pendant que les tirs de projectiles continuaient; « On reste groupés ! »; « Gâteau! » cria Sophie; « Gâteau! » cria Émilie qui s'approcha quelques secondes plus tard; autour d'eux résonnaient d'autres cris : « Queen Elizabeth! » « Pur noisetier! » P-A s'assura de suivre Sophie et les autres de près; au coin de Sainte-Catherine et Mansfield, des cônes orange et des clôtures avaient été jetés à la hâte devant les policiers; des camarades relançaient les canettes de gaz vers l'antiémeute qui prenait position; P-A, Sophie, Dan, les deux Émilie et Yves suivirent le cortège démantelé; ils aboutirent sur René-Lévesque et coururent la rue presque déserte, sauf pour les dizaines de grévistes qui se dispersaient en retirant leurs vêtements; aucun signe de l'antiémeute; des manifestants masqués interpelaient un journaliste qui prenait des photos; P-A suivit Sophie et les autres, qui se réfugièrent derrière une benne à ordures.

— Hostie... de... calice... articula P-A, à bout de souffle.

— La fucking SQ ? remarqua Dan d'un air troublé.

Il retira son chandail à capuchon d'un mouvement rapide.

— Qu'est-ce qu'ils faisaient là ? demanda Sophie en sortant un sac de plastique de son sac à dos.

Yves rangeait lui aussi son chandail et son t-shirt dans un sac du Dollarama.

— De toute évidence, ils savaient pas trop ce qu'ils faisaient ! lança-t-il.

Émilie était déjà changée.

— On a été chieux, pareil... Bon, je m'éternise pas.

— Je viens avec toi, annonça Yves.

Sophie retira son chandail foncé, qui tira vers le haut sa camisole et révéla momentanément une brassière élastique grise.

— Alright, allez-y, lança Dan après avoir jeté un œil sur René-Lévesque.

— Attention à vous! lança Émilie.

Un peu à l'écart, P-A retira son jeans noir, révélant ses cuisses épaisses et poilues.

— Moi aussi, j'y vais, annonça Sophie en déposant son appareil-photo dans son sac à dos.

P-A boutonna rapidement un short cargo.

— Je vais marcher avec toi.

Dan se pencha pour observer la rue.

— Allez-y, on vous suit. Longue vie et robustesse!

Ils prirent vers l'est en lançant des regards inquiets au-dessus de leur épaule, à l'affut; P-A s'étonnait presque qu'on le laisse partir aussi facilement.

— On ralentit-tu? proposa Sophie. On a l'air fucking louches...

— T'as tellement raison, rit P-A.

Les seules personnes qu'ils croisaient étaient des touristes sortant des bars et des chauffeurs de taxi qui parlaient au téléphone, accotés sur leur voiture.

— C'était intense, han?, ajouta-t-il au bout d'un moment.

— Vraiment.

Peu à peu, l'adrénaline laissa place aux endorphines; il se sentit moins stressé, plus détendu. Perdu dans ses pensées, il revoyait défiler dans son esprit des images de la journée, qui semblait durer depuis plusieurs dizaines d'heures, et argumentait avec lui-même,

défendant ses actions face à Marianne, Sim, ses parents, les médias, le gouvernement. Une odeur de friture le tira de ses pensées.

— Oh shit! Eille, je te paye la traite ! déclara-t-il en pointant l’enseigne lumineuse d’un McDonald’s.

Elle leva la tête et fixa un moment le bâtiment de l’autre côté de la rue, l’air pensif.

— OK! lança-t-elle comme si elle venait de prendre une décision difficile.

Ils coururent dans la rue et entrèrent dans la succursale, d’où leur parvinrent de forts éclats de rire. Derrière le comptoir, une petite femme servait un groupe d’adolescents énervés qui sentaient le cannabis.

— Penses-tu qu’on sent les gaz?

— Surement.

Dans la cuisine s’affairaient de jeunes employés d’origines ethniques diverses, sous la supervision d’une dame dans la cinquantaine. Une pancarte jaune « Attention glissant » gisait, renversée, sur le plancher mouillé.

— Je me rappelle pourquoi je suis pas allée au McDo depuis des années, remarqua Sophie en grimaçant.

Des clients déclinant tous les niveaux d’ébriété généraient un brouhaha constant et quelque peu anxiogène.

— T’aime pas la déco?

Une vive lumière scintillait sur les surfaces plastifiées rouges et jaunes du mobilier. Des images de burgers tapissaient les murs. Sophie hésita longuement devant le menu. Stoïque, la caissière prit leur commande et, quelques minutes plus tard, ils s’assirent à l’une des

seules tables libres du restaurant. À côté d’eux, un gars dormait, la tête appuyée sur ses avant-bras, devant un plateau inentamé.

— T’es-tu déjà endormie dans un restaurant? demanda P-A entre deux bouchées de double cheeseburger.

Sophie croqua dans son Big Mac et plusieurs lambeaux de laitue cascadèrent dans la boîte de carton.

— Je me suis déjà endormie dans un cadre de porte, raconta-t-elle la bouche pleine.

Elle passa sa langue sur ses lèvres et reprit.

— J’étais arrivée après tout le monde au party pis j’ai bu trop vite une Big 10...

Tendant d’ouvrir un paquet de ketchup avec ses doigts graisseux, P-A propulsa sans faire exprès un jet écarlate qui atterrit sur le pantalon du dormeur de la table d’à côté. Il détourna vivement la tête, coupable, puis son regard rencontra celui de Sophie qui, les yeux écarquillés, pouffa de rire en révélant une bouchée à moitié mastiquée. La bouche pleine, P-A peinait à respirer et son ventre se contractait brusquement alors qu’il essayait de ne pas faire de bruit. Personne n’avait remarqué quoi que ce soit, mais leur fou rire attira l’attention. Incapables de se retenir, ils se regardaient en pleurant et en hoquetant. Chaque fois qu’ils semblaient se calmer, un regard sur la trace de ketchup, évidente sur le tissu beige, les renvoyaient à la case départ. Ils poussèrent des soupirs essoufflés et, après un moment, purent reprendre leur repas.

— Ciiiiboire, souffla Sophie en se passant la main sur les yeux. Ça fait longtemps j’ai pas ri de même. Meilleure décision au monde, venir ici!

Ils portèrent un toast avec leurs McCroquettes.

— Moi non plus ! Wow... Je réalise que j'étais fucking tendu... Tantôt je shakais comme si j'avais bu des litres de café.

Il prit quelques gorgées de Sprite.

— Ce genre de marche-là, c'est crissement stressant, après faut décompresser...
Comment tu penses que Véro pis Dan ont commencé à fourrer?

Elle détourna le regard en portant quelques frites à ses lèvres.

— Ah ouin?

— Genre, quand les manifs de soir ont commencé, on revenait dormir chez nous, pis...

Elle haussa les sourcils à plusieurs reprises et engloutit la dernière bouchée de Big Mac.

— Hé ben! ... D'ailleurs, il s'est passé quoi, entre ces deux-là? Je veux dire, récemment...

— Ben, Véro, elle est vraiment intense, pis elle milite, genre, par besoin. Pour tout plein de raisons. Mais Dan, lui, il fait ça *pour le fun*, en tout cas, c'est de même qu'elle voyait ça, pis ça la gossait un peu. Mais tsé, diversité des tactiques...

Sophie arrachait avec minutie la panure d'une croquette de poulet.

— Right.

— Je pense que c'est à Victo que ça a chié, pis je me blâme un peu... Je veux dire, c'est nice militer avec Dan, il est crissement mongol, pis moi je trouve que ça fait du bien... mais bon, on s'est un peu emporté pendant que Véro commençait à pas feeler, pis... ça a pété avec l'attaque de panique de Véro dans le bus, quand Dan a montré qu'il était vraiment cave.

La tête renversée, P-A vida le contenu de son paquet de frites dans sa bouche et mastiqua pensivement, les sourcils froncés, en observant une fille en robe d'été qui embrassait une statue de Ronald McDonald.

— J'avoue que j'ai pas tout compris, dit-il finalement. C'était quoi, le problème?

— Il était genre envahissant pis sur la défensive, ce qui est pas mal la pire affaire quand tu fais une crise de panique.

De l'index, elle jouait avec les morceaux de laitue imbibés de condiments qui traînaient devant elle.

— Ah ouin?

— T'as jamais fait de crise de panique?

— Heu, non, je pense pas...

— Ah ouin, j'avais oublié, toi t'es full sain d'esprit...

Elle le fixa avec son sourire baveux.

— C'est vraiment pas le fun. Genre t'hyperventiles, tu penses que tu vas faire une crise cardiaque, pis tu perds complètement le contrôle.

— Ouin, ça a pas l'air nice...

Ils jetèrent leurs déchets, sortirent et reprirent leur marche dans l'air humide du printemps.

— J'ai péter une fenêtre, tantôt, lança P-A après de longues minutes de silence.

— Ah ouin?

— Ouin. Pis mon réac intérieur capote! Le pire, c'est que j'ai comme... jamais voulu le faire. Je sais pas comment dire... Je me suis pas dit : « Ce soir, tu vas péter une fenêtre », c'est juste... arrivé. Dan m'a mis une roche dans la main, pis je l'ai lancée. Pis maintenant, je suis un gars qui a cassé une vitrine, un casseur. Pour le

reste de ma vie. Mais malgré moi, je... je me sens coupable, comme si j'avais fait de quoi de mal. Tu te sens pas de même, toi?

— Moi j'ai jamais pété de fenêtre, han.

— C'tu vrai?! s'exclama P-A en s'arrêtant théâtralement. Attends, ça veut dire que je suis plus anarchiste que toi? ajouta-t-il d'un ton moqueur.

— Exact, P-A. Exact.

— Comment ça?

— Ben... Je sais pas, j'ai fait autre chose...

— De « l'art public ».

Elle fit une moue distraite et continua.

— C'est pas vraiment la « casse », pour reprendre l'expression de marde, qui m'intéresse. Je pense qu'Yves est ben plus là-dedans que moi, il veut vraiment... faire la révolution.

— Pas toi!? ironisa P-A, l'air horrifié.

Elle sourit.

— Non! Moi, ce que j'aime, c'est... le chaos... pour lui-même. Ouvrir des poches de chaos dans un monde fucking plate pis réglementé.

— Que tu immortalises en prenant des photos?

— Bravo, P-A, c'est une bonne hypothèse! blagua Sophie sur le ton d'une institutrice.

Jouant l'écolier appliqué, P-A ajouta :

— T'avais tellement l'air de tripper, au feu, tantôt!

— Mets-en! Une maudite belle poche de chaos, ça.

— T'es tellement le Joker, là! réalisa P-A dans une épiphanie.

Elle éclata de rire.

— En plus, j'ai toujours pensé que t'avais un sourire baveux.

Elle sourit et détourna le regard. Ils continuèrent à marcher en silence, s'approchant lentement du quartier Centre-Sud.

— Bon, moi je vais y aller, annonça P-A alors que Sophie donnait un coup de pied dans le bas de la porte de son appartement.

— Han?! Ben voyons, dors ici.

Il tourna la tête. Au bout de la rue, un drap rouge pendait sur un balcon en fonte; un grand calme régnait sur la rue déserte.

— Juste si ça dérange pas.

Elle plissa les yeux.

— Dude, ça fait deux mois que tu dors ici régulièrement.

— Non mais, je... OK, céda-t-il. Myriam est-tu partie? murmura P-A en dénouant les lacets de ses Converse.

Deux des trois ampoules du luminaire du salon étaient brulées; la troisième irradiait une lueur chaude, orangée.

— La semaine passée. On peut parler normal, Javier est pas là.

Assise par terre, elle retirait ses Keds sans les détacher, en forçant, jusqu'à ce que son pied quitte la chaussure d'un coup sec.

— On a mis une annonce sur Craigslist, pis on fait des entrevues, là.

— Ça doit faire chier, avoir à trouver un autre coloc...

P-A se laissa tomber lourdement sur le sofa mauve et laissa échapper un long grognement de contentement.

— Fatigué? demanda Sophie en se rendant dans la cuisine. Veux-tu une bière?

— Si t'en as.

Elle revint et lui tendit une bouteille. Il se redressa.

— De la blanche? Bah, « à *cheval blanc* donné », han!

— Ark.

Ils trinquèrent. La lueur des phares d'une voiture se promena sur les murs de la pièce, qui retomba dans la pénombre.

— Bon, si tu me permets, je vais aller dans la douche.

— Fais comme chez vous!

Elle disparut dans la salle de bain. P-A feuilleta quelques livres dans la bibliothèque du salon (*Petit traité des grandes vertus*, *Chercher le vent*, *Cent ans de solitude*), puis ouvrit la porte arrière et sortit sur le balcon. La nuit était claire et une brise légère secouait les branches du frêne qui surplombait la ruelle. Derrière les immeubles s'élevait la structure du pont Jacques-Cartier. Le grondement de la douche s'interrompit et, quelques instants plus tard, Sophie, une serviette enroulée autour du corps, lui lança « À ton tour! » en disparaissant dans sa chambre.

— Il fait vraiment beau, sti que c'est nice, le printemps!

Il prit sa douche et, en enfilant les vêtements de rechange en coton ouaté qu'il trainait dans son sac à dos, perçut le son faible d'une guitare acoustique. Sur le balcon, Sophie jouait un air qu'il reconnaissait mais n'arrivait pas à identifier. Il ramassa sa bière et sortit une chaise de cuisine sur laquelle il s'assit à l'extérieur, à côté de Sophie.

- C'est quoi, ça, déjà?
- Rien. C'est juste n'importe quoi.
- Sérieux? J'étais sûr que ça me disait quelque chose...

Elle se pencha vers l'avant et fouilla dans un duo tang rempli de feuilles volantes, posé sur une petite table bancale. Ses boxers colorés à motifs fleuris montaient haut sur ses maigres cuisses; une ecchymose colorait son mollet droit.

- Tiens, j'ai une toune pour toi. Je pense que tu vas l'aimer.

Elle joua quelques notes de picking en regardant sa main droite et leva les yeux vers P-A d'un air satisfait.

- Oh shiiit, Rich Dej! Ritchie-D!

Elle rit et commença à chanter.

- « Je connais paaas l'nom des étooèèles dans le cieel ni des riviéères, ni des oiseeaauux ».

P-A l'accompagnait d'une voix gênée, trop habituée à la version endisquée pour suivre l'interprétation libre que Sophie en faisait.

- « honte à mooii j'coonnais paaas l'chemin qui m'faudra preendre pour être content, j'connais paaas la couleur d'un bill de vingt, j'connais même paas le nom de mon voisin! J'conna rien! »

- Nice, lança P-A en l'entendant rouler son r.

Les mains derrière la tête et les yeux vers le ciel, P-A chantait avec un plaisir enfantin, ses jambes étendues devant lui. Recroquevillée sur sa guitare, Sophie fermait les yeux et les rouvrait de temps en temps pour vérifier la position de ses mains.

— « Mais y va toujours y avoir d’la néige au mois d’jaanvier, y va toujours y avoir un feu d’fora, dans l’temps des beluats! »

Ils échangèrent un regard et détournèrent les yeux en souriant. Un bruit de bouteilles résonna dans une cour adjacente.

— « Toujours y avoir du vent su’l Saint-Laurent, tuuuu peeuux pas changer ça! Chaannte moééé paaas! Mais y va tu toujours y avoir, de l’eau dedans mon vin, y va tu toujours y avoir quelque chose en moins quand tout c’que t’as c’t’une tranche de pain! ».

Après un premier crescendo, ils s’apprêtaient à attaquer le point culminant de la chanson :

— « Quand l’veent y souffle moi j’saais d’où c’est qu’ça vient... y en a qui ont toute piis toutes les autres y ont rien! »

Ils crièrent à l’unisson, leurs deux voix s’harmonisant mal et se perdant dans la ruelle.

— « Chaanngé mooéé çaaaa! »

Sophie continua le picking sur quelques mesures et termina par un arpège étiré.

— Short and sweet, cette toune-là, han! lança P-A en se retournant.

Sophie serrait ses lèvres tremblantes et s’essuya les yeux en reniflant. Elle leva vers lui un regard ému.

— C’est ben trop beau, articula-t-elle en riant à travers ses larmes.

Il ramena ses jambes et se pencha vers Sophie.

— Crisse, oui!

— Scuse... tu dois me trouver weird, toi tu brailles jamais.

Elle tira ses manches sur ses paumes et s’essuya le visage.

— J’ai pas braillé depuis 2008.

— Qu'est-ce qui s'est passé en 2008?

Son sourire baveux apparut sur son visage.

— Rien, je dis de la merde. Si tu veux me voir brailler, reprit-il, t'as juste à apprendre *Jenny*...

Elle renifla et prit une gorgée de bière.

— C'est quétaine, cette toune-là, lança-t-elle d'un air narquois.

P-A mima l'indignation et se renversa dans sa chaise. Sophie déposa sa guitare contre le mur.

— Pour vrai, c'était malade, bravo.

Il tendit sa bière; elle trinqua et recroisa ses jambes.

— T'as ben des grands pieds, s'exclama-t-elle après un moment.

P-A baissa les yeux sur ses orteils.

— Tchèque.

Elle leva sa jambe à l'horizontale, faisant gigoter ses orteils; il l'imita et ils collèrent les plantes de leurs pieds.

— Wow, tu chausse combien?

— Du douze.

— Trouves-tu que j'ai des beaux pieds? Moi je trouve que j'ai des beaux pieds.

Les deux pieds en l'air, elle les observait en penchant la tête. Il rit et inspecta les pieds minces, à l'arche prononcée et aux orteils longilignes.

— Correct.

— Eille!

Elle cacha ses pieds dans ses mains, gênée.

— Honnêtement, j’aime pas tant les pieds. J’ai jamais compris ce fétiche-là.
Surtout des pieds poilus de même!

— Fuck you!

Elle tendit la jambe vers son visage.

— Noon!! cria-t-il.

P-A agrippa son mollet, ouvrit la bouche et fit mine de croquer ses orteils en claquant des dents.

— Mon estie!

— Ben non, je ferais pas ça. Mais ça, à la place...

Il referma ses deux mains sur son pied et commença à le masser. Elle rit et tira sa jambe vers elle.

— Ça chatouille.

P-A monta les yeux et rencontra son regard; ils tournèrent la tête et portèrent leur bière à leurs lèvres. Elle frotta ses bras.

— Je commence à avoir frette, on rentre-tu? Je suis pas ben ben fatiguée, continuat-elle en soulevant sa chaise, ça te tente-tu d’écouter un film ou quelque chose?

— Ben oué.

Il referma la porte derrière lui. Sophie entra dans sa chambre.

— Viens-t’en! lança-t-elle.

Couchée sur un lit double, à la base en métal cuivré, Sophie ouvrit son portable sur son ventre. Une couette délavée formait une boule au pied du lit.

— J’ai une couple de films, expliqua-t-elle alors que P-A s’installait à ses côtés.

À côté de Sophie gisaient plusieurs tasses contenant différentes quantités de thé. Sur les murs étaient épinglés plusieurs photos et des dessins abstraits au plomb sur des feuilles lignées. Une foule d'objets et de vêtements encombraient un petit pupitre.

— *Blade runner*, mais ça je l'ai vu trop souvent pis c'est un peu long, *Stalker*, mais ça c'est plate, heu...

— Moi je serais intéressé par celui-là.

P-A pointait un fichier nommé **PSiloveyou.VO.DVDRip.XviD-VFC**. Elle s'écarta brusquement et tourna la tête vers lui d'un air horrifié.

— Oh my god, j'avais oublié ça, je suis vraiment embarrassée!

— Ouin ouin ouin, pour une artiste, je trouve que...

— Crisse, P-A.

Elle le poussa et fit mine de lui frapper le ventre.

— Ben noonnn! lança P-A, le sourire aux lèvres, en se protégeant des avant-bras.

J'ai un DVD de *300* chez nous...

Quand P-A s'appuya à la tête de lit, le métal grinça et toute la structure bascula d'un pouce vers l'arrière.

— Shit.

— Ouin, faut pas s'accoter... Sinon, heu... *Spirited away*, t'as-tu vu ça? c'est de l'animation japonaise, vraiment nice, heu... ça, non... ah : *Broken flowers*! C'est full bon! Ça te tente-tu?

— Toute me tente. Go.

Elle ouvrit le fichier et activa le mode plein écran, puis lui passa le portable.

— Mets ça sur toi.

— OK, comment on s’installe?

Elle empila les deux oreillers.

— Va falloir qu’on partage.

Ils posèrent leur tête sur le coussin; leurs épaules se touchaient. P-A écoutait distraitement le film; un mince rideau blanc sale obstruait la fenêtre qui donnait sur la rue. Sophie respirait lentement, par le nez, en toussotant et en produisant des bruits de déglutition. En haut des murs, de petits clous étaient posés à intervalles réguliers, mais ne supportaient plus rien. Après une dizaine de minutes, elle se tourna sur le côté; son visage frôlait l’épaule de P-A.

— Allo, fit-elle quand leurs regards se croisèrent.

— Moi aussi, je vais changer de position, tchèque ben. Mon bras est comme pogné au milieu...

Il fit un grand cercle avec son bras droit et invita Sophie à se coucher sur son épaule.

— Comme ça, je vais être mieux.

D’un coup de hanche, elle fit tressauter son corps pour s’avancer de quelques pouces et posa sa tête. Il ramena sa main sur son bras.

— Ton épaule épouse parfaitement la forme de ma face.

— Je t’avais dit.

— Eille, je t’avertis, ça se peut que je m’endorme.

— Gâte-toi.

— Man, pourquoi il est toujours en survêtement de sport? demanda P-A une quinzaine de minutes plus tard. Je viens juste de remarquer!

Aucune réponse de Sophie.

— Dors-tu?

Elle avala de la salive et dit, avec cinq secondes de délai :

— Non.

P-A rit doucement. De la main gauche, il ferma le portable et le déposa à côté du matelas.

— Je devrais-tu aller dans le salon, ou...

— Ici, grogna-t-elle mollement.

Quelques minutes plus tard, sa respiration avait repris un rythme lent et régulier. Les yeux ouverts, P-A écoutait distraitement les craquements de l'édifice, les bruits de la rue, le grondement du réfrigérateur, la chasse d'eau dans l'habitation du dessus; le sommeil ne venait pas; l'esprit au neutre, il ne pensait à rien et aurait été incapable de retracer le fil de ses pensées.

— Soph, murmura-t-il après un long moment, scuse, faut j'aille aux toilettes.

— Han? C'est qui? demanda-t-elle nerveusement en relevant la tête.

— C'est P-A.

— Ouf, je pensais que c'était quelqu'un d'autre, dit-elle d'un ton rassuré en se retournant.

Quand il revint, il hésita un instant, puis se coucha dos à elle, sur le côté. Quelques minutes plus tard, elle se retourna, se colla à lui en cuillère et prit sa main dans la sienne.

Ils terminèrent leurs soupes tonkinoises et sortirent sur les trottoirs passants de Sainte-Catherine. Une foule de touristes déambulait sur la rue piétonne; quelqu'un cria « I want poutine! »; une projection vidéo animait une façade de brique décolorée.

— Ça va faire du bien, marcher... lança P-A en se tapant l'abdomen des deux mains.

Sophie s'écarta de quelques pas, revint vers lui et enfila son vieux cardigan gris.

— Eille, merci pour le resto! Encore...

— Tout le plaisir est pour moi.

Il se gratta le cuir chevelu et remplaça le bandeau qui aplatissait ses cheveux vers l'arrière, en observant son reflet dans la vitrine du restaurant; sa bedaine créait un petit renflement sous sa chemise carreautee; il avait pris du poids.

— Faut vraiment je me trouve une job, ajouta-t-elle soudainement, l'air préoccupé.

P-A rota silencieusement en tournant la tête.

— Comment il est, ton anglais? Je pourrais peut-être te faire rentrer à la job...

— Pas tant bon. *My english is* pouiche.

Elle pencha la tête et remplaça dans sa toque quelques mèches de cheveux qui pendaient sur sa nuque.

— Qui c'est qui aime ça, le litchi? demanda Marianne qui tenait la porte ouverte pour Véro. Voulez-vous un bonbon?

— Certain, répondit P-A en tendant sa main.

Véro alluma une cigarette et se tourna vers Marianne.

— Me semble que le litchi, c'est un fruit qui fait pas mal consensus, non?

— Ouin, ajouta P-A, personne *hait* ça, le litchi.

Ils se remirent en marche.

— C'est la pire affaire, c'est genre gluant pis poreux en même temps!

— Toé, t'es gluante pis poreuse.

— Nice, commenta P-A alors que Marianne essayait de faire un croc-en-jambe à son amie.

— T'as vraiment un problème de texture, continuait Véro.

Sophie fixait le vide et marchait comme un automate.

— My god, je suis vraiment conne, j'aurais dû...

Elle porta les mains à son visage et s'arrêta.

— Il y a le loyer qui s'en vient, pis on a toujours pas trouvé personne pour remplacer Myriam...

Elle ferma les yeux et ramena ses mains vers le bas en une grimace étrange. P-A l'enlaça de sa haute taille.

— Ça va aller.

— Tu penses? demanda-t-elle en appuyant la tête sur son torse.

— Certain.

— OK, demain je commence à me chercher une job!

Ils rejoignirent les autres. Comme la veille, la place Émilie-Gamelin était bondée. Quelques étoiles brillaient dans un ciel indigo.

— Ça a fini comment, hier soir, finalement? demanda Véro en se retournant.

— Ben, P-A a fait du vandalisme.

Il acquiesça d'un air contrit. Véro le toisa de ses grands yeux verts en faisant une moue appréciative.

— Il y a eu soixante-neuf arrestations, hier soir, rappela Marianne.

Autour d'eux, la foule narguait les policiers en chantant « La police/au service/des riches et des fascistes. »

— Quand même, han.

— Mais comme on disait tantôt, commença Véro, si on reste loin pis gentils, ça devrait aller. J'ai pas envie de me faire prendre dans une souricière à soir...

Un ordre de dispersion résonna dans la place Émilie-Gamelin.

— Déjà?! s'étonna Véro, inquiète.

Des huées fusèrent. Marianne s'indignait.

— On a rien fait !

« Ta loi spéciale ! On s'en câlice ! » enterrait maintenant l'annonce du camion-flute. Sophie chantait jusqu'à ce que Véro la prenne par le bras en pointant l'antiémeute qui encadrerait la place au pas de course.

— Ils ont des masques, on devrait décâlicer...

P-A eut à peine de temps de se retourner qu'il entendait les détonations caractéristiques d'une salve de grenades assourdissantes ; déjà il était bousculé par la foule.

— On reste calme! cria-t-il alors que son cœur bondissait dans sa poitrine.

— Voyons donc!

— Fuck you câlice!

Derrière lui, une fille immobile qui faisait des signes de peace se fit plaquer au sol par deux policiers en armure ; dans l'agitation, il trébucha sur une jambe qui trainait ; d'autres détonations se firent entendre ; la foule n'avait nulle part où aller ; les grévistes butaient les uns sur les autres ; les policiers se rapprochaient en ordonnant de libérer la place ; les gaz irritaient les muqueuses ; Marianne commença à tousser ; Sophie sacrait tout bas ; P-A se fit pousser violemment à coup de bouclier dans le dos ; il entendit plus loin hurler « Il y a un blessé ! On fait une chaîne ! » ; tout à coup, il y avait plus de place ; ils sortirent du nuage de gaz et de l'assaut policier, courant et toussant ; « Soph ? » lança-t-il à travers ses larmes. « Marie ? » ; « On est là ! » ; il s'approcha ; « Ça brûle, ça brûle » geignait Marianne alors que Sophie lui versait du maaloX sur le visage ; à tâtons, P-A sortit sa bouteille, s'aspergea les yeux et la tendit à Véro ; sa vision se replaça tranquillement ; ils se trouvaient au coin de Sainte-Catherine et Saint-Denis ; d'autres manifestants confus erraient dans les parages ; la ligne des policiers s'était immobilisée à plusieurs mètres de là. Raclements de gorge et toussotements résonnaient dans la rue.

— On a rien fait, câlce ! répétait Marianne qui agitait ses mains pour résister à l'envie de se frotter le visage.

— Je sais, c'est des mangeux de merde, toussa Sophie en rangeant sa bouteille.

Ça va, P-A ?

Il leva son pouce, puis cracha par terre. Debout dans la rue, Véro observait les environs en battant des paupières.

— Ils s'en viennent ? demanda Sophie en s'approchant.

— On dirait pas. Ils bloquent le métro.

P-A aida Marianne à se relever. Elle remit ses lunettes et fronça les sourcils. Des dizaines de grévistes se dirigeaient vers l'ouest en injuriant les policiers.

— Ils ont commencé à appliquer la loi, on dirait, remarqua P-A en nouant son t-shirt noir autour de son cou et en plaçant ses lunettes de ski sur son front.

Sophie mit son foulard et ses lunettes de soleil, puis sortit son appareil-photo.

— On commence-tu par s'éloigner? proposa Véro. On est pas équipé, nous.

Ils suivirent la foule vers l'ouest. « La police au service des riches et des fascistes! » À quelques coins de rue, une ligne de policiers vêtus de kaki se dirigeait vers eux.

— Tu me niaises! lança Marianne, bras écartés. Ça a pas de sens!

— On ira pas par là, han.

— Non madame!

La foule rebroussa chemin, puis monta sur Saint-Denis. « On monte! » Souriant, P-A pointa d'un geste de la tête Marianne qui envoyait des doigts d'honneur aux policiers.

— Fuck you! FUUUCK YOUUUUU!

Sophie leva son appareil et la prit en photo.

— Si ça vous dérange pas, les amis, j'aimerais ça éviter la souricière, lança Véro d'un air insouciant, mais peu convaincant.

Sophie lui prit le bras.

— Enweillez, on remonte.

— On reste compact! cria quelqu'un.

Le groupe, formé de quelques centaines de personnes, arriva au coin d'Ontario et Saint-Denis, qui était encore une fois occupé, protégé par des barricades et animé par une foule dense et joyeuse. Cette fois, une borne-fontaine avait été ouverte ; un jet de plusieurs mètres

giclait à l'horizontale ; des grévistes s'y rafraichissaient dans la même bonne humeur que la veille.

— Pourquoi les flics sont en bas pis pas ici? demanda Marianne.

— Une autre belle poche de chaos, ça, non? murmura P-A à l'oreille de Sophie.

Un gars torse nu, assis sur une chaise de camping, souriait en se faisant asperger.

— Mets-en. Bougez pas! ordonna-t-elle en s'éloignant, les mains sur son appareil-photo.

— Ça va, vous autres? demanda P-A aux deux filles.

Les yeux rougis, Marianne fulminait.

— Je suis en tabarnac!

— J'ai remarqué, rit P-A.

Véro alluma une cigarette et déroula les manches de sa chemise. « La loi spéciale! On s'en câlice! »

— Les gaz, je m'en crisse, au pire ça me rappelle des souvenirs... Je veux juste pas me faire arrêter.

— Je pense qu'on est corrects pour l'instant, la rassura P-A en observant les alentours.

Il se gratta la tête et remplaça son bandeau.

— L'autre manif au centre-ville a été sectionnée pis ils essaient de se reformer, annonça Sophie en réapparaissant. Les autres sont là-bas.

Une clameur retentit soudainement : une escouade de policiers vêtus de dossards jaunes et armés de matraques arrivait du nord. La foule se massa devant eux et entonna à l'unisson

un « Bouge ! Bouge ! » intimidant. Les policiers reculaient lentement, faisant face à la foule, armes levées.

— Ils pensaient faire quoi, avec ça? nous disperser? demanda P-A, perplexe.

L'œil dans la lunette de son appareil-photo, Sophie répondit :

— Obtenir des images de grévistes hostiles qui menacent des bons agents de la paix?

— Tu penses?

— Qui sait?

La retraite des policiers fut accueillie par des cris de joie rapidement interrompus : à l'intersection, quelques agents en habit antiémeute avançaient à travers la foule. Les manifestants se tassaient devant eux, les laissant passer, mais en les invectivant copieusement, tout en restant dans les limites de la légalité. Un agent s'approcha de la borne-fontaine et en ferma la valve. Sous les protestations de la foule, les policiers s'en retournèrent et, encore une fois, P-A se demanda quelle était leur stratégie en fermant simplement une valve si facile à rouvrir.

— Il y a une souricière sur Parc, ils ont réussi à l'éviter, mais Dan est pogné dedans, annonça Sophie.

— Ils ont-tu assez d'effectifs pour faire plusieurs souricières en même temps? demanda Véro.

— Je sais pas. Surement. La Sureté est en ville, on les a vus tantôt...

Surpris par deux sifflements aigus, P-A leva la tête et vit s'élever dans le ciel bleu foncé des fusées qui éclatèrent en répandant des gerbes d'étincelles multicolores.

— Il y a pas de quoi célébrer, grogna Marianne.

Pendant l'heure qui suivit, des policiers apparurent progressivement sur les trottoirs, puis dans les rues, sans entreprendre des mesures de contrôle de la foule. Une fille lisait *L'homme révolté* à un policier qui fixait le vide devant lui. Un homme dans la quarantaine portant une casquette cubaine haranguait un agent et le sommait de rendre des comptes pour tout ce que le SPVM avait fait d'immoral depuis le début de la grève. Anarchopanda leur envoyait des câlins en portant les mains à son cœur. D'autres les insultaient carrément, les traitaient de mangeux de merde, de chiens sales, de nazis, de mal baisés. On entendit soudainement le « Bouge ! Bouge ! » qui avait repoussé les policiers plus tôt ; mais cette fois la rue Ontario était bloquée à l'est par une ligne de policiers en armure. Un fourgon s'immobilisa derrière et cracha quelques dizaines d'agents qui renforcèrent la position du SPVM. Quelques grenades assourdissantes retentirent ; la foule commença à se disperser. La ligne se mit à avancer lentement, renversant les clôtures jaunes érigées par les manifestants.

— Fuck, constata P-A, qui observait la scène de loin, debout sur un bac à fleurs en béton.

— Qu'est-ce qu'ils font? demandait nerveusement Marianne.

— J'imagine que la manif est rendue illégale...

Il sauta à terre.

— On y va? proposa Véro.

— Mais il y a pas eu d'avis de dispersion!

Ils voulurent descendre Saint-Denis vers le sud, mais des policiers à vélo bloquaient la rue. Un couple de cinquantenaires anglophones essayait de raisonner une policière qui se contentait de dire avec un fort accent : « Go back that way ». Une jeune fille répétait :

« J’habite juste là ! Regarde, mon chum est sur le balcon ! » En effet, sur un balcon au deuxième étage, un gars envoyait la main et criait quelque chose qui se perdait dans le tumulte. Marianne s’approcha d’un policier dans la jeune trentaine.

— Monsieur l’agent, on aimerait ça s’en aller, est-ce qu’on pourrait passer?

— Ça sert à rien... chuchota Sophie à P-A, quelques pas derrière.

L’homme ne broncha pas et continua à fixer le vide, mal à l’aise.

— Allo-oooo!! insista-t-elle. Sérieux? Vous nous demandez de nous disperser, mais vous nous laissez pas passer?

Un autre agent se mêla à la discussion :

— Si vous voulez partir, allez par là.

Il pointa le nord.

— Oui mais pourquoi on peut pas passer ici? Je comprends pas.

— Laisse faire, Marie, intervint Véro.

— C’est mes ordres, dit-il en faisant une moue presque pénitente.

— C’est n’importe quoi! Hostie que c’est cave! cracha Marianne.

Les esprits commençaient à s’échauffer. Les ordres contradictoires des policiers faisaient rager certains manifestants qui eux aussi auraient voulu passer vers le sud ; des projectiles fusèrent vers les agents et bientôt des fumigènes dispersèrent la foule qui, bloquée au sud, à l’est et à l’ouest, fuyait vers le nord en montant Saint-Denis.

— On reste calmes !

— On reste groupés !

— On monte !

— Ça a juste pas de bon sens! continuait Marianne.

— Elle vient-tu juste de s'en rendre compte? demanda Sophie à P-A.

Quelques pas devant, Véro marchait d'un pas décidé avec les autres grévistes. Au coin de Maisonneuve, ils se retrouvèrent devant un gigantesque cheval brun. Le policier qui le montait les toisa sans rien dire et continua son chemin.

— Man ! ils sont énormes !

— Pauvres eux, fit Sophie. Imagines-tu être forcé de travailler pour le SPVM ?

D'autres unités équestres patrouillaient l'intersection Sherbrooke et Saint-Denis, qui avait été bloquée au nord par des voitures de patrouille, gyrophares allumés. Une foule dense s'accumulait dans le carrefour, scandant « Libérez/les chevaux! », tandis que quelques centaines de personnes, en ayant eu assez, quittaient en petits groupes séparés par les trois rues accessibles. Autour d'eux, un fort effectif policier occupait les rues.

— Bon. On fait quoi ? demanda P-A.

— On peut aller chez nous, on est pas si loin, proposa Marianne.

— On essaie-tu d'aller rejoindre les autres? demanda P-A en se tournant vers Sophie.

— C'est pas fini, cette marche-là!

— Moi je m'en vais, annonça Véro. Il y a trop de flics.

Marianne et Véro continuèrent vers l'est, tandis que P-A et Sophie restèrent avec les grévistes, qui reprirent un peu d'aplomb ; ils se remirent à chanter « À qui la rue ? À nous la rue ! »

— Combien ça coute, déployer tous ces policiers-là?

Fort de plusieurs centaines de marcheurs, un cortège partit vers l'ouest sur Sherbrooke. Sophie fit une grimace excitée.

— Une beurrée!

Elle braqua son appareil-photo sur P-A, qui sourit de toutes ses dents. Elle recula de quelques pas et posa un genou au sol. « Crions! Plus fort! Pour que personne ne nous ignore! » Seuls immobiles au milieu des marcheurs, ils se faisaient déborder de part et d'autre. Elle se releva et lui prit le bras.

— Si ça te tente, après, on peut aller écouter un film chez nous...

Il fit mine de réfléchir.

— Mmmm... OK! Faudrait acheter de la bière pendant qu'on a encore le temps.

Il sortait son cellulaire de sa poche quand quelques bombes éclatèrent soudainement, plusieurs mètres devant; des cris retentirent; un nuage de gaz apparut à l'intersection devant eux. Des dizaines de personnes rebroussaient chemin; la grande artère, quoique large, n'offrait pas de porte de sortie; P-A et Sophie se joignirent à la retraite forcée.

— Ils se gâtent, à soir!

Sur les trottoirs, des policiers formaient un cordon et poussaient les grévistes dans la rue. Une ligne d'agents avec des masques à gaz suivait les grévistes à travers le nuage blanc qui s'avancait, poussée par la brise. D'autres bombes explosaient au-dessus de la foule.

— Les nerfs, guys! lança P-A en descendant ses lunettes sur son visage.

Sophie monta son foulard sur son nez. Plusieurs centaines de personnes revenaient vers Maisonneuve et Sherbrooke, où attendaient d'autres policiers qui se déployaient au pas de course. P-A observait la leur position : ils encadraient le carrefour. Ses pulsations cardiaques s'accéléraient.

— C'tu moi ou...

— Ouin, répondit rapidement Sophie. Je pense que c'est le temps d'acheter de la bière, ajouta-t-elle en poussant P-A vers la station-service du coin de la rue.

D'un pas rapide, ils fendirent le cortège et se butèrent à des agents qui bloquaient le trottoir.

— Ça passe pas! cria l'un d'eux.

P-A releva son masque sur son front.

— On veut juste aller acheter de la bière!

— Reculez!

D'autres manifestants s'agglutinaient autour de P-A et de Sophie. « Bouge! Bouge! » Des agents coururent renforcer leur position. « Come on, ça passe! » entendit-il derrière lui alors qu'il se sentait poussé vers les policiers qui continuaient à leur dire de reculer d'un ton de plus en plus paniqué. Sophie donnait des coups de coude aux grévistes qui se pressaient derrière elle.

— Arrêtez de pousser, câlce!

— Reculez!

Un jet de poivre de cayenne les aspergea; matraques et boucliers heurtèrent les premiers rangs; P-A se protégea le visage avec ses avant-bras et sentit un choc dans ses côtes; Sophie tomba vers l'avant et reçut un bouclier au visage.

— Reculez!

Déjà le bloc compact de manifestants se dispersait dans un concert de toux et d'injures. Deux agents s'écartèrent et Sophie fut comme aspirée derrière la ligne des policiers; des bras la tirèrent hors de la rue et la projetèrent brutalement sur le trottoir.

— HHHEEEYYYY! hurla P-A, en reculant. Soph!

— Reculez!

Un agent posa son genou sur le dos de Sophie, tandis qu'un autre lui serrait les poignets avec un tie-wrap. À travers les larmes et la confusion, P-A ne distinguait pas son visage. Coupé en deux par une toux intense, il leva la tête, le visage déformé par la colère, les yeux rouges, le nez qui coulait, et lança aux policiers :

- Elle a rien fait! Qu'est-ce vous crissez?!
- T'en veux-tu un autre shot? rétorqua le policier. Recule!

Autour de lui, d'autres manifestants criaient leur indignation.

- Grosse matraque, petit pénis !
- Duplessis !

Deux policiers trainèrent Sophie par les bras; elle tourna la tête vers la rue et peinait à ouvrir les yeux.

- Soph! cria P-A, en sautillant, les paumes tendues vers les policiers. Ça va être correct!

Elle toussa et fut emportée dans un fourgon. Les gaz se dissipaient au-dessus de la foule, qui était maintenant rassemblée comme un troupeau de moutons. Quelques personnes chantaient : « On fait ça pour vos enfants ! » Des agents en rangs serrés empêchaient quiconque d'aller et de venir. Derrière eux, les grévistes qui avaient échappé à la souricière insultaient les policiers ou essayaient de communiquer avec ceux pris à l'intérieur. Les mains tremblantes, P-A s'aspergea les yeux de maalo et, alors qu'il attendait que cesse la brûlure, une fille l'aborda.

- J'ai tout filmé!
- Han?
- Ton amie qui s'est fait arrêter, je l'ai sur caméra! C'est n'importe quoi!

Sous le coup de l'adrénaline, P-A ne comprenait rien et répondait par des phrases incongrues. Elle prit son adresse courriel et lui promit de lui envoyer la vidéo. « C'est ça, la démocratie? » cria quelqu'un. Quand sa vision s'éclaircit, il remarqua la douleur qui lui sciait le côté droit ; il souleva son chandail et vit une grosse ecchymose noirâtre, qu'il ne se risqua même pas à palper. « Fuck ! » s'étonna la fille, qui portait des boucles d'oreille en plumes rouges. Il détourna la tête et, comme un enfant, eut l'impression que sa douleur augmentait maintenant qu'il avait vu la blessure. La fille lui prit le bras et le tira gentiment.

— Viens t'asseoir.

Elle donna à P-A quelques gélules qu'il avala immédiatement en buvant dans une gourde qu'on lui avait prêtée. La plupart des manifestants étaient maintenant assis. P-A se laissa tomber sur le dos et soupira. Autour du cercle des policiers s'attroupaient des dizaines de grévistes qui exprimaient leur colère envers le SPVM et leur appui aux manifestants arrêtés injustement ; un groupe de journalistes filmait et photographiait la scène.

— Donne-moi ton cell, faut prendre tes blessures en photo.

Il se tortilla en grimaçant pour sortir son cellulaire de sa poche et le tendit à la fille. Il leva son chandail et fut gêné de son tour de taille.

— Tu te rappelles-tu quel agent t'as frappé?

— Je... non, ça s'est passé vite...

Elle lui redonna son cellulaire. Minuit moins quart. **[P-A : Soph s'est fait arrêter pis je suis pogné dans une souricière]**

— Va à la clinique demain pour te faire tchéquer par un médecin. C'est de la brutalité policière, c'est important de la documenter.

Elle s'éloigna. Les inspirations et les expirations profondes lui tiraient des gémissements. Après quelques minutes passées à apprivoiser la douleur, il s'autodiagnostiqua une ou plusieurs fractures costales.

— On leur a dit qu'on avait des blessés qui avaient besoin d'aller à l'hôpital, mais ils veulent rien savoir, annonça la fille à son retour.

Bougeant le moins possible et imaginant mal comment il tolérerait la douleur plus longtemps, il avait l'impression de manquer d'air à force de ne pas respirer à fond. Au moindre mouvement du bassin, un vif élancement lui pinçait les côtes. Son ecchymose grossissait à vue d'œil. Son cellulaire vibra : Véro.

— Allo.

— Vous êtes dans une souricière?

Un gars se promenait dans le petit groupe en distribuant des papiers avec les numéros de téléphone de quelques avocats affiliés à la CLASSE.

— Ouin, ben, juste moi.

— De quoi, juste toi?

Les arrêtés se passaient crayons et papiers pour qu'ils puissent noter immédiatement les circonstances de leur arrestation.

— Soph s'est fait arrêter juste avant, je...

— P-A, focus. Qu'est-ce qui s'est passé?

De nombreux grévistes envoyaient des messages textes, le visage éclairé par la faible lueur bleutée de l'écran numérique.

— On voulait aller acheter de la bière au dep mais la police bloquait le trottoir pis là le monde s'est mis en crise, ça poussait, nous on était pognés juste en avant, faque

ils ont poivré le monde pis ils ont pogné Soph le genou dans le dos, pis ils l'ont mise dans un camion.

— Pourquoi ils l'ont pognée, *elle*?

— Elle est tombée sur eux par en avant, je sais pas...

Plusieurs personnes filmaient la scène en dénonçant le côté arbitraire de la souricière ; d'autres témoignaient du déroulement de la soirée ; d'autres encore essayaient de dialoguer avec des policiers, qui les ignoraient.

— Mais... câlice. Fuck. Pis toi?

Un gars en béret se tenait debout devant les policiers et leur demandait en parlant très fort :

— Est-ce qu'on peut savoir de quoi on est accusés ? Vous êtes légalement obligés de nous le dire, on connaît nos droits ! De quoi on est accusés ? C'est n'importe quoi !

— J'ai mangé une matraque dans les côtes, ça fait mal en crisse, pis on attend je sais pas quoi là.

Véro soupira longuement dans le micro du téléphone. Le gars se retourna vers la caméra qui le filmait :

— Ils veulent rien nous dire ! Regardez !

Il commença à marcher le long de la ligne en s'adressait à la caméra, comme un journaliste faisant un topo.

— Plusieurs agents ont caché leur numéro de badge. Je répète : ils ont caché leur numéro de badge ! C'est grave ! Pourquoi ils font ça, je vous le demande ? Pour agir dans l'impunité !

Il s'arrêta comme s'il s'attendait à une salve d'applaudissements, puis alla se rasseoir avec son caméraman.

— OK, reprit Véro, attends-toi à te faire chier. Si c'est comme au G20, ils vont vous faire attendre. Débarrasse-toi de tout ce qui pourrait leur servir à t'inculper.

Tiens-moi au courant.

La douleur diminuait ; les analgésiques commençaient à faire effet. Il se débarrassa de ses lunettes, de son foulard, de son maalo et de son vinaigre, puis s'étendit sur l'asphalte, la tête sur son sac. À travers les insultes qu'il lançait en imagination aux policiers, il revoyait les deux policiers en armure rudoyer cette fille toute menue, qui s'était endormie la veille sur son épaule; une forte envie de pleurer monta en lui, alimentée tant par la peur et la tristesse que par l'indignation et l'impuissance. Il ouvrit les paupières et se releva brusquement, puis grimaça de douleur. Il s'essuya les yeux, soupira et fut pris d'une quinte de toux. La fille aux boucles d'oreilles lui passa de nouveau sa gourde.

— Comment tu t'appelles?

— P-A.

Il lui redonna sa bouteille; elle lui tendit la main.

— Moi c'est Tanya. Inquiète-toi pas, han, on va se ramasser avec une amende, pis ils vont nous laisser retourner chez nous. Pareil pour ton amie.

— Tu penses?

— Absolument.

Après plus d'une heure à attendre sans que rien ne se passe, on commença à se plaindre du froid. **[P-A : appelle-moi quand tu pourras] [P-A : tout va bien aller:]** Quelqu'un cria : « Je travaille demain matin ! » Il était maintenant près de deux heures trente du matin. L'attention qu'il portait à la douleur à ses côtes et à son insistante envie d'uriner l'empêchait de se perdre trop loin dans des pensées désagréables. Des autobus de la STM

finirent par arriver à l'intersection, accompagnés par des agents du SPVM en dossards fluorescents qui sommèrent les grévistes de se lever et qui commencèrent à les amener, un par un, aux autobus. Le premier gréviste à se faire interpeler était un gars dans la mi-trentaine, portant une barbe de quelques jours, une casquette cubaine et une chemise à manches courtes. Il refusait de parler aux policiers et faisait le strict minimum pour ne pas entraver leur travail : deux agents l'empoignèrent sous les aisselles pendant qu'il se laissait trainer les pieds et faisait des signes de peace. « Vous devez être fiers de votre job, han! » Il disparut derrière un autobus et, quelques minutes plus tard, une fille à l'air défiant suivit les policiers en souriant pour les caméras, que le SPVM essayait de maintenir à distance. « Comment vous faites pour vous regarder dans le miroir? » Les grévistes observaient leurs camarades être emportés un à un, attendant leur tour avec fébrilité. Le tour de P-A arriva finalement : un policier lui ordonna de se lever et l'empoigna impatiemment.

— C'est beau, c'est beau, je vous suis ! lança-t-il, exaspéré.

— Attention, il est blessé ! lança Tanya.

Escorté par deux agents, il fut amené derrière un autobus, où avait été installée une caméra sur un trépied, ainsi qu'un écran beige. P-A observait les alentours et obéissait docilement aux ordres qu'on lui donnait. Un agent et une agente qui portaient des paquets de tie-wrap à leur ceinture lui demandèrent d'écarter bras et jambes et le fouillèrent rapidement, ne trouvant dans ses poches que son cellulaire, ses clés et son portefeuille.

— Attention à mes côtes, je pense que j'ai une fracture. Vous auriez pas de la glace ?

— Il va falloir attendre un peu, pour ça.

Ils ne semblaient ni méchants ni gentils, mais ressemblaient à des télévendeurs qui lisent un script d'un ton blasé. La femme lui dit de se tourner et lui passa autour du poignet un bracelet à trous semblable à celui qu'on porte dans les parcs aquatiques, puis elle lui attacha les mains dans le dos avec un tie-wrap. Ils l'installèrent devant la caméra et lui ordonnèrent de tourner le visage vers la gauche, puis la droite, et enfin de lire à voix haute le numéro écrit sur le bracelet.

— Détenu numéro 1812, fit-il d'une voix tremblante, en fixant l'objectif de la caméra.

— Détenu 1812, dans l'autobus.

Il obtempéra et entra dans l'autobus où se trouvaient déjà plusieurs personnes, assises de biais sur les bancs, essayant de trouver une position confortable malgré les menottes.

— Vous vous en sortirez pas comme ça, on va les contester, vos contraventions, c'est contraire à la déontologie policière, ce que vous faites, disait un gars en chemise à manches courtes, d'un ton peu convaincu.

Une odeur de mauvais café et de sueur flottait dans l'habitacle.

— Dans le fond, intima un agent dans la cinquantaine qui semblait exténué.

Il prit place à côté de deux filles qui discutaient.

— Il me dit « c'est pour votre sécurité »...

— Bullshit !

— On vient de se faire fouiller !

— Faut-tu les remercier de nous arrêter, aussi ?

P-A levait les yeux sur chaque nouveau passager. Après plus d'une heure, le bus rempli d'étudiants numérotés se mit en marche. Les grévistes essayaient de déterminer l'endroit

où ils seraient emmenés et ce qui les attendait une fois rendu à destination. Il fut bientôt évident que le bus se dirigeait vers l'est. Un gars affectant la désinvolture expliquait qu'il n'y avait rien à craindre, qu'on les laisserait partir après leur avoir donné une contravention. Une fille ajouta qu'ils n'auraient probablement pas de dossier criminel; par contre, ils seraient fichés. La fatigue et la douleur engourdissaient les pensées de P-A, qui fixait le vide devant lui en se mordant distraitement la lèvre inférieure. L'autobus finit par s'immobiliser à côté d'un immense bâtiment qui ressemblait à un hangar. Ils sortirent l'un après l'autre pour y entrer par une grande porte de garage. À l'intérieur, un vaste espace vide éclairé aux néons était transformé en centre de tri par plusieurs cloisons érigées de façon à créer des sortes de cubicules. Du regard, P-A sondait les lieux, cherchait une toque molle ou un cardigan gris. On les fit s'asseoir par terre et, après un moment, un agent entra et appela : « Détenu 1785 ». Le gars avec la casquette cubaine se leva et disparut derrière une des cloisons. Plusieurs salles avaient été aménagées; les numéros étaient appelés à un rythme régulier. « Détenu 1812 ». P-A se leva avec difficulté et suivit l'agent chauve et barbu qui le prit par le bras pour le guider dans un bureau improvisé : une table pliante en plastique, un portable, une caméra, des liasses de papiers et un policier à cravate et épaulettes.

— C'est bon, ici, dit l'agent qui l'escortait.

Il se plaça derrière P-A, lui dit de ne pas bouger et coupa le tie-wrap qui le menottait. Il se frotta les poignets et s'inquiéta des lignes rouge vif qui les striaient. En gémissant, il fit rouler ses épaules et étira ses bras restés dans une position inconfortable pendant près de trois heures. L'afflux de sang dans ses mains provoquait un picotement désagréable.

— Assis-toi, ordonna l'homme derrière le bureau en pointant de son stylo une chaise de plastique gris.

L'homme portait une épingle à son nom : Sgt Piette. Ses yeux étaient rivés sur l'écran de son portable, il porta à ses lèvres une tasse de café qu'il redéposa à sa droite. Dans la quarantaine, il avait un visage affable, des traits grossiers et une grande bouche ; il se mordait l'intérieur des lèvres.

— Cartes d'identité, continua-t-il sans lever la tête.

P-A sortit sa carte d'assurance-maladie et la lui tendit. Sur la photo, prise quelques années plus tôt, il souriait d'un air volontairement comique; il en eut honte.

— T'as pas autre chose ? Permis de conduire, carte étudiante... ?

— Non... répondit simplement P-A, l'air contrit.

Puis il se rappela qu'il était victime d'une injustice et, comme pour excuser son attitude coupable, il demanda sans grande conviction :

— Est-ce que je suis en état d'arrestation ?

Le sergent leva les yeux vers lui. P-A regretta ses propos : il ne connaissait pas réellement ses droits, ni ceux de la police, et craignait que cette ignorance transparaisse à la première objection qu'on lui ferait. Mais Piette sourit doucement en disant :

— Relaxe, je vais juste te poser quelques questions, pis après tu vas pouvoir retourner chez vous. Ça marche ?

P-A fut rassuré par cette réponse; le sergent avait l'air raisonnable.

— Nom ?

P-A était dans son droit et n'avait rien fait de mal ; aussi n'avait-il rien à cacher au policier et décida qu'il répondrait à toutes ses questions pour lui montrer qu'il assumait son identité et des décisions.

- Pierre-André Gaudet.
- Date de naissance ?
- 28 août 1988.
- Adresse ?
- 165* Aylwin, Montréal.
- Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?
- Étudiant.
- Quel domaine ?
- Sociologie.
- Où ça ?
- UQAM.
- Tu savais que t'étais dans une manifestation illégale ?

Alors que les questions précédentes avaient des réponses évidentes, celle-ci provoqua chez P-A une timide réaction.

- On était pacifiques. Pis à la place Émilie-Gamelin, vous avez chargé sans avertissement, tantôt. J'étais là.

Il en profita aussi pour montrer son côté droit, dont la douleur lui revenait en tête maintenant qu'il y pensait.

- Les gars sont pas toujours doux, commenta le sergent.

Pris au dépourvu, P-A voulut protester, mais la question suivante le destabilisa.

— T'es habillé tout en noir... observa le sergent en le pointant avec son stylo.

T'avais l'intention de faire de la casse ?

P-A baissa les yeux et sentit le sang lui monter au visage. Il sait pour hier, pensa-t-il immédiatement.

— Non. Je m'habille de même, c'est tout, arriva-t-il à articuler après un moment de flottement.

Le sergent passa quelques minutes à consulter son portable et mit fin à l'entretien.

— Bon, c'est tout, un agent va te montrer la sortie et te donner ta contravention.

P-A reprit sa carte et se dirigea vers la pièce adjacente, où une policière au toupet carré lui donna un constat d'infraction de 634 dollars pour « attroupement illégal ». Il le glissa dans sa poche et sortit par la porte indiquée par la policière. Le soleil se levait à l'horizon. À quelques mètres de là, le chauffeur de l'autobus fumait une cigarette en faisant les cent pas.

— Tu peux t'installer, dit-il à P-A, je vais vous ramener à Berri-UQAM... Faut juste attendre les autres.

— Il est quelle heure ?

Il regarda sa montre :

— Cinq heures moins quart.

— On est où, là ?

— Pointe-aux-Trembles.

— Je vais prendre le lift.

— Je veux juste dire que... moi je vous appuie, les étudiants... j'ai juste pas le choix de...

— C'est beau, je comprends, fit P-A en s'écartant pour uriner contre une clôture en treillis.

Dans l'autobus, quelques manifestants se moquaient du sergent et se racontaient comment s'était déroulé leur interrogatoire.

— Quand je lui ai demandé pourquoi certains agents avaient caché leur numéro de matricule, il m'a juste dit « C'est moi qui pose les questions », riait une fille en imitant une grosse voix bourrue.

— Voir que j'allais lui dire en quoi j'étudiais pis où ! C'est tellement du profilage politique !

— Il m'a demandé si j'avais des amis « dans le black block » ! lança un gars en riant. Comme si c'était genre un club social avec un membership !

P-A restait silencieux. Il s'inquiétait pour ses côtes mais surtout pour Sophie. Où était-elle? Dans quel état était-elle? **[P-A : pogné une contravention pis j'attends que le bus nous ramène. T'es où? Es-tu correcte?]** Il tint Véro au courant puis attendit, le téléphone entre les mains, pendant près d'une heure. L'autobus se mit en marche; les paupières de P-A se fermaient toutes seules et il cognait des clous sans écouter les récriminations des grévistes. La fatigue avait fini par l'emporter sur la douleur qui l'empêchait de trouver une position confortable. Il se réveilla quand on lui tapota l'épaule; la douleur revint aussitôt, avec le souvenir désagréable de la journée. Il leva son téléphone vers son visage : près de six heures du matin. Au coin de Berri et Sainte-Catherine, les manifestants descendirent de l'autobus et s'engouffrèrent dans le métro. Des gens dormaient sur les bancs du guichet de la STM ; des concierges passaient lentement leurs grosses machines à disques feutrés. P-A descendit sur la plateforme, destination Honoré-Beaugrand. Sept minutes d'attente. L'écran

numérique diffusait des images de la borne-fontaine qui inondait la rue Ontario, avec le titre suivant en surimpression : « DES CENTAINES D'ARRESTATIONS LORS DE LA 27^E MANIF DE NUIT ». Il sortit son cellulaire et réalisa qu'il n'avait plus de batterie. Les mêmes cinq nouvelles tournaient en boucle : arrestations de masse, reprise des négociations entre les étudiants et le gouvernement, retour au travail forcé des employés du Canadian Pacifique, crise économique sans précédent en Grèce et triomphe de Michael Haneke à Cannes. À l'image de l'actualité, le cerveau épuisé de P-A ne faisait que ressasser les mêmes mots, les mêmes images, les mêmes sons, sans pouvoir même les analyser. Arrivé chez lui, il eut la présence d'esprit de vérifier les heures d'ouverture de la clinique la plus proche : huit heures. Il devait se présenter à l'ouverture s'il voulait se faire voir dans la journée, ce qui lui laissait une heure et demie pour se reposer un peu ; il se coucha sur le sofa du salon sans même se déshabiller.

— Qu'est-ce tu crisses là?! cracha Sim, debout à côté du sofa.

P-A sursauta, grimaça et se prit les côtes. Il s'était endormi.

— Quelle heure? grogna-t-il.

— Sept heures. Ça va? demanda Sim ensuite, inquiet, en dévissant les deux parties de la cafetière italienne.

P-A serra les dents et se redressa péniblement.

— Semi. J'ai une blessure au haut du corps. Faut que j'aille à la clinique.

Il monta son chandail; Sim s'approcha et grimaça en voyant l'hématome violacé.

— Dude! Comment t'as fait ton compte?

— Matraque.

— Attends, la police t’as fait ça? s’étonna-t-il en faisant couler l’eau du robinet dans la base de la cafetière.

— Qui d’autre? Peux-tu me donner mon cell? Soph s’est fait arrêter hier soir...

P-A appuya sur le bouton de mise en marche et attendit le démarrage du système : aucune alerte. Sim déposait consciencieusement des cuillérées de café dans l’entonnoir de la cafetière.

— Qu’est-ce vous avez fait?

— Rien, man.

Il lui raconta sa soirée. Sim l’écoutait et prépara deux bols de yogourt, granola et framboises, sur lesquels il versa un généreux trait de sirop d’érable.

— Même mon père commence à trouver que le SPVM exagère.

Il essuya la conserve avec un index qu’il porta ensuite à sa bouche.

— Yeah, *Rich!*

P-A engloutit son déjeuner sans parler.

— Bon, faut j’aille me préparer. Je sens le calvaire.

Lentement, il se doucha, enfila des vêtements qui n’empestaient pas les gaz irritants et avala deux capsules d’ibuprofène. **[Véro : pis?? soph répond pas] [P-A : m’en va à la clinique pour mes côtes. surement que son cell a pus de batteries... je suis revenu chez nous il y a pas longtemps]** Une voix radiophonique faisait un topo sur la crise étudiante.

Sim lui donna une barre protéinée et une tasse de café à emporter.

— Merci, maman.

— Parle pas aux étrangers, là.

Quinze minutes plus tard, il s'assoyait dans la salle d'attente de la clinique de quartier. Au mur étaient suspendus des photographies d'endroits exotiques et des portraits des gens qui les peuplaient. Un monsieur obèse en jogging feuillait un vieux *Elle Québec* ; une jeune mère portant un hijab s'occupait de son fils malade tout en surveillant deux gamines qui jouaient dans la partie réservée aux enfants ; une fille dans la trentaine se plaignait d'une collègue de travail au téléphone. [Véro : tes côtes?] Comme il n'arrivait pas à se concentrer sur les textes du numéro de *Fermaille* qu'il essayait de lire, il tâchait de comprendre le fonctionnement de la clinique en observant les employés. Il consultait sans arrêt son téléphone. [Marianne : t'es à la clinique?] [P-A : coup de matraque hier, je cré ben que j'ai des côtes cassées] [Marianne : c'est terrible ce qui se passe] Après plusieurs heures, alors que la fatigue et la douleur l'accablaient, on appela finalement son nom. La docteure, une Vietnamiennne dans la cinquantaine, le fit s'asseoir devant son bureau.

- Qu'est-ce qui vous amène ? demanda-t-elle avec un léger accent.
- Ça, fit P-A en soulevant son chandail.
- Ouh ! s'exclama la docteure. Comment vous vous êtes fait ça ?
- Un coup de matraque dans la manif d'hier...

Elle écrivait rapidement dans un carnet.

- Ça fait mal ?
- Oui. Genre quand je respire fort... pis quand je bouge de côté.
- Levez-vous, on va vous examiner.

Elle le fit inspirer et expirer en écoutant ses poumons avec un stéthoscope ; puis elle le fit se rasseoir et lui posa des questions générales sur ses habitudes de vie ; il mentit à propos de sa consommation d'alcool ; elle lui fit une prescription pour des radiographies ainsi que

pour des antidouleurs, en disant qu'elle pensait que c'était une fracture, mais qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'en avoir le cœur net. Elle lui dit qu'elle le rappellerait quand elle aurait les résultats.

— Avant de partir, je... comme c'est une blessure causée par un policier, si je veux faire une plainte pour brutalité policière, j'aurais besoin d'un rapport... de quelque chose qui... officialise...

— Oui oui, je ferai ça quand on aura les résultats !

P-A avait l'impression qu'elle n'avait pas compris ce qu'il voulait, mais comme lui non plus ne le savait pas exactement, il tint pour acquis qu'elle savait ce qu'elle faisait et retourna chez lui après être passé à la pharmacie chercher sa prescription et à la pataterie pour des hotdogs vapeur. Il était près de 14 heures. Il ouvrit son portable sur la table de la cuisine et tapa « clinique radiologie » dans le moteur de recherche en mastiquant une grosse bouchée. **[Véro : Javier dit que Sophie est pas revenue chez eux] [P-A : sérieux?]** Il resta immobile un long moment, son cellulaire entre les mains. **[Véro : ça commence à m'inquiéter] [P-A : moi aussi] [P-A : elle est peut-être chez sa mère?]** Il prit une autre grosse bouchée. **[Véro : peut-être mais me semble qu'elle nous aurait tenus au courant non?] [P-A : peut-être que sa mère a pas de chargeur à iPhone...]** Le voisin d'en haut marchait lourdement juste au-dessus de sa tête. De quoi s'inquiétait-il au juste? Le pain humide collait à son palais. « Je devrais-tu être en train d'appeler tout le monde? Ou ça serait exagéré? » Il prit un rendez-vous à une clinique privée pour le lendemain. « C'est *Soph*, c'est sûr qu'elle a juste pas rebranché son cell... Mais pourquoi elle serait pas chez elle? » Il se fit ensuite aspirer par le vortex de l'actualité en ligne; les débats acrimonieux lui firent momentanément oublier la douleur et l'inquiétude. Régulièrement cependant, il

ouvrait son cellulaire et résistait à la tentation d'écrire un autre message texte à Sophie, de peur d'avoir l'air exagérément alarmé. « Elle va me répondre quand elle pourra » raisonnait-il en se servant quelques onces de rhum épicé. Il était beaucoup plus détendu quand Sim revint.

— As-tu déjà mis de la glace sur tes côtes? lui cria-t-il du salon. C'est pas trippant.

— Bob Gainey a joué des séries complètes avec les deux épaules disloquées! Pis? demanda-t-il en pénétrant dans le salon.

Il enleva son casque et le posa sur la table basse.

— Je vais passer des radios demain.

— J'imagine que tu vas rester tranquille à soir, lança-t-il de la salle de bain.

— Pas ben le choix. Toujours pas de nouvelles de Soph. Je commence à m'inquiéter.

Il se redressa et marcha lentement jusqu'au congélateur pour y déposer le paquet de pois verts qu'il appliquait sur ses côtes.

— De quoi?

— Ben... je sais pas. Me semble qu'elle devrait déjà être relâchée, non? Comme moi pis tout le monde qui s'est fait arrêter hier soir?

De l'autre côté de la table, Sim lui faisait face.

— Peut-être qu'ils l'ont gardée plus longtemps. T'as dit qu'elle était pas mal radicale, non?

— Militante. Tu penses qu'elle pourrait être encore en détention?

— Ben, oui, mais je sais pas...

Il haussa les épaules.

— Ça me gosse, là, j’haïs ça, pas savoir! Tchèque, ajouta-t-il en s’asseyant devant son portable. J’ai reçu un vidéo de l’arrestation d’hier. Il y a une fille qui l’a filmée. Sim s’approcha. La vidéo durait près d’une vingtaine de minutes et P-A fit jouer le curseur pour trouver les bonnes images. Il appuya sur *Jouer*. La caméra verticale d’un cellulaire à quelques mètres de là offrait une vue en contreplongée au-dessus des grévistes agglutinés derrière P-A et Sophie.

— Qu’est-ce vous crissiez là?

— C’est le monde en arrière qui poussait pour briser la ligne. Nous on était pogné en étau. Tchèque.

« Reculez! » L’agent utilisa son poivre de cayenne.

— Hé calvaire, direct dans votre face! s’exclama Sim en se tournant vers P-A.

— Tchèque!

Simultanément, alors que la foule se dispersait déjà, P-A recevait un coup de matraque dans les côtes et Sophie se faisait pousser vers les policiers, qui l’empoignèrent et la plaquèrent au sol. Au-dessus du vacarme résonna le hurlement de P-A.

— C’est-tu toi qui cries de même?

— Ouin. J’étais tellement en tabarnac, là...

Il arrêta la vidéo.

— Ouin... fit Sim en se redressant. C’est de l’hostie de marde. Je pensais pas que... Je suis sûr qu’elle est ben correcte pis qu’elle va te texter bientôt, tu vas voir.

— Ouin?

— Certain. En attendant, un petit NHL? proposa Sim en lui tendant une manette de PlayStation.

STATUT FACEBOOK DE MARIANNE TRAN-TURCOTTE

21 MAI 2020 2H39

J'ai été à toutes les levées de cours depuis le début de la grève.
J'ai argumenté calmement et rationnellement avec les opposants.
J'ai toujours manifesté pacifiquement.
J'ai respecté l'escalade des moyens de pressions et la diversité des tactiques.
J'ai toujours obéi aux ordres de dispersion de la police.

Je n'ai jamais porté de masque.
Je n'ai jamais fait de vandalisme.
Je n'ai jamais insulté ou attaqué de policiers.
Je n'ai jamais intimidé quiconque.
Je n'ai jamais

Pourtant, hier, je me suis fait gazer.
Hier soir, à la place Émilie-Gamelin, avec des centaines d'autres grévistes, je me suis fait tirer des gaz lacrymogènes sans qu'aucun avertissement soit émis.
Un instant, je jase avec des amis; on refait le monde, on s'encourage, on réfléchit. L'instant d'après, on court, on pleure, on étouffe. On crie, on a peur, on souffre.
On se reforme. On a rien fait de mal. On continue.
Jusqu'à ce qu'on nous dise que la manif est illégale. Fine. On s'en va.

Mais.

La police nous en empêche. On veut se disperser, on veut obtempérer, mais la police bloque les rues. Ils nous gazent encore.

On monte. C'est la seule issue. En haut, une souricière. À laquelle j'ai échappé, par miracle. Contrairement à des centaines de grévistes, dont des amis.

J'ai honte. Honte de notre gouvernement, de notre police. Honte de l'image qu'on projette à l'international.

COMMENTAIRES

Cathou Pilon : c'est plate qu'on en soit rendu là, si bas...

Maxime Fléchette : Il est très difficile voir impossible pour les policiers, tant bien intentionnés soient-ils, de cibler leurs interventions quand la foule dissimule des casseurs... tant que ceux-ci auront leur appui, la police va continuer malheureusement à utiliser ses tactiques musclées.

Marianne Tran-Turcotte : Écoute, Maxime, je l'ai déjà dit plein de fois, que je suis pas d'accord avec les casseurs, mais tu veux qu'on fasse quoi? Qu'on les sorte de la foule par la force?

Maxime Fléchette : Et la police, elle, que devrait-elle faire?

Véronique Lapolice : Pas justifier l'arrestation de centaines de personnes par la présence de « casseurs » qui posent aucun danger aux marcheurs...

Rémi Constando : les droits de l'homme sont bafouillés par les bandits en cravates alors que le peuple s'exprime moi je dis bravo et aussi ça va faire !

Sipp Tau : Tu as une plume magnifique, merci de nous tenir au courant ! xxx

Il déverrouilla la porte et l'ouvrit d'un coup.

— Eille, allo!

Sophie l'observait en souriant. Elle portait une longue robe beige à motifs floraux qui découvrait ses épaules maigres.

— Salut.

— En forme?

Il se recula pour la laisser entrer.

— Ça va, ça va. Toi? Comment vont tes petites côtes? demanda-t-elle comme si elle s'adressait à un enfant.

— Mieux! Je suis encore au repos forcé, mais tchèque!

Grimaçant, les coudes levés, il tourna le torse vers la gauche, puis vers la droite, pour lui montrer l'amplitude de son mouvement. Sophie s'assit pour enlever ses Keds et sortit une bouteille de kombucha de son sac à dos en toile.

— Eille, j'ai pas choisi la bonne journée pour revenir à Montréal, j'avais oublié l'hostie de Grand Prix! Le métro était plein de douchebags... Faque ça ressemble à ça, chez vous?

Elle sautilla pieds nus dans le corridor en bois franc.

— C'est ben propre!

— Je comprends, j'ai rien d'autre à crisser que faire du ménage.

Une moue impressionnée se dessina sur son visage.

— On peut s’installer sur le balcon. Veux-tu une bière?

— Pas tout de suite.

Ils sortirent. Une odeur de barbecue flottait dans la ruelle ; un air de reggaeton leur parvenait d’on ne savait où ; plusieurs chiens aboyaient.

— C’est nice, Hochelag, observa Sophie en s’accoudant à la balustrade, à côté de l’escalier en fonte qui reliait les balcons des trois étages.

— Ouin, c’est nice, il y a plein de monde avec leurs casseroles, à huit heures! Mon implication s’est pas mal limitée à ça...

Elle s’assit devant P-A, à une petite table en bois bon marché. Il décapsula sa bière.

— T’as coupé tes cheveux?

— Oui! Ben, ma mère me les a coupés... C’est un peu croche, mais...

Elle grimaça et passa ses doigts dans ses cheveux, coupés carrés au niveau des clavicules.

— Ça te fait bien... Cheers!

Elle leva sa bouteille de kombucha. Leurs regards se croisèrent; tous deux détournèrent la tête. Un écureuil courait sur un fil électrique.

— Pis, Valleyfield?

— Aaah, ça a fait du bieeeen, là!

— Qu’est-ce tu faisais de tes journées?

— Rien, dude! fit-elle d’un air ravi. J’ai relu *Twilight*. Je suis rendue au troisième tome.

P-A éclata de rire.

— Wow! Pis t’es tu plus Jacob ou Edward?

— Jacob, all the way! Edward, il gosse tellement!

— Évidemment...

Dans la ruelle ensoleillée, de petites boules de pollen volaient doucement; une douce brise faisait bruisser les feuilles des arbres et forçait Sophie à toujours replacer ses cheveux derrière ses oreilles.

— Sinon, ben, je cuisinais avec ma mère pis j'écoutais la télé pis j'allais prendre des marches, genre, comme une vraie adulte. J'ai vraiment décroché. Tsé, le feeling que tu te lèves le matin pis que t'as rien pantoute de prévu pis que t'as pas besoin de penser à rien?

— Hé boy, moi c'est justement d'avoir fuck all à faire toute la journée qui me fait capoter. Genre après des mois full intense où on avait toujours de quoi à faire pis du monde avec qui le faire, rien crisser ici, ça me fait chier... J'étais comme « Bon ben maintenant que je peux pas manifester ou faire la grève, j'imagine que je peux revenir à mon mémoire pis faire des lectures », mais comme... Ça me tentait fucking pas. Faque je procrastinais en lisant les commentaires sur Facebook pis en culpabilisant.

— Pauvre P-A, c'est poche, ça!

— Ouin, j'ai quand même eu un deux semaines de marde! En même temps, c'est vraiment pas si pire... Je blâme le manque d'exercice pis le sevrage.

— T'étais tellement drôle, sur l'oxycodone!

— Il m'en reste plein, si t'en veux!

Une grimace de dégoût déforma le visage de Sophie.

— Non, merci, ça m'angoisse trop, les drogues...

— Il y a un soir où j'étais comme : « Bon, la douleur est vraiment pus si pire, est-ce que je prends mon oxy pareil? » Genre je *voulais* la prendre, mais j'étais comme « Non man si tu fais ça tu t'engages sur une pente glissante ».

Elle le toisa en exhibant son sourire baveux.

— T'es tellement... raisonnable...

— C'est-tu un compliment?

— Des fois.

— Anyway, reprit P-A, je suis là à me plaindre comme un gros bébé mais c'est pas moi qui me suis fait détenir illégalement pendant vingt-quatre heures!

De l'autre côté de la ruelle, un gros husky blanc regardait attentivement les écureuils courir sur un tronc d'arbre. Quelque part, un pic-bois creusait un poteau téléphonique.

— Je sais pas, au moins dans mon cas le problème était concret, j'ai eu peur mais j'étais pas anxieuse, tandis que toi, pogné tout seul ici... Anyway, ben c'est ça, quand ils m'ont amenée, ils m'ont demandé mes cartes, je les avais pas, ça avait l'air de les avoir fait chier, je leur ai donné un faux nom — Isabelle, je crois... C'est là qu'un policier arrive en disant « Eille, si c'est pas la belle Sophie ! »

— Han?!

— Je sais! Moi j'étais comme « What the fuck comment ça il connaît mon nom ?! », mais j'essayais de rien laisser paraître. Sérieux, je chokais. Ils m'ont fouillée pis ils ont pris mon cell pis mon appareil-photo... J'ai continué à dire que je m'appelais Isabelle faque là le dude m'a amenée sans me dire où j'allais ni pourquoi. Ils m'ont installée dans un char de police pendant fucking longtemps en me posant des questions sur mon identité pis toute, pis pendant ce temps-là je continuais à dire

qu'ils se trompaient de personne, pis que je m'appelais Isabelle. Ils me répondaient pas quand je leur demandais pourquoi ils m'arrêtaient. Je répétais que j'allais pas répondre à leurs questions avant d'avoir parlé à un avocat.

— Nice.

— Je sais pas si tu comprends bien la situation, mais c'était fucking désagréable : continuer à mentir à des policiers qui savaient mon nom, fouille-moi comment, pis qui m'avaient isolée pour me poser des questions de façon crissement insistante. Tout ça, en passant, c'est fait sur un ton horrible, crissement condescendant pis baveux, pis j'avais envie de pleurer comme une conne...

— Je comprends...

— ... mais je voulais pas, intérieurement je bouillonnais, j'avais envie de les frapper pis de les insulter, mais je savais qu'ils avaient pas le droit de faire ce qu'ils faisaient là pis qu'ils cherchaient juste une façon de confirmer mon identité ou de me faire péter une coche pour avoir une raison de m'arrêter... Anyway. Ils ont fini par partir pis j'ai attendu un bon bout dans l'autopatrouille, pis là je commençais à capoter pour vrai, genre « Hostie ils peuvent me faire ce qu'ils veulent pis personne le saurait », j'avais aucune carte, pas de cell, fuck all. J'essayais de penser à autre chose, mais tout ce qui se passait dans ma tête c'était des scénarios de viol, c'était terrible... j'avais fucking peur.

— Tabarnac...

— Après un bout, ils sont revenus pis ils m'ont amenée à un poste, celui du centre-ville je crois... J'essayais de décider quoi faire dans ma tête, genre comment agir avec eux pis toute, mais j'avais aucune idée... J'ai juste continué à rien dire pis à

ravaler mes émotions. Ils m'ont installée dans une petite salle avec pas de fenêtre, beige, pis là ils m'ont enlevé mes tie-wrap... Ils sont sortis pis that's it, je savais trop pas à quoi m'attendre. Je voulais juste aller me coucher dans mon lit, mais je pouvais pas, à la place j'étais dans une fucking salle d'interrogatoire... Après genre une heure et demie une fille arrive avec un café. Elle s'assoit à la petite table pis me fait signe de m'asseoir. Elle me dit genre « Tu dois être fatiguée, tu veux un café ? Désolée pour tout ça, blablabla »... C'était clairement le bon cop...

— Faque ils font ça pour vrai?

— Ça a l'air. Elle m'a escortée aux toilettes. Elle était comme « je comprends que t'as pas nécessairement envie de parler, mais nous on doit faire notre travail, tout ce qu'on demande, c'est ta coopération. Tout ce qu'on te demande, c'est de nous dire si tu reconnais le monde sur ces photos-là. Après, tu vas pouvoir partir » Pis là elle me montre des photos de manifs avec plein de monde, pis elle pointait du monde en me demandant leurs noms. À un moment donné, je reconnais un des gars de la gang du Palais des congrès...

— Sérieux? Qui ça?

— Le dude avec le mohawk. J'ai rien dit, mais j'imagine que ça a paru parce qu'elle est ressortie pas longtemps après en me demandant si j'avais besoin de quelque chose. J'ai dit « Mon cell », mais apparemment ils l'avaient barré dans un coffre qu'ils pourraient pas rouvrir avant vingt-quatre heures ou je sais pas trop...

— Faque les textos inquiets que je t'ai envoyés, c'est la police qui les a reçus?

— J'imagine! Anyway, je savais pas mal ce qui allait arriver éventuellement : le bad cop. Là j'ai attendu encore plus longtemps, je commençais à avoir faim en crise.

C'est clairement une forme de torture, de faire attendre le monde de même... C'est tout juste s'ils font pas jouer du métal dans le tapis en flashant les lumières pour pas que tu dormes ! Faque là, le dude arrive, un genre de gars tough, musclé pis un peu douchebag... Il est comme « Bon, là, Sophie, commence à être temps que t'arrêtes de nous niaiser. » Je dis rien, il ressort les photos : « Le gars, là, on le sait que tu le connais. T'es mieux de nous dire son nom, sinon... Eille, regarde-moi quand je te parle ! Ce gars-là, il est accusé de voie de fait envers un policier. C'est grave, ça. Faque, si tu veux pas qu'on te considère comme complice dans cette affaire-là... » Il est retourné s'asseoir puis il me fixait, comme s'il attendait quelque chose de moi. Pis là il a dit d'un ton crissement fier de lui « Si tu le connais pas, comment ça se fait qu'il était chez vous ? » Là il me sort une photo du gars — je sais toujours pas son nom, pour vrai — *devant chez nous* !

— Han?! Quand ça ?

— J'imagine que c'était après le Palais des congrès...

— Eille, j'étais là moi aussi ! s'exclama P-A. Mais genre, ils te surveillaient?

— Ben, je pense plus qu'ils surveillaient les autres gars, mais... Anyway. Là, j'ai vraiment pas aimé ça, tout à coup je me posais un million de questions genre, ça fait combien de temps qu'ils me surveillent, qu'est-ce qu'ils savent, quelles preuves ils ont, toute ça. Ça fait deux ans que je manifeste souvent, j'imagine qu'ils m'ont déjà prise en photo. Mais là... C'était autre chose. J'ai continué à dire que j'allais rien dire avant d'avoir parlé à un avocat. Il avait l'air en tabarnac, faque là je me suis dit qu'il voulait que je parle, mais qu'il avait probablement rien de concret contre moi, pis que c'était pour ça qu'ils voulaient pas que je parle à un avocat. Là, il était comme

« OK, tu veux jouer ça de même... » pis il est parti. Juste avant qu'il sorte, j'ai dit « Est-ce que je peux ravoir mon cell ? » Il s'est retourné, il m'a regardé pis il est sorti sans rien dire. Rendue là, j'avais fucking faim, j'avais aucune idée de l'heure, pis je commençais à être vraiment fatiguée. Là, ça a pris encore du temps, des heures je dirais, pis je commençais à capoter, tsé quand ton cerveau spinne tout seul tu te mets à avoir des idées weirds pis tu commences à douter de toute...

— Right.

— Je me raccrochais à l'idée que s'ils me laissaient pas parler à un avocat, c'était parce qu'ils avaient pas le droit de me faire ça. Clairement ils voulaient m'intimider... Faque la policière est revenue me porter à bouffer pis m'escorter aux toilettes. J'ai mangé, mais j'ai rien dit pendant qu'elle bullshitait encore du stock. J'avais vraiment envie rendue là de la baver, mais j'avais peur de me tirer dans le pied par mégarde, tsé comme dans les films avec le policier qui est fucking bon pour faire parler le monde pis qui les prend au piège, ben je voulais pas faire ça pis je me disais que la meilleure chose à faire, ça restait de rien dire. Sauf pour demander mon cell, mais elle a pris un air compatissant pour dire que c'était impossible de me le redonner en ce moment, que s'ils pouvaient le faire, ils le feraient, pis toute. Elle me jasait ça pis à un moment donné elle est comme « je sais pas pourquoi tu t'entêtes à le protéger... ça serait pas ton chum par hasard ? »

— Ah ouin?!

— Je sais! Non pour vrai j'ai éclaté de rire dans sa face, j'ai pas pu m'empêcher, c'était trop absurde comme question. Genre directement elle saute à cette conclusion-là ? Anyway, elle a dit « pourquoi tu trouves ça drôle ? » J'ai encore demandé de

parler à un avocat. Après, c'est toute pareil, j'ai juste attendu fucking longtemps, j'avais mal partout pis j'étais fatiguée du crisse, pis je me demandais combien de temps je pourrais tenir comme ça. Mais, à un moment donné, un policier est entré, il m'a dit de le suivre, je lui ai demandé où on allait mais il me répondait pas, ils m'ont amenée dans une autopatrouille, j'ai demandé mon cell, pis ils m'ont dit que je pourrais passer le chercher le lendemain, pis là il faisait déjà sombre, j'étais trop fatiguée, mon cerveau marchait pus, je me fais reconduire je sais pas où, je connaissais pas trop les autoroutes qu'on a pris, mais éventuellement on s'est parké dans un coin louche, quelque chose entre la campagne pis la banlieue, j'ai demandé on était où, pis il a juste dit « Fait attention à toi, là, Sophie » pis il est parti.

— Ben voyons!

— J'étais comme fucking rassurée d'être sortie de là, mais en même temps je tremblais pis je me sentais pas bien, genre j'avais peur de m'évanouir ou de vomir ou je sais pas... faque je savais pas j'étais où pis j'avais pas de cell pis il faisait noir, j'étais fatiguée du crisse pis je savais pas quoi faire. J'ai marché jusqu'à ce que je trouve un dépanneur, j'ai demandé si je pouvais utiliser le téléphone. Le commis, c'était un ado de genre dix-sept ans, m'a regardé genre « Voyons que t'as pas de cell »... J'en revenais pas parce qu'il avait aucune idée de ce qui venait de se passer, pour moi c'était crissement important pis toute, une des pires affaires de ma vie, pis lui il avait aucune idée... Je sais pas, c'était tellement horrible que j'avais l'impression que c'était genre, du domaine public, comme si tout le monde allait savoir ce que je venais de vivre... Anyway, j'appelle ma mère, parce que c'était le seul numéro que je connais par cœur, pis à la seconde où elle a décroché je me suis

mise à brailler comme une conne, le commis comprenait rien, ma mère non plus... Il a fallu que je demande au gars on était où (fucking LAVAL) pis il a trouvé ça fucking weird... Faque ma mère est venuee me chercher de Valleyfield pis pendant que je l'attendais devant le dep, le gars est venu me donner une kit-kat.

— Oooooonnnnn ! glissa P-A, attendri.

— Je sais! Il a même dit « Je t'aurais ben payé une bière, mais j'ai pas l'âge ». J'étais comme « Heu, merci » pis j'ai mangé la kit-kat en attendant ma mère. Elle est arrivée pas longtemps après, on est retourné à la maison pis on a écouté des shows de cuisine jusqu'à ce que je m'endorme.

— Shiiiiit... Tu lui as dit quoi, à ta mère ?

— Ben, que la police m'a pognée dans une souricière, genre... Je veux dire, elle sait pas que... Elle sait que je m'implique pas mal, que je manifeste, tout ça, mais pas jusqu'à quel point, mettons. Je veux pas qu'elle s'inquiète.

— Ouin. Moi non plus, j'ai pas dit à mes parents que j'avais été arrêté... Pas tant pour pas leur faire peur que pour pas qu'ils capotent parce que leur fils chéri est devenu un anarchisse!

— Imagine! blagua Sophie, en écarquillant les yeux.

— Non mais, pour vrai... t'es vraiment bonne de... ben, de pas avoir... craqué.

Son sourire baveux apparut sur son visage.

— Je suis sérieux! Moi, quand... commença-t-il en se demandant s'il devait raconter son expérience, quand je me suis fait arrêter, j'étais fucking stressé, mais en même temps j'étais crissement primé, genre « Ils mangeront de la marde, je vais pas collaborer ».

Il baissa le regard.

— Mais rendu devant le policier qui me posait des questions, c'est... ben, c'est comme tu disais, j'ai commencé à douter de toute pis... J'ose pas imaginer ce que j'aurais fait dans ta position...

— Qu'est-ce tu veux dire?

— Ben, moi, dès qu'on me demande quelque chose, c'est comme si j'étais pas capable de dire non. Genre, je suis pas capable de regarder quelqu'un dans les yeux pis de continuer à dire non. Genre là, le flic me posait des questions, pis au lieu de pas répondre comme toi, de pas coopérer, je me suis dit que j'avais rien à cacher pis j'ai répondu à ses questions... Mais tout de suite après, j'étais comme « Pourquoi j'ai fait ça? Pourquoi j'ai juste pas dit que je dirais rien si j'avais pas un avocat? » Ça me gosse depuis deux semaines...

Il fixait sa bouteille de bière. Elle l'observa un moment, puis se leva en souriant.

— Viens-t'en, on va aller prendre une marche. T'es capable de marcher?

— Surement...

Elle tendit la main comme pour l'inviter à danser.

— Le docteur a dit « repos complet », faque j'ai pas pris de chance.

Dans l'entrée, P-A glissa ses pieds dans des gougounes en plastique et mit des lunettes *aviator* de pharmacie. Sophie enfila ses espadrilles et ils sortirent.

— Je pense que j'aurais pu bouger plus, tsé, faire des affaires au lieu de rester chez nous, mais j'avais peur de genre, me re-péter les côtes, expliqua-t-il en barrant la porte.

Sophie secouait la rampe en fonte d'un air inquiet.

- Ton escalier est vraiment épouvantable.
- Jamais remarqué.

Trois écureuils fuirent devant eux et grimpèrent à un gros chêne, leurs petites griffes crissant sur l'écorce.

- On fait quoi? On a-tu une *quest* en particulier?
- Ben non. Fais-moi visiter le quartier.
- Par là.

Ils montèrent vers Ontario. De gros nuages gris s'élevaient au-dessus de leurs têtes.

- Je dormais mal à cause de ça, aussi, genre j'avais tout le temps peur de faire un faux mouvement pis gâcher la guérison. Pis, je sais pas, l'idée que mes côtes étaient cassées, en dedans de moi, ça m'écœurait.
- Je comprends! fit-elle en frissonnant.

Une trentenaire blonde graissait la chaîne de son vélo sur le trottoir devant chez elle. Des éclats de rire leur parvinrent d'un balcon au troisième étage.

- Eille, il se passe quoi avec votre chambre à louer?
- Javier a trouvé quelqu'un! Une violoniste du Nouveau-Brunswick. Elle emménage la semaine prochaine. On va pendre la crémaillère!

P-A s'arrêta devant une cantine à la devanture ornée d'épaisses lignes blanches et orange.

- Ça, c'est la place qui fait les meilleurs steamés en ville. Mais leur poutine est dégueulasse, ajouta-t-il à voix basse.

Ils ressortirent quelques minutes plus tard sur Ontario et dégustèrent leurs hotdogs sur le trottoir.

— Il y a pas de ketchup? demanda Sophie, la bouche pleine, en tassant le chou avec son index.

— Il y a jamais de ketchup dans les *all dressed*...

— Ben là, *all dressed*! Me semble ça veut dire : toute!

Une vieille Corolla passa rapidement en laissant échapper par ses fenêtres baissées un techno hyperactif.

— J'ai envoyé un CV, ce matin!

— Nice! Je suis sûr que tu vas trouver vraiment vite, tu vas voir.

Elle fit une boule avec son papier grassex, le lança dans une poubelle et s'essuya les doigts sur sa robe, puis, d'un geste nonchalant, glissa sa main dans celle de P-A. Ils firent quelques pas sans parler.

— T'es vraiment trop grand.

Elle lâcha sa main et lui prit le bras.

— Bon, tu veux aller au parc ou manger une crème glacée?

— Dude, les deux.

Devant le comptoir vitré de la crèmerie de la place Valois, ils observaient les variétés de crème glacée, de sorbet et de gelato.

— Une grosse molle vanille, s'il te plait, commanda P-A.

— T'as tout ce choix-là, pis tu commandes une molle vanille? s'insurgea Sophie.

On peut-tu faire des mélanges? demanda-t-elle ensuite au commis, un gars tatoué avec des stretches.

— M'en occupe, déclara P-A en sortant son portefeuille.

— Quand même, reprit-elle tenant la porte avec son pied, ça en dit beaucoup sur toi, tu penses pas?

Son sourire baveux illuminait son visage.

— Je reste fidèle aux classiques.

Il lécha la tour de crème glacée qui s'affaissait sous son propre poids de façon à la redresser sur le cornet.

— Mais comment tu sais que tu manques rien de meilleur?

— Je pense pas que pistache/gomme baloune soit meilleur...

— Ben là, pas *ensemble*! C'est juste moins plate que deux boules de la même saveur.

— Hostie de qweirdo.

Derrière la clôture de fonte qui ceinturait le parc, trois gars s'échangeaient un frisbee alors qu'un labrador blond courait de l'un à l'autre. La tour penchée du Stade olympique s'élevait à l'horizon.

— L'hiver, ils construisent une patinoire ici, pis je viens jouer au hockey.

Un pinscher nain jappa alors qu'ils s'approchaient de l'endroit où ses maitres étaient installés. P-A enleva ses gougounes. Sophie fit quelques pas et s'effondra au sol.

— C'est tellement nice, du gazon.

P-A s'assit doucement à ses côtés, jambes tendues devant lui. Elle s'assit en tailleur en ramenant les pans de sa robe entre ses jambes.

— Ça va?

— Je suis un peu raide, mais ça va.

Il s'allongea sur le dos. Sophie se coucha sur le ventre, le menton dans les mains et le visage à quelques pouces de celui de P-A. Elle l'observait en souriant.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien. Je te regarde.

Lentement, P-A s'approcha d'elle et ils s'embrassèrent.

— C'est de quel côté que t'as mal?

Elle l'enjamba et se coucha à côté de lui, sa tête sur son épaule.

— Ça fait-tu mal?

— Non.

Il voulut ramener son bras pour l'étreindre mais dut retenir son mouvement.

— Aow. Ça, ça a fait mal.

— On va rester de même, d'abord.

— C'est plate, j'aimerais ça te prendre dans mes bras.

— Moi aussi.

De sa main il lui caressait le dos, les épaules, les côtes, et il regardait des nuages gris s'empiler à l'horizon loin, loin au-dessus du parc. La poitrine de Sophie se soulevait doucement contre son torse. Une légère odeur de sueur montait de leurs corps. Il remonta sa main et toucha ses cheveux, puis lui donna un baiser sur la tête.

— C'est qui, tu penses, lui?

— Qui ça?

Il leva la tête vers un homme qui se faisait bronzer en speedo.

— Il y a toujours un dude ben trop bronzé qui fait le bacon, genre, dans chaque parc à Montréal. C'est qui ce monde-là? Il fait quoi après le parc?

— Right. Est-ce qu’il retourne nourrir ses douze chats ou ben s’il va dans un cinq à sept avec des collègues?

— Peut-être qu’il va faire du bénévolat dans un centre de soins palliatifs.

— Peut-être qu’il regarde en boucle des reprises de *Radio-Enfer*.

Sophie éclata de rire.

— Wow.

À quelques mètres de là, le labrador blond, frisbee dans la gueule, s’enfuyait de son maitre.

— Sirop, non! *Sirop*, ici!

Il branlait la queue, tout excité, et sprintait en larges arcs de cercle entre les gens dispersés dans le parc. Sophie se releva et s’installa à quatre pattes au-dessus de P-A.

— Attention, murmura-t-il.

Elle l’observait en souriant, sans bouger, puis lui donna trois becs saccadés.

— C’est quoi, cette face-là, lui demanda-t-elle ensuite. Ah shit, c’est-tu bizarre, ce que je fais? Ouin, c’est bizarre, han? Fuck.

L’air soucieux, elle s’écarta et se rassit dans l’herbe.

— Un peu, mais c’est correct, lança P-A en riant. Ça va?

Il s’approcha et l’embrassa maladroitement.

— Lève-toi, je veux te prendre dans mes bras.

— OK! C’est le côté droit, han?

Elle vint se blottir contre son corps; il referma les bras sur elle, une main sur sa nuque, l’autre sur son épaule, la joue collée à ses cheveux.

— Eille, un jour, quand t’auras pas les côtes cassées, tu me feras spinner comme dans les films.

— Certain.

Ils restèrent ainsi un long moment. Plus loin, l'homme qui se faisait bronzer se tourna sur le dos. À l'ouest, les hauts nuages gris foncé s'avançaient vers eux.

— On est-tu loin de chez vous? Faut que je pisse.

De retour à l'appartement, Sophie amena son sac dans la cuisine et en sortit son portable. Appuyé dans le cadre de la porte du balcon, P-A observait un drap flotter sur une corde à linge. Un vent lourd et humide s'était levé; d'inquiétants nimbostratus bloquaient la moitié du ciel.

— Il va mouiller! lança-t-il en se retournant.

Sophie brancha son ordinateur dans la rallonge qui trainait sur le plancher de la cuisine.

— Faut que tu m'aides. J'essaie de sélectionner mes photos, pis j'en ai trop.

— Pas de trouble.

— T'as trouvé ce que tu voulais faire?

— Je sais pas, je pense... En tout cas, j'ai une idée. Tchèque.

Il décroisa les bras et tira une chaise. Elle ouvrit le dossier **FévrierMars_2012** et fit défiler les photos : plusieurs d'entre elles avaient été publiées sur Facebook et documentaient des manifestations et des assemblées générales.

— Tsé, au début, je prenais surtout des photos, mettons, pour témoigner de ce qui se passait, pour qu'on s'en rappelle... Genre... Mais je savais pas trop pourquoi... C'était juste nice de voir comment le monde s'organise... l'espèce de mouvement collectif était crissement le fun. Mais ça fait pas une œuvre, je veux dire, tout le monde prenait des photos...

Elle ouvrit un autre dossier : **Avril_2012**. P-A se releva pour lui servir un verre d'eau.

— Je t'avoue que je suis impressionné par le niveau d'organisation de tes fichiers.
J'aurais pas cru ça.

Un chien jappait depuis plusieurs secondes quand retentit un fort « Ta yeeule! » dans la ruelle. « Arrête! Enweille, en dedans! »

— Merci! Je suis full fière... Tchèque, là, en avril, avec l'intensification de la grève, j'ai continué à « documenter » sans trop savoir pourquoi j'accumulais tout ça, je me suis mise à prendre des photos de la police, mais aussi de shits pas rapport, genre des affaires qui trainent à terre ou des détails dans le décor...

Une affiche de théâtre à travers un échafaudage compliqué. Un trottoir bondé malgré une pancarte de carton disant « Trottoir fermer ». Un vélo rouillé à la roue avant déformée par la pelle d'une déneigeuse. Un tas de couvertures sales dans l'entrée secondaire d'une boutique. Un énorme trou rectangulaire occupant tout un pâté de maisons, des pelles mécaniques, une toilette chimique, des poutres en métal empilées.

— La fameuse photo du pigeon mort...

— C'est une de mes préférées! Anyway, j'ai passé une bonne partie du mois à prendre en photo *autre chose* que la grève, finalement...

Elle ouvrit le dossier **Manifsdesoir_medley_2012**, qui contenait des clichés de scènes d'émeute dans un environnement urbain menaçant et claustrophobe, couleur gyrophares et obscurci par les gaz lacrymogènes; des portraits de blacks blocks masqués, de grévistes menottés sur le trottoir; mais d'autres photos montraient des carrés rouges s'embrassant, fumant des cigarettes, distribuant des bouteilles d'eau, buvant des bières.

— Ça aussi, c'est une de mes préférées, fit Sophie, devant un gros plan de Véro, immédiatement reconnaissable à ses grands yeux verts malgré le foulard remonté sur son nez.

Sa longue tresse pend sur son épaule; des cheveux rebelles sont plaqués sur son front, sous son masque de ski; des petits plis autour des yeux et du nez indiquent qu'elle sourit. Derrière elle se dressent un mur gris quelconque, ainsi que quelques silhouettes floues, encapuchonnées, baignées d'une lumière colorée et irrégulière.

— C'est vrai que c'est une bonne photo.

D'autres clichés défilèrent à l'écran : un gars au nez ensanglanté qui rit aux éclats. Quatre manifestantes menottées, assises sur un rebord de trottoir; une des filles posant la tête sur l'épaule de son amie.

— Eille, c'est moi!

La photo montrait P-A, perdu dans ses pensées et immobile, à quelques mètres du brasier dont la lumière dansait sur son corps; en avant-plan, des grévistes qui gesticulent; en arrière-plan, une foule indéfinie.

— C'est nice, han?

Elle ouvrit ensuite le fichier **Ciels_2012**, qui consistait en une collection de clichés du ciel à différentes heures du jour et de la nuit et dans des conditions météorologiques diverses.

— Ouin, je t'ai vu prendre des photos du ciel une couple de fois, j'étais comme « han? » J'avoue que je comprends toujours pas trop...

Un croissant de lune pâle dans un ciel indigo, vierge de tout nuage sauf un tout petit, calé dans un coin. Un ciel uniformément gris, comme un torrent de nuages se chevauchant les

uns les autres. Un ciel azur strié de longs filaments blancs, le soleil hors-champ. Un ciel d'encre sur lequel percent quelques étoiles floues à travers les altocumulus.

— Ouin, moi non plus... mais à y penser, je pense que ce qui m'attirait là-dedans, c'était l'espèce de contraste entre ce qui se passait dans la rue pis ce qui se passait – rien – dans le ciel. Mettons, si je fais juste utiliser les premières photos, mon truc ça va être, en gros, un photoreportage de la grève, ce qui m'intéresse pas... Faque si j'ajoute ça, ça donne une autre dimension à l'œuvre... Laquelle, je sais pas, mais... ajouta-t-elle en riant.

P-A observait les photos sans trop savoir quoi penser. Sophie cliqua sur le dossier **Intime_2012**. La cuisine encombrée de vaisselle sale et de bières vides, dans une douce lumière matinale. La ruelle, le soir, le balcon arrière, quelques vélos appuyés sur la clôture. Le coin d'un mur pâle à sa jonction avec le plafond, sur lequel le plâtre crée des motifs irréguliers.

— Je sais pas trop quoi penser des photos de pièces vides... lança Sophie distraitement.

Une baignoire pleine d'eau grise, un pain de savon minuscule, mousseux, une céramique qui renvoie la lumière. **[Sim : un petit apéro au parc à mon retour?]**

— As-tu envie de rencontrer mon coloc réac qui vit une rédemption?

— Ben oui! Ça lui tente-tu de me rencontrer?

[P-A : Certain! Soph est ici, on peut se gâter un souper aussi] À travers une porte entrebâillée, le salon, un sofa, une bibliothèque, des rideaux tirés. La chambre de Sophie, le lit défait, des vêtements sur le plancher.

— Pourquoi le noir et blanc?

— Je sais pas... Ben, en fait, à notre premier cours de photo, on apprend à shooter en film en noir et blanc, pour avoir les bases... Je sais pas, pour moi c'est nostalgique... Ça fait voir le monde différemment. Ah! à partir d'ici, il y a du monde...

Dans l'obscurité, un plan large du salon, Dan couché sur le sofa mauve, P-A sur son matelas de sol à côté de la table à café. **[Sim : perfecto je passe au dep pis je vous rejoins là-bas autour de 5 h 15]** Véro, ses vêtements noirs enfarinés, penchée sur un gâteau dans lequel elle enfonce un cure-dent. Couché sur le divan jaune, Javier qui lit, les jambes croisées sur les genoux de Patrick, qui regarde son cellulaire. Debout dans la cuisine, café à la main, Myriam, souriante, qui fait un doigt d'honneur à la caméra. La chambre de Sophie, au petit matin, le torse poilu de P-A, endormi, dépassant des draps, le bras droit pendant du lit à l'horizontale.

— T'étais vraiment cute!

— Merci...

— C'est genre la dernière photo que j'ai uploadée avant qu'ils me volent ma caméra... Faque, c'est ça!

— Nice! Faque tu veux faire quoi, avec ça? Je veux dire, comment je peux t'aider?

Elle resta immobile un long moment, puis croisa ses jambes sous la table.

— Je sais pas exactement. Tsé, toutes ces photos-là, je les ai prises de même, tsé, de façon un peu... aléatoire? Non... Mettons, sans intention claire. C'est pas une œuvre, c'est juste plein de photos. Maintenant que j'en ai accumulé une batch, il faut que je choisisse, pis c'est tough, parce que dès que tu choisis, tu donnes un sens au chaos... Juste en parler comme ça, ça aide.

Sophie se balançait en silence pendant que P-A mordillait ses cheveux.

— Avas-tu une idée pour un titre? demanda-t-il finalement.

Une voiture passa en vrombissant dans la ruelle; une voix hurla « Eille, le malade! » Sophie parut n'avoir pas entendu la question de P-A, mais répondit quelques secondes plus tard.

— Aucune crise d'idée.

Elle soupira, tourna les yeux vers lui, puis rit.

STATUT FACEBOOK DE P-A GAUDET

16 JUIN 2012 16H38

Salut Facebook, comment ça va? T'as l'air de moins t'occuper de la grève de ce temps-ci, pis je comprends, fait beau, il y a des festivals (festivaux?) pis des vacances à prendre. Moi je suis en vacances forcées (merci à la matraque d'un policier), faque j'ai en pas mal de temps pour penser, faire le point sur la situation, essayer de comprendre.

En m'ostinant ici pendant tout le long de la grève (pis en me retournant dans mon lit en argumentant mentalement avec Jean Charest), je lisais les textes progrève en me disant que ça avait ben du bon sens, mais chaque fois que j'allais essayer de convaincre quelqu'un, ça marchait pas. Pourquoi? Les arguments étaient pourtant bien documentés, bien présentés. Toute personne raisonnable devrait forcément être d'accord. I wish...

J'ai tellement recherché l'idée qui permettrait un accord complet au sein de la société, mais je l'ai jamais trouvé. J'ai réalisé que le consensus était impossible et la grève l'a montré : dans tous les groupes d'amis, les familles, on avait beau argumenter, on ne pouvait se mettre d'accord. Parce que le monde est stupide? Pas assez éduqué? Non : parce qu'on est tous différents. Mais alors : comment ne pas tomber dans le relativisme? Comment différencier des propos et des idées dangereuses, et des propos avec lesquels on est simplement en désaccord?

Plus j'y pense, moins je comprends. Plus je creuse, plus j'ai de questions. En sociologie, on a tendance à observer les choses d'un point de vue élevé, en surplomb. D'analyser les sociétés dans leur globalité, ou par sous-groupes; on observe, on compile des statistiques, on propose des hypothèses, on tire des conclusions. Mais les groupes qu'on observe sont aussi composés d'individus, et là j'ai l'impression de ne plus comprendre. Les mêmes faits sont expliqués différemment par la psychologie et la sociologie, par exemple. Qui a raison? Les deux? Comment affirmer que telle personne agit *pour telle raison* plutôt que pour une autre? Même chose pour un groupe : pourquoi la grève a levé autant? Il y a des raisons socio-économiques, politiques, personnelles, etc. Qu'est-ce qui fait que quelqu'un est pour ou contre la grève? Son intelligence? Son éducation? Sa sensibilité? Son caractère? Sa nature? Rien de ça, et tout ça à la fois? Si rien n'est absolu, alors qu'est-ce qui fait que je reste profondément convaincu que la grève était justifiée et l'est encore? (elle n'est pas terminée, ne l'oublions pas!)

Bref, il y a rien qui est réglé, pis je suis encore plus mêlé qu'avant. Mais ça, c'était toujours quand j'étais tout seul devant mon ordi, tout seul dans mon lit, tout seul dans ma tête. Mon incertitude, je l'oubliais à la seconde où je mettais le pied dans la rue, ou que je retrouvais les camarades à l'UQAM, ou mes nouveaux amis de manifs de nuit. Avec tout ce beau monde-là, toutes mes questions prenaient le bord, parce que tout à coup j'avais la certitude que ce qu'on faisait, c'était fucking nice.

C'est ça que je voulais dire, me semble. Grévistes, je vous aime.

COMMENTAIRES

Simon Leduc-Chamberland : T'as vraiment eu trop de temps libre pendant ta convalescence lol

Simon Leduc-Chamberland : et trop d'oxycodone...

P-A Gaudet : blâme pas la drogue, elle m'a rendu de fiers services!

Marianne Tran-Turcotte : P-A, je partages ça direct!

Véronique Lapolice : *emoji de cœur* *Emoji de cœur* *Emoji de cœur*

Sophie So-So : quétaine HAHA

Sophie So-So : Non pour vrai (je sais pas pourquoi j'ai dit que c'était quétaine dsl) je pense que ce qui va rester de la grève c'est ben moins les gains politiques concrets (si jamais ça débouche) que juste le fiat que le monde ont catché qu'ils pouvaient faire des affaires fucking nice quand il prenennt le temps de se mettre ensemble pis d'essayer d'être craétif, ça je pense à long terme c'est beau mieux que si on avait bloqué la hausse

Sophie So-So : ark mes fautes faut vraiment que je prenne le temps de me relire hahaha

P-A Gaudet : c'est correct, j'aime ton enthousiasme! *emoji de clin d'œil*

Jo et Pat entrèrent sans cogner et crièrent « Bonne Saint-Jean, les boys ! », une caisse de vingt-quatre Labatt bleue dans les mains. P-A et Sim se dépêchèrent d'aller les accueillir.

— On va aller mettre ça au frette !

Sophie resta un peu plus loin dans le corridor, ses mains dans les poches arrière de son short en jeans.

— Attends un peu, fit Pat en fouillant dans son sac à bandoulière.

Il déposa une canette de Molson Canadian sur la caisse de bière.

— Juste une ? blagua Sim.

P-A se rapprocha de Sophie.

— Il y a quelques années, on allait au chalet des parents à Jo pour la Saint-Jean, pis Sim avait pris de la Canadian à l'épicerie.

— C'est une HONTE! lança Jo en tapant les fesses de P-A.

Elle le frappa mollement sur l'épaule.

— Merci de m'expliquer les inside jokes.

Ils les suivirent au salon.

— Pis, c'était pas trop dur de vous parker ?

Debout au milieu de la pièce, Pat roulait les manches de sa chemise en paisley.

— Pantoute.

La chasse d'eau se fit entendre et Jo sortit de la salle de bain.

— Le trafic sur la 10 était terrible ! Eille, ça faisait longtemps que j'étais pas venu!

Il alla sur le balcon. Sim distribua des bières et plaça les canettes dans le réfrigérateur tandis que les autres débouchaient les leurs.

— Sont donc ben gros, vos écureuils ! remarqua Jo en rentrant à l'intérieur.

Quand tout le monde fut installé au salon, Sim leva sa bière.

— Eille, je suis ben content de vous voir, guys !

— Santé !

— Bonne Saint-Jean!

P-A tira deux chaises de la cuisine vers le salon pour Sophie et lui. Jo s'assit à côté de Sim en lui tapant la cuisse.

— Jo, Pat, je vous présente Sophie. Sophie : Jo, Pat.

Ils trinquèrent à nouveau. Elle ramena une jambe sous ses fesses et P-A croisa sa cheville sur son genou.

— Pis, en forme ? demanda-t-il à Pat, assis en indien sur le coin du sofa.

— Correct, toi ?

— Moi ça va, là, je sors d'un mois de convalescence...

Sim se tourna vers Jo, qui retira sa casquette de baseball pour passer sa paume sur son crâne rasé de près.

— Andrée est pas venue?

— Ben non, elle pis ses amies sont au chalet de mes parents. Tchèque.

Il appuya sur l'écran de son cellulaire et le tendit à Sim.

— Hé my my! lança Sim, impressionné, ça c'est du poisson! P-A, regarde ça!

— Ei-ei-eille, un peu de respect pour ma blonde!

— Je peux voir? demanda Sophie en se penchant.

Sur l'écran de son téléphone, un groupe de filles en habits de pêche, devant un chalet rustique, brandissaient fièrement un long poisson.

— Nous autres, on passe quelques jours là-bas pis on pogne à peine quelques crapets, pis elles, elles se tapent une énorme ouananiche?! s'étonnait Pat en riant.

Eille, ça dérange-tu si je fume?

Il sortit son paquet de tabac et roula une cigarette.

— Faque, Sophie, comment t'as rencontré P-A? dit-il sans lever les yeux, un filtre entre les lèvres.

— À l'Assemblée générale de déclenchement de la grève de l'AFESH.

— Mon association étudiante, précisa P-A.

Jo se rendit au réfrigérateur et ramena cinq bières qu'il déposa sur la table du salon. Sim leva les jambes pour le laisser se rasseoir.

— Pis toi, la nouvelle job? Ça va toujours?

— C'est *intense*, man! J'ai vraiment pas le temps de m'emmerder.

— Bon, tant mieux.

Pat alla s'accoter sur la porte du balcon. Quelque part dans la ruelle, un barbecue à charbons produisait une fumée abondante et odorante.

— Faque toi aussi t'étais pas mal impliquée? As-tu un cendrier?

— Dude, c'est elle qui m'a radicalisé!

P-A vida sa canette d'un trait et la lui lança. Il se pencha pour la ramasser, cigarette entre les lèvres.

— J'étais dans le black block avant que ça soit cool, blagua Sophie en pivotant sur sa chaise, jambes écartées et avant-bras sur le dossier.

Jo replia ses bras musclés au-dessus de sa tête et joignit les mains sur sa nuque. Sim l'écoutait en fixant le plancher, les paumes enfoncées sous les aisselles.

— Mais tsé, c'est rough, là, les jeunes, il y en a qui sont cools, pour vrai, c'est juste qu'ils ont été pas chanceux, mais il y en a d'autres que, mettons, c'est plus tough d'être... d'avoir de l'empathie, on va dire. Genre, tu tchèques le dossier pis tu vois qu'il a violé sa sœur, t'es comme « ouin, je vais peut-être être moins smatte avec toé ».

— Ciboire...

Sim tira sur sa chemise colorée, qui remontait sur son ventre. Pat tassa les longs cheveux qui tombaient sur ses yeux et alluma une cigarette. P-A tourna sa chaise et étendit devant lui ses longues jambes.

— Elle est barrée du centre-ville, à c't'heure.

Sophie se tourna vers P-A, sourcils froncés, lèvres pincées.

— Sérieux? demanda Pat en expirant une bouffée.

— C'est pas comme si j'allais chiller là souvent anyway...

Elle haussa les épaules. Jo fit craquer ses jointures.

— Mais bon, c'est ça, reprit-il, c'est pas vraiment de l'intervention, je suis comme un peu garde de sécurité, mais au moins j'ai le pied dans la porte, pis je peux déjà commencer à nouer des relations avec les jeunes...

— Faque t'aimes ça? C'est ça l'important, man.

— J'aime mieux ça me faire traiter de pédophile pis de nègre par des jeunes un peu fuckés que d'écouter des adultes me parler de —

— Ils te traitent de nègre?!

— Ah oué, big time! répondit-il en riant. Mais bon, tu peux pas le prendre personnel, tsé, faque...

Il haussa les épaules et se gratta le triceps gauche.

— Il se passe quoi, là, avec la grève? demanda Pat en s'asseyant sur le sofa, obligeant Jo et Sim à se coller. On en entend moins parler.

P-A se retourna. Sophie fit pivoter sa chaise avec de petits pas sur le bout des orteils.

— C'est un peu mort, là...

— La CLASSE fait sa grande tournée panquébécoise de propagande... lança Sophie en roulant les yeux.

— Mais moi j'étais blessé, faque j'ai pas pu manifester, pis Soph elle elle avait plus le droit, faque, on est pas les seuls dans cette position-là, tsé, c'est sûr que la mobilisation est plus dure.

Jo ouvrit une autre bière. Sim poursuivait.

— En tout cas, je suis content pour toi, man, je sais que tu trouvais ça rough... Moi aussi, dans le fond, je comprends, je viens comme juste de réaliser que j'aimais pas tant ma job...

— Man, le réaliser, c'est la moitié du chemin!

— Mais pourquoi c'est si dur? Genre, je voulais pas l'admettre.

— Parce que ton égo, c'est un hostie de douchebag, that's it...

Sophie se tourna vers P-A.

— Yves pis les autres ils continuent, mais ils sont genre cent cinquante, faque...

— Ça va reprendre à la rentrée, j'ai confiance.

Il leva le poing. Sophie haussa les sourcils.

- Pas sûre...
- Faque t'es à l'UQAM toi aussi? demanda Pat.
- Ouin, ouin. Je fais un bac en arts visuels. Toi, heu, tu fais quoi?
- Officiellement, ça s'appelle de la « médiation culturelle »... En gros, j'organise des affaires genre musique, théâtre, performance, whatever.
- C'est-tu le fun?

Jo faisait tourner sa casquette sur son index en écoutant Sim.

- Quand tu y penses, là, les jeux vidéo, c'est crissement une activité... vide. T'as des petits rushes de dopamine une fois de temps en temps, mais that's it. Ça donne rien, genre, concrètement. Quand j'étais vraiment dedans, j'avais l'impression que c'était la chose la plus importante au monde, tsé, mais avec un peu de recul... Joues-tu encore gros, toi?
- Non, man... Ben, une fois de temps en temps avec Siniša on joue à *Smash*, mais sinon... Andrée est vraiment pas gameuse, tsé. Eille, elle m'a amené faire du Pilates, l'autre fois : dude, ça m'a décâlicé.
- C'est pas genre pour les madames de quarante ans?
- En tout cas, c'est pas pour les joueurs de hockey, lâcha-t-il en éclatant de rire. Je suis comme un porc, là, j'étais quasiment gêné... Andrée elle était crampée, man. Eille, je veux pas être responsable de ta rechute, mais on se fait-tu une petite game?

Sim alluma la télévision en mis en marche le PlayStation.

- Le fun... répéta Pat en haussant les sourcils. Satisfaisant, je dirais? Autant qu'une job peut l'être...
- Right : « c'est pas une job que je veux, c'est de l'argent ».

— Ritchie-D! cria P-A.

— Exact. Je sais pas ce que tu veux faire dans la vie, mais moi, je voulais pas que ma passion soit mon gagne-pain.

— Pourquoi pas? demanda Sophie.

— Nonon, faut prendre la même équipe, c'est la seule façon d'établir précisément la supériorité du vainqueur.

À l'écran, les deux joueurs ajustaient les trios de leur équipe, sous l'œil intéressé de P-A.

— Genre, ça me tentait pas de sortir de l'école avec mettons un DEC en musique pis d'avoir à me booker des gigs alimentaires, parce que je vois pas le point de passer ma vie à faire de la musique que j'aime pas... mettons, tu veux gagner ta vie en faisant ce que t'aime, mais ça implique souvent de faire des contrats que t'aime pas, faque ça revient au même : tu te fais chier. Anyway.

— Classique dilemme de l'artiste. Je comprends. Il y a pas juste la job, dans la vie, contrairement à ce que tout le monde répète... Mais moi, tsé, pour répondre à ta question, c'est vraiment par intérêt que je me suis inscrite en arts, genre en aucun cas j'ai pensé aux débouchés. J'aurais peut-être dû! ajouta-t-elle en riant. Tsé, j'ai aucune envie de devenir photographe de mariages pis de femmes enceintes en chemises blanches pieds nus sur une track de chemin de fer... Honnêtement, j'ai ben de la misère à me projeter dans le futur, genre « où est-ce que tu te vois dans vingt ans? », pour moi, c'est la question la plus absurde. Comment je pourrais décider maintenant ce que dans vingt ans je vais vouloir?

P-A les écoutait distraitement, son attention accaparée par le match de hockey virtuel qui se jouait à l'écran.

- Arrête de gagner tous les face-off! se plaignit Jo d'une voix frustrée.
- As-tu tchèqué des vidéos YouTube de ça aussi? lança P-A à Sim.

Pat croisa les jambes.

- Je sais pas, moi j'aimerais ça me partir un label, j'ai comme ce projet-là, à long terme. C'est pour ça que j'ai étudié en comm pis que je fais ma job en ce moment. Je me bâtis tranquillement des contacts, expliquait-il en tournant un pan de sa chemise entre ses doigts.

- Mais t'as pas peur de changer d'idée? Moi, j'aurais tout le temps peur d'avoir choisi la mauvaise affaire. Genre, tu prends tes décisions en fonction de ça, pis t'arrives enfin là où tu voulais être, pis t'es comme « Ah shit, c'était pas ça... »

- L'autre fois, intervint P-A en se retournant vers eux, t'étais tout excitée d'acheter un jus que tu connaissais pas dans une épicerie coréenne, pis dès la première gorgée, j'ai vu la déception dans ta face!

Ils rirent.

- Non mais c'est vrai, imagine ça, mais fois mille!

Jo s'assit sur la table du salon, plus près de la télévision.

- C'est pour ça que le monde font *des mid-life crisis* : ils réalisent que ce qu'ils pensaient vouloir, ben finalement ça les rend pas heureux.

- Je suis pas sûr, commença Sim, que le monde prend ses décisions en fonction du bonheur... Hostie de sale! cria-t-il alors que Jo levait les bras en l'air.

L'écran montrait la reprise du but. P-A se tourna vers lui, l'air perplexe.

- Ben, en fonction de quoi, sinon?

— Le succès? proposa Pat en se dirigeant vers la porte du balcon. Le confort matériel? Je regarde mon père aller, pis...

Il alluma une autre cigarette.

— Ben oui, comment il va, Gilles? demanda Sim sans détourner le regard de l'écran.

— Il vient de s'acheter un *Spyder*. Tsé, l'espèce de moto à trois roues que les boomers s'achètent quand ils savent plus quoi faire avec leur cash... expliqua-t-il à Sophie.

P-A grimaça en secouant la tête.

— Le monde de Fleurimont est fucking weird, man. Genre, quoi, il va show off au dep Calvin?

— Ça, pis il le lave à la hose... L'autre fois, il me raconte qu'il était en crise contre son voisin qui venait de s'acheter une moto, et je cite : « juste pour le faire chier ».

— Eille, c'est tellement loin de moi, ça, s'étonnait Sophie, dépassée. Mon père a beau être un trou de cul, au moins il a jamais été dans cette game-là... bon, il m'a légué une peur de l'engagement pis de la stabilité, mais au moins il m'a pas brainwashé à vouloir une maison en banlieue...

Pat souffla une bouffée vers l'extérieur. Sophie fit des gros yeux, se tourna vers P-A et reprit immédiatement :

— Eille, mais je voulais pas dire que... je veux pas insulter ton père, là, je le connais pas...

— Nonon, fais-toi en pas, je suis d'accord avec toi. Mon père, c'est un contreexemple. Je veux dire, il a des qualités, pis je l'aime, mais ses choix de vie... Trente-cinq ans à faire de quoi que t'aimes pas en échange d'un salaire correct, me semble que c'est pas tant un bon deal.

— Diversité des tactiques! lança P-A, toujours obnubilé par le match virtuel.

La bouche ouverte en O, le corps penché vers l'avant, Sim tentait de rentabiliser un avantage numérique. Sophie tendit ses deux pieds devant elle.

— Moi, mon père c'était le contraire : pas capable de rester à la même place plus que deux secondes. Toujours en train de faire des nouveaux projets pas rapport... c'est le genre de gars qui vient te voir avec une possibilité de faire vraiment gros du cash parce qu'il connaît un gars qui a un tip boursier pis que si tu y donnes un petit vingt mille il peut t'en revenir le triple... Pis, c'est même pas le pire de sa famille : son frère pis son beau-frère ont fait de la prison pour avoir essayé de volé le cash que ma grand-mère avait eu en héritage quand mon grand-père est mort.

— Ben voyons! s'exclama P-A en se retournant.

— Je vous dis, je viens d'une hostie de famille de mottés. Crisse, quand j'étais enfant, mon grand-père nous avait fait monter, moi pis mes cousins, dans la pelle de son tracteur pour nous promener autour de la ferme —

— Toujours une bonne idée, les enfants et la machinerie agricole, intervint Jo sans détourner les yeux.

— pis il a manqué me passer dessus quand je suis tombée en bas.

P-A tourna vers elle un visage étonné.

— Eille, on a pas eu la même enfance...

— La mère à P-A, commença Sim, on devait avoir quoi, seize ans? Moi pis Jo on était chez P-A pis on voulait retourner chez Jo, pis il y avait une hostie de pluie de la mort, genre de tempête qui fait tomber des arbres. Un fucking déluge. Faque on attendait pour partir, pis à un moment donné ça s'est calmé, pis moi pis Jo on était comme « Bon ben on y va », pis la mère à P-A était comme « Non, êtes-vous fous?! C'est l'œil de la tempête! »

P-A serra les lèvres en hochant la tête.

— L'œil de la tempête? répéta Sophie, amusée.

Sim souriait d'un air complice.

— Je sais...

— Elle a refusé de nous laisser partir.

— Pis? C'était-tu l'œil de la tempête?

— Ben non! Évidemment!

Ils rirent. P-A mima la déception.

— Pauvre Luce. J'en reviens pas; elle vous a nourris pendant toute notre adolescence, pis vous vous moquez d'elle comme ça!

— Ben non, c'est un ange, Luce. C'est juste que des fois, elle était un peu... intense.

La sirène de but se fit entendre.

— Fuck off!

— Yeah!!! Ah!

Jo enfouit le visage entre ses mains, mimant le bonheur le plus total.

— À trois secondes de la fin, mon hostie?! Ark!

- Faque vous vous connaissez depuis le secondaire? demanda Sophie.
- Ben, moi pis Sim on a joué au hockey dans la même équipe quand on était kids, pis on a rencontré ces deux-là au secondaire.
- Wow. Moi je vois plus personne de cette époque-là... pis ça me tenterait pas non plus.
- Honnêtement, je suis ben tanné de leurs maudites faces laites, blagua Sim.
- Faque, des joueurs de hockey, vous deviez être les plus cools?
- Sim aurait peut-être été cool s'il avait pas eu une coupe champignon jusqu'en secondaire deux!
- Tabarnac.
- Jo, il pognait, man, il a sorti avec les plus chicks de l'école. En plus c'était avant qu'il soit musclé...
- C'est à cause de son beau teint d'ébène.

Les yeux baissés sur son téléphone, Jo leva son index.

- Never forget, lança-t-il solennellement en leur présentant l'écran de son cellulaire.

Sophie se pencha vers l'avant.

- Noonnn...

La mâchoire décrochée, les commissures des lèvres retroussées, les yeux exorbités, Sophie s'empara du téléphone pour l'examiner de près. L'écran montrait un jeune P-A de quinze ans, devant une rangée de casiers, portant un survêtement FUBU bleu poudre, les cheveux noués dans des dreads informes. P-A s'écrasa sur sa chaise et laissa tomber sa tête vers l'arrière, découragé. Sophie serra le téléphone contre son cœur, regarda encore une fois la

photo et éclata de rire. Les lèvres serrées en un sourire gêné, P-A secouait la tête. Elle semblait incrédule.

— Wow. Wow.

— De rien, fit Jo en reprenant son téléphone.

La sonnette d'entrée se fit entendre.

— Pizzaaa!

Jo et P-A se rendirent à l'entrée.

— Bonsoir monsieur, on vous souhaite une bonne Saint-Jean-le-Baptiste!

— T'avais des dreads? Pourquoi il avait des dreads? répéta Sophie, énervée, aux deux gars restés au salon.

La porte se referma et les deux gars revinrent avec deux grandes pizzas. Sim distribua des assiettes et bientôt les cinq mangeaient en continuant la discussion.

— Bon, on fait-tu un boutte, il est quelle heure, là ? demanda P-A en calant le fond de sa bière.

Jo tapa dans ses mains et se leva.

— L'heure d'aller chanter!

Ils débouchèrent des bières pour la route et sortirent sous le soleil couchant du solstice d'été. À l'est, des nuages gris commençaient à s'accumuler; des rafales occasionnelles annonçaient des risques d'averse. Jo tourna la palette de sa casquette vers l'arrière.

— Hé batinsse, 'vente à écorner 'es bœufs!

Pat, excité par l'alcool, se tenait en équilibre sur le bord du trottoir et sautait en faisant des manœuvres imaginaires de skateboard.

— Three-sixty stalefish!

Sim et Jo le suivaient en blaguant, eux aussi égayés par les bières ingérées. Sur les bords de la rue, des drapeaux québécois accrochés aux murs de briques et aux escaliers en fer forgé témoignaient de la ferveur nationaliste du quartier ; par une fenêtre ouverte on entendait *La désise* de Dan Boucher ; sur les balcons, on voyait nombre de gens fumer et boire joyeusement. P-A marchait avec Sophie quelques mètres derrière les autres gars.

« Ma gang de malaaaades... Vous êtes donc oooooùù? ... »

— Ça va? T'as l'air préoccupé.

— Ah, heu, je me demandais... tsé, tantôt, quand j'ai parlé de mon père, penses-tu que Pat était fâché parce que j'ai comme sous-entendu que son père était cave?

Il baissa les yeux vers Sophie.

— Han? Ben non...

— T'es sûr? Parce que des fois, je sais pas... Je parle sans réfléchir, pis je crois que tout le monde va être d'accord avec moi... Anyway, faque tu penses que c'est correct?

Il passa son bras autour de ses épaules et se pencha pour l'embrasser sur la tête.

— Ben oui.

— Trouvez-vous une chambre! cria Jo, les mains en portevoix.

P-A et Sophie levèrent la tête : Sim et Pat frottaient les bouts de leurs index dans un geste juvénile tout en produisant des bruits mouillés avec leurs bouches. Les mains sur les hanches, P-A les gronda, l'air bienpensant.

— C'est pas très matuuuuure.

Sophie s'éloigna de P-A et baissa les yeux.

— Je suis mal à l'aise, chuchota-t-elle en souriant.

— Faut pas, ils disent juste de la marde.

Il lança des doigts d'honneur aux trois gars, qui firent de même.

— Bougez pas, on va pisser!

Ils disparurent dans une ruelle ornée d'un tag du Parti communiste révolutionnaire. De vieilles bouteilles de produits ménagers traînaient à travers les buissons qui poussaient au pied des immeubles.

— Qu'est-ce tu leur as dit?

— Un chat! Chat chat chat chat, cria Pat de la ruelle.

Une tente orange suspendue à une corde à linge claquait au vent. Une odeur de pizza s'échappait d'un restaurant au coin de la rue.

— Rien. Que tu serais là. Que mon amie Sophie serait là. Je pense que j'ai utilisé le mot *fréquentation*...

Il détacha et enfila la chemise en flanelle qu'il portait autour de la taille.

— OK... Je sais que tu trouves ça cave, pis que c'est mon problème à moi, mais je suis vraiment self-conscious, pis... Je sais pas, ça doit être dur à comprendre pour toi, monsieur saint d'esprit.

— Théoriquement, je pense que je saisis le concept. Je respecte ta position... De toute façon, tsé, « moi, les étiquettes... »

Elle le frappa sur l'épaule. Les gars sortirent de la ruelle et la petite bande continua son chemin. Plusieurs dizaines de mètres plus loin, Sophie s'arrêta pour lire une petite affiche faite à la main accrochée à une clôture de fer forgé.

— Ark, tchèque ça.

Au feutre noir avait été écrit : « Un peu de savoir-vivre SVP! Ramassez les cacas de votre chien!!! » Un bac à fleurs coloré avait été improvisé sur le trottoir, dans le carré de terre où poussait un gros chêne.

— C'est ben trop passif agressif!

— Passif agressif? répéta P-A en inspectant l'édifice, dont les lumières du premier étage étaient éteintes.

Il remarqua une fenêtre ouverte au deuxième.

— Moi, c'est l'utilisation du mot « caca » qui me gosse, plus qu'autre chose, ajouta Sim en s'arrêtant à côté d'eux.

— À qui ça s'adresse, tu penses? Tchèque le bloc rénové, c'est genre des bourgeois qui déménagent dans Hochelag pis qui veulent imposer leurs hosties de normes à tout le monde.

Le petit espace gazonné et bien entretenu menait à une galerie fraîchement repeinte sur laquelle traînaient des jouets d'enfants et des bacs à fleurs. Jo et Pat discutaient à quelques pas de là. P-A souriait en tournant la tête.

— Ce qui est nice, ici, c'est un peu tout croche. Tu peux pas venir ici pis t'attendre à ce que tout soit propre comme à Westmount! Une pancarte de même, ça donne juste le gout de pas ramasser ses crottes... À un moment donné, ça va faire, essayer de contrôler le monde...

Elle inspecta les environs et déchira le carton sur lequel était rédigé le message, puis s'éloigna d'un pas rapide.

— Yip-pelaille! lança Sim en la suivant.

Ils prirent vers l'ouest sur Ontario. Une pluie diffuse, comme un aérosol, commença à mouiller les vêtements. Sim enfila son coupe-vent.

— On repassera par ici en revenant pis on chiera à terre, ça va leur montrer, proposa Pat, pince-sans-rire.

— Eille, dis-moi pas ça, je suis une hostie-de-rat-de-gratteuse-de-guitare-de-carré-rouge, tu vas me donner envie de le faire pour vrai!

— On l'a déjà fait! lança P-A.

Le visage de Jo s'illumina à ce souvenir.

— Ouiii, c'est vrai! Pat avait chié dans un sac —

— Une petite crotte! Toute cute...

— Parlez-moi-z'en pas, j'ai angoissé toute la soirée! On avait pris du mush, ajouta-t-il pour Sophie, qui semblait confuse.

— Crime, ça brasse à Sherbrooke...

Ils arrivèrent au bar une vingtaine de minutes plus tard. Une enseigne au néon mauve clignotait dans la vitrine de l'établissement : « KARAOKÉ ».

— Ouh, crisse, c'est jam-pack ! remarqua Pat.

Sur la scène, trois filles essayaient de chanter « Sous le vent » en pouffant de rire.

— Fait donc ben chaud !

— On va oublier la table tout de suite...

Ils se rendirent au bar et commandèrent des grosses bières qu'on leur servit à même la bouteille, puis s'installèrent près d'un pilier carré offrant aux buveurs une petite tablette pour déposer leur consommation. Sophie y appuya son coude et les gars s'installèrent à sa droite, sauf P-A qui resta derrière elle. Sur la petite scène, un homme d'une quarantaine

d'années, portant une casquette de camionneur et une chemise carreautee à manches courtes, s'assurait de l'enthousiasme de la foule ainsi que de l'ardeur des chanteurs à venir.

— C'est beau, les filles, Céline serait fière de vous ! Une bonne main d'applaudissement, s'iiiiil-vooooouuuus-plaaaât !

La foule applaudit ; quelques sifflements se firent entendre.

— Yeah, Cé-line et Ga-rou ! cria Jo à la manière d'un MC de Compton.

— Pourquoi il faut toujours que le monde chante « Sous le vent ? » À un moment donné, ça arrête d'être drôle, non ? C'est comme « Cœur de loup »... glissa Sim à l'oreille de Pat.

— Je sais, man...

— Maintenant j'appelle sur la scène... Marie-Claude et Jasmine !

Un gars petit et rondouillet, portant de fines lunettes rondes, prit le micro que lui tendait l'animateur et dit faiblement, en mimant la déception : « Mon nom c'est Jasmin... » On entendait des voix crier « Marie ! C'est ton tour ! » Elle monta sur scène et envoya un salut malaisé à ses amis. Au fond de la scène, sur un grand écran blanc, étaient projetées les paroles de « Julie » des Colocs. Les lettres blanches se détachaient sur un fond mauve, une balle jaune sautillait au-dessus pour marquer la mélodie. Jasmin s'amusait, gesticulait, se laissait aller à la joie de se prendre pour un vrai chanteur, tandis que Marie-Claude restait sur place, immobile, tenant le micro à deux mains. Elle souriait néanmoins.

— Bon, faudrait ben aller donner nos noms si on veut passer un jour !

Sophie alla chercher les papiers sur lesquels ils passeraient leur commande, demanda à une grande fille de lui passer le répertoire des chansons et revint vers le groupe. Elle écrivit immédiatement sur son papier pendant que Jo et Sim feuillaient le gros cartable aux feuilles

plastifiées légèrement mouillées par de la bière. La foule chantait avec joie « Wo-wo-wo ma p'tite Julie/Si t'étais pas si jeune, j't'aurais pris ». Le bar était rempli : les longues tables devant la scène étaient pleines, des gens debout contre les murs devaient s'écarter pour laisser passer les nombreuses personnes qui allaient au bar, aux toilettes, ou qui sortaient fumer.

— Les colocs, c'est toujours bon ça... C'est au tour de Francis, qui va nous chanter « Toune d'automne », des *Cowboys friiiiiingants* !

Un gars portant un veston et des dreads monta sur la scène sous les applaudissements de la foule et les huées de Pat, qui haïssait ce groupe avec une ardeur inexplicable. Les gars l'imitèrent en riant.

— Eille, moi j'aime les *Cowboys*, ça me rappelle mon primaire ! cria Sophie à P-A.

— Ton *primaire* ? Hé boy...

Le groupe d'amis observait la scène en chantant lorsqu'ils connaissaient l'air et les paroles, ou se perdait dans leurs pensées. Ils buvaient sans échanger autre chose que de courtes blagues.

— Sophie, qui va nous chanter *Tue-moi*, de Dan Bigras. Un grand classique... fit l'animateur d'un air ironique.

— C'est moi!

Elle se leva brusquement et se faufila vers la scène. Déjà, la mélodie au piano se faisait entendre ; Sophie s'empara du micro et dit « Bonsoir ». Elle semblait plus à l'aise sur cette scène que sur celle où elle avait joué de la basse quelques semaines plus tôt ; elle suivait le

rythme avec tout son corps en gardant la tête baissée. À l'écran, la boule jaune sauta sur la première syllabe et Sophie se mit à chanter, levant les yeux :

— Si tu m'vooooois un jooooour, frotteerr mes souvenirs/parce que j'verrais pus brilleerr mon avenir/si j'refais pus l'moonnde à chaque fois qu'je bois/pus d'moraal d'acier dans mes guueeeules de bois/tue-mooooiiii...

Elle crispa le poing et le visage avant d'attaquer le second couplet, légèrement en avance ; elle avait les yeux fermés et ne lisait pas les paroles à l'écran. Au bar, un gars avec une casquette de baseball criait « Yeeaaah, Charland! » à un autre qui calait une bière.

— Quand tu coommenceraas à compter les jours/qui sépaarent les fois où j'te fais l'amour/si tu me surprends à fermer les fenêtres/parce que le bruit des enfants me monte àà la tête/Tue-moi...

Sophie et plusieurs autres personnes dans le bar gueulèrent le premier refrain : « Tu m'tueraaaaas/siii tu t'en vas/simplemeeennnt/siii tu t'en vas... » Sophie reprit le couplet en faisant signe aux gens de baisser le ton, de revenir à une ambiance plus calme.

— Si tu m'vois avoir hoonnte de mes anciens copains/si je seerre les fesses plus foort que les poings/Si j'deviens nouveau con et ancien battant/Si j'me révolte plus qu'entre deux calmants/Tue-moi...

À ce moment, un gars particulièrement enthousiaste cria « Tu m'tueras ! » au mauvais moment, et quelqu'un répondit « Tuez-le ! » Sophie continuait :

— Si tu vooiis uunn jour que je m'économise/si j'ai peur d'avoir froid quand j'donne maa chemise/si tu m'admiire pus parce que j'ai peur de t'perdre/si t'as plus pouuur moi que cette tendresse de merde/tue-moi...

Alors que la chanson atteignait son apogée, elle mima la batterie qui s'intensifiait et reprit une dernière fois le refrain avec une bonne partie des clients du bar. Elle redonna le micro à l'animateur qui applaudissait et retourna avec les gars.

— Dan Bigras ? s'étonna P-A en souriant.

— Mes parents écoutaient tout le temps quand j'étais petite... Ça s'est comme incrusté dans mon esprit pis j'arrive pas à pas aimer ça même si je sais que c'est un peu quétaine...

Jo arriva à ce moment avec un plateau de cinq shooters qu'il offrit à ses comparses.

— C'est quoi ? demanda Pat, inquiet.

— Pas de la téquila, toujours ?

P-A observait la salière et les quartiers de lime sur le plateau.

— Oui monsieur !

— Calvaire... fit Pat.

Sophie mouilla le dos de sa main avec sa langue.

— C'est quoi, l'ordre, encore ?

— Sel, shot, lime.

Quand tout le monde eût en main les trois ingrédients, ils comptèrent à rebours, léchèrent le sel sur leur main, calèrent leur shooter, croquèrent dans le quartier de lime, grimacèrent en riant et frappèrent leur verre contre le comptoir.

— Ah! Quelle délicatesse, quand même, han ! lança Jo d'un air ravi.

— Tu te rappelles, on avait pété la table de cuisine de tes parents en faisant ça, fit Sim en riant.

— Man, ajouta P-A, au fil des ans, on a dû péter genre cinquante pour cent des meubles que tes parents possédaient.

— La table de pingpong !

— La trampoline !

— LE trampoline, reprit Sim.

— Oh shiiiiit ! cria Pat en entendant les premières notes de la chanson *Emmenez-moi*, de Charles Aznavour.

Pat entonna lui aussi les paroles et passa fièrement à travers les parties les plus difficiles, que le commun des mortels balbutiait en baissant le ton. Quelques chansons se succédèrent : *Isabelle* (« Une hostie d'idée de merde compte tenu que personne est capable de suivre le flow de Johnny guitar », selon Pat), *L'aigle noir* (« C'est pas Barbara, ça? » demanda P-A à Sophie, qui répondit « Quoi? ») et *Un beau grand bateau* (« Faut rouler les « r »! ordonna Sim. Vous m'avez monté un beau *grrrrrr*and bateau! »)

— Jo commence à être en état d'éb'riété, cria P-A à l'oreille de Sophie pendant que Pat jouait de la guitare dans le vide.

P-A cogna Sim avec le coude et pointa leur ami. Assurant son équilibre en se tenant d'une main à la tablette qui supportait les bières, Jo suivait mollement la mesure et marmonnait les paroles de « Gens du pays », que trois filles et deux gars venaient d'entonner en malmenant les couplets, qu'ils ne connaissaient pas.

— Toi aussi, on dirait!

— Moi?! Nooonnn...

Il souriait stupidement. Pat passa son bras autour des épaules de Jo. « Gens du paaaaays, c'est votre tooouuur, de vous laisseeezzz parleeerrrr d'amooouuur » Sim se joignit à eux.

- Tu commences à déparler.
- Ma diction est la première chose affectée par l'alco-ol. Toi?
- Chaudaille, pas mal... Ça me désinhibe complètement, ce qui est à la fois une bonne et une mauvaise chose.
- Tant que tu me traites pas de bourgeois...

Elle lui frappa l'épaule, puis colla sa joue à celle-ci.

- Il y a quelque chose qui me dit qu'on va aller au Lafleur, tantôt, glissa Sim à l'oreille de P-A.

Pat monta ensuite sur scène pour interpréter *J'aurais voulu être un artiste*. Sophie sortit deux canettes de son sac et les déboucha en faisant des yeux fripons; elle et P-A les burent en s'assurant que les serveuses ne les voyaient pas. « T'as du succès dans tes affaires/T'as du succès dans tes amours/Tu changes souvent de secrétaire/T'as ton bureau en haut d'une tour/D'où tu vois la ville à l'envers/D'où tu contrôles ton univers. »

- Audacieux, commença Sophie, c'est pas facile à chanter, le refrain...
- C'est notre *I will always looove yooooouuu-ooooouuu-OOOUUUUUUU* hurla P-A.
- Ark, je me sens agressée, blagua Sophie.

Jo finissait une autre bière et son corps paraissait de plus en plus mou; toujours, cependant, il restait debout et oscillait au son de la musique. « J'fais pas ce que j'aurais voulu faire... »

- Sti que j'ai hâte de partir, man! cria Sim à P-A.
- T'es tanné?
- Non, en Abitibi!
- Ah... Dans deux jours!

- Je vais tellement être ben, dans le bois! Un homme nouveau!
- T'es renaqui!
- Chus fucking renaqui!

Emportée par le crescendo, la foule attaqua le refrain avec Pat. « J'aurais voulu être un artiitiiiiiste! » La majorité des chanteurs étant incapables d'atteindre et de soutenir la bonne note, le bruit devint presque insoutenable; malgré tout, des expressions heureuses et exaltées marquaient les visages. En revenant vers eux, Pat s'enfargea dans une ganse de sac à dos et faillit tomber; il se redressa en faisant un salut de gymnaste et entreprit de rouler une cigarette. Ils sortirent sur la rue Ontario alors qu'une fille entonnait *Tous les cris les S.O.S.*

- Comment ça va, Jo? Tu vas nous chanter quoi, tantôt? lança Sim en lui tapant le dos.

Jo sembla chercher une réponse, puis son visage se tordit en un sourire complice et autodérisoire. Sim lui donna une gourde qu'il sortit de son sac à dos. La pluie tachait toujours l'asphalte de la chaussée, mais le ciel s'était dégagé; quelques pâles étoiles scintillaient, affaiblies par les lueurs de la ville.

- Eille, c'est la Grande Ourse.

Pat observait l'horizon au-dessus de Longueuil, vers le sud-est.

- Fait ben trop chaud, en dedans.

Ils passèrent un temps dans la fraîcheur de la nuit tombée, assis sur le bord du trottoir, entretenant une discussion plus ou moins cohérente.

- Je vous le dis, guys, le plus important, dans vie, c'est... tsé, à soir, là, on est là, toi, toi, toi, toi, pis —

— Toi aussi t'es là, mon Jo ! lança P-A alors que Sophie, debout derrière lui, tâchait d'attacher ses cheveux bouclés en une toque serrée.

Cigarette entre les lèvres, Pat tendit ses jambes devant lui et chercha dans ses poches pour prêter un briquet à une fille qui portait des Doc Martens et une sacoche banane en cuirette. Un homme passa rapidement à vélo devant le bar, contournant habilement une voiture qui sortait d'une ruelle; Sim grimaça en l'observant.

— Pis moi ! pis tsé... on a juste besoin d'une couple de bières pis de chanter des tounes pis on se fait du fun... on a besoin de rien d'autre ! On a une hostie de belle soirée à soir... je me suis faite ben du fun —

— C'est même pas fini en plus !

P-A se leva et se tourna vers Sophie qui, main au menton, l'observait d'un œil expert.

— À l'entendre parler, c'est pas loin de l'être ! glissa Sim à l'endroit de Pat, qui ricana.

— C'est important, dans la vie, de s'arrêter pis d'apprécier... Je suis peut-être chaud raide —

— Je te le confirme ! lança Pat en allant déposer son mégot dans le cendrier accroché au mur extérieur du bar.

Jambes écartées, Sophie faisait passer son poids de l'une à l'autre, comme un lutteur sumo, sous le regard perplexe d'un homme portant une casquette de motocross et une veste de cuir qui fumait à quelques mètres de là. P-A tripotait sa couette et, tête levée, observait les nuages voiler doucement la lune.

— Mais je sais ça, commença-t-il en les pointant du doigt : l'important, dans la vie, c'est d'être heureux !

— Amen, hostie !

Sim s'appuya sur ses genoux et se leva en se retournant.

— Non mais, pour vrai, c'était une belle soirée! Parfait pour marquer mon départ. Tout ce qu'il manque, c'est des steamés all dressed, ajouta-t-il en haussant les sourcils.

— C'est-tu moi, Simon, répliqua P-A, ou tu sonnes comme un gars qui veut aller au Lafleur?

— Jo, on va acheter à manger! Let's go!

P-A et Sim tirèrent Jo, qui se leva mollement et les suivit vers l'est. Pat et Sophie les suivaient. Ils traversèrent De Lorimier en courant pendant que Sim attendait sagement la lumière piétonnière pour les rejoindre en guidant Jo comme une personne âgée.

— Il tinqe, ton ami! Il va-tu se rendre? s'inquiéta Sophie, les mains dans les poches arrière de son short.

Quelques mètres plus loin, Pat admirait un mur de briques recouvert d'un graffiti élaboré.

Bras croisés à côté d'elle, P-A fit une moue et secoua la tête.

— Nonon, faut pas s'inquiéter pour Jo, rendu là, faut juste le surveiller un peu, mais sinon il va être correct.

— Es-tu certain?

— Eille, Jo, comment tu vas? demanda-t-il alors qu'il les rejoignit sur le trottoir.

Il leva la tête, regarda à gauche et à droite, grimaça, puis sourit.

— Chus chaud en tabarnac, mon gars...

— Je sais pas comment il fait, moi j'aurais déjà vomi cinq fois.

Ils sortirent du Lafleur les mains encombrées de sacs de papier et se mirent en marche en distribuant hotdogs et hamburgers.

— J’ai jamais mangé autant de hotdogs que depuis que je te connais, observa Sophie, la bouche pleine.

Marchant à côté d’eux, Sim dévorait une poutine.

— Mon amour des steamés n’a pas d’égal, énonça P-A mollement, mais solennellement. Après mes games de hockey, on allait toujours manger des hotdogs avec mes parents. C’était comme une tradition.

— Mange! intimait Pat à Jo, ça va te faire du bien, du gras, c’est bon contre la gueule de bois. Tu vas me remercier demain.

Sophie s’essuya la bouche avec le revers de la main.

— Chanceux... Moi j’ai jamais eu de tradition comme ça, ou de routine. C’était toujours un peu chaotique. Mais tsé, c’est weird parce que j’ai pas des mauvais souvenirs, au contraire... Mes souvenirs d’enfance, c’est pas des souvenirs de pauvre, genre avoir faim, avoir froid, vouloir des jouets trop chers, je sais pas... J’avais pas conscience de ça, j’avais pas conscience de ce qui me manquait, tsé, je prenais ce qui était là sans me demander ce que les autres avaient que moi j’avais pas. Crisse, on a été sans-abri pendant quelques semaines sans que je m’en rende compte! Ma mère m’a dit ça l’autre fois, j’étais comme « whaaaaat?! » Dans mes souvenirs, c’était un voyage qu’on faisait, genre du camping – mon père avait une van à ce moment-là. Anyway... Shit, je me suis encore mise à parler de mon enfance!

Elle tourna vers P-A des yeux troublés et contrits. La bouche pleine, P-A mima l’indifférence. Devant eux, Sim et Pat chantaient *Le dôme*.

— Je dois tellement être gossante...

— Ben non, voyons, j'aime ça entendre tes histoires... exotiques. Pour vrai, continue. Roteux? proposa-t-il en lui tendant un hotdog enroulé dans un papier rendu translucide par le gras.

— Je sais même plus ce que je disais...

Elle le saisit distraitement et en prit une grosse bouchée qu'elle mastiqua d'un air perplexe. « Encore une fois, dit-elle, quand le soleil tombait/Redis-moi comment en quel endroit nous irons nous allons au dôme et là où nous allons/Ne se trouvent que des gens qui ont tout espéré ». Jo suivait le rythme de sa démarche incertaine.

— C'est weird, c'est comme si aller passer du temps chez ma mère, ça a fait ressortir des souvenirs... Tsé, on est quand même proches, mais on pourrait se voir plus souvent, mais bon, c'est normal... Avoir passé deux semaines chez eux, ça fait que... je sais pas, après quelques jours, les conversations deviennent plus deep, tsé.

— Ouin.

Quelques motards passèrent en trombe sur la rue Ontario et ralentirent à la section en construction, recouverte de gravelle. Pat déclamait en solo le passage le plus difficile de la chanson. « Il y a vingt ans je crois naquit le premier fou puis plus tard eut lieu l'épidémie chaque ville posséda deux ou trois de ces fous mais personne au début ne savait qu'ils étaient fous. »

— Ah oui, c'est ça! Il y avait toujours du monde, chez nous, c'était tout le temps un peu le chaos. Mes parents faisaient des partys, genre, tout le temps. Ou le monde venait juste chiller, sans raison, juste pour le fun. Je pense que c'est de là que ça me vient, le fait d'aimer être avec du monde.

— Moi aussi, j’aime ça voir du monde, pis c’est cave, mais j’avais pas réalisé avant la grève que ça me manquait autant. Tsé, c’est pas comme si j’étais isolé ou quoi que ce soit, mais quand même, depuis la maîtrise, je passais pas mal de temps à la maison à faire mes lectures – ben, à procrastiner, plutôt – pis toute. Mon coloc, lui, il est plus solitaire que moi, je pense, en tout cas il fait ses affaires de son bord, mettons, pis c’est ben correct, mais... je sais pas, en allant dans les AGs, en passant la journée à côtoyer plein de monde, à aller chez toi coucher dans le salon avec plein de monde, ça me fait réaliser que ça me manquait. Qu’est-ce tu vas faire, après la grève?

Sim et Pat tournèrent sur Frontenac et interrompirent leur chanson pour échanger quelques mots avec Jo, qui lança de toutes ses forces son reste de hamburger dans un stationnement vide.

— Yeeeah! cria Sim.

— T’aurais pu me le donner! s’indigna Pat.

— Finir mon bac? Après ça... J’ai commencé à envoyer des applications pour la maîtrise, mais... Je sais même pas si je veux en faire une.

Le feu de circulation vira au rouge; ils laissèrent passer quelques voitures et traversèrent rejoindre les autres.

— Moi, c’est quelque chose qui me gosse depuis un bout... Genre, je sais pas si j’ai envie de revenir à mon mémoire. Quand j’étais en convalescence, j’angoissais un peu avec ça... En plus, il y avait Sim qui se posait plein de questions sur sa job pis toute... J’étais comme « Est-ce que je veux vraiment faire une maîtrise? » Tsé, mes parents enseignent à l’Université, les deux ont un doctorat, faque dans ma tête,

depuis que je suis petit, je me dis que je vais faire un doctorat, pis c'est pas parce qu'ils m'ont forcé, ou quoi que soit, mais c'est plus comme « I guess que je vais faire un doctorat »... C'est juste que... je sais pas ce que je pourrais faire d'autre.

Ils suivirent les autres dans le petit parc qu'ils traversaient en diagonale. Pat, Sim et Jo marchaient côte à côte en lâchant des rires et des exclamations incompréhensibles.

— Ouin, ça peut être angoissant, ça... commença Sophie en ôtant ses Keds pour marcher dans le gazon encore humide de l'averse du début de soirée. Il y a aussi quelque chose de libérateur, genre t'as aucune restriction, tsé, t'es crissement libre! Moi c'est le contraire, au fond... Tsé, toi, tu veux pas genre resté pogné dans quelque chose que t'as plus ou moins choisi, mais moi... Je veux pas mener une vie complètement déstructurée comme mon père, même si ça me fait capoter un peu. Oui, c'est nice, faire ce que tu veux, mais ça t'empêche aussi... mettons, d'avoir une famille, ou des amis proches. Tsé, je les vois plus, moi, mes amis d'enfance ou de Valleyfield, je me tiens avec du monde que j'ai rencontré à Montréal pis que je connais pas tant... J'en ai pas, moi, une gang d'amis comme vous autres. Où c'est que je m'en allais avec ça?

Elle s'arrêta un instant à la limite du parc, haussa les épaules et s'engagea pieds nus sur le trottoir.

— T'es tellement hippie, blagua P-A, avant d'ajouter : Faque t'aimerais ça avoir une famille?

— C'est bizarre, mais je pense que oui. La vie doit être vraiment moins plate avec des kids... Mais j'aurais peur de faire comme mon père pis d'être comme « Ouin finalement c'est pas pour moi byyyyyyee! » Mon mode de vie actuel, là, genre vivre

avec rien, c'est crissement de mon père que ça vient! Mais crisse, je veux pas virer comme lui... Ou ben le contraire, devenir plate : avoir une petite maison pis... aaah! je sais pas.

— C'est compliqué, vivre.

— Mets-en, acquiesça-t-elle en riant.

Ils rattrapèrent les autres, qui les attendaient au coin de la rue pendant que Jo urinait dans la ruelle.

— Je viens de réaliser qu'il va falloir faire le lit de ces hosties-là, lança Sim à P-A. On aurait dû y penser avant...

Ils arrivèrent à l'appartement quelques minutes plus tard; Sophie fut la première à la toilette. P-A et Sim déplièrent le futon sur lequel dormiraient Jo et Pat, puis sortirent des couvertures et des oreillers poussiéreux du placard du salon. Sim et Sophie ouvrirent des bières pendant que Pat roulait un gros joint conique rempli de tabac sur la table de la cuisine.

— Sti que c'est de la musique de marde, pareil, le karaOKé! lança-t-il soudainement. C'est ben beau les tounes de radio des années 90, mais j'ai envie d'écouter de la vraie bonne musique.

— Eille, fume ça en dedans! ordonna Sim en le voyant se diriger vers le balcon. C'est jour de fête!

P-A déposa son portable devant Pat. Jo s'écrasa sur le futon et resta immobile pendant que les autres se passaient le joint et la canette-cendrier.

— Ce qu'on a entendu tantôt, commença Pat, les yeux sur l'écran du portable, c'était le côté vulgaire de la culture québécoise. Pendant qu'on niaise en chantant de tounes de marde, on oublie que ça, ça existe.

Les faibles hautparleurs émirent les premières notes du *Plus beau voyage*, interprété par Pauline Julien. Sophie refusa le joint en secouant la tête. « J'ai refait le plus beau voyage/de mon enfance à aujourd'hui/Sans un adieu, sans un bagage/Sans un regret ou nostalgie ». Penchés autour du portable, les quatre écoutaient, les yeux dans le vague.

EXTRAIT DE LA DISCUSSION SMS ENTRE P-A ET SOPHIE

Tu finis à quelle heure à soir ?

18 h
Comme tous les jeudis

lol j'oublie le temps

*tout

ça te tente d'aller boire un verre avec les amis de la maîtrise ?

Mathieu sortirait de son antre lol

Ça te dérangerait tu ben gros si je venais pas ?

Heu, non...

On peut juste chiller chez vous, aussi, si tu préfères. Eille, on devrait aller au cinéma !

Ben non, vas-y, inquiète-toi pas avec moi.

C'est juste qu'on s'est pas vus de la semaine...

Je sais... Je suis vraiment dans ma tête depuis un bout, mais ça me
fiat du bien de passer un peu de temps dans mes affaires
En plus j'ai eu un peu une journée de marde à la job pis je sais que je
serai pas du monde

K

Ben là
Me semble j'ai mis ça au clair dès le début que j'allais pas être tout le
temps collée sur toi
J'ai besoin de mon espace me semble c'est pas trop demander

Faque tu boudes?

Je savais que ça virerait de même

Scuse d'avoir envie de passer du temps avec toi
Je peux pas toujours rester en stand by en attendant que tu
me donnes le droit de venir te voir
Me semble que je suis patient pis compréhensif mais là un
moment donné je vais me tanner

Eille attention toi les grosses menaces lol

C'est quoi tu vas retourner voir Marianne
Comme si je m'en câliçais pas

Pis toi tu vas rester toute seule pis te plaindre que le monde
te comprend pas right? T'es tellement unique pis différente
Nice en estie, bonne chance
Tabarnac

P-A?
T'es tu encore au bar?

Oui.

Je voulais juste te dire que si tu veux, je serais contente si tu
venais chez nous après ta soirée

OK.
Mias je t'avertis j'ai bu quelques pintes lol

Étendue dans l’herbe à côté de sa bicyclette, Sophie roupillait en short de sport et t-shirt aux manches découpées. P-A immobilisa son vélo, que Sim lui avait prêté en son absence, et le laissa tomber doucement dans le gazon. Elle ouvrit les yeux et arquait le dos pour s’étirer.

— Saaalut.

— Yo! fit P-A en se penchant pour l’embrasser.

Il s’écrasa à côté d’elle. À quelques mètres de là, un jeune enfant apprenait à marcher, aidé de ses parents qui l’encourageaient avec des cris aigus.

— Comment tu fais pour fermer les yeux comme ça dans un lieu public?

Elle fronça les sourcils.

— J’étais ben, dans l’herbe, avec le soleil pis toute. C’est quoi le problème?

— Je sais pas... J’aurais peur de me faire lancer de quoi dins gosses. Mais bon, c’est sûrement juste un vieux traumatisme d’équipe de hockey...

Elle rit. Il sortit deux bières de son sac à dos. Son cellulaire vibra. **[Marianne : viens-tu marcher à soir?]** Entre les jambes de son père, qui lui tenait les deux mains, la petite fille mettait maladroitement un pied devant l’autre; la jeune mère, allongée sur une couverture carreautee, ouvrait une bouteille de vin. P-A remplaça le bandeau qui retenait ses cheveux de tomber dans son visage et tourna entre ses doigts quelques poils de sa barbe.

— Ouin, faque, grosse nouvelle!

— Bof. On le voyait venir, pis honnêtement, ça changera pas grand-chose, non? Anyway, c’est pas comme si l’exercice était très utile...

— Dis-moi pas que t'es une... abstentionniste! cria P-A d'un air scandalisé.

Plusieurs personnes se trempaient les pieds et marchaient dans le bassin peu profond du parc Lafontaine. Elle se toucha la poitrine et sourit innocemment.

— Dans mon cœur, oui. Chaque fois que je suis allée voter, c'était avec la certitude profonde de faire quelque chose d'inutile. Pis chaque fois que je suis pas allée, ben devine quoi? Ça a rien changé non plus.

— Dis pas ça à Marianne, elle va capoter.

— Il est où le fun, d'abord?

Il concéda le point en faisant la moue. La fillette et son père envoyèrent des tatas à un grand danois gris.

— D'ailleurs, elle voulait savoir si on allait marcher, à soir. T'es bannie jusqu'à quand, toi?

— Jusqu'au procès... Mais toi, vas-y. Vous viendrez chez nous après ou j'irai vous rejoindre, peu importe. On est dus pour une petite *déglingue*, ajouta-t-elle en souriant.

[P-A : Yeah, je vais être là! Soph nous invite après. On va-tu au viet avant?] Sophie détacha ses Keds et fit quelques pas dans le gazon.

— Faque tu fais quoi tantôt? tu travailles sur ton expo?

— Ouin, ça se place tranquillement... commença-t-elle en sautant d'une jambe à l'autre. Faut aussi que j'aille faire l'épicerie. Dors-tu chez nous à soir?

— Ben, si ça te tente... Je veux pas m'imposer non plus.

Elle se rassit à côté de lui et bascula sur le dos, les jambes en l'air; son large short glissa sur ses cuisses. Une ecchymose bleuissait son tibia droit.

— Mais je t’avertis, demain, faut vraiment que je finisse de préparer mon expo pis mon atelier de la semaine prochaine...

— J’ai en masse de lectures...

Un klaxon retentit sur la rue Rachel. P-A posa son sac devant lui et en sortit *Pensées pour moi-même*.

— Ton ami Marc-Aurèle...

— Non, ark!

Elle tendit le bras pour le lui arracher; il écarta sa main et lut un passage souligné. Quelques gouttes de bières tombèrent sur son bermuda kaki.

— « Une seule chose ici-bas est digne de prix : passer sa vie dans la vérité et dans la justice, en se gardant indulgent aux menteurs et aux injures. »

— T’es pas drôle pantoute.

Elle roula sur elle-même de façon à lui tourner le dos.

— Pourquoi tu l’haïs autant? demanda P-A en riant. Je catche pas... Serais-tu jalouse de Marianne?

Des deux index, il lui palpa le dos pour la taquiner.

— Je sais pas! lança-t-elle d’un ton exaspéré.

Elle tourna vers lui un visage inquiet.

— Ben voyons, se défendit-il, les seules fois que je l’ai vue depuis des semaines c’est avec toi! Je veux dire... tu sais tout ce qu’il y a à savoir... Tu viens de dire que je devrais aller marcher avec les filles à soir! T’étais pas full indépendante genre « fuck la monogamie »? Je comprends rien...

— C’est vrai que tu comprends rien.

Son sourire baveux réapparut; elle se retourna vers P-A.

— C'est juste que... tu le sais, que Marianne, elle me gosse —

— Tout le monde le sait que Marianne te gosse...

— J'y peux rien, quand elle est là, je réagis! Ma spontanéité, ajouta-t-elle d'un air théâtral, c'est ce qui fait mon charme... Non mais genre... elle a toujours des hosties de règlements pour tout, il faut toujours tout faire selon la bonne technique, faut être irréprochable... Pis quand je te vois lire ça, je sais pas, c'est comme si... comme si t'étais comme elle, pis j'aime pas ça, parce que moi je suis pas pantoute de même...

P-A plissa les yeux.

— OK... faaaque...

— Faque, je me dis « S'il aime Marianne, comment il peut m'aimer, moi? »

— Ah ouin, tu sautes direct à ça? demanda P-A, surpris.

— Certain, répondit Sophie en souriant. Ça me prend pas grand-chose pour partir dans la remise en question de ma vie en général et de ma valeur en tant qu'être humain.

— Je vois. Faut pas.

— Eille, merci, P-A, c'est réglé maintenant.

— Si t'as d'autres problèmes, gêne-toi pas.

— Bon, j'ai vraiment faim, c'est le temps d'aller faire l'épicerie. Toi, tu fais quoi?

— Je vais chiller un peu ici avant d'aller les rejoindre au viet.

— Vous êtes pas tannés d'aller là?

— C'est trop bon pour qu'on se tanne!

Elle se leva en secouant la tête, cala sa bière et attacha la sangle de son casque de vélo.

— Fais attention, han, là-dessus, lança P-A en se levant lourdement.

De la main, il balaya quelques brins d'herbe collés à son coude.

— Il peut rien m'arriver, j'ai un casque! Anyway, c'est toi le seul qui as eu un accident...

— Parce que tu m'avais coupé! cria P-A, indigné.

Faussement déçue, Sophie pinça les lèvres et enfourcha son vélo.

— Toujours en train de chercher un coupable...

P-A s'approcha pour l'embrasser, puis recula.

— Ta selle est un peu basse.

— C'est ben correct de même, fit-elle en roulant les yeux. Byyyyye!

Elle donna quelques coups de pédales sinueux avant de prendre une trajectoire rectiligne; sa chaîne manquait d'huile et cliquetait. P-A rangea son Marc-Aurèle et feuilleta distraitement son exemplaire de *Walden* tout en observant les alentours. **[P-A : down pour un petit apéro?]** Sous le soleil descendant de la fin d'après-midi, deux filles en haut de bikini prenaient des égoportraits; à l'ombre d'un arbre, un jeune homme écrivait dans un carnet noir; une dame marchait laborieusement dans le gazon, patins à roues alignées aux pieds. **[Marianne : on peut être au resto dans vingt minutes] [P-A : deal]** Sans se presser, il descendit la piste cyclable Berri, bondée, et bouquina un peu avant d'entrer dans le restaurant presque désert. Deux grands ventilateurs sur pied rafraichissaient la salle à manger.

— Allôôô! lança P-A en s'approchant de la seule table occupée, sur laquelle étaient posées deux grosses Asahi et un pichet d'eau.

Ses longs cheveux noirs dépassant de sa casquette de plein air à la palette relevée, Marianne se leva pour lui faire une accolade; Véro, en camisole et chemise à manches courtes, lui tendit sa paume.

— Je te présente William, dit Marianne.

P-A tendit la main au gars petit et bien peigné qui se tenait debout de l'autre côté de la table.

— Enchanté.

William le salua d'un sourire charmeur.

— Tu fais encore ton mois sans alcool? demanda P-A à Véro en désignant son grand verre d'eau.

Elle se mordit les lèvres et détourna le regard. P-A fit signe au serveur de lui apporter une bière.

— Je commence mon deuxième.

P-A affecta un air impressionné.

— Je sais pas comment tu fais.

— Tu sais, P-A, moi aussi, j'étais comme toi avant, commença-t-elle sur le ton du converti qui essaie de convaincre autrui.

Marianne leva son verre. P-A ouvrit la bière que le serveur venait de déposer devant lui.

— On peut porter un toast pareil? À la 100^e manif de soir!

Ils entrechoquèrent leurs verres.

— Si on a assez de monde... Les manif de soir, récemment...

P-A passa sa langue sur sa moustache imbibée de mousse et joignit ses mains sur sa nuque.

— Ils viennent de déclencher les élections, il fait beau, j'ai confiance.

— En espérant qu'ils nous gazent pas direct en partant... grogna Véro.

Marianne fit une grimace ambivalente et monta une main à son menton.

— Faque P-A, penses-tu te faire arrêter à soir?

— C'est pas dans mes plans. Techniquement, j'ai pas le droit d'être là, ce soir...

— On restera dans la queue, de toute façon, Will est un *noob*.

Il sourit et replaça une mèche qui tombait devant ses yeux.

— J'ai été manifester, quelques fois. Les casseroles, dans Rosemont, c'était nice!

Mais bon, je ne suis qu'un graphiste, ajouta-t-il d'un air moqueur, j'ai pas rapport dans tout ça. J'ai même pas été à l'université.

[Soph : aaahhh j'ai l'impression que je pourrais travailler sur mon expo à l'infini sans que je sois sûre de rien...]

— C'est peut-être mieux de même! lança P-A en riant.

La joue appuyée dans la paume, Véro observait l'écran de télévision accroché au mur qui diffusait une émission d'actualités vietnamienne.

— Faque, vous autres, sur 10, à quel point vous avez hâte de rentrer en classe?
lança Marianne en se resservant de la bière.

— Oufff, un bon deux... lâcha immédiatement P-A.

[Soph : au final j'aurai rien décidé, c'est juste que j'aurai pas le choix de monter l'expo selon la forme qu'elle va avoir samedi prochain lol]

— As-tu décidé si t'allais continuer, finalement? demanda Véro sans bouger.

Il soupira, ôta son bandeau, passa sa main dans ses cheveux, et le replaça.

— Non. Ben, je vais voir comment ça se passe pour la fin de session accélérée, pis...

— As-tu une idée de ce que tu voudrais faire?

[Soph : c'est tellement moins pensé qu'on croit, l'art]

— Ben c'est ça, pas tant... Tsé, avec la grève, j'ai comme réalisé que j'aimerais peut-être plus être dans l'action que dans la réflexion, tsé... Tout seul de mon bord avec mon mémoire, c'est pas tant enthousiasmant. Avec ma job, maintenant que je suis superviseur, j'ai comme un petit coussin, en tout cas, pour me permettre de prendre mon temps pour y penser, tsé...

— Mais pourquoi tu continuerais pas, P-A? Tant qu'à faire, t'as déjà presque fait un an, il t'en resterait juste un après. Après, tu peux enseigner au Cégep, pis une maîtrise, ça ouvre des portes...

— Je sais! C'est pour ça que c'est tough... Parce que là, avec un bacc en socio, j'irai pas chier loin...

[Soph : je sais même pas moi-même ce que je veux dire lol] [P-A : lol]

— Je sais pas comment vous faites. Moi j'ai fait une technique en graphisme parce que les débouchés étaient clairs.

— Je devrais peut-être faire une technique!

— Technique policière? proposa Véro, pince-sans-rire.

— Pour changer le système de l'intérieur.

[Soph : pourquoi je me fais autant chier avec une expo que genre douze personnes vont voir anyway?]

— Comment ça va, toi pis Sophie? Vous avez pas changé votre statut sur Facebook...

— C'est pas dans les options, « relation exclusive mutuellement agréée mais non revendiquée selon les paramètres sociaux en vigueur ». Soph trouve que c'est plus contraignant qu'autre chose de se dire « chum » pis « blonde ».

— Pis toi?

Il haussa les épaules.

— M'en crisse.

— C'est bizarre, me semble.

[Soph : pourquoi je me fais chier à être artiste? haha]

— Pas tant, intervint Véro. C'est vrai que ces catégories-là viennent influencer la façon que les gens te perçoivent.

— Ouin mais, me semble qu'on s'en fout de comment les gens te perçoivent.

Véro pencha la tête sur le côté et, sourire aux lèvres, la toisa de ses grands yeux verts.

— C'est pas toi qui tenais absolument à ce que les grévistes paraissent bien dans les médias?

P-A leva son poing devant sa bouche.

— Buuuurn!

Marianne grimaça, un sourire de défaite au visage; amusé, Will porta son verre à ses lèvres.

— C'est pas pareil, expliqua Marianne, c'était pour des besoins stratégiques. Je sais pas, j'ai juste de la misère avec cette espèce de désir-là d'être unique, de pas correspondre aux mêmes normes que le reste du monde...

[Soph : OMG je viens de voir un écureuil tomber du 2^e étage!!!] P-A ricana et montra

l'écran de son cellulaire aux autres, qui sourirent.

— Je pense qu'elle a juste pas envie de sentir qu'elle est prisonnière d'une relation officielle, expliqua-t-il, en tout cas, c'est ça qu'elle m'a dit. Tsé, d'après ce que j'ai compris, c'est plus pour elle que pour les autres, au sens où elle aurait peur de paniquer si on changeait notre statut Facebook. On verra où ça mène... Anyway.

[Soph : OK il est correct il est juste reparti en courant lol FIOUUU]

— Follow up : l'écureuil est correct. Eille, pendant que j'y pense!

Il lui tendit son exemplaire des *Pensées pour moi-même*.

— Après des mois, je l'ai enfin fini.

— Voulais-tu mon Alinski, aussi?

— Ben, pour l'instant, j'essaie de finir mon Thoreau, ça aussi, ça fait trop longtemps que ça traîne... pis Soph m'a dit de lire ça.

Il déposa sur la table un exemplaire grand format de *Nous, les dieux*, de Bernard Werber.

— C'est pas, genre, full ésotérique, ça? demanda Marianne, sceptique.

— Aucune idée. Parait que c'est ben bon...

Le serveur, un gars d'une vingtaine d'années, s'approcha pour prendre leurs commandes. Ils mangèrent et se dirigèrent à la place Émilie-Gamelin, où les attendaient Javier, Patrick et Charlotte qui tambourinait sur des casseroles fixées à sa ceinture. **[P-A : je suis sur que tu vas réussir à monter quelque chose de super cool fais toi confiance:)]** Une foule joyeuse commençait à s'agglutiner. La soirée était chaude et humide, mais un vent rafraichissant soufflait entre les édifices.

— Comme ça, on fait la fiesta chez nous plus tard? lança Javier en distribuant des accolades.

Il sentait la sueur et la bergamote. P-A tendit sa main à Patrick, qui lui tapa l'épaule de la main gauche.

— Si ça vous dérange pas!

— Je me remets encore de la pendaison de crémaillère, blagua Charlotte avec son accent acadien. C'est fou! ajouta-t-elle en désignant la foule. C'est comme le Grand tintamarre!

Une centaine de personnes descendaient le viaduc Berri en tapant sur des casseroles, trainant avec elles un énorme cube rouge monté sur roulettes. **[Soph : lol super cool]** Ils furent accueillis par d'énergiques « Les é-lec-tions/on s'en câ-lice ! » **[Soph : merci!]**

— Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui? demanda P-A à Charlotte.

— Moi pis Javier on est allés jouer dans le métro!

Elle avait les dents bleues et buvait à même la bouteille de vin. Des défilés de casseroles provenant de différents quartiers aboutissaient tous au point de rassemblement et la foule, forte de plusieurs milliers de personnes, se mit en marche vers l'ouest, accompagnée du SPVM qui tolérait la marche tant qu'elle restait pacifique.

— En passant, on cherche quelqu'un pour début septembre, si tu veux envoyer ton CV...

Charlotte leva le regard vers P-A et continua à jouer sur ses casseroles. À côté d'elle, d'un air nonchalant, Patrick mangeait des feuilles de laitue; sa camisole révélait une poitrine musclée et parsemée de poils gris. **[Soph : tiens-moi au courant des détails croustillants]** William photographiait des pancartes brandies par les grévistes avec son cellulaire; Marianne prit le bras de Véro.

— Je les aime, les grévistes! C'est malade, ce qu'on a vécu!

— Pourquoi tu parles de ça au passé? C'est pas fini.

Une fille portant un décolleté profond et un gars en chaussures de skateboard avaient le visage couvert par des masques de Guy Fawkes et se tenaient par la main.

— Ben non, je sais, c'est juste que se retrouver comme ça, à même pas vingt-quatre heures d'avis, ça me rend heureuse.

— Ouin.

Véro esquissa un sourire et leva la tête vers la pleine lune, perdue dans ses pensées.

— Va falloir voter sur la trêve électorale, à la prochaine AG, dit-elle finalement. C'est sûr que les fédés vont accepter...

— Ben, c'est vrai que le gouvernement pourrait utiliser notre refus de faire la trêve pendant la campagne électorale pour discréditer le mouvement...

S'appuyant sur le guidon de son vélo, comme de nombreux autres marcheurs, P-A criait les slogans devenus célèbres depuis des mois. « Fuck you! Charest! Ta mère dit qu't'es laid! »

— Si on fait rien, ils vont dire « Regardez, la mobilisation est déjà morte, on a réglé le conflit ». Peu importe ce qu'on fait, ils vont l'utiliser contre nous...

— T'es pas mal cynique, chère, depuis que t'as arrêté de boire!

— J'étais pas mal cynique avant, non?

Marianne acquiesça en souriant. Des policiers à cheval suivaient la foule. Un gars à vélo zigzaguait lentement entre les marcheurs. Un sifflet strident jouait un rythme inconstant.

Ils furent interrompus par de grands cris juste avant d'arriver à la Place des arts :

— C'est quoi ? demanda Marianne, sur le bout des pieds.

— Festival Mode et design! annonça William.

La tête de la manif avait passé les barrières qui assuraient la bonne circulation des piétons et la sécurité des festivaliers. **[P-A : on interrompt le festival de la mode lol]**

— Pensez-vous qu'on risque de se faire arrêter vu qu'on nuit à l'économie de la ville?

Marianne lançait des regards nerveux à la ronde. Malgré la présence de nombreux policiers, l'antiémeute n'était toujours pas visible.

— On est protégés par les touristes, répondit rapidement Véro, qui elle aussi surveillait les environs.

En plein centre de la rue Sainte-Catherine, sur une longue passerelle illuminée, des modèles semblaient déroutés par cette foule bruyante ; certains festivaliers chahutèrent avec les étudiants; un chanteur populaire, sur la scène principale, signifia son appui à la cause. Des sirènes retentirent; des gyrophares s'allumèrent. « Avec nous, dans la rue! » La foule passa sans problème à travers la place et continua vers l'ouest.

— Pis, la Gaspésie? demanda P-A à Patrick, qui avait passé son bras autour des épaules de Javier.

Il tourna vers lui son visage bronzé.

— Magnifique! C'est vraiment quelque chose... J'en reviens pas que j'étais jamais allé!

— Chut, écoute, interrompit Javier.

Ils tendirent l'oreille. « Le peuple! Uni! Jamais ne sera vaincu! »

— Ça te tente-tu d'aller bruncher, demain matin, avant mon shift? demandait Marianne à William.

À travers le brouhaha, P-A perçut faiblement une voix robotique : « ... dégager la voie publique. Ceux qui refuseront d’obtempérer... »

— C’est-tu un avertissement?

— C’est nice qu’on l’entende bien comme ça.

P-A se retourna pour essayer de voir la position de la police.

— Bon, on y va-tu avant qu’ils foncent dans le tas?

Ils passèrent au dépanneur et se rendirent chez Sophie qui, à leur arrivée, sortit de sa chambre en camisole et boxer colorés.

— Good, vous vous êtes pas fait arrêter!

Elle baissa les yeux vers la table du salon, sur laquelle trainait une boîte de carton bleue.

— J’ai mangé une boîte de biscuits *Pirate* au complet...

— Grosse soirée, commenta P-A en délaçant ses Converse.

— T’aurais pas dû en parler, maintenant j’ai vraiment envie d’en manger! se plaignit Véro.

— Pis, ton expo? demanda P-A en l’embrassant.

Elle fronça les sourcils et grimaça. Javier disparut dans la cuisine.

— J’ai passé deux heures à regarder mes photos pis j’ai trouvé des titres pour trois, en plus de remettre en question toute ma vie au moins deux fois. J’ai fait imprimer des photos que j’aurais pas dû, pis faut que j’en fasse imprimer d’autres. J’aurai jamais fini. Mais bon. Faque, la marche?

P-A s’assit sur le sofa mauve.

— Tranquille.

— Ça fait du bien de revoir le monde! lança Marianne en courant à la salle de bain.

Véro retira ses chaussures de course et fit craquer son dos.

— Je commence à en avoir plein le cul, des casseroles, par contre... Je vais faire un acouphène.

Derrière elle, la mine contrite, Charlotte déposa doucement sa ceinture de casseroles et la laissa dans l'entrée.

— Voulez-vous des chips? J'ai acheté des chips, lança Sophie en se rendant dans la cuisine.

— Madame se gâte, depuis qu'elle a un salaire! cria Véro en étirant ses ischiojambiers sur le tapis.

Marianne remonta ses lunettes de l'index.

— Avez-vous enfin l'Internet?

— On a en parlé, expliqua Javier en se servant du vin de dépanneur, pis on a décidé que non.

Charlotte prit le verre qu'il lui tendait. Choquée, Marianne secoua la tête.

— Vous avez décidé de pas prendre Internet? Pourquoi?!

Sophie ouvrit la canette de Pabst que P-A lui lança.

— C'est juste une dépense qu'on est pas prêts à faire...

— Mais c'est tellement pratique!

— C'est très pratique, admit Javier en souriant, mais qui a dit que ce qui est plus facile est forcément mieux?

Elle se tourna vers lui et tendit le bras pour prendre une poignée de chips.

— Je pensais que les gamers devaient avoir Internet.

Il ricana.

— Je traduis des jeux vidéos, ça fait pas de moi un gamer.

Patrick s’assit à côté de Javier.

— Quand je viens ici, je considère que je suis en camping : je lis pis je fais une petite détox de réseaux sociaux...

Sophie décolla son visage de l’épaule de P-A et se releva sur le sofa.

— T’es quand même un gamer, Javier, c’est toi notre *Dungeon Master*!

Marianne écarquilla les yeux et tourna le regard vers P-A.

— Pas sûr que tu devrais parler de ça à voix haute, murmura P-A, gêné.

— Vous jouez à *Donjons et dragons*?! demanda-t-elle en éclatant de rire.

— Quoi? fit Sophie en souriant, c’est pas cool de jouer à *Donjons et dragons*?

— Ça s’appelle comment, en espagnol? demanda Véro en repliant ses jambes.

— T’as rien à boire, Véro? remarqua Sophie en se tournant vers elle. T’es encore dans ton mois sans alcool?

Elle se renfrogna et pinça les lèvres. Charlotte observait la scène en jouant avec les poils du tapis.

— Je commence mon deuxième.

— *Calabozos y Dragones*... répondit Javier à contrecœur.

— Un deuxième?! Ben voyons, je l’aimais, moi, Véro soule!

P-A fit une moue appréciative.

— Nice. Il y a-tu le *chupacabra*, dans la version mexicaine?

Marianne éclata de rire et Véro s’assit en indien, toisa Sophie et détourna le regard.

— C'est pas que j'aimais pas ça, c'est juste que... Je sais pas, je trouve que je buvais trop.

William tapota la cuisse de Marianne.

— Ris pas trop, Marie, j'ai commencé à dessiner quand je lisais *Le seigneur des anneaux*...

— Moi aussi, des fois, je me dis ça... lança joyeusement P-A en portant sa canette à sa bouche.

Marianne affecta un grand dégoût et s'écarta de William.

— Moi, les dragons...

— Ouin mais t'as l'air toute triste! lança Sophie en gonflant sa lèvre inférieure.

— Je suis pas triste...

— J'ai déjà hook up avec un dude qui disait qu'il était un elfe, dans une vie antérieure, annonça Charlotte en riant.

Sophie se pencha vers Véro et joignit ses mains en prière sur sa poitrine.

— Come onnnn, tu peux faire une exception, pour moi?! STP STP STP.

Marianne plissa son nez et observa les autres d'un air confus.

— Attends : même si tu crois à la réincarnation, comment tu peux...

Charlotte mima une incompréhension amusée. Véro secouait la tête d'un air frustré.

— Je t'avertis, continua-t-elle en levant l'index, ça commence à me gosser, que t'insistes de même.

Javier observait les filles en caressant les cheveux de Patrick, qui semblait dans la lune.

— C'est pas grave, on peut se faire du plééésir quand même, lança joyeusement P-A.

Sophie roula les yeux et lança une main en l'air en s'écrasant dans le sofa.

— T'es ben rendue plate! Je comprends pas! T'étais pas rigide de même avant.

P-A serra les lèvres; Véro allait répondre quelque chose, mais se retint. Elle soupira.

— All right, let's go, commença-t-elle, résignée. Je suis enceinte.

Sophie éclata d'un rire qu'elle étouffa en voyant l'air sérieux de Véro.

— Quoi?! cria-t-elle en écarquillant les yeux.

Marianne se retourna brusquement.

— T'es enceinte?! s'étonna-t-elle en replaçant ses lunettes.

— C'est effectivement ce que je viens de dire, répéta Véro, stoïque.

Tous les visages étaient tournés vers elle, sauf celui de Will; tête baissée, il observait ses mains; Charlotte affichait un sourire incertain; Sophie fronçait les sourcils comme si elle cherchait la réponse à une énigme compliquée. Sans bouger la tête, P-A observait du coin de l'œil la réaction des autres.

— Félicitations! lança finalement Patrick. Voyons, guys! C'est quoi cette réaction-là?

Il affecta un air niais et surpris qui provoqua des rires nerveux. P-A se cala dans le sofa.

— T'es rendue à combien de semaines? continua Patrick.

— Huit...

Sophie la fixait en grimaçant; Javier observait la scène en se massant le crâne derrière les oreilles.

— Ça va, Soph? demanda Véro en la toisant de ses grands yeux verts.

— Han? Scuse! Je suis juste, ben, heu... surprise. Qu'est-ce tu vas faire? Je veux dire...

Marianne et P-A échangèrent un regard troublé. Véro se mordit les lèvres et fixa le plancher.

— Je sais pas. J'ai un rendez-vous à la clinique dans deux semaines, mais... Je sais pas.

— Je vais aller aux toilettes, moi, marmonna William en se levant.

— Mais, t'es pas sur la pilule? s'étonna finalement Marianne, irritée.

— Ben, oui...

— C'est pas infallible, la pilule, expliqua Patrick. J'ai une amie à qui s'est arrivé...

Marianne ignore le commentaire.

— Mais c'est qui le père? reprit-elle, avant d'ajouter : Pas fucking Dan?!

Véro hocha la tête en une mimique résignée.

— Il est encore à Banff? demanda P-A.

— Il sait-tu? continua Marianne.

Véro secoua la tête, le regard tombant.

— Ben là, faut que tu lui dises! s'exclama Marianne.

— Je sais pas quoi faire, hostie! explosa Véro d'un ton plaintif, pendant que ses yeux se mouillaient.

Sophie tourna un visage irrité vers P-A qui, complice, roula les yeux et lui flatta le dos.

— Pourquoi tu m'en as pas parlé avant?

— Elle nous en parle, là, hostie, murmura Sophie à l'oreille de P-A.

Marianne lui lança un regard fâché. Le bruit d'une bière qu'on décapsulait se fit entendre dans la cuisine.

— Non mais, je savais comment t'allais réagir : drette de même. « T'étais pas sur la pilule, faut que t'en parles à Dan, fais ci, fais ça, gnangnangnan... »

Véro se leva et se mit à arpenter la pièce, les bras croisés. Sa langue formant une bosse dans sa joue, Marianne détourna le regard et garda le silence. Véro s'arrêta, s'essuya les yeux et renifla.

— Câlice, j'haïs ça, brailler.

P-A et Marianne échangèrent un regard déconcerté. William les observait, accoté dans le cadre de porte de la cuisine, une bière à la main.

— Eille, moi non plus, je saurais pas quoi faire, dit Sophie, les yeux dans le vague, moins pour les autres que pour elle-même.

— Hé boy, fit simplement P-A.

Un lourd silence tomba sur le petit groupe. Des pas rapides résonnèrent dans l'appartement du dessus.

— C'est genre... commença Véro après un moment, beaucoup trop pour moi à gérer, j'avais pas besoin de ça! Pis là... Peu importe ce que je fais, c'est... Crisse, c'est big, un avortement! Abstraitemment, c'est une chose, mais quand c'est toi qui y pense pour vrai... Le pire, c'est que... tsé, je suis 100 % *pour* l'avortement, mais l'idée me fait me sentir mal. Je me sens fucking conne. J'ai l'impression que c'est ma faute, ou ben, que j'ai fait quelque chose de pas correct, pis que c'est ma « punition »... Genre, les caves qui sont comme « Fallait y penser avant! Maintenant, assume. » Je me dis ça à moi-même! Pis, en même temps, j'ai... un peu envie de... devenir mère? ... Câlice que c'est bizarre, dire ça à voix haute... Pis en plus, j'habiterais où, avec un kid? Comment je payerais pour toute? Est-ce que je

continuerai mes études? Comment je ferais, toute seule? Est-ce que j'en parle à Dan?

Qu'est-ce tu ferais, P-A, à sa place?

Il se redressa et toussota.

— Moi?! Heu... Si une fille m'appelait genre « Yo, en passant, je suis enceinte de toi, what's up »?

— Ouin.

— J'aime croire que je dirais que je l'appuierais, peu importe sa décision, mais...

Il ne finit pas sa phrase et tournait entre ses doigts des poils de sa barbe.

— On parle de Dan, là, rappela Marianne. C'est pas exactement le gars le plus mature...

— Pis moi? lança Véro. Je me sens pas plus mature que lui...

— Ben là, c'est toi la plus mature ici!, s'exclama Sophie.

— Sauf toi, Pat, mais t'as genre mille ans, glissa Javier à Patrick, qui accusa le coup en souriant.

Véro mordait ses lèvres d'un air pensif.

— Non, je sais, faut que je lui dise. Le plus tôt possible. Mais avant ou après que j'aie décidé? Tsé, s'il est comme « Yeah, je suis down, on a un kid! » pis que je le veux pas?

— C'est ton corps, ta décision, déclara Marianne.

— Je sais, mais...

— Un peu d'empathie, hostie... maugréa Sophie assez fort pour que Marianne l'entende et secoue la tête.

— Peut-être qu’après les élections, commença P-A d’un ton léger, t’aurais une meilleure idée de si tu veux le garder...

Véro pencha la tête et esquissa un sourire.

— Merci, P-A. Mais c’est un peu vrai : c’est-tu responsable, de faire un enfant dans ce monde-là?

— Heu : oui! lança Sophie. Sinon il y a juste les réacs qui vont se reproduire? Non merci!

Un silence tomba dans la pièce, jusqu’à ce que Patrick prenne la parole.

— Si ça vaut pour quelque chose, Véro, je suis sûr que tu serais une bonne mère.

Elle hocha la tête et serra les lèvres; ses yeux s’emplirent de larmes qu’elle essuya du revers de la main, puis elle inspira et expira profondément.

— Merci.

P-A se leva et se dirigea vers la cuisine.

— En tout cas, tu fais des maudits bons gâteaux. Bière, quelqu’un?

Marianne l’ignore et se tourna vers Véro.

— Juste le fait que tu te poses ces questions-là, ça prouve que tu serais une bonne mère, pour vrai!

— Ouin, c’est pas comme si t’étais comme « Yeah, les allocations familiales, KE-TCHING! », ajouta Sophie en ramenant son poing vers elle.

Un sourire aux dents parfaites apparut sur son visage.

— C’est combien, les allocations familiales? demanda-t-elle, l’air intéressé.

P-A s’immobilisa au milieu du salon et tendit une canette à Sophie.

— Bon, je pense que ça vaut un petit toast : à Véro, peu importe ce qu'elle décide de faire!

— « À Véro, peu importe ce qu'elle décide de faire! »

Tous levèrent leurs bières; Véro brandit un verre d'eau.

— Je peux-tu décider qu'on arrête d'en parler pour le reste de la soirée? Je suis un peu tannée de penser à ça...

— Alright, vous l'avez entendue, vos yeules! cria Sophie alors que P-A se rassoyant à ses côtés.

— Faque on parle de quoi, maintenant?

La chasse au loup

Essai

Je pousse la porte et Martine se faufile dans l'ouverture, s'étouffant presque au bout de sa laisse. Dans la bouquinerie, quelques personnes feuillent des ouvrages disposés dans des bibliothèques ou sur des présentoirs cubiques. Debout sur deux pattes, la langue pendante, Martine veut s'approcher d'une jeune femme, qui s'avère la propriétaire de l'endroit.

- C'est correct si on rentre avec le chien?
- Oui oui, on vous demande simplement de ramasser s'il y a un accident. C'est quelle race?
- Boston terrier.

Elle lui gratte la tête et nous laisse nous promener. Pendant que Martine renifle tout ce qui est à sa portée, j'observe les fanzines disposés sur une table.

- Nice!

De la section Science-fiction, ma blonde Gabi me montre un volume du *Seigneur des Anneaux* illustré par Alan Lee. Je lève mon pouce en souriant. La tête penchée, je passe à travers la section Romans, sans rien chercher en particulier. Je promène un regard rapide sur la section Biographies, qui d'habitude m'intéresse peu, mais une épaisse reliure attire mon attention : *Tolstoï*, par Henri Troyat, aux éditions Fayard, collection « Le cercle du livre de France ». La couverture est jaune, en carton flexible; le livre compte près de 900 pages.

- Je pense que je vais prendre ça, moi... Cinq piastres!
- Vas-y fort.

Gabi s'occupe du chien pendant que je me rends à la caisse, encombrée de grandes piles de livres.

- Ah! fait la propriétaire, quand je l'ai vu rentrer, ce livre-là, je me demandais qui allait repartir avec!

Pris de court, je réponds platement :

- C'est moi, on dirait.

Je savais que je voulais travailler sur *La guerre et la paix* et je me disais que tout ce que j'apprendrais sur Tolstoï pouvait m'aider, même si cela allait à l'encontre de l'idée de Kundera (qui était alors mon maître à penser), selon laquelle la biographie d'un auteur n'est d'aucune utilité pour comprendre ses œuvres. L'approche biographique du roman me semble effectivement peu intéressante. Bien qu'elle ne puisse épuiser le sens d'une œuvre, elle peut tout de même poser des questions intéressantes sur le travail littéraire qui, dans le cadre d'une thèse en recherche-crédation, est digne d'intérêt.

J'ai trouvé dans le récit de la vie de Tolstoï les mêmes grandes questions, les mêmes problèmes éthiques et philosophiques qui m'intéressaient tant dans sa fiction : Quel est le sens de la vie ? Quelle est la nature du bonheur ? Comment devrait-on vivre ? En lecteur de Paul Ricœur, je savais bien que cette concordance des thèmes des romans et de la vie de Tolstoï pouvait s'expliquer par la mise en récit de Troyat, qui aurait pu configurer sa biographie pour qu'elle recoupe ce qu'on découvre dans *La guerre et la paix* ou *Anna Karénine*. On ne le saura jamais. Mais le plaisir de la lecture ne réside-t-il pas dans cette innocence qui permet de croire à des histoires que l'on sait inventées ? Tout de même, pour mener à bien mon travail, je me suis procuré les *Journaux et carnets* de Tolstoï, et j'ai eu ainsi accès à des sources de première main.

Très vite, donc, la vie de Tolstoï m'a fasciné. Je retrouvais chez lui certains de mes traits et tendances, que j'avais auparavant reconnus dans ses personnages, comme son obsession pour le « perfectionnement moral », sa culpabilité liée aux privilèges et son incapacité de vivre à la hauteur de ses attentes. Comme lui, j'aspirais à devenir une bonne personne. Comme lui, j'écrivais dans mes carnets des plans pour mieux vivre, ce qui impliquait un horaire strict d'écriture, un programme que je n'avais ni l'envie ni l'énergie de suivre le lendemain, un changement dans mes habitudes de consommation, de nouvelles attitudes dans mes relations avec les proches. Comme lui, je m'en voulais d'être faible et de ne pas pouvoir agir conformément à mes principes.

Lire les déboires moraux du jeune Tolstoï m'a fait réaliser que je n'étais pas seul à me torturer et m'a permis de mieux comprendre cette compulsion en me fournissant un modèle : la biographie permet de voir comment cette tendance a évolué au sein d'une vie et donne une perspective privilégiée au lecteur. Plusieurs questions se sont dégagées de cette lecture. Cet homme, obsédé par l'idée de faire le bien, a-t-il été heureux? Est-ce que son travail d'écriture a contribué à son bonheur? Comment expliquer le rapport tumultueux entre sa réflexion éthique et sa production esthétique? Pourquoi l'un des plus grands écrivains de l'histoire a-t-il renié ses propres romans, considérés comme des chefs-d'œuvre dans le monde entier? Dans sa trajectoire, la période d'écriture de *La guerre et la paix* semble être un point de bascule. Ce roman revêt une importance éthique et esthétique capitale et résume dans sa forme même les conflits intérieurs qui ont miné la vie de Tolstoï. Pour bien comprendre cependant, il faut d'abord se pencher sur ses premiers essais littéraires, qui contiennent les germes des grands questionnements soulevés dans ce chef-d'œuvre qu'est *La guerre et la paix*.

Avant

Les *Journaux et carnets* de Tolstoï me font beaucoup rire. Avoir accès aux préoccupations triviales d'un illustre écrivain a quelque chose de rassurant : malgré la grandeur de son œuvre, il n'en reste pas moins humain. Presque toute sa vie, Tolstoï a tenu un journal. Celui-ci s'ouvre sur la mention qu'il a contracté une gonorrhée; il formule ensuite le souhait que sa convalescence lui permette de réorienter sa vie, de modifier son comportement, de mener une existence plus sérieuse que celle, déréglée, qui avait été jusque-là la sienne. Il a alors dix-neuf ans. De janvier à juin 1847, il consigne dans son journal des réflexions éthiques et politiques suscitées par ses lectures et énumère des règles de vie à respecter :

Règles pour le développement de la volonté

[Janvier-février 1847]

1^{re} catégorie. (1) Se lever à 5, se coucher à 9 et 10, et on peut dormir deux heures dans la journée. (2) Manger modérément, pas de douceurs. (3) Marcher une heure à pied. (4) Exécuter tout ce qu'on s'est fixé. (5) [Un mot censuré] une femme une ou deux fois par mois. (6) Faire tout autant que possible soi-même.

2^e catégorie : (1) Aimer tous ceux auxquels je peux être utile. (2) Dédaigner les richesses, les honneurs et l'opinion publique non fondée sur la raison. (3) Préférer mon propre profit au plaisir d'un autre et vice versa.

3^e catégorie : (1) Ne permettre l'action de l'imagination qu'en cas de nécessité. (2) Concentrer mon attention sur un seul objet. (3) N'entreprendre qu'en cas de nécessité une autre affaire sans avoir terminé la première. (4) Ne diriger son attention que sur les sujets qui demandent réflexion. (5) Ne pas laisser passer une seule pensée sans l'avoir notée et développée en son temps. (6) Dans chaque acte penser à son but. (7) Ne satisfaire un besoin que dans la mesure où il l'exige. (8) Ne penser qu'au futur non immédiat. (Tolstoï L. , 1979, p. 27)

Il croit à la toute-puissance de la raison et à l'importance de cultiver sa détermination dans le but de se perfectionner moralement. La fonction du journal, en pareil cas, est de « juger de la marche de ce développement. » (Tolstoï L. , 1979, p. 23) Dès sa jeunesse, l'écriture était donc pour Tolstoï liée à l'éthique. Mais comme il le note dans la toute première entrée

des *Journaux et carnets* : « Il est plus facile d'écrire dix tomes de Philosophie que d'appliquer une seule règle, n'importe laquelle, dans la pratique. » (Tolstoï L. , 1979, p. 4)

Ainsi, l'essentiel du journal de 1847 consiste en la formulation de règles à suivre et du regret de ne pouvoir les respecter. Il en vient à se demander :

Parviendrais-je jamais à ne dépendre d'aucune circonstance extérieure? À mon avis c'est une immense perfection; car, on ne dépend d'aucune circonstance latérale, l'esprit prend nécessairement le dessus à son gré sur la matière, et alors l'homme atteint sa destination. (Tolstoï L. , 1979, p. 26)

Tolstoï ne vise rien de moins que la perfection morale et, pour l'atteindre, énonce avec l'assurance de la jeunesse de grandes vérités qu'il croit alors indiscutables : « Tous les sentiments ayant pour source l'amour du monde entier sont bons, tous les sentiments ayant pour source l'amour-propre sont mauvais. » (1979, p. 33) Boris Eikhenbaum, auteur d'une biographie de Tolstoï en trois tomes, décrit dans *The young Tolstoi* les journaux de 1847 à 1852 comme « une auto-observation et une attention intenses et constantes » (1972, p. 8) (traduction libre).

En avril 1847, le jeune homme abandonne ses études de droit à l'Université de Kazan pour se consacrer à la gestion du domaine familial de Iasnaïa Poliana, dont il a hérité peu de temps auparavant. Révolté par les conditions de vie ignobles des *moujiks* (paysans) du domaine (le servage n'est aboli en Russie qu'en 1861), il essaie de les améliorer, mais se bute à l'ignorance et aux préjugés des gens qu'il voulait aider. Il aspire à bien faire, mais n'arrive à rien; son idéalisme rencontre la réalité. Il passe aussi beaucoup de temps à s'instruire : littérature russe, anglaise, allemande, fiction, histoire, philosophie, etc. Pendant tout ce temps (avril 1847 à octobre 1848), il succombe aux appels de la chair et se le reproche ensuite. Désabusé, Tolstoï se rend, à l'automne 1848, à Moscou, puis à Saint-Petersbourg, en janvier 1849, pour retourner à l'université. Il contracte alors d'énormes

dettes de jeu, passe son temps à boire et à « fréquenter les Tsiganes », euphémisme pour dire qu'il allait au bordel. Il mène cette existence de débauché jusqu'en mai 1851. Entretemps, il reprend son journal, dont voici quelques passages témoignant de ses préoccupations :

19 juin 1850 : « Hier a passé assez bien, exécuté presque tout; mécontent seulement d'une chose : je ne peux pas surmonter la luxure, d'autant moins que cette passion a conflué chez moi avec l'habitude. » (p. 58)

24 décembre 1850 : « ne pas posséder de femme. » (p. 63)

26 décembre 1850 : « mauvaise journée, j'ai été chez les Tsiganes. » (p. 63)

27 décembre 1850 : « Chez les Tsiganes. » (p. 63)

29 décembre 1850 : « Je vis absolument comme une brute. » (p. 64)

25 janvier 1851 : « j'étais dans une soirée et j'ai perdu la tête. Acheté un cheval dont je n'ai nul besoin. » (p. 68)

7 mars : « Le matin j'ai mis longtemps à me lever, je me dérobaïs, je cherchais en quelque sorte à me donner le change. — Je lisais des romans alors qu'il y avait autre chose à faire. Je me disais : il faut bien prendre le café, comme si l'on ne pouvait pas s'occuper à quelque chose en prenant le café. » (p. 70)

La vie qu'il mène à cette époque l'emplit de dégoût, il en a honte, mais il ne peut résister à l'appel de la tentation : les femmes, le jeu et l'alcool. Comme l'écrit Eikhenbaum, « La vie psychique de Tolstoï y est évidemment déformée; il n'y a aucune nuance, tout est formulé ou compilé comme telle ou telle faiblesse. » (1972, p. 20) (traduction libre) Évidemment, aucun journal n'est le reflet fidèle de la vie intérieure de son auteur, mais celui de Tolstoï indique assez clairement qu'il a des préoccupations d'ordre moral et éthique et qu'il souffre de ne pas arriver à les respecter.

— On peut pas juste se faire du fun? éclate Gabi.

Je me renfroge, la mâchoire serrée. Un vent froid et humide balaye la Place des festivals. Sur la rue Sainte-Catherine, des décorations de Noël illuminent les vitrines. Les trottoirs sont bondés et pleins de gadoue. J'ai passé la journée à me plaindre de la surconsommation

encouragée par les Fêtes, des mesures d'austérité annoncées par le gouvernement libéral et des problèmes d'urbanisme de Montréal. C'est un dimanche, nous aurions pu simplement apprécier l'ambiance des Fêtes et les lumières suspendues au-dessus des trottoirs, mais mon chialage nous en a empêchés. Pendant les années qui ont suivi la grève étudiante de 2012, je suis devenu de plus en plus rigide et exigeant du point de vue éthique. En essayant d'être une bonne personne, un bon citoyen, je suis devenu désagréable.

Quand j'étais enfant, mes parents m'aidaient pour les devoirs, ou me supervisaient pendant que je les faisais, pour ensuite me laisser vaquer à mes jeux. À l'adolescence, j'ai conservé une telle discipline : je ne faisais rien avant d'avoir terminé mes devoirs, comme on exécute une tâche pour s'en débarrasser. Ma blonde rit encore de moi quand, dans une assiette, je commence par ce que j'aime le moins et garde le meilleur pour la fin. Très tôt dans la vie, j'ai appris qu'il y a des choses qu'il fallait faire, des choses plus importantes que d'autres, prioritaires. Cette habitude m'a suivi à l'âge adulte et probablement aidé dans mes études ; aujourd'hui, je n'ouvre jamais Netflix avant d'avoir « fait mes devoirs », ou plutôt, rempli mes obligations universitaires ou professionnelles. Cela ne m'empêche pas de procrastiner, mais crée une opposition entre les choses « sérieuses » (qu'on exécute en premier : lire, écrire, faire de l'exercice ou du ménage) et les choses moins sérieuses (qu'on peut faire ensuite : ouvrir une bière, regarder le hockey, aller au cinéma). Ce comportement implique une certaine idée du bien et du sens de la vie : devenir meilleur, tendre vers un idéal. Une fois qu'on a établi ce qui nous semble important dans la vie, il est facile de croire que la question est réglée, que nous allons agir conformément à notre objectif. Mais entre un idéal lointain et les désirs immédiats, il y a un fossé.

Pendant mes études à la maîtrise, je me couchais et me levais tard : souvent je dormais de deux heures du matin à midi, parfois plus tard encore. C'est avec un grand café et des poches sous les yeux que j'allais à mes cours du matin. Je voulais alors devenir écrivain, sans pour autant croire en la possibilité de vivre de mon écriture. Je préparais un mémoire en création littéraire; j'avais l'impression de progresser, quoique moins bien que certains de mes condisciples qui donnaient des cours au cégep ou qui faisaient des assistanats de recherche. De mon côté, je vivais grâce à un emploi au salaire minimum qui n'avait rien à voir avec la carrière que j'envisageais. Souvent, je me disais que j'aurais pu en faire plus; lire et écrire, rédiger des articles et des nouvelles pour des revues littéraires, envoyer des propositions pour des colloques, etc. Au lieu de cela, je suivais le hockey, jouais au PlayStation, regardais des séries avec ma blonde et allais boire des bières avec des amis. Cela ne m'empêchait pas de faire mes lectures et mes travaux; je suis rarement arrivé en classe sans avoir lu les textes à l'étude. J'avais de bonnes notes. Pourquoi donc avais-je l'impression de ne pas en faire assez ? Pour me déculpabiliser, il m'arrivait de me dire que le désir d'« être parfait » (courir, manger végé, être productif) nuisait au bonheur et que ne pas y succomber était un indice de force morale : je n'étais plus alors un individu incapable de suivre ses résolutions, mais un résistant à la tyrannie de la perfection. Malgré tout, avant de m'endormir, je faisais des plans pour le lendemain.

C'est au début de ma maîtrise que j'ai commencé à tenir un journal, qui s'ajoutait alors à mes activités prioritaires. Je trainais toujours avec moi un carnet pour consigner ce qui me passait par la tête, mais je crois n'avoir jamais véritablement apprécié l'exercice. Je me forçais à m'asseoir et à noter mes réflexions de la journée, mon opinion des films que j'avais vus, des livres que j'avais lus, mes commentaires sur l'actualité. Je rapportais mes

mauvaises habitudes et mes résolutions. J'avais en tête le stéréotype de l'écrivain sérieux qui se doit de rédiger un journal. Pour me conformer à cette idée, je m'astreignais à un exercice désagréable. À plusieurs reprises, je me suis dit : « À partir de maintenant, je vais écrire tous les jours dans mon journal. » Ce que je faisais laborieusement, avant d'arrêter, puis de me redire quelques semaines plus tard, « À partir de maintenant, je vais écrire tous les jours dans mon journal. » J'étais incapable d'écrire quand j'en avais envie; je devais le faire tous les jours, ou pas du tout. Mon journal est devenu le symbole de mon obsession : tout ce que je fais devient immanquablement une règle et, par conséquent, une obligation morale.

Pendant la grève de 2012 et dans les mois qui ont suivi, cette pression devenait de plus en plus forte : s'ajoutait à mon désir d'augmenter ma « productivité intellectuelle » et d'être un « écrivain sérieux » celui d'être un « bon citoyen ». J'étais torturé, incapable de vivre selon mes propres standards, et de voir le monde autrement que par la lentille de l'anticapitalisme. Non seulement ces standards trop élevés me culpabilisaient, mais ils pourrissaient la vie de mes proches, qui subissaient mon intransigeance. Pourtant, j'essayais sincèrement de mener une vie bonne.

Comme P-A dans mon roman, c'est en parfait néophyte que je me suis présenté à l'assemblée générale extraordinaire de déclenchement de la grève de 2012, qui a interrompu mes études. Ainsi que pour beaucoup d'étudiants, cet événement a été l'occasion d'élargir mes horizons et de m'intéresser à autre chose qu'à mon domaine d'études, la littérature : j'ai découvert la politique, la sociologie, la philosophie.

Absorbé par le débat qui faisait rage, j'ai essayé de mieux le comprendre en lisant des ouvrages qui me sortaient de ma zone de confort. Plus j'argumentais sur les réseaux sociaux, moins j'avais l'impression de comprendre la nature du conflit. À force d'y réfléchir, j'en tire la conclusion que le débat était acrimonieux parce qu'il titillait des idées morales profondément ancrées chez les individus, souvent à leur insu – moi inclus. Si le point de départ des débats était la hausse des frais de scolarité, on finissait par argumenter sur des questions plus lourdes : quel est le rôle de l'éducation? Qu'est-ce que la justice? les humains sont-ils fondamentalement bons ou mauvais? comment atteint-on le bonheur? Quel est le sens de la vie? C'est ainsi que j'en suis arrivé à m'intéresser à la philosophie éthique, plus précisément au concept de la *vie bonne*. Ce concept remonte aux Grecs anciens et pose la question suivante : comment devrait-on vivre?

L'idée de la vie bonne est partout : dans les films, dans les romans, dans la vie, tout le monde a, consciemment ou pas, une conception de ce que signifie *bien vivre*. Une telle conception peut être implicite dans les actions des individus, qui n'ont pas nécessairement décidé, après réflexion, que tel ou tel mode de vie était meilleur qu'un autre. Bien des gens n'agissent pas conformément à un plan, ou selon des principes clairement définis. Paul Ricœur nomme « visée éthique » le désir conscient d'un individu de bien vivre. Il définit la vie bonne comme « l'image que chacun se fait d'une vie accomplie » (Ricœur, 1990, p. 203). Si la réflexion sur la vie estimée souhaitable pose inlassablement la même question : comment devrait-on vivre? elle n'en génère pas moins des réponses différentes : bien vivre, c'est faire de l'argent; bien vivre, c'est devenir célèbre; bien vivre, c'est se sacrifier pour autrui; bien vivre, c'est boire et manger en bonne compagnie; bien vivre, c'est rendre ses parents fiers... L'idée de vie bonne implique forcément : 1. un but et 2. une série de

comportements qui permettent de l'atteindre. Ricœur distingue l'éthique et la morale, qu'on utilise souvent comme synonymes. L'éthique s'interroge sur la nature du Bien; c'est selon elle que nous identifions le but à poursuivre pour atteindre le bonheur. La morale est prescriptive et impose une série de règles qu'il faut suivre si on veut bien vivre : les moyens pour réaliser notre objectif. Ainsi, quand Tolstoï rédige ses règles de vie, il s'impose une morale déterminée par ses réflexions éthiques.

Les conflits internes de cet écrivain témoignent d'une éthique idéaliste (le nom de Platon figure à plusieurs reprises dans les *Journaux et carnets*) : valorisation de la raison et opposition du corps et de l'esprit. Dans ses dialogues, Platon met en scène Socrate, qui incarne la meilleure vie possible, celle du philosophe. La conception platonicienne du bonheur prend la forme d'une ascension : un individu apprend, grâce à la raison, à distinguer les bonnes activités (géométrie, contemplation, philosophie) des activités néfastes (alcool, lubricité, gourmandise), et surtout à ne pas se fier aux apparences : pour Platon, le monde réel n'est qu'une représentation imparfaite de formes, d'Idées pures qui, elles, constituent la vérité. Ainsi, le philosophe va délaisser les apparences terrestres pour s'élever dans le monde des Idées, où réside l'essence des choses. Quitter l'imperfection du monde réel pour atteindre la perfection des Idées constitue la quête du philosophe.

À l'instar du philosophe, Tolstoï veut atteindre la perfection : agir, penser et vivre parfaitement. Pour lui, la poursuite de l'idéal nous rapproche du bonheur, mais celui-ci n'est possible qu'une fois la perfection atteinte. Même s'il agit conformément à la plupart des règles qu'il s'est données, il ne peut pas être heureux s'il ne les respecte pas toutes. Il ne veut pas *mieux* vivre, mais *bien* vivre. Ces règles sont des façons de réaliser le but poursuivi : ce bonheur détaché des choses du monde qui pousse Socrate à affirmer que la

philosophie est une pratique pour la mort. Voilà l'aspiration éthique du jeune Tolstoï. Par contre, sa vie, elle, suit son cours, sans égard pour ses résolutions².

Un peu plus loin dans la ruelle, une voisine se met à crier; chaque jour, je l'entends parler au téléphone ou rire aux éclats sur son balcon. Parfois, ça me fait rire, mais là, ça m'irrite. Assis sur mon balcon, j'essaie de comprendre les premières pages du *Monde comme volonté et représentation* qui est posé sur mes cuisses. Sur la petite table en bois abimé qui passe l'hiver dehors sont posés un grand verre de café glacé et mon cellulaire. Mes dernières recherches sur Google : « principe de raison », « intuition Schopenhauer », « qualité philosophie ». Un voisin torse nu lave sa fourgonnette en écoutant Radio Énergie. Je peine à me concentrer sur ma lecture. Deux écureuils se poursuivent dans le chêne de la cour.

Tolstoï découvre Schopenhauer à l'été 1869, alors qu'il termine *La guerre et la paix*. *Le monde comme volonté et comme représentation* a un tel effet sur lui qu'il ambitionne de traduire l'ouvrage en russe et qu'il en tire de nombreux concepts pour les incorporer à l'épilogue de son grand roman. S'il se montre enthousiaste, c'est qu'il y retrouve de nombreuses similarités avec sa propre réflexion sur le sens de la vie, comme s'il rencontrait un esprit capable de mettre des mots sur des sensations familières. Schopenhauer ouvre la lumière dans la pièce où Tolstoï a vécu dans la pénombre. Cependant, comme l'explique Eikhenbaum, « L'enthousiasme de Tolstoï pour Schopenhauer s'inscrit principalement dans une veine religieuse, esthétique et morale. Il

² Une telle tension peut être envisagée comme un conflit entre la valeur morale (par rapport à des considérations éthiques) et la valeur prudentielle (par rapport à l'intérêt particulier d'un individu) d'un acte (Pawelsky & Moores, 2013, p. 17).

assimile des parties de son système philosophique et les traduit dans son propre langage. » (1982b, p. 80) (traduction libre) Ou encore : « Tolstoï est un type de lecteur très spécial : il n'entre jamais dans le système, dans la vision du monde d'un autre auteur, mais se contente d'en prendre et d'en assimiler les éléments qui le touchent profondément. » (Eikhenbaum, 1982b, p. 104) (traduction libre) Autrement dit, Tolstoï ne lit pas Schopenhauer pour comprendre sa pensée, mais pour lui arracher ce qui pourrait contribuer à la sienne. S'il le considère comme génial, c'est qu'il confirme en quelque sorte certaines idées qu'il avait déjà. De mon côté, je vais utiliser Schopenhauer pour schématiser la pensée tolstoïenne afin de la rendre intelligible, et non pas pour essayer de montrer que Tolstoï est un écrivain schopenhauerien. C'est pourquoi je me permets un anachronisme en utilisant une grille de lecture schopenhauerienne afin d'analyser le jeune Tolstoï, qui ne l'a pas encore lu.

Pour le philosophe allemand, les individus (et toute la nature) sont soumis à une force qu'il appelle « volonté » qui s'objective dans la matérialité, dont le corps humain³. Les besoins du corps, à savoir assurer sa survie (la conservation) et celle de l'espèce (la reproduction), ne dépendent pas de nous; ils existent *à priori*, c'est-à-dire qu'ils s'imposent à nous de l'intérieur, qu'on le veuille ou non. Nous sommes esclaves de cette volonté, qui se manifeste concrètement par des désirs de nourriture, de relations, de possessions matérielles, de position sociale. Schopenhauer fait de ces désirs l'essence du malheur humain :

Tout vouloir procède d'un besoin, c'est-à-dire d'une privation, c'est-à-dire d'une souffrance. La satisfaction y met fin [...]; le désir est long, et ses exigences tendent à l'infini; la satisfaction est courte, et elle est parcimonieusement mesurée. [...] La satisfaction d'aucun souhait ne peut procurer de contentement durable et inaltérable. C'est comme l'aumône qu'on

³ Je simplifie ici le concept beaucoup plus complexe de volonté, parce que sa justification métaphysique et ontologique n'est pas utile dans le cadre de ce travail.

jette à un mendiant : elle lui sauve aujourd'hui la vie pour prolonger sa misère jusqu'à demain. (1966, p. 252)

On reconnaît ici l'éthique platonicienne selon laquelle les joies éphémères du corps ne procurent pas un bonheur véritable. Tolstoï semblait d'accord avec une telle idée, mais ne pouvait s'empêcher de succomber à ses désirs.

L'autre grand principe qui structure la vie humaine, Schopenhauer le nomme « intellect »; c'est selon lui la faculté qui nous permet de connaître le monde et, éventuellement, de raisonner. Schopenhauer affirme que l'intellect est soumis à la volonté; simple fruit de l'évolution de l'espèce humaine, il aurait pour principale fonction de répondre aux besoins de la volonté, qui sont plus complexes chez les humains que chez les animaux. La volonté désire; l'intellect sélectionne des cibles pour ce vouloir (les motifs) et les présente à la volonté, qui en choisit un selon sa fantaisie du moment. Mais le développement de l'intellect a un effet collatéral : celui-ci, à force de s'aiguiser, en vient à porter un regard critique sur lui-même, mais aussi sur la volonté qu'il est censé servir. Un individu pourrait donc réussir à faire taire sa volonté, mais c'est un accomplissement extrêmement rare, car si « l'*intellect* se fatigue, la *volonté* est infatigable » (Schopenhauer, 1966, p. 909). C'est pourtant ce à quoi aspire le jeune Tolstoï. Son intellect prend assez de distance pour observer sa volonté et lui proposer de nouveaux motifs (l'étude, le perfectionnement moral, la vertu), mais pas assez pour la soumettre :

18 avril. Je n'ai pas pu me retenir, j'ai fait signe à quelque chose de rose, qui de loin me paraissait très joli, et j'ai ouvert la porte de derrière. — Elle est venue. Je ne peux plus la voir, détestable, dégoûtant, je la hais même, de trahir mes règles à cause d'elle. [...] Le sens du devoir et le dégoût parlaient contre, le désir et la conscience parlaient pour. Les derniers l'ont emporté. (Tolstoï L., 1979, p. 81)

Dégouté de son comportement, Tolstoï décide un jour de suivre son frère Nicolas, officier dans l'armée russe, au Caucase. On est en mai 1851, le jeune homme a 22 ans. Depuis les débuts du romantisme russe, le Caucase représente le sublime, mais aussi l'aventure; c'est le lieu où la civilisation perd ses droits et où les jeunes hommes peuvent prouver leur bravoure. Pouchkine et Lermontov, deux piliers de la littérature russe, y ont été exilés et y ont écrit les plus grands poèmes de l'époque. De nombreux autres écrivains, oubliés par la postérité, y ont aussi situé leurs intrigues. Comme l'écrit Eikhenbaum, « Ce Caucase littéraire est traditionnellement lié au romantisme de la guerre – aux récits d'audacieux casse-cous accomplissant des exploits courageux. Il y a aussi les sombres personnages “byroniens” qui carburent au mépris et à la vengeance. » (1972, p. 74) (traduction libre) Le Caucase est une destination de choix pour les jeunes nobles en quête d'aventure ou de rénovation morale et Tolstoï n'y fait pas exception, si l'on se fie à Henri Troyat :

Puisque Liovotchka ne savait à quoi employer son trop-plein d'énergie, pourquoi ne l'accompagnait-il pas au Caucase? La nature, là-bas, était admirable : la chasse, les longues chevauchées, la fraternité des bivouacs, les escarmouches avec des montagnards insurgés... À mesure que se déroulait ce tableau enchanteur, Léon Tolstoï sentait croître son enthousiasme. Que n'y avait-il pensé plus tôt! Pour vaincre ses mauvaises habitudes, un seul remède : le Caucase! (1965, p. 87)

Après avoir échoué à mener la vie de l'esprit à laquelle étaient sensées le mener ses règles de vie, Tolstoï, qui cherche à fuir ses penchants pour la débauche, essaie une nouvelle solution : c'est dans les étendues sauvages et les pics enneigés du Caucase qu'il va enfin trouver la perfection, donc le bonheur. Loin des tentations de la ville, il pourra se consacrer à la beauté de la nature, à la simplicité de la vie rurale et à l'héroïsme militaire. Le 11 juin, lorsqu'il arrive dans le Caucase, le jeune homme est déçu. Comme toujours, la réalité n'est pas à la hauteur de ses attentes :

La nature, sur laquelle je comptais le plus en projetant d'aller au Caucase, ne présente jusqu'à maintenant rien de remarquable. L'entrain, que je croyais devoir se développer ici en moi, n'apparaît pas non plus. (Tolstoï L. , 1979, p. 82)

Par contre, le lendemain, il note ceci :

Hier je n'ai presque pas dormi de la nuit [...] Je désirais quelque chose d'élevé et de beau; mais quoi, je ne puis le rendre; bien que j'eusse clairement conscience de ce que je désirais. – J'avais envie de me fondre dans l'Être universel. Je le priais de pardonner mes fautes; non, je ne lui demandais pas cela, car je sentais que s'il me donnait cette minute bienheureuse, c'est qu'il m'avait pardonné. Je demandais et en même temps je savais que je n'avais rien à demander, et que je ne pouvais ni ne savais demander. Je remerciais, oui, mais pas par des paroles, ni par des pensées. J'unissais dans un seul sentiment tout, et la prière et le remerciement. Le sentiment de crainte avait complètement disparu. – Il n'est pas un sentiment de foi, d'espérance et d'amour que j'aurais pu séparer du sentiment global. Oui, voilà le sentiment que j'ai éprouvé hier – c'est l'amour de Dieu. – Un amour élevé, qui unit en lui tout ce qu'il y a de bien, qui réprouve tout ce qu'il y a de mal.

Quelle horreur j'avais de regarder tout le côté mesquin, vicieux de la vie! Je ne pouvais pas comprendre comment il avait pu me séduire. De quel cœur pur je demandais à Dieu de me recevoir dans son sein! Je ne sentais pas ma chair, je n'étais qu'esprit. Mais non! Le côté charnel, mesquin, a repris le dessus, et il ne s'est pas passé une heure, que déjà j'entendais la voix du vice, de la vanité, du côté frivole de la vie; je savais d'où venait cette voix, je savais qu'elle allait détruire mon bien-être, j'ai lutté et je lui ai succombé. Je me suis endormi en rêvant de gloire, de femmes; mais ce n'est pas ma faute, je ne pouvais pas.

L'éternel bien-être *ici-bas* est impossible. (Tolstoï L. , 1979, p. 83)

Ce passage illustre bien les contradictions entre la volonté et l'intellect qui marquent la jeunesse de l'écrivain. Tolstoï aspire à l'ascension platonicienne, à s'élever au-dessus du monde phénoménal, pour atteindre cette vie de l'esprit détachée des apparences et des appétits charnels, mais est toujours retenu par ces derniers. À l'image de la gravité, qui exerce partout son influence et contre laquelle doit lutter quiconque souhaite s'envoler, le « côté mesquin de la vie » peut être momentanément oublié, mais il ne cesse pour autant d'exister : il nous tire toujours vers « l'ici-bas ». Ce qui ne nous empêche pas de percevoir, par contraste, le « là-haut », et d'y aspirer. Ce passage de 1851 montre, pour la première

fois, l'image que Tolstoï se faisait de la perfection qu'il voulait atteindre : la « fusion avec l'Être universel ». Voilà le but ultime qu'une vie bonne doit viser.

Pour Schopenhauer, le malheur humain vient de ce qu'il appelle « principe d'individuation », selon lequel l'espèce humaine est composée d'individus différents et incomplets, objectivations particulières et concrètes de l'Idée platonicienne de l'humain, générale et abstraite. Incarnée, l'Idée générale est soumise aux désirs liés à la faim, à la soif, à la fatigue, aux soucis de la conservation et de la reproduction. Même si l'individu parvient à la satisfaction de son désir, celle-ci n'est qu'éphémère, vite remplacée par un autre désir, un autre manque, une autre douleur. Et quand un individu parvient à satisfaire ses désirs, il est rarement plus heureux : « La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui; ce sont là les deux éléments dont elle est faite, en somme. » (Schopenhauer, 1966, p. 394) La satisfaction des désirs humains est comme l'appétit : toujours à reproduire. Pour être heureux, il vaudrait mieux sortir de ce cercle vicieux et cesser de désirer pour

[concevoir] les choses indépendamment de leur rapport avec la volonté, c'est-à-dire [...] d'une manière désintéressée, non subjective, purement objective; [...] nous aurons alors trouvé naturellement et d'un seul coup ce repos que, durant notre asservissement à la volonté, nous cherchions sans cesse et qui nous fuyait toujours; nous serons parfaitement heureux. (Schopenhauer, 1966, p. 253)

Le bonheur ne se concentre donc pas dans l'assouvissement des désirs de la volonté, mais dans l'affranchissement de l'intellect. Schopenhauer reprend et développe l'idéalisme platonicien, selon lequel le monde serait divisé en deux : l'étage du bas, le nôtre, le royaume du transitoire, de l'individuel, de la subjectivité, et celui du haut, où règnent l'éternel, l'unité, l'objectivité :

N'est-il pas surprenant, merveilleux même, de voir l'homme vivre une seconde vie *in abstracto* à côté de sa vie *in concreto*? Dans la première, il est livré à toutes les tourmentes de la réalité, il est soumis aux circonstances présentes, il doit travailler, souffrir, mourir, comme les animaux. La vie abstraite, telle qu'elle se représente devant la méditation de la raison, est le reflet calme de la première et du monde où il vit; elle est ce plan réduit, dont nous parlions plus haut. Là, de ces hauteurs sereines de la méditation, tout ce qui l'avait possédé, tout ce qui l'avait fortement frappé en bas, lui semble froid, décoloré, étranger à lui-même, du moins pour l'instant; il est simple spectateur, il contemple. (1966, p. 124)

Dans ces deux mondes, on remarque la distinction faite par le jeune Tolstoï entre la fusion dans l'Être universel et le côté mesquin, vicieux de la vie⁴. La vie bonne, selon Schopenhauer et Tolstoï, consisterait à se soustraire à l'emprise de la volonté, aux phénomènes de l'ici-bas, pour atteindre « les hauteurs sereines de la méditation », où l'individu dépasse sa singularité pour s'unir, se fondre dans le là-haut.

Tolstoï retrouve dans le Caucase une vie semblable à celle qu'il avait quittée et retombe dans ses mauvais plis. Toujours, la volonté le pousse à des activités que l'intellect rejette.

Aussi, le 13 juin 1851, écrit-il :

Je continue à paresser, néanmoins content de moi, excepté la lubricité. — Plusieurs fois, quand des officiers parlaient de cartes devant moi, j'ai eu envie de leur laisser voir que j'aime jouer. Mais je me retiens. J'espère même que s'ils m'invitent, je refuserai. —

3 juillet : Voilà ce que j'écrivais le 13 juin, et j'ai gâché tout ce temps-là parce que le jour même je me suis laissé entraîner et j'ai perdu 200 roubles de ma poche, 150 de Nikolinka et 500 que je dois, total 850. (Tolstoï L. , 1979, p. 85)

⁴ Dans le chapitre 4 de *La théorie du roman*, consacré à Tolstoï, Lukács évoque une dualité similaire : Cette nature n'est, en fait, que la simple assurance qu'au-delà de la conventionalité, il existe effectivement une vie essentielle, une vie qui peut sans doute s'atteindre dans les expériences vécues du moi authentique et plein, dans le vécu où l'âme se vit elle-même, mais de laquelle il faut, de toute nécessité, que l'on retombe à nouveau irrémédiablement dans l'autre monde. (p. 149)

Tolstoï éprouve le désir de résister à ses envies et, quand il y parvient, le consigne fièrement dans son cahier. Fort de ses succès, il souhaite même que ses résolutions soient mises à l'épreuve, mais oublie à quel point la volonté est forte et qu'elle peut supplanter l'intellect à tout moment. Se doute-t-il alors qu'il va bientôt flancher? Ce genre de revirement, qui ne l'a pas expérimenté? Le 22 août 1851, il note :

Le 28 est mon anniversaire, je vais avoir vingt-trois ans; j'ai envie de commencer à partir de ce jour-là à vivre conformément au but que je me suis moi-même fixé. — Je vais bien méditer tout cela demain, pour le moment je me remets à mon journal avec programme futur d'occupations et tableau à la Franklin abrégé. [...] Dès le lever du soleil m'occuper de mettre en ordre papiers, comptes, livres et travaux; puis mettre en ordre mes idées et commencer à recopier le premier chapitre du roman. — Après le diner (manger peu) langue tatare, dessin, tir, marche et lecture. (Tolstoï L. , 1979, p. 103)

Tolstoï utilise une date symbolique (son anniversaire) pour marquer le début d'une nouvelle vie, un peu comme on prend des résolutions au jour de l'an : nouvelle année, nouveau départ. Comme l'écrit Schopenhauer, les résolutions sont formulées par l'intellect, mais dépendent entièrement de la volonté pour s'actualiser. Dans le cas de Tolstoï, ses résolutions impliquent planification, ordre et retenue, qualités toutes intellectuelles visant à maîtriser la volonté.

On peut aisément trouver un « tableau à la Franklin » sur Internet; il en existe même des applications pour téléphones intelligents. Afin de bien marquer son perfectionnement moral, Benjamin Franklin aurait élaboré un tableau avec treize vertus importantes : tempérance, silence, ordre, résolution, frugalité, industrie, sincérité, justice, modération, propreté, tranquillité, chasteté, humilité. Chaque jour, il marquait d'un point celles qu'il avait pratiquées. Comme Tolstoï, Franklin cherchait à contrôler sa volonté par l'intellect, en s'imposant un régime de vie exigeant mais culpabilisant, qui ne permettait aucun relâchement. Dans les jours suivants, Tolstoï compile les résultats de ses résolutions :

23 aout : J'ai un peu paressé et plusieurs fois manqué d'énergie. [...]
25 aout : Hier une fille cosaque chez moi. Je n'ai presque pas dormi de la nuit...
Défaillance de caractère. Levé tard [...]
4 septembre : Le 28 j'ai passé vingt-trois ans. J'avais beaucoup escompté de cette date, mais malheureusement je reste toujours le même, je n'ai pas réussi en quelques jours à réparer tout ce que je n'approuve pas. Les brusques revirements sont impossibles. (1979, p. 103)

C'est un de mes paragraphes préférés des *Journaux et carnets*. Cet humble aveu d'échec a quelque chose de comique et de dramatique : on sourit à l'idée que ce jeune homme croyait pouvoir d'un coup changer son comportement, mais on s'attriste pour lui, qui se résigne à vivre dans un monde où l'individu est beaucoup moins capable qu'il le croyait. Moi qui me reprochais sans cesse mon manque de détermination, j'étais en quelque sorte rassuré de voir chez autrui la manifestation de ce conflit intérieur. Tolstoï m'était tout à coup beaucoup plus sympathique.

Lors de son séjour au Caucase, malgré ses mauvaises habitudes, Tolstoï s'émerveille des beautés de la nature, qu'il consigne dans ses carnets. Par exemple, le 10 aout 1851, il écrit :

L'avant-dernière nuit était merveilleuse, j'étais assis à la lucarne de ma cabane à Starogladkovskaïa, et de tous mes sens, à l'exception du toucher, je savourais la nature. – La lune n'était pas encore levée, mais au sud-est déjà commençaient à rougir les nuages nocturnes, un léger vent apportait une odeur de fraîcheur. – Les grenouilles et les grillons se mêlaient en un bruit nocturne indéfini, uniforme. Le ciel était pur et parsemé d'étoiles. – J'aime contempler la nuit le firmament couvert d'étoiles; on distingue derrière les grosses étoiles claires les petites, qui se fondent en taches blanches. (Tolstoï L. , 1979, p. 98)

Les passages de ce genre abondent dans les journaux de 1852. L'amour de Tolstoï pour la nature est l'une des rares constantes de sa vie. Même en ville, l'arrivée du printemps emplissait l'écrivain de joie. Pour Schopenhauer, la beauté de la nature, « qui nous invite et qui semble nous contraindre à la contempler » (1966, p. 254), peut momentanément tirer l'individu hors du cycle du désir et de l'emprise de la volonté :

Une fois qu'elle s'est présentée à notre regard, elle ne manque jamais de nous arracher, ne fût-ce que pour un instant, à la subjectivité et à la servitude de la volonté; [...] l'individu est oublié; nous ne sommes plus l'individu, nous sommes pur sujet connaissant [;] ni bonheur ni misère ne nous accompagnent à ces hauteurs. (1966, p. 254)

Quiconque contemple la nature expérimente l'oubli de soi, de son individualité et de sa singularité, qui stoppe la fuite du désir et l'élève à un point de vue objectif et éternel. Quand il s'émerveille de la beauté du Caucase, Tolstoï semble devenir ce « sujet connaissant pur, affranchi de la volonté, de la douleur et du temps » (Schopenhauer, 1966, p. 231), qu'on peut associer à la « fusion avec l'être universel ». La nature serait une sorte de pont entre *ici-bas* (le monde du désir et de l'individualité) et *là-haut* (le monde de la sérénité et de l'unité fusionnelle) : elle se trouve à la portée des humains, mais renferme un mystère et une beauté spirituels. Une expérience esthétique – la contemplation de la nature – a des répercussions éthiques : « la contemplation pure, c'est le ravissement de l'intuition, c'est la confusion du sujet et de l'objet, c'est l'oubli de toute individualité » (Schopenhauer, 1966, p. 253) Parce qu'il connaît ce sentiment de plénitude – si éphémère lui semble-t-il – Tolstoï aspire à le retrouver. L'entrevoir ne suffit pas : il doit se l'approprier. Le 3 juillet 1851, Tolstoï s'interroge :

Je me disais : je vais aller décrire ce que je vois. Mais comment écrire cela. Il faut aller s'asseoir à une table maculée d'encre, prendre un papier gris, de l'encre; se salir les doigts et griffonner des lettres sur le papier. Les lettres forment des mots, les mots des phrases; mais peut-on rendre ce que l'on sent? N'y a-t-il pas quelque moyen de déverser dans un autre sa sensation à la vue de la nature? La description ne suffit pas. Pourquoi la poésie est-elle si étroitement liée à la prose, le bonheur au malheur? Comment faut-il vivre? S'efforcer d'unir d'un coup la poésie et la prose, ou bien savourer l'une et ensuite se laisser vivre au gré de l'autre?

Il y a dans le Rêve un côté qui vaut mieux que la réalité; dans la réalité, il y a un côté qui vaut mieux que le rêve. Le plein bonheur serait d'unir l'un et l'autre. (1979, p. 86)

J'apprécie particulièrement cette avalanche de questions de plus en plus abstraites à la fin du premier paragraphe. J'imagine l'écrivain, absorbé dans la nuit du Caucase, désirant écrire mais incapable de se soustraire à sa contemplation, de peur qu'elle se dissipe, réalisant qu'il ne peut le faire sans redescendre de là-haut (la poésie) et s'installer dans l'ici-bas (la prose).

Dans *Le rideau*, Kundera définit la prose comme un « langage non-versifié », mais aussi comme « le caractère concret, quotidien, corporel de la vie. » (2011, p. 949) La prose est à la fois une forme et un contenu. Le langage non-versifié paraît à Tolstoï plus pertinent pour rendre le caractère concret de la vie tandis que le langage versifié lui semble plus approprié pour évoquer le rêve. Les concepts esthétiques sont des reflets de la réalité qu'il aspire à décrire. L'opposition esthétique entre prose et poésie reprend l'opposition éthique entre la réalité et le rêve. Faut-il aspirer au *là-haut* (le bonheur éternel, la perfection, la transcendance), ou s'accommoder de *l'ici-bas* (le bonheur terrestre, l'imperfection, l'immanence), ou chercher à concilier les deux ? Où se trouve le bonheur ? On voit déjà que la pensée esthétique de Tolstoï est fortement liée à sa réflexion éthique.

La force du sentiment éprouvé par Tolstoï dans cette contemplation engendre le désir de le communiquer à autrui, mais il se bute aux limites du langage, qui ne peut traduire adéquatement son état d'esprit : « N'y a-t-il pas quelque moyen de déverser dans un autre sa sensation à la vue de la nature ? La description ne suffit pas. » Comme l'explique Eikhenbaum, « Les premières idées littéraires de Tolstoï ne sont pas liées à des intrigues, mais appartiennent au genre descriptif » (1972, p. 24) (traduction libre). Cet intérêt pour la description ne se limite pas à la nature et se reflète dans les premiers textes tolstoïens.

Je m'assure de la solidité de la poignée de métal et me hisse sur le promontoire rocheux. Derrière, la péninsule verte de Great Head se découpe dans un ciel bleu, sous un soleil de plomb; les eaux foncées de la baie de Newport mettent en évidence la blancheur de Sand Beach. Gabi me tend Martine, incapable de grimper les barreaux fixés dans la falaise. Je la dépose à mes pieds, haletante, et m'assure de bien tenir la laisse. Ma blonde se hisse à son tour.

— T'as fait ça quand t'étais kid? je lui demande.

— Oui! répond-elle en souriant.

Je soupire en regardant vers le bas : même si la montée n'est pas difficile, la moindre chute pourrait être fatale. Du bas du sentier, on a vraiment l'impression que les randonneurs grimpent une paroi verticale. Trois adolescentes nous dépassent.

— Awww! font-elles en apercevant Martine, les yeux plissés et la langue pendante.

Nous continuons l'ascension et, une quinzaine de minutes plus tard, arrivons à un sommet rocheux sur lequel souffle une brise agréable. Rassuré de n'être pas mort et fier d'avoir vaincu mon vertige, je m'assois devant la baie et donne à boire au chien. La laisse autour du poignet, je prends quelques photos, puis range mon téléphone. Je ferme les yeux pour apprécier le soleil et la brise sur ma peau mouillée de sueur. Je prends une grande inspiration, puis j'expire longuement. En plein milieu de mes recherches sur la vie bonne (j'ai Marc-Aurèle dans mon sac), je fais des efforts conscients pour profiter du présent.

— Laisse-la donc lousse, me dit ma blonde.

— Tu la tchèques?

— Ben oui.

Je détache Martine, qui s'approche d'un garçon craintif. Et si elle attaquait un autre chien? me dis-je en essayant de revenir à ma contemplation. « Laisse faire, elle a jamais mordu personne, apprécie le moment. » Après quelques jours de camping, sans accès Internet, je me sens détendu – malgré la quantité de touristes qui rendent la circulation difficile dans le parc. Je laisse mon regard glisser sur le paysage. L'air sent bon. J'ai hâte de lire la suite de *A Song of Ice and Fire*, dont j'ai commencé le deuxième tome l'avant-veille et qui me distrait de ma thèse. Nous lisons chaque soir plusieurs heures autour du feu, munis de nos lampes frontales. Un oiseau plane au-dessus de nos têtes; j'ignore tout de l'ornithologie. J'espère qu'il ne pleuvra pas comme hier. Ai-je bien fermé la tente? Je mange quelques poignées de noix, puis nous repartons.

Depuis quelques années, ma blonde et moi essayons de passer quelques jours en camping pendant les vacances. Une fin de semaine, une dizaine de jours, deux semaines quand c'est possible. Sortir de la ville pour vivre dans la nature m'est agréable. J'aime observer le vent dans les feuilles, l'ombre des nuages sur les montagnes, les tamias rayés qui courent dans les fourrés. Cela me fait du bien, mais il ne faut pas m'imaginer dans un état de sérénité, bien installé dans le là-haut. En même temps que j'apprécie la fraîcheur du vent ou la beauté d'un paysage, je juge les choix vestimentaires des autres randonneurs; je me demande si la chaleur intense menace la vie de mon chien; j'argumente mentalement avec Donald Trump; j' imagine ce que je ferais si un ours nous attaquait; etc. Parfois, mon esprit se vide et se contente d'être présent, mais ces moments de contemplation détachée demeurent rares.

Comme Tolstoï, je perçois la beauté de la nature et du cosmos, du là-haut, sans pour autant être en mesure de quitter l'ici-bas. En ville, un peu malgré moi, je nourris des

fantasmes de vie en forêt et d'autarcie. Je me dis que je pourrais devenir garde-chasse et passer le reste de ma vie dans les bois, loin de la ville, à suivre le rythme des saisons; j'apprendrais à reconnaître les arbres et les oiseaux; je deviendrais un champion de la survie en forêt, un randonneur aguerri. Mais quand je suis en camping ou dans la forêt, je réalise aussi que je ne peux vraiment quitter le côté mesquin, vicieux de la vie.

Si l'éthique est la réflexion sur le Bien, l'esthétique est la réflexion sur le Beau. Dans les deux cas, rien n'est définitif; il n'existe pas de bien ni de beau objectif. La réflexion éthique demande comment on devrait agir; la réflexion esthétique, dans le cas de la littérature ou de l'art en général, comment on devrait créer. Quel est le but de la littérature? Que devrait-elle représenter? Doit-elle divertir, éduquer ou édifier? Dans un cas comme dans l'autre, on identifie un but à atteindre et une manière d'y parvenir.

Entre mars et mai 1851, Tolstoï entreprend de réfléchir à la littérature, mais c'est au Caucase qu'il développe une esthétique : il commence à donner son avis sur les textes qu'il lit et à se prononcer sur ce que devrait être la littérature. En mars 1852, il reprend son journal après l'avoir abandonné sept mois, période au cours de laquelle il s'est engagé dans l'armée, a participé à des campagnes militaires, festoyé avec des femmes cosaques, chassé, fait une cure, voyagé et écrit. Il a commencé la rédaction de son premier texte de fiction, *Enfance*.

Le 20 mars 1852, il consigne :

Autant que j'ai pu m'étudier, il me semble que prédominant en moi trois mauvaises passions : le jeu, la luxure et la vanité. – J'ai depuis longtemps la conviction que la vertu, même au plus haut degré, est l'absence de mauvaises passions; donc, si réellement j'ai détruit en moi ne serait-ce qu'un peu d'une passion dominante, je peux dire hardiment que je suis devenu meilleur. (Tolstoï L. , 1979, p. 114)

S'il pouvait se priver des « mauvaises passions » qui le tourmentent, il pourrait se vouer tout entier à ce qui compte vraiment pour lui : le perfectionnement moral et la fusion avec l'Être universel. Pour résister aux plaisirs artificiels, il essaie de s'occuper. Il va à la chasse, lit, écrit, se consacre aux exercices militaires et fait de la gymnastique. Adoptant le dicton selon lequel l'oisiveté est la mère de tous les vices, il croit que de se « mettre au travail » et de se maintenir actif le ramèneront sur le chemin de la vertu : « La vanité vient de l'inaction physique et morale. » (Tolstoï L. , 1979, p. 118) La solution à ses problèmes, pense-t-il, réside dans le travail.

On remarque qu'un changement s'est opéré : il passe de l'analyse de ses « mauvaises passions » au travail d'écriture. Il consigne dans ses carnets ses progrès et ses ambitions littéraires, prosaïquement juxtaposés à la recension de ses ennuis de santé (maux de dents, diarrhées, ulcères, maladies vénériennes...) et ses prises à la chasse (bécasses, lièvres...). On constate ainsi que le processus d'écriture n'est pas facile, mais que sa valeur n'est jamais remise en question – même s'il doute par moments de son talent d'écrivain. Tous les jours ou presque, il note le nombre de pages qu'il a rédigées, ou formule le souhait d'écrire mieux et davantage le lendemain. En voici quelques exemples :

29 mars 1852 : « J'ai écrit ma nouvelle avec entrain; mais maintenant je méprise et mon travail, et moi-même, et ceux qui le liront; si je n'abandonne pas ce travail, c'est seulement dans l'espoir de chasser l'ennui [et] de prendre l'habitude du labeur. » (Tolstoï L. , 1979, p. 123)

5 avril : Demain je me lève à l'aube, j'achève la première journée [d'*Enfance*] et je la relis.

6 avril. Levé à 6 h et j'en ai été très content. Écrit jusqu'au dîner. Dîné à la maison. Écrit encore, mais sans application, parce que le sommeil me gagnait. Pour me dégourdir, allé à 5 heures faire du cheval, revenu à 7, et achevé d'écrire la première journée; quoique sans application ; mais le style, à ce qu'il me semble, est net, et les additions ne sont pas mauvaises. » (1979, p. 127)

7 avril : « Relu et corrigé définitivement la première journée. – Je suis décidément convaincu qu'elle ne vaut rien. » (1979, p. 127)

17 avril : « Écrit, mais pas bien me semble-t-il. Pourtant, il faut finir. » (1979, p. 131)

20 avril : « Écrit beaucoup. » (1979, p. 132)

23 avril : « Essayé d'écrire, mais premièrement par inquiétude morale, et deuxièmement parce que le chapitre précédent me paraît très mauvais, je n'ai rien écrit. » (1979, p. 133)

18 mai : « Levé tôt, écrit *Enfance*, j'en suis dégoûté à l'extrême, mais je continuerai. » (1979, p. 136)

30 mai : « Ai-je du talent en comparaison des nouveaux écrivains russes? – Positivement, non. » (1979, p. 139)

Tolstoï note ses progrès littéraires avec la même application qu'il notait ses progrès moraux, avec l'espoir sans doute que ce regard sur lui-même l'inciterait à plus de discipline. Malgré les aléas de son humeur, il parvient à écrire. Au printemps 1852, Tolstoï travaille à trois projets littéraires qui ont un point commun : ils trouvent leur source dans un désir de « rendre compte » de ses observations et impressions. L'intention qui les a produites est de nature descriptive.

Enfance est un récit autobiographique écrit à la première personne qui consiste en une suite de scènes dépeignant le départ du narrateur de la campagne pour la ville, ainsi que la mort de la mère. Le projet n'a rien d'innovateur : selon Eikhenbaum, le récit d'enfance est un genre en vogue à l'époque. Mais celui de Tolstoï se distingue des autres pour une raison particulière :

Au lieu de lier des chapitres ou des événements, Tolstoï lie des scènes disparates et des impressions. Il n'a pas besoin d'un héros au sens traditionnel du terme, parce qu'il n'a pas besoin d'un fil conducteur pour lier une série d'événements. [...] Tolstoï n'a que faire de la fin, car il n'a besoin que d'avoir devant lui une certaine perspective. [Il] n'a pas vraiment besoin de la progression chronologique du roman, parce qu'il ne mène son héros nulle part et n'a rien à lui faire accomplir. (Eikhenbaum, 1972, p. 49) (traduction libre)

La description et l'évocation de scènes et d'impressions l'emportent sur l'intrigue : pas de suspense, pas de grande aventure, mais une attention particulière aux détails de la vie quotidienne, aux attitudes et aux gestes des personnages, ainsi qu'à la vie intérieure du

jeune narrateur qui, malgré quelques élans lyriques, s'exprime avec le ton détaché d'un observateur extérieur : « Nikolenka n'est qu'une fenêtre à travers laquelle on observe une série mouvante de scènes et de personnages. » (Eikhenbaum, 1972, p. 59) (traduction libre). Après avoir tablé de longs mois sur ce récit, Tolstoï reçoit, le 29 août 1852, une lettre de Nekrassov, le rédacteur en chef de la revue littéraire *Le Contemporain*, lui annonçant qu'il sera publié. Cette nouvelle lui « fait plaisir jusqu'à la bêtise » (Tolstoï L. , 1979, p. 159).

Alors qu'il peine à mener à bien les autres volumes de son projet autobiographique, Tolstoï revient à ses réflexions morales, qui l'amènent à rédiger une histoire « utile », celle d'un propriétaire terrien qui, après avoir échoué à réformer les conditions de vie des paysans de son domaine, trouve le bonheur dans la vie familiale. Encore une fois, son récit n'a pas d'intrigue au sens propre; il s'agit d'une simple description de la journée d'un propriétaire terrien. Alors qu'*Enfance* est motivé par une intention esthétique, le *Roman d'un seigneur russe* l'est plutôt par une intention éthique : « Le nouveau roman doit être écrit dans un but précis, c'est-à-dire avec une composante morale bien définie. Il n'y a pas d'histoire dans l'imagination de Tolstoï; le héros ne l'intéresse pas en tant qu'image, mais en tant que concept abstrait incarnant une généralisation. » (Eikhenbaum, 1972, p. 70) (traduction libre)

Ici, l'esthétique est subordonnée à la morale : la valeur d'un texte repose sur des critères moraux : il doit être utile. L'histoire sert le propos, qui reflète une idée préexistante. Tolstoï sera déchiré toute sa vie par cette alternance entre les motivations éthiques et esthétiques de sa création. Mais le *Roman d'un seigneur russe* est un échec; il n'en écrit que la première partie.

L'autre récit auquel il travaille au Caucase s'intitule *L'incursion* (publié en 1853) et raconte quelques jours du quotidien d'un bataillon russe mandaté pour une expédition contre des Tchétchènes. Le narrateur est un jeune homme curieux qui accompagne l'armée; ne prenant aucune part au combat, il ne fait qu'observer, servir de chroniqueur. Tout au long du récit, il raconte ce qui se passe, décrit ce qu'il voit avec étonnement : la bonne humeur des soldats malgré l'imminence de la bataille, la bravoure indifférente du capitaine, l'intense canonnade qui lui paraît déplacée. La nouvelle se termine par la mort d'un jeune soldat enthousiaste, qui plonge le narrateur dans une grande tristesse, mais qui semble acceptée avec résignation par les autres soldats.

Comme dans *Enfance*, une grande attention est portée à la description des personnages et de l'intériorité du narrateur, mais aussi à la nature, qui encadre le récit. Comme dans *Enfance*, le narrateur rend compte plutôt qu'il ne raconte, et s'autorise quelques digressions lyriques : « Tolstoï n'est pas un conteur, ni un narrateur. Il se tient quelque part à l'écart du récit, quelque part loin au-dessus de ce qui se passe, dans la pose immobile d'un observateur qui tour à tour sourit ironiquement et déclame sévèrement. » (Eikhenbaum, 1972, p. 119) (traduction libre) Les premiers récits tolstoïens permettent d'observer une tendance à la description de la réalité, un ton lyrique évoquant l'enfance et la nature, ainsi qu'une sorte de déchirement entre les intentions éthiques et esthétiques de la création littéraire.

Mon plus ancien souvenir d'écriture remonte à mes dix ou onze ans. À l'époque, je lisais la série *Lance-Dragon* et j'avais l'intention d'écrire l'histoire d'un nécromancien. Je me rappelle m'être assis devant l'ordinateur familial et m'être demandé par où commencer. Je

crois que j'ai écrit une demi-page avant de déclarer forfait. Si je me souviens bien, je n'arrivais pas à concevoir comment faire d'un méchant le héros de mon histoire. Quand j'essaie de retrouver ce qui m'avait poussé à vouloir entreprendre ce projet, je n'y arrive pas. Pourquoi un enfant voudrait-il écrire une histoire ? Pourquoi un adulte voudrait-il le faire ? Qu'est-ce qui pousse les gens à faire quoi que ce soit ? Plus tard, dans mon adolescence, j'ai essayé sans succès d'écrire du hip-hop, et même de rapper. Je cachais dans mes poches les feuilles de cartables gribouillées comme si c'était une honte — comme si je risquais de me couvrir de ridicule. De quoi avais-je honte ? De la qualité de mes textes ? Du seul fait d'avoir écrit ? J'en conviens, repenser à mes paroles naïves m'emplit de gêne, mais pas plus que mes premiers essais poétiques au cégep.

C'est à ce moment que j'ai commencé à m'intéresser à la littérature. Je me promenais avec un livre placé dans la poche arrière de mon pantalon déchiré. Fort de la lecture de *Capitale de la douleur*, de Paul Éluard, recommandée par mon père, je rédigeais des poèmes surréalistes sur un amour passionné qui traduisaient moins mon état d'esprit réel que ma conception de ce que devait être un poète. J'écrivais aussi des vers dans la veine romantico-neurasthénique. N'importe qui aurait pu me croire au bord de la dépression, alors que j'étais plutôt insouciant... D'ailleurs, mes premières nouvelles finissaient souvent par un suicide. Dans ma chambre au sous-sol, je mettais de l'encens pour cacher les effluves du tabac que je fumais en écoutant Jethro Tull; j'enfilais mon veston de bal du secondaire et j'imaginai que mes vers seraient un jour enseignés dans les universités.

Chose étrange : je voulais écrire, mais je ne savais pas quoi. Je me souviens d'être devant un fichier Word de quelques centaines de mots et de me demander comment on fait pour écrire une nouvelle au complet. Le désir d'écrire précédait en quelque sorte celui de

dire quelque chose. J'avais une vague idée, un concept de base, mais pas de matériel pour une histoire en tant que telle : j'essayais d'étoffer, mais sans trop savoir d'où partir et où aller. Mon but n'était pas de communiquer quelque chose, mais d'écrire un texte original. Voilà pourquoi je peinais à donner de l'ampleur à mes nouvelles : c'était moins des histoires que des concepts mal développés. Est-ce à dire que j'écrivais pour les mauvaises raisons ? Je ne crois pas. J'écrivais quand j'entrevois une idée intéressante.

Au baccalauréat, j'essayais de trouver, entre les cours, le travail et la vie sociale, un peu de temps pour écrire. Quand enfin j'y parvenais, c'était avec une joie douce-amère, connue de bon nombre d'aspirants-écrivains. « J'ai enfin du temps pour écrire ! » ; par contre : « Je dois écrire... ». Si je voulais écrire, ce n'était pas tant parce que j'éprouvais du plaisir à le faire, mais parce que c'était une activité qui, à long terme, avait un sens : une façon honorable d'utiliser mon temps. C'est toujours le cas, même si la plupart du temps, écrire demande un effort, comme on se force à faire de l'exercice. Je m'en sors en travaillant un peu tous les jours au lieu d'attendre l'inspiration. Ce moment fait maintenant partie de ma routine. Écrire est une tâche que je valorise, mais que j'ai souvent envie de reporter à plus tard, parce que c'est un labeur. On le remarque d'ailleurs dans les extraits des *Journaux et carnets* de Tolstoï : la rédaction d'œuvres littéraires engendre une montagne russe d'émotions parfois difficiles à gérer.

Dans les mauvaises journées, et il y en a beaucoup, j'éprouve de l'angoisse ; une peur de « n'être pas fait pour ça » me saisit. Les séances d'écriture deviennent de véritables tortures : je fixe l'écran sans rien écrire pendant de longues minutes, trop conscient du temps qui passe et éprouvant un profond désespoir devant la tâche colossale que j'ai naïvement entreprise. Quand je réfléchis à la structure d'un texte, j'ai parfois l'impression

d'avoir à faire un casse-tête dont les morceaux sont à l'envers, ou d'avoir à jongler avec plus de balles que je n'en suis capable. Dans les bonnes journées, par contre, j'expérimente cette joie de la création qui accapare toute mon attention et qui me fait oublier de boire mon café. J'ai alors l'impression que mon projet de roman a du sens et que j'ai les capacités pour le mener à bien. Il ne faut pas pour autant m'imaginer dans une sorte de transe créatrice. Quand j'écris, je suis toujours attaché à la trivialité de l'existence. Martine qui m'apporte son frisbee; le Google Home qui peine à comprendre mes consignes; le voisin d'en bas qui pratique son Schubert; les courriels qui arrivent à intervalles réguliers; le moment où je réalise que j'ai bu trop de café. Comme le déplore Tolstoï, écrire est une activité bien ancrée dans l'ici-bas.

Le 10 août 1851, Tolstoï écrit dans son journal :

Je ne sais pas comment rêvent les autres, autant que j'ai entendu et lu, c'est tout autrement que moi. – Ils disent qu'en regardant une belle nature des pensées viennent sur la grandeur de Dieu, sur le néant de l'homme; les amoureux voient dans l'eau l'image de l'aimée. D'autres disent que *les montagnes semblaient ceci, les feuillages cela, et les arbres faisaient tel ou tel signe*. – Comment de telles pensées peuvent-elles venir? Il faut se forcer pour se mettre dans la tête pareilles inepties. Plus je vis, plus je tolère diverses formes d'affectation dans la vie, dans la conversation, etc.; mais cette affectation-là, en dépit de tous mes efforts, je ne peux pas m'y faire. (p. 99)

Il évoque des lieux communs, propagés par la littérature romantique et repris par la société bourgeoise de son époque. Il reproche aux écrivains contemporains de représenter une réalité « préinterprétée », comme le dirait Kundera. C'est ce qui le pousse à vouloir écrire : si les lieux communs romantiques ne décrivent pas adéquatement la nature, comment le faire? Rapidement, une telle question se précise : si les lieux communs romantiques ne décrivent pas adéquatement le Caucase, comment le faire?

J'ai évoqué plus haut l'enthousiasme du jeune Tolstoï à l'idée de visiter le Caucase, enthousiasme attribuable à la littérature romantique. Les rêves de gloire martiale qui peuplaient ses fantasmes de jeunesse ne l'avaient pas encore déserté – en fait, au Caucase, il réalise à quel point la vie militaire a été, comme la nature qui l'avait tant déçu à son arrivée, embellie par les récits des officiers et les romans patriotiques. Ce qu'il remarque sur place, ce n'est pas l'héroïsme des récits romantiques, mais une réalité autre, qui le fascine par sa nouveauté et qu'il n'a jamais lue nulle part. D'où son intérêt pour la description. En fait, on pourrait affirmer que le désir d'écrire de Tolstoï est attribuable en grande partie à sa désillusion de la littérature romantique qui, à ses yeux, s'était rendue coupable de mensonges grossiers qu'il fallait rectifier.

Le rapport de Tolstoï au romantisme est difficile à cerner. Bien qu'il appartienne à la génération romantique et qu'on puisse facilement discerner dans sa vie des tendances typiques de ce mouvement (amour de la nature, idéalisation du peuple, goût du lyrisme, nostalgie d'une époque plus simple), Tolstoï préfère la littérature du XVIII^e siècle, notamment Sterne et Rousseau. De ces deux auteurs viendraient, selon Eikhenbaum, le mépris de l'intrigue, la précision des descriptions, l'amour de la nature et l'examen minutieux de la vie intérieure⁵. Or, selon le *Dictionnaire du littéraire*, la littérature romantique est caractérisée par des intrigues enlevantes, des héros sombres et ambitieux et une nature sublime qui extériorise les émotions puissantes des personnages. Dès *Enfance* et *Roman d'un seigneur russe*, Tolstoï dévie du canon romantique, mais c'est quand il commence à situer ses récits au Caucase qu'il déclare une guerre ouverte au romantisme.

⁵ Il peut sembler étrange d'opposer Rousseau au romantisme, lui qui est considéré par plusieurs comme un précurseur de ce mouvement esthétique. Cela dit, l'influence qu'il a eue sur certains auteurs du XIX^e siècle ne fait pas de lui un romantique et, si Tolstoï s'en inspire, c'est pour des raisons différentes.

Son but : « détruire l'esthétique romantique et toutes ses intrigues artificielles et stylisées. » (Eikhenbaum, 1972, p. 51) (traduction libre) À partir de la rédaction de *L'incursion* en 1952 jusqu'à celle des *Cosaques*, commencée en 1856 et terminée en 1863, en passant par les *Récits de Sébastopol*, publiés en 1855-56, Tolstoï se consacre à une entreprise de démolition de la représentation romantique de la guerre et de l'héroïsme. Ainsi, dans *L'incursion*, il se moque de ces clichés. Voici comment il décrit un des officiers : « C'était un de nos jeunes officiers, un des audacieux « djighites » (des cavaliers hors pair et casse-cou) qui se forment à l'image de Marlinski et de Lermontov. Ces gens-là [...] se laissent diriger non pas par leurs inclinations personnelles, mais par l'exemple de leurs modèles. » (Tolstoï L. , 1961, p. 38) Ces modèles, ce sont les récits romantiques des deux auteurs explicitement nommés. À la fin du récit, un jeune soldat s'élance contre l'ennemi, seul devant son bataillon, et se fait tuer. La scène est narrée, ou plutôt décrite, avec sobriété : « Au bout de quelques minutes de cris et de crépitements de la fusillade, un cheval emporté bondit hors du bois, à la lisière duquel apparurent quelques soldats portant des morts et des blessés; au nombre de ces derniers était le jeune officier. » (p. 59) Alors que le narrateur s'attriste, les autres soldats et le médecin blaguent avec le jeune homme pour le rassurer; il expire quelques heures plus tard. La position de l'auteur ne fait pas de doute : c'est l'idée de l'héroïsme romantique qui, en nourrissant les rêves du soldat, l'a poussé à faire preuve de témérité, donc mené à sa mort, qui n'est ni grandiose, ni tragique, mais inutile et triviale.

Dans *Les récits de Sébastopol*, Tolstoï perfectionne sa technique et juxtapose clairement les « mensonges romantiques » aux « vérités romanesques » (pour reprendre les termes de René Girard) en représentant le combat comme il est anticipé, ou raconté, mais surtout en décrivant comment il est « en réalité » : laid et chaotique. Ceux qui rêvent

d'héroïsme meurent au combat; ceux qui agissent avec héroïsme ne le réalisent qu'après coup. Comme l'explique Eikhenbaum, les débuts littéraires de Tolstoï sont surtout motivés par le désir de dénoncer des mensonges :

La nature n'est pas comme elle est représentée, la guerre n'est pas comme ça, les gens n'aiment pas comme ça, ils ne vivent ni ne pensent pas comme ça et, enfin, ils ne meurent pas comme ça. Voilà l'origine commune du système tolstoïen. Maintenant approche le "pas comme" le plus fatal et aussi le plus inévitable pour Tolstoï : l'art n'est pas comme ce que les gens pensent et écrivent à son sujet. (1972, p. 109) (traduction libre)

La littérature et la vie ne sont pas pareilles, et c'est ce constat qui pousse Tolstoï à rechercher un art qui soit le plus possible « comme la vie », pour ne pas la travestir. Selon Eikhenbaum, en démolissant les conventions romantiques, Tolstoï s'engage sur un chemin périlleux : celui d'avoir à tout reconstruire, d'avoir à trouver une nouvelle place à l'art. Non seulement doit-il créer, mais il doit aussi « justifier » cette création. Pour lui, qui s'intéresse tant à l'éthique et qui vise la perfection, l'écriture ne peut être une activité ludique : elle doit avoir un but noble, une utilité claire. Les questions de la justification éthique de l'art et du travail de l'artiste vont le préoccuper toute sa vie.

De 1852 à 1855, Tolstoï réfléchit à l'esthétique, ce qui ne signifie pas qu'il s'est débarrassé des désirs contre lesquels il luttait auparavant; ils sont toujours là. Simplement, il s'en préoccupe moins. C'est dire que l'écriture fait partie des activités qui en valent la peine, de celles qui élèvent l'esprit, contrairement aux plaisirs du corps, qui l'assujettissent à la volonté. S'il travaille avec autant d'acharnement à ses récits, c'est que, forcément, il accorde une certaine valeur à cette activité; elle contribue au perfectionnement moral et au développement de l'intellect. Dès son jeune âge, Tolstoï envisage l'éthique et l'esthétique comme allant de pair :

Tout le monde dépeint les faiblesses humaines et le côté ridicule des hommes en les transposant dans des personnages fictifs, quelquefois avec bonheur, selon le talent de l'écrivain, la plupart du temps de façon non naturelle. Pourquoi? Parce que nous connaissons les faiblesses humaines d'après nous-mêmes, et pour les montrer fidèlement, il faut les montrer sur soi-même [.]. Rares sont ceux qui ont assez de force pour faire ainsi. La personnalité dans laquelle ils transposent leurs propres faiblesses, ils s'efforcent de la déformer le plus possible, pour ne pas se reconnaître en eux-mêmes. [...] Que chacun se montre tel qu'il est, et ce qui était ridicule et faiblesse cessera de l'être. (1979, p. 94)

L'écriture a une valeur éthique en ce qu'elle permet à l'individu de prendre une distance avec lui-même pour s'observer avec lucidité et modestie, si à tout le moins il en a le courage. Or le romantisme exalte la grandeur et l'unicité de l'individu, alors que Tolstoï veut faire le contraire : représenter les humains tels qu'ils sont, et non comme on les fantasme. Il ne faut pas non plus les caricaturer. Il écrit à cet égard : « Tout ce qui est satirique me déplaît. [...] Je ne sais quel sentiment intérieur parle fortement contre la satire. » (1979, p. 170) Son but n'est pas de ridiculiser ses personnages, mais de les représenter le plus humainement possible, de façon à ce que le lecteur se voie en eux et ne cherche pas à les juger. Il écrit le 19 octobre 1851 : « Pour que les lecteurs sympathisent avec le héros, il faut qu'ils reconnaissent en lui aussi bien leurs faiblesses que leurs vertus, vertus possibles, faiblesses nécessaires. » (Tolstoï L. , 1979, p. 164) En ce sens, l'écriture serait le contraire de la vanité, qui renforce l'individuation, et contribuerait à cette fusion avec l'Être universel dont il a été question plus haut.

Pour Schopenhauer, l'art (qu'on le crée ou qu'on le contemple) est une façon de mettre un terme à la fuite en avant du désir : « le plaisir esthétique reste un et identique, soit qu'on le provoque par une œuvre d'art, soit qu'on l'éprouve directement dans la contemplation de la nature et de la vie. » (1966, p. 251) Pour lui, tous les individus ont la capacité d'apprécier la beauté de l'art et de goûter aux délices de la contemplation

esthétique. La nature et l'art constituent les objets les plus aptes à susciter cette contemplation. Quand on se perd dans la contemplation d'un tableau, le visionnement d'un film ou la lecture d'un roman, on expérimente l'oubli de soi-même et de ses désirs : « L'art [...] arrête la roue du temps » (p. 239). Pendant un temps, on se détache de sa singularité et on se donne tout entier à une œuvre. On la prend pour ce qu'elle est, et elle nous transporte hors de l'influence de la volonté. La condition de la beauté, cette « consolation provisoire » (Schopenhauer, 1966, p. 341), est la contemplation engendrée chez le sujet qu'elle entraîne à sortir de lui-même. On reconnaît une parenté d'esprit entre lui et Tolstoï, qui tient tant à représenter la vie telle qu'elle est. Pour tous deux, l'art est une façon d'élever l'individu dans le monde de la connaissance objective : l'écriture et la vanité sont incompatibles. Même quand l'écriture n'est pas motivée par une intention éthique claire, dont le but serait d'être utile, elle garde tout de même une dimension éthique qui vise à transcender le principe d'individuation.

Dans *L'insoutenable légèreté de l'être*, Kundera utilise le mot « idylle » pour caractériser le bonheur tant recherché par les humains :

Nous qui avons été élevés dans la mythologie de l'Ancien Testament, nous pourrions dire que l'idylle est l'image qui est restée en nous en souvenir du Paradis : La vie au Paradis ne ressemblait pas à la course en ligne droite qui nous mène dans l'inconnu, ce n'était pas une aventure. Elle se déplaçait en cercle entre des choses connues. Sa monotonie n'était pas ennui mais bonheur. (2011, p. 1378)

Selon l'écrivain, l'idylle et son envers, l'aventure, permettent de comprendre le rapport qu'entretient l'être humain avec le bonheur. L'idylle, c'est un bonheur complet et répétitif dans un temps cyclique, qu'on peut projeter sur les animaux, tout particulièrement le chien : la routine rassure le chien qui est content de faire la même activité encore et encore.

C'est une vérité que j'expérimente au quotidien : tous les après-midis vers 15 h, Martine vient poser ses pattes sur mes cuisses pour m'indiquer qu'il est temps d'aller jouer au frisbee. Sauf que le « temps humain ne tourne pas en cercle mais avance en ligne droite. C'est pourquoi l'homme ne peut être heureux puisque le bonheur est désir de répétition. » (Kundera, 2011, p. 1382) Kundera met le doigt sur un élément capital : le rapport entre le temps qui passe et le bonheur qui ne dure pas.

Lors de la chute mythique, les humains seraient passés d'un monde parfait, où ils n'avaient besoin de rien, à un monde imparfait, où ils devaient travailler pour survivre. La Bible raconte (comme bien d'autres cosmogonies) comment nous en sommes venus à vivre dans *ce* monde, l'ici-bas. La chute est le passage de l'idylle à l'aventure : nous quittons le temps cyclique, où tout se répète et où rien n'est nouveau, pour un temps linéaire, fuyant, où rien ne se répète vraiment et où tout est nouveau.

Dans *Le roman sans aventure*, Isabelle Daunais reprend la dichotomie kundérienne pour approfondir les liens que le roman entretient avec l'aventure :

Par aventure, je ne veux pas dire l'action et les péripéties propres à tout roman [...], non plus que les quêtes et conquêtes de toutes sortes qu'entreprennent ses personnages, mais le fait pour ces derniers d'être emportés dans une situation existentielle qui les dépasse et les transforme, et, par cette expérience, de révéler un aspect jusque-là inédit ou inexploré du monde. Tous les grands romans racontent une aventure, lancent dans le monde des personnages qui en rapportent une perception ou une compréhension nouvelle par laquelle ce monde, par la suite, ne peut plus être vu de la même façon. (2015, p. 15)

L'aventure implique de quitter le confort et le connu pour le risque et l'inconnu. La condition humaine implique de vivre dans un monde où le passé est irréversible et où le futur est imprévisible; nous n'avons d'autre choix que d'aller de l'avant, mouvement évoqué chez Schopenhauer par la fuite du désir, qui échappe toujours à notre emprise. Quant à l'idylle, elle

ne désigne pas ici un univers pur et merveilleux, expurgé de tout souci, de toute adversité ou de tout malheur, mais, plus modestement et plus concrètement – et à la fois plus terriblement –, l'état d'un monde pacifié, d'un monde sans combat, d'un monde qui se refuse à l'adversité [...], un monde qui demeure en retrait de l'aventure ou, plus exactement, c'est un monde au sein duquel l'aventure reste lointaine et inatteignable. (Daunais, 2015, p. 18)

L'idylle se construit principalement dans nos récits. L'adjectif « idyllique » vient d'un genre littéraire remontant aux *Idylles* du poète grec Théocrite. L'idylle a généralement un « sujet manifestement pastoral [...] et décrit une scène de la vie rustique » (Molinié, 2020). Schopenhauer fait remarquer que l'idylle, censée représenter un bonheur ou un amour idéalisé, peine souvent à s'y limiter, comme si les poètes ne pouvaient s'empêcher d'y glisser les germes de l'aventure. Car l'idylle fait rarement un bon récit. C'est l'aventure qui tient en haleine, même si l'idylle est l'horizon devant lequel se déroule l'histoire. On aime accompagner le protagoniste dans ses épreuves, mais on souhaite qu'il les surpasse et atteigne le bonheur.

Le schéma narratif traditionnel, hérité d'Aristote, comporte cinq étapes : la situation initiale, l'élément déclencheur, les péripéties, le dénouement et la situation finale. Au début, tout va bien, jusqu'à ce qu'un événement se produise et mette en branle une suite d'épreuves que le héros surmonte pour retrouver le bonheur : Idylle – Aventures – Idylle. L'élément déclencheur brise l'idylle et suscite l'aventure; le dénouement met fin à l'aventure et permet de revenir à l'idylle : « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Les contes et plusieurs récits populaires se terminent encore ainsi, dont les comédies romantiques qui racontent le début d'un amour, mais presque jamais son évolution dans le temps; les récits d'apprentissage, où un jeune protagoniste découvre une identité stable pour le reste de sa vie; les films d'action, où un héros sauve le monde en

accomplissant du même coup une quête identitaire qui lui apporte la paix d'esprit; etc.

Schopenhauer souscrit à cette idée :

Un poème épique ou dramatique ne peut avoir qu'un sujet : une dispute, un effort, un combat dont le bonheur est le prix; mais quant au bonheur lui-même, au bonheur accompli, jamais il ne nous en fait le tableau. À travers mille difficultés, mille périls, il conduit les héros au but; à peine l'ont-ils atteint, vite le rideau! [...] Comme il ne peut y avoir de vrai et de solide bonheur, le bonheur ne peut être pour l'art un objet. À vrai dire, le but propre de l'idylle, c'est justement la peinture de ce bonheur impossible; mais aussi, chacun le voit bien, l'idylle par elle-même n'est pas un genre qui se tienne. Toujours, entre les mains du poète, elle tourne ou à l'épopée, une toute petite épopée, avec de petits chagrins, de petits plaisirs, de petits efforts [...]; ou bien à la poésie descriptive (Schopenhauer, 1966, p. 405).

Le récit est donc fondamentalement étranger à la représentation du bonheur, de l'idylle, sans quoi il perdrait immédiatement son intérêt. Pourtant, toujours, il suppose son existence, ou sa possibilité, car il en fait l'enjeu ultime de l'histoire : les protagonistes partent à l'aventure pour atteindre l'idylle. Elle est sous-entendue : après le récit, l'idylle. Cette idée est ancrée au point où nous l'appliquons à nos vies, comme si nous étions les protagonistes d'un récit qui allait forcément aboutir en *happy ending*, pour peu qu'on surpasse les épreuves actuelles : après l'école, le bonheur; après l'université, le bonheur; après le travail, le bonheur; après la carrière, le bonheur.

La notion d'idylle est fondamentale pour comprendre le rapport de Tolstoï au bonheur, et ce, même s'il n'utilise jamais ce mot. Quand il établit des règles de vie, quand il s' imagine l'avenir, c'est toujours sous l'angle idyllique. Évidemment, nous entretenons l'idée selon laquelle le futur sera mieux que le présent (sans quoi nous ne pourrions supporter l'existence), mais Tolstoï est prompt à y croire, comme on peut le constater dans une lettre qu'il écrit à sa tante le 12 janvier 1852, alors qu'il est au Caucase :

Après un nombre indéterminé d'années, ni jeune ni vieux, je suis à Iasnaïa — mes affaires sont en ordre, je n'ai pas d'inquiétudes ni de tracasseries [...] Nous n'aurons point de connaissances — personne ne viendra nous ennuyer et faire des commérages. C'est un beau rêve, mais ce n'est pas encore tout ce que je me permets de rêver. Je suis marié — ma femme est une personne douce, bonne, aimante [...] Toute la maison est dans le même ordre qu'elle a été du temps de papa et nous recommençons la même vie [...] Tout cela peut arriver, et l'espérance est une bonne chose. (Troyat, 1965, p. 109)

Cette représentation d'un bonheur futur reflète une conception cyclique du temps caractéristique de l'idylle⁶. À vingt-quatre ans, il n'est pas plus serein qu'à dix-neuf, mais il espère encore le devenir : l'aventure aura bien une fin, le bonheur sera enfin atteint. S'il agit conformément à ses règles de vie, un jour, il n'aura plus de souci. Ce qu'il cherche, c'est la paix d'esprit ou, dit autrement, l'accord entre volonté et intellect, qui sont en lutte perpétuelle depuis son adolescence.

Le hic, c'est que son point de référence est son enfance idyllique, quand l'existence ne posait pas problème. Ce temps est révolu, mais il refuse de l'accepter : il croit toujours qu'il est à portée de main, qu'il lui suffira de se lever tôt et de ne pas succomber à la lubricité pour retrouver un tel paradis. Dans *Enfance*, à quelques reprises, la voix de l'auteur adulte se superpose à celle du jeune narrateur :

Bienheureux, heureux temps de l'enfance à jamais écoulé! Comment ne pas aimer, ne point chérir les souvenirs qu'il vous laisse? Les miens rafraîchissent mon âme, l'élèvent et constituent la source de mes joies les plus pures. (Tolstoï L., 1970, p. 58)

Dans cet extrait, très lyrique, il évoque l'irréversibilité du temps; ce qu'on a vécu est perdu à jamais, et on ne peut rien y changer. Tout ce qu'il reste, ce sont les souvenirs, qui sont

⁶ Cette description correspond à deux des trois caractéristiques du chronotope de l'idylle telles qu'identifiées par Bakhtine dans *Esthétique et théorie du roman* : réduction de l'espace à un « micromonde » (Iasnaïa Poliana); absence du quotidien (l'existence est idéalisée et pas envisagée dans ses aspects concrets). La troisième caractéristique, bien qu'absente dans l'extrait, est omniprésente chez Tolstoï : fusion de la vie humaine et de la vie de la nature.

liés chez Tolstoï à l'unité, au bonheur, à la pureté. L'enfance, en tant que souvenir, porte en elle plusieurs éléments du *là-haut* inatteignable, notamment le sentiment d'un accord total avec l'existence. Plus loin, encore une fois, la voix du narrateur cède la place à celle de l'auteur :

Cette candide fraîcheur, cette insouciance, ce besoin d'affection, cette foi intense en l'enfant – tout cela reviendra-t-il jamais? Quel âge peut-il être plus beau que celui qui se laisse guider par les deux vertus suprêmes : une innocente gaieté et une soif d'amour sans fin? (Tolstoï L. , 1970, p. 60)

Candeur, insouciance, foi, innocence, gaieté, amour sans fin : pour Tolstoï, l'enfance est une période d'adhésion au monde. L'enfant n'entretient pas de doutes métaphysiques, il n'a pas les soucis prosaïques des adultes; il n'a que le désir d'aimer et d'être aimé, sans réfléchir à la nature du bonheur. Schopenhauer décrit l'enfance de façon similaire :

l'enfance est le temps de l'innocence et du bonheur, le paradis de la vie, l'Éden perdu, vers lequel, durant tout le reste de notre vie, nous tournons les yeux avec regret. Ce qui fait ce bonheur, c'est que pendant l'enfance notre existence entière réside bien plus dans le connaître que dans le vouloir. (1966, p. 1125)

En effet, c'est pendant l'enfance que nous découvrons le monde avec cet émerveillement qui rend les enfants si curieux : tout, pour eux, est une découverte fantastique. Schopenhauer attribue cette disponibilité de l'intellect enfantin à son indépendance de la volonté, qui ne se développe qu'à la puberté, quand s'éveille l'appétit sexuel. Accaparé par une augmentation dramatique de la volonté et des désirs, l'intellect ne peut plus se tourner vers le monde avec autant d'attention. La volonté fait entrer l'enfant dans l'aventure.

Pendant la rédaction d'*Enfance*, Tolstoï consigne dans son journal, le 20 mars 1852 : « C'est seulement récemment que j'ai éprouvé pour la première fois depuis mon enfance les pures jouissances de la prière et de l'amour. » (1979, p. 116) La plongée dans ses souvenirs a fait remonter des sentiments pendant longtemps oubliés, et révèle l'existence

d'un bonheur déjà expérimenté mais évanescent, un jardin d'Éden, un âge d'or révolu. Le bonheur de l'enfance ressemble à cette fusion avec l'Être universel qu'il a ressentie lors de son arrivée au Caucase.

L'idylle prend une autre forme dans les récits tolstoïens : la nature. Dans *L'incursion*, le narrateur évoque la beauté de la nature dans un lyrisme proche de celui d'*Enfance* et des *Journaux et carnets* :

Est-il donc réellement si difficile aux hommes de vivre dans ce monde splendide, sous cet incommensurable firmament? Est-il donc possible, au sein de cette nature enchanteresse, de conserver dans l'âme humaine des sentiments de méchanceté, de vengeance, ou la rage de détruire ses semblables? Tout ce qu'il y a de mauvais dans le cœur humain devrait bien, ce me semble, s'évanouir au contact de la nature, cette expression la plus immédiate du beau et du bien. (Tolstoï L. , 1961, p. 47)

Comme l'enfance, donc, la nature offre à celui qui la contemple une sérénité qui le ravit hors de l'ici-bas. Ce passage établit clairement un lien entre éthique et esthétique : la beauté de la nature éveillerait le goût du bien dans l'individu. Le dernier chapitre du récit, un seul long paragraphe, décrit le crépuscule qui tombe sur le bataillon en marche :

Il était déjà tard lorsque le détachement, marchant en colonne, s'approchait en chantant du fort. Le soleil s'était caché derrière les montagnes couvertes de neige, et il projetait ses derniers rayons rosés sur le long nuage mince qui flottait sur l'horizon clair et transparent. Les glaciers commençaient à s'envelopper d'une brume violette ; leurs contours supérieurs se détachaient seuls avec une netteté extraordinaire dans la lumière pourpre du soleil couchant. Sur l'azur foncé du ciel, la lune, translucide, et depuis longtemps levée, commençait à jeter de l'éclat. La verdure de l'herbe et des arbres tournait au noir et se couvrait de rosée. Les masses sombres des troupes foulaient bruyamment, au pas cadencé, l'admirable campagne. De différents côtés retentissaient le son du tambour et des chants joyeux. La voix du chef du chœur de la sixième compagnie résonnait à pleins poumons, et le timbre pur et plein de son ténor vibrait, plein de sentiment et de force dans l'atmosphère transparente du soir. (Tolstoï L. , 1961, p. 61)

Tout à coup, la narration semble éloignée, comme si le point de vue avait changé. Alors que dans le reste du récit, le drame humain est à l'avant-plan, dans ce passage, le cadre

s'élargit pour décrire la nature, indifférente au malheur et à la mort, possédant sa perspective propre; ici aussi, la nature semble se situer sur un plan différent de l'existence humaine. Au-dessus du monde humain, la scène des drames dans lesquels nous figurons et qui paraissent si importants, existe un autre monde : celui de l'unité, de l'éternité, de l'idylle.

Pendant

Quand il entame la rédaction de *La guerre et la paix*, en 1863, Tolstoï a disparu du champ littéraire russe. Ses *Récits de Sébastopol*, publiés entre 1855 et 1856, lui en avaient pourtant ouvert toutes grandes les portes. Après avoir fréquenté l'élite littéraire, ouvert une école, voyagé en Europe et fait l'objet d'une perquisition de la police, qui soupçonne des activités séditeuses à Iasnaïa Poliana, Tolstoï épouse, à l'automne 1862, Sonia Bers, de dix-huit ans sa cadette. Selon Eikhenbaum,

après son mariage, Tolstoï s'est enfermé dans la vie domestique, ne fréquentant presque personne sauf ses proches et quelques vieux amis, dont la plupart n'avaient aucun lien à la littérature, ou venaient tout juste de l'abandonner. La liquidation de son journal pédagogique avait rompu les derniers liens avec la vie publique et la littérature. Dans ces circonstances, le mariage de Tolstoï acquit une signification particulière : il rendait définitives sa rupture avec ses relations du monde littéraire et son entrée dans la domesticité. Tolstoï s'est plongé dans le dévouement à sa famille et la gestion de son domaine avec le sentiment d'un homme commençant une nouvelle vie qui, en principe, allait être différente et opposée à l'ancienne. (1982a, p. 90) (traduction libre)

Le 3 janvier 1863, Tolstoï évoque un mal de dents, la jalousie de Sonia, la présence désagréable d'un certain Polidanov, la vie solitaire du couple. Le 5 janvier, il écrit : « Le bonheur familial m'absorbe tout entier »; il ajoute : « le bonheur et tous ses traits particuliers s'en vont », avant de conclure : « Je l'aime, quand la nuit ou le matin je me réveille et je vois qu'elle me regarde et qu'elle m'aime. » (1979, p. 543). Le 15 janvier : « Je suis toujours le même. Tout aussi souvent mécontent de moi et tout aussi fermement je crois en moi et j'attends beaucoup de moi... » (1979, p. 545) Le balancier de ses humeurs ne s'est pas arrêté. Il consigne aussi ses ennuis de santé, les chicanes domestiques, le va-et-vient des visiteurs, son travail littéraire, des scènes de la vie paysanne. En février, *Les Cosaques* commence à être publié dans *Le messager russe*. Au printemps, plusieurs visiteurs s'installent à Iasnaïa Poliana et Sonia, enceinte, souffre de ne pas pouvoir profiter

du beau temps, pendant que Tolstoï se plaint de la déprime de sa femme. Le 2 juin, il écrit : « Je pensais et que je vieillissais, et que je suis en train de mourir, je pensais qu'il est effrayant que je sois sans amour. Je m'épouvantais de moi-même, du fait que ce qui m'intéresse soit l'argent ou un vulgaire bien-être. » (Tolstoï L. , 1979, p. 550) Le 18 juin : « Il est odieux, terrible, insensé, de lier son bonheur à des conditions matérielles – femme, enfants, santé, richesse. Le simple d'esprit a raison. Il peut y avoir femme, enfants, santé, etc., mais [le bonheur] n'est pas là. » (Tolstoï L. , 1979, p. 551) Un premier enfant naît à la fin juin 1863 et Tolstoï commence à craindre que la vie familiale soit une entrave à son bonheur :

Avoir tout donné – non pas une vie de bombances chez Dussot et des maîtresses, comme les autres quand ils se mariaient, mais avoir troqué toute la poésie de l'amour, de la pensée et de l'action dans le peuple pour la poésie du foyer conjugal, de l'égoïsme envers tout ce qui n'est pas la famille, et en échange de tout cela recevoir les tracas du biberon, de la poudre pour bébé, des confitures, avec grognements et sans rien de ce qui éclaire la vie familiale, sans amour et sans (sic) tranquille et fier bonheur conjugal. (1979, p. 553)

Il voulait la poésie de la vie conjugale, mais ne retient que son aspect prosaïque. Tant qu'elle restait un idéal, elle l'attirait; en tant que réalité, elle le rebute. Encore une fois, l'idylle anticipée ne se réalise pas : Tolstoï rêve maintenant de quitter le domaine pour rejoindre l'armée en Pologne.

À ce moment, selon Eikhensbaum, Tolstoï travaille à un projet datant de 1856, intitulé *Les décembristes*, qui s'inspire d'un événement déterminant dans l'histoire de la Russie : en décembre 1825, plusieurs jeunes officiers et nobles libéraux fomentent un coup d'État pour renverser le Tsar Nicolas 1^{er}. Ils désirent faire entrer la Russie dans la modernité, à la suite du reste de l'Europe. L'entreprise est un échec, et les décembristes sont exilés en Sibérie, destin qui fait d'eux des martyrs et engendre une admiration romantique pour ces idéalistes qui ont sacrifié leur vie pour le bien commun et le peuple.

Tolstoï aurait donc repris ce projet à la fin de 1862. *Les décembristes*, supposé mettre en scène un ancien officier qui revient d'exil pour réintégrer la société russe de 1856, se transforme en un projet romanesque en trois époques : les guerres napoléoniennes de 1812, la révolte décembriste de 1825 et la montée des radicalismes de 1856.

À la fin 1863, le projet de roman se réaligne définitivement vers l'époque de la « guerre patriotique » de 1812, alors que Tolstoï, voulant se positionner à contrecourant de l'engouement pour l'histoire, la biographie et les mémoires, qui marque le début des années 1860, décide d'écrire un « roman historique antihistorique » (l'expression est de Eikhenbaum). La première version du roman, alors intitulé *Tout est bien qui finit bien*, tend à la parodie de genres littéraires considérés bas, comme les romans de la haute société, la littérature patriotique et les récits d'aventures, dont la version finale conserve d'ailleurs quelques traces (Eikhenbaum, 1982a).

La guerre et la paix s'ouvre dans le salon d'Anna Pavlovna Scherer, où sont présentés Pierre Bézoukhov et André Bolkonski, les deux protagonistes du roman.

Fraichement revenu d'Europe, où il a reçu une éducation libérale, Pierre scandalise les invités en défendant Napoléon ainsi que la Révolution française. Produit des Lumières, cet humaniste croit en la bonté de l'être humain. Maladroit, maitrisant mal les codes mondains, ce personnage s'imagine, dans sa naïveté, que tout le monde est aussi bien intentionné que lui. Alors que Pierre se défend et affirme que « l'essence de cette révolution, ce sont les droits de l'homme, l'abolition des préjugés, l'égalité des citoyens; et ces idées-là, Napoléon les a maintenues dans toute leur force » (Tolstoï L. , 1952, p. 24),

son vieil ami, le prince André, le sort d’embarras grâce à son aisance mondaine; il désamorce la controverse en nuancant ses propos.

Bien qu’il en maîtrise les codes, André déteste l’hypocrisie des salons et aspire à accomplir de grandes choses. Moins idéaliste que Pierre, il est plus rigide; son sens de l’honneur et du devoir est très développé. Ils se retrouvent plus tard chez André, où Pierre tient un monologue sur le même sujet qu’il n’aurait pas dû aborder chez Anna Pavlovna : la possibilité de la paix perpétuelle entre les nations. Plus pragmatique que son ami, André lui demande s’il s’est décidé à faire carrière : « Entres-tu aux chevaliers-gardes ou dans la diplomatie? » (Tolstoï L. , 1952, p. 29). Les carrières militaire et bureaucratique représentaient les deux grandes avenues qui s’offraient aux jeunes aristocrates de l’époque. « - Je n’en sais, ma foi, trop rien. Aucune de ces carrières ne me sourit. – Il faudra pourtant que tu prennes un parti! Ton père attend. » (Tolstoï L. , 1952, p. 29) Fils illégitime du richissime comte Bézoukhov, Pierre a la liberté et les ressources financières pour que se prolonge cette période de flottement entre la fin des études et le début de la carrière. Pierre n’est guidé par aucun principe clair et, même s’il aspire à faire la « bonne chose », il ne sait pas ce que c’est au juste, ni quel est le moyen de l’atteindre – à l’instar de Tolstoï, qui note dans son journal en 1852 : « je continue d’être tourmenté d’une soif – non pas de gloire, la gloire, je n’en veux pas et je la méprise; mais d’exercer une grande influence pour le bonheur et le profit des hommes. » (1979, p. 123) André annonce à Pierre qu’il s’engage dans l’armée et qu’il part en Autriche se battre contre les troupes napoléoniennes. Pierre répond :

— S’il s’agissait d’une guerre de libération, soit, je serais le premier à prendre du service, mais seconder l’Angleterre et l’Autriche contre le plus grand homme qu’il y ait en ce monde... cela ne me va guère. [...]

- Si tout le monde ne se battait que par conviction, il n’y aurait pas de guerre, dit-il enfin.
- Et ce serait tant mieux! répondit Pierre.
- Sans doute, concéda le prince en souriant, mais ça n’arrivera jamais...
- Et pourquoi donc allez-vous à la guerre?
- Pourquoi? Je n’en sais rien. Parce qu’il le faut. En outre, parce que... parce que la vie que je mène ici ne me convient pas, avoua le prince après un moment d’hésitation. (Tolstoï L. , 1952, p. 29)

Il explique alors qu’il va à la guerre pour échapper à la vie conjugale qui le prive de sa liberté :

Ne te marie pas avant de t’être dit que tu ne peux vraiment faire autrement [,] autrement tout ce qu’il y a en toi de noble et de grand sera perdu. Tu t’enliseras dans des niaiseries [...] S’il y a en toi quelque promesse d’avenir, il te faudra bientôt faire ton deuil, tu sentiras à chaque instant que toutes les portes te sont fermées, à part celles des salons (Tolstoï L. , 1952, p. 33).⁷

Il s’engage dans l’armée pour fuir plutôt que par réelle conviction, en rêvant d’une gloire nébuleuse. On reconnaît là les propos de Tolstoï qui, après avoir eu son premier enfant, regrette les réalités prosaïques de la vie familiale. André conseille ensuite à Pierre de cesser de mener une « vie de hussard » (Tolstoï L. , 1952, p. 36), bonne pour les brutes. Pierre le lui promet : « Cette vie-là m’empêche de réfléchir, de prendre une décision. J’ai des maux de tête, ma bourse est à sec... [Anatole] m’a invité pour cette nuit, mais je n’irai pas. »

⁷ Ce passage révèle le rôle restreint que Tolstoï réserve aux personnages de femmes : soit elles sont des mères de famille intègres et aimantes, des sortes de déesses de la fertilité, soit elles sont des créatures délurées et artificielles. Malheureusement, cette conception genrée et réductrice des personnages de femmes va dégénérer dans la misogynie qui imprègne *La sonate à Kreutzer*, un roman mineur. En effet, dans sa vieillesse, Tolstoï va s’opposer au mouvement de libération des femmes et accuser celles-ci d’être responsables des pulsions prédatrices dont il s’est senti coupable toute sa vie.

Tout cela, je l’ai appris en préparant ma thèse, quand je voulais en savoir plus sur cet auteur dont j’admirais les romans. Je ne suis pas le seul ayant vécu une telle déception, car l’histoire littéraire est remplie d’auteurs dont les opinions sont aujourd’hui intenable. Peut-être s’agit-il d’une autre façon qu’a le roman, pour reprendre la formule de Stendhal, de nous frotter le nez dans « la fange des borborygmes de la route »...

Si les rôles plutôt genrés qu’on retrouve dans les grands romans de Tolstoï peuvent s’expliquer par les rapports sociaux de l’époque, on ne peut fermer les yeux sur une misogynie déjà dénoncée dans la Russie du XIX^e siècle. Les œuvres que j’ai choisi d’étudier ici ne sont pas intrinsèquement misogynes, mêmes si elles sont écrites par un auteur qui l’est devenu par la suite. Pour plus de précisions concernant l’attitude de Tolstoï vis-à-vis des femmes, je renvoie à la thèse de Maria Judith Kunz, intitulée *La tragédie de la femme d’après G. Flaubert et L. Tolstoï : « Madame Bovary » et « Anna Karénine »*.

(Tolstoï L. , 1952, p. 36) Cependant, en sortant de chez André, Pierre éprouve le désir d'aller rejoindre ses amis, puis trouve une « bonne » raison de ne pas respecter sa promesse :

« Et puis, en définitive, toutes ces paroles d'honneur n'ont pas grand sens; ce sont des choses bien conditionnelles, surtout quand on songe que demain peut-être on peut mourir ou se retrouver dans une situation telle qu'on perdra même la notion d'honneur et de déshonneur. » Pareils raisonnements étaient coutumiers à Pierre, c'est grâce à eux que tous ses projets s'en allaient à vau-l'eau. (Tolstoï L. , 1952, p. 37)

Dans ce monologue intérieur, il rationalise le fait de briser sa promesse pour se convaincre qu'il n'agit pas par faiblesse, mais par principe. Apparaît de nouveau le conflit entre volonté et intellect qui marquait le journal du jeune Tolstoï. Ce passage montre bien comment le second est subordonné au premier : dès que le désir d'aller faire la fête se manifeste à sa conscience, Pierre s'empresse de le justifier intellectuellement, même s'il vient à peine de prendre la résolution contraire.

Là-bas, la fête est déjà bien entamée : on lui met un verre dans les mains pendant que Dolokhov, assis sur le bord d'une fenêtre du deuxième étage, les pieds dans le vide, cale une bouteille de rhum sous les acclamations des autres convives. Quelques chapitres plus loin, le lecteur apprendra que les noceurs avaient, plus tard ce soir-là, attaché un policier sur le dos d'un ours qu'ils avaient ensuite lancé dans la rivière (crime pour le moins étonnant). Pour cette raison, Pierre est banni de Saint-Petersbourg et retourne à Moscou.

Dès les premiers chapitres, la question de la vie bonne est abordée de front. Les deux personnages sont insatisfaits avec leur type de vie et veulent en changer. Pierre est englué dans l'habitude de faire la fête, mais aspire à une vie plus riche intellectuellement, et meilleure sur le plan éthique; André, lui, est déçu de la vie conjugale, qui l'empêche selon lui d'accomplir de grandes choses et de réaliser ses ambitions. Dès le début, on voit

comment Tolstoï projette ses propres réflexions éthiques et conflits intérieurs sur ses personnages; ainsi, le roman devient un laboratoire où Tolstoï peut tester des hypothèses à propos de la vie bonne.

Les chapitres suivants sont dédiés à la famille Rostov, chez qui se retrouve une partie de la haute société pour la fête de la mère. Le comte et la comtesse Rostov remplissent leurs obligations mondaines avec aisance et discutent avec leurs invités de la guerre en Autriche. Pendant le souper, leur fils Nicolas, qui rejoindra un régiment de hussards, affirme avec intrépidité : « Oui, je suis convaincu que les Russes doivent vaincre ou mourir! » (Tolstoï L. , 1952, p. 79) Sa sœur cadette Natacha se fait remarquer pour son charme espiègle et sa bonne humeur réjouit Pierre, un ami de la famille. Après souper, pendant que les jeunes échangent de chastes baisers et des promesses de mariage, le vieux comte, égayé par l'alcool, se donne en spectacle en dansant sous les yeux ébahis des invités et des domestiques.

Contrairement à Pierre et André, les Rostov sont en accord avec ce monde et n'aspirent pas à une autre vie. Ils rêvent de mariage et de gloire martiale, vont à l'église, fréquentent les bals et se fondent parfaitement à la société à laquelle ils appartiennent. Leur idée de la vie bonne n'est pas explicite, ni source de conflits intérieurs. Ils ont simplement intériorisé les codes de la classe sociale où ils ont vu le jour et s'en sont accommodés sans se poser de question. Ainsi, ils n'ont pas de visée éthique à proprement parler, car leur conception de la vie bonne est implicite, c'est-à-dire qu'elle n'est pas raisonnée mais, en quelque sorte, intuitive. La maison Rostov, débordante de vie, contraste avec Lyssia Gory, le domaine des Bolkonski, lieu où se termine la première partie.

Loin des mondanités moscovites, le père Bolkonski mène une existence routinière, en marge du monde. Ancien militaire au caractère exécrable, il traite sa fille Marie, douce et pieuse, comme une domestique, et entretient une liaison avec une femme de chambre. C'est dans cette atmosphère austère qu'André s'absente et laisse seule sa femme enceinte. Le jour de son départ, le vieux Bolkonski dit à son fils: « Si tu es tué, ce sera une grande douleur pour mon vieux cœur [...] Mais si j'apprends que tu ne t'es pas conduit comme le fils de Nicolas Bolkonski, ce sera pour moi une honte! » (Tolstoï L. , 1952, p. 134) André répond par un sourire et s'en va.

Le 16 septembre, Tolstoï rédige la seule entrée de son journal de 1864 :

Presque un an que je n'ai pas écrit dans ce cahier. Et un an qui a été bon. Nos rapports, Sonia et moi, se sont raffermis, consolidés. Nous nous aimons, c'est-à-dire nous sommes plus chers l'un à l'autre que tous les autres gens au monde, et nous portons l'un sur l'autre un regard clair. Pas de secret, et rien qui soit gênant. J'ai commencé depuis un roman, écrit une dizaine de feuilles d'imprimerie, mais à présent je suis à la période de correction et de réfection. – C'est un supplice. Les intérêts pédagogiques sont loin. Mon fils m'est très peu proche. Ces jours-ci me suis souvenu du journal de maternité commencé au sujet de Sonia, et il faut achever de l'écrire pour les enfants.

Pour le roman.

- (I) Il aime tourmenter l'être qu'il aime – ne cesse de le harceler.
 - (II) Le père et le fils se haïssent mutuellement. Gênés face à face.
- (1979, p. 557)

Dix jours plus tard, lors d'une promenade à cheval, il fait une chute et se casse le bras. Soigné à Moscou et séparé de Sonia, il sent renaître son amour pour elle et, après avoir vendu les droits pour la première partie de son roman, intitulée *L'année 1805*, Tolstoï revient à Iasnaïa Poliana.

Aristote écrit dans sa *Poétique* qu'une intrigue est « l'imitation d'une action achevée et complète et qu'elle a une certaine étendue ; car il peut arriver qu'une chose forme un tout sans avoir aucune étendue. Un tout, c'est ce qui possède un commencement, un milieu et une fin. » (2008, p. 29) Il s'intéresse principalement à la tragédie et, dans une moindre mesure, à l'épopée, mais les grands principes qu'il énonce ne sauraient se limiter à ces genres particuliers. Si ceux-ci ont été malmenés par les expérimentations modernes, ils n'en restent pas moins présents, notamment dans le cinéma hollywoodien et dans la littérature populaire. Ainsi, notre imaginaire, tout comme celui des contemporains de Tolstoï, est imprégné de la conception aristotélicienne de la mise en récit, ce qui a un impact sur l'interprétation que l'on fait de la réalité.

Selon Aristote, un bon récit doit dénouer tous les fils de l'intrigue et ne rien laisser en plan. C'est l'unité d'action : on raconte une seule histoire, du début à la fin, sans y entremêler des histoires secondaires ou épisodiques. Tout doit contribuer à l'intrigue ; il faut retirer les éléments qui n'y concourent pas. Un récit est donc un ensemble très dense où chaque élément joue un rôle précis. Aucun détail n'est laissé au hasard.

Aristote insiste sur la complétude de l'action représentée : l'intrigue doit avoir un début, un milieu et une fin. Il poursuit en écrivant qu'un « commencement, c'est ce qui ne vient pas, par nécessité, après autre chose, mais après quoi une autre chose existe naturellement ou vient à se produire. » (Aristote, 2008, p. 29) À l'inverse, une fin est ce qui suit quelque chose et après laquelle rien ne se produit. Autrement dit, le début et la fin doivent être clairement définis : l'élément déclencheur crée la suite du récit, tandis que le dénouement y met un terme. Le milieu, lui, doit découler du début et mener logiquement à une fin. L'intrigue est un enchaînement d'actions dont chacune est causée par la

précédente, qui à son tour cause la suivante, de sorte que les parties ne pourraient être disposées autrement sans rendre le récit incompréhensible – pas plus qu'on ne pourrait en retirer une sans affecter le sens de l'ensemble.

Il précise qu'il « se passe un grand nombre voire une infinité de choses dans la vie d'un homme, et de ces choses ne se distingue aucune unité. De la même manière, un seul homme accomplit de nombreuses actions desquelles ne se dégage aucune action qui soit une. » (Aristote, 2008, p. 32) Pourtant, y a-t-il début et fin plus clairs que la naissance et la mort d'un individu? Si la simple relation de la vie de quelqu'un ne peut former un bon récit aux yeux d'Aristote, ce n'est pas en raison du manque de clarté du début et de la fin, mais de tout ce qui se déroule entretemps : l'unité d'action n'est pas respectée.

La naissance met en branle la vie d'un individu, mais son destin n'est pas formé d'actions qui découlent logiquement les unes des autres, contrairement à ce que les biographies nous laissent croire. Celles-ci sont généralement rédigées après la mort d'un individu, alors que la fin est connue. Comme le biographe écrit un récit, il tend à respecter les règles aristotéliennes et donne à cette vie une unité qu'elle n'a pas en réalité.

Dans le premier traité occidental sur la mise en récit, Aristote fait une distinction capitale entre le récit et la vie réelle : le premier est plus structuré que la seconde. En quelque sorte, un récit possède une structure parfaite, à la différence de la vie, qui elle est imparfaite. Tolstoï voulait tellement reproduire la vie telle qu'elle était qu'il a dû enfreindre de nombreuses règles narratives. Au lieu d'aspirer à une totalité parfaite (une intrigue où rien n'est inutile et où tout concorde), il voulait reproduire l'imperfection et la fragmentation du monde dans son roman. Pourquoi tenait-il tant à représenter une imperfection qu'il refusait d'accepter dès qu'il se levait de sa table de travail?

Plusieurs fois dans son œuvre, Schopenhauer compare l'éthique et l'esthétique :

j'ai constaté qu'on pouvait avoir le goût le plus exquis, le jugement le plus sûr pour sentir et apprécier la beauté, et n'en être pas moins incapable de scruter et d'expliquer la nature du beau et de l'art, à un point de vue abstrait et vraiment philosophique, de même que l'on peut être très bon et très vertueux, posséder une conscience très délicate qui résout les cas particuliers avec la rigueur d'une balance de précision, sans être pour cela capable d'asseoir sur des bases philosophiques et d'exposer *in abstracto* la valeur morale des actions. (1966, p. 308)

Il ajoute plus loin qu'il est « aussi impossible de faire un homme de bien avec de simples considérations morales ou par la pure prédication, qu'il l'a été aux auteurs de Poétiques, depuis Aristote, de faire un seul poète. » (Schopenhauer, 1966, p. 463) Dans ces deux domaines, on peut très bien exceller sans toutefois être en mesure d'expliquer sa méthode. D'une façon ou d'une autre, l'éthique et l'esthétique échappent, du moins en partie, à la rationalité. Tolstoï était un grand romancier, mais pas un grand philosophe; toute sa vie il a réfléchi à l'éthique, sans jamais arriver à bien vivre.

Dans la vie, Tolstoï refusait le monde (et lui-même) tel qu'il était, et voulait la perfection — c'est-à-dire l'idylle, le comportement irréprochable auquel il aspirait. Dans son œuvre romanesque, au lieu de dépeindre un monde et des humains-modèles, il représente des humains faibles et vulnérables, tels qu'ils sont en réalité. En ce sens, il trouve dans la fiction une solution aux problèmes éthiques qu'il n'a pas été en mesure de résoudre dans la vie : accepter la réalité de l'ici-bas et l'impossibilité de l'idylle.

Pour Tolstoï, la littérature ne doit pas embellir la vie, la maquiller suivant un style raffiné ou la déformer par des histoires rocambolesques, mais la représenter le plus fidèlement possible. Au lieu de montrer le monde tel qu'il devrait être, Tolstoï aspire à montrer le monde tel qu'il est. Voilà qui est contraire à ses ambitions éthiques, qui ne

cessent de le reconduire au « tu devrais ». Ainsi, les défauts (les siens et ceux d'autrui) qui minent son bonheur et qu'il cherche à dépasser sont, dans la fiction, des nécessités esthétiques : le monde n'étant pas parfait, l'art doit refléter cette imperfection, sans quoi il trahit sa mission.

Schopenhauer évoque une idée analogue : « Aucun individu, aucune action ne peut être sans signification; dans tout individu et par toute action l'Idée de l'humanité se développe de plus en plus. Aussi n'y a-t-il aucun événement de la vie humaine que l'on doive exclure du domaine de la peinture. » (1966, p. 296) On peut élargir cette idée pour inclure toute forme d'art, dont la littérature. Schopenhauer affirme ainsi, comme après lui Tolstoï, que l'art a pour but de représenter la nature humaine, non pas comme elle devrait être, mais comme elle est. Comme celle-ci n'est pas seulement édifiante, jolie ou plaisante, il est du devoir de l'artiste de représenter des débauches, des comportements répréhensibles, des errements, comme le fait Tolstoï dans *La guerre et la paix*.

Le 28 octobre 1863, Sonia avait glissé un mot sur *La guerre et la paix* dans son journal : « Il écrit à propos de la comtesse Une Telle, qui s'est entretenue avec la princesse Une Telle. Insignifiant. » (Troyat, 1965, p. 334) Il est amusant de voir que la première mention du roman est accompagnée d'une critique nonchalante, avec laquelle plusieurs lecteurs de la première partie de l'œuvre, publiée dans *Le messager russe* en 1865 et intitulée *L'année 1805*, sont en accord. Le monde littéraire russe de l'époque est très actif : revues et journaux publient des récits qui font l'objet de critiques aussi acerbes que les échanges d'aujourd'hui sur les réseaux sociaux.

Comme l'expliquent Eikhenbaum et G.S. Morson, les premiers lecteurs ne savent pas quoi penser de ce texte, qui ne porte aucune mention de genre. S'agit-il d'un roman, d'une chronique ou de mémoires? Qui sont les personnages principaux? Quel est l'intérêt de lire ces discussions domestiques ennuyeuses et inutiles, rédigées en français de surcroît? Quelle est l'intrigue? *L'année 1805* ne semble pas respecter l'unité d'action; le début du récit n'est pas clair, ni motivé par la nécessité; les chapitres se succèdent sans que leur enchaînement soit évident; en fait, les lecteurs ne savent même pas *vers quoi* on semble les mener – si on les mène vers quelque chose. Pourtant, l'absence d'intrigue, l'attention portée aux descriptions et la caractérisation hyperréaliste des personnages, tous ces éléments étaient déjà présents dans les premiers essais littéraires, comme je l'ai fait remarquer plus haut.

Mais si les lecteurs ne savaient pas trop à quoi s'attendre, Tolstoï partageait leur incertitude; en mars 1865, il décide de dévier de son plan initial et d'inclure dans son roman les figures historiques de Napoléon et du Tsar Nicolas II. Ainsi, l'histoire n'allait plus rester en arrière-plan. Au contraire, les scènes militaires allaient prendre plus de place, au point de changer la forme et la composition du roman; il allait réutiliser la technique narrative qui avait fait le succès des *Récits de Sébastopol* et traiter la guerre d'une façon subjective plutôt qu'historique. Eikhenbaum fait remarquer que c'est aussi à cette époque que Tolstoï commence à envisager son projet non pas comme un roman ou une chronique, mais comme une épopée (1982a, p. 165). En quelques années, donc, le projet aura passé d'un genre « bas » à un genre « élevé ».

En 1865, Tolstoï écrit aussi à propos de sa femme, de ses enfants, de ses lectures. Un jour, il est irrité par un comportement de Sonia et, le lendemain, il note à quel point il

l'aime. En aout 1865, il consigne une réflexion sur l'idée de Proudhon selon laquelle « la propriété c'est le vol » (trois jours après avoir acheté une propriété à un voisin), puis une autre, plus longue, qui consiste principalement en une suite d'observations psychologiques sur le fonctionnement de l'esprit humain. Le bonheur continue à se dérober : « Si je pouvais travailler comme il faut, comme je pourrais être heureux! » (Tolstoï L. , 1979, p. 563) Tout en essayant d'écrire, il monte à cheval, chasse, enseigne, fait de la gymnastique, s'occupe de son exploitation. Il jette aussi des idées pour le roman, en une ou deux phrases, et se plaint de ses maux de tête et de ses diarrhées.

La deuxième partie de *L'année 1805* se déroule entièrement sur les champs de bataille autrichiens; c'est l'occasion pour Tolstoï de continuer son entreprise de démolition des clichés sur l'héroïsme et la guerre. Pour ce faire, il fait d'André un aide de camp du général Koutouzov, afin de montrer la réalité du combat de la perspective de l'état-major, et de Rostov un hussard, c'est-à-dire un soldat de cavalerie, afin de dépeindre la vie quotidienne d'un bataillon.

Nicolas expérimente la guerre avec toute la naïveté du jeune homme : tout d'abord, il se fait rouler lors de l'achat d'un cheval, puis, lors de son baptême de feu, dès sa première charge, il se casse le bras et passe bien près d'être fait prisonnier. Plus tard, alors qu'il campe parmi des soldats qu'il ne connaît pas, il se dit « Quelle idée ai-je eue de venir ici! » (Tolstoï L. , 1952, p. 252) Quelques mois après, lorsqu'il rencontre un ami de Moscou, il lui raconte l'histoire de sa blessure

comme le font d'ordinaire les militaires qui ont pris part à une bataille, c'est-à-dire en dépeignant les choses comme ils auraient voulu qu'elles se fussent passées ou comme ils les ont entendus dépeindre par d'autres, bref en les enjolivant. Certes Rostov, très franc de nature, répugnait fort à déguiser la

vérité; et pourtant son récit, d'abord très véridique, se mua peu à peu en gasconnade. (Tolstoï L. , 1952, p. 305)

Par hasard, le prince André est présent lors de ce récit et y reconnaît les mensonges de l'héroïsme idéalisé. Rostov n'a aucun problème avec les conventions, qu'il suit inconsciemment, tandis qu'André, lui, ne peut ignorer l'hypocrisie du jeune homme.

À la première lecture de *La guerre et la paix*, je me suis identifié à Pierre : sa volonté de bien faire, sa confiance envers les gens, son manque de sens pratique. Mais en relisant le roman, j'ai remarqué l'importance de Nicolas Rostov, avec qui je partage un attachement aux conventions. Alors que je l'avais pris pour le contrepoint de Pierre, une sorte de nigaud qui préfère ne pas réfléchir au sens de l'existence, j'ai découvert un rapport au monde différent, mais pas pour autant ridiculisé par Tolstoï. Rostov n'a peut-être pas l'intelligence de Pierre ou d'André, mais il a quelque chose que ceux-ci n'ont pas réussi à développer : la capacité d'être heureux. Comme Pierre, Rostov aime la vie, mais il ne s'en veut pas d'avoir succombé à ses passions; comme André, il veut accomplir des exploits militaires, mais pas au point de tout sacrifier. Sa compréhension du monde est simple, mais c'est lui qui paraît le plus heureux :

[II] éprouva dans ces mille détails de la vie militaire, dans cette privation de sa liberté, dans cet attachement à un cadre étroit et invariable, la même quiétude, la même impression d'être soutenu que sous le toit paternel. [...] Ici, au régiment, tout était simple et précis. On savait qui était lieutenant et qui était capitaine. [...] Nul besoin de choisir ou de raisonner. (Tolstoï L. , 1952, p. 510)

Pour Rostov, la vie militaire vient avec la paix d'esprit; il est fier de faire partie d'un régiment qui se salit les mains et il a adopté l'éthique des hussards : le courage de faire la guerre, la résilience de tolérer la vie de camp, la valorisation d'une vie dissipée. Il ne juge pas le monde, mais l'accepte tel qu'il est, ce dont sont incapables Pierre et André. Contrairement à eux, Rostov ne se pose pas de questions; il agit, tout simplement, avec la

certitude de celui qui ne peut même pas imaginer qu'on puisse se demander si on se conduit de la bonne façon. Lorsque l'armée est passée en revue par l'Empereur, Rostov jubile et pense « Oui, mourir pour lui, c'est tout ce que je souhaite! » (Tolstoï L. , 1952, p. 311) Il n'est pas animé par la visée éthique de Ricœur. Pour lui, aller à la guerre, se marier, s'occuper de sa terre ne posent aucun problème. Il aspire à faire comme les nobles de son âge : reprendre les possessions de la famille et les léguer éventuellement à ses enfants. Il ne voit pas cela comme un enfermement qui menace sa liberté ou comme un but absurde. On ne saurait penser pour autant que Tolstoï voulait en faire un exemple à suivre. Il serait difficile de penser que l'auteur croyait qu'il aurait été possible pour Pierre ou André de simplement « faire comme Rostov » pour être heureux. Ne voulait-il pas plutôt représenter différents rapports au monde, au bonheur, à la vie?

De son côté, André est l'aide de camp du général Koutouzov, vétéran de l'armée russe. Lui qui croyait à la grandeur des généraux, des chefs d'États et des empereurs, prend conscience, à force de les côtoyer, de leur vanité et de leur indifférence au sort des soldats qui se battent en leur nom. Au lieu de se démonter devant la stupidité des officiers, André se campe dans sa vision de l'honneur et du courage, comme pour donner vie à ces idéaux nobles délaissés par ses supérieurs. Il n'abandonne pas ses rêves militaires et fantasme de mettre au point une stratégie qui vaincrait Napoléon. Il demande toujours d'être envoyé aux endroits les plus dangereux; cette bravoure suicidaire montre bien que le choix de rejoindre l'armée était, pour André, une façon de mourir sans perdre son honneur. Ce souhait se réalise lors de la catastrophe d'Austerlitz : devant la débandade des troupes russes et l'impuissance de Koutouzov, André pose enfin le geste héroïque dont il rêvait : il saute de son cheval, brandit le drapeau d'un soldat tombé et, courant vers l'ennemi,

encourage ses camarades à reprendre la bataille. Il reçoit un coup à la tête et s'écroule. Blessé, observant le ciel, il réalise que « tout est vanité, tout est mensonge en dehors de ce ciel sans limites. Il n'y a rien, absolument rien d'autre que cela... Peut-être même est-ce un leurre, peut-être n'y a-t-il rien, à part le silence, le repos. Et Dieu en soit loué ! » (Tolstoï L. , 1952, p. 357) Au moment où André accomplit l'acte tant de fois rêvé, où il s'illustre par sa bravoure et son esprit de sacrifice, il réalise la vanité de telles aspirations devant ce « ciel sans limites », cette transcendance inconnue qu'il saisit pour la première fois de son existence. Plus tard, Napoléon se promène sur le champ de bataille et dit en voyant André couché au sol avec le drapeau dans les mains : « Voilà une belle mort. » (Tolstoï L. , 1952, p. 370) André, presque inconscient, entend ces mots, mais les oublie immédiatement :

Napoléon lui semblait maintenant fort petit, fort insignifiant, en regard du drame qui se jouait entre son âme et ce ciel infini aux nuages flottants. [...] il désirait seulement qu'ils lui portassent secours et le ramenassent à cette vie qui lui semblait si belle, depuis qu'il en avait une conception nouvelle. (Tolstoï L. , 1952, p. 370)

Son sacrifice lui apporte tout ce qu'il souhaitait, et même plus : Napoléon, qu'il admirait, reconnaît l'honneur de sa conduite. Mais tout ce qui compte désormais pour lui, c'est de pouvoir revenir dans ce monde si beau qu'il voulait quitter quelques secondes plus tôt. Voilà qu'il reprend goût à la vie en remarquant la beauté du ciel et en y prêtant une transcendance qui le réconcilie avec l'ici-bas. En un instant, sa conception de la vie change du tout au tout :

les intérêts qui occupaient l'Empereur lui semblaient bien insignifiants et le héros lui-même bien petit dans la mesquine allégresse de sa victoire, comparés à la majesté de ce ciel, plein de justice et de bonté, dont il venait d'avoir la révélation. Tout, du reste, lui paraissait futile et misérable au regard des pensées austères, sublimes qu'avaient fait naître en lui l'épuisement provoqué par la

perte de sang, la douleur aigüe et l'attente d'une mort prochaine. (Tolstoï L. , 1952, p. 372)

Il y a un conflit de valeurs entre ce qu'André peut comprendre et ce qui reste mystérieux; le monde de *l'ici-bas* et le monde de *là-haut*. Tout à coup, il a conscience de ce qui le dépasse, même s'il ne le comprend pas. Comme Tolstoï dans la nuit caucasienne, André a l'intuition de l'idylle en observant la nature, cet ordre supérieur qui dépasse les drames humains. Tout porte à croire qu'André a découvert la « vraie vie », que sa façon de comprendre le monde lui apportera le bonheur. Il va enfin pouvoir être heureux.

De 1866 à 1870, il n'y a pas de journal à proprement parler; seulement des notes éparses dans des carnets : « Rostov a peur qu'on ne le laisse pas mourir » (Tolstoï L. , 1979, p. 576), ou « Le poète prend à la vie le meilleur de sa propre vie et le met dans son œuvre. C'est pourquoi son œuvre est belle tandis que sa vie est laide. » (Tolstoï L. , 1979, p. 576) Au printemps 1866, Sonia accouche de leur troisième enfant; à l'été, Tolstoï s'intéresse au cas d'un militaire condamné à la peine de mort pour avoir giflé son supérieur qui le persécutait. Malgré sa plaidoirie devant le jury, l'homme est condamné à mort; Tolstoï fait même appel à la grâce impériale et écrit au ministre de la Guerre, sans succès. En novembre 1866, il se rend à Moscou pour soigner sa belle-sœur et en profite pour fouiller dans les archives du Kremlin; c'est alors qu'il décide que Pierre deviendra franc-maçon. En décembre, la deuxième partie de *L'année 1805* est mal reçue par la critique et, sur les conseils de Sonia, Tolstoï décide de ne plus publier son œuvre en feuilleton. Plus tard, cette année-là, les deux premiers livres sont publiés en une édition intitulée *L'année 1805*.

Eikhenbaum s'est donné pour tâche, dans *Tolstoi in the sixties*, d'observer l'évolution du projet esthétique qui aboutit finalement au roman intitulé *La guerre et la paix* dans la

forme qu'on lui connaît aujourd'hui. Dans cet ouvrage, il remarque qu'un roman « évolue et change pendant le processus d'écriture [et que] l'auteur grandit avec son roman » (Eikhenbaum, 1982a, p. 155) (traduction libre). Morson, mon autre référence principale sur *La guerre et la paix*, évoque une idée similaire; l'écriture est « un processus authentique de *devenir* qui n'est pas prédéterminé : ce ne peut être le simple déploiement d'une séquence d'étapes déjà complètement déterminées menant à une conclusion préexistante. [...] Il est constitué par une intention qui évolue dans le temps. » (1994, p. 24) (traduction libre) Cette « intention qui évolue dans le temps », je l'ai expérimentée quand j'ai écrit mon roman *Les cigales*. Lorsque je relis les demandes de bourses rédigées pendant ma maîtrise, qui décrivent le projet dans plusieurs phases de son développement, je réalise à quel point le résultat final est loin de l'intention originelle. C'est encore plus vrai dans le cas du roman que j'ai écrit pour cette thèse, qui était supposé compter cinq parties réparties entre deux personnages : les deux parties se rapportant à P-A l'auraient montré pendant la grève de 2012 ainsi que pendant celle, balbutiante, de 2015; les trois autres parties auraient fait le récit d'un « militant » de droite, un avocat fiscaliste aux prises avec des problèmes d'anxiété (les premières ébauches impliquaient même la présence d'un fantôme dans son appartement) qui revient passer Noël chez sa mère en Gaspésie. Rapidement cependant, j'ai réalisé que le projet était beaucoup trop ambitieux. La partie qui allait traiter de 2012 s'allongeait, et j'ai dû abandonner la trame de mon autre personnage, dont j'avais pourtant commencé la rédaction – et qui, à ce jour, reste incomplète. Pendant quelques mois, j'ai continué à planifier la partie de 2015, pour finalement la laisser tomber elle aussi. Mon récit deviendrait beaucoup plus simple : une seule trame narrative, racontée en ordre

chronologique. Mais, même si la forme n'allait pas changer jusqu'à la version finale, d'autres modifications importantes ont suivi.

L'écriture d'un roman demande un investissement particulier; c'est un processus qui, habituellement, s'échelonne sur des mois, voire des années. Un romancier n'est plus le même, après l'écriture d'un texte, qu'au moment où il l'a commencé, ne serait-ce que parce que le temps a passé. Ainsi, le processus reprend la structure de l'aventure qu'est la vie elle-même : on a une idée vague de ce qu'on veut faire et on essaie de la réaliser le mieux possible en gérant les écueils en chemin. On change d'idée, on se trompe, on doute, on recommence.

Ce qui est fascinant dans *La guerre et la paix*, c'est qu'on a l'impression que Tolstoï ne savait pas trop où il allait aboutir, et qu'il aurait pu continuer à changer d'idée encore et encore : « il est tout simplement impossible de parler de cette œuvre comme d'un roman écrit selon un seul plan, un seul patron prédéterminé. » (Eikhenbaum, 1982a, p. 233) (traduction libre)

Après l'épisode de l'ours, Pierre se retrouve par un concours de circonstances le seul héritier de la fortune de son père, dont il ne sait que faire, mais qui lui ouvre les portes du grand monde : du jour au lendemain, il devient l'un des meilleurs partis de Moscou. Guidé par le prince Basile (qui lui soutire de l'argent au passage), il se laisse prendre dans un tourbillon d'obligations sociales qui, si elles flattent sa vanité, ne lui paraissent pas moins suspectes. On lui présente Hélène, la fille de Basile, et Pierre est fou de joie à l'idée d'épouser une telle beauté. Le mariage a lieu et, comme il fallait s'y attendre, ne comble pas les attentes de Pierre, qui rêvait d'un amour vrai, profond, grandiose.

En suivant les conseils de gens qui semblent savoir comment se comporter dans le monde, Pierre pense faire « la bonne chose ». Comme il se croit le seul à être animé de doutes par rapport à l'existence, il décide de faire confiance à ceux qui ont l'air d'être surs d'eux, en se disant que ce qui plait à tous devrait lui plaire aussi. Autant de gens ne peuvent pas se tromper sur la bonne façon de vivre, après tout. Mais le temps passe et Pierre réalise que ce que les mondains jugent intéressant l'indiffère : la réputation, la situation sociale, les possessions matérielles. Il se retrouve ainsi dans une situation délicate : il mène une vie qu'il ne juge pas bonne, sans pour autant avoir perdu son désir de faire le bien.

C'est alors que surgit la rumeur selon laquelle Dolokhov, son grand ami, entretiendrait une relation avec son épouse. Bouillonnant de colère, Pierre le provoque en duel et en sort vainqueur, contre toute attente. Dolokhov n'est que blessé, mais Pierre croit l'avoir tué et il est rongé de remords. Il réalise qu'il déteste sa vie et quitte Moscou pour ses domaines de province. Forcé d'attendre à un relai de poste, Pierre rumine ses pensées sur l'absurdité de l'existence :

Qu'est-ce qui est mal, qu'est-ce qui est bien ? Que faut-il aimer, que faut-il haïr ? Pour quoi faut-il vivre et qu'est-ce que le moi ? Qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que la mort ? Et quelle est la force qui dirige tout ? [...] L'argent peut-il procurer une once de bonheur, de tranquillité morale ? [...] Rien n'a été découvert, rien n'a été inventé. Tout ce que nous pouvons savoir, c'est que nous ne savons rien. C'est là le plus haut degré de sagesse humaine. (Tolstoï L. , 1952, p. 448)

C'est à ce moment qu'entre dans la pièce Ossip Alexiévitch, un franc-maçon qui lui propose de l'aider. Pierre refuse son appui en invoquant l'incompatibilité de leurs visions du monde, mais quand il admet avec embarras ne pas croire en Dieu, Ossip insiste et le convainc de l'immoralité de sa conduite en lui faisant un récit peu flatteur de sa jeune vie :

Jetez un regard sur votre vie, monsieur. Qu'en avez-vous fait ? Une suite d'orgies et de débauches. Vous avez tout reçu de la société sans jamais rien lui

rendre. La fortune vous est venue ; comment en avez-vous usé ? Qu'avez-vous fait pour votre prochain ? Avez-vous pensé à vos dizaines de milliers de serfs, leur avez-vous apporté une aide physique et morale ? Non. Vous avez profité de leur travail pour mener une vie de désordre. Voilà ce que vous avez fait. Avez-vous sollicité quelque emploi qui vous eût permis d'être utile à votre prochain ? Non. Vous avez passé votre vie dans l'oisiveté. Ensuite, vous vous êtes marié, monsieur ; une grande responsabilité vous est incombée : la direction morale d'une jeune femme. Et qu'avez-vous fait ? Au lieu de la guider sur la voie de la vérité, vous l'avez plongée dans l'abîme du mensonge et de l'infortune. Un homme vous a outragé, vous l'avez tué. Et vous dites maintenant que vous ne connaissez pas Dieu et que vous haïssez votre existence. Il n'y a rien d'étonnant à cela, mon cher monsieur. (Tolstoï L. , 1952, p. 455)

Alors que Rostov embellissait son récit pour rendre la réalité plus flatteuse, ici Ossip enlaidit la réalité pour proposer à Pierre une interprétation de sa vie qui lui renvoie une image désagréable de sa personne. Dans les deux cas, c'est le récit qui crée l'identité, ce que Ricœur appelle *identité narrative*. L'identité ne serait ni essentialiste (être), ni existentialiste (devenir), mais narrative (raconter) :

la connaissance de soi est une interprétation, — l'interprétation de soi, à son tour, trouve dans le récit, parmi d'autres signes et symboles, une médiation privilégiée, — cette dernière emprunte à l'histoire autant qu'à la fiction, faisant de l'histoire d'une vie une histoire fictive ou, si l'on préfère, une fiction historique, comparable à ces biographies de grands hommes où se mêlent l'histoire et la fiction. (Ricœur, 1988, p. 295)

La biographie, la mise en récit d'une vie, fixe l'identité de quelqu'un, la simplifie dans une certaine mesure en lui donnant une structure qu'elle n'avait pas dans la réalité — conformément à la conception aristotélicienne du récit. Ricœur va plus loin : pour lui, notre identité et celle d'autrui sont des histoires qu'on se raconte, des interprétations de la réalité motivées par des intentions qui changent au gré du temps. Nous devenons le héros de notre propre vie, elle-même envisagée comme un récit :

C'est à l'aide des commencements narratifs auxquels la lecture nous a familiarisés que, forçant en quelque sorte le trait, nous stabilisons les commencements réels que constituent les initiatives — au sens fort du terme —

que nous prenons. Et nous avons aussi l'expérience, qu'on peut dire inexacte, de ce que veut dire terminer un cours d'action, une tranche de vie. La littérature nous aide en quelque sorte à fixer le contour de ces fins provisoires. (Ricoeur, 1990, p. 192)

L'identité narrative doit forcément se déployer sur un laps de temps; elle a un caractère temporel. Elle évolue au fil de la vie, selon nos actions et les interprétations que nous en faisons. C'est là que l'identité rencontre l'éthique : interpréter ses actions et celles d'autrui, c'est porter sur elles une évaluation, un jugement (cette action est bonne, cette action est mauvaise) sur l'individu qui en est l'auteur (cette personne est bonne, cette personne est mauvaise). Tout récit choisit et omet des éléments, selon l'intention du narrateur ; dans le cas du récit de la vie de Pierre, Ossip veut montrer l'immoralité d'une conduite. Mais Ossip ignore les manigances de Basile, qui exerce une influence sur Pierre, et ne sait rien des doutes et des réflexions du jeune homme. Ces éléments, pourtant importants, sont évacués du récit de la vie de Pierre. Au lieu de le dépeindre comme un jeune homme bien intentionné, devant composer avec ses propres contradictions et les attentes de la haute société, le récit d'Ossip fait de lui un être égoïste, lubrique et incontinent, ayant grand besoin d'une rédemption. Pierre, toujours prêt à se reprocher ce qui lui arrive, lui donne raison, tout en atténuant sa culpabilité : « Oui, je n'y avais jamais songé ; j'ai mené une vie déréglée, méprisable ; contre mon gré, d'ailleurs, et il est bien vrai que je la détestais... » (Tolstoï L. , 1952, p. 455) S'il vivait ainsi, c'était malgré lui ; au fond, il savait qu'il aurait dû faire autre chose. Comme un naufragé à qui on lance une bouée, Pierre s'accroche à la foi inébranlable d'Ossip pour mettre fin au nihilisme qui le troublait quelques minutes auparavant. Car ce dernier ne propose rien de moins que de lui révéler la vérité, et Pierre aspire de toute son âme à connaître cette vérité sur laquelle il pourrait enfin régler sa conduite, faire taire les doutes qui le tourmentent et passer le reste de sa vie dans une idylle

morale. La foi d'Ossip vient donc trancher le nœud gordien des questionnements éthiques de Pierre, de ses désirs et de ses émotions, ainsi que des tensions créées par les demandes de la société russe. Une vie complexe est ramenée à un seul problème, qui peut être réglé par une solution précise.

Ce passage illustre bien l'idée aristotélicienne, reprise par Ricœur, selon laquelle une vie humaine n'est pas une action une et complète. Si une intrigue doit avoir un fil narratif clair, la vie humaine, elle, est constituée de nombreux fils potentiels. Une vie n'est pas un enchaînement univoque d'actions qui culmine dans un dénouement contenu dans l'élément déclencheur, comme l'arbre mature est contenu dans la graine. On peut l'interpréter et la réinterpréter. Pourtant, comme Pierre, nous aimons plaquer sur nos vies la forme structurée des histoires qu'on connaît. Voilà pourquoi Tolstoï ambitionnait de donner à ses récits la forme chaotique de la vie.

Alors que je suis en train de nettoyer la base de données de la billetterie du théâtre où je travaille depuis le début de mes études de deuxième cycle, je reçois un appel de Marie-Pierre, mon éditrice, sur mon cellulaire, qui devrait être éteint. J'attendais cet appel depuis longtemps.

La première fois que je lui avais parlé, j'étais au parc Saint-Alphonse, à Sherbrooke, à botter des ballons de soccer avec mon frère. Elle voulait me rencontrer pour parler de mon roman; on a pris rendez-vous; en raccrochant, je me suis dit bêtement « Faut pas que je meure ». J'étais très heureux, évidemment. Depuis que j'avais commencé à écrire, j'entretenais le fantasme d'être publié, et voilà que cela devenait une éventualité. Comme il n'avait été question que de se rencontrer, et que le mot « publication » n'avait pas été

prononcé, je ne voulais pas célébrer trop vite. C'était un bonheur en demi-teinte : j'étais content, mais je me répétais que rien n'était joué.

Quand j'ai rencontré Marie-Pierre, elle m'a proposé d'effectuer quelques modifications avant de soumettre le manuscrit au reste de l'équipe. Des personnes l'avaient lu, mais il fallait faire approuver le manuscrit par la direction de la maison. Deux semaines plus tard, j'envoyais les corrections; j'aurais des nouvelles avant la fin de l'été – on était alors en juin. Ce n'était qu'une formalité, mais je n'avais toujours pas de garantie. Je préférais m'attendre au pire plutôt que de vivre une déception.

Comme l'été est une période tranquille et que mes collègues sont compréhensifs, je réponds. Stressé, j'écoute mon éditrice me dire que mon roman a été accepté et qu'il sera publié. Par contre, comme XYZ publiait déjà, à l'hiver, le premier roman d'un jeune auteur, le mien allait plutôt être publié à l'automne suivant – pour qu'on ne se fasse pas concurrence. Je raccroche, ma collègue me fait une accolade de célébration pendant que, mal à l'aise, je souris comme un imbécile. Quelques minutes plus tard, je suis de retour dans la base de données. Je vais être publié, mais je suis encore là. J'ai un emploi au salaire minimum. Le ligament dans mon genou droit est déchiré. Je suis stressé à l'idée de présenter mon projet de thèse devant un comité d'évaluation. La situation politique provinciale est toujours aussi déprimante. J'éprouve la crainte de me faire emportier en revenant chez moi à vélo. Je vais continuer à postuler à des offres d'emploi que je n'obtiendrai pas.

La publication de mon roman, dont je rêvais depuis longtemps, ne m'a pas fait entrer dans la félicité à partir de laquelle je n'aurais pas douté de mes capacités d'écrivain et d'où

tout malheur aurait été évacué. Comme le fait remarquer Schopenhauer, les joies intenses sont de courte durée :

quand un bonheur longtemps désiré nous est enfin accordé, nous ne nous trouvons pas, à tout prendre, sensiblement mieux, ni plus satisfait qu'avant. C'est seulement à l'instant où ils arrivent sur nous, que ces grands changements nous frappent avec une force inusitée, jusqu'à atteindre à la tristesse profonde ou à la joie éclatante; mais l'un et l'autre effet bientôt s'évanouissent, tous deux étant nés d'une illusion; car ce qui les produisait, ce n'était point une jouissance ou une douleur actuelle, mais l'espérance d'un avenir vraiment nouveau, sur lequel nous anticipions en pensée. (1966, p. 399)

L'avenir entrevu n'est idyllique que jusqu'à ce que le présent le rattrape. Je réalise, tout en m'assurant que les noms des clients du théâtre étaient tous en majuscules dans la banque de données, que la publication de mon livre ne fait pas de moi un *écrivain*, c'est-à-dire un individu pour qui écrire est facile, qui maîtrise son art. Un tel écrivain n'existe pas. Tolstoï a beau être l'un des plus grands romanciers de l'histoire, ça ne l'a pas empêché de douter de chacun de ses projets esthétiques. Quand il écrivait *Anna Karénine*, à 50 ans, il n'était pas plus sûr de lui que quand il s'essayait à rédiger ses premiers textes à l'âge de 24 ans. Je rêvais d'être publié depuis que j'avais commencé à écrire; maintenant que j'allais l'être, ça ne changeait rien à mon quotidien.

Le premier livre se termine alors que Pierre et André s'approchent de l'idylle : Pierre l'avait trouvé dans la franc-maçonnerie, et André dans la fusion avec l'Être universel. Pour tous deux par contre, le bonheur ne dure pas.

Lors d'un passage dramatique qui semble un vestige du roman d'aventures planifié initialement, André revient à Lyssia Gory, après avoir été soigné en Autriche, pour assister à la mort en couches de sa femme. Dévasté et rongé par le remords, André confie son jeune fils Nicolas à sa sœur Marie et s'isole pendant plusieurs mois dans son domaine de

Bogoutcharovo, où il s'occupe de travaux divers en attendant la mort, ne voyant pas le sens de l'existence et croyant avoir gâché sa vie. Son amour pour l'ici-bas paraît envolé ; l'idylle évoquée par le ciel d'Austerlitz s'est éloignée aussi vite qu'elle lui est apparue, et sa conception pessimiste de la vie le porte à s'isoler du monde et de l'histoire, dans une routine misanthrope et résignée. Pierre, qui revient de ses domaines de Kiev, décide de passer voir son ami. Pour Eikhenbaum, leur longue discussion témoigne d'un changement de cap dans le roman, qui passe d'une simple chronique familiale à un roman philosophique. Leur dialogue fait se rencontrer le cynisme le plus dévastateur et l'optimisme le plus idéaliste.

Fraichement initié à la franc-maçonnerie, Pierre a fait la tournée de ses domaines pour organiser la libération de ses moujiks, sans réussir à freiner pour autant ses « mauvaises passions », et croit en la possibilité de sauver les humains par la bonté et le savoir. Il ne se doute nullement que l'intendant de ses domaines profite de sa naïveté pour s'en mettre plein les poches, comme le prince Basile. Ainsi, Pierre n'est pas entré, comme il le croyait, dans une époque de parfait bonheur pendant lequel ses doutes et ses passions se seraient tus pour de bon. Devant le cynisme de son ami, Pierre insiste : « Il faut vivre, il faut aimer, il faut croire que nous ne vivons pas seulement sur ce lambeau de terre, mais que nous avons vécu et que nous vivrons éternellement là-bas, dans le Tout » (Tolstoï L. , 1952, p. 502). Autrement dit, il faut croire en l'idylle. Pierre affirme que l'idylle est accessible et que les malheurs de l'individuation ne sont que temporaires : là-bas, les humains peuvent être heureux. Ses paroles semblent avoir un effet sur le prince :

il leva les yeux vers le ciel que lui avait montré Pierre et, pour la première fois depuis Austerlitz, il revit ce ciel éternel et profond qu'il avait contemplé sur le champ de bataille. Et ce fut dans son âme comme un renouveau de joie et de tendresse. Cet état disparut aussitôt que le prince André se retrouva dans les conditions habituelles de l'existence, mais il savait que ce sentiment, qu'il n'avait pas su développer, vivait en lui. Bien qu'il n'en apparût rien au-dehors,

cet entretien avec Pierre fut pour le prince André l'aube d'une vie intérieure entièrement nouvelle. (Tolstoï L. , 1952, p. 502)

Dans le roman, et dans toute l'œuvre tolstoïenne, revient constamment l'idée d'une vie nouvelle, d'une renaissance, d'une coupure brusque entre un avant troublé et un après apaisé. Cette possibilité d'accéder à une vie bonne et vraie, fondamentalement différente de la précédente, est évoquée par Schopenhauer qui, reprenant le vocabulaire chrétien, lui donne le nom de grâce : « L'opération de la grâce change et convertit de fond en comble la nature entière de l'homme; désormais il dédaigne ce qu'il désirait si ardemment jusque-là; c'est vraiment un homme nouveau qui se substitue à l'ancien » (Tolstoï L. , 1952, p. 507). Tolstoï lui-même avait expérimenté plusieurs de ces épiphanies, qui deviennent un motif récurrent dans son œuvre, particulièrement dans *La guerre et la paix*.

Dans cette scène, l'idylle se décline de deux façons. Tout d'abord, l'idylle maçonnique, qu'on peut atteindre si on fait les bonnes réformes; c'est une idylle immanente, qu'on espère réaliser dans l'ici-bas, et qui est donc liée à l'éthique. Quand le peuple sera éduqué, quand les gouvernements seront honnêtes, alors tout le monde pourra être heureux. On retrouve ici l'idée de « paix perpétuelle » évoquée au début du roman.

Le rêve d'une société juste, je l'ai expérimenté pendant la grève de 2012. Dans les années qui ont suivi, les étudiants et les militants se sont demandé : avons-nous gagné? Le gouvernement Charest avait été défait, celui de Marois avait annulé la hausse mais accordé une hausse des frais afférents, puis dix-huit mois plus tard, les libéraux étaient réélus. J'étais déçu de voir la tournure des événements, mais qu'aurait-il fallu pour que je ne sois pas déçu? Qu'on instaure la gratuité scolaire? Que la majorité de la province devienne socialiste? Qu'on abatte le capitalisme?

L'espoir qui était né chez les sympathisants permettait de rêver à de grandes choses : la grève n'était que le premier pas vers la réalisation d'une société plus égalitaire. Dans la ferveur des manifestations, on se croyait à l'aube d'une transformation radicale, d'un basculement dans une nouvelle ère qui verrait le néolibéralisme comme un épisode sordide de l'histoire humaine. Le futur dont on rêvait semblait si proche, on n'était qu'à une élection, à une manifestation de le réaliser.

Morson parle du « temps de la révolution » pour décrire cette impression qu'un changement important est à portée de main. Le temps de la révolution implique un présent troublé, en crise, problématique, et un avenir pacifié, agréable. C'est en quelque sorte un temps densifié, pendant lequel une foule de choses importantes se déroulent, alors que l'avant était marqué par le calme de l'habitude, et l'avenir promet l'idylle enfin atteinte. La révolution n'est-elle pas l'équivalent collectif, ou politique, de l'épiphanie qui mène un individu au bonheur tant recherché? Dans les deux cas, les protagonistes se disent « à partir de maintenant... » en croyant que la vie va enfin changer. Le danger d'habiter une telle temporalité est de sacrifier le présent au nom du futur, qui ne saura évidemment être à la hauteur de telles attentes. Certaines révolutions ont donné de meilleurs résultats que d'autres, mais aucune n'a fait entrer l'être humain dans un âge d'or posthistorique.

Le volet romanesque de ma thèse se déroule dans une telle temporalité. Les personnages voient leur quotidien affecté par la grève et doivent improviser leurs actions dans un contexte qui les dépasse – ma petite version des guerres napoléoniennes de *La guerre et la paix*. Dans le roman, l'arrivée de Napoléon en Russie illustre l'impact de l'Histoire sur les existences humaines individuelles. Les personnages sont forcés de réagir, même si l'évènement n'a absolument rien à voir avec eux, ce qui les propulse dans un

présent trouble et un avenir incertain. Ainsi, les actions posées peuvent avoir des conséquences imprévisibles, et les actions à venir peuvent surprendre.

L'horizon de la grève était une idylle sociale-démocrate, pour certains, ou anarcholibertaire, pour d'autres. Il y avait aussi ceux qui rêvaient d'une idylle néolibérale. Très tôt pendant la grève sont apparues de nombreuses références aux politiciens et poètes de la Révolution tranquille. Miron, Godin, Lévesque apparaissent sur les pancartes; la revue de grève *Fermaille* publie de la poésie engagée et pamphlétaire; les *happenings* artistiques se multiplient; un souverainisme progressiste reprend vie; le rapport Parent est déterré. Les grévistes s'appuient sur ces figures pour asseoir la légitimité de leur cause. Pour bien des étudiants en arts, la Révolution tranquille est une sorte d'âge d'or, dont *La nuit de la poésie* serait le plus beau monument. Cette période d'ébullition, riche en bouleversements sociaux et en productions artistiques, est vue comme une orgie libératrice qui laisse se déchaîner les passions réprimées par la religion pendant de longues années. Or le Québec que connaît la génération qui fait la grève en 2012, c'est celui des libéraux, des « lucides » de Lucien Bouchard et des baby-boomers décrits par François Ricard dans *La génération lyrique*. Pour sortir de ce monde décevant, les grévistes reviennent à cette période qu'ils n'ont pas connue et qu'ils idéalisent, afin de la recréer dans le présent. La réalité appelle à une révolution. Pourtant, le monde rejeté par les grévistes en 2012 leur avait été légué par la Révolution tranquille.

Toute idylle est inatteignable à cause de ce que Morson appelle la *présentitude*. Dans *Narrative and Freedom*, il s'intéresse aux liens entre narration et temps. Il utilise un néologisme pour marquer la différence entre le présent et le futur idéalisé : la « *presentness* », qu'on pourrait traduire par la « *présentitude* », fait la différence entre le

futur idéalisé et ce même futur en train de s'élaborer au présent : rien ne se passe comme on l'avait imaginé. Ou plutôt : il se déroule une foule de choses qu'on n'avait pas imaginées. On a très hâte de faire un voyage et, au moment du départ, on se brouille avec son conjoint. On anticipe avec joie un anniversaire, puis la soirée est gâchée par un mal de tête imprévu. On croit avoir trouvé l'emploi rêvé et on réalise que les collègues sont hypocrites. Quand on se projette dans l'avenir, on n'imagine pas les soucis de la vie quotidienne, les angoisses récurrentes, les contretemps hors de notre contrôle, le sentiment de manque qui ne nous quitte pas; pourtant, ils seront de la partie. La présentitude est le propre de l'aventure : c'est l'imperfection, l'insatisfaction, l'incomplétude, l'ignorance qui nous accompagnent alors. La linéarité du temps de l'aventure est composée d'une succession de présents qui se transforment, mais qui conservent ce même caractère dont il serait vain de tenter de se débarrasser. Schopenhauer illustre ce fait de belle façon : « Le bonheur réside donc toujours dans l'avenir, ou encore dans le passé, et le présent paraît être un petit nuage sombre que le vent pousse au-dessus de la plaine ensoleillée : devant lui et derrière lui tout est clair; seul il ne cesse lui-même de projeter une ombre. » (Schopenhauer, 1966, p. 1335) Quand Pierre travaille à la création d'une idylle maçonnique, quand nous espérons renverser le capitalisme pendant la grève de 2012, nous faisons fi de la présentitude qui entraîne son lot de problèmes et de dissidences.

La pluralité est l'autre frein principal à cette forme d'idylle : selon Schopenhauer, la pluralité fait en sorte que les volontés individuelles sont en conflit les unes avec les autres, car les individus entretiennent différentes conceptions de la vie bonne. Au même titre qu'on ne peut espérer inculquer par la force des principes éthiques particuliers à toute une population, comme s'y emploient les totalitarismes, on ne peut non plus espérer une société

harmonisée par le bon sens et l'altruisme de chaque citoyen. Le rêve de paix perpétuelle est à la base du genre littéraire de l'utopie, qui trouve en Occident sa première écriture dans *La république* de Platon. Dans sa Cité idéale, tout fonctionne comme sur des roulettes, mais personne ne voudrait y habiter, car les individus y sont réduits à de simples fonctions sociales sans émotion ni libre arbitre, qui agissent en automates pour le fonctionnement du tout. Il n'y aurait pas de conflit, mais il n'y aurait plus d'humanité. On peut tendre vers cette forme d'idylle, on peut en rêver, on peut même agir de façon à l'atteindre, mais elle ne se réalisera pas.

Contrairement à Pierre, André ne croit pas du tout à cette idylle. Toutefois, il se rappelle le ciel d'Austerlitz qui lui a fait entrevoir une idylle transcendante, cette intuition d'unité que Tolstoï expérimente en contemplant la nature et que Pierre désigne sous le nom de « là-bas ». Le sentiment d'unité peut être divin ou athée, mais le principe reste le même. Cette idylle n'est pas atteignable par des actions, mais par la contemplation : le sujet doit sortir du monde des phénomènes et devenir pure connaissance. L'idylle transcendante semble plus fugace, car on ne peut pas vraiment orienter nos actions sur celle-ci, ni l'atteindre sur commande. On peut momentanément être là-haut, mais forcément il faut retomber dans l'ici-bas ou, comme l'écrit Tolstoï, dans « les conditions habituelles de l'existence », ce monde prosaïque évoqué dans les *Journaux et carnets*.

Même si André se replonge dans les conditions habituelles de l'existence, les propos de Pierre l'ont profondément marqué. Dans les mois qui suivent leur rencontre, André réussit à accomplir toutes les réformes que son ami avait essayé sans succès d'implanter sur ses domaines. Contrairement à Pierre, André possède cette sagesse pratique qui lui permet de

mener à bien des projets. Il n'a pas sa ferveur, mais a retrouvé la foi qui lui manquait pour travailler à « aider son prochain », comme il disait lui-même pour se moquer de Pierre. Bien qu'il soit toujours isolé à Bogoutcharovo, André lit les journaux et se tient au courant de l'actualité et des événements qui se déroulent dans la capitale, tout en lisant et en rédigeant des traités militaires. Comme le souhaitait sa sœur Marie, il recommence à s'intéresser au monde, à croire qu'il a le pouvoir de changer les choses pour le mieux. En rendant visite au comte Rostov dans son domaine de province, André aperçoit Natacha qui rit aux éclats : « Qu'est-ce qui la met de si bonne humeur? À quoi pense-t-elle donc? Ce n'est certainement pas aux statuts militaires, ni à la mise en redevance des paysans de Riazan. À quoi pense-t-elle? Et qu'est-ce qui la rend si heureuse? » (Tolstoï L. , 1952, p. 543) Il semble incrédule devant cette jeune fille capable de déborder de joie dans un monde qu'il juge insipide.

Puis, pendant la nuit, il entend une voix et s'approche de la fenêtre ouverte. Il est charmé par la beauté du chant de Natacha, ainsi que par son amour profond pour le monde : « Voyons, comment peut-on dormir! [dit-elle à Sonia,] regarde comme c'est beau!... Mais réveille-toi donc, voyons [...] Jamais, jamais, on n'a vu une si belle nuit! [...] Regarde donc un peu, quelle lune! Ah! que c'est merveilleux! ... » (Tolstoï L. , 1952, p. 544) Dans cette scène, Natacha montre encore une fois l'appétit de vivre des Rostov. Le monde est pour elle objet d'émerveillement; pourtant, elle ne se livre pas ici à la contemplation tranquille évoquée par Tolstoï et Schopenhauer. L'idylle qu'elle aperçoit dans la beauté de la nature n'est pas située dans le là-haut, mais bien dans l'ici-bas. L'écoutant sans qu'elle le sache, André est transporté par son enthousiasme : « Il s'éleva alors au fond de son âme un tel tourbillon de pensées et d'espoirs juvéniles, si parfaitement en contradiction avec toute son

existence, que, ne se sentant pas la force de tirer les choses au clair, il s'endormit sur-le-champ. » (Tolstoï L. , 1952, p. 545) Pour la première fois depuis la mort de sa femme, son cynisme est ébranlé par des émotions qu'il croyait ne plus jamais ressentir. Quelques semaines plus tard, il rencontre Natacha dans un bal à Saint-Pétersbourg, puis la demande en mariage.

Cette joie intense est mise en parallèle avec la nature. En se rendant chez le comte Rostov, André passe devant un vieux chêne, encore dégarni malgré le soleil du printemps, auquel il s'identifie : « Oui, il a raison, mille fois raison, ce chêne. Que d'autres, les jeunes, se laissent prendre à cette duperie, mais nous, nous savons à quoi nous en tenir : notre vie est finie, bien finie! » (Tolstoï L. , 1952, p. 542) Puis, quand il repasse au même endroit, après avoir été charmé par Natacha :

Transfiguré, le vieux chêne semblait une pyramide de verdure luxuriante, pâmée sous la caresse du couchant. Disparus, les membres tors, les bonnes et les crevasses; oubliés, la hargne et le sénile désespoir. [...] André se sentit aussitôt soulevé par un sentiment spontané d'allégresse et de renouveau. [...] « Il faut que tous me connaissent, que ma vie ne s'écoule pas pour moi seul, que leur vie à eux ne soit pas si indépendante de la mienne, que ma vie se reflète dans la leur et que leur vie se confonde avec la mienne! » (Tolstoï L. , 1952, p. 545)

En juxtaposant l'amour naissant d'André et la floraison du vieux chêne, Tolstoï laisse entendre que l'amour humain s'inscrit dans le cycle de la nature; l'idylle serait-elle possible ici-bas? Pourrait-il trouver en ce monde le bonheur et l'amour ressentis sous le ciel d'Austerlitz? Quand André est transporté par l'amour et le désir de lier sa vie à celle d'autrui, il souhaite non pas fuir le monde, mais se fondre en lui. Il abandonne l'idée que la vie dans l'ici-bas est inutile et que le bonheur y est impossible.

Dans *Narrative and Freedom*, G.S. Morson se penche sur la relation entre la vie réelle et le récit, particulièrement à propos de la temporalité. Pour lui, c'est l'expérience temporelle qui distingue le récit de la vie réelle et, pour expliquer cette différence, il élabore les concepts de *temps fermé* et de *temps ouvert*.

Un récit au sens aristotélicien se déroule dans un temps fermé, car la fin est *déjà fixée*, dès le début. Le destin des personnages est prédéterminé. Ce qui arrive n'aurait pu se produire autrement, ce qui n'est pas le cas dans la vie : nous ne sommes pas les acteurs d'un drame inventé par un auteur omniscient qui nous utiliserait pour réaliser sa vision esthétique. C'est le temps ouvert : les choses auraient pu survenir autrement. Dans le temps fermé, les événements sont nécessaires; dans le temps ouvert, ils sont contingents. Morson affirme qu'on peut écrire un récit dans un temps ouvert, mais qu'on peut vivre dans un temps fermé, ou plutôt, qu'on peut interpréter sa vie comme si elle se déroulait dans un temps fermé, ce qui ne change rien au fait que l'existence se déroule dans un temps ouvert.

Comme Aristote et Ricœur⁸, il soutient qu'il y aurait ainsi une différence fondamentale entre la vie et sa mise en récit : « La vie telle qu'on l'expérimente n'est pas comme une histoire, ce qui laisse donc croire que peu importe l'histoire qu'on décide de raconter à propos de la vie, elle va forcément l'altérer. » (Morson, 1994, p. 20) (traduction libre) Cette différence structurelle et temporelle a des implications esthétiques, mais aussi éthiques : « Voir la vie comme un produit fini, et le moment présent comme une étape d'un patron déterminé d'avance, réduit la créativité et l'éthique à des ombres d'elles-mêmes. » (Morson, 1994, p. 20) (traduction libre) Pour lui comme pour Tolstoï, la littérature se doit

⁸ Pour cet essai, j'ai choisi de me limiter au concept ricœurrien d'identité narrative, mais j'aurais pu aborder l'idée de la « concordance discordante » qu'il élabore dans *Temps et récit*; si je ne l'ai pas fait, c'est que l'opposition entre temps ouvert et temps fermé, amenée par Morson, joue déjà un certain rôle dans ma réflexion.

de représenter adéquatement le temps ouvert, sans ajouter à la croyance que la vie est plus ordonnée qu'elle ne l'est en réalité.

Selon les règles aristotéliennes, *La guerre et la paix* manquerait d'unité : trop de personnages, des chapitres entiers qui ne mènent à rien, de longs passages philosophiques dissonants, etc. Mais Tolstoï fait fi de ces règles pour mieux rendre l'absence d'unité des vies individuelles et l'imperfection de l'existence. Morson cite en exemple la scène de chasse au loup chez les Rostov, qui occupe quelques chapitres, et qui n'a d'autre utilité que de *montrer* le bonheur de Nicolas. Dans ce passage, la narration reste très près des personnages, décrivant leurs attitudes, leurs paroles, leurs actions, même les plus anodines, non parce que cela fait avancer l'intrigue, mais pour faire vrai, et rendre la « présentitude » de la vie : beaucoup de choses se produisent chaque jour, chaque minute, chaque seconde, mais très peu sont importantes pour « l'intrigue ».

Pourtant, la scène de la chasse au loup me paraît importante même dans son rapport à l'intrigue : c'est un autre exemple de la capacité de Nicolas Rostov à adhérer au monde. Il se donne tout entier à cette chasse, à ce jeu, comme s'il s'agissait de quelque chose de fondamental; il oublie le passé et l'avenir, pour se concentrer sur le présent, ce loup qu'il essaie d'attraper : « Nicolas ne s'entendait pas crier, ne s'apercevait pas des bonds qu'il faisait, ne voyait ni les chiens ni le terrain qu'il parcourait; il ne voyait que le loup qui, sans changer de direction, filait de plus en plus vite le long du ravin. » (Tolstoï L. , 1952, p. 650) Pendant qu'il vit ce grand bonheur, il ne sait pas qu'il est en train de le vivre. Il est hors de lui-même. La chasse est aussi le moment où il retrouve la complicité avec sa sœur Natacha et réalise la beauté de la vie à la campagne. Le souvenir de cette journée va alimenter ses rêves futurs. Une fois de retour au régiment, il songe :

Oui, se disait-il, une excellente femme, des enfants, une bonne meute de chiens courants, dix à douze couples de braves lévriers, le domaine à faire valoir, les visites entre voisins, une fonction quelconque dont m'honorera le choix de mes pairs, voilà le genre de vie qui me conviendrait le mieux. (Tolstoï L. , 1952, p. 842)

Ce moment « inutile » a finalement une importance capitale, à la fois pour Rostov et pour le projet esthétique tolstoïen. Cette scène va dans le sens d'une distinction établie par Schopenhauer :

La signification extérieure consiste dans l'importance d'une action par rapport à ses suites pour et dans le monde réel [...]. La signification intérieure de cette même action consiste dans la profondeur des vues qu'elle nous ouvre sur l'Idée de l'humanité [...]. C'est seulement la signification intérieure qui a de la valeur en art (1966, p. 296).

Le but d'un roman n'est pas seulement de faire avancer une intrigue. Les moments importants de la vie ne sont pas nécessairement ceux qu'on croit; il en va de même en littérature. Alors que Pierre et André pourchassent le bonheur d'une idylle qui fuit devant eux, les Rostov le savourent de façon intuitive, dans l'ici-bas.

À l'écran, un faucon pèlerin plonge à toute vitesse sur une proie qu'il a repérée à des centaines de mètres de distance.

- C'est fou à quel point il y a des animaux qui ont des yeux faits pour voir aussi bien, me dit Gabi, émerveillée.
- Je sais pas si on peut dire que leurs yeux « ont été faits pour » quoi que ce soit... je réponds en souriant.

Elle me regarde d'un air irrité.

- Tu comprends ce que je veux dire.

J'avais lu la veille un chapitre de Schopenhauer à propos de la téléologie dans la nature, mais ce n'était pas le bon moment pour m'étendre sur le sujet.

— C'est vrai, c'est impressionnant.

Le documentaire continue; des lionceaux maladroits n'arrivent pas à chasser convenablement et risquent de mourir de faim. Mon esprit reste avec Schopenhauer et je réalise que les documentaires animaliers montrent les deux mêmes cas de figure : un animal cherche à manger, un animal cherche à se reproduire. Les deux visées principales de la volonté : la conservation et la reproduction. Est-ce vraiment tout? Finalement, la mère des lionceaux arrive à tuer un gnou; ils ne mourront pas de faim. Gabi et moi sommes rassurés.

— Elle est *badass*, cette lionne-là!

Après leur repas, les jeunes se mettent à jouer; ils bondissent et culbutent l'un sur l'autre, se mordillant les oreilles, et je me demande : « Où se situe le *jeu* dans la philosophie schopenhauerienne? Quel est son rapport avec la volonté? Et l'intellect? »

Dans la quatrième partie du *Monde comme volonté et représentation*, Schopenhauer expose son éthique et distingue quatre types de vie qui conduisent à des bonheurs différents. Le premier type est celui de

presque tous les hommes ; ils veulent, ils savent ce qu'ils veulent, ils le recherchent avec assez de succès pour échapper au désespoir, assez d'échecs pour échapper à l'ennui avec ses suites. De là une certaine allégresse, ou du moins une paix intérieure [...]. Ils travaillent donc, vont de l'avant, sérieux, l'air important même; tels les enfants appliqués à leurs jeux. (Schopenhauer, 1966, p. 413)

On peut ranger dans cette catégorie les personnages mondains de *La guerre et la paix* : le prince Basile, Anna Fiorodovna, Hélène, Anatole Kouraguine, qui avancent dans la vie sans trop la remettre en question. On pourrait croire que c'est un comportement honni par Tolstoï, mais les Rostov aussi mènent une vie de ce type : ils n'éprouvent pas le désir de la

changer ou de la transcender. Ils y sont généralement à l'aise et l'existence ne leur pose pas problème. Schopenhauer les compare à des « enfants appliqués à leurs jeux », ce qui me semble péjoratif, comme si les activités de la plupart des gens ne sont pas plus importantes que les jeux des enfants. Or, à bien des égards, écrire est un jeu. Pendant la rédaction, on croit dur comme fer à l'importance du projet qu'on essaie de mener à bien. Comme Rostov devant le loup, il semble que rien n'est plus important que de réaliser ce désir qu'on aurait peine à rationaliser.

J'ai passé ma jeunesse à jouer au soccer; c'était mon activité principale en dehors de l'école. Je vouais à cette activité plusieurs heures par semaine, et j'y mettais des efforts considérables. Jamais je ne me suis demandé pourquoi je le faisais ou si ça valait la peine, car le plaisir que j'en tirais était évident, même si l'entraînement était souvent difficile. Parfois, il m'arrivait de prendre une distance critique et de contester, par exemple, l'importance de faire quatre heures d'autobus (aller seulement) pour disputer un match de saison régulière contre l'équipe de l'Outaouais. Ce n'était que la ligue élite du Québec, après tout, comme si l'enjeu n'était pas assez grand pour qu'on y investisse du temps et de l'effort. Mais devant l'absurdité de l'existence, quel enjeu serait assez grand ? La coupe du monde ? Ce genre de raisonnement mène invariablement à nier l'importance de la plupart des activités humaines. Heureusement, mon côté Rostov pouvait écarter cette idée déprimante et je continuais à vaquer à mes occupations.

Les études universitaires en création littéraire impliquent à la fois un volet « création » et un volet « réflexion »; on ne fait pas que créer, mais on réfléchit à ce qu'on crée et ce pour quoi on crée. On en arrive ainsi à se poser des questions insolubles sur la nature de l'art, du beau, de la création, ce qui peut irriter ou fasciner, dépendamment des

gens. Pour ma part, j'expérimente quotidiennement un double rapport à l'écriture. D'une part, je lui accorde assez d'importance pour avoir construit ma vie autour de cette activité; de l'autre, je n'arrive pas à trouver une seule bonne raison, rationnellement parlant, de la justifier. On touche ici à une question fondamentale pour quiconque aborde le processus de création artistique : qu'est-ce qui motive quelqu'un à mettre autant de temps dans une activité aussi bizarre? Eikhenbaum propose le terme « l'énergie de l'illusion » pour expliquer cette motivation :

Pour travailler sérieusement, [Tolstoï] a besoin de croire qu'il fait une découverte, qu'il dénoue le nœud principal de la vie, qu'il clarifie pour autrui quelque chose d'absolument neuf et d'absolument indispensable. Ce pourrait s'avérer une illusion, mais sans cette « énergie de l'illusion » (comme Tolstoï le formule dans une lettre à Strakhov), le vrai travail créateur était pour lui impossible. Il doit être persuadé que « du haut de ces pyramides, quarante siècles le contemplent » et que « le monde entier va périr » s'il s'arrête. Là réside la motivation fondamentale, organique, de sa pratique, de son style authentiquement héroïque. (1982b, p. 120) (traduction libre)

Pour créer, Tolstoï a besoin de croire que son projet a une importance capitale non seulement pour lui, mais aussi pour le monde. Il devait entretenir l'illusion de cette importance, sans quoi il n'aurait jamais mené à bien ses projets; je vois là l'envers de la « suspension volontaire de l'incrédulité » dont Coleridge faisait la condition de l'appréciation des récits narratifs. Au même titre qu'il faut accepter une illusion pour apprécier une histoire, il faut aussi le faire pour en écrire.

À cet égard, l'écriture ne serait pas une activité plus noble que jouer au soccer ou aux Colons de Catane, car elle implique une illusion fondamentale analogue. Pourtant, je ne suis pas certain que le mot illusion soit adéquat; le jeu n'est qu'une illusion pour le raisonnement cartésien qui cherche à donner un sens à une vie qui, selon Schopenhauer, n'en a pas. Par contre, le sentiment qui vient avec le jeu et qui nous fait nous dépasser pour

gagner un match éliminatoire, lui, n'est pas une illusion. Le soccer m'a procuré certaines des plus grandes joies de ma vie. Évidemment, il s'agit d'un bonheur éphémère, dont le souvenir est agréable, certes, mais qui ne m'a pas installé dans une sérénité à toute épreuve. Ce bonheur n'a rien à voir avec la contemplation du là-haut ou la sortie de soi-même pour entrer dans le monde de l'objectivité : c'est une joie de l'ici-bas. Pour vivre des émotions aussi intenses en exerçant un sport ou en faisant une activité que la raison n'arrive pas à justifier, il faut agir comme des « enfants investis dans leurs jeux ». La chasse au loup, mon soccer, ma pratique d'écriture : autant de déclinaisons du « jeu » dénigré par Schopenhauer.

L'été dernier, Gabi, Martine et moi avons roulé jusqu'au Colorado pour un mois de camping et de randonnée. Dans ma tête, nous allions marcher de longues heures tous les jours, communier avec la nature et atteindre la tranquillité d'esprit. Dans les faits, j'ai cassé les lunettes à Gabi en marchant dessus quelques jours après notre départ; Martine tolérait mal la chaleur et l'altitude, ce qui limitait nos choix de randonnées et d'activités; Gabi stressait avec le nouvel emploi qui l'attendait à notre retour et moi avec ma thèse – j'étais alors dans une période d'écriture difficile. Quand nous faisions de la randonnée, je m'inquiétais pour mon genou, qui avait été opéré quelques mois plus tôt, et pour la santé de Martine, qui soufflait sous la chaleur torride; je scrutais les environs pour repérer des cougars et des ours, animaux assez communs dans les montagnes, mais pas assez pour justifier mes craintes; je luttais contre mon vertige; j'éternuais à répétition en raison de mes allergies saisonnières. Pour toutes ces raisons, et bien d'autres, j'étais loin de la sérénité de Platon Karataïev, même si les paysages étaient magnifiques. Le plus beau moment du

voyage n'aura pas été au sommet d'une montagne ou autour d'un feu de camp, comme je l'avais imaginé, mais dans un parc national duquel nous n'espérons pas grand-chose.

Nous sommes arrivés à Great Sand Dunes en milieu d'après-midi, après plusieurs heures de route dans une région désœuvrée du Colorado. À cet endroit, le vent de la plaine pousse le sable qui s'accumule en d'immenses dunes au pied des montagnes. En faisant le plein à la seule station-service du coin, Gabi remarque qu'une boutique fait la location d'équipement pour glisser sur le sable : traineaux et sandboards.

— On s'en prend un!

Immédiatement, les voix de Platon, de Schopenhauer et de Tolstoï résonnent dans mon esprit : « Le bonheur que tu convoites est-il si médiocre qu'il dépend de la quarantaine de dollars que tu vas dépenser pour t'amuser comme un enfant? Allons, tu sais bien que ces joies éphémères ne sont pas pour nous. » Je m'occupe quand même de la location et nous nous dirigeons vers les dunes. Plusieurs dizaines de touristes escaladent les collines de sable, mais la vastitude permet de ne pas se sentir trop coincé parmi les visiteurs. Nous roulons nos pantalons, détachons Martine et commençons l'ascension. Le ciel est d'un bleu magnifique; les autres touristes accueillent Martine avec joie; au loin, des surfeurs tracent des lignes courbes dans le sable. L'ascension est difficile; les marcheurs blaguent entre eux. Gabi fait une première tentative sur le traineau, mais la côte manque d'inclinaison. Nous continuons de marcher.

— Là? demande-t-elle en pointant une pente escarpée.

Elle s'approche.

— My god, non, c'est ben trop à pic!

Nous trouvons une pente parfaite.

— Bon, c'est ton tour.

Je m'installe sur le traineau, me donne quelques poussées et, bientôt, accélère beaucoup plus vite que je ne le souhaitais. Je crie en riant, puis bascule dans le sable. Derrière moi, Gabi et Martine m'observent.

— Viens-t'en, Martine!

— Vas-y!

Sous les rires attendris des autres touristes, Martine s'élance à toute vitesse dans la pente et vient me rejoindre, le regard fou et joueur. Nous remontons et c'est au tour de Gabi, qui glisse en laissant échapper des cris aigus et des « Oh my god » de plus en plus rapides alors que Martine la poursuit. Nous continuons à marcher et à glisser jusqu'à la brunante. L'arrivée de moustiques particulièrement voraces chasse les touristes; ils sont si nombreux que nous courons pour arriver à la voiture. De retour au camping, emmitouflés et recouverts de chasse-moustique, nous faisons griller des saucisses sur le feu crépitant.

Je garde de ce moment un souvenir magnifique, alors que toutes mes journées routinières de travail se fondent en un magma indéfini, qui suscite chez moi plus de satisfaction du travail accompli que de joie. Pourtant, quand j'écris pendant la semaine, je ne suis pas malheureux. Ma routine me procure un bonheur tranquille et modeste, que beaucoup de gens trouveraient ennuyant mais qui me convient. Mais serait-ce suffisant pour me rendre heureux? Le bonheur consiste-t-il vraiment à se détacher de l'ici-bas?

Après avoir demandé Natacha en mariage, André part pour l'étranger, suivant la suggestion de son père, qui ne croit pas qu'elle soit un bon parti et qui demande à son fils de réfléchir quelques mois. André, homme noble et rigide, priorise l'obéissance au père à son amour

pour Natacha, et en paye le prix : pendant son absence, la jeune femme est séduite par Anatole Kouraguine, qui la convainc de partir avec lui à Kiev. L'enlèvement nocturne échoue et la bonne société russe chuchote bientôt que la jeune Rostov s'est comportée comme une dévergondée. Natacha tombe dans une profonde apathie. La capacité des Rostov à s'identifier avec la vie est ici la cause d'un grand malheur (un peu comme quand Nicolas s'endette en jouant aux cartes avec Dolokhov). André, revenu à Moscou, feint l'indifférence tout en poursuivant Anatole dans le but de venger son honneur. L'amour l'avait sorti de son cynisme, son chagrin l'y fait retomber.

Dans *Fragility of goodness*, Nussbaum réfléchit aux liens entre le bonheur et la chance. Pour elle, différentes conceptions du bonheur prévalent selon leur rapport aux causes extérieures, à l'inattendu, à l'incontrôlable. Par exemple, pour Platon, le bonheur réside dans l'autonomie par rapport à ce qu'on ne peut pas contrôler. Ainsi, le philosophe vise à se détacher des choses du monde, des plaisirs du corps, des amours particuliers, de la politique, pour s'intéresser aux Idées éternelles et immuables. En privilégiant le bonheur de l'intellect à celui des sens, l'amour universel à l'amour particulier, il fait en sorte de ne pas subir les impacts des choses qui changent, de se maintenir dans un état de bonheur inébranlable. En intériorisant les moyens d'atteindre le bonheur, le philosophe vivrait une félicité éternelle. Nussbaum appelle cette conception du bonheur « autonomie rationnelle », car c'est la rationalité qui permet de se détacher des choses qu'on ne contrôle pas. Dans le *Phédon*, elle écrit :

Socrate prétend que la meilleure vie est celle qu'il qualifie de pratique pour la mort : une vie de contemplation philosophique dans laquelle le ou la philosophe se détache autant que possible des désirs et des appétits du corps humain, ne leur accordant aucune valeur positive. (Nussbaum M. C., 2001, p. 139) (traduction libre)

Pour la philosophe américaine, la quête de l'autonomie rationnelle traduit un désir de transcender l'humain pour atteindre une existence qu'elle qualifie de divine et qui est bien représentée par l'image de l'ascension. Le philosophe quitte le monde humain pour entrer dans le monde des dieux.

Mais, comme elle le fait remarquer, l'idée de l'autonomie se bute à un problème de taille : il est impossible de se détacher des choses matérielles. Nous sommes des humains : manger, jouer, nouer des relations avec autrui nous procurent du plaisir. On a beau se répéter que l'amour individuel est moins grand que l'amour général, il est évident qu'on éprouve un lourd chagrin quand un proche perd la vie. On peut vouloir le cacher, se reprocher d'être faible, mais on ne peut se détacher du monde, pour la simple et bonne raison qu'on y vit. L'existence telle que la conçoit Platon est impossible car la raison n'est pas toute puissante : qu'ils le veuillent ou non, les humains sont sensibles et émotifs.

On peut considérer la retraite d'André à Bogoutcharovo comme une tentative de se séparer du monde et d'entrer dans une forme d'autonomie rationnelle qui lui apporte peut-être la tranquillité d'esprit, mais pas le bonheur. Les propos de Pierre, puis le bonheur de Natacha, l'en font sortir; il découvre que l'ici-bas a peut-être quelque chose à offrir. En quittant cette autonomie rationnelle, André prend le risque d'être affecté par le monde extérieur, ce qui finit par se produire. S'il était resté chez lui, il n'aurait pas été blessé par Natacha. Par contre, il n'aurait pas connu les joies intenses de cet amour. On voit là un bel exemple de cette « fragilité du bonheur » évoquée par Nussbaum : aimer autrui, c'est prendre un risque. S'essayer au jeu, à n'importe quel jeu, c'est accepter la possibilité de perdre. Il en va de même pour Natacha : la possibilité de grandes joies vient de pair avec la possibilité de grands drames, contre lesquels les Rostov ne sont pas immunisés.

Contrairement à presque tout le monde, Pierre traite Natacha avec pitié et compassion, lui rappelant qu'elle a encore toute la vie devant elle et qu'elle n'est pas entachée par sa mésaventure. Il ajoute, pour la réconforter, mais aussi avec vulnérabilité, qu'il l'épouserait s'il était « le plus beau, le plus intelligent et le meilleur des hommes » (Tolstoï L. , 1952, p. 784), voulant dire par là qu'il se juge inférieur à elle en tous points. En revenant chez lui, Pierre, qui vient de réaliser tout l'amour qu'il porte à Natacha, aperçoit dans le ciel nocturne « la comète de 1812 » (Tolstoï L. , 1952, p. 785), dont la beauté l'émeut : « Pierre trouvait un accord mystérieux entre la splendeur de cet astre et la résurrection de son âme attendrie, épanouie à une vie nouvelle. » (Tolstoï L. , 1952, p. 785) Encore une fois, il se sent renaitre après avoir passé plusieurs semaines dans un état de confusion existentielle. Comme avec le vieux chêne, Tolstoï crée un lien entre la nature et l'amour naissant.

Dans les deux cas, André et Pierre se délaissent de leur apathie cynique et décident de réinvestir le monde qu'ils avaient abandonné, comme si l'ici-bas n'était plus un lieu de souffrance inutile mais un endroit où le bonheur était possible, du moins dans une certaine mesure.

L'idylle immanente correspond à la fuite du désir; l'idylle transcendante correspond à l'élévation au pur sujet connaissant. Schopenhauer fait de la seconde une échappatoire à la première, parfois provisoire, mais possiblement stable. Dans son éthique, il propose deux degrés de vie bonne : le premier degré implique un dépassement de l'individuation et la prise de conscience de l'unité du monde. Par contre, au premier degré, l'individu qui voit le monde d'un point de vue libéré de la volonté « continue néanmoins à la vouloir, non plus

comme par le passé, sans s'en rendre compte, et par un désir aveugle, mais avec connaissance, conscience, réflexion. » (Schopenhauer, 1966, p. 362) Il y a quelque chose de camusien dans une telle idée : assumer la soumission à la volonté, la faire sienne, comme on accepte l'absurde pour donner un sens à l'existence. Deux types de vie s'offrent ainsi à l'affirmation de la volonté : celle du génie et celle de l'homme bon.

Par son sens aiguisé de l'esthétique, le génie parvient à cette

connaissance pure, profonde et vraie de la nature du monde [qui] devient elle-même [son but]; il ne va pas plus loin. Aussi ne devient-elle pas, comme il arrive pour le saint, parvenu à la résignation, [...] un « calmant » de la volonté; elle ne l'affranchit pas définitivement de la vie, elle ne l'en délivre que pour quelques instants bien courts; ce n'est pas encore la voie qui mène hors de la vie. (Schopenhauer, 1966, p. 341)

Ainsi, l'art ne permet pas transcender la vie. Il confine l'artiste aux peines et aux malheurs qui jalonnent l'existence humaine. Le génie entrevoit l'idylle là-haut, mais ces moments sont rares – quoique féconds. Tolstoï a beau sortir de la vie quand il rédige son roman, moments au cours desquels il atteint un point de vue « objectif » (qui est celui de son narrateur), il ne peut s'y maintenir et retombe forcément dans la soumission à la volonté. L'idylle ne lui est pas accessible tant qu'il s'accroche à la vie, dont il a besoin pour créer. Ainsi, Tolstoï le génie se positionne, dans ses œuvres, à mi-chemin entre le monde des phénomènes et le monde des idées. Il entrevoit l'éternité, l'absolu, mais garde un œil sur les joies et les malheurs de ses personnages : « Se tenir à la frontière et regarder la vie d'une double perspective – voilà le nouveau principe de Tolstoï, que la lecture de Schopenhauer a renforcé. » (Eikhenbaum, 1982b, p. 151) (traduction libre) Contrairement à Tolstoï le moraliste, qui de son point de vue en surplomb juge et méprise le commun des mortels, le romancier ne quitte pas l'ici-bas. Cette position vient en quelque sorte réconcilier la tension

entre volonté et intellect qui, dans la vie, est si difficile à assumer. Ainsi, Tolstoï trouve une solution esthétique à un problème éthique.

L'homme bon, lui, ne voue pas sa vie à l'art, mais à autrui; son activité n'est pas esthétique, mais éthique. Sa principale qualité est la « bonté du cœur » que Schopenhauer tient en haute estime et qui mène l'individu à percevoir « moins de différence que personne entre lui-même et autrui » (Schopenhauer, 1966, p. 468). Ainsi, l'homme bon partage les joies et les souffrances du commun des mortels, car il se « reconnaît lui-même comme un autre », pour reprendre le titre de Paul Ricœur. Tolstoï souhaitait devenir cet homme bon, dont la conduite serait réglée sur l'amour de chacun; c'est ce qu'il voulait accomplir en rédigeant ses règles de vie. Dans *La guerre et la paix*, Pierre aspire lui aussi à la bonté. Après sa rencontre avec André, Pierre s'implique de plus en plus dans la franc-maçonnerie, qui redonne sens à sa vie. Il part à l'étranger pour visiter d'autres loges, puis revient en Russie avec l'intention de donner un nouveau caractère à l'activité maçonnique. Il se bute toutefois à la résistance de ses frères, qui ne partagent pas son désir de réformer leurs pratiques. Désabusé de voir que les francs-maçons sont plus un club social qu'une vraie force de changement, Pierre fait part de ses doutes à Ossip, qui lui conseille de cesser d'essayer d'imposer ses propres vues et de réorienter son désir de changement vers lui-même. Ainsi, Pierre se détourne de l'idylle sociale vers une idylle éthique personnelle, avec laquelle Tolstoï était familier depuis sa jeunesse : au lieu de changer le monde, il lui faut perfectionner son caractère, contrôler ses pulsions, s'exercer à la bonté. Ainsi, Pierre renoue-t-il avec sa femme Hélène, qui avait entretenu plusieurs relations extraconjugales. Mais il dépérit rapidement et se tient dans les salons de sa femme comme un homme qui n'attend plus rien de la vie. En essayant de bien vivre, c'est-à-dire d'agir selon les préceptes

francs-maçons valorisant les conventions, la raison et la bonté, Pierre se rend malheureux, car ces principes raisonnables et rationnels ne correspondent pas à son intuition. On le remarque lors de la chute de Natacha : la bonté dont il fait preuve envers elle n'est pas le fruit d'une réflexion rationnelle, mais le résultat d'une intuition sincère.

Le second degré de vie bonne est celui de la négation de la volonté : ainsi, le saint s'écarte de la volonté par dégoût pour la souffrance ici-bas. Il procède à un anéantissement réfléchi de la volonté en s'imposant privations et souffrances; il devient un ascète et arrive à « cette sérénité calme, insouciant, que porte avec elle une âme vertueuse, une conscience bonne » (Schopenhauer, 1966, p. 470). Il s'impose chasteté et pauvreté, et « foule aux pieds exprès » (Schopenhauer, 1966, p. 480) sa volonté en la privant de ses objets; ainsi seulement parvient-il à s'en libérer. Pourtant, malgré les désagréments apparents de cette existence, le saint « est rempli d'une joie et d'une paix célestes [...] et est à l'abri des soucis pour toujours » (Schopenhauer, 1966, p. 489). Le saint, donc, toucherait à la sérénité et, ainsi, atteindrait l'idylle qui reste inaccessible au génie et à l'homme bon.

Le journal de 1867 ne contient qu'une petite page de notes concernant le roman, pour la plupart incompréhensibles.

L'été de cette année-là, Tolstoï continue la rédaction de son roman et corrige les épreuves que l'imprimeur lui fait parvenir, dont il révisé de longs passages. À l'automne, il se rend à Moscou pour visiter le champ de bataille de Borodino. En décembre sont publiés les trois premiers tomes, retravaillés, sous le titre *La guerre et la paix*, qui convenait mieux que *Tout est bien qui finit bien* à son ambitieux projet d'épopée russe.

Eikhenbaum affirme que Tolstoï commence alors à être « infecté par la raison », reprenant là le diagnostic de Tourguéniev. Pendant la décennie 1860, la montée en popularité de la philosophie de l'histoire allait de pair avec une prétention à faire de la sociologie et de l'histoire des disciplines scientifiques régies, comme la physique et la chimie, par un ensemble de règles immuables. Influencé par les systèmes développés par ses contemporains, Tolstoï se laisse emporter par cette « infection » qui s'intéresse à deux questions centrales : « la première traitait de comment la liberté individuelle et la nécessité historique sont combinées; la seconde portait sur la causalité dans l'histoire. » (Eikhenbaum, 1982a, p. 196) (traduction libre)

En 1868, Tolstoï transcrit des pensées sur la pédagogie et commence à énoncer de grands principes à visée scientifique à propos d'histoire, de sociologie, de psychologie : « les hommes, soumis aux lois zoologiques, ne connaîtront jamais ces lois et, tout en s'efforçant vers leurs buts personnels, accomplissent involontairement les lois générales. » (Tolstoï L. , 1979, p. 582) Tolstoï correspond alors avec M.P. Pogodine, un historien postulant que l'humanité s'est développée selon une loi générale qu'il suffit de découvrir pour résoudre les problèmes de l'Histoire comme une formule mathématique. En décembre 1868, Tolstoï écrit que « le but de l'histoire est la connaissance du mouvement de l'humanité » (Tolstoï L. , 1979, p. 585). On reconnaît une autre manifestation de l'idylle : « Quand on aura enfin compris LA règle qui explique tout, on pourra enfin être heureux! »

L'infection de la raison se matérialise pour les lecteurs de Tolstoï en mai 1868, lors de la publication du quatrième volume, qui commence avec la première digression philosophique de l'œuvre. Tolstoï intègre à son roman ses réflexions historiques de l'époque, non pas en fonction d'un plan établi, mais parce qu'il juge que ses nouveaux

intérêts le forcent à modifier son projet esthétique. C'est au début du livre trois (de l'édition de la Pléiade, qui correspond au volume 4 de l'édition originale), dans le premier chapitre de la première partie, qu'apparaît la première digression philosophique, dont voici la liste complète :

Livre 3, partie 1, chapitre 1.
Partie 2, chapitre 1.
Partie 3, chapitres 1, 2, 5.
Livre 4, partie 1, chapitre 4.
Partie 2, chapitres 1, 2, 3, 8, 10.
Partie 3, chapitres 1, 2, 16, 17, 18, 19.
Partie 4, chapitres 4, 5,
Épilogue, partie 1, chapitres 1, 2, 3, 4.
Partie 2, chapitres 1 à 12.

Pour Eikhenbaum, le début du livre 3 marque un changement important dans le projet romanesque : à la chronique familiale et à l'épopée s'ajoute une composante historico-philosophique qui « élève » encore plus l'œuvre. Ainsi, la trame familiale, domestique, et la trame militaire, historique, sont mises en parallèle sur un arrière-plan philosophique qui les transcende; du haut de sa réflexion, l'auteur fait irruption dans le roman et s'adresse directement au lecteur. Si Tolstoï a toujours eu tendance à faire des digressions philosophiques dans sa narration, jamais elles n'ont pris une telle ampleur. Ce changement a un impact majeur sur son œuvre.

La différence principale entre un sage et un moraliste, ou un artiste et un critique, revient, pour Schopenhauer, à ce qu'ils n'utilisent pas la même faculté de connaître : les premiers ont recours à leur intuition, et les seconds, à leur raison. J'explique : l'intellect, qui permet la connaissance et qui est subordonné à la volonté, est essentiellement divisé en deux fonctions principales : l'intuition et la raison. Les animaux comme les humains sont

capables d'intuition, mais seuls les humains sont capables de raisonnement. La connaissance intuitive n'est pas raisonnée, mais constatée : elle établit des liens de cause à effet entre les phénomènes. À partir de l'intuition, l'intellect prend la relève et crée des concepts abstraits qui mènent à des généralisations. L'intuition connaît le particulier; l'intellect connaît le général. Mais l'intuition ouvre la porte à une forme de connaissance inaccessible à la raison pure : celle des Idées platoniciennes, dont la condition est la « suppression de l'individualité dans le sujet connaissant. » (Schopenhauer, 1966, p. 220) Ainsi, l'artiste (ou le génie) a accès à une forme de connaissance inaccessible au critique.

La condition pour atteindre les trois types de vie bonne identifiés par Schopenhauer repose donc sur l'intuition. La connaissance du génie et celle de l'homme bon ne découlent pas d'une réflexion rationnelle, mais d'une intuition esthétique, dans le premier cas, et éthique dans le second. Le génie qui crée et l'homme qui agit avec bonté ne le font pas par conviction, mais parce que cela leur vient en quelque sorte naturellement.

Dans le cas de Tolstoï, s'il possède une intuition esthétique, il semble dénué d'intuition éthique – ce qui ne l'empêche pas d'utiliser sa raison pour réfléchir à l'esthétique et à l'éthique. Dès sa jeunesse, Tolstoï était déchiré entre son *intuition* esthétique, qui le menait à vouloir déconstruire les stéréotypes romantiques, et sa *réflexion* esthétique, qui le poussait à écrire des histoires *utiles*. Quand, dans les années 1880, il rédige *Qu'est-ce que l'art?*, c'est sa raison qui prend le dessus, et l'esthétique est alors subordonnée à l'utilité morale; à cette époque, il renie ses grands romans selon une telle conception. Ces mêmes grands romans, pourtant, il les a écrits selon son intuition esthétique. Dès sa jeunesse aussi, sa raison éthique est très développée et le pousse à écrire des règles de vie; pourtant, il n'a jamais été capable de les respecter, car son intuition

éthique n'était pas alignée avec ses raisonnements. La bonté ne lui vient pas intuitivement. On pourrait ainsi dire que Tolstoï est un génie qui aspire à être un homme bon, et ce conflit entre intuition et raisonnement est représenté formellement dans *La guerre et la paix* par la séparation des trames romanesque et philosophique, qui s'écartent l'une de l'autre pour poursuivre leur réflexion respective.

Après l'échec de ses fiançailles avec Natacha, André s'engage dans l'armée, qui lui fournit les distractions dont il a besoin pour oublier son malheur, mais au prix d'un nouveau désespoir : « Cette voûte infinie qui se déployait naguère au-dessus de sa tête s'était, pour ainsi dire, muée en une voûte basse, limitée, qui l'écrasait, sous laquelle tout était net et clair, sous laquelle il ne restait plus rien de mystérieux ni d'éternel. » (Tolstoï L. , 1952, p. 820) Le ciel d'Austerlitz, promesse d'unité, n'est plus qu'une cage. André trouve dans l'armée une activité pour occuper son esprit et épuiser son corps, mais sa colère contre Anatole le tourmente. Il décide de quitter l'état-major pour servir dans l'armée active et devient chef d'un bataillon en 1812. Là, il retrouve un peu de sérénité, absorbé par la gestion des troupes et du matériel militaire. Il s'acquitte de ses tâches avec noblesse et bonté, apprécie la compagnie des soldats, mais répugne à rencontrer des gens « de son ancien monde » (Tolstoï L. , 1952, p. 916).

Lors de la bataille de Borodino, André et son bataillon se tiennent debout sous une intense canonnade qui emporte une bonne partie des hommes; n'ayant pas reçu d'ordres, ceux-ci restent immobiles. Comme à Austerlitz, on discerne que, sous le comportement courageux d'André, couve un désir inavoué de mourir. Lorsqu'un obus explose tout près de lui, on le conduit à l'infirmerie. Comme à Austerlitz, la blessure réveille en lui l'amour

de la vie et l'intuition d'une forme de transcendance : « Il y a donc dans cette vie quelque chose que je ne comprenais pas et que je ne comprends point encore ? » (Tolstoï L. , 1952, p. 1058) Pourtant, la veille, il avait dit à Pierre, qui visitait l'armée : « Ah! mon cher, la vie m'est devenue bien à charge ces derniers temps! Décidément je commence à comprendre trop de choses. Il n'est pas bon de goûter les fruits de l'arbre du bien et du mal... » (Tolstoï L. , 1952, p. 1012) L'idylle semble se révéler quand la connaissance s'estompe, comme si la prétention de « comprendre trop de choses » privait André du bonheur tant recherché.

Alors que les médecins lui retirent ses vêtements pour l'opérer, André, à demi conscient, réalise que le soldat qui gémit à ses côtés n'est autre qu'Anatole Kouraguine, l'homme qui l'a déshonoré – encore un hasard digne d'un roman d'aventures. Mais sa haine s'est évanouie, a fait place à la compassion :

Oui, la pitié, l'amour pour nos frères, pour ceux qui nous aiment ; l'amour pour ceux qui nous haïssent, l'amour pour nos ennemis ; oui, cet amour que Dieu est venu prêcher sur la terre, que m'enseignait la princesse Marie et que je ne comprenais pas, c'est cela qui me fait regretter la vie ; voilà la seule chose qui me resterait si je devais encore vivre. (Tolstoï L. , 1952, p. 1061)

La proximité de l'idylle lui fait entrevoir un monde différent : son regard perce les phénomènes; il dépasse l'individuation et la pluralité de l'ici-bas pour atteindre l'unité et l'éternité du là-haut : « Aimer d'un amour humain, c'est pouvoir passer de l'amour à la haine, tandis que l'amour divin est immuable. » (Tolstoï L. , 1952, p. 1201)

Depuis le début du roman, André agit beaucoup plus en fonction de la raison que de l'intuition : ses décisions, comme celle, funeste, d'avoir reporté son mariage avec Natacha, sont motivées par de grands principes abstraits, comme l'honneur, la famille et le respect des aînés. Pourtant, comme l'explique Schopenhauer, « on ne peut attendre de la morale, ni de la connaissance abstraite, la formation d'aucune vertu authentique; elle ne

peut naître que de l'intuition, qui reconnaît en un étranger le même être qui réside en nous. » (Schopenhauer, 1966, p. 463) C'est ce qu'André expérimente dans l'infirmerie du champ de bataille de Borodino. Le sentiment d'unité, l'idylle transcendante, n'est pas atteignable par la raison, mais par l'intuition. C'est là aussi ce que ressent Tolstoï quand il s'émerveille de la beauté de la nature et qu'il appelle la « fusion avec l'Être universel », cette disparition provisoire de la conscience de soi. Une telle intuition est impossible à rendre par le langage, qui est le fruit de la réflexion rationnelle. Tolstoï se plaint de ne pas pouvoir la communiquer à autrui. Partager l'intuition de l'idylle est à la base de son désir d'écrire.

Dans *La guerre et la paix*, l'intuition est constamment opposée à la raison, notamment dans les scènes de guerre. Sur les champs de bataille, les généraux prétendent connaître la « science militaire » et considèrent la guerre comme un jeu d'échecs rationnel. Le prince André rétorque violemment à ces balivernes que l'élément humain de la guerre ne peut être prévu. Il expose plutôt une réflexion fataliste, selon laquelle la victoire dépend de facteurs inconnus aux humains : « Il se produira demain des milliers et des millions et des millions d'éventualités qui feront qu'à un moment donné les leurs ou les nôtres fuiront, que tel ou tel sera tué. Mais en attendant tout ce qui se fait n'est qu'un jeu. » (Tolstoï L. , 1952, p. 1009) André oppose à la science militaire un lourd fatalisme qui dégage l'issue de la bataille des mains des acteurs qui y prennent part. Il ne sert à rien d'essayer de prévoir quoi que ce soit, aussi faut-il se résigner et « marcher soi-même à la mort! » (Tolstoï L. , 1952, p. 1011)

Rostov, lui, ne partage pas ces réflexions, et c'est la raison pour laquelle il est en mesure d'agir intuitivement. Lors d'une bataille, Rostov remarque un mouvement dans les troupes ennemies :

Rostov contemplait ce spectacle, comme une chasse à courre. Son flair lui disait que s'il tombait en ce moment sur les dragons français, ceux-ci ne résisteraient pas; mais il fallait agir tout de suite, à l'instant même; autrement ce serait trop tard. [...] Il avait agi, comme à la chasse, sans penser, sans calculer. Il voyait les dragons qui galopaient tout près, débandés; il était sûr qu'ils ne pourraient tenir; il savait que l'occasion était unique et qu'elle ne reviendrait pas. (Tolstoï L. , 1952, p. 852)

Comme pendant la chasse au loup, son attention est tendue vers l'ici et maintenant, ce qui lui permet de réagir selon les particularités du moment, et pas selon un plan établi. Quand il décide de charger les dragons, il ne remarque pas que telle position des troupes correspond à telle manœuvre qu'il faut contrer avec telle autre; tout ce « calcul » s'effectue en une fraction de seconde et Rostov lui-même aurait été incapable d'expliquer clairement pourquoi il a fait ce qu'il a fait :

Toute connaissance abstraite en effet ne donne que des principes généraux et des règles; le cas particulier n'est presque jamais exactement défini par la règle; de plus, il faut que la mémoire intervienne à temps, et elle le fait rarement; puis la règle une fois retrouvée, on forme la mineure avec le cas particulier donné, et on tire enfin la conclusion. Avant que tout ce beau raisonnement soit fini, l'occasion est, le plus souvent, passée, et nos excellents principes ne servent plus qu'à nous faire mesurer après coup l'énormité de notre faute. (Schopenhauer, 1966, p. 753)

Voilà à mon sens la meilleure illustration de l'intuition : un savoir immédiat qui saute les calculs rationnels pour arriver à un résultat que ceux-ci n'auraient pas permis.

Schopenhauer explique que la raison ne peut pas remplacer l'intuition et donne l'exemple des conventions sociales :

le savant, qui l'emporte par la richesse de ses connaissances abstraites, est si souvent inférieur à l'homme du monde, dont la supériorité consiste dans une

parfaite connaissance intuitive, qu'ont élaborée en lui des dispositions naturelles et une riche expérience. (Schopenhauer, 1966, p. 753)

Ainsi, Nicolas se tire bien d'affaire dans les salons, tandis que Pierre se met les pieds dans les plats; le premier maîtrise intuitivement les codes, pas le second. Voilà pourquoi les sportifs répètent souvent qu'ils ne doivent « pas trop penser »; la raison ne remplace pas l'intuition, et peut lui nuire. Il en va de même dans l'art :

Un récit ou un discours, que ce soit une dissertation ou un long poème, a pour but d'amener le lecteur à l'intuition même d'où l'auteur est parti. [Un] auteur est parti du raisonnement, non de l'intuition, pour écrire; c'est pour cela qu'il est médiocre et ennuyeux. [...] Mais lorsque, au contraire, la pensée d'un auteur repose immédiatement sur l'intuition, c'est comme s'il révélait un pays où le lecteur n'a jamais pénétré; c'est la nouveauté dans toute sa fraîcheur; c'est quelque chose qui sort directement de la source même de toute connaissance. (Schopenhauer, 1966, p. 748)

Comme Rostov, un écrivain devrait obéir non pas aux grands principes énoncés par la raison, mais à ce qu'il sent : « le noyau de toute œuvre d'art proprement dite, c'est-à-dire la conception qui y préside, doit, pour être authentique, émaner d'une intuition qui ne doit absolument rien à la volonté et qui par là seulement atteint à l'objectivité pure. » (Schopenhauer, 1966, p. 921) Pour Schopenhauer, le raisonnement aboutit à des concepts, tandis que l'intuition aboutit aux Idées platoniciennes, qui sont inaccessibles à la raison et qui libèrent de la volonté. Voilà ce qui fait la particularité de l'œuvre d'art : elle transmet une vérité qui ne peut être communiquée autrement.

Je me suis toujours méfié des concepts d'intuition et d'inspiration, mais se pourrait-il qu'en ce qui a trait à l'écriture, ils soient synonymes? Que cette impulsion étrange à rédiger une scène vienne d'une compréhension intuitive qui ne pourrait être mise en forme autrement? Mon travail d'écriture est très routinier et à des années-lumière de la conception romantique de l'écrivain visité par les muses dans une transe qui lui fait perdre le contact

avec le monde. Par contre, je suis familier avec cette idée inédite qui arrive avec fulgurance. Un jour d'été, alors que je peinais à rédiger mon roman, je marchais dans le parc avec Martine quand une idée m'est venue sans vraiment que je la sollicite : pour dynamiser mon récit, je pourrais rédiger des statuts Facebook de différents personnages. Rien de révolutionnaire, mais ça m'a permis d'avancer. Ensuite, rapidement, la raison a complété le travail entamé par l'intuition; plus j'y pensais, plus ça avait du sens.

Si j'ai *envie* d'écrire, c'est peut-être parce que je sais intuitivement que ce que je veux communiquer a de la valeur, même si je suis incapable d'expliquer pourquoi. Voilà pourquoi les artistes font de l'art et non de la philosophie : leur réflexion est plus intuitive que conceptuelle – raison pour laquelle ils sont généralement de mauvais interprètes de leurs œuvres. Il faudrait plutôt dire : un certain type d'artiste. Je ne veux pas prétendre que seuls les créateurs intuitifs peuvent aspirer au statut d'artiste, et encore moins que je fais partie de la minorité des écrivains qui écrivent pour la bonne raison. Dans le cas de Tolstoï, il me semble clair qu'il est plus intéressant quand il met en forme une intuition que lorsqu'il note un raisonnement.

Alors qu'il est évacué pendant la retraite de l'armée russe, André est pris en charge par la famille Rostov, réfugiée à Iaroslavl. Blessé à mort, veillé par Natacha et sa sœur Marie, André vit à mi-chemin entre l'ici-bas et le là-haut :

Le prince André semblait comprendre avec difficulté le monde vivant, et l'on sentait que cela ne venait pas de ce qu'il était privé de la faculté de comprendre mais de ce qu'il comprenait quelque chose d'autre que ne comprenaient ni ne pouvaient comprendre les vivants et qui l'engloutissait tout entier. (p.1277)

Tolstoï insiste sur l'idée d'une coupure profonde entre l'état d'esprit d'André et « le point de vue des vivants » (Tolstoï L. , 1952, p. 1279); André n'est pas encore mort, mais il n'est

plus tout à fait vivant. J'ai écrit plus haut que le narrateur tolstoïen se situait entre le monde d'en bas et celui d'en haut, ayant un œil sur les deux univers; André, dans son agonie, est attiré de plus en plus vers le haut. Il passe d'une compréhension du monde raisonnée à une connaissance intuitive :

Durant les heures de douloureuse solitude et de demi-délire qui avaient suivi sa blessure, il avait d'autant plus pensé à cet amour éternel qu'il venait de découvrir que sans s'en douter il se détachait davantage de la vie terrestre. Aimer tout et tous, se sacrifier toujours à l'amour signifie qu'on n'aime personne, *qu'on ne vit pas de la vie terrestre*. (Tolstoï L. , 1952, p. 1281) (C'est moi qui souligne)

La fusion avec l'Être universel implique de quitter l'humanité terrestre pour habiter un monde différent. L'individu qui arrive à se hisser pour de bon dans le monde de l'éternité n'a que faire des tribulations particulières des gens qui l'entourent, et son comportement semble étrange, inquiétant. Celui qui sort de lui-même et abandonne la volonté ne partage plus d'intérêts avec ses semblables, dont le bonheur et le malheur lui paraissent vains ou absurdes; il atteint enfin l'idylle transcendante, mais il a perdu son humanité ou, en tout cas, ce qui faisait de lui un humain : son attachement aux phénomènes particuliers. Ainsi, la mort, ou l'idylle, implique pour l'individu « un changement radical qui le ferait ne plus être ce qu'il est, et devenir au contraire ce qu'il n'est pas. » (Schopenhauer, 1966, p. 1238) Le prix à payer pour jouir du bonheur éternel, c'est de laisser derrière soi ses semblables et cette vie à laquelle on était attaché. Cette idée est évoquée dans le journal, le 26 octobre 1853 : « L'absence de corps, de passions, de sentiments, de souvenirs et de temps (c'est-à-dire l'éternité), n'est-ce pas *l'absence de toute vie*? Où est donc le bonheur d'une pareille vie, alors qu'on ne peut pas se la représenter? » (Tolstoï L. , 1979, p. 212) (C'est moi qui souligne) L'absence de souci est clairement opposée aux conditions les plus élémentaires de ce que signifie vivre. L'idée est évoquée à nouveau des années plus tard, le 21 juillet

1870, dans un vocabulaire schopenhauerien : « Mourir – c’est être débarrassé de l’aberration par laquelle on voit tout individuellement. Naître – c’est passer de la vie universelle à l’aberration de l’individualité. » (Tolstoï L. , 1979, p. 607) Schopenhauer évoque « le paradis perdu du non-être » (1966, p. 1207) pour décrire l’idylle qui précède et qui suit l’existence incarnée des humains. Autrement dit, la naissance propulse l’individu hors de l’idylle, dans une aventure qui ne se terminera que dans la mort; tout au long du chemin, il est possible d’entrevoir cette vie universelle, de la désirer, mais pas de la saisir. Il faut donc se contenter des joies provisoires qu’on rencontre au hasard de la route.

Sur des centaines de pages, Pierre a oscillé entre un optimisme idéaliste et un pessimiste nihiliste; entre l’espoir de changer le monde et le sentiment que rien n’a de sens. Pendant que les Rostov quittent Moscou avec l’armée et que le prince André agonise, Pierre se trouve dans un état d’excitation mystique : il se croit destiné à assassiner Napoléon, mais le chaos qui règne dans la ville occupée le détourne de ce projet. Les Français pillent les habitations et volent les citoyens; plusieurs immeubles sont en flammes. Sans réfléchir, intuitivement, Pierre brave l’incendie pour secourir une fillette, puis s’attaque à un soldat qui rudoie une femme; il est arrêté et amené à un peloton d’exécution. Il assiste à la mort de plusieurs prisonniers et est sauvé par un ordre de dispersion lancé *in extremis* par un officier. Puis, en captivité, Pierre est sous le choc :

Sans qu’il s’en rendît compte, sa foi en l’harmonie universelle, en l’humanité, en son âme propre, en Dieu, avait été anéantie. Il avait déjà éprouvé cet état, mais jamais avec une telle violence. Autrefois, quand des doutes de cette espèce lui venaient, il s’en prenait à lui-même. Il sentait alors au tréfonds de son âme qu’à travers son désespoir et ses doutes, il finirait par trouver le salut. Mais maintenant c’était le monde qui s’effondrait sans que ce fût sa faute ; le monde qui, sous ses yeux, devenait un amas de ruines sans signification. Et il

sentait qu'il n'était pas en son pouvoir de retrouver sa foi en la vie. (Tolstoï L. , 1952, p. 1262)

Ainsi, Pierre accède à la vision du monde pessimiste qui était celle d'André : le monde est imparfait, les humains sont mauvais, la souffrance est inévitable. C'est dans cet état d'esprit, alors qu'il est en prison, qu'il rencontre Platon Karataïev, personnification de la sagesse paysanne telle que fantasmée par Tolstoï.

J'ai fait ressortir plus tôt que l'idylle pouvait prendre plusieurs formes : l'idylle de l'enfance, l'idylle immanente de la paix perpétuelle ou l'idylle transcendante du là-haut; mais elle se présente à Tolstoï (et à Pierre) sous une autre forme, celle-là plus proche : la vie paysanne. Il écrit dans son journal, le 26 octobre 1853 : « Le simple peuple est réellement au-dessus de nous par sa vie pleine de labeurs et de privations qu'il y a quelque chose de laid, de notre part, à chercher et à dépeindre ce qu'il y a de mal en lui. » (Tolstoï L. , 1979, p. 212) Cette conviction, Tolstoï la portera toute sa vie, comme l'amour qu'il éprouve pour la nature. Pour lui, qui idéalisait le travail et le dénuement, et méprisait l'oisiveté et le luxe, la vie paysanne était plus significative que la vie mondaine; il voyait l'indigence de ses paysans non pas comme une injustice, mais comme la réalisation de ses rêves d'ascétisme. De plus, le travail de la terre impliquait à ses yeux une forme de communion avec la nature, qui réalisait la fusion avec l'Être universel. Le paysan-sage est une figure récurrente dans les récits tolstoïens : *La mort d'Ivan Ilitch*, *Trois morts*, *Maître et serviteur*, *La guerre et la paix*. Les paysans tolstoïens sont en phase avec la vie; ils acceptent les difficultés et la mort comme des nécessités contre lesquelles il serait vain de se battre. Le moujik (idéalisé) incarne ce à quoi il aspirait : la sérénité, la simplicité, le bonheur.

Platon Karataïev est décrit comme un petit homme qui sent la sueur et qui ritualise les gestes les plus banals, comme retirer les bandes de toiles qu'il porte sur ses pieds ou déguster une pomme de terre. Il refuse d'incriminer les Français et se contente de dire : « Où il y a des juges, il y a de l'injustice [...] Ce n'est pas à nous de juger, c'est à Dieu » (Tolstoï L. , 1952, p. 1264), et « Voilà ce que c'est, mon petit. Le destin choisit sa tête. Et nous sommes là toujours à juger : ça, ça n'est pas bien, ça, c'est mal. » (Tolstoï L. , 1952, p. 1266) Le regard qu'il porte sur les choses est désintéressé; il n'évalue pas, ne juge pas selon des idées éthiques; il accepte ce qui lui arrive. Il est enraciné dans le monde, en fait partie comme les montagnes et les forêts :

Chacune de ses paroles, chacun de ses actes était la manifestation extérieure de cette activité inconsciente qui était sa vie. Et sa vie, telle qu'il la sentait, semblait dénuée de sens en tant que vie individuelle. Elle représentait un sens comme partie d'un tout qu'il ne cessait de sentir. Ses paroles et ses actes émanaient de lui aussi régulièrement, nécessairement, spontanément, que l'arôme d'une fleur. (Tolstoï L. , 1952, p. 1270)

Il fait partie de l'Être universel, raison pour laquelle il ne se sent pas différent d'autrui – comme s'il n'avait pas souffert assez de l'individuation de la naissance. Son calme, sa bonté, sa sérénité inspirent et réconfortent Pierre, qui « [sent] que le monde moral qui [vient] de s'écrouler en lui allait se réédifier sur d'autres bases, des bases toutes neuves, inébranlables en leur beauté. » (Tolstoï L. , 1952, p. 1266) Quelques heures à peine après avoir perdu la foi en la possibilité de l'idylle, il la retrouve, plus forte que jamais, à l'occasion d'une énième renaissance. Après un mois de captivité,

[Pierre] supportait son état de dénuement non seulement sans peine mais avec joie. Et c'est précisément à ce moment qu'il avait trouvé cette tranquillité, ce contentement intérieur qu'il avait désirés avec tant d'ardeur auparavant. Longtemps, au cours de sa vie, il avait cherché de côté et d'autre *cet apaisement, cet accord avec soi-même* qui l'avaient tellement frappé chez les soldats à la bataille de Borodino ; il avait cherché cela dans la philanthropie, dans la franc-maçonnerie, dans les distractions de la vie mondaine, dans le vin,

dans l'héroïsme du sacrifice, dans son romantique amour pour Natacha ; il avait cherché cela *dans les voies de la pensée, et toutes ses recherches, tous ses essais l'avaient déçu*. Et voilà que, *sans savoir comment*, il avait acquis le calme et le contentement intérieur dans les affres de la mort, le dénuement et surtout à travers *ce qu'il sentait* en Karataïev. (Tolstoï L. , 1952, p. 1321) (C'est moi qui souligne)

Comme André à Austerlitz, Pierre mesure l'inutilité du raisonnement dans la quête du bonheur. Ce nouvel état de conscience, qui l'élève au-dessus du monde, vient avec une grande indifférence pour ses conditions de vie : « On m'a pris, on m'a enfermé, on me retient prisonnier. Mais qui, moi? Moi? Mon âme immortelle? Ha! Ha! Ha! » (Tolstoï L. , 1952, p. 1332)

Des semaines après la mort de Karataïev, qui ne pouvait plus suivre le rythme du convoi de prisonniers, Pierre fait un rêve où il entend « une voix, la sienne ou celle d'un autre » (Tolstoï L. , 1952, p. 1394), lui dire :

La vie est tout. La vie est Dieu. Tout se meut, tout se transforme, et ce mouvement, c'est Dieu. Tant qu'il y a de la vie, il y a le bonheur de porter en soi la conscience de la divinité. Aimer la vie, c'est aimer Dieu. Le plus difficile, le plus méritoire, c'est d'aimer la vie avec ses souffrances, avec son injuste souffrance. (Tolstoï L. , 1952, p. 1394)

Pour Tolstoï, l'Être universel, le là-haut, c'est la vie elle-même, sans cesse changeante – Schopenhauer dirait la volonté. Il semblerait donc que, contrairement à l'élévation par le haut, l'idylle, le bonheur, la fusion avec l'Être universel ne serait possible qu'en plongeant dans l'ici-bas, comme le font le génie et l'homme bon.

Après sa libération, Pierre passe trois mois en convalescence et paraît serein en dépit de sa captivité. Il ne cherche plus le but de la vie, ayant compris que le but est la vie elle-même. Alors qu'avant sa captivité Pierre était torturé par la peur de se tromper, après il n'entretient « aucun doute sur ce qu'on doit faire ou ne doit pas faire » (Tolstoï L. , 1952, p. 1455), ce qui rappelle la pensée de Schopenhauer à propos de l'intuition :

Aussi longtemps que nous demeurons dans la connaissance intuitive, tout est pour nous lucide, assuré, certain. Ici, ni problèmes, ni doutes, ni erreurs, aucun désir, aucun sentiment de l'au-delà; on se repose dans l'intuition, pleinement satisfait du présent. Une telle connaissance se suffit à elle-même; aussi, tout ce qui procède d'elle simplement et fidèlement, comme l'œuvre d'art véritable, ne risque jamais d'être faux ou démenti; car elle ne consiste pas dans une interprétation quelconque, elle est la chose même. (Schopenhauer, 1966, p. 64)

Pierre, en se détachant de la raison, a acquis la capacité, tant recherchée par Tolstoï, d'agir en accord avec lui-même et avec le monde, sans se poser de questions. Maintenant, comme Karataïev, il prend plaisir à la compagnie des êtres : « il reconnaissait à chaque homme le droit de penser, de sentir, de regarder les choses à sa façon » (Tolstoï L. , 1952, p. 1454). Ainsi Pierre semble avoir appris à se fondre dans la vie. Au lieu de chercher à changer le monde selon ses vues, il en accepte maintenant la diversité et la richesse, comme si l'individuation n'était plus un problème, mais une joie.

À Moscou, Pierre rencontre Natacha et réalise en la voyant qu'il doit l'épouser. Ils échangent longuement sur leurs malheurs récents, évoquent la mort du prince André, jusqu'à ce que Pierre s'exclame : « Je ne suis pas coupable de vivre et de vouloir vivre, et vous non plus! » (Tolstoï L. , 1952, p. 1471) Malgré les deuils, les tristesses, les déceptions, la vie est là, dans son imperfection, mais aussi dans sa beauté. Le roman se termine sur la perspective des mariages de Pierre et Natacha, et de Marie et Nicolas Rostov, dans ce qui ressemble à un dénouement classique : les protagonistes ont découvert, après une suite d'épreuves, une nouvelle façon de voir le monde et pourront vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants. Ils ont enfin atteint l'idylle : la fin de l'aventure.

Le premier jet du volet romanesque de ma thèse était très cérébral, théorique, désincarné. Gabi trouvait qu'il manquait d'émotion. Pour ma « consultante en démocratie étudiante »,

P-A était trop souvent seul avec ses pensées. Ma directrice aurait voulu plus d'action. Elles avaient toutes raison. À force de réfléchir à l'éthique, j'avais écrit un roman tout en idées sur la vie bonne à travers la grève, alors que mon protagoniste s'interrogeait sur la meilleure façon de vivre et de concilier son militantisme avec son statut social, ses convictions et ses amitiés. Cette première version était le fruit d'un raisonnement plutôt que d'une intuition. Je n'avais guère de plaisir à écrire; me mettre devant mon ordinateur était devenu difficile. Je n'ai pas tout de suite saisi le problème; il m'a fallu des semaines pour réaliser et, surtout, pour accepter, que j'allais devoir effectuer des changements majeurs pour rendre le roman plus vivant.

P-A passait beaucoup de temps seul ou avec une autre personne; j'avais tendance à l'isoler ainsi pour qu'on ait accès à ses réflexions éthiques à propos de la grève et à propos de son propre comportement. Quand il se trouvait avec autrui, c'était pour lui opposer une vision du monde différente et faire avancer sa réflexion, qui progressait avec l'intrigue – qui *formait* l'intrigue. Ces scènes étaient très dialectiques, portées par des personnages monolithiques, moins des personnes réelles que des représentants de telle ou telle idéologie : l'artiste, la révolutionnaire, le cynique, l'anarchiste, la pacifiste, etc. Je m'efforçais de trouver des façons réalistes de forcer les personnages à expliquer leur façon de penser sans que leurs propos ressemblent à des tirades politiques. De plus, comme je voulais couvrir tous les événements importants du printemps érable, je me suis retrouvé avec « une liste d'épicerie » d'actions, de manifs, d'articles et de déclarations très peu romanesques. J'abusais des sommaires et des longs passages résumant les points forts des derniers jours, des dernières semaines. Pendant ce temps, les personnages restaient en plan.

Après plusieurs mois d'une rédaction ardue, j'ai pris conscience que je ne voulais pas écrire un roman sur la grève elle-même, mais plutôt sur les expériences subjectives de cette grève. Ma visée n'était pas de représenter la grève à la manière d'un historien ou d'un sociologue, qui a des comptes à rendre, mais de montrer comment elle a été vécue par un groupe d'amis dans la vingtaine qui avaient leurs problèmes, leurs ambitions, leurs émotions. J'ai alors pris la décision de plonger P-A dans une mer de personnages, pour être fidèle à l'expérience collective qu'a été la grève pour plusieurs militants, mais aussi pour le sortir de ses pensées et le mettre en mouvement, en action. J'ai donc essayé de développer mes personnages, de leur donner de la complexité, des contradictions, bref de les libérer d'un moule idéologique. Évidemment, pour cela, j'ai emprunté à Tolstoï : « ses personnages ne sont pas des types, ni des formes figées; ils sont "fluides" et changeants, ils sont présentés intimement – comme des individualités composées de traits communs à toute l'humanité et qu'on peut reconnaître pour les avoir déjà rencontrés. » (Eikhenbaum, 1982b, p. 129) (traduction libre) En montrant des personnages qui vivent le bouleversement de la grève, pendant que leur vie personnelle continue dans l'ombre, je pouvais mettre en forme l'identité narrative qui, à mon sens, fait la qualité de *La guerre et la paix* : les personnages qui changent dans le temps.

Mon autre problème majeur se situait du côté de la narration, sous les formes de la focalisation interne et de la description omnisciente. J'avais trop de « il pensa que », « cela lui semblait », « se dit-il », etc. Le ton était volontairement ironique; mon but était de me moquer d'un peu tout le monde mais, ce faisant, mes personnages étaient devenus peu aimables et bien ridicules. J'avais rédigé un récit plus méchant que je le voulais, près de l'ironie mordante de *La vie est ailleurs*. Pour la version finale, j'ai donc effacé plusieurs

passages narratifs pour les remplacer par des dialogues et des descriptions. L'ironie, elle, a été évacuée presque complètement de la narration, et prend une forme plus subtile : au lieu d'être marquée dans les commentaires acerbes du narrateur, elle se déploie maintenant dans son apparente objectivité. Le narrateur se contente de décrire les attitudes, les gestes et les décors, s'aventurant parfois dans le passé des personnages, mais très peu. Ainsi, les personnages sont à l'avant-plan, et la narration ne sert qu'à les révéler. Au lieu de se moquer de tout le monde, le narrateur ne se moque de personne, ce qui revient au même, car on ne sait pas qui a tort ou raison.

L'écriture d'un roman est une intention qui évolue dans le temps, écrit Morson. Souvent, quand j'étais bloqué, je me demandais : « Qu'est-ce que je veux dire, au final, en écrivant ce roman? » J'imaginai que mon propos allait surgir de la réflexion éthique que l'écriture aurait engendrée; finalement, l'écriture m'a poussé à délaisser le raisonnement. L'éthique et l'esthétique ont leurs buts respectifs. Quand j'ai arrêté d'intellectualiser à partir de mes personnages et que je les ai simplement montrés en train de vivre, j'ai retrouvé le plaisir d'écrire, qui m'avait déserté. En lisant Schopenhauer, j'ai retenu cette formule qui résume mon intention. Selon lui, toute œuvre d'art dit au lecteur : « Regarde, voilà la vie! » (Schopenhauer, 1966, p. 1139)

La seule entrée du journal de 1869, le 8 janvier, témoigne que l'infection de la raison s'est généralisée :

Parallélogramme des forces. Non de deux, mais d'une innombrable quantité de rayons. —
Axiome. Quand un phénomène s'est accompli, il est la résultante de nombreuses forces, dont aucune n'avait la direction de la résultante.
Examinant ces forces sur un seul plan, nous en trouvons inmanquablement deux agissant à l'encontre de l'autre sous des angles égaux.

Il y a une quantité infinie de plans, comme de rayons. Napoléon III est la résultante du royalisme de la république. Krasnaïa Pakhra est la résultante de Nijni-Novgorod et de Smolensk. (Tolstoï L. , 1979, p. 589)

Puis, Tolstoï ne consigne plus ni ses idées, ni son quotidien, ni ses soucis moraux; c'est comme s'il avait abandonné sa quête personnelle pour se lancer dans une exploration scientifique et objective du monde extérieur. En avril, il rédige la deuxième partie de l'épilogue. Cet été-là, il lit Schopenhauer et, au dire de Sonia, passe son temps à penser à la mort (Troyat, 1965). Au mois d'août, lors d'un voyage, Tolstoï s'arrête à la petite ville d'Arzamas pour y passer la nuit. Il se réveille autour de minuit, pris d'une terreur irrationnelle : il a l'impression que la mort est proche, comme s'il s'agissait d'un fantôme tout droit sorti d'un conte paysan. Paniqué, il réveille son domestique et lui ordonne d'atteler la voiture; le temps que celui-ci revienne, Tolstoï s'est assoupi sur un divan. Le lendemain matin, au réveil, il se souvient de ce qui s'est passé et, même si la terreur s'est dissipée, il sent qu'elle pourrait revenir, qu'elle *va* revenir. C'est le début d'une longue période d'angoisse, pendant laquelle il prendra soin de ne pas amener son fusil lors de ses randonnées épouvanté à l'idée de ce qu'il pourrait en faire.

Le dernier volume de *La guerre et la paix* est finalement publié en décembre 1869.

Quelle est l'intrigue de *La guerre et la paix*? On pourrait la ramener à la quête de Pierre pour le bonheur : celle-ci est présente du début à la toute fin du roman. Les parties qui lui sont consacrées forment une sorte de roman d'apprentissage : un jeune homme libre passe à travers différentes épreuves, acquiert de l'expérience et de la maturité. N'est-ce pas le cas de tous les personnages du roman? André, Nicolas, Natacha et Marie sont relativement

jeunes et ils cherchent leur place dans le monde. Ce sont d'ailleurs eux qu'on revoit dans l'épilogue.

Morson le remarque : l'épilogue de *La guerre et la paix* n'est pas comme les épilogues ordinaires⁹. Il appelle le « temps de l'épilogue » cette temporalité fixe, idyllique, qui suit traditionnellement le dénouement de l'aventure, où plus rien ne se produit. Les épilogues classiques servent à montrer la vie des personnages *après* l'aventure, à rassurer le lecteur sur le destin heureux des protagonistes. Dans le roman de Tolstoï, c'est le contraire qui se produit, conformément à son désir de représenter la structure de la vie : « Les romans sont souvent formés d'une partie principale et d'un épilogue, mais la vie n'a pas d'épilogue. » (Morson, 1994, p. 198) (traduction libre) Alors que le mariage de Pierre et Natacha laissait entrevoir un dénouement aristotélicien, l'épilogue qui suit instaure une distance avec cette idée du bonheur, tel qu'anticipée : Natacha, bien que comblée dans son rôle de mère de famille, n'est pas épargnée par les soucis de la vie conjugale; Rostov et Marie se disputent; encore une fois, Pierre est certain « que son train de vie était maintenant fixé une fois pour toutes jusqu'à sa mort » (Tolstoï L. , 1952, p. 1532) et qu'il « était appelé à donner une nouvelle direction à la société russe et au monde entier » (Tolstoï L. , 1952, p. 1554), commentaires que le lecteur, après avoir vu ce manège se répéter tant de fois, ne peut prendre au sérieux. Pour Pierre, donc, la fusion avec l'Être universel n'a pas duré; le temps l'a empêché et il est retombé dans le masochisme qui le fait souffrir de l'imperfection du monde. Il est revenu aux conditions habituelles de l'existence. Tolstoï semble croire

⁹ On pourrait penser avec Georges Steiner que la fin du roman fait correspondre la vie bonne et l'idylle à la ruralité, mais l'étude de l'épilogue révèle plutôt une conscience résignée face à l'impossibilité de ce bonheur.

que, pour goûter au bonheur humain, le seul à notre portée, il faut faire le deuil du bonheur total, de la fusion avec l'Être universel.

Platon Karataïev évoque le bonheur terrestre d'une façon opposée au bonheur divin que recherche Pierre malgré lui : « Notre bonheur, mon vieux, c'est comme l'eau dans la nasse : on la traîne, elle se gonfle, on la sort, elle est vide. C'est comme ça ! » (Tolstoï L. , 1952, p. 1266). Le bonheur est passager et on ne peut le retenir. Il faut le prendre quand il est là, car la mémoire n'arrive pas à le recréer. Le bonheur n'est pas un état constant, comme l'envisagent Pierre, André et Tolstoï, mais un sentiment fragile et imparfait, qu'on peut manquer si on n'y prête pas attention.

L'épilogue est magnifiquement résumé dans ce passage mettant en scène Natacha :

Jamais, jamais je n'aurais cru, murmura-t-elle, que l'on pût être aussi heureuse ! » Son visage s'illumina d'un sourire; mais au même instant elle poussa un soupir, et dans son regard profond passa le reflet d'une silencieuse tristesse. C'était comme si, à côté du bonheur qu'elle éprouvait, il en existait un autre, inaccessible en cette vie, qui se rappelait à son esprit, malgré elle, à cette minute. (Tolstoï L. , 1952, p. 1520)

Chez Tolstoï, le bonheur ici-bas est possible, mais il s'accompagne d'une nostalgie pour un autre bonheur, divin celui-là, qu'on sait hors d'atteinte, mais dont on ne peut s'empêcher de rêver. On peut apprendre à savourer le bonheur terrestre, mais jamais on ne réussira à se débarrasser complètement de l'aspiration à l'idylle. Dans l'épilogue tolstoïen, comme dans la vie, l'aventure n'est pas terminée, le désir n'est pas satisfait, la volonté n'est pas dépassée. Chez Schopenhauer, également,

la volonté, à tous les degrés de sa manifestation, du bas jusqu'en haut, manque totalement d'une fin dernière, désire toujours, le désir étant tout son être; désir que ne termine aucun objet atteint, incapable d'une satisfaction dernière, et qui pour s'arrêter a besoin d'un obstacle, lancé qu'il est par lui-même dans l'infini. (1966, p. 390)

En fait, pour Schopenhauer, même le saint, qui est pourtant l'aboutissement de son éthique, n'expérimente pas la félicité de l'idylle : la négation du vouloir-vivre n'est pas « un bien définitivement acquis. » (Schopenhauer, 1966, p. 491) Au contraire, la sérénité du saint « ne croît que sur un sol continuellement remué par la lutte; car personne ne peut goûter sur terre le repos éternel. » (Schopenhauer, 1966, p. 491) L'idylle apparente du saint n'en est pas une; même pour celui qui nie la volonté, l'aventure se poursuit. Si l'absence de fin est caractéristique du désir, donc de la vie, il est logique de la représenter dans la forme même du roman. Si le désir est sans fin, le livre doit être sans fin.

Pourtant, l'œuvre ne se termine pas là-dessus, mais sur un long passage philosophique fortement influencé par Schopenhauer, comme le fait remarquer Boris Eikhenbaum : « Les chapitres dévoués à la question du libre arbitre et de la nécessité ont sans aucun doute été écrits après qu'il ait pris connaissance du travail de Schopenhauer sur le sujet. » (Eikhenbaum, 1982b, p. 80) (traduction libre) Alors que la trame romanesque apporte des solutions aux questions angoissantes soulevées par un raisonnement de plus en plus pessimiste, comme la possibilité du bonheur terrestre dans l'amour et le jeu, la trame philosophique refuse de s'en contenter et arrive à des constants déprimants : nous n'avons que peu de contrôle sur nos vies, il est impossible de prévoir quoi que ce soit, le bonheur absolu est une chimère, bien qu'on ne puisse s'empêcher d'y aspirer, et aucune puissance divine ne se préoccupe de nous.

Selon Kundera, les passages philosophiques de *La guerre et la paix* font partie intégrante de l'œuvre; les retirer (comme le font certaines éditions), c'est mutiler le roman. Sans doute. Elles révèlent surtout l'immense conflit intérieur de l'écrivain, déchiré entre volonté et intellect, intuition et raisonnement, amour du monde et aspiration transcendante.

Le roman devient alors une sorte de monument grandiose à la mémoire d'un homme qui a échoué à vivre heureux.

La séparation entre les passages romanesques et philosophiques est bien rendue par Martha Nussbaum dans *The Fragility of Goodness*. Dans ce livre, la philosophe critique l'aspiration à l'autonomie rationnelle : l'idée selon laquelle l'être humain peut, par l'exercice de la raison et l'étouffement des passions, tendre à une existence parfaite, complètement libérée des soucis de la vie quotidienne et des impacts de la fortune. À cette vision de la rationalité, Nussbaum en propose une autre, qui élargit l'éventail des choses qui participent à la vie bonne. Pour bien illustrer les deux conceptions de la rationalité, elle fait un schéma que je reproduis ici :

Tableau 1: Les deux types de vie bonne

A	B
Agent : chasseur, trappeur, mâle	Agent : plante, enfant, femelle (ou ayant des éléments mâles et femelles)
Agent : purement actif	Agent : à la fois actif et passif/réceptif
But : activité ininterrompue, contrôle, élimination de l'influence des causes externes	But : activité et réceptivité; contrôle limité et équilibré par des risques limités; bien vivre dans un monde où les causes extérieures ont de l'influence
Âme : dure, impénétrable	Âme : douce, poreuse, mais ayant une structure définie
Confiance accordée uniquement à l'immuable, au complètement stable	Confiance accordée au mouvant, à l'instable
Intellect : pure lumière	Intellect : eau courante, donnée et reçue
Vie bonne solitaire	Vie bonne avec amis, proches, communauté

(Nussbaum M. C., 2001, p. 20)

Dans A, on vise la perfection dans la transcendance, la divinité, l'idylle. Dans B, on cherche plutôt l'excellence dans l'immanence, l'humanité pleinement assumée et vécue, l'aventure.

À mon sens, Tolstoï le romancier, quand il suit son intuition, correspond à la philosophie

B, tandis que Tolstoï le philosophe, qui suit sa raison, correspond à la philosophie A. Quand il écrit son roman, Tolstoï se rapproche de l'acceptation de l'ici-bas; son point de vue est alors terrestre, humain, compatissant, et il lui est impossible de croire qu'il existe des lois transcendantes guidant les vies des individus. Quand il rédige ses passages philosophiques, par contre, il cède au raisonnement; il a un point de vue global, désincarné; il s'intéresse non pas tant aux individus qu'aux phénomènes historiques. Le romancier tire des conclusions auxquelles le philosophe ne peut adhérer, à savoir que la vie et l'histoire n'ont pas de sens, qu'elles échappent à la raison.

En mars 1870, il tient cette réflexion : « l'essence même de la vie est inaccessible à la raison, tandis que ce qui est accessible à la raison n'est rien – que la raison même. » (Tolstoï L. , 1979, p. 602) Ces deux lignes résument magnifiquement l'immense œuvre qu'est *La guerre et la paix*. Les moments de bonheur décrits par Tolstoï sont rarement le résultat d'une recherche systématique. L'amour d'André pour Natacha, la rencontre entre Pierre et Platon Karataïev, la joie intense de Rostov à la chasse sont trois moments imprévus et improvisés. Il y en a aussi de plus subtils, remarquablement racontés : la soirée de débauche chez Anatole Kouraguine, l'accueil chaleureux de la famille Rostov quand leur fils revient en permission ou encore la mascarade du réveillon de Noël. Ces passages ne mettent pas en scène un homme qui fait la bonne chose pour atteindre un bonheur éternel et immuable; pourtant, ce sont parmi les plus beaux passages du roman. Leur valeur est esthétique, pas éthique, raison pour laquelle le romancier pouvait les accepter dans la fiction, alors que le philosophe ne le pouvait pas. En les écrivant, l'artiste affirme la valeur de la vie sur Terre, une valeur qui n'est pas nécessairement explicable en termes

philosophiques, une valeur qu'on n'obtient pas à coups de privations, une valeur qui ne va pas nécessairement dans le sens de la raison.

Après

Au début des années 1870, Tolstoï lutte avec « l'angoisse d'Arzamas » et flirte avec la dépression. À ce moment de sa vie, pourtant, Tolstoï vit l'idylle qu'il avait jadis décrite à sa tante : il a une femme et de nombreux enfants, habite sur le domaine de ses ancêtres, est devenu riche grâce à ses droits d'auteur et a acquis une renommée internationale. Comme l'écrit Troyat :

Tout ce qu'il avait souhaité dans sa jeunesse il l'avait obtenu dans son âge mûr. Il avait voulu la gloire littéraire et il était, de l'avis unanime, le plus grand écrivain russe vivant avec Dostoïevski; il avait espéré couler des années paisibles et laborieuses dans la maison de ses ancêtres, entre une femme aimante et de nombreux enfants, et ce bonheur familial, il le goûtait pleinement, grâce à Sonia. Il avait craint d'être obligé d'écrire pour gagner sa subsistance, et sa situation financière lui permettait de ne plier son art à aucune contrainte. Pourtant, il n'était pas heureux. (1965, p. 455)

Qu'attendre en effet de la vie quand tout ce qu'on a réalisé ne nous a pas apporté le bonheur anticipé? Tolstoï ne peut pas se satisfaire d'un bonheur en demi-teinte; s'il n'est pas heureux, c'est qu'il n'a pas désiré les bonnes choses. Maintenant qu'il est riche, il fait vœu de pauvreté; maintenant qu'il est célèbre, il cherche l'humilité; maintenant qu'il est marié, il désire la chasteté. Ainsi, il préfère l'avenue de la raison à celle de l'intuition et, comme Pierre avec la franc-maçonnerie, pourchasse l'idylle d'une vie dévouée à une bonté imposée par la morale. Pendant qu'il rédige un *Syllabaire* pour les enfants moujiks, il néglige sa propre progéniture et sermonne sa famille, qui ne partage pas ses ambitions d'ascète. En souhaitant bien vivre, il rend ses proches malheureux.

Cette contradiction me fascine chez Tolstoï. À ce moment décisif dans sa vie, alors qu'il dansait sur un fil, il aurait pu pencher du côté de l'intuition, poursuivre son œuvre littéraire et se rapprocher du monde. Pourtant, il a fait le contraire et s'est plongé dans un

raisonnement qui l'a conduit inexorablement à conclure au non-sens de l'existence. Ce raisonnement l'amenait aussi à entretenir des convictions de plus en plus rigides, et bientôt le sort du monde entier reposait sur ses épaules. S'il ne se montrait pas irréprochable, s'il n'éduquait pas les masses, le monde allait sombrer. « L'énergie de l'illusion », ici, est un fardeau.

Dans mon roman, une gréviste, Marianne, condamne la « violence » des « casseurs » en la taxant d'irrationnelle. Son amie Véro, victime d'abus policiers lors de sa détention au G20 à Toronto, perd patience et s'écrit : « Fuck la rationalité ! » Marianne entretient cette idée qu'il faut en tout temps agir rationnellement. Pour elle, la grève ne sera efficace que lorsque tous les grévistes auront agi conformément à un plan précis et sans débordement. Évidemment, c'est impossible, mais cette impossibilité lui donne raison en lui permettant de blâmer quelques « casseurs » irrationnels pour l'échec des négociations. La rationalité de Marianne exige énormément des individus, qui doivent se conformer à ses normes et ne jamais en dévier. Comme personne n'est assez bon pour mener une existence irréprochable, elle ne peut que se sentir coupable ou se fâcher contre autrui, à l'instar de Tolstoï. Pourtant, pendant la grève, tous les acteurs et intervenants se sont réclamés de la rationalité. Or il est irrationnel d'exiger que tout le monde agisse de la sorte. Forcément, la rationalité doit reconnaître ses limites.

Dans la décennie qui suit *La guerre et la paix*, même s'il lutte contre sa peur de la mort, Tolstoï continue d'être très actif : il revient à ses préoccupations pédagogiques et entreprend la rédaction d'un syllabaire pour les enfants russes; il apprend le grec pour lire les fables d'Ésope et les épopées d'Homère et s'émerveille de la simplicité de leur style; il commence des recherches pour un roman sur Pierre le Grand; il prend position dans un

débat public qui fait rage à propos de l'enseignement. Pendant cette période, il rédige surtout *Anna Karénine*, son autre grand chef-d'œuvre; mais la création de ce roman est difficile, même s'il est bien reçu par la critique. Entre l'intuition esthétique et le raisonnement éthique, il opte pour le second. Les *Journaux et carnets* de l'époque de la crise illustrent le déchirement interne. Plusieurs pages sont couvertes d'observations simples, comme celles-ci, rédigées au printemps 1877 :

Le vieil homme va regarder à travers les avoines à la fin de mai – elles pointent en brosse. Au couchant la verdure est jaune, les troncs mauves. Eh, mal labouré. Moutarde des champs – lamier – armoise. [...] Les chevaux (à la fin de mai). L'oseille sauvage déjà jusqu'aux genoux – les chevaux lisses, ventrus, les poulains ont mué. [...] Sur une flaque en train de sécher, tout juste éclos de petits papillons mauves, bleus. (Tolstoï L. , 1979, p. 639)

Ces passages témoignent d'un intérêt certain pour l'ici-bas et renvoient aux descriptions de la nature qu'il consignait au Caucase. Il note ces observations « pour le prochain [roman] après An[na] Kar[énine]. » (Tolstoï L. , 1979, p. 639) L'artiste juge alors important de contempler le monde. Quelques mois plus tard, en décembre 1877, c'est la voix de la raison qu'on entend :

Pourquoi les lois éthiques sont-elles des manifestations de la divinité?
Parce que savoir ce qui est bien et mal, ce qu'il faut aimer, est synonyme de savoir pourquoi je suis, où je vais, à quoi je tends. [...]
La connaissance du bien et du mal est la foi – la religion.
Le mystérieux phénomène de la conscience n'est autre que la connaissance de la conformité ou de la non-conformité à la loi révélée du bien – à la révélation.
(Tolstoï L. , 1979, p. 646)

Étrangement, c'est quand il rédige ses descriptions que Tolstoï semble le plus oublier sa volonté, et quand il tente de s'élever au-dessus du monde qu'il paraît le plus soumis. Ses réflexions éthiques sont parsemées de grandes affirmations rédigées dans un style presque scientifique qui témoignent d'un désir de persuasion. Le sujet y est présent sous la forme du je; à l'inverse, ses observations sur la nature sont rédigées simplement, rarement dans

des phrases complètes, et le sujet en est complètement absent. L'artiste, en dépeignant le réel d'un point de vue désintéressé, sans jugement, parviendrait-il à un état d'objectivité plus entier que le moraliste, qui s'interroge sur la nature du bien et du mal?

Rongé par l'anxiété, Tolstoï, en 1880, connaît l'évènement le plus étrange de sa vie : il *décide* de croire en Dieu, à l'instar des paysans qui ne se posent pas de questions et qui ont l'esprit tranquille malgré la dureté de leur vie. Ainsi, il revient à la foi de son enfance, espérant retrouver sa naïveté d'alors. Après sa conversion religieuse, Tolstoï abandonne la raison pour la foi intuitive des paysans. Pourtant, cet abandon de la rationalité, préparé dans la trame romanesque de *La guerre et la paix*, est motivé par le même raisonnement qui en forme la trame philosophique. Comme arrivée au bout de ses possibilités en concluant à l'absurdité de l'existence, la raison n'a d'autre choix, pour ne pas sombrer, que de reconnaître ses propres limites. Or Tolstoï fait l'erreur de se tourner vers la foi plutôt que vers l'intuition. Je l'ai mentionné plus haut : c'est quand Tolstoï revient à son intuition artistique qu'il est le moins torturé; il crée ce qui lui semble naturel, esthétiquement parlant. Mais avec la foi, il ne fait que donner une nouvelle direction à sa raison : au lieu d'essayer de comprendre la direction de l'Humanité et le principe de l'Histoire, il revient à ses règles de vie – donc à l'éthique. Sa foi n'est pas intuitive, elle est le résultat d'un raisonnement et elle vient avec une série de principes moraux généraux et universels (croit-il) qui, s'ils sont observés avec rigueur, peuvent apporter un apaisement perpétuel - encore une fois, il se détourne du bonheur provisoire de l'aventure pour celui impossible de l'idylle.

En 1882, Tolstoï entreprend la rédaction d'une autobiographie intitulée *Ma confession*. Morson affirme que Tolstoï, dans ce texte, « s'efforce de représenter seulement

la trame narrative de sa vie qu'il identifie à celle des vies de Jésus, Bouddha et Socrate. » (Morson, 1987, p. 33) (traduction libre) L'écrivain réinterprète sa vie à la lumière de sa récente conversion pour créer une nouvelle identité : Tolstoï le sage. Le résultat est loin d'être conforme à l'existence telle qu'il l'a vécue jusque-là; il n'en a conservé que les éléments dont il avait besoin pour créer un *motif* (pour reprendre le terme de Morson) : celui du pécheur qui a enfin trouvé la rédemption. Ce motif, il l'a emprunté à d'autres récits (les *Évangiles*, les textes bouddhistes, les dialogues platoniciens) pour le plaquer sur sa vie. Il y raconte les errements de sa jeunesse, alors qu'il souffrait de son athéisme, se reprochant « l'ambition, la passion du pouvoir, la cupidité, la volupté, l'orgueil, la colère, la vengeance » (Tolstoï L. , 1887, p. 12) Il se le reprochait déjà dans le journal de l'époque. Ce qui est nouveau, c'est le regard qu'il porte sur son travail d'écrivain : « je commençais à écrire par vanité, par cupidité et par orgueil [...] Pour obtenir la gloire et l'argent pour lesquels j'écrivais, il fallait cacher le bien et montrer le mal. » (Tolstoï L. , 1887, p. 13). Il dénonce ensuite le narcissisme du milieu littéraire, qui exagérait sa propre importance en prétendant que les artistes et les écrivains, par leurs œuvres, participent à l'amélioration de la société, alors qu'ils ne font rien, concrètement, dans un tel but : « De ma liaison avec ces hommes, j'emportai un nouveau vice, un orgueil qui se développa jusqu'à la maladie, une folle assurance de me croire voué à enseigner aux hommes ne sachant pas quoi moi-même. » (Tolstoï L. , 1887, p. 16) Même *La guerre et la paix* est vu comme la résultante de son désir de faire de l'argent et d'en recueillir la gloire. Tolstoï résume son angoisse en deux questions : « Pourquoi? » et « Et quoi après? » Toujours incapable de répondre à ces questions, dont il a cherché la réponse dans la science et la philosophie, il désespère. Puis, il trouve la réponse dans la « vraie philosophie » (Tolstoï L. , 1887, p. 46) : « là où le

philosophe ne perd pas de vue la question essentielle, la réponse est toujours la même, - réponse donnée par Socrate, Schopenhauer, Salomon, Bouddha. » (Tolstoï L. , 1887, p. 46)

Il cite ensuite abondamment ces derniers : « Ce qu'ont dit ces esprits forts, des millions d'hommes semblables à eux l'ont dit, l'ont pensé, l'ont senti. Et c'est ce que je pense et ce que je sens moi-même. [...] Heureux celui qui ne fut jamais né. La mort vaut mieux que la vie, dont il faut se défaire. » (Tolstoï L. , 1887, p. 54) Objectivement, rationnellement, la vie n'a pas de sens. Pour mieux vivre, pense-t-il alors, il faut sortir de la rationalité et accepter le mystère divin :

La foi est la force de la vie.

Si l'homme vit, c'est qu'il croit en quelque chose.

S'il ne croyait pas qu'il faut vivre pour quelque chose, il ne vivrait pas.

Puisqu'il ne voit et ne comprend pas le fantôme du fini, il faut qu'il croie à l'infini.

Sans foi on ne peut pas vivre. (Tolstoï L. , 1887, p. 71)

Ironiquement, cette réflexion est énoncée d'une façon très rationnelle en une suite d'axiomes déduits l'un de l'autre.

Toutes nos actions, nos délibérations, nos sciences, nos arts, tout m'apparut avec une nouvelle signification.

Je compris que toutes ces choses étaient de charmants passe-temps, mais qu'on ne pouvait y chercher du sens profond, tandis que la vie de tout le peuple qui travaille, la vie de toute l'humanité qui contribue à l'existence, m'apparut dans sa véritable acceptation.

Je compris que c'est là véritablement la vie, que le sens qu'on donne à cette vie est la vérité et je l'acceptai. (Tolstoï L. , 1887, p. 80)

On retrouve dans cette affirmation le même langage utilisé pour décrire les voltefaces de Pierre tout au long du roman : « nouvelle signification », « véritable acceptation », « la vérité », etc. Tolstoï succombe au même idéalisme qu'il met en relief dans son roman. Le sage refuse les conclusions de l'artiste. *Ma confession* est rédigé sur le ton de celui qui a enfin trouvé l'idylle. Or quiconque connaît la fin de la vie de Tolstoï sait qu'il ne s'agissait point d'une idylle.

Alors que tout le monde lui intime de revenir à son travail littéraire, l'écrivain s'entête à rédiger des essais moralisateurs sur l'enseignement des évangiles et la sagesse universelle qui transcende les cultures et les époques. C'est à ce moment qu'il renie ses œuvres du passé : à cette époque, pour lui, l'esthétique est complètement subordonnée à l'éthique. L'artiste en lui va quand même réapparaître ponctuellement, par exemple lorsqu'il rédige *La mort d'Ivan Illitch*, mais Tolstoï passe le reste de sa vie à se préoccuper de questions morales et religieuses; il prend position dans tous les débats importants de son époque et finit même par être excommunié par l'Église orthodoxe, qui avait selon lui travesti le message de Jésus. Iasnaïa Poliana devient un lieu de pèlerinage où aboutissent des fidèles de partout dans le monde, au grand déplaisir de Sonia. La vie familiale est complètement chaotique; Tolstoï reproche à sa femme et à ses enfants de ne pas vivre selon ses principes à lui, mais son mode de vie aurait été impossible si Sonia ne s'était pas occupée des finances du domaine. Mais il ne faut pas penser que Tolstoï n'est qu'un moraliste un peu ridicule; malgré ses contradictions, il exerce une réelle influence sur le monde : en 1891, grâce à une lettre dans les journaux, il parvient à mobiliser d'importantes ressources pour lutter contre une famine qui sévit dans la province de Samara et, en 1899, il aide une secte persécutée, les Doukhobors, à émigrer vers le Canada. Pendant tout ce temps, le balancier de ses humeurs ne s'arrête pas: un jour il aime Sonia, le lendemain elle ruine son bonheur; il prêche l'abstinence mais succombe aux plaisirs de la chair; il rêve de partir sur les routes comme les paysans pèlerins mais ne tolère pas l'inconfort de leur vie. Comme d'habitude chez Tolstoï, rien n'est définitif, et un jour il peut contredire ce qu'il avait écrit la veille. Il meurt en 1910 à la gare d'Astapovo, lors de l'une des nombreuses

fugues qu'il faisait quand la vie à Iasnaïa Poliana devenait trop lourde ou lui semblait immorale.

Tolstoï a-t-il bien vécu? Je l'ignore. Mais sa vie et son œuvre peuvent aider à mieux vivre. La vie n'était jamais assez logique pour le philosophe; les règles n'étaient jamais assez strictes pour le sage; les gens n'étaient jamais assez bons pour le moraliste; mais le monde était assez beau pour le romancier.

CONCLUSION

Ce projet de recherche-création est le fruit d'un travail qui n'a cessé d'évoluer dans le temps. J'ai évoqué les changements qui ont jalonné l'écriture du roman; je crois qu'il serait approprié, en guise de conclusion, de me pencher sur ceux qui ont marqué l'élaboration de l'essai. Pour bien mesurer le chemin parcouru, je commencerai par rappeler ce qui a été affirmé tout au long de cet essai.

Tout d'abord, dans « Avant », j'ai étudié les premières années d'écriture des *Journaux et carnets* de Tolstoï pour mettre en lumière l'importance qu'a pour lui l'éthique, et ce, dès son adolescence. J'ai voulu ensuite établir des parallèles entre ses convictions éthiques, très exigeantes, et les miennes, qui se sont complexifiées pendant et après la grève de 2012. Avec le concept de vie bonne, composée d'un but à atteindre et des conduites qui permettent d'y parvenir, Paul Ricœur m'a fourni la base philosophique nécessaire à l'étude des comportements contradictoires de Tolstoï. Avec Nussbaum, j'ai tenté de faire ressortir la nature idéaliste des aspirations tolstoïennes. Schopenhauer a ensuite été convié à la réflexion et ses idées sur le désir m'ont amené à schématiser le conflit intérieur qui hantait le jeune Tolstoï, déchiré entre ses aspirations idéalistes et charnelles. Je me suis ensuite penché sur ses *Journaux et carnets*, ainsi que sur ses premiers textes littéraires, à l'époque où il développe une esthétique antiromantique. Pour Tolstoï, écrire, c'est représenter le monde le mieux possible, dans sa laideur et sa beauté, car seulement ainsi peut-on avoir une réelle influence sur les lecteurs et les forcer à sortir d'eux-mêmes.   crire, ou *bien*   crire, devient alors un acte éthique libérateur. Auteur et lecteur peuvent atteindre l'idylle d'un monde objectivé que Tolstoï lie au cycle de la nature et qu'il appelle le « là-haut », en

opposition à « l'ici-bas », associé à la trivialité de la vie. Comme l'explique Kundera, l'idylle est un bonheur total à jamais hors de portée des humains, même si ces derniers ne peuvent s'empêcher d'y aspirer, un peu comme Tolstoï se tourne avec nostalgie vers son enfance, équivalent intime du paradis perdu. Me fiant à mon expérience, j'ai proposé une interprétation idyllique de la grève de 2012 qui, le croyait-on alors, allait nous conduire à un âge d'or postcapitaliste et égalitaire. Au lieu de cela, je suis plutôt entré dans un monde subordonné à l'éthique, dans lequel tout ce qui ne contribue pas à rendre le monde meilleur était forcément répréhensible. Cette idée apparaît chez Tolstoï qui, dans sa jeune vingtaine, est déchiré entre une conception esthétique de la littérature, qui l'incite à écrire la vie *telle qu'elle est*, et une conception éthique, qui le pousse à écrire la vie *telle qu'elle devrait être*.

Dans « Pendant », j'ai montré que Tolstoï représente la quête de l'idylle dès le début de *La guerre et la paix*, alors que Pierre et André manifestent chacun le désir de changer de vie pour enfin accéder au bonheur. Les déchirements intérieurs de l'auteur se répercutent dans sa fiction, non pas camouflés mais au cœur de l'intrigue; j'ai suivi les trajectoires des personnages pour voir comment allaient se résoudre leurs conflits éthiques personnels et comparer ces solutions à celles envisagées par Tolstoï dans sa vie réelle. G.S. Morson m'a aidé à comprendre que l'auteur continue, dans *La guerre et la paix*, à rechercher une littérature conforme à la vie comme elle est : la forme du roman et sa structure particulière visent à imiter la vie en reproduisant l'imprévisibilité, en accordant de l'importance à des détails qui n'aboutissent à rien, de façon à dissimuler les fils de l'intrigue. Ainsi, la scène de la chasse au loup, qui donne son titre à mon essai, représente un épisode inutile selon les conventions narratives aristotéliennes, mais capital dans l'esthétique tolstoïenne. Plus encore, ce passage illustre un bonheur fugitif mais intense, différent de

l'idylle, avec lequel Tolstoï était familier, mais que son éthique idéaliste excluait. Ces quelques chapitres concentrent donc la réflexion tolstoïenne sur l'éthique et l'esthétique. Avec Boris Eikhenbaum, j'ai retracé le processus créatif du roman et fait ressortir que le projet initial se métamorphose tout au long de la rédaction, pour intégrer au récit des digressions essayistiques témoignant des nouveaux intérêts de l'auteur pour l'Histoire et la philosophie. Les concepts schopenhaueriens d'intuition et de raisonnement m'ont servi à théoriser une opposition entre les deux types de réflexion dans l'œuvre : la réflexion romanesque, qui relève de l'intuition, et la réflexion philosophique, qui obéit au raisonnement. Paradoxalement, au moment même où Tolstoï intègre les passages essayistiques à son roman, il introduit dans son récit le personnage de Platon Karataïev, qui nie l'importance de la raison pour la vie et le bonheur. Ainsi, au sein de l'œuvre, s'affrontent deux conceptions divergentes de la vie bonne, représentées par deux formes littéraires. Dans les passages romanesques, Tolstoï utilise l'intuition, qui permet de toucher au bonheur de l'ici-bas; dans les passages philosophiques, il utilise le raisonnement et arrive aux apories qui en marquent les limites, mais qu'il refuse de reconnaître. À la fin du roman, alors que les deux trames aboutissent à des conclusions opposées, Tolstoï se trouve à la croisée des chemins : hésitant entre la voie de l'artiste et celle du philosophe, il opte finalement pour la seconde, qui le conduit au désespoir. J'ai ensuite postulé que Tolstoï était plus heureux et plus lucide quand il se laissait aller à son intuition créative que dans son raisonnement philosophique, et je suis revenu sur ma propre expérience de création pour illustrer comment le raisonnement éthique m'avait dirigé dans une impasse, puis comment l'intuition m'en avait préservé, me redonnant du coup le plaisir d'écrire.

Dans « Après », j'ai exposé la progression du conflit entre intuition et raisonnement en citant des extraits des *Journaux et carnets*. Ensuite, je me suis penché sur le texte *Ma confession* pour montrer que ce conflit a été partiellement résolu par la conversion religieuse de 1882, qui, paradoxalement, a été le produit d'un raisonnement logique. Ainsi, Tolstoï se détourne une fois pour toutes de l'intuition quand, au nom de sa nouvelle morale, il renie ses œuvres romanesques. Que se serait-il passé si, au lieu du raisonnement, il avait choisi l'intuition, comme Pierre dans son roman? Aurait-il pu accepter que le bonheur de l'ici-bas est possible pour peu qu'on accepte l'inaccessibilité de l'idylle? Se résoudre à ce type de bonheur était-il pour lui un aveu de défaite? Le bonheur de la chasse au loup, de l'amour, de la création n'était-il pas suffisant à ses yeux? Nous ne le saurons jamais. Par contre, l'exemple tolstoïen a des répercussions importantes dans ma vision du monde, de l'art et du bonheur.

Bien que la politique et le rapport des individus à la société soit omniprésent dans mon roman, la dimension collective de la vie bonne n'a été qu'effleurée dans mon essai, dont l'angle est plus intimiste. Il ne faudrait surtout pas conclure que, pour moi, la vie bonne est une affaire individuelle, comme elle l'est pour les partisans de l'autonomie rationnelle. Au contraire, conformément aux définitions qu'en font Ricoeur et Butler¹⁰, la vie bonne ne se réalise pas en marge du monde, mais en son sein, avec et pour autrui. Si mes convictions politiques ont peu transparu dans l'essai, elles n'en sont pas moins fortes. En fait, je me trouve coincé dans ce « dilemme de l'artiste » auquel Sophie fait référence

¹⁰ En 2012, dans son discours de réception du prix Adorno, elle dit : « Après tout, la vie que je vis, même si elle est clairement cette vie et pas celle d'un autre, est toujours reliée à d'autres réseaux de vie plus amples, et si elle ne l'était pas, je ne pourrais tout simplement pas vivre. Ainsi, ma propre vie dépend d'une vie qui ne m'appartient pas, et il ne s'agit pas simplement de la vie de l'Autre, mais de l'organisation de la vie à un niveau supérieur, social et économique. » (2020, p. 83)

dans le roman : je dois vivre dans un monde avec lequel je suis profondément en désaccord sur bien des points. Comment bien vivre sans compromettre ses valeurs? Doit-on rester intègre, quitte à s'aliéner le monde, ou y collaborer et accepter son imperfection? Il revient à chaque individu de se positionner; pour ma part, je cherche toujours. D'un côté, je suis chaque jour indigné devant l'état du monde et la façon dont se comportent nos dirigeants; de l'autre, je ne veux pas faire de l'art engagé (qui défend une cause prédéterminée, si noble soit-elle), ce qui ne me laisse pas beaucoup de marge de manœuvre, en tant qu'artiste, pour apporter ma voix à la grande discussion publique. La tentation est parfois grande de me retirer dans « ma cabane » d'écrivain, pour reprendre l'image de Louis Hamelin (*La tentation idyllique*, 2012), et de m'isoler de l'Histoire, si enrageante, pour oublier les discours complotistes, le paternalisme des autorités politiques et l'arrogance des élites économiques.

De plus, l'œuvre ici à l'étude, *La guerre et la paix*, aborde la guerre et l'Histoire d'une façon moins politique que philosophique. L'auteur ne voulait pas tant dénoncer des comportements que mettre en forme des personnages aspirant à bien vivre malgré les épreuves. Pendant la rédaction de son grand roman, Tolstoï est bien installé à la campagne et, bien qu'il s'implique dans la vie publique de l'époque par des prises de position dans les journaux, il ne le fait pas avec la véhémence qui marquera ses prises de positions ultérieures à sa conversion. C'est après s'être converti au christianisme et avoir déménagé à Moscou, où il constate avec indignation la misère urbaine, qu'il commence à rédiger des essais politiques véhéments. Cependant, même à cette époque, son projet politique est

fondamentalement individuel : le changement social ne peut venir que de la conversion individuelle, morale et religieuse des individus¹¹.

Cette idée, on la retrouve aujourd'hui encore, alors que les citoyens sont invités à « consommer de façon responsable », tandis que les lois ne changent pas. Le fardeau du changement repose-t-il vraiment sur les épaules des individus? Un système politique peut-il reposer sur la bonne foi de chaque personne? On revient ici aux questions soulevées par les personnages de *La diversité des tactiques*...

Bref, mon roman et mon essai sont moins liés par le thème que par la réflexion qui se trame d'un volet à l'autre, ricochant et se transformant à chaque rebond, pour aboutir à un résultat très éloigné de ce que j'avais envisagé. Sans une réflexion flottante sur l'éthique, l'esthétique et la création, je n'aurais pas été en mesure de rédiger le roman; sans le roman, je n'aurais pas produit d'essai réflexif. Ils ont grandi ensemble, s'appuyant l'un sur l'autre, tout en poursuivant leur propre développement. Comme je l'ai mentionné plus haut, cette thèse est le fruit d'une intention qui a évolué dans le temps, comme en témoigne le mélange des voix et des temporalités qui marque bien l'écoulement de la durée : les voix des personnages du roman, plus jeunes, lyriques, parfois naïves; celle du narrateur omniscient, de quelques années leur aîné; celle de l'essai, plus mature, qui jette un regard rétrospectif sur le roman qu'il a écrit et celui qu'il a lu.

Autant l'admettre : l'exercice a été difficile. Jongler mentalement avec les différents axes et modes de réflexion pour les organiser dans une structure logique m'a occupé pendant de longues heures sur plusieurs années, alors que je fixais l'écran de mon portable.

¹¹ Pour plus d'informations sur la pensée politique tolstoïenne, je renvoie à l'ouvrage *Écrits politiques*, publié chez Écosociété, dans lequel Éric Lozowy a regroupé et traduit une dizaine d'essais politiques du grand écrivain.

J'ai esquissé de nombreux plans, écrit des dizaines de pages inutilisées, réécrit les mêmes passages à diverses reprises. Quand je me relisais, je me demandais : mais qu'est-ce que je veux dire? Ce que je voulais dire, il fallait que je l'écrive pour le découvrir. Ainsi, mon corpus n'a pas été déterminé à l'avance, mais a évolué au gré de mes lectures. Comme je le précise au début de l'essai, c'est la découverte fortuite de la biographie de Tolstoï par Henri Troyat qui a engendré la présente réflexion.

Les premiers auteurs à nourrir mon projet de doctorat ont été Hannah Arendt, Paul Ricoeur et Martha Nussbaum; les idées de la première ne figurent pas dans le projet final, tandis que les deux autres y prennent une place modeste, même s'ils ont grandement alimenté ma réflexion. Initialement, la thèse aspirait à montrer comment la littérature (et l'écriture) est liée à l'éthique, à partir de l'exemple de *La guerre et la paix*. Je cherchais dans le roman des passages illustrant les propos des philosophes et tâchait de les généraliser. Plus je lisais sur l'éthique, plus je lisais sur le récit et la narration, plus j'avais l'impression qu'il y avait là un lien profond, mais encore énigmatique.

Après plusieurs mois de rédaction, j'ai réalisé qu'il ne servait à rien d'essayer de montrer les liens entre la littérature, l'éthique et la création en général. Cette approche m'obligeait à distinguer la bonne littérature, éthique, et la mauvaise littérature, nuisible – démarche qui, comme je l'ai vite découvert, est aussi vaine que stérile. L'éthique et l'esthétique fournissent des axes de réflexion très féconds, mais arrivent inmanquablement à des conclusions normatives : ceci est bon; cela est mauvais. Je ne sais toujours pas de quelle nature est la vie bonne, mais j'ai acquis la certitude qu'elle ne consiste pas à tout évaluer selon des principes prédéterminés. À quoi bon dénoncer les œuvres qui ne me plaisent pas en me dissimulant derrière des critères supposément objectifs, comme Tolstoï

a fini par le faire dans son fascinant (et troublant) *Qu'est-ce que l'art?* Aussi ai-je recentré mon projet sur *La guerre et la paix*, ce qui me permettait de rester loin des grandes généralités. L'ouvrage *Hidden in plain view : Narrative and Creative Potentials in 'War and Peace'*, de G.S. Morson, découvert par hasard à l'occasion d'une dérive sur Wikipédia, m'a fourni beaucoup de matériel à propos de ce roman fascinant. En le lisant, j'ai eu l'impression que Morson mettait des mots sur des intuitions que je n'arrivais pas à formuler adéquatement et qu'il m'aidait à comprendre pourquoi j'aimais tant cette œuvre.

Dès le départ, il m'apparaissait important d'inclure des aspects de ma vie et de ma pensée, de briser la tentation universitaire de l'objectivité pour assumer le je. La raison en est bien simple : bien que j'aie un esprit très cartésien et que j'apprécie l'abstraction, je reviens toujours à la question : « D'accord, mais ça sert à quoi? » La philosophie n'est pas une fin en soi mais un moyen. J'ai déjà, par frustration, lancé sur le mur du salon le deuxième tome de *Temps et récit*, alors que j'avais l'impression d'avoir dépassé la limite de ce que je pouvais endurer en termes d'abstraction philosophique (et il s'en est fallu de peu que Schopenhauer subisse le même sort). Les passages plus personnels, que j'ai rédigés au je, servent à maintenir ma réflexion dans le monde, à l'ancrer dans l'ici-bas.

En lisant les *Journaux et carnets*, j'ai réalisé à quel point la tentation de l'idylle était forte chez Tolstoï, et comment on pouvait la lier à la suite d'épiphanies décevantes qui marquent sa vie et son œuvre. C'est alors que ce concept, avec lequel j'étais déjà familier grâce à Kundera et à Daunais, s'est ajouté au projet. Si la vie et l'identité ne sont que des histoires qu'on se raconte, l'idylle constitue le dénouement auquel on espère arriver après les épreuves du présent. Dans le cas de Tolstoï, j'ai pu tisser des liens entre l'idylle et le là-haut qu'il évoque au Caucase, représenté par la nature devant laquelle il s'émerveille.

Cette idée d'une l'idylle qui prend la forme du cycle de la nature m'a poussé vers Spinoza, dont la pensée m'intéressait depuis un moment, mais que je ne m'étais jamais résolu à lire vu la forme rebutante de son *Éthique*. Je l'ai lu avec très peu d'enthousiasme, déconcerté par la prétention logique, quasi mathématique, de la démarche. Néanmoins, j'y ai relevé des concepts intéressants, que j'ai tenté d'intégrer à la thèse mais sans succès. Il n'y avait pas assez de place pour Spinoza et Schopenhauer.

Schopenhauer, lui aussi, m'a irrité, mais il m'a au moins fait rire : sa confiance en lui et son cynisme m'ont encouragé à passer à travers les mille pages du *Monde comme volonté et comme représentation*. Ces efforts en ont valu la peine : j'y ai déniché plusieurs idées tolstoïennes qui donnaient un cadre philosophique à mon étude. Ses aspirations éthiques, ainsi que sa réflexion esthétique m'ont sorti de la période difficile que je traversais dans la rédaction du roman. L'année passée à lire Schopenhauer m'aura beaucoup aidé à comprendre l'état d'esprit de Tolstoï vers la fin de la rédaction de *La guerre et la paix* et dans les années qui ont suivi sa parution, si déterminantes pour son bonheur.

Pendant la lecture de Schopenhauer, j'ai abandonné l'idée de l'universalité; je me suis intéressé à des choses particulières : mon expérience, le roman et la vie de Tolstoï. Si Schopenhauer me servait à mieux comprendre les *Journaux et carnets*, je ne voulais pas faire de Tolstoï une lecture schopenhauerienne. L'application des concepts d'intuition et de raisonnement a été déterminante dans mon essai, d'une part, parce que ceux-ci illustrent parfaitement le déchirement tolstoïen et, d'autre part, parce qu'ils justifient en quelque sorte ma décision d'inclure dans la thèse des passages plus personnels. Les textes d'accompagnement ont ramené ma réflexion dans le monde et, sans eux, l'essai n'aurait été qu'un long monologue cherchant à juxtaposer des définitions arbitraires et des concepts

désincarnés. En termes schopenhaueriens, les concepts ne sont rien en eux-mêmes, ils ont besoin de l'intuition qui les a produits pour avoir la moindre valeur.

La thèse porte ainsi la marque d'une intuition. Il me manquait toujours, cependant, une façon de relier Tolstoï à son époque, de le replacer dans son contexte et pas seulement de le lire avec un recul de cent cinquante ans. Au printemps 2020, donc, en pleine pandémie et alors que j'attaquais les dernières modifications de l'essai, j'ai découvert la trilogie de Boris Eikhenbaum, que je me suis empressé de commander. Quand j'ai reçu les trois volumes par la poste, avec l'excitation d'un enfant le jour de Noël, j'ai commencé à les lire debout dans le couloir de l'appartement. Ils m'ont été d'un grand secours, car ils abondaient en détails sur la vie littéraire de l'époque et situaient le travail de Tolstoï par rapport à celui de ses contemporains, tout en présentant les grands sujets d'actualité sur lesquels tous les auteurs devaient se positionner. C'était fascinant, mais ces nouvelles informations compliquaient un peu ma démarche.

Plus je lisais sur Tolstoï, plus j'étais confus : il se dérobaît à toutes les étiquettes, n'appartenait à aucun mouvement tout en ayant des points communs avec chacun d'eux; dans ses journaux, il se contredisait souvent, affirmait une chose et son contraire, puis partait sur une nouvelle lubie, comme l'élevage de porcs chinois ou la cordonnerie; sa pensée, toujours mouvante, ne se laissait fixer dans aucun système. Je me retournais dans mon lit en me posant des questions comme « Comment réconcilier la conception transcendante de la nature chez Schopenhauer avec celle, immanente, qui transparait chez Tolstoï? Où se situe Platon Karataïev dans le schéma éthique de Schopenhauer? » Mais mon but n'était pas de faire correspondre les philosophies des différents auteurs; souligner

les différences et les contradictions entre leurs systèmes et visions du monde n'invalidaient pas ma démarche; au contraire, elle n'en devenait que plus riche et nuancée.

L'intention qui a évolué dans le temps m'a mené d'une conception universaliste et normative de l'éthique et de l'esthétique, à une conception plus fine et plus fluide; il ne fallait plus prouver quoi que ce soit, élaborer une théorie sans failles qui réglerait une fois pour toutes une question particulière, mais embrasser la pluralité du monde et des textes, accepter la singularité et l'intimité des individus. À ce titre, la lecture qui oppose idylle et histoire, celle de Kundera, reprise par Daunais et Hamelin, m'aura permis de mettre en forme mon questionnement, de travailler l'aporie de l'éthique pour en retirer un sens d'autant plus précieux qu'il est instable. Le concept d'idylle est venu lui aussi approfondir ma compréhension des concepts de vie bonne, de bonheur, de visée éthique. Comment notre vision du bonheur se construit-elle dans la fiction? Quel est l'impact de celle-ci sur nos vies? Ces questions me semblent au cœur de notre rapport au monde, et il faudrait s'y pencher dans le contexte québécois pour voir si, vraiment, notre roman est « sans aventure », comme le postule Isabelle Daunais.

Cet angle s'est certes révélé fécond pour ma réflexion, mais je crois que mon apport aura aussi été de jeter une lumière nouvelle sur une œuvre lue et relue depuis plusieurs générations. J'espère avoir montré comment le jeu entre idylle et aventure est représenté par la technique narrative de l'épiphanie, qui revient constamment dans *La guerre et la paix*, mais aussi dans les *Journaux et carnets*. L'étude parallèle de la vie et de l'œuvre de Tolstoï, ainsi que des liens qui s'y nouent entre éthique et esthétique, a mené à des questions fondamentales, tant en philosophie qu'en littérature, et a nourri mon travail de romancier

et d'essayiste. Cette méthode me semble avoir beaucoup de potentiel pour les études sur la création littéraire.

Je retiens de l'exemple tolstoïen que rien n'est définitif. J'ai beau décider que telle ou telle façon de vivre, d'agir, d'écrire, est la bonne, je finirai bien par changer d'idée, ou alors je deviendrai si rigide que j'en souffrirai. L'éthique a ses limites, la rationalité aussi. L'art, la création, échappent (parfois, souvent) à celles-ci, nous rappelant que la vie n'est pas qu'une suite d'actions murement réfléchies et de décisions rationnelles. Le projet s'est transformé sans que je sache dans quelle direction, et même maintenant je ne suis pas certain du lieu où j'ai abouti. À quelle question voulais-je répondre? Si la question de la vie bonne est bien vaste, j'ai identifié quelques pistes de réponses et hypothèses qui permettront, je le pense, de pousser la réflexion. Mon essai et mon roman, chacun à leur façon, témoignent du labeur de la création artistique et de la visée éthique, deux pans de l'action humaine qui ne sauraient se réduire à des modes d'emploi.

BIBLIOGRAPHIE

- Aristote. (2008). *Poétique*. (B. Gernez, Trad.) Paris: Les belles lettres.
- Bakhtine, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman*. Paris: Gallimard, Tel.
- Berlin, I. (2013). *The Hedgehog and the Fox : an essay on Tolstoy's view of history* .
Princeton: Princeton University Press.
- Butler, J. (2020). *Qu'est-ce qu'une vie bonne?* (M. Rueff, Trad.) Paris: Éditions Payot & Rivages.
- Canto-Sperber, M. (2020, octobre). *BIEN, philosophie*. Récupéré sur Encyclopædia Universalis: <https://www.universalis.fr/encyclopedie/bien-philosophie/#:~:text=La%20notion%20de%20bien%20constitue,promouvoir%20ou%20de%20vie%20bonne>.
- Chomsky, N. (2005). *Chomsky on anarchism*. (B. Pateman, Éd.) Oakland: AK Press.
- Collectif de débrayage. (2013). *On s'en câlisse; Histoire profane de la grève, Printemps 2012*. Montréal: Sabotart.
- Daunais, I. (2015). *Le roman sans aventure*. Montréal: Boréal.
- Dumont, F. (2003). *Approches de l'essai; Anthologie*. Montréal: Nota Bene.
- Dupuis-Déri, F. (2010). *Lacrymos; Qu'est-ce qui fait pleurer les anarchistes?* . Montréal: Écosociété.
- Dupuis-Déri, F. (2013). *À qui la rue? Répression policière et mouvements sociaux*.
Montréal: Écosociété.
- Dupuis-Déri, F. (2016). *les blacks blocs*. Montréal: LUX.
- Dupuis-Déri, F., & Déri, T. (2014). *l'anarchie expliquée à mon père*. Montréal: LUX.
- Eikhenbaum, B. (1972). *The Young Tolstoi*. (G. Kern, Trad.) Ann Arbor: Ardis.

- Eikhenbaum, B. (1982a). *Tolstoi in the sixties*. (D. White, Trad.) Ann Arbor: Ardis.
- Eikhenbaum, B. (1982b). *Tolstoi in the seventies*. (A. Kaspin, Trad.) Ann Arbor: Ardis.
- Fadiman, C. (1942). Foreword. Dans Tolstoy, *War and Peace* (pp. xxi-lii). New York: Simon and Schuster.
- Frappier, A., Poulin, R., & Rioux, B. (2012). *Le printemps des carrés rouges*. Montréal: M éditeur.
- Gardner, J. (1978). *On Moral Fiction*. New York: Basic Books, Inc.
- Girard, R. (1961). *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Paris: Librairie Arthème Fayard.
- Hamelin, L. (2012). La tentation idyllique. Dans I. Daunais, & F. Ricard, *La pratique du roman* (p. 136). Montréal: Boréal.
- Hamelin, L. (2014). *Fabrications*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Kundera, M. (2011). L'art du roman. Dans M. Kundera, & F. Ricard (Éd.), *Œuvre* (Vol. II, pp. 633-744). Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Kundera, M. (2011). Le rideau. Dans M. Kundera, & F. Ricard (Éd.), *Œuvre* (Vol. II, pp. 939-1057). Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Kundera, M. (2011). Les testaments trahis. Dans M. Kundera, & F. Ricard (Éd.), *Œuvre* (Vol. II, pp. 745-938). Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Kundera, M. (2011). L'insoutenable légèreté de l'être. Dans M. Kundera, & F. Ricard (Éd.), *Œuvre* (Vol. I, pp. 1137-1396). Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Kundera, M. (2011). Une rencontre. Dans M. Kundera, & F. Ricard (Éd.), *Œuvre* (Vol. II, pp. 1059-1180). Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

- Kunz, M. J. (s.d.). La tragédie de la femme d'après G. Flaubert et L. Tolstoï : « Madame Bovary » et « Anna Karénine ». Montréal: Russian Department, McGill University.
- Lafitte, S. (1972). *Tolstoï et ses contemporains*. Paris: Hachette.
- Lévy-Beaulieu, V. (1992). *Seigneur Léon Tolstoï; Essai-journal*. Montréal: Stanké.
- Lévy-Beaulieu, V. (2010, Novembre 20). Tolstoï, l'anarchiste et le révolutionnaire. *Le Devoir*, F1.
- Lukács, G. (1968). *La théorie du roman*. Paris: Denoël.
- Molinié, G. (2020, Septembre 30). *IDYLLE, Genre littéraire*. Récupéré sur Encyclopaedia Universalis: <https://www.universalis.fr/encyclopedie/idylle-genre-litteraire/>
- Morson, G. S. (1987). *Hidden in Plain View : Narrative and Creative Potentials in "War and Peace"*. Stanford: Stanford University Press.
- Morson, G. S. (1994). *Narrative and Freedom : the Shadows of Time*. New Haven : Yale University Press.
- Nabokov, V. (1981). *Lectures on russian literature*. (F. Bowers, Éd.) New York: Harcourt, Inc.
- Nadeau-Dubois, G. (2013). *Tenir tête*. Montréal: LUX.
- Nussbaum, M. (1990). *Love's Knowledge : essays on philosophy and literature*. New York: Oxford University Press.
- Nussbaum, M. C. (2001). *The Fragility of Goodness : Luck and Ethics in Greek Tragedy and Philosophy*. New York: Cambridge University Press.
- Paul Aron, D. S.-J. (2002). *Le dictionnaire du littéraire*. Paris: PUF, Quadrige.
- Pawelsky, J. O., & Moores, D. J. (2013). Introduction : What is the Eudaimonic Turn? and The Eudaimonic Turn in Literary Studies. Dans J. O. Pawelsky, & D. J. Moores,

- The Eudaimonic Turn : Well-Being in Literary Studies*. Madison: Fairleigh Dickinson University Press.
- Platon. (1991). *Phédon*. (M. Dixsaut, Éd.) Paris: GF Flammarion.
- Platon. (2004). *La République*. (G. Leroux, Éd.) Paris: Flammarion.
- Poirier St-Pierre, R., & Éthier, P. (2013). *De l'école à la rue*. Montréal: Écosociété.
- Rabaté, D. (2010). *Le Roman et le sens de la vie*. Paris: José Corti.
- Ricard, F. (1994). *La génération lyrique*. Montréal: Boréal.
- Ricoeur, P. (1983-1985). *Temps et récit* (Vol. I, II, III). Paris: Éditions du Seuil.
- Ricoeur, P. (1988, Juil/Août). L'identité narrative. *Esprit*, pp. 295-304.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Éditions du Seuil.
- Schopenhauer, A. (1966). *Le monde comme volonté et comme représentation* (éd. 3e). (R. Roos, Éd., & A. Burdeau, Trad.) Paris: PUF.
- Steiner, G. (1963). *Tolstoï ou Dostoïevski*. Paris: Éditions du Seuil .
- Tolstoï, A. (1973). *Tolstoy ; A Life of my Father*. New York: Octagon Books.
- Tolstoï, L. (1887). *Ma confession*. (Zoria, Trad.) Paris: Albert Savine. Récupéré sur La bibliothèque russe et slave: <http://bibliotheque-russe-et-slave.com/Livres/Tolstoi%20-%20Ma%20confession.htm>
- Tolstoï, L. (1952). *La guerre et la paix*. (H. Mongault, Trad.) Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Tolstoï, L. (1961). L'incursion. Dans Tolstoï, *Récits de Sébastopol*; (pp. 27-61). Lausanne: Éditions rencontre, Les œuvres littéraires de Tolstoï.
- Tolstoï, L. (1970). Enfance. Dans Tolstoï, *Enfance, Adolescence, Jeunesse* (pp. 1-125). Lausanne: Cercle du bibliophile.

Tolstoï, L. (1979). *Journaux et carnets* (Vol. I). (G. Aucouturier, Éd.) Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

Tolstoï, L. (2003). *Écrits politiques*. (É. Lozowy, Trad.) Montréal: Écosociété.

Tolstoï, L. (2006). *Qu'est-ce que l'art?* . Paris: Presses universitaires de France.

Tolstoï, S. (s.d.). Journal de la comtesse Léon Tolstoï. (H. Feldmann-Pernot, Trad.)

Récupéré

sur

https://fr.wikisource.org/wiki/Journal_de_la_comtesse_L%C3%A9on_Tolsto%C3%A9

Tolstoï, T. (1975). *Avec Léon Tolstoï; Souvenirs*. Paris: Albin Michel.

Tolstoï, T. (2003). *Sur mon père*. Paris: Allia.

Troyat, H. (1965). *Tolstoï*. Paris: Librairie Arthème Fayard.

Walter, N. (1995). *Pour l'anarchisme*. (M. Enckell, Trad.) Montréal: Éditions et diffusion l'Aide mutuelle (ÉDAM).

Zweig, S. (1983). Tolstoï. Dans S. Zweig, *Trois poètes de leur vie* (A. Hella, Trad., pp. 243-410). Paris: Belfond.